



HAL
open science

La Chronique de Morée, Structures narratives et temps du révolu

Chantal Marboeuf

► **To cite this version:**

Chantal Marboeuf. La Chronique de Morée, Structures narratives et temps du révolu. Linguistique. Institut National des Langues et Civilisations Orientales- INALCO PARIS - LANGUES O', 2009. Français. NNT: . tel-00839001

HAL Id: tel-00839001

<https://theses.hal.science/tel-00839001v1>

Submitted on 26 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales
Ecole doctorale « Langues, Littératures et Sociétés du monde »
Etudes grecques modernes

Chantal MARBŒUF

La Chronique de Morée
Structures narratives et Temps du révolu

Sous la direction de Madame Sophie Vassilaki
Professeur à l'INALCO

Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'INALCO

Date de soutenance : 28 novembre 2009

Membres du jury :

Monsieur René Bouchet, Professeur à l'Université de Nice, Sophia-Antipolis, rapporteur

Madame Anaïd Donabédian, Professeur à l'INALCO

Monsieur Georgios Makris, Professeur de littérature byzantine et néo-hellénique,
Westfälische Wilhelms-Universität, Münster

Monsieur Henri Tonnet, Professeur à l'Université Paris-Sorbonne, rapporteur

Madame Sophie Vassilaki, Professeur à l'INALCO

Summary of “*The Chronicle of Morea, narrative Structures and Times of the Past*”

The undertaken research concerns a Greek anonymous work of the XIVth century, *The Chronicle of Morea*, envisaged under a particular point of view, because we approach its analysis by means of its verbal forms. Our study is thus situated in the crossing of two domains: one is areal, the other one is disciplinary. The area of investigation contents itself with the narrative domain which offers the types of use the most capable of expressing temporality and concerns the times of the Past: aorist, imperfect, historic present, and periphrastic forms of the perfect and the past perfect.

We become attached more particularly to the relations which become established between the forms of the past and the narrative structures of the work, with a particular interest for its genre which holds at the same time the History and the Epic : this poem of 9000 verses sings the exploit of the Franks who, left for the fourth Crusade, took Constantinople, established a Latin Empire and occupied Morea (the current Peloponnese). We base our work on the observation of the Greek text to analyse the sense of the verbal forms through the various textual environments. The corpus is established from the following criteria: morphosyntactic context, verbal semantic, narrative and literary context. Our angle of attack wanted description and enough neutral to bring to the foreground in a not restrictive way the identity of the verbs by getting closer to the narrative function of the text and its relationship with the oral character.

At the end of the study, it seems that times of the Past in *The Chronicle of Morea* are privileged tools which allow the narrator, thanks to the set of alternation of times, to build the narrative dynamic, to make live an imaginary space-time and to be in constant relationship with his public by means of a dramatization of the speech.

Table des matières

Remerciements	5
Avant-propos	6
Introduction	7
1. <i>La Chronique de Morée</i> : questions sur une œuvre anonyme	13
2. Les procédés narratifs dans <i>La Chronique de Morée</i>	21
2.1. La place du narrateur : spécificités de l'instance narrative	22
2.2. La structure narrative : épisodes et digressions	31
2.3. Le style poétique : vers politique et style formulaire	45
2.4. Conclusion sur les procédés narratifs dans <i>La Chronique de Morée</i>	61
3. Les temps du révolu dans <i>La Chronique de Morée</i> : formes et emplois	63
3.1. Remarques générales.....	63
3.2. Aoriste et dynamique narrative	65
3.2.1. Les formes de l'aoriste.....	66
3.2.2. Les emplois de l'aoriste	68
3.2.3. Occurrences de l'aoriste : succession, achèvement ou accomplissement, distanciation	71
3.2.4. Conclusion sur l'emploi de l'aoriste dans <i>La Chronique de Morée</i>	79
3.3. Les fonctions de l'imparfait dans le récit	80
3.3.1. Les formes de l'imparfait.....	80
3.3.2. Les emplois de l'imparfait	81
3.3.3. Occurrences de l'imparfait et arrière-plan du récit	83
3.3.4. Imparfait et représentations subjectives	90
3.3.5. Conclusions sur l'emploi de l'imparfait dans <i>La Chronique de Morée</i>	95
3.4. Le rôle particulier du présent historique dans <i>La Chronique de Morée</i>	96
3.4.1. Le présent historique dans les récits guerriers.....	98
3.4.2. Le présent historique dans le cadre de relations entre individus.....	102
3.4.2.1. Les actes de décision	103
3.4.2.2. Présent historique et gestes de préséance.....	105
3.4.2.3. Présent historique et manifestations d'affect	107
3.4.3. Conclusion sur le présent historique dans <i>La Chronique de Morée</i>	108
3.5. Des formes nouvelles pour exprimer un révolu dans le récit	109
3.5.1. Une morphologie en pleine mutation	109
3.5.2. Les formes périphrastiques exprimant le révolu dans <i>La Chronique de Morée</i>	111
3.5.3. Formes périphrastiques du révolu : occurrences et emploi	113
3.5.3.1. Ἔχω + infinitif aoriste	113
3.5.3.2. Εἶμαι + participe	115
3.5.4. Conclusion sur les formes périphrastiques dans <i>La Chronique de Morée</i>	116
Mouvement et parole : des verbes essentiels dans <i>La Chronique de Morée</i>	118
4.1. Verbes de parole : λέγω et ses comparses.....	118
4.1.1. Le verbe λέγω sans discours rapporté	120
4.1.2. Le verbe λέγω introducteur de discours direct.....	122
4.1.2.1. Le verbe λέγω en emploi absolu	124
4.1.2.2. Le verbe λέγω associé à un autre verbe : « οὕτως τοὺς ἀποκρίθην, τούτους τοὺς λόγους εἶπεν ».....	127
4.1.2.3. Le verbe λέγω introducteur de discours direct employé dans des verbes en série	134
4.1.2.4. Conclusion sur l'emploi de λέγω introducteur de discours direct.....	138
4.1.3. Le verbe λέγω introducteur de discours indirect.....	139
4.1.3.1. Le verbe λέγω en emploi absolu	140

4.1.3.2. Le verbe λέγω associé à un autre verbe : « ἐλάλησαν καὶ εἶπασιν ὅτι »	141
4.1.3.3. Le verbe λέγω employé dans des verbes en série	145
4.1.3.4. Conclusion sur l'emploi de λέγω introducteur de discours indirect.....	148
4.1.4. Le verbe λέγω introduisant un discours libre	148
4.1.5. Un cas d'espèce.....	154
4.1.6. Conclusion sur le verbe λέγω	157
4.2. Verbes de mouvement, « l'aller et le venir » : (ὕ)παγαίνω, ὑπάω (<i>aller</i>), κινῶ (<i>se mettre en mouvement</i>) et ἔρχομαι (<i>venir</i>)	158
4.2.1. Les occurrences du verbe (υ)παγαίνω, [<i>s'en</i>] <i>aller</i>	163
4.2.1.1. Le verbe ὑπαγαίνω en emploi absolu.....	163
4.2.1.2. Le verbe ὑπαγαίνω employé avec l'adverbe πάντα	164
4.2.1.3. Le verbe ὑπαγαίνω dans un contexte de construction en parataxe	165
4.2.1.4. Le verbe ὑπαγαίνω dans un contexte de propositions en asyndète	172
4.2.1.5. Conclusion sur l'emploi du verbe ὑπαγαίνω	174
4.2.2. Les occurrences du verbe ὑπάγω, <i>aller</i>	175
4.2.2.1. Le verbe ὑπάγω dans un contexte de coordination avec καί	176
4.2.2.2. Le verbe ὑπάγω couplé avec le verbe κινῶ	180
4.2.2.3. Le verbe ὑπάγω construit dans un contexte d'hypotaxe.....	182
4.2.2.4. Conclusion sur l'emploi du verbe ὑπάγω	184
4.2.3. Les occurrences du verbe ἔρχομαι et de son dérivé ἀπέρχομαι	184
4.2.3.1. Le verbe ἔρχομαι en emploi absolu	185
4.2.3.2. Le verbe ἔρχομαι dans un contexte de coordination avec καί	186
4.2.3.3. Le verbe ἔρχομαι construit en asyndète	190
4.2.3.4. Le verbe ἔρχομαι employé en hypotaxe.....	192
4.2.3.5. Conclusion sur l'emploi du verbe ἔρχομαι.....	204
5. Les récits de bataille dans <i>La Chronique de Morée</i> : tentative de typologie	206
5.1. Mort du marquis de Montferrat	221
5.2. Bataille de Pélagonia.....	211
5.3. Bataille de Prinitsa	235
5.4. Quelle typologie pour les récits de bataille.....	230
Conclusion générale	233
Répertoire des verbes de parole, de mouvement et verbes associés.....	237
Annexe	241
Rappel des faits et des personnages historiques	250
Bibliographie	254

Remerciements

Je voudrais adresser mes remerciements à tous ceux qui ont facilité mes recherches : je pense à M. J.M. Egea, Professeur à l'Université du Pays Basque, Mme A. Anastasiadis, Professeur à l'Université de Thessalonique, Mme D. Chila-Marcopoulou, Professeur à l'Université d'Athènes, à M. R. Bouchet, Professeur à l'Université de Nice, M. G. Makris, Professeur à l'Université de Münster. A Mme C. Pidonia, Professeur à l'université de Thessalonique, qui a bien voulu relire une partie de ce travail ; je leur exprime toute ma gratitude.

Je remercie Mme A. Donabédian, M. R. Bouchet, M. H. Tonnet et M. G. Makris qui ont bien voulu être membres du jury de soutenance.

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Airault, qui a lu une première version de ce travail, J. F. Pradeau qui m'a apporté une aide judicieuse et ma directrice de thèse, Mme S. Vassilaki, qui a relu avec bienveillance toutes les pages que je lui ai fournies et m'a prodigué, tout au long de ma recherche, conseils et encouragements.

Je n'oublierai pas non plus J-L. Chiappone, qui au terme de mon travail, a bien voulu relire et apporter de précieuses corrections à la version finale destinée à être publiée.

Avant-propos

Cette version est une version abrégée de « *La Chronique de Morée, Structures narratives et Temps du révolu* », destinée à faciliter sa lecture. Elle a été essentiellement allégée d'un certain nombre d'exemples, indiqués en note de bas de page. On peut trouver leur analyse dans la version originale.

Avant d'aborder notre sujet, nous nous devons de donner quelques précisions sur un certain nombre d'outils que nous utiliserons au cours de notre étude.

Le détail éditorial des ouvrages cités sera donné dans la partie consacrée aux références bibliographiques. Dans les références données au cours de notre travail nous nous contenterons de citer le nom de l'auteur de l'ouvrage ou de l'article et de la revue dans lequel il paraît, leur titre et leur date de parution, ainsi que les pages concernées, dans le cas où cela sera nécessaire.

Le texte grec de *La Chronique de Morée* utilisé dans le cadre de notre recherche est fourni par l'édition la plus récente, celle de J. M. Egea (José M. Egea, *La Crónica de Morea*, Texto griego y traducción castellana, 1996) qui suit le codex de Copenhague édité par Schmitt et Kalonaros avec quelques variantes ; nous en adopterons aussi l'orthographe et la ponctuation. Pour la traduction du texte, nous avons utilisé les traductions de J. M. Egea en castillan et de R. Bouchet en français (René Bouchet, *Chronique de Morée*, 2005). Celle de J. M. Egea suit strictement le texte grec vers par vers, celle de R. Bouchet s'attache d'abord au cheminement événementiel et historique de *La Chronique*. Ces deux traductions nous ont été extrêmement utiles, mais nous y avons apporté quelquefois des modifications par un souci de cohérence morphosyntaxique entre le texte grec et sa traduction ou encore pour rendre le caractère oral du texte grec, qu'il nous semblait intéressant de restituer dans le cadre de notre étude. Il nous reste à donner les abréviations qui seront utilisées.

Verbes :

AO : aoriste
 IMP : imparfait
 PE : présent d'énonciation
 PH : présent historique
 PG : présent générique
 PQF : plus-que-parfait
 TPS : temps
 V : verbe

Construction :

Asynd. : asyndète
 Constr : construction
 Coord. : coordination
 Empl. Abs. : emploi absolu
 Inf. Subst. : infinitif substantivé
 Int. Ind. : interrogative indirecte
 Intr. : intransitif
 Temp. : temporelle
 Trans. : transitif

Autres : NB : nombre, S : situation

Nous terminerons cet avant-propos par une précision concernant les faits historiques : chaque fois que nous avons dû situer dans leur contexte les occurrences étudiées, nous nous sommes borné à rapporter les faits tels que nous les présente le Chroniqueur, sans souci de vérité historique.

Introduction

La Chronique de Morée se rattache au nouveau mouvement littéraire qui apparaît au cours de la dernière période de l'empire byzantin, marquée par l'occupation franque (prise de Constantinople par les Francs : 1204) et la reconquête de Constantinople par Michel le Paléologue (1261), et qui s'achèvera en 1453 par la prise de Constantinople par les Turcs. C'est en effet à partir du XII^e siècle qu'apparaissent les premiers textes écrits en langue vernaculaire. Cette époque médiévale tardive qu'E. Kriaras qualifie de post-moyenâgeuse marque une étape essentielle dans le grec byzantin et dans l'évolution de la langue grecque¹.

Le grec médiéval qui s'étend sur un millénaire (V^e-XV^e s.) se caractérise par la diglossie², c'est-à-dire une opposition entre une langue savante écrite d'une part, imitant le grec ancien, langue officielle possédée par les couches sociales dominantes et une langue populaire d'autre part, parlée et utilisée pour une communication quotidienne³. Cette diglossie est particulièrement développée dans l'empire byzantin chrétien où le grec est la langue du sacré et l'écriture la marque du spirituel, si bien que la différence qui sépare la langue écrite et toute la tradition qui s'y rapporte de la langue parlée non-institutionnelle est considérable. La langue savante, de type archaisant, nécessite de longues études qui restent l'apanage des notables et des gens cultivés, tandis que la langue populaire est communément parlée par tous. Le poids de l'Etat byzantin, de ses institutions (système éducatif, bureaucratie), et en particulier de sa religion et de son langage liturgique, est tel qu'il empêche le développement du grec parlé. Si les classes plus élevées apprennent et utilisent cette langue écrite, même les plus ignorants sont en contact avec cette langue savante, soit par la liturgie de l'église orthodoxe, soit par le service militaire dont ils doivent s'acquitter dans l'armée impériale. C'est la prise de Constantinople par les Francs en 1204 et la fragmentation de l'empire qui va favoriser le développement des dialectes avec des répercussions importantes à tous les niveaux de la société.

A l'époque où a été composée *La Chronique de Morée*, sans doute au début du XIV^e siècle, la tradition d'une littérature savante en grec archaisant perdure : citons par exemple Nicéphore Coumnos, Jean Tzetzés, Jean Glykys ou Grégoras qui se préoccupent de défendre la pureté de la langue et les modèles anciens. Cependant, à la fin de l'empire, les liens entre les provinces et la capitale Constantinople se sont relâchés et le poids de la culture savante est devenu moindre : dans un empire déclinant et ébranlé par la perte de l'Asie Mineure, la langue vulgaire devient le moyen d'expression d'une nouvelle production littéraire qui s'affranchit de cette langue savante, langue officielle de l'église et de l'état byzantins. C'est alors, comme nous l'avons dit au début de notre introduction, que l'on voit apparaître, en partie sous l'influence de l'occident, les premières œuvres écrites en langue vernaculaire. Elles représentent, toujours selon E. Kriaras, un premier état de la littérature néo-

¹ E. Kriaras, *Μεσαιωνικά μελετήματα, γραμματεία και γλώσσα*, 1988, T. A, XXXIII – R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, 1983, chap. 4, pp. 97-118 – G. Horrocks, *Greek : A History of the Language and its Speakers*, 1997, chap. 11&12.

² Le grec s'est imposé à partir du VI^e siècle dans les classes dirigeantes de l'empire comme langue universelle, culturelle et officielle, perçue par l'aristocratie byzantine comme un héritage intégrant le grec ancien, le grec hellénistique, celui de l'époque romaine et celui du christianisme orthodoxe (G. Horrocks, *op. cité*, 1997, pp. 149-150).

³ E. Kriaras, « Diglossie des derniers siècles de Byzance: Naissance de la littérature néo-hellénique », *Thirteen International Congress of Byzantine Studies*, 1966, pp. 283-299.

hellénique⁴ : « Ce dernier fait (c'est-à-dire le développement de la littérature essentiellement néo-hellénique) nous donne le droit de nommer proto-néohellénique la littérature qui s'étend de 1200 à 1600, une littérature qui, comme je l'ai dit, contient les germes nécessaires pour constituer les racines de la littérature néo-hellénique ».

Le poème épique de Digénis Akritis, du X^e ou XI^e siècle, présente déjà dans sa version de l'Escurial de nombreux emprunts à la langue vernaculaire, en même temps que des éléments archaïsants issus d'une tradition écrite utilisée dans des contextes religieux, ce qui pourrait suggérer l'élaboration première d'une langue poétique vernaculaire qui deviendra celle de la poésie épique. Mais les premières productions significatives précédant la prise de Constantinople par les Francs sont les poèmes de Michel Glykas et ceux que l'on attribue généralement au poète de cour Théodore Prodromos, tous datés du milieu du XII^e siècle ; la version écrite d'un grec parlé semble être, dans ces cas, plutôt de l'ordre d'une distraction pour une élite formée à une culture savante.

La constitution d'un empire latin et le partage de l'ouest de l'empire entre différentes puissances occidentales, la disparition d'un état grec centralisé vont accélérer une production littéraire en grec vernaculaire. Parmi ces œuvres, *La Chronique de Morée* représente la première composition en vers de ce genre. Composée au quatorzième siècle, elle est considérée sur le plan philologique comme une œuvre majeure de l'époque médiévale tardive⁵ et présente un état de langue reflétant la langue vernaculaire, tant sur le plan morphologique que sur le plan syntaxique, malgré certains archaïsmes qui appartiennent aux conventions de la poésie vernaculaire de cette même époque. Nous laisserons ici la parole d'abord à Adamantiou : « Ce monument littéraire précieux devient une source d'étude de la phase plus récente de la langue grecque, la langue dite vulgaire.⁶ », puis à G. Makris qui dit des trois versions grecques de *La Chronique de Morée* « qu'elles se rangent parmi les textes majeurs de la littérature médiévale tardive ». Il en donne pour preuve la place que prennent les références aux différentes versions dans le dictionnaire de la langue grecque médiévale vulgaire d'E. Kriaras⁷.

⁴ E. Kriaras, *op. citée* (1988) : « Ακριβώς το τελευταίο αυτό γεγονός [δηλαδή η ανάπτυξη της κυρίως νεοελληνικής λογοτεχνίας] μας δίνει το δικαίωμα να ονομάσουμε τη γραμματεία από το 1200 έως το 1600 πρωτονεοελληνική, μια που, όπως είπα, περιέχει σπέρματα που επρόκειτο να αποτελέσουν τις ρίζες της νεοελληνικής λογοτεχνίας. »

⁵ Voir à ce sujet A. Adamantiou, *Τὰ Χρονικά τοῦ Μορέως*, 1906, p. 526-27 – G. Hatzidakis, *Μεσαιωνικά και Νέα ελληνικά*, 1905, p. 515 – G. Horrocks, *Greek: a History of the Language and its speakers*, 1997, p. 276 – K. Th. Dimaras, *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, 1949, p. 25 – P. D. Mastrodimitris, *Η Ποίηση του Νέου Ελληνισμού*, 1984, p. 126 – H. Tonnet, *Histoire du grec moderne*, 2003, p. 125.

⁶ A. Adamantiou, *Τὰ Χρονικά τοῦ Μορέως* (1906) : « ...καθίσταται πολύτιμος τὸ λογοτεχνικὸν τοῦτο μνημεῖον πηγὴ πρὸς μελέτην τῆς νεωτέρας φασέως τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, τῆς λεγομένης δημώδους. »

⁷ G. Makris, *Χρονικόν του Μορέως, έρευνα και εκδοτικές δραστηριότητες μέχρι την έκδοση Schmitt* (1904), *Αναδρομικά και Προδρομικά. Neograeca Medii Aevi V*, 2000, p. 85 : « Το Λεξικό της Μεσαιωνικής Ελληνικής Δημώδους Γραμματείας του Κριαρά θα είχε μικρότερο όγκο αν δεν περιλάμβανε χιλιάδες καταχωρήσεις από τις παραλλαγές αυτές, όπως τις παρουσίασε το 1904 σε έγκυρη συνοπτική έκδοση ο John Schmitt (Schmitt 1904). »

Composé à la même période que les romans de chevalerie⁸, cet ouvrage de type historique en partage un certain nombre de points. En effet ils se distinguent des romans antérieurs en ce que, tout comme *La Chronique*, les œuvres sont écrites en langue vernaculaire et en vers politiques et qu'elles témoignent dans leur contenu, tout en gardant leur caractère grec, d'une influence occidentale due aux croisades et à la conquête franque, *Florios et Platzia-Flora* et *Impérios et Margarona*, variantes grecques de romans français, *Belthandros et Chrysantza*, *Lyvistros et Rhodamné*, influencés par des modèles occidentaux et enfin *Kallimaque et Chryssorroé*, d'inspiration totalement grecque⁹.

La Chronique de Morée, quant à elle, fait le récit de la quatrième Croisade, c'est-à-dire de la prise de Constantinople par les Francs aidés par les Vénitiens et de la conquête de la Morée – ainsi appelait-on le Péloponnèse – initiée par Guillaume de Champlitte et menée par la famille de Villehardouin, puis des tribulations des princes francs de Morée. Les événements nous sont rapportés par une chronographie du XIV^e siècle qui nous est parvenue sous six versions dont trois, écrites en vers, sont rédigées en grec et trois autres, écrites en prose, respectivement en aragonais, français et italien. Les *Chroniques* grecques relatent des faits qui se succèdent de 1196 à 1292. Elles s'ouvrent par un prologue qui rappelle les motifs de la première Croisade, puis toutes les vicissitudes de la quatrième Croisade. Dans une deuxième partie, nous suivons le récit de la conquête de la Morée et du règne de la famille de Villehardouin, puis celui de la gouvernance des baillis envoyés par le roi de Naples devenu suzerain de Morée. *La Chronique* s'achève par le principat de Florent de Hainaut.

Les débats portant sur l'origine des différentes versions et sur leurs auteurs sont multiples, mais ils peuvent se résumer dans la question suivante, de première importance dans ce travail : *La Chronique de Morée* grecque, dans sa version la plus ancienne, est-elle la traduction d'une autre œuvre, française celle-là, ou bien est-elle une œuvre grecque authentique ? Les discussions se partagent en deux grandes tendances : pour les uns, nous aurions une mauvaise traduction du français sans ambition littéraire mais intéressante du point de vue de la langue (langue vernaculaire), pour les autres, ce poème épique écrit en vers de quinze pieds (décapentasyllabes, appelés « vers politiques ») serait au contraire une œuvre originale. Rédigée en vers, elle semble en effet relever, par bien des traits, de la littérature orale du Moyen Âge et plus particulièrement de la poésie épique de tradition orale dont l'existence est bien attestée dans l'empire byzantin¹⁰. Ainsi, au XIV^e siècle, époque contemporaine de *La Chronique*, Nicéphore Grégoire, envoyé pour une mission diplomatique en Serbie, rapporte que certains de ses accompagnateurs chantaient les exploits de bandits célèbres. Ces poètes populaires étaient sans doute soit des professionnels, comme les jongleurs de l'occident, soit des paysans ou des artisans, délaissant parfois leur métier pour leurs performances de

⁸ E. Kriaras, *Βυζαντινά Ιπποτικά Μυθιστορήματα* (1955).

⁹ M. Manoussacas, « Les romans de chevalerie et l'état présent des études les concernant », *Revue d'Etudes Byzantines*, T. X, 1952, p.70.

¹⁰ Voir à ce sujet l'introduction de S. Alexiou à son édition de *Βασίλειος Διγενής Ἀκρίτης*, 1995, pp. 20-24.

ménéstrels¹¹. Cette tradition existait aussi en Grèce et s'est même conservée jusqu'à une époque contemporaine, par exemple à Chypre où des « poètes » chantent à l'occasion des fêtes religieuses ou laïques. Dans *La Chronique de Morée*, de nombreux indices permettent de penser que cette œuvre entretient d'importants rapports avec une tradition orale et qu'ils jouent un rôle dans la syntaxe de la langue.

Notre choix s'est porté sur cette œuvre, dans un premier temps, pour les innovations qu'elle présente dans le système verbal grec, comme la formation de nouveaux thèmes de présent ou l'apparition de nouvelles formes morphologiques. Après une maîtrise portant sur l'aoriste et le parfait de l'indicatif en grec ancien et moderne¹², il nous semblait intéressant de continuer ce travail sur les temps du révolu en y englobant toutes les formes verbales l'exprimant et en choisissant un texte où le système du verbe s'apparente à celui du grec moderne. C'est cette étude des temps du révolu, portant sur le prologue de *La Chronique*, qui a été entreprise dans notre mémoire de DEA¹³. Etant donné la richesse du matériau linguistique et l'originalité de cet ouvrage poétique anonyme, nous avons cru important de prolonger et d'élargir l'étude à toute l'œuvre qui comporte 9000 vers. Cependant, face à l'ampleur de la tâche, pour éviter la dispersion, il a fallu fixer un cadre à cette recherche. Notre champ d'investigation se restreint donc au domaine narratif, qui nous semblait offrir les types d'emploi les plus aptes à exprimer la temporalité, et porte sur les formes verbales exprimant le révolu, c'est-à-dire les temps du mode indicatif, l'aoriste, l'imparfait, le présent historique et les formes périphrastiques du parfait et du plus-que-parfait. Un certain nombre d'ouvrages abordent l'étude de ces formes sous l'angle diachronique, mais les analyses qui portent sur *La Chronique de Morée* restent parcellaires¹⁴. Notre étude des temps du révolu se voudrait plus exhaustive et se situera au croisement de deux domaines, l'un aréal, l'autre disciplinaire. Nous souhaitons en effet baser notre travail sur l'observation du texte grec et saisir le sens des formes verbales à travers les différents environnements textuels dans lesquels elles s'inscrivent. Pour en avoir une approche à la fois globale et exacte et construire une réflexion sur les temps du révolu dans *La Chronique de Morée*, il nous paraît également important de montrer les liens qui s'établissent entre narration et fonctionnement verbal et de nous interroger sur le rôle que les formes du révolu jouent dans un récit de ce type en attachant un intérêt particulier aux catégories verbales les plus fréquentes dans le texte.

La démarche à adopter pour aborder concrètement cette étude et établir le corpus n'a pas été chose facile. *La Chronique de Morée*, qui tient à la fois du récit historique et de l'épopée, s'inscrit dans un contexte historique et littéraire qui ne peut être négligé. C'est pourquoi nous avons tâché d'opérer un choix reposant sur les critères suivants : le contexte morphosyntaxique, le sémantisme verbal, le contexte

¹¹ Nous donnons au terme de performance le sens que lui donne P. Zumthor (*La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, 1984, p. 38), c'est-à-dire « l'action vocale par laquelle le texte poétique est transmis à ses destinataires ».

¹² C. Marbœuf, *Etude contrastive sur l'aspect en grec : L'aoriste et le parfait dans le Philèbe de Platon et ses traductions en grec moderne*, Mémoire de maîtrise, sous la direction de Mme Vassilaki, I.N.A.L.C.O., 2001.

¹³ C. Marbœuf, *La Chronique de Morée, récit et expression du révolu*, Mémoire de DEA, sous la direction de M. Tonnet, I.N.A.L.C.O., 2003.

¹⁴ Voir à ce sujet les ouvrages de R. Browning (1983), G. Horrocks (1997), H. Tonnet (2003) déjà cités et celui, plus récent d'A. Mozer, *Ἀποψη και Χρόνος στην Ιστορία της Ελληνικής* (2005).

narratif et le genre littéraire auquel appartient l'œuvre. Dans un premier temps, nous avons considéré, dans la diversité de leur emploi, toutes les formes du révolu qui nous intéressaient et observé des constantes dans leurs contextes d'utilisation. Puis il a fallu opérer un tri et procéder à une première élimination pour ne garder que les occurrences les plus représentatives du fonctionnement de tel ou tel temps ou de tel ou tel verbe afin d'analyser précisément leur contenu lexical et aspectuel, leur emploi morphosyntaxique et leurs conditions d'énonciation. Au moment de la rédaction, un dernier tri a été effectué parmi les occurrences pour éviter un effet répertoire, mais cette sélection, là encore, a été difficile, chaque cas nous semblant avoir son intérêt particulier. C'est pourquoi un certain nombre d'exemples sont placés en annexe.

Notre angle d'attaque se veut descriptif et suffisamment neutre pour pouvoir faire émerger de manière non restrictive l'identité des verbes. Nous avons tenté de serrer au plus près la fonction narrative du texte et particulièrement son rapport à l'oralité. Nous cherchons par ce travail à dégager des éléments pertinents, qui éclairent le fonctionnement aspectuel et temporel de ces verbes, à déterminer les raisons qui ont amené le Chroniqueur à faire tel ou tel choix. Nous espérons enfin apporter une modeste contribution à l'étude d'un texte, dont non seulement la langue, mais aussi la qualité poétique méritent notre attention, et qui doit trouver son juste rang dans l'histoire de la littérature grecque. Une grande place est accordée au texte grec, qui est fourni par l'édition la plus récente de *La Chronique*, celle de J. M. Egea¹⁵. Nous avons déjà dit en avant-propos que, pour la traduction, nous avons fait appel à celle de J. M. Egea en castillan ainsi qu'à celle de R. Bouchet. Mais, pour rester dans le cadre des tâches que nous nous sommes assignées, nous avons essayé, autant que faire se peut, de rester fidèle au style de *La Chronique* et de conserver son caractère à la fois médiéval et oral.

Voici comment notre étude s'organise. Dans un premier temps, il nous a paru important de parler de l'histoire d'une œuvre anonyme qui a son importance dans l'histoire de la langue et de la culture grecque ; les débats qu'elle a suscités sur l'origine, grecque ou française, et sur son auteur donnent la mesure des enjeux que pose ce texte et l'étude des verbes pourrait apporter un éclairage nouveau sur l'authenticité de l'œuvre grecque et son appartenance à un genre bien spécifique.

L'autre élément à prendre en compte pour avoir une approche précise du fonctionnement verbal et une bonne compréhension des temps est la nature de l'œuvre. C'est pourquoi nous avons tenté, dans une deuxième partie, de dégager du texte, à travers l'étude de la place du narrateur, des structures narratives et du style poétique, tous les éléments qui le caractérisent comme une œuvre épique de tradition orale.

Une fois ces cadres posés, vient dans une troisième partie l'examen spécifique des temps du révolu. Il se fait temps par temps, selon la fréquence des formes apparaissant dans *La Chronique de Morée* : aoriste, imparfait, présent historique et formes périphrastiques du révolu ; après une approche morphologique du temps en question et un rappel théorique de ses valeurs en grec, l'étude d'un certain nombre d'occurrences particulièrement représentatives des différentes configurations dans lequel il apparaît permettra, du moins nous l'espérons, de dégager des constantes de son emploi dans *La Chronique* et la spécificité de ses fonctions dans la narration.

¹⁵ J. M. Egea, *op. cité* (1996).

La prise en considération de la sémantique du verbe constitue un autre point important dans la compréhension du fonctionnement verbal et semble indissociable du choix aspectuel : nous voudrions montrer que valeur aspectuelle et sémantisme verbal sont en interaction et contribuent au sens que prend la forme verbale dans un contexte particulier. C'est pourquoi la partie suivante consistera en l'analyse d'un certain nombre de verbes ayant une place centrale dans *La Chronique de Morée*, où alternent récits guerriers et discours ; ils appartiennent à la catégorie des verbes de parole et à celle des verbes de mouvement, il s'agit dans le premier cas du très usité λέγω, *dire*, et des verbes de parole qui lui sont associés, dans le deuxième cas, de ὑπαγαίνω-ὑπάω, *aller*, et de leur versus ἔρχομαι, *venir*, sans oublier κινῶ, *se mettre en mouvement*, qui leur est très souvent associé. Ce sera l'occasion de mettre en évidence, par l'étude d'occurrences significatives de son emploi, des constantes d'emploi en rapport avec la sémantique de tel type de verbe, qui pourraient nous éclairer sur les choix opérés et déterminer leurs rapports avec un genre narratif bien spécifique.

Mais ces approches nous ont semblé encore insuffisantes pour appréhender tous les niveaux du fonctionnement verbal. Il restait à examiner les choix temporels et aspectuels faits par le Chroniqueur dans une unité de texte, où il est possible d'évaluer le mode de répartition des temps et le fonctionnement des marqueurs métatextuels. C'est pourquoi l'étude se termine par une tentative de typologie d'un récit-type, ici le récit guerrier. Pour cela, nous avons choisi trois récits qui nous ont semblé représentatifs, le récit d'une escarmouche, typique d'une nouvelle forme de combat pour les Francs, celui d'une défaite et celui d'une victoire.

Nous avons tenté d'aborder par le biais de l'étude du révolu une œuvre longtemps négligée, mais qui suscite un intérêt récent¹⁶, dépassant un cercle de spécialistes, et de montrer la pertinence des liens qui s'établissent entre fonctionnement verbal et narration. Nous espérons que ce travail particulier sur le verbe contribuera, à sa modeste mesure, à mieux saisir la complexité de la langue d'une époque riche en changements et déjà porteuse du système verbal du grec moderne. Il pourrait, d'autre part, peut-être fournir quelques arguments supplémentaires pour aider à la reconnaissance d'une œuvre ayant, dans l'histoire de la littérature médiévale grecque, un rôle de témoin non seulement de sa langue et de son histoire, mais aussi de sa tradition orale.

¹⁶ Nous citerons le dictionnaire de W.J. Aertz et H. Hokwerda (*Lexicon on The Cronicle of Morea*, 2002), la traduction de R. Bouchet (*Chronique de Morée*, 2005), qui ont été d'une aide précieuse pour ce travail, ainsi que l'étude de D. Lorient sur l'histoire de la Grèce franque (*Les Princes d'Orient, Histoire de la Grèce franque (1204-1430)*, 2004).

1. La Chronique de Morée : questions sur une œuvre anonyme

Avant d'aborder le cœur de notre recherche, rappelons l'histoire de cette œuvre anonyme qui nous a été transmise par plusieurs manuscrits et en plusieurs langues, dont la langue grecque. De nombreuses questions se sont posées à son sujet, en particulier sur son origine et son auteur. Nous rappellerons donc tout d'abord son contenu historique, puis les questions qui se posent sur l'origine des manuscrits, sur leur primauté et enfin sur l'identité de l'auteur, le problème essentiel étant pour nous de situer le texte grec avec le plus de précision possible dans un domaine où rien ne peut être certain.

Cet ouvrage témoigne de la présence franque en Grèce. Il fait le récit de la conquête du Péloponnèse et relate les faits importants qui marquèrent le règne des dynasties franques. Les événements nous sont rapportés par une chronographie composée au quatorzième siècle (sans doute entre 1295 et 1340) par un auteur anonyme et mentionnée sous le nom de *Chronique de Morée*. De celle-ci nous possédons six versions rédigées en quatre langues différentes¹⁷ : trois sont en grec vernaculaire et portent le nom de Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μωρέως, les trois autres sont écrites pour l'une en vieux français : *Livre de la conquête de la princée de l'Amorée*, pour l'autre en aragonais : *Libro de los fechos et conquistas del Principado de la Morea*, pour la dernière en italien : *Istoria della Morea*¹⁸. Ce sont des relations plus ou moins parallèles qui suivent des successions de faits avec une correspondance thématique et quelquefois linguistique évidentes¹⁹, sauf pour *La Chronique* aragonaise qui parfois utilise des sources propres²⁰.

¹⁷ Alors que l'on parle généralement d'une seule chronique grecque rédigée sous trois codex différents, G. Makris considère qu'il est erroné de parler de la version grecque, puisqu'il en existe trois versions, nommées d'après les bibliothèques où les manuscrits ont été conservés : G. Makris, « Vernacular Greek from Old French or Vice Versa ? The Chronicle of the Morea », *Quarta Crociata Venezia – Bizancio – Impero Latino*, 2006, p. 608.

¹⁸ La chronique française est conservée dans un unique manuscrit datant du XIV^e siècle ou du début du XV^e (Bibliothèque royale de Bruxelles 15702). Elle fut publiée par Buchon avec le texte de la version grecque H sous le titre *Livre de la conquête de la princée de l'Amorée. C'est le livre de la Conquête de Constantinople et de l'empire de Romaine et du pays de la Princée de la Morée, que fu trové en un livre qui fu jadis del noble baron Messire Bartholomé Guys le grand connestable, lequel livre il avoit en chastel d'Estives*. Rédigée en prose, elle daterait, selon Buchon, d'entre 1332 et 1346. Elle a été éditée par Longnon (Paris, 1911). La chronique italienne fut découverte par Hopf à la bibliothèque Marciana à Venise (App. Italia Cl. VII n. 712) dans un codex qui contient la *Historia de Romania* de Mario Sanudo. Elle semble être une traduction approximative du texte de la version grecque de Copenhague selon Schmitt. Le texte fut publié par Hopf.

¹⁹ J. M. Egea, dans son édition de *La Crónica de Morea* (1996) fait un tableau des correspondances entre les différentes versions (p. LXV-LXXIII).

²⁰ El « *libro de los fechos et conquistas del Principado de la Morea. Compilado por comandamiento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestre del Hospital S. Johan de Jerusalem* » fait partie de la *Grant Cronica de los Consquiridores*. Il fut publié par Alfred Morel-Fatio en 1885 à Genève avec la version française. Cette chronique fait en effet aussi appel à d'autres sources comme Ernoul ou Baudouin de Avesnes ou encore Villani et des sources de tradition orale (Schmitt, *die Chronik von Morea*, 1889, pp. 105-122 – Adamantiou, *τὰ Χρονικὰ τοῦ Μωρέως*, 1906).

Les recherches de Buchon et Hopf au XIX^e siècle, auxquels nous devons les premières publications des différentes versions fournissent d'autres éléments historiques sur la présence franque en Morée²¹.

Les *Chroniques* grecques sont les seules qui soient écrites en vers. Comme nous l'avons déjà dit, elles portent le nom des bibliothèques où ont été conservés les manuscrits. L'une des versions est celle de Copenhague (codex **H : Havniensis 57**) contenant 9219 vers ; datant du XIV^e siècle, le codex est plus étendu que les autres avec des variantes plus érudites ou archaïsantes. Il fut édité par Buchon en 1845 (*Recherches historiques ...*, II, Paris, 1845)²², en 1904 par Schmitt (*The Chronicle of Morea*, Londres, 1904), qui mentionne ses derniers possesseurs : Bartholin, Hans Gram et Fabricius dont la bibliothèque fut acquise par l'université de Copenhague en 1774 et qui en établit la supériorité sur le Parisinus (P), par Καλονάρος en 1940 (*Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, Athènes, 1940) : il complète les lacunes du codex par les vers correspondants du codex parisien²³. La dernière édition est celle de J. M. Egea (*La Crónica de Morea*, Madrid, 1996) qui suit le codex H édité par Schmitt, puis par Καλονάρος avec quelques variantes. Les passages de H qui présentent des lacunes sont complétés par les correspondances de P.

La deuxième version, celle de Paris (codex **P : Parisinus Graecus 2898**) date du XV^e ou du XVI^e siècle et appartient à la Bibliothèque nationale de Paris. Elle présente des variantes originales, proposant parfois d'autres choix de langue, même si celle-ci demeure la κοινή médiévale, d'autres types morphologiques et même syntaxiques. Elle fut la première fois partiellement éditée par Buchon en 1825 (in *Collection des Chroniques nationales françaises*, tome IV, 1825), puis rééditée en entier en 1840 (in *Collections étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le 13^e siècle, publiées pour la première fois, élucidées et traduites*, Paris, 1840). Schmitt l'édita en parallèle avec H. Cette édition contient 8191 vers de *La Chronique* et un poème : *Thésée et les Amazones*.

Deux codex plus récents, *Parisinus Graecus 2753* du XVI^e siècle et celui de *Barna Gr.509* du même siècle sont des copies de P.

Enfin la troisième version, celle de Turin (codex **T : Taurinensis B II.I**), datant du XVI^e siècle, dont les variantes les plus notables ont été rassemblées par Schmitt, suivent les leçons du codex de Copenhague, bien qu'elle soit plus courte.

L'édition de Schmitt présente l'avantage considérable de fournir en parallèle les versions principales H et P et en apparat critique les variantes de T. C'est pourquoi les éditeurs, commentateurs et traducteurs suivants, comme Kalonaros et J. M. Egea, ont fondé leurs recherches sur ce travail.

Parmi ces versions, on considère que celle de Copenhague est supérieure aux autres, parce qu'elle est la plus ancienne, la plus complète et la plus authentique, manifestant un violent sentiment anti-grec, alors que les versions de Paris et Turin

²¹ J.A. Buchon, *Collection des chroniques nationales françaises*, 1824-29 ; *Recherches historiques sur la principauté de Morée et ses hautes baronnies*, 1845 – K. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, 1873.

²² Son édition a devancé celle qu'avait préparée M. Landois qui démontrait la supériorité de H sur P. Cette dernière est conservée à la bibliothèque nationale à Paris (J. Schmitt, *The Chronicle of Morea*, XXII, 1904).

²³ Pour Schmitt, le manuscrit a été sans aucun doute écrit par un scribe grec (J. Schmitt, *The Chronicle of Morea*, XV, 1904).

ont un ton plus modéré. C'est cette version, nouvellement éditée par J. M. Egea (1996), qui a servi de base à nos recherches.

Elle relate les faits qui se succèdent de 1196 à 1292. Elle contient un prologue qui rapporte les motifs de la première Croisade, son passage par Byzance et la formation du royaume de Jérusalem (vers 1 à 121). Elle continue directement par les préparatifs de la quatrième Croisade : les accords avec Venise, la prise de Zara, la prise de Constantinople en 1204, l'élection d'un empereur latin Baudouin de Flandres, le partage de l'empire (vers 122 à 1029) ; elle développe ensuite les faits qui suivirent la reconquête de la ville par les Grecs et l'expulsion des Francs (vers 1030 à 1338) ; dans une deuxième partie, nous suivons le récit de la conquête de Morée et du règne de la famille de Villehardouin, plus particulièrement de Guillaume II : les quarante ans qui se déroulent entre l'arrivée de Geoffroy I dans le Péloponnèse et la mort de son fils Geoffroy II sont racontés en 1235 vers. Viennent ensuite 5000 vers qui exposent les trente-trois ans du principat de Guillaume II de Villehardouin, frère de Geoffroy II. Après sa mort, est évoquée la gestion des gouverneurs placés par la maison française de Naples et ses conséquences douloureuses pour la suzeraineté française de Morée. La narration s'interrompt à l'année 1295.

Il faut citer aussi une autre œuvre écrite en grec appartenant à la tradition de *La Chronique de Morée*, le *Pseudodorotheos*, manuel historique populaire écrit par Dorotheos de Monemvasie et imprimé pour la première fois à Venise en 1631 qui contient un résumé de *La Chronique de Morée*. Il est intitulé en grec Βιβλίον ἱστορικόν, περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ἱστορίας²⁴.

De nombreuses études ont été menées sur *La Chronique de Morée* grecque et ses différentes versions, au-delà de ses éditions. Nous citerons les auteurs des plus connues : Buchon, Hopf, Ellissen, Longnon, Schmitt, Adamantiou²⁵. Des recherches plus contemporaines, comme celles de D. Jacoby, de H. Lurier, G. Spadaro ou G. Makris, essaient encore de résoudre la question du manuscrit original et de son auteur²⁶. Cette question est en effet à l'origine de nombreux débats : *La Chronique de Morée* est-elle une œuvre originale grecque ou bien s'est-elle inspirée de la version française ? Ce débat est d'un enjeu important, la démonstration de sa « grécité » permettrait en effet de réhabiliter cette œuvre anonyme qui trouverait sa place dans la littérature grecque médiévale.

La première source de discussions est la datation des versions de *La Chronique de Morée*, qui permettrait de déterminer le modèle original²⁷. Plusieurs théories s'affrontent. Hopf signale une incontestable différence entre les codex H et P : au vers 8468 le Chroniqueur mentionne le nom d'Erard d'Aunoy, mort en 1388,

²⁴ J. Schmitt, *op. cit.*, 1904, introduction, p. 22.

²⁵ A. Ellissen, *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur* (1856) – J. Longnon, *La Chronique de Morée* (1911), *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée* (1949) – J. Schmitt, *op. cit.* (1904) – A. Adamantiou, *op. cit.* (1906).

²⁶ D. Jacoby, « Quelques considérations sur les versions de *La Chronique de Morée* », *Journal des savants*, 1968, p. 133 – H. E. Lurier, *Crusaders as Conquerors. To Chronicle of Morea* (1964) – G. Spadaro, « Studii introduttivi alla Cronaca di Morea », *Sicilorum Gymnasium*, 1960, pp. 133-176 – G. Makris, Χρονικόν τοῦ Μορέως : *Livre de la conquête και ελληνικές παραλλαγές*, *Neograeca Medii Aevi* IV, 1997, pp. 397-403.

²⁷ Voir sur tout le sujet l'introduction à l'édition de J. M. Egea, *op. cit.*, XXXIV-XLIX (1996), ainsi que celle de la traduction de *La Chronique de Morée* (2005) par R. Bouchet.

dont le manuscrit du codex H prétend qu'il est vivant : « κι ἀπ' ὅλους τοὺς ἐνέμεινεν ἕνας ὁ κληρονόμος, *et de tous il en resta un, l'héritier* », alors qu'aux vers 8470-73, qui sont un emprunt à P, on le présente comme déjà mort : « ὅλοι τὸν μνημονεύετε, καλὸς ἀφέντης ἦτον, *vous vous le rappelez tous, c'était un bon maître.* » Cette indication fixerait l'an 1388 comme datation *post quem* de la rédaction de P. Mais Ellissen présente des objections à cette thèse : il pense en effet qu'il s'agit d'une interpolation et fixe la date de rédaction en 1330. Cette datation est retenue par Schmitt, mais plus tard, il rétablit 1388 pour P et un peu après 1300 pour H, changements dus aux hypothèses concernant le manuscrit original. Dans un premier temps, Schmitt supposait que H était l'original qu'il datait vers 1330, puis il fut amené à penser qu'il s'agissait d'un texte grec, perdu et rédigé vers 1300, dont H était une copie avec quelques additions antérieures à 1388, ainsi que P, postérieur à 1388. Adamantiou suit l'argumentation de Schmitt et prend l'an 1388 comme datation *ante quem* pour H et *post quem* pour P. Quant à Longnon, il rejette l'argumentation de Schmitt concernant les interpolations, se montre très prudent devant la thèse d'Adamantiou, accepte qu'il y ait peut-être une rédaction de *La Chronique* grecque antérieure à celle de H et allègue les vers 8030-39 qui évoquent Jeanne de Brienne et Nicolas Sanudo, mort en 1341, pour une datation *post quem*. Quelles que soient les divergences, il semble hors de doute pour Adamantiou, Ellissen, Schmitt et Longnon que *La Chronique* grecque soit une rédaction postérieure à une autre qui lui a servi de modèle, car le Chroniqueur lui-même dit explicitement qu'il résume son modèle (vers 1092, 2923, 8449 ...). Donnons un exemple (1092- 1095) :

Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ πολλάκις νὰ βαρειέσαι;
 ἐπεὶ κ' ἐγὼ ὡσὰν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι νὰ τὰ γράφω·
 1095 ἀλλὰ διὰ συντομώτερον καὶ διὰ κοινοὺς τοὺς λόγους,
 σὲ λέγω καὶ πληροφορῶ, μὲ ἀλήθειαν σὲ τὸ γράφω...

Pourquoi te raconter toute cette histoire à tant te lasser ?
 Car, moi comme toi, je me lasse à l'écrire ;
 Mais en des paroles plus brèves et courtes,
 1095 Je te raconte et t'informe, en toute vérité je t'écris...

Par ailleurs le début de la version française évoque l'existence d'un livre original : « *C'est le livre de la Conquête de Constantinople et de l'empire de Romaine et du pays de la Princée de la Morée, que fu trové en un livre qui fu jadis del noble baron Messire Bartholomé Guys le grand connestable, lequel livre il avoit en chastel d'Estives.* » Il est admis aujourd'hui que l'original perdu daterait du début du XIV^e siècle, d'une part parce que le Chroniqueur ne semble pas connaître les chroniqueurs français de la quatrième Croisade, d'autre part parce qu'il fait appel à sa propre expérience de vécu ou à des témoignages pour l'époque du règne de Guillaume II. Des faits historiques apportent une preuve supplémentaire : le château de Saint-Omer à Thèbes (*Estives*) a été possédé par les Ghisi (*Guys*) de 1327 à 1331, puis détruit par les Catalans.

Une autre question longuement débattue, entraînée par les discussions sur la datation, est celle du modèle. Puisqu'il est établi que *La Chronique* italienne provient

de P et que l'aragonaise dispose de sources propres, il est possible de faire trois suppositions²⁸ :

- *La Chronique* française proviendrait de *La Chronique* grecque, c'est la thèse de Schmitt.
- Le modèle serait *La Chronique* française ou le livre dont il dépend, c'est la thèse de Buchon et de Hopf
- Le modèle serait un original commun, aujourd'hui perdu, thèse d'Ellissen et d'Adamantiou.

Pour Longnon qui réfute la thèse de l'original grec, si Buchon a raison de dater *La Chronique* française entre 1332 et 1346 (veuvage et mort de Catherine de Valois) – cette datation est reconnue par tous – et si *La Chronique* grecque a été rédigée après 1341, comme le veut Longnon, l'influence de la deuxième sur la première paraît improbable²⁹. Mais la thèse du prototype français ne peut être soutenue, si l'on tient compte des paroles du Chroniqueur de la version française lui-même³⁰, que si on la remplace par une source plus étendue, modèle des deux *Chroniques*, comme en convient Hopf. C'est la thèse la plus vraisemblable, argumentée par Adamantiou³¹ : il établit que *La Chronique* grecque résume parfois une autre, elle est plus complète que la française, qui, quant à elle, apporte des détails manquant à la grecque. Même si certains points ne sont pas suffisamment prouvés, le Chroniqueur-auteur n'étant pas bien distingué des copistes H et P, cela permet de conclure que les deux proviennent d'un prototype commun. Reste à déterminer la langue de ce prototype.

D'après Longnon, le prototype serait vénitien³² : il se base sur des arguments philologiques et sur la thèse du rôle grandissant des familles vénitiennes et de l'éclipse des Francs, après leur défaite à la bataille du lac Copais. Pour J. M. Egea, si cette thèse est valable pour la version française, elle ne l'est pas pour la grecque, qui transcrit et adapte à la phonétique grecque les patronymes aussi bien italiens que français. Il ne pouvait, par ailleurs, s'agir d'un Franc de pure souche, car même un bon connaisseur de la langue grecque n'aurait pu mener à bien une œuvre en vers aussi ample dans un style généralement sûr et clair. Adamantiou remarque que dans la langue de H se trouve un mélange d'expressions de la langue parlée et d'éléments archaïques et en déduit que l'auteur était un homme érudit, familiarisé avec les termes de la vie officielle et pas totalement éloigné de la culture byzantine. Schmitt, quant à lui, procède à la confrontation entre H et la version française L, étant établi que les versions aragonaise et italienne sont des traductions. Il constate dans la version française un grand nombre de contradictions et d'absurdités qui lui font affirmer dans son édition de 1904 la priorité du texte grec³³.

²⁸ Ouvrages cités par J. M. Egea, *La Crónica de Morea*, 1996, XLII : J. Schmitt, *The Chronicle of Morea*, XXI – J.A. Buchon, *Recherches historiques ...*, 1845, I XXV – K. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, pp. 186-68, 72 – A. Adamantiou, *Tà Chroniká tou Moréws*, 1906, p. 475.

²⁹ J. Longnon, *La Chronique de Morée*, 1911, LXIV.

³⁰ Comme nous l'avons déjà dit, dans les premières lignes du prologue *livre de la conquête*, édité par Buchon, le Chroniqueur se réfère à une relation plus ancienne dont il veut faire l'abrégé.

³¹ A. Adamantiou, *op. cité*, 1906, p. 476.

³² J. Longnon, *op. cité*, 1911, LXXVI.

³³ S'appuyant sur les recherches de Terrier de Loray, Schmitt se réfère en particulier à des noms propres cités dans L qui ne peuvent se comprendre que par une traduction du grec. Par exemple

Il faut parler de thèses plus récentes remettant en question cette priorité du modèle grec ; ce sont celles de G. Spadaro, H. E. Lurier, D. Jacoby et Beck qui partent de la comparaison entre la version française et le manuscrit H en correspondance parfaite et qui défendent le prototype original français³⁴. Ils s'appuient, pour leur démonstration, sur des incohérences du texte grec qui prouveraient qu'elles relèvent de la traduction d'un prototype français et des problèmes de vocabulaire, en particulier des gallicismes, dont il semble pourtant normal qu'ils existent dans la langue commune d'une Grèce franque. G. Spadaro, en particulier, considère les calques et démontre que certaines expressions grecques de H ne peuvent être que des calques du français, car elles n'ont aucun sens en grec³⁵. Cette position est réfutée avec des arguments qui plaident de manière convaincante en la faveur d'un original grec : G. Kechayoglou remet en question ces analyses en montrant méthodiquement que les expressions qui leur semblent litigieuses sont attestées dans d'autres textes byzantins³⁶. De même, G. Makris pense que le prototype est grec, il montre aussi que le manuscrit H est la version la plus parallèle du manuscrit français du *Livre de la conquête*³⁷. Dans un article plus récent, il reprend la démonstration de G. Spadaro en la renversant : des termes français ne peuvent être que des calques du grec³⁸. Il démontre ainsi par un examen précis de correspondances entre L (codex du *Livre de la conquête*) et H que le modèle original était grec. Pour J. M. Egea aussi, la langue du modèle original serait vraisemblablement le grec. En effet composée trois ou quatre générations après la conquête, *La Chronique* ne pouvait assurer sa fonction d'exaltation des hauts faits francs, que si elle était récitée à tous et comprise par tous, donc écrite en grec. Par ailleurs, comme le pensait Schmitt, pourquoi des Grecs auraient-ils ressenti le besoin de traduire dans leur langue une œuvre qui leur était hostile ? Voilà bien des raisons pour nous faire pencher vers un original grec.

Une autre question est celle des auteurs des versions grecques et de l'original commun, problème débattu par les différents éditeurs qui en arrivent à des conclusions divergentes. En réalité, la première difficulté est de faire la distinction entre l'auteur de *La Chronique* grecque, le ou les copistes de H et P et l'auteur du prototype dont sont issues les versions grecque et française. Longnon fait la distinction entre l'auteur de la version grecque primitive et le copiste de H, codex

Tremolay (L p. 364), pour le nom français *Tremoille* se comprend à partir du nom grecisé Τρεμουλά-ἄς (J. Schmitt, 1904, XXXII).

³⁴ G. Spadaro, *op. cit.*, 12, 1959, pp. 125-152 ; 13, pp. 133-176 – H. E. Lurier, *op. cit.* (1964) – D. Jacoby, *op. cit.*, 1968, p. 133 – H.-G. Beck, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, 1971, pp. 157-59.

³⁵ Voici un des exemples de ces calques cité par G. Makris dans son article « Vernacular Greek from Old French or *Vice Versa*? The Chronicle of the Morea »: 4481 « με τὸ ἄλας νὰ τὸν φάγης », expression incompréhensible pour un Grec, qui correspond à un gallicisme présent dans le texte français : « car il ne mangera mie au sel ».

³⁶ G. Kechayoglou, « Δυσκολίες στὸ κείμενο τοῦ Χρονικοῦ τοῦ Μορέως », *Ελληνικά*, 1986, pp. 254-267.

³⁷ G. Makris, *Χρονικόν τοῦ Μορέως : Livre de la conquête και ελληνικές παραλλαγές* (1997).

³⁸ G. Makris, « Vernacular Greek from Old French or *Vice Versa*? The Chronicle of the Morea », 2006, p. 612-615. D'après G. Makris, « Monseigneur le saint empereur.. », dans le texte français (L, § 314), ne peut être que le calque du texte grec, 4256 « Δέσποτα, ἄγιε βασιλέα », car un chevalier franc ne pourrait s'adresser à son roi qu'en l'appelant sire ou monseigneur le roi. (cf. p. 611 de l'article cité ci-dessus).

dont il pense qu'il est la réplique du texte original. Pour lui, l'auteur était un gasmoule dont la langue maternelle était le grec³⁹, mais qui était lié aux Francs par son origine paternelle. Il n'y a aucun doute que les générations qui ont suivi la conquête de Morée comptaient un grand nombre de descendants de Francs et Grecques – la pénurie de femmes franques était proverbiale – qui professaient la religion catholique du père. Le mépris affiché par l'auteur de *La Chronique* pour les Grecs, de même que la manière dont il fait les louanges des Francs (*nos gens – nos Francs*) ont fait penser qu'il se considérait Franc de sang et de croyance. Tous ces éléments, ajoutés au grand nombre de termes francs, ont amené Buchon et Hopf à considérer que l'auteur était gasmoule. La même hypothèse est faite par Schmitt, mais il admet ensuite qu'il pouvait s'agir d'un Franc possédant bien le grec⁴⁰. Pour G. Makris, l'auteur serait bilingue, probablement un notable Franc vivant en Grèce⁴¹.

Le Chroniqueur de P au contraire serait supposé être Grec orthodoxe puisque de tels libellés ont disparu du texte. Cette version, beaucoup plus tardive, a été considérée par Schmitt et Adamantiou comme une adaptation de H. Pour J. M. Egea, rien n'est moins sûr : en effet l'examen des formations morphologiques permet de déduire que dans de nombreux cas P conserve la versification, alors que le texte de H semble avoir été réélaboré, les leçons jugées trop vulgaires que conserve P modifiées, les flexions tombées en désuétude restituées, ainsi que l'orthographe historique traditionnelle. Cela donnerait à penser que *La Chronique* grecque primitive était écrite dans un grec simple et populaire que conserve souvent P, alors que le Chroniqueur de H soumet le poème à une véritable refondation : nous donnerons pour exemple le vers 3324 où nous voyons nettement apparaître des leçons appartenant à des registres de langue très différents : P στήν Κόρινθον ὑπάγει / H καὶ ἦλθεν εἰς τὴν Κόρινθον.

Mais ces analyses négligent en général le fait que *La Chronique de Morée* est écrite en décasyllabes non rimés, dans une langue – la κοινή littéraire médiévale – qui montre qu'elle est l'œuvre d'un professionnel du vers et de la chanson épiques, dont la finalité était de célébrer les prouesses des Francs devant un auditoire de la troisième génération nostalgique de l'ancienne grandeur franque. Ce que l'on peut dire dès maintenant, c'est que des études menées sur le style poétique de certains romans de chevalerie et de *La Chronique*, sorte de chanson de geste à la gloire des Francs, apportent un éclairage intéressant⁴². Elles permettent de mettre en évidence que l'auteur connaissait les procédés propres à la poésie acritique – certains passages peuvent être mis en relation avec le cycle de Digénis – et qu'il connaissait bien la poésie épique byzantine. Les noms propres, par exemple, de deux, trois ou quatre syllabes, oxytons ou paroxytons, sont organisés en systèmes formulaires pour

³⁹ Le terme « gasmoule » désigne un individu issu de père franc et de mère grecque. D'après G. Makris, (Makris 1992), dans les sources médiévales, ce terme est utilisé dans le droit des successions pour désigner une catégorie d'employés dans la marine byzantine, par ailleurs aucune source ne fait état de gasmoules dans le Péloponnèse.

⁴⁰ J. Schmitt, *op. cité*, 1904, introduction, XI.

⁴¹ G. Makris, "Vernacular Greek from Old French or *Vice-Versa* ? The Chronicle of the Morea", 2006, pp. 612-615.

⁴² M. Jeffreys, "Formulas in the Chronicle of Morea", *Dumbarton Oaks Papers*, 1973, pp. 163-195 – M. and E. Jeffreys, "The traditional Style of Early Demotic Verse", *Byzantine and Modern Greek Studies*, 1979, pp. 113-39.

constituer le premier ou le deuxième hémistiche du vers décasyllabique :
 ἐκεῖνος ὁ Γυλιάμος, αὐτός ὁ μισὶρ Κάρλος.

On observe aussi des motifs de composition consistant en une phrase caractéristique, composée avec des répétitions qui sont propres au style épique, comme οὕτως τὸν ὠνόμαζαν, ὡς φρόνιμος ὅπου ἦτον, μικροὶ τε καὶ μεγάλοι, ainsi que l'utilisation de doublets morphologiques à des fins métriques ; un Franc ne pouvait avoir une telle maîtrise des variantes produites pour une transmission orale, qui est sans doute à l'origine des trois manuscrits grecs et des variantes conservées dans les manuscrits H et P. En outre la résurgence de formes savantes comme θυγάτηρ / βασιλεύς, utilisées pour des raisons de métrique (H 6313 ὁ ἀφέντης καὶ πατέρας του / H 6316 ὁ ἀφέντης καὶ πατήρ του), est commune dans le décasyllabe épique : la diglossie était une situation normale, conséquence de l'éducation byzantine. Par ailleurs des genres éloignés des dogmes de Byzance se développaient dans une forme se libérant du poids de la tradition littéraire et linguistique et *La Chronique de Morée* est un témoin du grec parlé et populaire que des leçons de P et de H laissent entrevoir – θές, forme populaire de θέλεις, ἔχουμε, ἀδερφός, τοῦ πατέρα –. Il existait aussi une tradition liée à la poésie acritique, indispensable à la création d'une chanson de geste en grec.

Ces recherches éclairent donc d'un jour nouveau *La Chronique de Morée* : une traduction du français en grec est peu imaginable. Elle ne pourrait aboutir à ce style poétique qui n'en fait pas une mauvaise traduction du français, mais une œuvre écrite en décasyllabes inspirée de la tradition orale acritique⁴³. Deux manuscrits irréductibles à un archétype arrivant jusqu'à nous sont une indication de plus; c'est, d'après A. Trypanis ou H. Eideneier, la situation propre à une chanson de geste transmise oralement⁴⁴. Tous ces procédés ne sont pas le fruit du hasard. Cette œuvre était faite pour être déclamée et écoutée, comme nous le constatons dans ces vers que nous commenterons plus longuement :

1349-1352

Κι ἂν ἔχῃς ὄρεξιν νὰ ἀκούῃς πράξεις καλῶν στρατιώτων,..
 Εἰ μὲν ἐξεύρεις γράμματα, πιάσε ν' ἀναγνώσκῃς·
 εἴ τε εἶσαι πάλι ἀγράμματος, κάθου σιμὰ μου, ἀφκράζου·

Et s'il te fait envie d'ouïr prouesses de vaillants soldats...
 Si tu connais tes lettres, commence à lire;
 Et si tu ne sais pas, assieds-toi à côté de moi et écoute.

Quoi qu'il en soit de cet auteur anonyme, nous pouvons considérer son œuvre comme un exemple de la littérature grecque médiévale composé par écrit, mais avant tout pour être déclamé : œuvre de commande créée à la demande d'un notable et destinée à chanter les exploits de héros déchus, dont les procédés formels étaient l'héritage d'une tradition orale byzantine. Quatre générations après la conquête, le pouvoir a changé de main et leurs descendants se réfugient dans les souvenirs des temps heureux de leurs aïeux et cherchent à créer dans la langue épique byzantine, un chant national au service de leurs intérêts.

⁴³ Nous approfondirons ce point dans le chapitre suivant consacré aux procédés narratifs dans *La Chronique de Morée*.

⁴⁴ A. Trypanis, « Byzantine oral poetry », *Byzantinische Zeitschrift* 56, 1981, pp. 1-3 – H. Eideneier, « Leser- oder Hörerkreis ? », *Ελληνικά* 34, 1982, p.119-150.

2. Les procédés narratifs dans *La Chronique de Morée*

Nous venons de voir que la transmission en plusieurs manuscrits de la version grecque et sa composition en vers politiques donnent à penser qu'il s'agit d'une œuvre originale, authentiquement grecque, qui se rattache à une tradition orale de l'époque médiévale. Ce caractère nous semble essentiel et mérite toute notre attention, si nous voulons saisir la réalité du fonctionnement verbal dans *La Chronique de Morée*. Nous envisageons l'étude des temps du récit dans une approche contextuelle qui commence par l'examen des procédés de narration utilisés par le Chroniqueur et des rapports qu'il entretient avec la fiction, celle-ci prenant une large part dans la relation qu'il fait des événements. En effet s'il rapporte des faits historiques, il nous raconte d'abord une histoire, ou plutôt des histoires. Les événements évoqués se sont bien déroulés et sont confirmés par d'autres témoignages historiques comme ceux de G. Villehardouin (*La conquête de Constantinople*), de R. Clary (*La prise de Constantinople*), de S. Marino (*Istoria di Romania*), ou de N. Choniata (*Historia*) pour n'en citer que quelques-uns ; ils pourraient permettre de classer l'ouvrage dans la littérature de conquête. Mais le Chroniqueur ne cherche pas une objectivité historique, comme le montrent ses confusions fréquentes sur les anthroponymes et la chronologie des faits, qui peuvent tenir à une transmission orale ne fixant pas les événements dans un temps historique et dont l'approximation est la règle. Les premiers vers de *La Chronique* annoncent d'ailleurs clairement ses intentions :

Θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν μεγάλην
κι ἂν θέλεις νὰ μὲ ἀκροαστῆς, ὀλίζω νὰ σ' ἀρέση.

Je veux te conter un récit d'importance
Et si tu veux bien m'écouter, j'espère qu'il te plaira.

Deux expressions appellent un commentaire. La première, ἀφήγησιν μεγάλην, indique que la priorité du Chroniqueur est de faire un récit, de raconter une histoire, et non pas de rapporter des faits. L'adjectif μεγάλην est suffisamment ambigu pour qu'il puisse qualifier la longueur du récit aussi bien que sa valeur morale. La matière narrative du poème sera édifiante. Le deuxième terme que nous retenons, νὰ σ' ἀρέση, montre clairement que le but du narrateur n'est pas tant de chercher une vérité historique que de plaire à son auditoire.

Si, par ailleurs, l'on a une relation très précise de l'organisation de la principauté de Morée, relevée par de nombreux auteurs⁴⁵, ce qui nous intéresse au premier chef, c'est la manière dont sont rapportés ces faits et la relation qui semble s'établir entre *La Chronique de Morée* et une tradition orale très vivante dans l'Europe médiévale, mais aussi une tradition grecque de l'oralité.

Il nous faut d'abord définir ce que nous entendons par tradition orale. Nous ne parlons pas bien sûr d'une culture à transmission purement orale, puisque celle que véhicule l'époque médiévale possède l'écriture. Nous parlerons plutôt de culture du manuscrit, puisque toute œuvre écrite est alors transmise par un ou plutôt par une pluralité de manuscrits, qui, comme dans le cas de *La Chronique*, reproduisent le texte en le réécrivant, en le réorganisant. Cette culture garde des liens forts avec

⁴⁵ Voir les auteurs cités dans le chapitre 2.

l'oralité, ne serait-ce que dans l'opération de la transcription qui se fait sous la dictée du texte. Il s'agit plus précisément pour *La Chronique de Morée*, comme pour la plupart des œuvres qui lui sont contemporaines, d'une œuvre écrite exécutée oralement⁴⁶. L'écriture reste subordonnée à la voix qui transmet. Le papier sert de mémoire, au sens où il conserve le texte et la finalité de l'écriture est l'audition. Ainsi, dans *La Chronique de Morée*, le Chroniqueur s'adresse au destinataire⁴⁷ de son texte en utilisant les termes d'*écrire, lire et ouïr*, comme nous le constatons dans le passage suivant :

6260 Ἀλλὰ διὰ τὸ ἐλαφρότερον ἔμην, ὅπου τὸ (τὸ βιβλίον) γράφω (1),
κ' ἔσέν, ὅπου τὸ ἀφκράζεσαι (2) κι ὅπου τὸ ἀναγιγνώσκεις (3),...

6260 Mais pour alléger la tâche, à moi qui l' (le livre) écris,
Et à toi qui l'ouïs et qui le lis...

Le voisinage de ces expressions est remarquable et se retrouve à d'autres reprises dans *La Chronique* (par exemple 1351-1352). Le narrateur se présente comme celui qui écrit (γράφω), mais si nous suivons l'ordre dans lequel les termes apparaissent, l'écrit (1) semble être d'abord destiné à être entendu (2), avant d'être lu (3) (on lisait toujours à voix haute).

Pour l'exécution orale de l'écrit, la mémorisation verbatim est privilégiée et pour ce faire sont mis en place des procédés mnémoniques, tels que les répétitions, les reprises en écho, caractéristiques de cette performance orale.

Nous nous attacherons dans cette partie à relever les éléments significatifs d'une poésie écrite destinée à être transmise oralement. Nous envisagerons d'abord les relations que le narrateur entretient avec son public et les marques de sa présence ; puis nous considérerons la structure narrative du poème dans sa globalité et dans ses épisodes ; pour ces deux premiers points, nous nous appuyerons sur les travaux de Gérard Genette et ceux de Suzan Fleischman dont nous adopterons la terminologie⁴⁸. Nous terminerons par l'étude de la langue poétique employée, qui portera tant sur la métrique que sur le style formulaire et la syntaxe.

2.1. La place du narrateur : spécificités de l'instance narrative

Dans ce premier point, nous voulons définir la place du narrateur, le rôle central qu'il joue, les éléments qui permettent sa reconnaissance et qui passent principalement par l'emploi de déictiques, pronoms personnels, adverbes, puis nous examinerons les temps qu'il utilise pour placer son auditoire dans la simulation d'un *hic et nunc* de la communication. En effet, nous devons avoir à l'esprit que le texte est d'abord composé par écrit (comme l'indique la récurrence de l'emploi du verbe γράφω, *j'écris*, par le Chroniqueur) pour être ensuite lu à haute voix ou récité et que nous sommes, au moment de sa composition, dans le simulacre d'une situation de

⁴⁶ J. Goody, « La mémoire dans la tradition orale » in *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, 2007, pp. 51-64.

⁴⁷ Nous parlerons pour ce destinataire d'auditeur-lecteur dans la mesure où il apparaît à travers de nombreuses citations que le narrateur s'adresse aussi bien à l'illettré qu'à celui qui sait lire (6261 à *toi qui l'ouïs et qui le lis*).

⁴⁸ G. Genette, *Figures III, Discours du récit* (1972) – S. Fleischman, *Tense and Narrativity / From Medieval Performance to Modern Fiction* (1990).

communication : la relation narrateur/auditeur-lecteur est d'abord une question de représentation ; à tout instant de la narration se rejoue la construction d'un point de vue. Dans le texte que nous examinons, nous avons à traiter d'une fiction de l'oralité qui passe par des marques textuelles, même si l'on peut supposer qu'au moment de l'exécution de l'œuvre l'acteur se confond avec l'auteur et que s'opère une réelle mise en scène de la parole devant un auditoire réel.

Ainsi la fréquence des interventions du narrateur dans *La Chronique de Morée* est telle qu'on ne peut négliger la place qu'il veut occuper, ni les rapports qu'il cherche à instaurer avec son public, ni les relations avec la narration qu'il met en place. A la suite des travaux de G. Genette, nous désignerons par le terme de voix le sujet qui rapporte l'histoire⁴⁹. Ce mot sonne d'autant plus juste que nous parlons d'une époque où prédomine la voix et particulièrement la voix poétique. Comme le démontre en effet P. Zumthor⁵⁰, « la finalité ultime de l'écriture médiévale est la communication vocale, avec (au moins virtuellement) toutes les stimulations sensorielles qui y sont liées. »

Sur ce point primordial de la voix, un commentaire du Chroniqueur ne peut qu'attirer notre attention : nous sommes au tout début de la deuxième partie de *La Chronique* ; le narrateur se prépare à nous raconter la conquête de la Morée⁵¹ (1340-1356) et il s'adresse longuement à son auditeur-lecteur.

ΤΟ ΠΩΣ ΟΙ ΦΡΑΓΚΟΙ ΕΚΕΡΔΙΣΑΝ ΤΟΝ ΤΟΠΟΝ ΤΟΥ ΜΟΡΕΩΣ.

- 1340 Ἐπεὶ ἂν εἶσαι γνωστικός κ' ἐξεύρεις τὰ σὲ γράφω,
καὶ ἔγρoικoς εἰς τὴν γραφήν, τὰ λέγω νὰ ἀπεικάζης,
πρέπει νὰ ἐκατάλαβες τὸν πρόλογον ὅπου εἶπα
εἰς τοῦ βιβλίου μου τὴν ἀρχήν, τὸ πῶς τὸ ἐκαταλέξα,
[...]
ὅπως νὰ ἔλθω καὶ φέρω σε καὶ νὰ σὲ καταλέξω
τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐκέρδισαν ὁμοίως καὶ τὸν Μορέαν.
Κι ἂν ἔχῃς ὄρεξιν νὰ ἀκούης πράξεις καλῶν στρατιωτῶν,
1350 νὰ μάθῃς καὶ παιδεύεσαι, ἃ λάχῃ νὰ προκόψῃς.
Εἰ μὲν ἐξεύρεις γράμματα, πιάσε ν' ἀναγνώσκῃς·
εἴ τε εἶσαι πάλι ἀγράμματος, κάθου σιμά μου, ἀφκράζου·
κ' ἐλπίζω, ἂν εἶσαι φρόνιμος, ὅτι νὰ διαφορήσῃς,
1355 ἐπεὶ πολλοὶ ἀπὸ ἀφήγησες ἐκείνων τῶν παλαίων,
ὅπου ἦλθασιν μετὰ ἐκείνων, ἐπρόκοψαν μεγάλως.
Ἐντοῦτῳ ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ κι ἀφκράζου τὰ σὲ λέγω.
- 1340 Si tu es lettré et si tu comprends ce que j'écris,
Et si tu es versé en écriture, je le dis pour que tu le saches,
Tu dois comprendre que le prologue que j'ai présenté
Au début de mon livre, comme je l'ai narré
[...]
Était destiné à m'amener à te narrer
Comment les Francs conquièrent également la Morée,
Et s'il te fait envie d'ouïr les prouesses de vaillants guerriers,
1350 D'apprendre et de t'instruire, tu pourrais en tirer profit.
Si donc tu connais tes lettres, mets-toi à lire.

⁴⁹ G. Genette, *op. cit.*, 1972, p. 226.

⁵⁰ P. Zumthor, *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, 1984, p. 92-93.

⁵¹ Ce passage est commenté par Hans Eideneier, page 131 de son ouvrage traduit en grec, Ὁψεις τῆς ιστορίας τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας ἀπὸ τοῦ Ὁμηροῦ ἕως σήμερα, 2004 [traduction. grecque de E. Thomadaki]. Il est également cité par C.A. Trypanys, dans son article « Byzantine oral poetry » paru dans *Byzantinische Zeitschrift*, 1963, p.1-3.

Si tu ne sais pas lire, assieds-toi auprès de moi et écoute.
 Et j'espère que si tu es avisé, tu y gagneras quelque chose
 Parce que beaucoup qui vécutent après
 1355 Ont grandement gagné à *ces récits des anciens temps.*
 Je vais donc commencer et *écoute ce que je te dis.*

Ce fragment amène un certain nombre de commentaires et nous permet d'appréhender concrètement ce que pouvait être la transmission d'une œuvre littéraire au Moyen Âge. Il semble évident que le narrateur dont la voix s'exprime à la première personne s'identifie ici à l'auteur⁵² : εἰς τοῦ βιβλίου μου τὴν ἀρχήν, *au début de mon livre*, qu'il s'appuie à la fois sur l'écrit et sur la transmission orale : le vers 1341 ἔγροικος εἰς τὴν γραφήν, *si tu es versé en écriture*, s'adresse à celui qui sait déchiffrer un texte écrit (le terme γραφή ne renvoie pas seulement à la capacité d'écrire, mais de lire ce qui est écrit), ἔγροικος est un adjectif formé sur le verbe médiéval ἀγροικῶ ou γροικῶ, qui signifie *comprendre*, mais aussi *écouter*⁵³ ; les deux mots associés dans une même expression établissent un lien entre écouter et comprendre ce qui est écrit. Il ne faut pas oublier que, comme nous l'avons dit plus haut, nous sommes dans une culture du manuscrit qui est dans la continuité de l'oral et l'écriture est « comme subordonnée à la voix », puisque déjà le copiste écrit sous la dictée. De plus, étant donné les difficultés de déchiffrement des manuscrits, les lectures à voix haute devaient être rares et les récitants, mémorisant sans doute leur texte, se servaient plutôt de la présence du livre comme d'un élément de dramatisation⁵⁴.

Nous retrouvons le même type d'intervention dans le vers 1355 où le poète dit précisément : εἴ τε εἶσαι πάλι ἀγράμματος, κάθου σιμά μου, ἀφκράζου, *si tu ne sais pas lire, assieds-toi à côté de moi, écoute* ; il s'adresse ainsi de vive voix à un auditoire parmi lequel il y a des lettrés, mais aussi des analphabètes. Ce terme n'a rien à voir avec ce que nous en comprenons aujourd'hui de dévalorisant. Il s'agit plutôt de la coexistence dans un même groupe social de deux niveaux de culture. Peu savent déchiffrer les lettres, encore moins d'individus les écrivent. Cela implique que l'œuvre soit écrite d'abord pour être lue à haute voix, même si certains peuvent le lire « pour soi » ; composée en vers – καταλέγω signifie raconter, mais aussi raconter en chantant⁵⁵ –, elle se définit plutôt comme un texte de prose scandée. La transmission de l'écrit se fait d'abord oralement⁵⁶. La coexistence de l'oral et de l'écrit sous des formes diverses (chant, récitation, lecture publique) est attestée dans

⁵² D'après P. Zumthor (*op. cité*, 1984, p.58), à la fin du Moyen Âge sont souvent confondus les termes d'auteur et d'acteur : « longtemps encore l' « acteur » restera l'interprète en performance d'une poésie qui, présence totale, n'a que faire de déclarer son origine. »

⁵³ Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδους γραμματείας, E. Kriaras, 1969 -, pp. 70-71. Γροικῶ ou αγροικῶ garde en grec moderne le même sens ; d'un registre littéraire ou dialectal, il signifie entendre ou comprendre (Λεξικό της κοινής νεοελληνικής, Institut des études néohelléniques, Thessalonique, 1998, p. 326 ; Λεξικό της νεας ελληνικής γλώσσας, G. D. Babiniotis, 2002, p. 449).

⁵⁴ Voir à ce sujet P. Zumthor, *op. cité*, 1984, pp. 51-53.

⁵⁵ Voir à ce sujet l'abrégé du dictionnaire de Kriaras : I. N. Kazazis et T. A. Karanastasis, Επιτομή του λεξικού της μεσαιωνικής δημόδους γραμματείας 1100-1669 του Ε. Κριαρά, Τ. Α., 2001, p. 540.

⁵⁶ Voir à ce sujet l'article de M. Lassithiosakis, « Γράφειν εἶχα καὶ πλεότερα » : Limites du texte et marges de l'œuvre dans la littérature grecque vulgaire (XIV^e-XVII^e siècles), dans *Actes du XX^e colloque international des néo-hellénistes des universités francophones*, 2007, p.19-31.

tout l'occident du X^e au XVI^e siècle. Dans toutes les conditions de performance, « reste l'omniprésence de la voix, participant, de sa pleine matérialité, à la signification du texte, et par là modifiant en quelque façon pour nous les règles de lecture. »⁵⁷

Le narrateur fait aussi part de ses intentions, il s'assigne une tâche morale. Le récit de ces exploits du temps passé se veut également porteur d'enseignement, comme le dit le vers 1353 : « κ' ἐλπίζω, ἂν εἶσαι φρόνιμος, ὅτι νὰ διαφορήσης, *et j'espère que si tu es avisé, tu y gagneras quelque chose.* »

Nous retrouvons une variante de cette adresse à l'auditoire plus loin dans l'œuvre aux vers 6262-6264.

6264 ἐβιάστην κι ἀθολόγησα, ἔγραψα κι ἀφηγοῦμαι
τὲς πράξεις καὶ ὑπόθεσες ὅπου καρπὸν βαστοῦσιν.
'Εντούτῳ ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ κι ἀφκράζου νὰ μαθαίνης.

6264 J'ai pris la peine de prendre le meilleur, j'ai écrit et je conte
Les agissements et les faits, qui portent fruit.
Je commencerai donc dès maintenant et *écoute pour t'instruire.*

Nous vérifions encore une fois ici la primauté de la transmission orale, ἀφκράζου νὰ μαθαίνης, *écoute pour t'instruire* et la volonté du Chroniqueur de faire le récit de ces aventures héroïques, dont le destinataire pourra sans doute tirer un enseignement qui l'aidera à gouverner sa propre vie : τὲς πράξεις καὶ ὑπόθεσες ὅπου καρπὸν βαστοῦσιν, *les agissements et les faits, qui portent fruit.*

Nous avons de fait dans les deux exemples que nous venons de citer plusieurs traits de la poésie épique⁵⁸ : le récit d'aventures héroïques situées dans un passé lointain et indéfini, πράξεις καλῶν στρατιώτων, *les prouesses de valeureux guerriers*, ἀφήγησες ἐκείνων τῶν παλαίων, *ces récits des temps anciens* et le gain moral que le destinataire pourra très certainement en recevoir : πολλοὶ ὅπου ἦλθασιν μετὰ ἐκεινῶν, ἐπρόκοψαν μεγάλως, *beaucoup qui vécurent après ont grandement gagné [à ces récits des anciens temps.]. La Chronique de Morée a donc à voir avec une parole épique qui cherche à cimenter et exalter une communauté, celle des Francs de Morée, « dans le temps même qu'elle se prononce et s'entend ... »⁵⁹. Le narrateur tente de glorifier le passé héroïque de la conquête de la Morée et du règne de Guillaume II à une période de déclin de la souveraineté franque.*

Nous avons constaté dans *La Chronique de Morée* la prédominance de la voix ; comme dans toute forme narrative de culture à transmission orale et particulièrement dans les textes médiévaux, elle s'exprime par l'intermédiaire d'une personne réelle, le conteur ; le narrateur est bien identifié, il est celui qui prend la

⁵⁷ P. Zumthor, *op. cité*, 1984, p. 36.

⁵⁸ Aristote, dans sa *Poétique*, définit ainsi l'épopée : « l'épopée va de pair avec la tragédie en tant qu'elle est une imitation, à l'aide du mètre, d'hommes de haute valeur morale, mais elle diffère en tant qu'elle emploie un mètre uniforme et qu'elle est un récit. », p. 36 (Texte établi par J. Hardy, Les Belles Lettres).

⁵⁹ P. Zumthor, *op. cité*, 1984, p. 31.

parole pour raconter à son public les prouesses des princes francs de Grèce⁶⁰. Nous donnerons pour exemple le vers 1356 où le Chroniqueur annonce la deuxième partie de *La Chronique* : Ἐντούτω ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ κι ἀφκράζου νὰ μαθαίνης. *je vais commencer donc dès maintenant et écoute pour t'instruire*. Notons l'emploi stéréotypé du futur moyen ἄρξομαι qui revient régulièrement et dont nous étudierons la valeur plus loin. Mais si le Chroniqueur s'identifie comme le sujet de l'énonciation, il reste toujours anonyme, « interprète en performance d'une poésie qui, présence totale, n'a que faire de déclarer son origine »⁶¹.

Ce narrateur est reconnaissable aux empreintes qu'il laisse dans le discours narratif qu'il produit⁶². Suivant la terminologie de Genette, nous parlerons d'instance narrative. Les marques de sa présence sont en tout premier lieu, comme nous le voyons dans le vers que nous venons de citer, les verbes utilisés à la première personne qui identifie l'énonciateur, ἄρξομαι, *je vais commencer*, et les déictiques y afférant, ἀπ' ἐδῶ, *à partir d'ici*. La voix du narrateur, simulant une intervention en personne et interpellant son auditoire, revient régulièrement tout au long du récit. Ces interférences marquent la volonté d'une certaine distance objective : il se situe hors des événements racontés et se pose en narrateur absent de l'histoire⁶³ ; elles s'organisent souvent autour d'un verbe de parole, rappelant la présence quasi-physique du narrateur et la réalité de la narration : ainsi nous retrouvons très fréquemment ces expressions qui renvoient régulièrement à l'acte de parole : ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγήσομαι, καθὼς σὲ τὸ ἐπροεῖπα, *comme je vais te le raconter, comme je viens de te le dire*.

Cette adresse au public joue aussi un rôle dans le développement du récit et sert souvent de point d'articulation en marquant un changement de sujet. En voici pour exemple les vers 442-445 :

442 Ἐνταῦθα ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, θέλω τοῦ νὰ σκολάσω
ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγήσομαι, ἄλλο νὰ καταπιάσω,
445 τὸ πὼς ἐγένη ἢ ἔμποδος αὐτῶν τῶν πελεγρίνων,
κι ἀφήκαν τὸ ταξεῖδι τους ἐκεῖνο τῆς Συρίας,

442 Ici *je vais cesser* ce récit-là, celui que *je conterai*,
Je *vais en entreprendre* un autre,
A savoir ce qui empêcha la route de ces pèlerins,
445 Qui abandonnèrent le voyage pour la Syrie.

Les verbes ἄρξομαι, θέλω νὰ σκολάσω, νὰ καταπιάσω, *je commencerai, je veux cesser, entreprendre* indiquent que le narrateur attaque un autre récit dans le récit, ouvre une parenthèse, de même que les adverbes déictiques ἐνταῦθα, ἀπ' ἐδῶ, *ici, à partir de là* en signalent le moment précis dans le déroulement de la narration.

⁶⁰ S. Fleischman, *Tense and Narrativity / From Medieval Performance to Modern Fiction*, 1990, p.119: « In performance texts from the Middle Ages, as in the narrative form of any oral culture, the voice of the speaker is necessarily expressed through the voice of a real person-the performer, who generally makes a virtue of the fact that his presence cannot be concealed ».

⁶¹ P. Zumthor, *op. cité*, 1984, p. 58.

⁶² G. Genette, *op. cité*, 1972, p.227.

⁶³ G. Genette, *op. cité*, 1984, p.252.

Mais le rôle de cette instance narrative est d'abord de relancer l'intérêt de l'auditoire, comme nous le constatons dans les vers 1092-1093 :

Τί νά σέ λέγω τὰ πολλά πολλάκις νά βαρειέσαι,
ἐπεὶ κ' ἐγὼ ὡσάν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι νά τὰ γράφω·

Mais pourquoi t'en conter tant à *te lasser*,
Puisque moi, comme toi, *je me lasse* de les écrire.

Cette formule, avec ses variantes, apparaît régulièrement tout au long de *La Chronique* et crée de toute évidence une complicité, une empathie entre le narrateur et son auditeur–lecteur, en leur attribuant des réactions et des sentiments communs et même partagés : νά βαρειέσαι, à *te lasser* ἐγὼ ὡσάν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι, *je me lasse comme toi*, et en soulignant ainsi le vécu réel de la narration. Cette impression d'empathie demande à être développée. Que doit-on entendre précisément par empathie⁶⁴ ? En psychologie, le mot définit la capacité d'éprouver avec l'autre à un même instant un même état. C'est bien à cette situation que nous avons à faire dans l'exemple cité plus haut. Mais on ne peut se contenter d'évoquer un phénomène psychologique : il se traduit dans l'énoncé par des procédés linguistiques propres. Ici, c'est le point de vue du narrateur qui est le centre de l'empathie et qui va construire un pont entre lui et son auditeur. Par quels moyens sémantiques et syntaxiques s'y prend-t-il ? Nous notons déjà le choix du verbe qui traduit un état interne, et de plus une forme moyenne⁶⁵ qui indique que le sujet est impliqué d'une manière personnelle et qu'il est affecté par l'état décrit par le verbe, βαρειέσαι, à la deuxième personne, *tu te lasses*, ἐγὼ ὡσάν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι, à la première personne, *je me lasse comme toi*, la reprise formant un écho. C'est comme si nous avions un effet de contagion : l'énonciateur communique son état à son auditeur. Tous deux participent de la même affectivité. Notons la présence significative du *moi*, identifiant le narrateur et du *toi*, permettant de reconnaître l'auditeur, pronoms qui fonctionnent eux aussi en écho : ἐγὼ ὡσάν κ' ἐσὲν, *moi comme toi*, et dont le caractère empathique est encore renchéri par l'utilisation du comparatif ὡσάν, *comme*, lui-même renforcé par καί avec le sens ici d'*aussi*.

Le début du vers 1092 est tout aussi intéressant à souligner: Τί νά σέ λέγω τὰ πολλά πολλάκις, *Mais pourquoi t'en conter tant ?* Nous notons d'abord l'emploi de l'interrogatif τί, *pourquoi* et du νά exprimant un souhait et impliquant le destinataire dans cette question rhétorique qui suppose l'accord du locuteur et de l'allocutaire. Ne parlons pas de la redondance πολλά πολλάκις, *beaucoup de choses, beaucoup de fois*. Quant au choix du thème du présent λέγω, *je dis*, il permet d'exprimer une parole en cours et enveloppe dans une même sphère les deux interlocuteurs. Cette relation subjective est renforcée par le pronom personnel de la deuxième personne σέ à l'accusatif, en en faisant l'objet direct du verbe. Notre *Je* énonciateur déborde ici d'empathie. Pratiquement tous les éléments de son discours visent à « empathiser » la relation à son public. Chaque détail contribue à créer cet effet. Nous pourrions multiplier les exemples, l'intervention du narrateur est constante, créant une connivence évidente avec son auditoire.

⁶⁴ R. Forest, *Empathie et linguistique* (1999).

⁶⁵ Voir à ce sujet le chapitre sur le moyen (pp. 191-221) de R. Forest dans l'ouvrage cité ci-dessus.

Prenons un autre exemple particulièrement digne d'intérêt, qui constitue le début de *La Chronique* et que nous avons déjà évoqué au début de ce chapitre :

θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ ἀφήγησιν μεγάλην
κι ἂν θέλεις νὰ μὲ ἀκροαστῆς, ὀλπίζω νὰ σ' ἀρέσει.

*Je veux te conter un long récit
Et si tu veux bien m'écouter, j'espère qu'il te plaira.*

Ce sont les premières lignes de *La Chronique de Morée*, le Chroniqueur avertit son public que son histoire va commencer et c'est le présent qui nous le signale, θέλω, θέλεις, ὀλπίζω, *je veux, tu veux, j'espère*. Mais ce présent n'est pas ce qui est le plus important. C'est plutôt ici à la sémantique des verbes qu'il faut nous intéresser. Θέλω, *je veux* et ὀλπίζω, *j'espère*, sont des verbes qui impliquent une relation forte entre le narrateur et son énoncé, une modalisation, dans la mesure où ils marquent, avant même que le récit ne commence, les intentions du Chroniqueur, celle d'entreprendre son récit, θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ *je veux te raconter*, et de plaire à son public, ὀλπίζω νὰ σ' ἀρέσει, *j'espère qu'il te plaira*. Notons la valeur prospective de θέλω qui ici n'est pas encore un futur, et qui nous montre combien nous sommes à une époque transitoire en ce qui concerne la formation du futur du grec moderne (θέλω sera à l'origine de l'affixe θά marquant le futur). Nous remarquerons par ailleurs que dès le début, c'est l'oralité qui prime : ἂν θέλεις νὰ μὲ ἀκροαστῆς, *si tu veux bien m'écouter*.

La voix du narrateur, comme nous venons de le voir, est rarement une voix neutre, et le public est toujours sollicité. Le destinataire apparaît donc lui aussi effectivement dans l'emploi de la deuxième personne qui l'identifie : verbes conjugués à la deuxième personne du singulier νὰ βαρειέσαι, à *te lasser*, pronom personnel, ὡσὰν ἐσέν, *comme toi*, comme nous l'avons vu dans l'exemple que nous venons d'examiner. Il faut souligner cette interaction constante entre le conteur et son public amené à participer. L'auditoire est ainsi souvent invité à partager les jugements ou les sentiments du narrateur. C'est ce que nous voyons dans les vers 724-730 :

725 **Ακούσατε οἱ ἅπαντες, Φράγκοι τε καὶ Ρωμαῖοι,**
ὄσοι πιστεύετε εἰς Χριστόν, τὸ βάπτισμα φορεῖτε,
ἐλάτε ἐδῶ νὰ ἀκούσετε ὑπόθεσιν μεγάλην,
τὴν κακοσύνην τῶν Ρωμαίων, τὴν ἀπιστίαν ὅπου ἔχουν.
Ποῖος νὰ θαρρέσει εἰς αὐτούς, ὄρκον νὰ τοὺς πιστέψῃ ...

725 *Oyez tous, Francs et Grecs, qui croyez au Christ,*
Vous qui avez reçu le baptême,
Venez là ouïr ces tristes faits,
La malveillance des Grecs, la déloyauté qui est la leur.
Qui pourrait leur faire confiance, croire en leur serment ... ?

Remarquons ici la valeur injonctive des impératifs pluriels ακούσατε, ἐλάτε, *écoutez, venez*, qui englobent Francs et Grecs dans la même sphère d'énonciation, celle du narrateur invitant son auditoire à partager son point de vue, et de l'interrogation rhétorique introduite par le pronom ποῖος, qui implique un auditoire aux réactions convenues. Bien souvent, le Chroniqueur aura ce type d'intervention marqué idéologiquement, avec un parti pris très prononcé pour les Francs, dont il vante la loyauté et un mépris affiché pour les Grecs – μὲ πονηρίαν –, « à la perfidie »

bien connue, ce qui a pour conséquence que l'œuvre, considérée au XIX^e siècle comme un outil de propagande de la papauté, fut mise au rebut de la littérature grecque.

Si l'instance narrative est marquée par l'utilisation de la première personne et de la deuxième personne du verbe pour le narrateur et pour le destinataire et des embrayeurs indissociables *je* et *tu*, elle se manifeste aussi à travers l'emploi des temps. L'opposition entre temps du discours et temps du récit est l'outil privilégié du Chroniqueur pour structurer sa narration. Pour exprimer tout ce qui est extra-narratif et mettre textuellement en scène une fiction orale, il utilisera le présent, temps de base du discours, puisque nous sommes bien alors dans ce système, l'énonciation comportant un locuteur et un auditeur et chez le premier l'intention d'influencer l'autre⁶⁶. Nous sommes dans le contexte simulé de la narration et le Chroniqueur s'adresse directement à son public. Les trois temps dont il usera sont le présent qui marque l'adéquation de l'énoncé avec le moment supposé de l'énonciation, l'aoriste qui exprime ce qui vient d'avoir lieu (nous le traduirons en français par un passé composé), et le futur qui signifie ce qui va avoir lieu. Prenons pour exemple le passage qui annonce la mort de Baudouin à la fin du prologue (1092-98), et sur lequel nous reviendrons plus tard lorsque nous étudierons la structure narrative des épisodes :

- | | |
|------|---|
| 1092 | Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ πολλάκις νὰ βαρειέσαι,
ἐπεὶ κ' ἐγὼ ὡσὰν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι νὰ τὰ γράφω·
ἀλλὰ διὰ συντομώτερον καὶ διὰ κοντοῦς τοὺς λόγους, |
| 1095 | σὲ λέγω καὶ πληροφορῶ, μὲ ἀλήθειαν σὲ τὸ γράφω,
ὅτι, ὡσὰν τὸ ἔποιεν ἐκείνου τοῦ μαρκέση,
τοῦ ρήγα τοῦ Σαλονικίου, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγήθην,
τὸ ἐποίησαν καὶ Μπαλτουή, τοῦ βασιλέως τῆς Πόλης· |
| 1092 | Pourquoi t'en conter tant à <i>te lasser</i> ,
Puisque moi, comme toi, <i>je me lasse</i> à les écrire.
Mais avec des propos plus succincts, |
| 1095 | <i>Je te dis et t'apprends</i> , je n'écris que la vérité,
Que, de même qu'il l'avait fait au marquis,
Roi de Salonique, <i>comme je te l'ai conté</i> ,
On le fit à Baudouin, l'empereur de Constantinople. |

Nous retrouvons dans les premiers vers l'adresse du Chroniqueur à son auditeur, que nous avons commentée plus haut. Nous remarquerons seulement ici l'emploi de la première personne qui identifie le locuteur et du présent qui ancre son auditeur dans *l'ici et le maintenant* : σὲ λέγω καὶ πληροφορῶ, γράφω, *je te dis et t'apprends, j'écris*. L'aoriste καθὼς σὲ τὸ ἀφηγήθην, *comme je te l'ai conté*, quant à lui, traduit un procès achevé au moment même où se fait la narration.

Le conteur a recours au présent générique, lorsqu'il émet un jugement et cherche à établir une relation de complicité avec son auditeur, comme dans ce passage où il attaque avec virulence les Grecs :

1252-1255

⁶⁶ E. Benvéniste, « Les relations du temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, I, 1966, p. 24.

Οἱ δὲ Ῥωμαῖοι, ὅπου λέγουσιν ὅτι εἰς Χριστὸν πιστεύουν
 ὅσον σὲ ὀμνύει πλείοτερον κὶ ὄρκους σὲ ἀφιερώνει,
 1255 τόσον σὲ μηχανεύεται διὰ τὰ σὲ ἀπεργώσῃ,
 νὰ ἐπάρῃ ἀπὸ τὰ ρούχα σου ἢ νὰ σὲ θανατώσῃ.

Mais les Grecs qui disent croire au Christ,
 Ils ont beau te prêter des serments et te donner des promesses,
 Ils complotent contre toi pour te tromper,
 1255 S'emparer de tes habits ou te donner la mort.

Nous sommes ici dans un temps neutre, dans une sorte d'atemporalité, qu'exprime le présent générique. Le plus important ici ne semble pas être le paramètre temporel, mais il s'agit plutôt d'attribuer aux Grecs ces traits de caractère permanents que nous trouverons tout au long du récit. L'emploi de la troisième personne du singulier des verbes ὀμνύει et ἀφιερώνει se rapportant à Οἱ Ῥωμαῖοι renforce le jugement du chroniqueur : c'est chaque Grec qui est susceptible de perfidie ! Celui du pronom personnel σὲ, σου qui est employé systématiquement (6 occurrences pour 6 prédicats) invite expressément le destinataire à partager le point de vue du narrateur.

Le Chroniqueur utilisera l'aoriste ou le futur, lorsqu'il fait des rappels pour resituer son auditeur dans sa narration des événements :

Voilà ce qu'il vient de dire :

3178-3180

3178 Τὸν χρόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν, ἐκείνες τὲς ἡμέρες,
 ὅπου ἄκουσες καὶ εἶπα σε ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον μου,
 τὸ πῶς ἦλθεν στὴν Κόρινθον αὐτὸς ὁ Μπουιφάτσος,

3178 C'est en cette année et cette époque, en ces jours
 Que tu m'as entendu te conter auparavant dans mon livre,
 Que Boniface était venu à Corinthe.

Les aoristes ἄκουσες, tu as ouï, καὶ εἶπα, je t'ai conté, indiquent bien que l'époque évoquée : ἐκείνες τὲς ἡμέρες, en ces jours, est déjà connue de l'auditeur. Il faut remarquer ici la valeur subordonnante du καὶ sur lequel nous reviendrons : cette expression semble être l'équivalent de « ἄκουσες που εἶπα, tu as écouté ce que je t'ai conté », communément employé en grec moderne.

Toujours pour situer les événements cette fois à venir, voici ce qu'il va raconter :

1475-477

1475 Ἐφότου γὰρ ἀπέσωσεν ἐκεῖσε ὁ Καμπαπέσης,
 ὡσὰν σὲ τὸ ἀφηγήσομαι, στὴν χώραν τῆς Κορίνθου,
 κ' ἔβαλεν τὰ φουσσᾶτα του καὶ περιεγύρισέ την...

1475 Quand le Champenois vint là,
 Comme je vais te le conter, à la cité de Corinthe,
 Y plaça ses troupes et entreprit le siège de la ville...

Le futur ἀφηγήσομαι engage quant à lui la suite du récit. Nous remarquons ici un futur moyen sigmatique de forme archaïque⁶⁷, forme verbale apparemment

⁶⁷ Voici un autre exemple de cet emploi :

figée que le narrateur emploie à plusieurs reprises dans sa narration pour annoncer un nouvel épisode (442, 1200, 4885, 6249)⁶⁸.

Nous venons de voir combien la place du narrateur était significative et quelle connivence il introduisait constamment entre lui et son public en construisant des liens d'empathie avec lui. Ses interventions sont aussi un moyen de conduire et structurer sa narration.

2.2. La structure narrative : épisodes et digressions

On ne trouvera dans *La Chronique de Morée* ni une structure linéaire, ni une chronologie précise. Ce sont plutôt des enchaînements d'épisodes avec des retours en arrière, des anticipations, des digressions, où chaque épisode est ponctué par l'intervention du narrateur, le fil de sa narration obéissant à sa propre logique. En fait y figurent tous les éléments propres à la poésie orale de cette époque⁶⁹. Nous examineront quelques fragments, dont l'analyse structurelle montrera comment le Chroniqueur avance dans son récit. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la structure globale de *La Chronique* ; dans un deuxième développement, nous mettrons en évidence la structure interne des épisodes qui suit des normes narratives bien connues dans la littérature médiévale. Nous ferons enfin un point particulier sur les digressions dans le récit qui en sont une autre caractéristique.

Parlons d'abord de la structure globale de *La Chronique*. Elle se partage en deux grandes parties, la première de 1339 vers racontant la quatrième Croisade, la prise de Constantinople par les Francs et les Vénitiens, la répartition de l'empire entre les latins et la reconquête de l'empire par les Grecs. La deuxième partie, de 7896 vers, relate plus précisément la conquête de la Morée et les différentes tribulations des princes de Morée. Le Chroniqueur en annonçant, à la fin de la première, la deuxième partie de son récit, désigne ce début comme un prologue (v. 1333-38) :

1335 Ἐνταῦτα θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πᾶψω νὰ σὲ λέγω
τὲς πράξεις ὅπου ἐπράξασιν οἱ βασιλεῖς ἐκεῖνοι,
ὁ Παλαιολόγος ἀλλὰ δὴ κι ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
διὰτὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ εἰς τὸ προκείμενόν μου
καθὼς τὸ ἐπεχείρησα εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου,
διὰ νὰ πληρώσω τῆς ἀρχῆς τοῦ πρόλογου τὸ τέλος.

4885 Καθὼς σὲ τὸ ἀφηγήσομαι ὀπίσω στὸ βιβλίον μου.

Comme je te le raconterai plus loin dans mon livre.

⁶⁸ Le Chroniqueur utilise aussi des formes équivalentes à un futur, telles que *Θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ* 1, *Θέλω νὰ πᾶψω* 3138, *Θέλω πᾶψει* 1373. Dans cet emploi, nous ne sommes ni dans le futur, ni dans le volitif. Il s'agit plutôt de valeurs d'interlocution. Le discours se situe entre le futur et le vouloir, indissociables dans la bouche du narrateur. C'est une valeur immédiate qu'il construit à chacune de ses interventions auprès de son public.

⁶⁹ C. A. Trypanis, *op. cit.*, 1963, p. 2 : « I will cite only a few significant examples : the versions of the so-called Digenis epic, those of the Chronicle of the Morea and all the Byzantine verse romances....In these we find all the elements in which oral poetry delights. The telling of a "story", the episodic structure (with the inevitable transposition of episodes in various versions), the descriptions of battles, castles ... »

- Là je vais maintenant cesser de te conter
 Les faits et gestes qu'accomplirent ces nobles rois,
 1335 Le Paléologue, mais aussi le noble Baudouin,
 En effet j'ai hâte d'en venir à mon propos
 Comme je m'y suis efforcé au début de mon récit
Pour mettre un terme à mon prologue.

Un prologue de plus de mille trois cents vers est plus qu'un prologue, d'autant que cette première partie forme un tout parfaitement autonome, puisque nous sommes partis d'un rapide aperçu sur la première Croisade, pour passer aux préparatifs de la quatrième, et enfin arriver à la reprise de Constantinople par les Grecs qui ont chassé les Francs, réfugiés à la cour du prince de Morée, Guillaume II.

Pour comprendre le dessein du Chroniqueur, il faut aller quelques vers plus loin. Voici comment il continue :

- 1342-48
 πρέπει νὰ ἐκατάλαβες τὸν πρόλογον ὅπου εἶπα
 εἰς τοῦ βιβλίου μου τὴν ἀρχὴν, τὸ πῶς τὸ ἐκαταλέξα,
 ὅτι δι' ἀρχὴν θεμελίου εἶπα τὸ τῆς Συρίας,
 1345 ὡσαύτως τῆς Ἀνατολῆς, ἔπειτα τῆς Πολέου,
 τὸ πῶς τοὺς τόπους ἐκείνους ἐκέρδισαν οἱ Φράγκοι,
 ὅπως νὰ ἔλθω καὶ φέρω σε καὶ νὰ σὲ καταλέξω
 τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐκέρδισαν ὁμοίως καὶ τὸν Μορέαν.

- Tu dois *avoir compris* que le prologue que j'ai présenté
 Au début de mon livre, où j'ai conté
 Au tout début comment des territoires de la Syrie
 1345 Ainsi que de l'Anatolie, enfin de Constantinople
Comment de ces lieux les Francs firent la conquête,
Était destiné à m'amener à te narrer
Comment les Francs conquièrent également la Morée...

En fait, le narrateur il a posé un cadre général, la conquête de Constantinople, qui va lui permettre de passer au particulier, la conquête de la Morée. C'est d'ailleurs ce qu'il dit dans son annonce, puisqu'il fait le résumé du récit précédent, pour montrer comment, pareillement, ὁμοίως, les Francs conquièrent la Morée.

Donc la deuxième partie va constituer un retour en arrière, puisque nous allons revenir au début de la conquête de Morée. Si l'on veut dater historiquement cette analepse, la première partie se termine en 1268, au moment où Baudouin II et les Francs sont chassés de Constantinople et trouvent refuge à Monemvassia, dans la principauté de Guillaume II, alors que la deuxième partie commence en 1204 avec l'expédition franque en Morée, menée par Guillaume de Champlitte. Ainsi, nous allons voir Boniface de Montferrat, dont le Chroniqueur nous a raconté la mort dans le « prologue », rencontrer à Argos Guillaume de Champlitte, l'empereur Robert forcé de reconnaître le mariage de sa fille avec Geoffroy II de Villehardouin, alors que la fin du prologue correspond à la fin du règne de son successeur Beaudouin II.

Voici quelques vers de la première partie qui illustrent notre propos : le narrateur nous parle des conditions dans lesquelles fut décidé le mariage plus au moins forcé, de la fille de l'empereur Robert avec Geoffroy de Villehardouin :

- 1192-98
 Ἐκεῖ εὐρέθη ὁ μισὴρ Ντζεφρὲς ἀφέντης τοῦ Μορέως,
 ὅπου ἦτον πρῶτος ἀδελφὸς τοῦ πρίγκιπα Γυλιάμου·
 1195 μὲ μηχανίαν καὶ φρόνεςιν ἔπιασεν κ' εὐλογίηην
 τὴν θυγάτηρ τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ Ρομπέρτου.
 Καὶ ὁ βασιλεὺς, τὸ ἀκούσει το μεγάλως τὸ ἐβαρύνθη.

ὑστερον γὰρ ἰσιάστησαν, καθὼς τὸ θέλεις μάθει
 ἐδῶ εἰς ἐτοῦτο τὸ βιβλίον ἔμπροσθεν ἄλλην λέξιν.

- La se trouvait Messire Geoffroy, seigneur de Morée,
 Qui était le frère aîné du prince Guillaume.
 Avec habileté et ruse, il retint et épousa
 1195 La fille de l'empereur Robert.
 Et l'empereur, quand il l'apprit fut très peiné.
 Plus tard ils se raccommodèrent, *ainsi que tu l'apprendras*
Dans ce livre, plus loin dans un autre passage.

Le Chroniqueur réalise pour son auditeur une anticipation narrative : καθὼς τὸ θέλεις μάθει ἐδῶ εἰς ἐτοῦτο τὸ βιβλίον ἔμπροσθεν ἄλλην λέξιν, *ainsi que tu l'apprendras dans ce livre, plus loin dans un autre passage*. Cette histoire, c'est-à-dire les circonstances de l'union de Geoffroy de Villehardouin avec la fille de l'empereur Robert, qui est ici présentée sous forme de sommaire, sera racontée plus loin dans la deuxième partie (2472-2590) avec force détails, Geoffroy de Villehardouin y devenant un des personnages centraux.

La structure globale de *La Chronique* fonctionne donc sur une anachronie narrative fondamentale en donnant à ce mot la signification que lui donne Genette, c'est-à-dire « les différentes formes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit », puisque la deuxième partie revient chronologiquement en arrière, constituant ainsi une analepse, mais aussi un changement de point de vue : la première partie exalte les hauts faits des chevaliers qui ont conquis Constantinople, la deuxième chantera les exploits des seigneurs de Morée.

Si l'on considère maintenant la structure interne de *La Chronique*, elle procède par divisions successives. Le poème est constitué d'un enchaînement d'épisodes dont le début et la fin sont signalés par l'intervention du narrateur, ce qui correspond à une unité prosodique, comme le signale S. Fleischman à propos de la culture orale⁷⁰ ; elle distingue nettement la structure générale de l'œuvre de la structure par épisode : « Ces observations suggèrent que ce qui est la norme pour l'ordre temporel des narrations à séquence iconique, pourrait ne pas être approprié à la structure générale des genres de la tradition orale... Dans les narrations secondaires, comme les épisodes ou les scènes, qui souvent correspondent à des unités de métrique ou de présentation, celles-ci sont distinctement plutôt iconiques, surtout dans le cas des textes épiques. »

À l'intérieur de l'épisode, nous trouvons en effet un ordre chronologique linéaire et logique dans l'enchaînement des événements qui correspond à ce que B. Comrie⁷¹ définit comme structure iconique : « un récit est par définition un compte rendu d'une suite d'événements (réels ou imaginaires) classés par ordre chronologique, et pour qu'un récit soit bien construit, il est possible de déchiffrer

⁷⁰ S. Fleischman, *op. citée*, 1990, p. 134: «These observations suggest that as a norm for the temporal ordering of narratives iconic sequence may not be appropriate to the overall structure of traditional oral genres.... Within lower-level narrative such as episodes or scenes, which often correspond to prosodic or performance units, there is distinctly greater iconicity, even in the case of epics».

⁷¹ B. Comrie, *Tense*, 1985, p. 28 : « A narrative is by definition an account of a sequence of chronologically ordered events (real or imaginary), and for a narrative to be well formed it must be possible to work out the chronological order of events from the structure of the narrative with minimal difficulty ; this constraint of minimal difficulty means the easiest way to present these events is with their chronological order directly in the order of presentation. »

l'ordre chronologique des événements à partir de la structure du récit avec un minimum de difficultés ; cette contrainte de difficulté minimale signifie que la manière la plus facile de présenter ces événements est de suivre leur ordre chronologique qui se reflète directement dans l'ordre de la présentation. »

Nous utiliserons pour l'analyse de la structure narrative des épisodes le modèle désormais classique élaboré par W. Labov, présenté et adopté par S. Fleischman⁷². Il nous a semblé particulièrement pertinent pour ces petites unités de texte, dont le caractère construit est évident et il présente un intérêt certain pour l'analyse des temps, comme nous le vérifierons. Voici donc les différents éléments du schéma séquentiel : le sommaire qui résume les points importants de l'action et que l'on appellera *résumé*, l'identification des personnages, du temps, du lieu, qui forme l'*orientation*. Le corps du récit est constitué par les différentes péripéties jusqu'au point culminant de l'action, le *pic*. Les commentaires que pourra faire alors le narrateur sur l'histoire seront appelés *évaluations*. Il y a enfin la *résolution* de l'intrigue, c'est-à-dire le résultat de toute la série d'actions entreprises, puis la *conclusion* qui établit une relation avec la situation présente. On l'appelle aussi la *coda*. Cette structure peut varier, être ordonnée différemment en ce qui concerne certains éléments, et une séquence narrative ne contient pas forcément chacun de ces éléments, son cœur étant constitué obligatoirement par l'enchaînement des péripéties. Ainsi, dans le récit de la déroute et de la mort de l'empereur Baudouin (du vers 1081 au vers 1161), le narrateur commence par l'*orientation* (1081-91) :

1085 Κι ἀφότου ἐπληρώθησαν οἱ τρεῖς χρόνοι κι ἀπάνω,
ὁ Βαλτουβῆς ὁ βασιλεὺς ὠρέχτηκεν νὰ ἀπέλθῃ
ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν, χώρα μεγάλη ὑπάρχει.
1090 Κι ὡσὰν ἐδιέβηκεν ἐκεῖ, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
ὁκάποιος τοῦ τὸ ἐμήνυσε ἐκείνου τοῦ δεσπότη
τοῦ Καλοϊωάννη, σὲ λαλῶ, τοῦ ἀφέντου τῆς Βλαχίας·
κ' ἐκεῖνος, ὡς τὸ ἤκουσεν κι ὡς τὸ ἐπληροφόρηθη,
γοργόν, σπουδαίως καὶ σύντομα, μὲ προθυμίαν μεγάλην,
καταπαντόθε ἐσώρειψεν ὅλα του τὰ φουσσᾶτα·
ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν σπουδαίως ἐκατεφτάσεν.

Et quand ces trois années se furent écoulées,
L'empereur Baudouin désira se rendre
Là-bas à Andrinople, grande cité s'il en est.
Et quand il se rendit là-bas, ainsi que je te le raconte,
On informa de cette nouvelle le despote Calojan,
Je te le dis, le seigneur de Vlachie ;
Et celui-ci, quand il l'apprit et eut la nouvelle,
Vite et promptement, avec grand empressement,
De partout réunit toutes ses troupes ;
Il parvint promptement là à Andrinople.

Le Chroniqueur situe les différents protagonistes : vient en premier le personnage central, ὁ Βαλτουβῆς ὁ βασιλεὺς, *l'empereur Baudouin*, ensuite est cité le redoutable adversaire qui sera à l'origine de sa perte, ἐκείνου τοῦ δεσπότη τοῦ Καλοϊωάννη, τοῦ ἀφέντου τῆς Βλαχίας, *le despote Calojan, le seigneur de Valachie* ; l'époque des événements est évoquée : κι ἀφότου ἐπληρώθησαν οἱ τρεῖς

⁷² W. Labov, « The Transformation of Experience in Narrative Syntax. », *Language in the Inner City*, 1972, pp. 354-396 – S. Fleischman, *op. cit.*, chapitre 5, 1990, pp. 131-157.

χρόνοι κι άπάνω, *quand ces trois années furent écoulées*, ainsi que les lieux : έκεί είς τήν Άνδριανόπολιν, *là-bas à Andrinople*.

Cette orientation est suivie par une adresse du narrateur à son auditeur (1092-1093) :

Τί νά σέ λέγω τά πολλά πολλάκις νά βαρειέσαι,
έπει κ' έγώ ώσαν κ' έσέν βαρειώμαι νά τά γράφω,

Pourquoi t'en conter davantage pour t'ennuyer,
Puisque moi aussi, comme toi d'ailleurs, je m'ennuierais à écrire,

Puis vient un *résumé* de ce qui va suivre (1094-98 déjà cité p. 29). Nous avons ensuite le récit des événements, avec une *évaluation* juste avant le moment du combat, où le narrateur manifeste son affliction :

1111-1114

Άλλοί, ζημία όπου έγένητον έκείνη τήν ήμέραν
ς τέτοιους άνθρώπους βγεινικούς άπ' τόν άνθος τής Φραγκίας,
τό πώς έκαταλύθησαν κι άδίκως άποθάναν,
διατί ούκ έξευραν κάμ ποσώς τήν μάχην τών Ρωμαίων.

Hélas ! De quel massacre furent victimes ce jour-là
Ces gentilshommes, la fleur de France,
Anéantis et morts injustement
Parce qu'ils ne savaient pas comment combattre les Grecs.

A la fin de l'épisode, nous trouvons la conclusion ou *coda*, accompagnée encore une fois d'un commentaire du narrateur :

1159-61

Έδε ζημία όπου έγίνετον έκείνην τήν ήμέραν
πάσα στρατιώτης εύγενής πρέπει νά τούς λυπάται
διατό άπεθάναν άδिका δίχως νά πολεμήσουν.

Tel fut le désastre qui eut lieu ce jour-là :
Tout noble soldat doit s'affliger
Car ils périrent injustement sans avoir combattu.

De fait, la structure narrative, loin d'être figée, est très souple et les différents éléments qui la composent obéissent dans leur agencement à la nécessité d'émouvoir ou de surprendre l'auditeur, ce qui entraîne cette variété d'organisation. Les éléments constants sont ceux qui sont purement narratifs : *l'orientation*, l'enchaînement des *péripéties* et la *résolution*. Les éléments tels que le *résumé* et la *coda* peuvent figurer ou non. S'il y a résumé, il n'est pas obligatoirement au début, comme nous venons de le voir : il arrive parfois *in medias res*. L'*évaluation* est toujours présente, mais elle peut intervenir aussi bien avant les actions qu'au moment du pic de l'action⁷³.

Nous avons choisi d'analyser deux autres épisodes, l'un qui se situe à la fin de la première partie du vers 1199 au vers 1338, l'autre appartenant au premier tiers de la deuxième partie du vers 3043 au vers 3140. Ils ont l'intérêt d'être parallèles

⁷³ S. Fleischman, *op. cit.*, 1990, p.143: « Evaluation refers the various EXPRESSIVE strategies through which narrators comment on the propositional content of their stories and communicate their significance : L'évaluation renvoie aux diverses stratégies d'expression par lesquelles le narrateur commente le contenu de son histoire et communique sa signification. ».

dans leur sujet, puisqu'ils évoquent tous les deux la réaction des Grecs face à la prise de Constantinople et à l'établissement du nouvel empire franc, comme dans leur structuration. Nous ne ferons pas un examen systématique de ces passages, nous avons préféré le faire dans une autre partie où nous étudierons un récit-type de *La Chronique* : le récit de bataille, mais nous voudrions montrer quelles sont les stratégies mises en place par le narrateur en intervenant en son nom propre dans son récit, procédé caractéristique de la tradition orale.

Le premier épisode raconte la reconquête de l'empire par les Grecs après la prise de Constantinople par les Francs. Voici comment commence l'épisode :

- 1200 Ἐντούτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ, θέλω τοῦ νὰ σκολάσω
 ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγήσομαι, ἄλλο νὰ καταπιάσω,
 νὰ σὰς εἰπῶ ἀφήγησιν, καταλογὴν μεγάλην,
 τὸ πῶς ἐπράξαν οἱ Ῥωμαῖοι, ἀφότου ἐξεπέσαν
 κ' ἐχάσασιν τὴν βασιλείαν τῆς Κωνσταντινῆς πόλης.
- 1205 Ἐντούτῳ ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, ἀφκράζου νὰ μανθάνης.
 Τὸν χρόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν ὅπου ἔπιασαν οἱ Φράγκοι
 τὸ τὴν Κωνσταντινούπολιν, ὡσὰν τὸ ἀφηγοῦμαι,
 ἰδὼν οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι, οἱ πρῶτοι τῆς Ῥωμάνιας
 ἐκέισε εἰς τὴν Ἀνατολήν, ποῦ εἶχαν τὴν παρουσίαν,
 ἐκλέξασιν δι' ἀφέντην τοὺς καὶ βασιλέα ἐθροιάσαν
 ἐκεῖνον τὸν κύρ Θεόδωρον, Λάσκαριν τὸν ἐλέγαν.
- 1200 Mais là je m'arrête, je veux entreprendre
 Ce que je vais vous conter, je m'attaque à un autre sujet,
 Dont je vais vous narrer la longue histoire,
 Ce que firent les Grecs, lorsqu'ils tombèrent
 Et perdirent l'empire de la ville de Constantin.
 Je vais commencer, écoute et apprends.
- 1205 En ce temps et cette époque où les Francs
 Prirent Constantinople, comme je le relate,
 Voyant cela, les archontes grecs, les premiers de Romanie,
 Qui occupaient cette région d'Anatolie,
 Elurent comme chef et proclamèrent empereur
 1210 Messire Théodore, que l'on appelait Lascaris.

Si l'on reprend le schéma narratif cité ci-dessus, nous avons les éléments suivants : le *résumé*, en début de séquence, qui annonce en quelques mots le contenu de son histoire, ce que devinrent les Grecs après la chute de Constantinople, τὸ πῶς ἐπράξαν οἱ Ῥωμαῖοι, ἀφότου ἐξεπέσαν, *ce que firent les Grecs, lorsqu'ils tombèrent et perdirent l'empire de la ville de Constantin*, puis l'*orientation* : on parle des notables de Romanie, οἱ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι, *les archontes Grecs*, οἱ πρῶτοι τῆς Ῥωμάνιας, *les premiers de Romanie*. On nous renseigne sur le lieu, ἐκέισε εἰς τὴν Ἀνατολήν, ποῦ εἶχαν τὴν παρουσίαν, *qui occupaient cette région d'Anatolie*, sur l'époque où se déroulent ces événements historiques, τὸν χρόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν ὅπου ἔπιασαν οἱ Φράγκοι τὴν Κωνσταντινούπολιν, *en ce temps et cette époque où les Francs prirent Constantinople*. Là aussi ce sont les temps du récit qui ont été utilisés : l'imparfait εἶχαν, *ils avaient*, les aoristes ἐπράξαν, *firent*, ἐξεπέσαν, *tombèrent*, ainsi que les adverbes correspondants, ἐκεῖσε, *là-bas*. Mais l'on a surtout dès le début l'intervention du narrateur, « Ἐντούτῳ παύω ἀπ' ἐδῶ, θέλω τοῦ νὰ σκολάσω, ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγήσομαι, ἄλλο νὰ καταπιάσω, *Mais là je m'arrête, je veux entreprendre ce que je vais vous conter, je m'attaque à un autre sujet.* » qui annonce à son public un nouvel épisode de « *ces récits des temps anciens* », nous ramenant ainsi à la réalité de la lecture, utilisant le présent d'énonciation παύω, *je*

cesse, le présent prospectif de θέλω, *je veux* et le futur de type formulaire, ἀφηγήσομαι, *je vais conter*.

Ce même type d'intervention où nous retrouvons encore ce futur sigmatique archaïsant qui, par sa forme moyenne, marque la participation du sujet revient encore après le résumé :

1203 Ἐντοῦτω ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, ἀφκράζου νὰ μανθάνης.
Lors je vais commencer, écoute et apprends.

Il semble bien que le Chroniqueur situe son auditeur-lecteur dans une nouvelle unité prosodique, telle qu'on la rencontre dans les poèmes homériques avec le découpage en chants. Cet épisode constitue aussi sur le plan de l'ordre chronologique une analepse, puisque le déroulement des événements qui vont suivre se situe bien avant ce que venait de développer le narrateur, c'est-à-dire la mort de Boniface de Montferrat, puis de Baudouin I. On nous raconte d'abord le règne de Lascaris, puis comment Michel Paléologue vint au pouvoir. Cette partie se termine par une évaluation, c'est-à-dire par une nouvelle intervention du narrateur qui porte le jugement habituel sur la trahison des Grecs et qui implique le destinataire :

1245-1248

1245 Ἔδε ἀνομία καὶ ἀμαρτία, ὅπου ἔποικεν ὁ ἄθλιος,
νὰ πνίξη τὸν ἀφέντη του, τὴν ἀφεντίαν νὰ ἐπάρη·
ποῖος νὰ τὸ ἀκούση καὶ νὰ εἰπῆ ὅτι εἰς Θεὸν πιστεύουν
1248 ἄνθρωποι ὅπου οὐδὲν κρατοῦν ἀλήθειαν οὔτε ὄρκον...

1245 *Vois* quelle injustice et quel péché a commis ce misérable
Qui a étranglé son souverain et usurpé son pouvoir ;
Qui peut ouïr, qui peut dire qu'ils croient en Dieu
1248 Ces hommes qui ne respectent ni la vérité, ni leur serment !....

Notons l'impératif de βλέπω, ἔδε, cet ἔδε, *vois*, qui interpelle l'auditeur-lecteur et que nous serons amenés à étudier une nouvelle fois dans notre analyse des verbes de mouvement, ainsi que la forme interro-exclamative purement rhétorique et focalisante ποῖος να, *qui peut... !* Ce discours anti-grec dure encore plusieurs vers, puis le narrateur relance le récit :

Τὴν λέξιν γὰρ ὅπου ἄρχισα νὰ λέγω καὶ νὰ γράφω,
θέλω νὰ σοῦ ἀφηγήσωμαι ἕως οὔ νὰ τὴν πληρώσω.

L'histoire que j'ai commencé à dire et à écrire
Je veux te la *conter* jusqu'à ce qu'elle se termine.

Il va continuer par le récit des luttes entre le Paléologue et l'empereur latin Baudouin II, qu'il va obliger à fuir Constantinople et à se réfugier chez le prince d'Achaïe, encore terre franque. Au début de cette deuxième partie, nous trouvons une nouvelle intervention du narrateur, resituant son auditeur dans le temps historique :

1272-275

Ἐκεῖνος γὰρ ὁ βασιλεὺς ὁ μισίρε Ρομπέρτος
οὐδὲν ἦτον εἰς τὸ καιρὸν ἐτότε ὅπου σὲ λέγω,
διὰ τὸ ἦτον ἀποθάνοντα ὀμπρὸς ὀλίγους χρόνους
1275 καὶ ἀφέντευν ὁ Βαλτουῆς ἐκεῖνος ὁ υἱὸς του,

Cet empereur, Messire Robert
Ne vivait plus à l'époque dont je te parle;
Il était mort depuis quelques années
1275 Et c'est Baudouin, son fils, qui régnait.

Les fréquentes adresses du Chroniqueur à son auditeur-lecteur montrent l'omniprésence du narrateur, qui mène son récit en maître du jeu et capte sans cesse l'intérêt de son auditoire.

Une dernière intervention va clotûrer le récit et la première partie. Ces vers (1333-1338), déjà cités au début de ce chapitre rappellent ceux qui ouvraient l'épisode (1199-1201):

1335 Ἐνταῦτα θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πᾶψω νὰ σὲ λέγω
τὲς πράξεις ὅπου ἐπράξασι οἱ βασιλεῖς ἐκεῖνοι,
ὁ Παλαιολόγος ἀλλὰ δὴ κι ὁ Βαλδουβῆς ἐκεῖνος,
διατὶ σπουδάζω νὰ στραφῶ εἰς τὸ προκείμενόν μου
καθὼς τὸ ἐπεχείρησα εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ λόγου,
διὰ νὰ πληρώσω τῆς ἀρχῆς τοῦ πρόλογου τὸ τέλος,

1335 *Là je vais maintenant cesser de te conter*
Les faits et gestes qu'accomplirent ces rois fameux,
Le Paléologue, mais aussi l'illustre Baudouin,
En effet j'ai hâte d'en venir à mon propos
Comme je m'y efforçai au début de mon récit
Pour mettre un terme à mon prologue.

Le passage parallèle que nous présentons (du vers 3043 au vers 3140) appartient à la deuxième partie. Il constitue une réplique plus développée du premier fragment et relate l'accession au trône de Michel Paléologue et les alliances qui se sont nouées contre lui, en particulier celle qui fut contractée entre le Despote d'Arta et le prince Guillaume. Celle-ci sera lourde de conséquence puisqu'elle mènera à la défaite de Pélagonia. Le début est pratiquement un calque de celui que nous avons cité ci-dessus :

3043-52 Ἐντούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πᾶψω καὶ νὰ λέγω
περὶ τοῦ πρίγκιπα Ἀχαΐας ἐκεῖνου τοῦ Γυλιάμου,
3045 καὶ θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ περὶ τοῦ βασιλέως
κὴρ Θεοδώρου τοῦ Λάσκαρη, τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων,
ὅπου ἦτον στὴν Ἀνατολὴν τοὺς χρόνους γὰρ ἐκεῖνους,
διατὶ στὴν Πόλιν εὐρίσκετον φράγκος γὰρ βασιλέας
καὶ Παντουῆν τὸν ἔλεγαν, οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
3050 Καθὼς ἀκούσετε ἐδῶ ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον,
τὸ πῶς ἐκεῖνους τοὺς καιροὺς ὅπου ἦτον βασιλέας
κὴρ Θεόδωρος ὁ Λάσκαρης εἰς τοὺς Ῥωμαίους ἀπάνω·

3045 *Ici je vais cesser maintenant de parler*
Du prince d'Achaïe, de Guillaume,
Et je vais t'entretenir de l'empereur
Messire Théodore Lascaris, l'empereur des Grecs
Qui se trouvait en Anatolie à cette époque
Car à Constantinople régnait un empereur franc
Qu'on appelait Baudouin, ainsi le nommait-on.
3050 Comme vous l'avez appris avant dans ce livre,
En ces temps régnait sur les Grecs Messire Théodore Lascaris.

Le Chroniqueur use des mêmes méthodes pour annoncer son nouvel épisode. Nous retrouvons les mêmes verbes : παύω, ἀφηγοῦμαι, *je cesse, je raconte*, à la première personne et aux temps du discours, les mêmes déictiques : ἀπ' ἐδῶ, ἀπὸ

τοῦ νῦν, à partir d'ici, à partir de maintenant, puis l'imparfait du récit : εὕρισκετον, ἦτον, *il se trouvait, il était*, et les adverbes correspondants qui le situent dans un passé plutôt approximatif ; τοὺς χρόνους γὰρ ἐκείνους, ἐκείνους τοὺς καιροὺς, *en ces années-là, en ces temps*. Cette fois nous n'avons pas de résumé, mais le narrateur nous dit pourquoi : Καθὼς ἀκούσετε ἐδῶ ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον, *comme vous l'avez appris avant dans ce livre*, son auditoire connaît déjà la teneur du propos. Il nous indique précisément le changement de personnage : nous passons du côté franc au côté grec. La part laissée à la mise en situation sera très courte, puisque le public est déjà averti. Vient ensuite le déroulement chronologique des faits jusqu'au mariage du prince de Morée avec la fille du Despote d'Arta, qui scelle une alliance contre l'empereur Michel Paléologue.

Nous passerons immédiatement à la fin du fragment pour souligner l'identique du procédé servant à terminer l'épisode et à avancer dans le récit qui nous mènera à la querelle entre Guillaume, prince de Morée et le seigneur d'Athènes, Guillaume de la Roche :

3138-141

Ἐντούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πᾶψω ἐδῶ ὀλίγον,
νὰ συντυχαίνω καὶ λαλῶ ἐκ τὸν Δεσπότην Ἄρτας,
3140 καὶ θέλω νὰ σᾶς ἔχω εἰπεῖ καὶ νὰ σᾶς ἀφηγήσω
περὶ τοῦ πρίγκιπος Μορέως, ἐκείνου τοῦ Γυλιάμου.

Là je vais maintenant m'arrêter un peu
De parler et de discuter du Despote d'Artas,

3140 Et je vais vous dire et vous relater
Ce qui concerne le prince de Morée, Guillaume.

La fin de l'épisode présente un changement de personnage, mais c'est toujours la même stratégie du conteur qui participe au récit et annonce ce qu'il fait ; elle lui permet de passer d'un sujet à un autre, d'un personnage à un autre : il utilise en temps réel la technique du champ-contre-champ que l'on trouve dans le langage cinématographique.

Nous avons donc vu à partir de ces trois exemples comment se structurent les différents épisodes. C'est grâce à une mise en scène de la relation narrateur/auditeur-lecteur que se font les transitions d'un récit à un autre, par l'intervention extra-narrative du narrateur qui nous sort de la fiction avec, formellement, le système du discours, c'est-à-dire l'emploi du présent d'énonciation et les autres temps du discours, les relations de personnes *je-tu* identifiant locuteur et destinataire, les déictiques spatio-temporels correspondants. Cette présence qui se veut quasi-physique, on pourrait dire en personne, du narrateur produit un effet de complicité, de connivence, et, en même temps, théâtralise le texte grâce à un dosage nuancé entre le discours extra-narratif, portant sur la réalité en trompe-l'œil de la narration et les parties narratives d'où s'efface le narrateur : c'est de l'art du conteur dont il s'agit. Comme le dit P. Zumthor, nous pouvons parler de la théâtralité de cette poésie médiévale « qui réside dans la présence physique simultanée, articulée autour d'un corps humain par l'opération de sa voix, de tous les facteurs sensoriels, affectifs, intellectifs d'une action totale, à la fois spectacle et participation.⁷⁴ » Il faut souligner l'ambiguïté de ces œuvres où s'imbriquent constamment les références à l'écrit à

⁷⁴ P. Zumthor, *op. cit.*, 1984, p. 48.

travers le lexique, comme le note la fréquence des emplois de γράφω et de τὸ βιβλίον μου, et les marques de l'oralité.

Un dernier point intéressant la structure narrative de *La Chronique de Morée* nous semble important à souligner : c'est le recours aux digressions dont use le narrateur, récits historiquement secondaires, mais dont le but est de distraire l'auditeur-lecteur d'une longue narration de faits guerriers en tenant des propos d'un genre très éloigné. Cette apparente discontinuité vise en fait le maintien de la continuité de l'attention de l'auditeur-lecteur. Un de ces récits mérite d'être présenté : il s'agit des aventures amoureuses du seigneur de Carytaina⁷⁵, personnage haut en couleur et sur lequel le narrateur revient souvent. Pour l'analyse de ce passage, nous utiliserons le modèle de structure narrative déjà cité, toujours en insistant sur les moments du récit qui nous semblent les plus dignes d'intérêt⁷⁶.

L'épisode commence par l'intervention du narrateur qui annonce un nouveau récit par les moyens linguistiques que nous connaissons bien maintenant et sur lesquels nous ne reviendrons pas, et il nous en donne le *résumé* (5739-5744) :

5740 Ἐντοῦτω ἀφίνομεν ἐδῶ ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγοῦμαι,
καὶ θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ διὰ ἐκείνον τὸν στρατιώτην,
τὸν ἀφέντην τῆς Καρύταινας, τὴν πράξιν ὅπου ἐποίησεν,
ποῦ ἦτον ἐκείνους τοὺς καιροὺς τοῦ πρίγκιπος τὴν μάχην,
κι οὐδὲν ἦτον εἰς τὸν Μορέαν στὴν μάχην τῶν Ρωμαίων
εἰς τὸν καιρὸν ὅπου λαλῶ, κι ἀκούσετε τὰ λέγω.

5740 *Là nous quittons ce que je suis en train de raconter,
Et je vais te parler de ce vaillant guerrier,
Le seigneur de Carytaina et de ce qu'il fit,
Te dire où il était en ces temps où le prince combattait,
Car il n'était pas en Morée, lors du combat contre les Grecs
A l'époque dont je parle, alors oyez ce que je dis.*

Ce que l'on peut remarquer ici, c'est la manière dont le narrateur encadre sa présentation des faits par deux adresses à son public avec un recours au pluriel pour la première et la deuxième personne. Dans le premier cas, ἀφίνομεν, nous laisserons, il s'englobe avec son public, dans le deuxième, ἀκούσετε, oyez, il semble s'adresser à tout un auditoire, ce qui suggère une performance publique.

Il donne ensuite les informations nécessaires à la compréhension des faits, c'est l'*orientation* :

5745-754
5745 Στὴν μάχην ὅπου εἶχασιν ὁ πρίγκιπα Γυλιάμος
μὲ τῶν Ρωμαίων τὸν βασιλέα καὶ μὲ τὸν ἀδελφόν του,
ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας, ὅπου τὸν ἐκρατοῦσαν
διὰ ἕναν ἐκ τοῦ βαβαλλοῦ τοὺς πρώτους γὰρ τοῦ κόσμου,
στρατιώτης ἦτο ἐξάκουστος εἰς ὅλα τὰ ρηγᾶτα,
5750 ἀπὸ ἀμαρτίας δαιμονικῆς, διὰ γυναικὸς ἀγάπην,
-τὸ ἐπάθασιν κι ἄλλοι πολλοὶ φρόνιμοι καὶ στρατιῶτες-
ὁκάποιου τοῦ βαβαλλοῦ γυνᾶκα ἐρωτεύτη,
τοῦ μισῖρ Ντζᾶ ντὲ Καταβά, οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
Ἐπῆρε τὴν ἐκ τὸν Μορέαν κ' ἐδιάβη εἰς τὴν Πούλιαν,...

⁷⁵ Il s'agit de Geoffroy de Brières, qu'on appelle le seigneur de Carytaina. *La Chronique*, qui en fait un « héros », revient régulièrement sur ses nombreuses aventures.

⁷⁶ Voir l'intégralité du texte grec en annexe 1.

- 5745 Au moment du combat que menait le prince Guillaume
 Contre l'empereur des Grecs et son frère,
 Le seigneur de Carytaina, que l'on tenait
 Pour l'un des premiers chevaliers du monde,
 C'était un soldat célèbre dans tous les royaumes,
 5750 Sous l'emprise d'un péché démoniaque, pour l'amour d'une femme,
 – Bien d'autres soldats, sages aussi, subirent la même chose –
 Fut pris de passion pour l'épouse d'un chevalier,
 Messire Jean de Catavas, ainsi l'appelaient-on.
 Il l'emmena de Morée et gagna les Pouilles, ...

Nous connaissons les « héros » de l'histoire, le seigneur de Carytaina et la femme de Jean de Catavas – d'ailleurs il importe peu de savoir son nom, il suffit de savoir de qui elle est l'épouse, pour comprendre l'importance du péché commis –, le lieu, le royaume des Pouilles qui est à l'époque aux mains de Manfred, l'époque, c'est-à-dire au moment de la guerre entre Guillaume et les Grecs, que le valeureux seigneur de Carytaina semble ignorer, et enfin le sujet, l'adultère commis par Geoffroy de Brières. Les temps utilisés sont bien sûr ceux du récit : les aoristes marquant la succession des actions, ἐρωτεύτη, *fut pris de passion*, ἐπήρε, *il l'emmena*, ἐδιάβη, *il gagna*, les imparfaits de description, ἦτο, *il était*, ἐκρατούσαν, *on le tenait*, εἶχασιν, *ils avaient*.

Vient ensuite le premier épisode (5759-837) où le roi Manfred va apprendre la présence du seigneur de Carytaina sur ses terres et ses raisons secrètes ; choqué par sa conduite, il va le faire venir à sa cour sous bonne escorte et le sermonner de telle manière que Geoffroy de Brières fait immédiatement repentance.

Nous nous intéresserons au moment où le roi Manfred, ayant appris le secret de la présence du seigneur de Carytaina dans les Pouilles, fait venir le pécheur :

- 5779-789
 5780 Τὸ ἀκούσει το ὁ ροῖ Μαφρόις, **μεγάλως τὸ ἐβαρύνθη,**
ἐλίβηκε τὴν ἐντροπὴν τοῦ εὐγενικοῦ στρατιώτου·
 καβαλλάρην ἀπόστειλεν καλὰ συντροφεμένον,
 κ' ἐδιάβη εἰς τὸν μισρ Ντζεφρὲ τῆς Καρυταίνου ἀφέντην.
 Ἐκ τὸ ἰμοιράδιον τοῦ ρηγὸς **λέγει, παρακαλεῖ** τον,
 νὰ ἔλθῃ ἐκεῖ νὰ τὸν ἰδῇ, **χρήζει** νὰ τοῦ συντύχη.
 5785 Κ' ἐκείνος γὰρ τὸ ἀκούσει το, **πηδᾷ, καβαλλικεύει,**
 μὲ ὄλην του τὴν φαμελίαν ἀπῆλθεν εἰς τὸν ρηγαν.
 Τὸ ἰδεῖ τον ὁ ροῖ Μαφρές ἐπροσηκώθηκέν τον,
 ἀπὲ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν **καθίζει,**
 5789 ἄρξετον νὰ τὸν ἐρωτᾷ τὸ πὼς ἦλθεν ἐνταῦτα.

- A cette nouvelle le roi Manfred *fut grandement affligé,*
 5780 *Déplora* l'infamie du noble guerrier ;
 Il envoya un chevalier avec bonne escorte,
 Qui se rendit chez messire Geoffroy, seigneur de Carytaina.
 De la part du roi, *il lui parle, l'invite*
 A se rendre chez lui pour le voir, le roi *veut s'entretenir avec lui.*
 5785 Et celui-ci, à ces paroles, *saute, enfourche son cheval.*
 C'est avec toute son escorte qu'il se rendit chez le roi.
 A sa vue, le roi Manfred le salua,
 Il le prend par la main, *le fait asseoir* à côté de lui,
 5789 Il commença à lui demander pourquoi il était venu là.

Suivent les propos très brefs du seigneur de Carytaina, en style indirect libre et la longue réponse du roi Manfred en style direct. Le passage que nous venons de citer vaut la peine qu'on s'y arrête parce qu'il arrive au moment-clé du récit de cet épisode. Il précède le discours qui va faire basculer la situation : notons d'abord la réaction de Manfred et les verbes d'état interne qui vont traduire ses sentiments : *μεγάλως ἐβαρύνθη, ἐθλίβηκε, il fut grandement affligé, il déplora...*, employés à l'aoriste. Nous considérons que nous avons là une *évaluation* de la situation, mais elle est cette fois interne⁷⁷, d'abord parce qu'elle est incorporée au récit et se repère au vocabulaire utilisé, verbes indiquant des processus internes, adverbe marquant une intensité, ensuite parce que si c'est le personnage du récit qui exprime ces sentiments, le narrateur sait bien que pour son auditoire, ces réactions sont attendues ; suit la décision de faire venir Geoffroy, qui accepte aussitôt : la scène précède le pic de l'action et apparaissent alors des présents historiques qui mettent le sujet et ses actes en avant-scène : *λέγει, παρακαλεῖ, il dit, il l'invite*, paroles de l'envoyé, *χρήζει, le roi veut*, présent du discours indirect libre, *κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει, il lui tient la main, le fait asseoir près de lui*, cérémonial d'accueil pour Manfred, *πηδᾷ, καβαλλικεύει, il saute, il enfourche son cheval*, pour les réactions de Geoffroy à l'invitation du roi. Le présent historique opère comme un gros plan, focalisant à tour de rôle toute l'attention sur ces deux personnages dans un moment de grande tension dramatique, mais qui précède l'entrevue représentant, elle, le pic de l'action.

C'est la configuration que décrit S. Fleischman (p.144) : « Le narrateur cherche souvent à souligner les points où la tension du discours atteint son Pic /ou est sur le point de se résoudre. Cette opération est fréquemment effectuée par l'introduction d'une partie d'Evaluation formelle avant ou après le Pic ou juste avant la résolution. », à la nuance près que dans notre exemple l'évaluation n'est pas faite de manière extra-narrative, mais qu'elle est intriquée dans le récit⁷⁸. Mais ce qu'il faut aussi souligner, c'est l'utilisation remarquable ici du présent historique, à un moment qui précède le pic de l'action, tension maximum du récit.

Dans la même partie de cet exemple, après le discours du roi Manfred, nous trouverons une *évaluation* interne parallèle, concernant cette fois le seigneur de Carytaina à qui il s'est adressé :

5826-831

Τὸ ἀκούσει το ὁ μισὶρ Ντζεφρὲς τῆς Καρυταίνου ἀφέντης,
τὸ πῶς τὸν ἀποσκέπασεν ὁ ρῆγας ἀπ' ἀτός του,
καὶ εἶπεν του τὸ φταίσιμον, τὸ σφάλμαν ὅπου ἐποῖκεν,
ἀπ' τῆς αἰσχύνης κ' ἐντροπῆς, ὅπου εἶχεν ἐκ τὸν ρῆγαν,

5830

ἢ συντυχιὰ ἐκόντεψεν, τὸ τί λαλήσει οὐκ εἶχεν.
Ἕομως, ὡσὰν ἠμπόρεσεν, τὸν ρῆγαν ἀποκρίθη·

A ces paroles, messire Geoffroy seigneur de Carytaina,
Qui voyait comment le roi l'avait démasqué de lui-même,
Et avait parlé de la faute, de la félonie qu'il avait commise,

⁷⁷ S. Fleischman, *op. cit.* 1990, p.145: « Evaluation is often *internal*, embedded directly into the complication through a variety of strategies... Internal evaluation may be carried out *lexically* intensifiers, comparators, or otherwise value-marked vocabulary: L'évaluation est souvent interne, imbriquée dans la complication à travers diverses stratégies... L'évaluation interne peut s'exprimer lexicalement par des « intensifieurs », des comparateurs ou tout autre vocabulaire d'estimation. ».

⁷⁸ S. Fleischman, *op. cit.*, 1990, p.144: « narrators often seek to underscore points at which the discourse tension reaches its Peak/or about to resolve itself. This is frequently accomplished by introducing a formal Evaluation section before or after the Peak or just before the resolution. ».

5830 *Sous l'effet de la honte et de l'infamie qu'il éprouvait devant le roi,
Resta sans voix, il ne savait que dire.
Cependant, quand il le put, il répondit au roi :*

Notons là encore un vocabulaire désignant des processus internes : ἀπ' τῆς αἰσχύνης κ' ἐντροπῆς, *sous l'effet de la honte et de l'infamie*, et ses manifestations physiques : ἡ συντυχιὰ ἐκόντειψεν, τὸ τί λαλήσει οὐκ εἶχεν, *il resta sans voix, il ne savait que dire*. A ce moment du récit, nous sommes au pic de l'action, seuls sont utilisés des aoristes et des imparfaits qui notent les sentiments éprouvés par le malheureux seigneur de Carytaina et la honte dans laquelle il se trouve.

Ces deux passages, qui contiennent chacun une évaluation, ont pour effet de dramatiser la narration et d'appeler l'auditoire à partager les sentiments éprouvés par les antagonistes du récit et prêts à être ressentis par un public qui partage ces valeurs.

Après avoir donné au roi Manfred l'assurance de sa repentance, le seigneur de Carytaina va demander au prince Guillaume son pardon et c'est le deuxième épisode (5838-911). Nous nous intéresserons encore au moment particulier où Geoffroy de Brières se soumet à la bonne grâce de son suzerain :

5873-85

Ἐνταῦτα ἐπροσκύνησε τὸν πρίγκιπα Γουλιάμον·
5875 ὁ πρίγκιπας εὐρίσκετον εἰς αὐτὸν χολιασμένος,
ὄργην μεγάλην τοῦ ἔδειξεν, μέγα δίκαιον τὸ εἶχεν,
ἐπεὶ εἰς ἐκεῖνον ἠλπίζεν καὶ πλέον τὸ θάρρος εἶχεν
[...]
5820 Ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὁ ἐπαινετὸς στρατιώτης
φρόνιμος ἦτον κ' ἔξευρεν τὸ φταίσιμο ὅπου ἐποίκεν,
κι τὸ ζωνάριν του ἔβγαλεν, στὸν σφόντυλά του βάνει·
εὐτὺς χαμαὶ ἐπέσατο, ἐλεημοσύνην κράζει
καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα ἐνώπιον τῶν πάντων·

Là il se prosterna devant le prince Guillaume ;
Le prince était fort courroucé contre lui,
5875 *Il lui montra grande colère, c'était à juste titre,*
Puisqu'il plaçait son espoir en lui et aussi sa confiance,
[...]
Le seigneur de Carytaina, ce valeureux guerrier,
5880 *Qui était plein de sagesse et savait quelle faute il avait commise*
Enleva sa ceinture, la *passe* à son cou.
Aussitôt il se jeta à terre, il *demande* grâce
Et *dit* au prince devant tous : ...

Ce passage est parallèle à l'entrevue de Manfred avec le seigneur de Carytaina. Il représente également le pic de l'action, le moment où la tension dramatique est la plus intense. La stratégie du narrateur est similaire : nous trouvons une double évaluation, une première concernant l'attitude du prince, toujours avec un lexique traduisant un état interne : χολιασμένος, ὄργην μεγάλην τοῦ ἔδειξεν, *il était fort courroucé, il lui montra grande colère*, avec cette fois un commentaire du narrateur : μέγα δίκαιον τὸ εἶχεν, *c'était à juste titre*. Les temps utilisés sont l'imparfait et l'aoriste. La deuxième évaluation concerne le seigneur de Carytaina, avec l'emploi d'un adjectif valorisant, qui porte un jugement sur lui : φρόνιμος, *plein de sagesse* ; puis c'est l'acte de soumission du chevalier, interviennent alors des présents historiques, comme nous en avons rencontré dans la première partie, mais cette fois au pic de l'action : στὸν σφόντυλά του βάνει, *il la passe à son cou*, ἐλεημοσύνην κράζει, *il demande grâce*, καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα, *et dit au*

prince. Notons que, sur les trois verbes au présent historique, deux sont des verbes de parole, dont nous verrons plus tard combien ils prennent alors une valeur empathique, ce qui est bien le cas ici, puisque le vassal implore la clémence de son suzerain.

Viennent ensuite les paroles du vassal (5884):

- Ἐγώ, ἀφέντη, ἔφταισα καὶ ἦλθα νὰ μὲ κρίνης.
— C'est en coupable, Seigneur, que je suis venu devant toi pour que tu me juges.

Puis nous avons une dernière évaluation, cette fois externe, avec une adresse du narrateur à son public, intervention qui renforce la dramatisation du passage par l'emploi de l'imparfait insistant sur l'attitude de soumission du vassal et du présent d'énonciation destiné à l'auditeur (5885).

- Γονατιστὰ τὸν ἔλεγεν ἐτοῦτα, τὰ σὲ λέγω.
C'est à genoux qu'il prononçait ces mots, *ceux que je te rapporte*.

Après les supplications de clémence que lui adressent ses autres vassaux, ce sera au tour du prince Guillaume de prendre la parole et d'accorder son pardon à son neveu : c'est la *résolution* de l'épisode.

Enfin le narrateur finit son récit et nous revenons à la situation attendue :

5912-20

- Ἄφῶν ἐσυμπαθήσθηκεν ὁ ἀφέντης Καρυταίνου,
εἰς τὴν βουλὴν ἐκάθισεν αὐτὸς κ' οἱ κεφαλᾶδες,
ὁ πρίγκιπας, ὅπου λαλῶ, κ' οἱ καβαλλάροι ὅλοι.
5915 Ὁ πρίγκιπας τοὺς ἐρωτᾷ, διὰ νὰ τὸν συμβουλέψουν
διὰ τὸν λαὸν ὅπου ἔμαθεν τοῦ βασιλέως ὅτι ἦλθεν·
— Ἐπεὶν ἠθέλησε ὁ Θεὸς κ' ἡ ὑπεραγία Θεοτόκος,
ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ἐστράφη ἐδῶ μετ' ἑμας,
δὸς του φουσσᾶτα καὶ λαὸν νὰ ἀπέρχεται εἰς τὸ Νίκλι
5920 νὰ στέκη ἐκεῖ νὰ μάχεται, τὸν τόπον νὰ φυλάσση,...

- Une fois que le seigneur de Carytaina *eut été pardonné*
Il *prit sa place dans le conseil*, avec les chefs,
Le prince dont je vous parle et tous les chevaliers.
5915 Le prince les requiert pour avoir conseil,
A propos de la gent de l'empereur dont il avait appris la venue :
— Puisque Dieu et la très-sainte vierge l'ont voulu,
Le seigneur de Carytaina est revenu ici parmi nous,
Qu'on lui donne des troupes pour aller à Nicli,
5920 Se tenir prêt au combat et défendre le pays...

Tout est donc rentré dans l'ordre naturel des choses de la guerre et le narrateur peut donc passer à un autre récit :

5922-23

- Ἐντοῦτῳ ἀφίνω ἐδῶ λέγειν καὶ ἀφηγᾶσται
διὰ τὸν Γουλιάμον πρίγκιπα ὁμοίως καὶ τὸν λαὸν του,...

- Je *laisse là ce que je dis et je conte*
A propos du prince Guillaume et de son armée...

Ce qui nous a semblé important dans la digression que constitue cet épisode, c'est d'abord la différence de ton : cette fois le narrateur a quitté les récits guerriers, mais il aborde les relations complexes et les valeurs qui unissent vassaux et suzerains. D'autres types de prédicat, ceux qui expriment des processus internes, sont utilisés, mais nous constatons encore le jeu des temps, aoriste, imparfait, présent historique ; c'est ici plus particulièrement l'alternance aoriste / présent historique, dont nous verrons toute l'importance lorsque nous étudierons le présent historique, qui permet au narrateur d'exprimer les nuances subtiles de ces rapports sociaux et de faire participer son auditoire aux valeurs partagées de la chevalerie.

L'analyse des structures narratives a montré l'importance de l'intervention du narrateur, nous dirons du conteur, qui doit mener un long récit sans lasser son auditeur, en lui indiquant les changements d'épisodes avec les mêmes procédés, en retenant son attention et en l'émouvant grâce à la diversité des récits. Dans l'examen des occurrences, nous avons pressenti que l'alternance des temps, temps du discours – temps du récit, et à l'intérieur de la narration, l'alternance des temps du révolu jouaient un rôle de premier plan dans la mise en scène de la performance.

Pour la mener à bien, notre conteur a un autre outil, c'est celui de la langue poétique qu'il a à sa disposition et dont nous allons analyser les différents éléments : d'abord le type de vers utilisé, ici le vers politique qui est resté le vers de la poésie populaire grecque, ensuite les procédés formulaires dont nous envisagerons les origines, enfin une syntaxe bien particulière.

2.3. Le style poétique : vers politique et style formulaire

Un des aspects les plus importants des versions grecques de *La Chronique de Morée*, est le fait qu'elles soient les seules à être écrites en vers⁷⁹, la forme utilisée étant le vers dit « politique », que nous allons définir maintenant. Cette particularité aura une répercussion sur le choix de certaines formes verbales, mais nous verrons d'abord là la marque d'une tradition orale spécifiquement grecque. Voici ce que dit Adamantiou de *La Chronique de Morée* : « C'est la seule version de *La Chronique* de Morée qui soit conçue dans un genre poétique, écrite en vers politiques, la principale forme rythmique de la poésie néo-hellénique...*La Chronique* grecque est le premier aussi grand poème écrit dans ce type de vers ». ⁸⁰

Voyons en quoi consiste ce vers politique, qui est le favori de la poésie populaire grecque⁸¹. Le vers politique ou δεκαπεντασύλλαβος [ιαμβικός] est un vers de quinze syllabes, dont chaque pied est composé de deux syllabes, avec la deuxième accentuée (iambe). Les discussions sur son origine sont nombreuses : il pourrait remonter au trochaïque latin, le « versus quadratus », utilisé dans les chansons et par les soldats romains dans les acclamations adressées au *triumphator*, puis par les factions de l'hippodrome de Constantinople. Le plus ancien exemple d'existence

⁷⁹ L. Politis, *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας*, 1980, p. 34 : « Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως ἀνήκει βέβαια στὴν ἱστορία τῆς νέας ἐλληνικῆς λογοτεχνίας, ἀφοῦ γράφτηκε στὰ ἑλληνικά (καὶ μάλιστα σὲ στίχους, ὅπως θὰ ἔκανε ἕνας Ἕλληνας, καὶ θὰ ἦταν ἀδιανόητο γιὰ ἕναν Γάλλο). »

⁸⁰ A. Adamantiou, *op. cit.*, 1989, pp. 508-509 : « Εἶναι ἡ μόνη διασκευὴ τοῦ Χρονικοῦ τοῦ Μορέως, ἡ ὁποία περιεβλήθη τύπον ποιητικόν, γραφείσα ἐν τῷ πολιτικῷ στίχῳ, τῇ κυρίᾳ ῥυθμικῇ μορφῇ τῆς νεωτέρας ἐλληνικῆς ποιήσεως... τὸ Ἑλληνικὸ Χρονικὸν εἶναι τὸ πρῶτον οὕτω μακρὸν ἐν τῷ στίχῳ τούτῳ γεγραμμένον ποίημα. »

⁸¹ J. Schmitt, *op. cit.*, 1904, introduction, pp. XXXIII-XXXVI.

indépendante de ce vers se trouve dans les poèmes écrits à l'occasion de la mort de l'empereur Léon VI en 912, utilisé à des fins courtoises par des lettrés⁸². Il est devenu à partir du XI^e siècle le principal mètre de la poésie grecque. Pour certains chercheurs, l'octosyllabe semblerait en constituer la base. Une autre théorie voudrait qu'il soit appelé *politique*, parce que πολιτικός signifie *citadin, commun, populaire*, par opposition à une langue savante⁸³. Les poèmes acritiques sont déjà écrits dans une première forme du vers politique⁸⁴. Il est aussi nommé *politique* parce qu'il serait né à Constantinople, pour les Grecs η Πόλη, *la Ville*. Il n'appartenait ni à la littérature, ni à l'Eglise. Pour H. P. Symeonidis, il s'agit en fait d'un « vers prosaïque »⁸⁵. Sa prononciation est plus proche d'une prose scandée que d'une ligne mélodique. D'après H. Eideneier aussi, l'agencement du vers politique correspond à la construction des phrases qui caractérise le rythme de la prose⁸⁶. L'accentuation est obligatoire sur l'avant-dernière syllabe, appelée en français pénultième, (vers paroxyton). Une autre règle est le découpage du vers en deux hémistiches, le premier hémistiche comprenant huit syllabes dont la sixième ou la huitième est accentuée, le deuxième sept. Chaque hémistiche ayant une unité syntaxique, la césure permet une pause de la voix⁸⁷. L'enjambement est rare, le premier principe est l'accord entre le contenu et la forme, le vers et l'idée. Nous retrouvons ces principes dans *La Chronique de Morée*.

C'est aussi le vers qui prédomine dans la chanson populaire grecque, ayant supplanté des vers plus courts comme l'octosyllabe qui subsiste dans certaines berceuses⁸⁸. En voici un exemple tiré d'une chanson du Dodécanèse⁸⁹ :

Φέρτε σαπούλι κρητικό, νερόν από την Κω
για να ξυρίσουν το γαμπρό και τον πρωτοκουμπάρο

Apportez du savon de Crète, de l'eau de Kô
Pour qu'on rase le marié et son premier témoin

⁸² M. Jeffreys, « Byzantine Metrics : Non-Literary Strata », *Akten XVI. Internationaler Byzantinistenkongress*, 1981, p. 314-335.

⁸³ H. P. Simeonidis, « Η ερμηνεία της ονομασίας " Πολιτικός στίχος" », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, 1989, pp. 229-43.

⁸⁴ Les poèmes acritiques sont un cycle de poèmes épiques composés autour du douzième siècle, très populaires en Grèce ; ils racontent les exploits de Digénis Akritas qui défend les lointaines frontières de l'empire. La tradition acritique est restée très vivace, au point qu'il y a de nombreuses chansons populaires grecques s'inspirant de ces poèmes. Voir à ce sujet E. Legrand, *Introduction à l'édition des exploits de Basile Digenis Akritis*, Bibliothèque grecque vulgaire, T6 (1902) – S. Alexiou, *Introduction à l'édition de Basile Digenis Akritis, Βασίλειος Διγενίης' Ακρίτης* (1995) – B. Fenik, *Digenis, Epic and Popular Style in the Escorial Version* (1991).

⁸⁵ H. P. Simoneidis, *op. cité* (1989) : « πολιτικός στίχος πρέπει να είναι "ο πεζός στίχος", δηλαδή ένας στίχος σε τοικό μέτρο που ταυτίζεται με την πρόζα... ».

⁸⁶ H. Eideneier, « Leser oder Hörerkreis ? zur Byzantinischen Dichtung in der Volkssprache », *Ελληνικά* 34, 1982, p. 128.

⁸⁷ Ph. Apostolopoulos, « *La langue du roman byzantin "Callimaque et Chrysorrhoe"* », 1984, p. 201-228.

⁸⁸ S. Baud-Bovy, « Επικράτηση του δεκαπεντεσύλλαβου στο ελληνικό δημοτικό τραγούδι », *Ελληνικά* 26 (1973) – S. Kyriadiques, *Τò Δημοτικό τραγούδι, συναγωγή μελετών* (1978).

⁸⁹ Exemple donné par S. Baud-Bovy dans l'article cité précédemment.

Cela nous permet de penser que ce vers n'est pas le fait d'une poésie savante, réservée à une élite, même si les premiers vers de ce type sont apparus à la cour de l'empereur, mais celui d'une culture orale et traditionnelle⁹⁰.

Cette structure jouera un rôle important dans *La Chronique*, en particulier dans le style formulaire que nous analyserons plus loin. Par ailleurs le rythme du vers peut influencer le choix du temps et la versification sera un facteur à ne pas négliger pour l'analyse des formes verbales. Les vers de *La Chronique* ne sont pas rimés. Nous allons en donner maintenant un exemple⁹¹ :

30-32

Κι ὁ Πά / πας, ὡς / τὸ ἦκουσεν // τὸ πῶς / τὸν ἀ / φηγᾶ / τον,
1 2 / 3 4 / 5 6 / 7 8 // 9 10 / 11 12 / 13 14 / 15

ἔκλα / ψεν σφό / δρα, λυ / πηρά, // μεγά / λως ἐ / λυπή / θην.
1 2 / 3 4 / 5 6 / 7 8 // 9 10 / 11 12 / 13 14 / 15

εὐτὺς / ὀρί / ζει, γρά / φουσιν // εἰς ὃ / λα τὰ / ρηγᾶ / τα,
1 2 / 3 4 / 5 6 / 7 8 // 9 10 / 11 12 / 13 14 / 15

Et le pape, quand il entendit // ce qu'on lui racontait
Versa nombre de tristes larmes, // fut grandement chagriné
Vite il ordonne, on écrit // à chacune des royautes.

Nous avons fait ici un modeste effort de versification, dont le seul mérite est de mettre en évidence l'unité syntaxique de chaque hémistiche : ainsi dans le vers 30 chaque hémistiche est organisé autour d'un verbe, ἦκουσεν, *il entendit* pour le premier ; ἀφηγᾶτον, *racontait*, pour le second. Pour le vers 31, c'est la même chose : ἔκλαψεν, *il versa des larmes*, organise le premier hémistiche, tandis que ἐλυπήθην, *il fut chagriné*, organise le second. Le vers 32 respecte différemment cette unité syntaxique des hémistiches : le premier est organisé autour des verbes construits en asyndète, ὀρίζει, γράφουσιν, *il ordonne, on écrit* (la terminaison en –ουσιν a été choisie au lieu de –ουν pour des raisons de métrique), le deuxième comporte le complément de destination. Bien sûr, il n'est guère possible de respecter dans la traduction l'accentuation dans une langue très différente de ce point de vue.

Bien d'autres éléments, répertoriés dans la chanson populaire grecque comme dans *Digénis*, entrent dans l'organisation du vers. Le passage qui suit se trouve au début de la conquête de la Morée, lorsque les Grecs dressent une armée contre les Francs. Il est organisé, aussi bien dans son contenu que dans sa forme, sur un premier vers, l'adresse du poète à son public, puis sur un couple de vers.

1735 Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ // καὶ τί τὸ διάφορόν μου;
τὸν πόλεμον ἐκέρδισαν // ἔτοτε ἐκεῖν' οἱ Φράγκοι·
ὄλους ἐκατασφάξασιν, // ὀλίγοι τοὺς ἐφύγαν.

1735 Pourquoi te raconter tant et tant et quel est mon intérêt ?
La bataille fut gagnée donc par les valeureux Francs ;
Les massacrèrent tous, peu d'entre eux se sauvèrent.

⁹⁰ M. Jeffreys., « Byzantine Metrics : Non-Literary Strata », *Akten XVI. Internationaler Byzantinistenkongress*, 1981, p. 314-335.

⁹¹ Chaque pied est délimité par une barre, la césure par deux barres, les syllabes obligatoirement accentuées sont en caractères gras.

Remarquons dans le premier vers le parallélisme des deux hémistiches, la césure opérée par l'emploi du καί et la répétition de l'interrogatif τί, placé en début de chacun des deux. Au contraire, dans le troisième vers, les deux hémistiches, construits en asyndète, s'opposent comme le montrent les verbes ἐκατασφάξασιν, ἐφύγαν et les pronoms ὅλους, ὀλίγοι.

Dans l'extrait suivant, où Guillaume de Champlitte, qui vient d'apprendre la mort de son frère, le comte de Champagne, va s'adresser à ses troupes, les vers sont organisés en deux groupes de trois :

Ἐκούσων ταῦτα ὁ εὐγενικός // αὐτὸς ὁ Καμπανέσης,
ὡς φρόνιμος νεούτσικος // μεγάλως ἐλυπήθη,
1810 ἔκλαψε εἰς σφόδρα, σὲ λαλῶ, // σ' θλίψιν μεγάλη ἐμπήκεν·
ῥίσειεν γὰρ κ' ἐκράξασιν // τοὺς πρώτους τοῦ φουσσάτου,
ἐκείνον τὸν μισὴρ Ντζεφρὲ // τὸν πρωτοσύμβουλόν του
κ' ἐλάλησεν ὡς φρόνιμος // καὶ λέγει πρὸς ἐκείνους·

Ayant ouï cette nouvelle, notre noble Champenois
En jeune homme sage grandement fut chagriné,
1810 Versa moulttes larmes, te dis- je, entra en grande tristesse.
Il donna ordre et on réunit les premiers de la troupe,
Le valeureux sire Geoffroy, son premier conseiller,
Et il parla avec sagesse et il leur dit (PH) ces mots.

Nous noterons cette fois les vers aux hémistiches parallèles qui développent la même idée : le vers 1810 avec les deux expressions qui expriment des états internes, et leurs deux modalisateurs, ainsi que le dernier vers, dont les deux hémistiches sont organisés autour de deux verbes de parole, le vers 1811 dont le premier hémistich est formé par des verbes, le deuxième par un groupe de type nominal.

L'emploi du vers politique oblige donc à des procédés d'écriture, qui rattachent *La Chronique* à une tradition orale de l'époque byzantine⁹² : « La «syntaxe poétique» de la poésie byzantine en langue vernaculaire correspond à celle de la poésie populaire...Y appartiennent le style, la structure et la métrique, ainsi que l'hémistich formulaire. Par formules, nous n'entendons pas seulement les répétitions lexicales et aussi les tournures rhétoriques issues de la langue savante, mais le modèle de structure sans cesse répété à l'intérieur duquel se crée la syntaxe poétique». Un certain nombre d'études, en particulier celles de M. et E. Jeffreys⁹³, mettent en évidence que l'auteur de *La Chronique de Morée*, tout comme les autres poètes en langue vernaculaire, connaissait les procédés de la poésie acritique (cycle de Digénis), et les utilisait.

⁹² H. Eideneier, « Leser- oder Hörerkreis ? », 1982, p. 133 : « Die «poetische Syntax» der byzantinischen Versdichtungen in der Volkssprache entspricht der von Volksdichtung... . Dazu gehört generell der Stil, die Struktur und das Versmass genauso wie der einzelne Formelhalbvers. Unter Formeln verstehen wir gerade nicht die wörtlichen Wiederholungen und auch nicht die oft aus der Gelehrtensprache stammenden festen Redewendungen, sondern die immer wiederkehrenden Strukturmuster, innerhalb derer sich poetische Syntax abspielt. »

⁹³ M. Jeffreys, « Formulas in the Chronicle of Morea », *Dumberton Oaks Papers* 27, 1973, pp. 163-195, « The nature and Origins of the political Verse », *Dumberton Oaks papers* 28, 1974, pp 143-195 – E.M and M.Jeffreys, « The traditionnel Style of Early Demotic Greek Verse », *Byzantine and Modern Greek Studies* 5, 1979, pp. 115-139.

Parmi les procédés destinés, entre autres, à la mémorisation du texte, on observe dans *La Chronique de Morée* des motifs de composition consistant en des sections formulaires propres au style épique correspondant à un hémistiche, comme par exemple οὕτως τὸν ὠνόμαζαν : *ainsi l'appelait-on*, ὡς φρόνιμος ὅπου ἦτον : *en homme avisé qu'il était* (v. 412, 779 etc.), μικροὶ τε καὶ μεγάλοι, *petits et grands* (v. 906, 980, 1012, 2101 etc.), πεζοὶ καὶ καβαλλάροι : *fantassins et cavaliers* (v. 633, 1699, 1725 etc.). L'imparfait est le temps le plus fréquemment utilisé dans ces cas-là, son emploi devenant lui aussi de type formulaire.

Dans la partie concernant le narrateur, nous avons déjà repéré des expressions typiques et récurrentes qui marquaient son « entrée en scène » : Εντούτω ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, *je vais commencer donc dès maintenant*, ὡσάν σε τὸ ἀφηγήσομαι, *comme je vais te le conter*, ὅπου ἀφηγήσομαι, *ce que je vais te conter*, τί νὰ σε λέγω τὰ πολλά, *pourquoi t'en conter davantage*, θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πάψω, *je veux maintenant cesser...*

Les systèmes formulaires, qui concernent les noms propres méritent une attention particulière ; de deux, trois ou quatre syllabes, oxytons ou paroxytons, ils sont organisés de manière à former le premier ou le deuxième hémistiche : ἐκεῖνος ὁ Γυλιάμος, αὐτὸς ὁ Κάρλος. Voici un très court passage où s'accroissent les noms propres et qui illustrera notre propos :

1219-1227

Le passage évoque la guerre menée par l'empereur Lascaris contre les Francs occupant la région de Nicée.

ὅπου ἦτον γὰρ καὶ ἀφέντευεν // **Ρομπέρτος ντὲ Φιλάντριας.**
 1220 Κ' ἐδιήρησεν ἡ μάχη τους χρόνους κὰν τρεῖς καὶ πλέον
 ἔως οὐ ἔσκοτώθη ὁ βασιλεὺς // **αὐτὸς ὁ Βαλδουβίνος,**
 κ' ἐστέψασιν διὰ βασιλέαν // **ἐκεῖνον τὸν Ρομπέρτον.**
 Ἔζησεν γὰρ ὁ βασιλεὺς // **ὁ Λάσκαρις ἐκεῖνος**
 χρόνους κ' ἔτη ὅσα ἠθέλησεν // **ὁ Βασιλεὺς τῆς Δόξης·**
 1225 κὶ ὡσάν τοῦ ἦλθεν τὸ κοινὸ τοῦ κόσμου ν' ἀποθάνη,
 κ' εἶχεν υἱὸν μειράκιον, ἀνήλικος ὑπῆρχεν,
 ὤρισεν καὶ ἐκράξασιν // **κὺρ Μιχαὴλ ἐκεῖνον,**
τὸν Παλαιολόγον, σὲ λαλῶ, // τὸν πρῶτον τῆς Ρωμάνιας

Là était et régnait *Robert de Flandres*.

Et la guerre dura trois ans et même plus

Jusqu'à ce que fût tué l'empereur, *notre Baudouin*

Et l'on proclama empereur *l'illustre Robert*.

Et il vécut, *le fameux empereur Lascaris*,

Les années que lui accorda le *Roi de Gloire*.

1225 Quand arriva pour lui le destin commun de mourir,
 Comme il avait un enfant en bas-âge, encore mineur,
 Il ordonna et on proclama le *Grand Sire Michel*,
Le Paléologue, je te le dis, le premier de Romanie...

La mise en évidence des noms propres et de la césure des vers où ils figurent fait apparaître nettement le procédé formulaire, qui se définit par la répétition de formes stéréotypées et semble ici systématique, le nom formant toujours le deuxième hémistiche, à l'exception du dernier vers où il se trouve en premier hémistiche. Si le nom ne comporte pas assez de syllabes pour former l'hémistiche (il n'y en a qu'un ici qui présente cette propriété : Ρομπέρτος ντὲ Φιλάντριας, *Robert de Flandres*), le *Chroniqueur* l'accompagne d'un adjectif démonstratif, soit ἐκεῖνος, qui a l'avantage de comporter trois syllabes et d'avoir une valeur emphatique, comme ἐκεῖνον τὸν

Ρομπέρτον, (*le fameux*) *Robert*, ὁ Λάσκαρις ἐκεῖνος, *le (fameux) Lascaris*, soit αὐτὸς, qui, lui, ne comporte que deux pieds, comme αὐτὸς ὁ Βαλδουβίνος, *notre Baudouin*. Il peut aussi l'accompagner d'un titre, comme pour κύρ Μιχαήλ ἐκεῖνον, *le (grand) sire Michel*.

Un autre procédé, qui consiste, cette fois, à organiser le deuxième hémistiche autour de verbes de parole à l'imparfait, ὀνομάζω ou λέγω et dont voici quelques exemples, est aussi très fréquemment utilisé dans la présentation des personnages :

336 ντὲ "Αντουλο τὸ ἐπίκλην του, οὕτως τὸν ὀνομάζαν,
Messire Dandolo de son nom, *ainsi l'appelait-on*,

449 εἶχε αὐτάδελφον κακόν, Ἄλέξιον τὸν ἐλέγαν,
Il avait un fort méchant frère, *on l'appelait Alexis*

795 Ἕλληνες εἶχαν τὸ ὄνομα, οὕτως τοὺς ὀνομάζαν,
Ils portaient le nom de Grecs, *ainsi les appelait-on*,

Ainsi était facilitée la composition des vers de même que leur mémorisation : le Chroniqueur avait à sa disposition des formes toutes prêtes qu'il pouvait utiliser selon les besoins de la versification.

A ce moment de notre réflexion, nous devons nous poser la question de l'origine de cette langue poétique de tradition orale. Une des premières théories est celle de l'école de Parry⁹⁴ qui fait remonter cette tradition à la poésie homérique⁹⁵. Pour Parry, la langue épique est l'œuvre de générations de poètes, les aèdes⁹⁶, qui ont forgé un style et un fonds commun propres à raconter des récits héroïques, c'est-à-dire l'épos. Les aèdes avaient à faire, quant à eux, à l'hexamètre, mais ils devaient aussi remplir deux hémistiches. Parry donne un exemple convaincant de cette technique à propos d'une composition d'hexamètre très simple comportant un sujet et un prédicat. Il s'agit de la formule « un tel répondit ». Le verbe remplit le premier hémistiche : τὸν δ' ἠμίβητ' ἔπειτα, l'autre hémistiche est formé par une série de noms de héros ou de dieux accompagnés d'épithètes à sens métaphorique comme πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς, ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς, βοῶπις πότνια Ἥρα, θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη... ; ces hémistiches-noms pouvaient aussi être accompagnés d'autres hémistiches-prédicats. On peut faire un rapprochement avec les procédés de versification du compositeur de *La Chronique de Morée*, ceux-ci s'appliquant au vers politique de quinze syllabes, et y voir un possible héritage de cette technique de la langue épique. Cette culture de l'oral dont il faut rappeler qu'elle s'inscrit dans une culture du manuscrit n'est cependant pas à confondre avec celle des sociétés qui ne connaissent pas l'écriture⁹⁷ : l'œuvre écrite était la référence et la transmission était assurée oralement, comme en témoigne le rôle du conteur dans *La Chronique de Morée*, que nous avons souligné au début de ce chapitre. D'après J. Goody : « L'œuvre d'Homère et les épopées yougoslaves, comme la plupart des

⁹⁴ Cette théorie a été reprise par A. Lord au sujet des épopées yougoslaves dans son ouvrage *The Singers of Tales* (1960).

⁹⁵ M. Parry, *L'Épithète traditionnelle dans Homère* (1928).

⁹⁶ Les œuvres homériques ont été transcrites ou composées aux environs de 650 avant Jésus-Christ ; elles étaient transmises par des récitants ou rhapsodes à l'occasion des grandes Dionysies (J. Goody, *op. cité*, 2007, p. 63).

⁹⁷ J. Goody, *op. cité*, 2007, pp. 51-78.

épopées, sont le produit de cultures de l'écrit émergentes, même si elles sont exécutées oralement, la performance orale est sans aucun doute influencée, à divers degrés, par la présence de l'écrit » Avec l'écriture, la transmission orale du poème, sous forme récitée, est garantie par l'existence d'une version écrite qui permet une restitution *verbatim* facilitée par des procédés de récurrences lexicales et syntaxiques.

Une autre théorie voit aussi dans cette poésie marquée par l'oralité la probable influence franque de la chanson de geste – n'oublions pas que les Francs sont présents en Grèce depuis 1204 –, où l'on retrouve les mêmes éléments de composition que dans *La Chronique de Morée* avec entre autres une structure en épisodes, des descriptions de batailles, de châteaux, ainsi que la présence d'archaïsmes dans une langue vernaculaire⁹⁸. Il semble cependant que cette phraséologie formulaire se soit constituée dès le IX^e siècle et surtout au cours du XII^e siècle où l'on innove cette langue poétique basée sur le langage vernaculaire⁹⁹.

Pour un certain nombre de théoriciens, le style formulaire serait une preuve de l'oralité de l'œuvre. Ainsi, M. Jeffreys a fait une recherche très précise sur les formules dans *La Chronique de Morée*¹⁰⁰. Il s'est fixé pour but de démontrer que *La Chronique de Morée* était une œuvre authentiquement grecque, s'inspirant de la tradition populaire épique. Pour ce faire, il s'est inspiré de la méthode qu'a appliquée Parry à propos de la langue homérique. Celui-ci démontre en faisant un relevé très précis des formes que cette composition formulaire est due à l'influence du vers et que « les poètes épiques ont construit et conservé à travers les générations une technique de formules très complexe, constituée dans ses plus petits détails à la fois pour exprimer d'une manière convenable les idées propres à l'épos et pour atténuer les difficultés de la versification. »¹⁰¹

M. Jeffreys a tenté de son côté une analyse des formules dans le premier grec démotique (*in early Demotic Greek*), en faisant un travail comparatif de statistique sur l'ensemble de *La Chronique* et d'une œuvre contemporaine de *La Chronique de Morée*, une version du *Roman d'Alexandre* dont le manuscrit date de 1388, mais de forme plus savante¹⁰². Il s'est efforcé d'établir le pourcentage de formules contenues dans *La Chronique* pour en montrer le caractère formulaire¹⁰³. D'après lui, nous

⁹⁸ C. A. Trypanys, *Greek poetry from Homer to Seferis*, 1981, p. 198, XL. Voir aussi *op. cité*, 1963.

⁹⁹ Voir à ce sujet G. Horrocks, *op. cité*, 1997, pp. 156-158.

¹⁰⁰ M. Jeffreys, « Formulas in the Chronicle of Morea », 1973, p.188.

¹⁰¹ M. Parry M., *op. cité*, 1928, p. 10.

¹⁰² Ed. S. Reichmann, *Das byzantinische Alexandergedicht* (Meisenheim am Glan, 1963).

¹⁰³ M. Jeffreys, *op. cité ci-dessus*, 1973, p.176-189 : pour ce faire, il a recensé tous les hémistiches de huit syllabes pour la première moitié du vers (puisque qu'il s'agit du vers politique) ou de sept syllabes pour la deuxième moitié en acceptant les différences orthographiques si elles ne modifiaient pas la prononciation, les différences de déclinaison et de conjugaison, si cela ne modifiait pas la longueur du vers, la substitution d'un monosyllabique par un autre de même nature. Il expose ses relevés dans des tables comparatives et, après ce travail minutieux, comptabilise finalement plus de trente pour cent de répétitions certaines dans *La Chronique de Morée* pour neuf pour cent dans *Le Roman d'Alexandre*, ce qui est considérable dans le premier cas, par comparaison avec d'autres recherches du même type (cette analyse a été menée au sujet de la poésie populaire yougoslave et des chansons de geste françaises.). C'est le pourcentage de formules dans un poème qui permet de lui attribuer le caractère formulaire (l'analyse du *Couronnement de Louis* - J. J. Duggan, « Formulas in

sommes en présence, avec *La Chronique de Morée*, d'un poème de type formulaire, qui doit être rangé dans la littérature démotique grecque, au même titre qu'un roman tel que *Imberios et Margarona* ou *La guerre de Troie*¹⁰⁴, représentant avec un grand nombre de traits propres à la transmission orale une transition entre la tradition orale et la culture de l'écrit.

Mais on ne peut se contenter d'un style formulaire pour y voir une marque sûre d'oralité¹⁰⁵. Cette seule approche est réductrice et néglige bien des aspects de cette poésie à transmission orale qui est d'abord une poésie du discours, puisqu'elle est liée à la performance du poète ou de son récitant. Cependant cette théorie permet de souligner les « effets vocaux de récurrence », qui caractérisent l'oralité. Voici ce que dit P. Zumthor à ce sujet : « de quelque façon qu'elle se réalise, la récurrence discursive constitue le moyen le plus efficace de verbaliser une expérience spatio-temporelle et d'y faire participer l'auditeur. Le temps se déroule dans l'intemporalité fictive du chant, à partir du moment de la parole inaugurale. Puis, dans l'espace qu'engendre le son, l'image sensoriellement éprouvée s'objective : du rythme naît, et se légitime un savoir. »¹⁰⁶

Ces « effets de récurrence » peuvent aussi se vérifier dans la structure des phrases : certaines constructions typiques reviennent très souvent ; par exemple le Chroniqueur montre un goût prononcé pour des formes syntaxiques, telles que des relatives, qui correspondent dans une certaine mesure à l'épithète homérique traditionnelle, puisqu'elles forment le deuxième hémistiche de sept pieds du vers politique. Nous allons en citer quelques exemples où figure aussi un type d'imparfait formulaire : *τοὺς πρώτους καὶ καλλιώτερος // ὅπου τὴν δόξαν εἶχαν*: *les premiers, les meilleurs, ceux qui étaient de renommée*, *ἐκείνοι οἱ Σαρακεῖνοί // ὅπου τὸν ἀφεντεῦαν*, *ces Sarrazins qui en étaient les maîtres*.

La langue poétique de *La Chronique de Morée* ne se caractérise pas seulement par ces effets de récurrence, tels que les formules et les tournures syntaxiques. La langue utilisée par le Chroniqueur est une langue complexe¹⁰⁷ ; c'est la langue commune orale des premiers textes littéraires en langue démotique, basée sur la langue vernaculaire avec des éléments productifs vivants, mais conservant des éléments figés, héritage d'une langue littéraire savante¹⁰⁸. Cette langue s'est

the *Couronnement de Louis* », *Romania*, 87, 1966, 315-44 -, cité par Jeffreys p.190, dont il s'est inspiré et qui fait apparaître le plus grand nombre de tournures formulaires montre un pourcentage de trente-sept pour cent).

¹⁰⁴ E.M and M. Jeffreys, "The traditional Style of Early Demotic Greek Verse", *Byzantine and Modern Greek Studies* 5, 1979, 115-139.

¹⁰⁵ P. Zumthor, *op. cité*, 1984, p. 76-80.

¹⁰⁶ *Op. cité*, 1984, p. 83.

¹⁰⁷ M. Jeffreys, « Formulas in the Chronicle of the Morea », 1973, p. 193 : « The *Chronicle*, like most of the early Demotic texts, contains a surprising mixture of linguistic forms. It is in fact an extreme example, with classical forms, mediaeval forms, and their vulgar modern equivalents jostling for position in neighboring lines-even, sometimes, in the same line. ».

¹⁰⁸ R. Browning, « Greek Diglossia yesterday and today », *International Journal of the Sociology of Language* 35, 1982, p. 52: « All these texts are macaronic, with elements of the spoken language and

développée loin de Constantinople, à une époque où l'on commence à ressentir l'influence occidentale et où la langue savante ne permet pas d'exprimer les nouvelles idées¹⁰⁹.

Héritière de la koiné alexandrine, la langue commune se caractérise sur le plan phonologique par la disparition du -ν final dans les désinences des flexions nominales et verbales (την ψυχὴν > την ψυχή, -ομεν > -ομε) ; il demeure seulement au pluriel, à l'accusatif singulier de l'article et de quelques pronoms personnels. Au niveau phonétique, le processus d'iotacisme se termine : η se prononce déjà [i], υ et οι deviennent aussi [i] à partir du X^e siècle. La prononciation de certaines combinaisons de consonnes se modifie : il s'agit du phénomène de dissimilation des consonnes occlusives en contact, caractéristique de la phonétique du grec moderne¹¹⁰. Ainsi κτ et χθ deviennent χτ, πτ et φθ deviennent φτ, σθ devient στ, σχ évolue en σκ. Dans le domaine nominal, on assiste à la fusion de la 1^e et la 3^e déclinaison pour les masculins et les féminins, et les désinences de nominatif pluriel de la 3^e déclinaison en -ες s'imposent ; l'emploi du datif a déjà été remplacé par celui de l'accusatif ou du génitif. La constitution de la déclinaison neutre en -ι s'achève aussi à cette époque. Le fonctionnement verbal est en pleine mutation aussi bien du point de vue morphologique que du point de vue aspectuel, l'infinitif, le parfait, l'optatif et l'ancien participe ayant disparu. Les distinctions temporelles n'existent plus que pour le mode indicatif, la différence entre thème de l'aoriste et thème du présent étant seulement aspectuelle pour le subjonctif, l'impératif et les formes de l'infinitif entrant dans la formation des parfaits et plus-que-parfaits périphrastiques. Le futur périphrastique est encore en voie de fixation avec des formes ἐχῶ + infinitif ou ἐχῶ + subjonctif ou, plus souvent, avec le recours à l'auxiliaire θέλω + infinitif ou + να. Sur le plan syntaxique, l'accusatif tend à devenir aussi le cas des compléments prépositionnels, les autres cas étant abandonnés. Quant au lexique, il s'enrichit d'emprunts étrangers issus des langues romanes ou du turc difficilement datable, sauf pour les termes féodaux issus de la présence franque, mais aussi de mots dérivés ou composés. Voilà une approche très succincte de ce qu'est cette langue vernaculaire qui constitue la base de cette nouvelle langue littéraire, où se maintiennent cependant des formes et des constructions archaïques.

Le poète de *La Chronique* fait ainsi usage de doublets morphologiques à des fins métriques comme les terminaisons de verbes en -ουν ou -ουσι(ν), en -αν ou -ασι(ν):

208 Ἐντούτῳ οἱ φρονημώτεροι, ὅλων τῶν πελεργίνων
εἶπαν κ' ἐσυνβουλέψασιν νὰ γένη ὁ Μποιφάτσιος

748 λεπτομερῶς τοὺς εἶπασιν κ' ἐπληροφόρησάν τους

Il utilise également, toujours pour les mêmes fins métriques, des formes anciennes d'aoristes à côté de formes nouvelles :

455 εὐθέως ἐμίσησε ἀπ' ἐκεῖ // στὴν Ἀλαμάνια ἐδιάβη
2051 κ' ἐν τούτῳ ἐμίσησε ἀπ' ἐκεῖ // κ' ἐδιάβηκεν ὁλόρθα

elements of the classical tradition occurring side by side. The proportions of the mix vary, but the language is always mixed. », cité par Eideneir dans « Leser - oder Hörerkreis? » (1982).

¹⁰⁹ R. Browning, *Medieval and modern Greek*, 1983, p. 76- 91.

¹¹⁰ H. Tonnet, *op. cit.*, 2003, p.119-120.

Il use encore de formes savantes ou de formes vernaculaires, pour certains noms, βασιλεύς / βασιλέας, τῆς πόλης / πόλεως.

Pour mieux illustrer ces faits de langue dans *La Chronique de Morée*, voici un court passage, dont nous analyserons les différentes composantes linguistiques ; il s'agit du projet de mariage de la fille de l'empereur Robert :

2472-2477

Ἐντούτω ἦλθε ὑπόθεσις, ἀφκράζου νὰ σὲ λέγω,
ὅτι ὁ Ρομπέρτος βασιλεύς τῆς Κωνσταντίνου πόλης
ποῦ ἦτον τότε εἰς τὴν Ρωμανίαν ἀφέντης βασιλέας,

2475

συνθήκες καὶ συμβίβασες, τρόπον συμπεθερίας,
ἔποικε μὲ ροῖ Ραγκοῦ, ρῆγαν τῆς Κατελώνιας,
νὰ ἐπάρη εἰς γυναῖκαν τοῦ τοῦ βασιλέως θυγάτηρ·

Alors survint un événement, écoute, que je te raconte,
Robert, *empereur* de la ville de Constantin,
Qui régnait alors *sur la Romanie*,

2475

Fit avec le *roi* d'Aragon et de Catalogne
Accords et arrangements, la promesse de lui donner
Comme *épouse* sa propre *fille*.

Nous trouvons ici tous les ingrédients de cette *κοινή* poétique médiévale. Des formes savantes héritées du grec classique comme βασιλεύς, τοῦ βασιλέως côtoient leurs formes nouvellement créées, noms masculins en -ας, βασιλέας que nous retrouvons en grec moderne ; le nominatif du grec ancien, θυγάτηρ est ici curieusement utilisé à l'accusatif, alors que l'on trouve aussi dans *La Chronique* la forme θυγατέρα ou θυγατέραν : faut-il en conclure que le Chroniqueur ne connaissait pas le paradigme classique¹¹¹ ? Il est fort possible qu'il ne connaisse cet archaïsme qu'à travers sa formation de poète¹¹². Il est sûr que cette forme a été choisie ici pour des raisons métriques. Nous avons l'utilisation classique de la préposition εἰς, εἰς τὴν Ρωμανίαν, alors qu'elle est très souvent contractée avec l'article sous la forme réduite, devenue moderne, στήν / στόν (2481 στήν Ἀνδραβίδα). Voisinent aussi des formes innovantes : pour les noms, c'est par exemple la généralisation du nominatif et de l'accusatif en -ες des féminins, συνθήκες καὶ συμβίβασες, en même temps que l'assimilation de la troisième déclinaison à la première, γυναῖκαν, τῆς πόλης ; pour les verbes, c'est l'apparition des formes d'aoristes en -κα comme ἔποικε, aoriste créé à partir du parfait classique πεποίηκα, que l'on pourra trouver aussi sous les formes ἐποίηκα ou ἐποίησε, ou encore la nouvelle forme médio-passive de l'imparfait ἦτον. Notons également la forme de subjonctif du verbe παίρω, ἐπάρη qu'on peut trouver sous la forme πάρη.

En ce qui concerne la syntaxe, on constate la disparition de l'emploi du datif sauf dans des expressions figées comme ἐντούτω, *alors*¹¹³. On remarque ainsi le remplacement de la préposition de lieu ἐν suivie du datif exprimant le lieu où l'on est

¹¹¹ G. Horrocks, *op. cité*, 1996, p.277-281.

¹¹² A ce sujet, il est intéressant de lire ce qu'en dit Hatzidakis dans son ouvrage *Μεσαιωνικά και Νέα ελληνικά*, 1905, p. 515 : « Περὶ τοῦ συντάξαντος τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως εἶναι βέβαιον ὅτι δὲν ἐπεζήτει ἀρχαῖκὰ στοιχεῖα, ἴσως οὐδ' ἐγίγνωσκε καθόλου τὴν ἐπίσημον τότε γλῶσσαν (πρβλ., J. Schmitt) : Ἀλλ' ὅμως, ἐπειδὴ ἐπεβάλλετο νὰ γράφη εἰς τὴν γλῶσσαν τῆς χώρας ἐν ἧ ἔζη, βεβαίως ἔμαθε πρῶτον νὰ ἀναγιγνώσκη καὶ νὰ γράφη εἰς αὐτὴν κατὰ τὴν κρατοῦσαν μάλιστα ὀρθογραφίαν... »

¹¹³ Voir à ce sujet J. Humbert, *La disparition du datif en grec*, Société de Linguistique de Paris, 1930.

par εἰς suivi de l'accusatif, εἰς τὴν Ρωμανίαν, en *Romanie*. D'ailleurs, l'emploi de la préposition suivie de l'accusatif se généralise : με ροῖ Παγκοῦ, ρῆγαν ... avec le roi d'Aragon (μέ venant de μετά). Nous trouvons par ailleurs l'emploi du pronom relatif du grec moderne που, ποῦ ἦτον, *qui était*, du pronom personnel postposé au génitif, του, pour marquer la possession, εἰς γυναῖκα του, *pour (son) épouse*, l'utilisation de la particule νά, caractéristique du grec moderne, ἀφκράζου νὰ σὲ λέγω, *assieds-toi, que je te raconte*, νὰ ἐπάρη εἰς γυναῖκα, *de prendre comme épouse*. Nous ne devons pas oublier le vocabulaire féodal : ροῖ, calque du mot français *roi* à côté du mot grec ρῆγαν.

Si l'on considère cet échantillon de vers du point de vue de la versification, l'on est bien obligé de constater qu'on ne peut se fier à l'écrit en ce qui concerne le nombre de pieds (par exemple les vers 2473 et 2477) et que seule la diction, grâce à des aphérèses, des apocopes ou des crases faciles à réaliser oralement, peut rétablir une juste métrique, ce qui confirme par ailleurs la primauté de la transmission orale.

Une autre tendance qui relève de la syntaxe de cette langue poétique est une prépondérance de la parataxe qui est « un des traits les plus largement reconnus de la relation orale, qu'elle soit du domaine de l'art ou de la conversation avec un appareil grammatical formel [...] souvent à minimum, c'est-à-dire avec des propositions simplement juxtaposées en asyndète ou liées par les connecteurs minimaux et ou alors »¹¹⁴.

Tzartanos souligne que c'est le mode le plus ancien et le plus simple d'agencement des phrases qu'utilise la langue grecque dans tous les états de son évolution¹¹⁵ et qu'on le retrouve particulièrement dans les contes et les poèmes populaires¹¹⁶. C'est le ton de la voix, l'ordre des phrases et une expérience commune de l'énonciateur et de son destinataire qui donnent une cohésion logique au récit. Mirambel fait remarquer, lui aussi, l'importance de cette construction qui, à côté de la subordination, a l'avantage, selon lui, de permettre l'expression du temps dans les deux propositions (à la différence de la subordination, quand la subordonnée est au subjonctif) et aura la préférence dès qu'« il y a intérêt à mettre en relief la notion de temps, ceci même dans la langue littéraire. »¹¹⁷

Ce mode d'organisation est fréquent dans *La Chronique* : c'est d'abord la construction en asyndète que l'on trouve particulièrement dans les récits d'actions. Le fragment choisi se trouve au début de la conquête de la Morée et décrit l'avancée victorieuse des troupes franques (1707-1714), puis la reddition sans combat des habitants à condition qu'on leur accorde de garder leurs maisons et leurs biens :

Ὁ πρωτοστράτωρ τὸ ἤκουσεν μισὲρ Ντζεφρὲς ἐκεῖνος·
εὐθέως τοὺς ὑπωμόσατο, ὁ πόλεμος ἐπάψεν·
οἱ Φράγκοι ἀπέσω ἐσέβησαν, τὸ κάστρο ἐπαράλαβαν·

¹¹⁴ S. Fleischman, *op. cit.*, 1990, p. 185.

¹¹⁵ A. Tzartanos, *Νεοελληνική σύνταξις*, 1946, T. 2, p. 9.

¹¹⁶ Ce procédé de l'asyndète se retrouve dans les poèmes et contes grecs traditionnels comme le montrent les exemples cités et commentés par Tzartanos p. 9 de l'*op. cit.* : Ἀκόμα δὲν τὸν εἶδαμε, Γιάννη τὸν φωνάξαμε λ.λ. (Τρ. Δ. 70), Κλαῖνε τὰ μαύρα τὰ βουνά, παρηγοριά δὲν ἔχουν. Δὲν κλαῖνε γιὰ το ψῆλωμα, δὲν κλαῖνε γιὰ τὰ χιόνια· ἡ κλεφτουργιὰ τάρνιθηκε κλπ. Ε. 57, 1.

¹¹⁷ A. Mirambel, « Subordination et temps en grec moderne », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52, 1956, pp. 219-253.

- 1710 σωτάρχισιν **έβάλασιν** ἀπ' ἔσω καὶ λαόν τους.
 Ἐπὶ τῆς αὐρίου **έμίσεισαν**, στήν Καλομάταν **ἦλθαν**.
 Τὸ κάστρον **ἠύραν** ἀχαμνόν, ὡς μοναστήριν τὸ εἶχαν·
 τὸ σώσει τὸ **έπολέμησαν**, ἀπὸ σπαθίου τὸ **ἀπήραν**.
 Μὲ συμφωνίες τὸ **έδωκαν** κ' ἐκείνοι ὡσάν κ' οἱ ἄλλοι.

Le maréchal, Sire Geoffroy *écouta* leur prière ;
 Aussitôt il le leur *jura*, le combat *cessa* ;
 Les Francs *pénétrèrent* à l'intérieur, ils *prirent* le château ;
 1710 Ils y *placèrent* des approvisionnements et des troupes.
 Le jour suivant ils *partirent*, ils *allèrent* à Kalamata.
 Ils *trouvèrent* le château mal fortifié, il servait de monastère ;
 Dès leur arrivée ils l'*attaquèrent*, le *prirent* à l'épée.
 Les habitants se *livrèrent* avec des conditions, tout comme les autres.

Il est à noter qu'aucun connecteur ne relie entre elles les différentes propositions et que nous constatons également un enchaînement remarquable d'aoristes. Cette organisation met en évidence un ordre séquentiel strict auquel contribuent les indicateurs temporels εὐθέως, *aussitôt*, ἐπὶ τῆς αὐρίου, *le jour suivant*, τὸ σώσει, *dès leur arrivée* : les actions ne sont pas interchangeables, elles obéissent à un ordre logique qui tient en grande partie à notre connaissance empirique du monde. Cette construction centre l'intérêt sur les prédicats, leur donnant ainsi une importance capitale. Ici l'omniprésence de l'aoriste contribue à traduire la succession des actions qui s'enchaînent et l'avancée irrésistible des troupes franques. Le vers 1712 vaut bien aussi notre attention :

Τὸ κάστρον **ἠύραν** ἀχαμνόν, ὡς μοναστήριν τὸ εἶχαν·
 Ils *trouvèrent* le château mal fortifié, (en effet) il servait de monastère ;

Les propositions construites en asyndète sont régies la première par un verbe à l'aoriste, ἠύραν, *ils trouvèrent*, la suivante par un verbe à l'imparfait, εἶχαν, *il servait de*. L'ordre des propositions et le choix des temps suffisent à exprimer le lien de causalité qui unit les deux énoncés.

Un autre type d'asyndète correspond en fait à une subordination. Il y a en quelque sorte création d'un espace unique à deux dimensions sans élément subordonnant. Ainsi dans l'exemple suivant (v. 483-84) deux verbes avec deux sujets différents sont construits en asyndète :

- 483 Ὁ Πάπας, ὡς τὸ ἤκουσεν, ἐχάρηκε μεγάλως·
ᾤρισε, ἔγραψαν παρευτὺς ἐκεῖ εἰς τοὺς πελεργίνους,
 Le pape à cette nouvelle se réjouit grandement.
 Il ordonna, on écrivit aussitôt aux pèlerins,

Il est immédiatement compréhensible pour l'auditeur que le deuxième verbe constitue l'objet du premier : il ordonne qu'on écrive. Mais l'absence de liaison là encore focalise toute l'attention sur le verbe : nous avons deux aoristes, c'est-à-dire deux actes qui dans les faits se succèdent dans un ordre séquentiel strict, l'asyndète provoquant ainsi en quelque sorte une accélération de l'action en mettant sur le même plan l'ordre et son exécution. Ce type de construction est extrêmement fréquent dans *La Chronique*, en particulier après le verbe ὀρίζω (il est très rarement construit avec *νά*). Les deux verbes peuvent être employés soit à l'aoriste, soit au présent historique dans toutes les configurations possibles. Dans la traduction des

fragments proposés, nous avons volontairement gardé l'effet d'asyndète pour tenter de rendre compte du style oral de *La Chronique de Morée*.

L'autre type de construction dont *La Chronique de Morée* est très proluxe est la construction en parataxe avec l'emploi de la conjonction *καί*, dont on connaît la fréquence dans le récit et dans la tradition orale¹¹⁸. L'histoire de cette particule montre l'importance et la diversité de son emploi dans la langue grecque. Elle existait dans l'ancienne prose ionienne et même si aucune source directe ne nous permet d'étudier l'emploi de la parataxe dans les textes populaires de l'époque classique, des genres littéraires utilisant des registres familiers en montrent un usage extrêmement fréquent, par exemple les comédies d'Aristophane ou encore les dialogues de Platon. C'est de loin la jonction la plus utilisée. La même remarque est à faire pour la κοινή hellénistique et byzantine, sans parler du Nouveau Testament, dans lequel il semble que l'emploi du *καί* relève fort peu de tournures sémitiques. Son usage est aussi un trait récurrent dans la langue grecque parlée. Ce connecteur implique une mise en relation de deux énoncés¹¹⁹; nous la schématiserons de la manière suivante : S1(situation 1) *καί* S2 (situation 2). Pour le grec moderne, on peut distinguer deux sortes de *καί*: la conjonction a une valeur de coordination et relie deux groupes de même nature, ou bien la conjonction a une valeur de subordination et le deuxième élément est dépendant du premier, soit en schématisant pour la coordination S1 *καί* / S2 ou pour la subordination S1 *καί* < S2. Tzartanos, Mackridge énumèrent de nombreux emplois de cette conjonction¹²⁰.

Dans la langue de *La Chronique de Morée*, *καί* est aussi susceptible d'établir une grande variation de relations. W. J. Aerts, dans son *Dictionnaire de La Chronique de Morée* (p. 219), signale l'importance du nombre des occurrences et la difficulté d'établir clairement des catégories de fonctions, il repère quinze types d'emplois ; en voici les plus fréquents accompagnés d'un exemple¹²¹ :

- l'addition, qui peut dans certains cas marquer une gradation :

¹¹⁸ Ces procédés syntaxiques sont aussi fréquents en ancien français, comme le montrent les exemples que fournit S. Fleischman en appendice et dont voici un extrait : *Aucassin et Nicolette* p.327-328, *laisse #10* : « Nenil nient ! onques ne l'on sovint ; ainsi pensa tant a Nicolette sa douce amie qu'il oublia ses resnes et quanques il dut faire ; et li cevax qui ot senti les esperons l'en porta par mi le presse, se se lance tres entre mi ses anemis ; et il getent les mains de toutes pars, si le prendent, si le dessaisissent de l'escu et de le lance, si l'en mannent tot estrousement pris, et aloient ja porparlant de quel mort il feroient morir. »

¹¹⁹ Voir à ce sujet les recherches de S. Trenkner, *Le style kai dans le récit attique oral* (1960); A. Kalokairinos – E. Karantzola : « Φαινόμενα Παράταξης και Υπόταξης στην Πρωϊμή Νέα Ελληνική », *Μαρτυρία των Κρητικών Κείμενων, Πεπραγμένα θ' Διέθνους Κρητολογικού Συνέδριου 2001*, T. B1, Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Περίοδος, Ιστορία, Γλώσσα και Λογοτεχνία – A. Kalokairinos – E. Karantzola, « Μαρτυρίες για τη σημασιολογική Εξέλιξη Συνδετικών στην Κρητική Αναγεννησιακή Γραμματεία », *Πεπραγμένα θ' Διέθνους Κρητολογικού Συνέδριου 1996*, T. B1, Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Περίοδος, Ιστορία, Γλώσσα και Λογοτεχνία – C. Canakis, *KAI: The Story of a Conjunction* (1996); Και-ματίες στη μεγάλη ιστορία μιας μικρής λέξης, *Proceedings of the 3rd international Conference on the Greek Language, 1997*, Ελληνικά Γράμματα – Tsiplakou S., Και- Μια Προσέγγιση στα πλαίσια της Θεωρίας της Συνάφειας, *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, 2000 – R. Delveroudi, « Ο συμπληρωματικός δείκτης και », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, 1995, p. 281-291.

¹²⁰ A. Tzartanos, *op. citée*, 1946, T. 2, p. 156-160 – P. Mackridge, *Η Νεοελληνική γλώσσα*, 1985, p. 343-346.

¹²¹ W.J. Aerts .& H. Hokwerda, *Lexicon on The Chronicle of Morea*, 2002.

- 4317 ἀκούστε τὰ λαλῶ καὶ τὰ σᾶς ἀφηγοῦμαι.
écoutez ce que je vous dis et vous raconte.
- l'opposition
- 698-99 Ἐξεχειμάστε ἐνομοῦ ἐδῶ στὴν Πόλιν μέσα,
καὶ εἰς τοῦ καιροῦ τὴν ἀνοιξιν νὰ ὑπάτε τῆς Συρίας·
Passez l'hiver avec nous ici dans la Ville ;
Et au printemps vous irez en Syrie.
- la coordination nominale à la place d'un complément
- 153-55 Θρήνος καὶ θλίψη ἐγένετον σ' ὅλους τοὺς πελεγράνους·
κι ἀπὸ τὴν θλίψιν πολλὴν ἦλθαν νὰ κιντυνέψουν,
νὰ ἀφήκουσιν τὸ πέραμα καὶ τὸ πασσάτζο ἐκεῖνο·
Lamentation et affliction furent partagées par tous les pèlerins
Et à cause de cette grande affliction, ils furent sur le point
D'abandonner le voyage et le pèlerinage qu'ils avaient entrepris.
- la coordination verbale à valeur de subordination
- 129 ὄρκον ἐποίησαν ὁμοῦ καὶ τὸν σταυρὸν ἀπήραν,
Ils firent ensemble le serment de prendre la croix
- la valeur d'adverbe au sens d'*aussi*
- 564 νὰ ἐπάρουν γὰρ καὶ μετ' αὐτοὺς Ἀλέξιον τὸν υἱὸν του·
Qu'ils prennent aussi avec eux Alexis, son fils ;

Cette classification, un peu réductrice, n'est pas complètement satisfaisante dans la mesure où ces étiquetages semblent relever d'une interprétation arbitraire. Dans tous ces exemples, nous n'avons pas seulement des effets de sens. Ce sont des procédés beaucoup plus complexes qui sont en jeu. Prenons par exemple le cas de « l'addition » : ἀκούστε τὰ λαλῶ καὶ τὰ σᾶς ἀφηγοῦμαι, *écoutez ce que je vous dis et vous raconte*. L'addition est une image simplificatrice, en fait il y a reprise et redéploiement du discours. Le prédicat λαλῶ annonce de manière concrète la prise de parole et évoque la voix du conteur, ἀφηγοῦμαι quant à lui exprime l'acte de raconter. Il y a donc une requalification de l'acte de parole et le procédé est plus profond que celui d'une simple addition.

Nous pouvons faire le même genre de commentaire en ce qui concerne la coordination nominale à la place d'un complément du nom. Parmi les cas de ce type cités dans le dictionnaire de W. J. Aertz, nous analyserons cet exemple : Θρήνος καὶ θλίψη ἐγένετον σ' ὅλους τοὺς πελεγράνους. *Lamentations et affliction furent partagées par tous les pèlerins*. Là encore nous ne pouvons pas dire que *lamentations et affliction* soient l'équivalent des *lamentations de l'affliction*. Il s'agit de la qualification d'un état interne. On a d'abord les marques extérieures de la douleur morale, θρήνος, *les lamentations*, qui permettent d'exprimer l'état interne, θλίψη, *l'affliction*. La coordination va au-delà de la simple qualification : même si chaque élément implique l'autre, elle permet de les mettre en valeur chacun à leur tour.

Prenons un dernier cas, celui où l'on voit la coordination « utilisée à la place de la subordination » : ὄρκον ἐποίησαν ὁμοῦ καὶ τὸν σταυρὸν ἀπήραν, *ils firent ensemble le serment de prendre la croix*. Cette fois encore on ne peut pas dire que la coordination équivaut à la subordination. Un acte de parole est d'abord posé : ὄρκον ἐποίησαν. *Ils prêtèrent ensemble serment*. Puis vient la réalisation de l'acte : τὸν σταυρὸν ἀπήραν, *ils prirent la croix*. Cet ordre n'est évidemment pas interchangeable, puisque dans ce cas particulier du serment, la parole précède forcément l'acte. Ce que l'on met en valeur dans la jonction paratactique, c'est la réalisation particulière de deux actes mis en relation par leur objectif commun : partir

en croisade, chacun des deux ayant une importance équivalente, puisque paroles et actes sont mis sur le même plan.

Revenons également sur un exemple que nous avons déjà évoqué :

- 3178 Τὸν χρόνον γὰρ καὶ τὸν καιρὸν, ἐκέινες τὲς ἡμέρες,
ὅπου ἄκουσες καὶ εἶπα σε ὀπίσω εἰς τὸ βιβλίον μου,
τὸ πῶς ἦλθεν στήν Κόρινθον αὐτὸς ὁ Μπονιφάτσος,
- 3178 C'est en cette année et cette époque, en ces jours
Que tu m'as entendu te raconter auparavant dans mon livre,
Que Boniface était venu à Corinthe.

Ici nous avons une proposition relative, ὅπου ἄκουσες καὶ εἶπα où l'on voit clairement que εἶπα est dans une position de subordination par rapport à ἄκουσες et qu'il faut comprendre *tu as écouté ce que j'ai dit*, c'est-à-dire ἄκουσες που εἶπα, cependant l'effet n'est pas le même : d'un point de vue chronologique, ce qui a été dit précède ce qui a été entendu ; il faut avoir dit quelque chose pour que cela soit entendu. Le fait de placer εἶπα après le καὶ n'est pas neutre et permet de focaliser notre attention sur l'acte de parole¹²².

Nous voyons bien que dans les exemples que nous avons examinés, il apparaît des points communs. Les deux éléments reliés par καὶ, dont l'un implique forcément l'autre sont mis en relation équivalente, mais non pas interchangeable. Ce type de construction confère aux deux propositions une même importance, l'ordre séquentiel et notre expérience du monde dispensent d'un lien logique plus explicite. Il permet aussi une focalisation du deuxième terme.

Une autre approche possible de l'emploi du καὶ est l'étude de son rôle rythmique dans le vers¹²³. Son emploi est beaucoup trop récurrent, particulièrement en tête de vers, pour que cette particule soit seulement discursive. Pour H. Eideneier, sa position initiale est une des caractéristiques de la prose narrative du Moyen Âge et καὶ joue un rôle dans la métrique de la phrase : « Le καὶ de début de phrase, dans le style de la prose narrative, régule la structure rythmique et remplit aussi cette fonction sans prendre en considération la composition syntaxique de la phrase »¹²⁴. Il est un marqueur de pause et constitue une sorte de verbalisation d'une ponctuation forte. C'est ainsi qu'indirectement, il prend une fonction de connecteur : « Ce καὶ est et reste une caractéristique de ce style narratif et par là tout à fait indirectement d'une syntaxe paratactique. »¹²⁵ Il nous semble que cette analyse peut s'étendre à une œuvre telle que *La Chronique de Morée*, d'autant que nous avons vu que le vers politique était proche d'une prose scandée¹²⁶. L'examen d'un passage nous semble en fournir une preuve.

¹²² Voir à ce sujet G. Drettas, « Marques de focus en grec commun et en pontique », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, 2000, p. 122-131.

¹²³ H. Eideneier, Καὶ als Aufstakt zur (rythmischen) Phrase. Zur verbalisierten Pausenmarkierung im Mittel- und Neugriechischen, *Jahrbuch der Österreich Byzantinistik* 39 (1989).

¹²⁴ H. Eideneier, *op. cit.*, 1989, p. 192 : « καὶ am Phrasenbeginn « reguliert » das rhythmische Phrasengefüge in Prosaerzählstil und erfüllt diese Funktion auch ohne Berücksichtigung der syntaktischer Gliederung eines Satzes. »

¹²⁵ *Ibidem* : « Ist und bleibt dieses καὶ ein Charakteristikum dieses Erzählstil und damit höchstens indirekt einer paratactischen Syntax. »

¹²⁶ Voir § 2.3.

2199-2206

Robert de Champagne venu réclamer à juste droit la principauté de Morée est victime d'une série de stratagèmes destinés à retarder sa rencontre avec G. de Villehardouin, qui cherche à garder le pouvoir sur le royaume.

- 2200 **Καὶ** ἐκεῖνος λογιζόμενος ἴσ' ἀλήθειαν τοῦ τὸ λέγει,
 ὤρισεν **καὶ** ἐξέβαλαν τὰ ροῦχα του εἰς τὸ κάστρον
κ' ἐκεῖνος γὰρ ἀππλίκεψεν εἰς τὸ ξενοδοχεῖον.
Κι ὅταν ἐπέρασε ὁ καιρὸς τῆς νύχτας γὰρ τὸ πλεῖον,
κ' ἐλάλησεν ὁ πετεινός, ἐκεῖνοι τοῦ κατέργου
 ἐδῶκαν τὴν συρίστρα τους **κ'** εὐθέως πάντα ὑπαγαίνουν.
 2205 **Καὶ** ὅταν ἐξημέρωσεν **κ'** ἐνόησεν ὁ Ρομπέρτος,
 ἐξύπνησεν **καὶ** εἶπαν του τὸ κάτεργον ἐδιάβη.

- 2200 *Et lui, pensant qu'on lui dit la vérité,*
 Ordonna de porter ses bagages au château
Et lui donc prit quartier dans l'hôtellerie.
Et quand donc la plus grande partie de la nuit fut passée,
Et que chanta le coq, ceux du vaisseau
 Donnèrent du sifflet *et* aussitôt prennent le large.
 2205 *Et quand le jour fut et que Robert comprit,*
 Il se leva *et* on lui dit que le bateau était parti.

La redondance de l'emploi du *καὶ* ici est remarquable : il n'y en a pas moins de neuf occurrences pour huit vers. Nous nous intéresserons d'abord au *καὶ* initial qui peut aussi bien coïncider avec une construction paratactique : 2201 *κ' ἐκεῖνος γὰρ ἀππλίκεψεν* (il y a d'ailleurs avec *γὰρ* une deuxième conjonction de coordination), qu'avec une construction hypotactique : 2205 *καὶ ὅταν ἐξημέρωσεν*. Ce n'est pas le rôle syntaxique de *καὶ* qui est prégnant, puisque d'autres connecteurs l'assurent. Il remplit ici son office de régulateur de rythme : il marque une pause à chaque étape des mésaventures du pauvre Robert et focalise ainsi l'attention des auditeurs, ménageant leur attente et son emploi anaphorique a comme effet de mettre en scène les différentes péripéties.

Les autres *καὶ* dont le rôle de connecteur est plus évident, puisqu'ils relient souvent deux verbes, *ἐξημέρωσεν καὶ ἐνόησεν*, *le jour fut et il comprit*, *ἐξύπνησεν καὶ εἶπαν*, *il se leva et on lui dit*, sont toujours placés à une césure du vers et jouent encore là un rôle rythmique.

Nous reviendrons sur l'emploi de cette conjonction, lorsque nous aborderons l'étude des verbes. Nous allons nous contenter de donner un autre exemple qui semble particulièrement parlant pour le rôle à facettes multiples que peut jouer *καὶ* et que nous étudierons aussi pour l'alternance des temps dans le chapitre suivant :

5150-5155

L'action se situe après la bataille de Prinitsa qui a vu la victoire des Francs. Le Grand Domestique apprend que les Turcs ont rallié le prince de Morée, Guillaume II.

- 5150 **Κι** ὡς τὸ ἔμαθε ὁ Δεμέστικος **κι** ὡς τὸ ἐπληροφορέθη
 ὅτι **ἐμίσησαν** ἀπ' ἐκεῖ οἱ Τοῦρκοι **κ' ὑπαγαίνουν**,
 ὅπου ἦσαν οἱ καλλιώτεροι ὄλου του τοῦ φουσσάτου
κ' ὑπήγαιναν στὸν πρίγκιπα ὅπου ἦτον γὰρ ἐχτρός του,
 5155 **μεγάλως** τὸ ἐβλαστήμησεν, ἠθέλησεν νὰ ἀπέλθῃ
 ἀτός του ἐξοπίσω τους διὰ νὰ τοὺς ἔχη στρέψει.

- 5150 *Et quand le Grand Domestique apprit et reçut la nouvelle*
Que les Turcs étaient partis de là et s'en allaient,
Eux qui étaient les meilleurs de sa troupe,
Et qu'ils passaient dans le camp du prince, son ennemi,
 Il partit dans de grandes invectives, voulut

5155 Les poursuivre lui-même pour les faire revenir.

Nous remarquons l'emploi de quatre *καί*. Le premier *καί* indique un changement de point de vue : le Chroniqueur vient de parler des Turcs qui, offensés par le Grand Domestique, décident de le quitter. Il nous parle maintenant du Grand Domestique. Ce *καί* de début de vers joue son rôle de marqueur de pause, dont parle H. Eideneier : il régule la métrique du poème et ici permet au poète-récitant de passer à un autre moment de son récit.

Le deuxième *καί* introduit une gradation : « *quand il eut appris et fut informé* », procédé qui revient très souvent dans *La Chronique de Morée* et qui consiste à coupler deux verbes de la même famille sémantique utilisés au même temps, le premier verbe indiquant l'acte lui-même et le deuxième le qualifiant plus précisément (nous avons vu cet emploi plus haut avec « ἀκούστε τὰ λαλῶ καὶ τὰ σᾶς ἀφηγοῦμαι/ *écoutez ce que je vous dis et vous raconte* »)¹²⁷. Mais il se trouve aussi à une articulation du vers, puisqu'il est à la césure entre les deux hémistiches. Il intervient donc encore dans le rythme du vers.

Les deux autres *καί* coordonnent trois verbes de mouvement, *μισσεύω* qui est en fait un équivalent de *κινῶ*, *se mettre en mouvement*, employé à l'aoriste, deux occurrences de *ὑπαγαίνω*, *aller*, d'abord le présent *κ' ὑπαγαίνουον* qui se situe en fin de deuxième hémistiche. *Καί* établit la transition entre deux phases du déplacement, le point de départ, *ἐμίσσεψαν ἀπ' ἐκεῖ*, et le déplacement en train de s'opérer. Il permet aussi de focaliser l'attention de l'auditeur-lecteur sur ce départ des Turcs mis en évidence par sa place dans le vers. L'imparfait *κ' ὑπήγαυον*, quant à lui, est en tête de vers, commençant le premier hémistiche et construit avec un complément de destination introduit par la préposition *σε*, *στὸν πρίγκιπα*. L'emploi initial du *καί* permet la reprise du verbe de mouvement, cette fois employé au temps attendu après *ὅτι* ; il indique un changement de point de vue, l'imparfait exprimant une relation de cause à effet quant au départ des troupes turques : non seulement ces troupes d'élite quittent le camp grec, mais elles passent dans le camp ennemi.

Nous voyons donc par ces deux exemples combien l'emploi de *καί* permet de variations d'emploi et combien il est également un moyen de rythmer le vers et la phrase, puisqu'il se trouve à chaque point d'articulation du vers ; par ailleurs, tout en plaçant deux actions dans une relation non interchangeable, il leur permet de conserver leur autonomie et joue un rôle de focalisation sur le deuxième terme de la relation établie.

2.4. Conclusion sur les procédés narratifs dans *La Chronique de Morée*

A l'examen des critères qui permettent de déterminer la part d'oralité d'une œuvre, les rapports de *La Chronique de Morée* avec une tradition de transmission orale de l'écrit, très présente dans le Moyen Âge européen, apparaissent clairement : c'est la place attribuée au narrateur qui, par ses adresses régulières, resitue son public

¹²⁷ On trouve très souvent ce procédé dans le Nouveau Testament où l'on constate une présence massive du *καί*; voici un exemple de l'Évangile selon St. Jean cité par Horrocks, *op. cit.*, 1997, p.94 : « ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος, καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θεόν, καὶ θεὸς ἦν ὁ λόγος. »

dans le temps prétendument vécu de la narration, c'est la structure narrative constituée d'épisodes à nombreuses variantes dont la progression est justement assurée par les interventions du Chroniqueur, ce sont les jeux anachroniques constants ; la langue poétique en apporte une autre preuve, comme le montrent la nature du vers utilisé, qui restera celui de la chanson populaire grecque, le style formulaire propre à la poésie épique, les récurrences de vers, de groupes prosodiques, de tournures syntaxiques, la préférence pour les constructions en parataxe, asyndète ou coordination, l'omniprésence du *καί*. N'oublions pas non plus la volonté du poète de convaincre et de transmettre un message à la collectivité dont il est le héraut. Il faut enfin citer la façon de mener un récit se souciant peu de l'exactitude des représentations et privilégiant l'image et le symbole, ce que nous analyserons plus précisément à la fin de notre étude. Autant d'éléments ne peuvent que montrer les liens qui rattachent *La Chronique de Morée* à une tradition de transmission orale dans une société où coexistent oralité et écriture, où cependant prédomine la voix, voix du récitant au cours d'une performance, voix qu'entend le scribe transcrivant sous la dictée.

3. Les temps du révolu dans *La Chronique de Morée* : formes et emplois

Maintenant que nous avons dressé le cadre contextuel de notre corpus, nous nous proposons d'aborder l'étude de cette oeuvre en tentant de montrer les rapports entre narration et emploi des temps dans un texte de type épique et de tradition orale, tel que nous l'avons défini.

Nous en arrivons donc à l'objet même de notre recherche, c'est-à-dire celle des temps du révolu que va utiliser le narrateur de *La Chronique de Morée* pour faire entrer son public dans l'univers héroïque de ces chevaliers francs. Même si nous faisons appel à l'histoire de la langue pour définir la morphologie de l'aoriste, de l'imparfait et des formes périphrastiques à sens de révolu dans *La Chronique de Morée*, notre analyse portera essentiellement sur l'utilisation aspectuelle qu'il est fait de ces temps. Nous ferons d'abord des remarques d'ordre général sur le système verbal de *La Chronique*. Puis nous étudierons chaque temps du révolu dans l'ordre de sa fréquence d'apparition, c'est-à-dire l'aoriste, l'imparfait, le présent historique et enfin les formes périphrastiques du passé : nous construirons notre analyse avant tout sur des phénomènes significatifs observés dans un certain nombre d'occurrences qui nous ont semblé pertinentes.

3.1. Remarques générales

Le verbe de *La Chronique de Morée* présente uniquement les deux thèmes verbaux du grec moderne : le thème du présent s'opposant à celui de l'aoriste, celui du parfait ayant complètement disparu dans le grec tardif¹²⁸. Son emploi est tombé en désuétude, se confondant avec celui de l'aoriste qui lui emprunte certaines de ses nouvelles désinences. L'opposition aspectuelle présent-aoriste, déjà très importante dans le grec ancien, a donc été systématisée du fait de la disparition du thème du parfait et le grec byzantin a mis définitivement en place le dualisme du système verbal caractéristique du grec moderne¹²⁹.

A cette étape de la langue grecque, la catégorie des verbes en -μι a disparu de la langue vernaculaire¹³⁰, l'ancien ἴστημι par exemple se transforme en un nouvel intransitif, στήκω, construit à partir de l'ancien parfait ἔστηκα, interprété comme un aoriste. Nous assistons de la même manière à toute une série de transformations :

→ *L'extension des thèmes en nasales* : les verbes en μι perdent leur suffixe souvent remplacé par un suffixe en nasale, ainsi δίδωμι devient δίνω, après être passé par une forme contracte en δινώ. Les verbes en -(ν)υμι prennent une terminaison régulière en -(ν)υω. Ils peuvent évoluer vers des paradigmes en -ω à cause de la 2/3 P. en -εις, -ει : δείκνυμι > δεικνύω > δείκνω/δείχνω (δείχνει

¹²⁸ P. Chantraine, *Histoire du parfait grec, Morphologie historique du grec* (1926) — A. Mozer, *The History of the Perfect Periphrases in Greek* (1988).

¹²⁹ A. Mirambel : « Quelques problèmes de l'aspect verbal en grec byzantin », *Byzantinoslavica* T. XXVIII, 1967, p. 237-254 ; « Pour une grammaire historique du grec médiéval », *Actes du XIIIe congrès international des études byzantines* (1961).

¹³⁰ A. N. Jannaris, *An Historical Greek Grammar* (1897) – G. Horrocks, *Greek : a History of the Language and its Speaker*, 1997, p. 229-253 – J.M. Egea, *Gramática de la Crónica de Morea : un estudio sobre el griego medieval* (1988).

2572)¹³¹. La même catégorie de verbes, dont le thème se termine par [ω] se construit régulièrement en -ώνω. Parallèlement apparaissent d'autres thèmes de présent reprenant le même suffixe (ἀποσώνω 98). Les anciens verbes contractes en -ῶ (ὄω) ont de même désormais une terminaison en -ώνω : δηλῶ > δηλώνω (δηλώνοντα 8630).

Des aoristes en -σ peuvent servir de base à la création de thèmes imperfectifs à l'aide d'un infixé en -ν : σβήνω vient d'un ancien σβεινύω, créé sur la base de l'aoriste ἔσβησα. Cet infixé en -ν sert ainsi à marquer le thème imperfectif dans de nombreux verbes, comme φέρνω (φέρειν 3420) pour l'ancien φέρω, (ἐ)παίρνω (ἐπαίρνω 957) pour l'ancien ἐπαίρω. Leur aoriste sera marqué par la perte de cet infixé : ἔφερα, πέρασα.

On assiste à différentes innovations telles que :

→ *La création de nouveaux suffixes en -αίνω* (anciens -άνω) qui permettent de construire un nouveau thème de présent à partir d'un thème d'aoriste ancien, tel que -μαθ>μαθαίνω, -τυχ>τυχαίνω, (τυχαίνειν 1827). Dans *La Chronique de Morée*, certains de ces verbes coexistent régulièrement avec les formes anciennes : μανθάνω/μαθαίνω (μαθαίνης 6264 - μανθάνης 1204).

→ *L'apparition des suffixes -άζω, -ίζω* (βαστάζω 58, ὀρίζω 32) : la terminaison en -άζω entre en concurrence avec celles en -άνω ou en -άω>ῶ. Certains de ces verbes sont construits anciennement à partir de substantifs appartenant à la première déclinaison, tels que ἀγορά (ἀγοράζω), δίκη (δικάζω), ἀρχή (ἀρχίζω-ἀρχάζω) pour les verbes en -άζω, ou à la deuxième déclinaison, tels que νόμος (νομίζω), λόγος (λογίζω) pour les verbes en -ίζω. De nombreux verbes sont issus des verbes contractes en -άω>ῶ pour le suffixe en -άζω, comme φωνάζω, ou -έω pour le suffixe en -ίζω avec une forme parallèle en -ῶ (σκοπίζω : σκοπίζοντα 4811 / σκοπῶ : σκοπῶντα 2266).

→ *L'extension du suffixe en -εύω* (δουλεύω 11), très productif dans *La Chronique de Morée*, et dont voici quelques exemples : καβαλλικεύω (*monter à cheval*), ὀδεύω (*se rendre*), κατουνεύω (*camper*).

→ *L'apparition de paradigmes verbaux à thèmes parallèles* : en -εύω/αίνω (ἀμαρτέψεν 6864 aoriste de ἀρματεύω, ἀμάρτασεν 38, aoriste de ἀμαρταίνω), en -ίζω/-ιάζω (ἐλογίζω 169, ἐλόγιασε 736) ou encore en -ίζω/-άζω (ἄρχισε 184, ἄρχασε 233), ou présentant des variations de thèmes : -χτω/πτω (ἐρρίχτασιν 15, ἔρριπταν 343), quelquefois avec des différences de sens comme dans l'alternance des suffixes en -ύνω et -ω (βαρύνομαι, *frapper* : ἐβαρύνθη 1196, βάρω, *s'inquiéter* : βάρεσε 4022), en -εύω et -ίζω (γυρεύω, *chercher* : ἔχομεν γυρεύει 837, γυρίζω, *retourner* : ἐγυρίσεν 1048).

→ *L'extension des formes contractes du grec ancien en -άω, -έω* : ἐρωτῶ (ἐρωτῶ 7476), ἤμπορῶ (ἤμπορεῖς 2088), λαλῶ (λαλοῦν 2772), παρακαλῶ (παρακαλεῖ 2293), κρατῶ (κρατοῦμε 772).

Pour un certain nombre d'autres verbes d'usage très courant, apparaissent des contractions qui caractérisent la nouvelle langue : ἀκούω (ἄκου 3764), φταίω (φταίτε 2691), ὑπα(γ)ω (ὑπᾶν 606).

Dans *La Chronique*, qui, rappelons-le, appartient à la production littéraire du quatorzième siècle écrite en langue vernaculaire, nous retrouvons l'organisation du verbe moderne en ce qui concerne les voix, les modes, les temps, les désinences, même si se maintiennent quelques éléments du verbe de la κοινή et si d'autres sont

¹³¹ Les nombres indiquent le vers où figure la forme verbale.

en cours de changement : il présente deux voix, active et médio-passive, trois modes personnels, indicatif, subjonctif, impératif, des formes d'infinitif et de participe¹³², trois types de formes personnelles marquant le présent, le passé et le futur, les uns avec des formes monolectiques (présent, imparfait, aoriste), les autres avec des formes périphrastiques en cours d'évolution (futur, parfait, plus-que-parfait...), telles que les futurs θέλουσι πράξει 829, μέλλει στήκει 4745, les plus-que-parfaits εἶχεν χάσει 623, εἶχε ἐλθεῖ 4365. En ce qui concerne les modes, un des faits marquants est la disparition progressive de l'infinitif qui n'apparaît guère plus que dans des formes articulées d'un emploi fréquent, telles que τὸ ἰδεῖ 1139, *quand ils eurent vu*, τὸ ἀκούσει 5779, *quand il eut appris*, et très souvent à sens circonstanciel¹³³. Pour compléter le verbe, l'infinitif est remplacé par le préverbe νά, issu de la conjonction ἵνα, suivi du subjonctif construit avec des désinences primaires, identiques à celles du présent et du futur de l'indicatif, mais à la graphie fluctuante. Ainsi pour le verbe λέγω, on peut avoir pour le subjonctif présent λέγω 482, λέγη 344, pour l'aoriste, εἶπω 5557, εἶπῆς 668. Même si le subjonctif peut être utilisé avec un sens de futur, comme dans l'exemple suivant : 180 Κι ἀφότου ἐστερεώσασιν ὅτι νά τὸ πληρώσουν ..., *et quand ils eurent décidé qu'ils la[l'expédition] mèneraient à bien...*, les différences temporelles sont réservées au seul indicatif¹³⁴.

Toutes ces formes s'organisent en fonction des thèmes du présent ou de l'aoriste, liés à l'expression grammaticale de la notion d'aspect que l'on sait fondamentale en grec. Dans cette étude, comme nous l'avons déjà dit en introduction, nous nous intéresserons essentiellement au mode indicatif. Après ces rappels d'ordre général sur le système verbal de *La Chronique de Morée*, nous allons aborder l'étude de l'aoriste, qui est le temps du révolu le plus fréquemment employé dans ce texte.

3.2. Aoriste et dynamique narrative

L'aoriste, dans *La Chronique de Morée*, a une fonction essentiellement narrative, liée à la nature du texte, qui est un récit et, qui plus est, s'apparente à une chanson de geste. C'est le temps qui semble ici le plus spontanément utilisé pour relater des faits passés et montrer leur déroulement. Il est étroitement lié à la structure narrative, car il est le temps de l'enchaînement et le temps de l'histoire. Nous allons d'abord rapidement esquisser la morphologie de l'aoriste dans *La Chronique de Morée*, nous intéresser ensuite à son emploi que nous définirons plus précisément à travers l'étude d'occurrences qui nous semblent particulièrement représentatives, non sans avoir rappelé dans un premier temps les valeurs qui sont attribuées à l'emploi de ce temps en grec et qui ont servi de base à nos interprétations.

¹³² A. Mirambel, « Participe et gérondif en grec médiéval et moderne », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52, 1961, pp. 46-79 : le participe a, lui aussi, subi de nombreux changements. Seul celui de la voix médio-passive conserve une flexion ; le participe actif prend une forme invariable en -οντα et devient un gérondif.

¹³³ L'infinitif a disparu de l'usage courant depuis le X^e siècle (cf. H. Burguières, *Histoire de l'infinitif en grec*, 1960).

¹³⁴ Voir G. Horrocks, 1997, p. 227, 247 et R. Browning, 1983, p. 78.

3.2.1. Les formes de l'aoriste

L'aoriste actif continue les types du grec ancien, mais avec une tendance à l'uniformisation¹³⁵, ainsi nous observons une désinence unique, celle que nous rencontrerons pour l'imparfait : *-α, ας, -εν, -αμεν, -ατε, -αν/ασιν*, et un thème propre opposé au thème du présent : par exemple en face de l'imparfait *εὕρισκετον*, nous aurons l'aoriste *ἤρην*, en face de *ὠνόμαζαν, ὠνόμασαν*, de *ἀπέστελνεν, ἀπέστειλεν*. L'augment, héritage du grec ancien, a subi de profonds changements et des formations très diverses se côtoient : on trouve aussi bien la formation ancienne, *ὠρθωσε 480, ἤκουσεν 3242*, que l'élimination pure et simple de l'augment, *ἀκούσασιν 1720*, son positionnement devant le préfixe, *ἐπαράδωκαν 40*, ou encore son redoublement, *ἐκατεστήσαν*. Cette instabilité d'emploi montre qu'il a perdu sa fonction de marqueur de prétérit des formes de l'indicatif, devenant essentiellement un élément rythmique. On sait qu'en grec moderne, l'augment a généralement disparu, sauf le syllabique, qui ne demeure que lorsqu'il est accentué, dans les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel des verbes disyllabiques (*έγραφα, έγραψες, έγραψε, έγραψαν*, mais *γράφαμε, γράψατε*).

L'aoriste actif présente deux types de construction. Il peut être suffixé. Le paradigme de l'indicatif se forme alors à partir du thème du présent à l'aide d'une suffixation en *-σ*, qui rappelle celle du grec ancien, à laquelle on rajoute les désinences secondaires. C'est ainsi que se constituent les aoristes des prédicats dont le thème présente un caractère vocalique : *ισχύσασι 547 (ισχύω), ἐμήνυσε 481 (μηνύω), ἤκουσε 2 (ἀκούω), ἀποκλείσαν 926 (κλείω)*. Dans les prédicats à thème consonantique, le suffixe en *-σ* entre en combinaison avec la consonne de la fin du radical : radical à labiales : *ἔγραψαν 484*, à gutturales : *ἔδειξε 505, ἐστέρεξαν 356*, à dentales et sifflantes : *ἔπραξαν 387*. Les verbes se terminant en *-εύω* donnent un aoriste en *-εψα* : *ἐσυμβουλέψασιν 208*. Certaines formes sont irrégulières, comme *ἔκλαψεν 19 (κλαίω)* qui vient d'un ancien *ἔκλαυσε*. Les verbes en *-ίζω, -άζω*, dont les origines sont très diverses produisent des aoristes en *-ισα (ἐγνώρισε 3953, ἐλόγισεν 169)*, en *-ασα (ἀγόρασεν 3378)*, en *-ξα (ἀρπάξασιν 4320)*¹³⁶. La catégorie des verbes en *-ώνω*, très productive dans *La Chronique de Morée*, forme son aoriste en *-ωσα* : *διορθώνω* produit *ἔδιορθώσαν 202, ἐγκαρδιώνω* produit *ἐγκαρδιώσαν 6136*.

L'aoriste des verbes contractes, dits périspomènes, présente, lui aussi, un suffixe en *-σ* : la terminaison régulière est en *-ησα* : *ἀπεχαιρέτησε (ἀποχαιρετώ) 223*, mais les phonétismes variables que l'on trouve en grec moderne sont déjà présents dans *La Chronique* : terminaisons en *-εσα* : *ἐπαρακάλεσαν 311 (παρακαλώ)*, en *-ασα* : *ἐπέρασεν 252 (περνῶ)*.

L'aoriste non-suffixé est multiforme et regroupe aussi bien des verbes provenant du grec ancien que des verbes nouvellement formés à partir d'un thème de l'aoriste, comme ceux en *-άινω*.

Dans un certain nombre de verbes irréguliers, on retrouve l'aoriste du grec ancien souvent formé par supplétisme sur un deuxième radical verbal¹³⁷ : ainsi

¹³⁵ Voir à ce sujet J.M. Egea, *Gramática de la Crónica de Morea*, 1988, p. 66-73.

¹³⁶ Voir à ce sujet G. Horrocks, *op. cit.*, 1997, p. 239.

¹³⁷ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots* (1968).

βλέπω, *voir*, verbe d'apparition tardive en grec ancien, a comme aoriste celui du verbe ancien ὄραω, ἰδεῖν signifiant aussi *voir*, mais au sens d'une sensation perçue et avec un aspect aoristique (nous en retrouvons la racine dans le verbe latin *video*). Il prend la forme εἶδεν (167) à la troisième personne du singulier. Le verbe ἔρχομαι, *aller*, ne fournit qu'un thème de présent. La forme qui lui sert d'aoriste est l'aoriste du grec ancien d'un verbe *ἐλεύθω, inutilisé au présent, mais dont le radical a permis de former le futur ἐλεύσομαι et l'aoriste ἦλθον, (ἦλθεν 173). Le verbe λέγω, *dire*, a le même aoriste que le grec ancien formé sur un thème verbal correspondant à ἔπος, εἰπεῖν (εἶπεν 708). Le verbe τρώγω, *manger*, a son aoriste formé sur la racine supplétive -φαγ : ἐφάγασιν 2409 / φάτε 4251.

D'autres aoristes non-suffixés se forment sur la même racine, mais avec un thème altéré. Ainsi le verbe βάνω donne à l'aoriste ἔβαλαν 617, φεύγω ἔφυγεν 552, παραλαμβάνω ἐπαράλαβεν 144. Citons quelques exemples d'aoristes athématiques en liquides avec une formation apophonique : ἀποστέλλω produit l'aoriste ἀπέστειλεν 33, παραγγέλλω ἐπαρέγγειλεν 563. D'autres encore, construits soit à partir des aoristes athématiques du grec ancien comme ἔδωκα, soit à partir de parfaits comme εὔρηκα (les formes de parfait et d'aoriste ont d'ores et déjà fonctionnellement fusionné), forment leur aoriste en -κα/-ηκα : ἐκβαίνω produit l'aoriste ἐξέβηκε 173, ποιῶ ἔποικεν 50, σταίνω ἐστηκάσιν 531. Cependant il est possible de rencontrer encore les formes anciennes : ἠῦραν 184, ἐποίησαν 221, ἐξέβη 553 (l'une ou l'autre forme est utilisée selon les besoins de la métrique). Quant aux verbes en nasales, l'infixe en nasale ayant connu une expansion importante et pouvant être d'origine différente, les formes d'aoristes sont variées : ainsi πλατύνω produit l'aoriste ἐπλάτυνε 1055, πιάνω donne ἔπιασεν 183. Pour les nouveaux verbes en -αίνω créés à partir de radicaux anciens en -άνω avec des suffixes particuliers comme τυγχάνω, μαθαίνω, leur aoriste est emprunté à l'aoriste second du grec ancien : τυχαίνω produit ἔτυχε 1025, μαθαίνω produit ἔμαθαν 560.

En ce qui concerne l'aoriste médio-passif, nous trouvons encore fréquemment les formes anciennes du passif en -ην -ης -η,-θην -θης -θη, qui ont supplanté les formes moyennes tombées en désuétude : εὔρεθη 875, ἐγίνη 703, ἐλυπήθην 19. Mais la forme nouvelle en -ηκα que l'on rencontre en grec moderne est déjà extrêmement présente¹³⁸, son apparition s'expliquerait par la présence d'un (ν) final à la 1^{ère} et 3^{ème} personne du singulier dans la désinence en -ην qui aurait rendu la forme confuse, elle fut remplacée alors par une forme en -ηκα, sur le nouveau modèle de l'actif. Dans ces cas-là les désinences, uniformisées, sont celles de l'actif. Cette forme est d'un emploi fréquent dans *La Chronique* : ainsi pour le verbe βαρειόμαι, nous trouvons une occurrence en -θη (ἐβαρέθη 2531) pour six occurrences construites avec -ηκα (ἐβαρέθηκεν 19) ; pour le verbe ἀποκρένομαι, les occurrences en -ηκα (ἀπεκρίθηκεν 272) sont en plus grand nombre que celles se formant sur la forme ancienne en -θην (ἀπεκρίθη 240), pour εὔρέσκω / εὔρίσκω, le type en -ηκα (εὔρέθηκεν 16) est de fréquence équivalente à celle de l'aoriste classique (ἠῦρεν 2168).

Nous rencontrons aussi de nombreux exemples d'aoristes médio-passifs avec une désinence en -ηκα formés sur des formes anciennes en -ην : ἐχάρηκε 483, ἐθλίβηκα 6066. Ces formes coexistent avec des formes d'aoristes déjà citées. Pour des verbes à forte fréquence, comme φαίνομαι par exemple, les deux formes

¹³⁸ A ce propos, lire Hadzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 1905, B', p. 545-49 – G. Horroks, *op. cit.*, 1997, p. 233.

ἐφάνηκεν 388 / ἐφάνησαν 902 sont utilisées, sans que l'une ne l'emporte véritablement sur l'autre : les besoins de la métrique semblent le critère de choix.

3.2.2. Les emplois de l'aoriste

Avant d'examiner les emplois de ce temps essentiel pour la dynamique de la narration dans *La Chronique*, il est nécessaire d'évoquer un certain nombre d'éléments indispensables à sa compréhension. Nous venons de voir avec l'étude de ses formes que nous sommes à une époque charnière, que reflète bien la morphologie du verbe et de l'aoriste en particulier, gardant des formes du grec ancien et innovant pour d'autres, formes que l'on retrouvera pour beaucoup en grec moderne. Allons-nous nous confronter à la même réalité pour ses valeurs aspectuelles ? Il nous faut d'abord rappeler les caractères de l'aoriste en grec ancien et en grec moderne, si nous voulons cerner son juste emploi dans cette œuvre.

L'aoriste doit son nom aux stoïciens, qui distinguaient les temps *déterminés* (ὠρισμένοι), comme le présent, l'imparfait, le parfait et le plus-que-parfait et les temps *indéterminés* comme l'aoriste et le futur¹³⁹. Selon les analyses traditionnelles, le thème de l'aoriste à l'indicatif signifie purement et simplement qu'un événement a eu lieu¹⁴⁰. Il est donc dépourvu de toute notion de durée¹⁴¹. Ce thème n'aurait une valeur temporelle qu'à l'indicatif. Les analyses classiques relèvent les emplois suivants de l'aoriste, aoriste marquant une transition sans durée, aoriste inchoatif, et aoriste à valeur téléique qui marque un aboutissement¹⁴². L'aoriste peut prendre dans certains cas une valeur atemporelle avec l'aoriste gnomique et l'aoriste d'expérience.

Toujours selon des analyses traditionnelles, l'aoriste du grec moderne, quant à lui, est présenté comme une forme temporelle du passé, appartenant à la catégorie du récit, décrivant une action ou un état ayant lieu à un moment particulier antérieur au moment de l'énonciation. Pour Tzartanos, « L'aoriste de l'indicatif montre simplement que ce que signifie le verbe s'est déroulé à un moment dans le passé : τὸ παιδί ἔπιασε τ' ἄλογο καὶ τραβοῦσε Ζ.Π.176. L'aoriste diffère de l'imparfait en ce que l'imparfait montre dans son déroulement une action qui appartient au passé ou bien la montre inachevée, tandis que l'aoriste présente la même action en résumé, dans son ensemble ou bien achevée. »¹⁴³ Mais le fait qu'il puisse être aussi utilisé avec un sens de présent, comme le signale Mirambel, met en évidence que ce n'est pas sa valeur temporelle qui est la plus fondamentale, mais sa valeur aspectuelle¹⁴⁴.

¹³⁹ Voir à ce sujet J. Lallot, *Histoire Epistémologie Langage VII* (1985) et commentaire de *Gram. Graeci* I 3.

¹⁴⁰ E. Ragon, A. Dain, *Grammaire grecque*, 1961, p. 57 : « Le thème de l'aoriste traduit la notion verbale pure et simple, sans idée de temps et de durée. »

¹⁴¹ J. Humbert, *Syntaxe grecque*, 1945, p.141 : « L'aoriste indicatif constate un fait passé dont la durée – effectivement brève ou longue – n'a pas d'intérêt aux yeux du sujet parlant. »

¹⁴² J. Humbert, *op. cit.*, 1945, p.142 à 146 – A.M Chanet, *Mémento de morphologie verbale du grec*, 1985, p.21 à 23.

¹⁴³ A. Tzartanos, *Νεοελληνική Σύνταξις*, A', 1946, p. 271.

¹⁴⁴ A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne* (1949) : « Le temps présent s'exprime [...] par l'aoriste indicatif, qui marque un présent momentané, à défaut d'une forme à désinences primaires construite sur le thème de l'aoriste (comme pour le subjonctif) ; ainsi on emploie à l'aoriste :

Seiler, quant à lui, le définit de la manière suivante¹⁴⁵ : « Le thème de l'aoriste exprime l'action qui n'est pas en cours de développement. ... L'aoriste paraît se caractériser avant tout par la non-participation du sujet à l'action ... L'aoriste ne fait que constater le fait qui s'est produit. Par l'introduction de l'aoriste, l'association du sujet à l'action est coupée. » Nous avons déjà là une manière différente d'envisager l'aspectualité, qui fait apparaître des paramètres autres que temporels, tels que la place du sujet par rapport à l'action qu'il mène, la manière dont il l'envisage, c'est-à-dire la mise en évidence du point de vue choisi par l'énonciateur pour décrire un événement.

Ces analyses font déjà apparaître un aspect essentiel de l'aoriste en grec : nous pouvons d'abord dire que sa définition même d'ἀόριστος, c'est-à-dire d'indéterminé, indique qu'il n'a aucun lien avec le moment d'énonciation. L'action envisagée est alors vue comme un tout insécable coupé du moment d'énonciation. Prenons un exemple d'emploi d'aoriste du grec moderne emprunté à Tzartzanos : « Ὅσα χρόνια ἔμεινα στὸ χωριό, ἔζησα εὐτυχημένα, *tout le temps où j'ai habité au village, j'ai vécu dans le bonheur* ». Ce qui est considéré par le locuteur, c'est toute la période vécue à partir de son début jusqu'à sa fin, dans un tout indivisible, sans participation avec le moment où il s'exprime. Dans l'action envisagée, on s'intéresse seulement au fait qu'elle soit et accomplie et sans rapport avec le moment d'énonciation. Cette propriété fondamentale de l'aoriste semble être partagée par le grec ancien et le grec moderne : nous retrouvons les mêmes termes d'analyse, la constatation pure et simple d'un fait, un événement considéré comme un tout indivisible détaché du moment d'énonciation.

D'autres analyses plus récentes, concernant le grec ancien, nous ont semblé plus productives pour une approche empirique des fonctions de ce temps dans *La Chronique de Morée*. Pour C. M. Sicking, qui s'appuie sur une analyse d'occurrences de thèmes présent et aoriste à l'indicatif chez Hérodote, l'emploi de l'aoriste ne peut se limiter au perfectif et n'a rien de temporel¹⁴⁶ : « J'ai affirmé que le contraste entre thèmes d'Aoriste et de Présent n'a pas pour but la distinction entre une 'action en cours de développement' et une 'action pure et simple' ou le contraste entre actions 'terminées' avec des actions 'non-terminées'. De la même manière, l'utilisation des thèmes d'Aoriste et de Présent n'est liée ni à une quelconque caractéristique temporelle, ni à la chronologie de la situation à laquelle on fait référence... » Il aurait plus à voir avec la structure elle-même de la proposition où il joue un rôle central : « Les formes verbales de l'aoriste indicatif et les participes 1) sont destinées à une fonction centrale (ou sont le 'noyau') dans la proposition dont ils font partie, et 2) sont le prédicat d'une énonciation indépendante. »

βαρέθηκα « j'en ai assez », δίψασα « j'ai soif ». Mirambel, par ailleurs, analyse l'aoriste comme une forme temporelle momentanée.

¹⁴⁵ H. Seiler, *L'aspect et le Temps dans le verbe néo-grec*, 1952, p. 58-74.

¹⁴⁶ C. M. J. Sicking and P Stork. , *Two studies in the semantics of the verb in classical greek*, 1996, p. 103: « I have argued that the contrast between AS and PS does not serve the purpose of distinguishing 'une action en cours de développement' and 'une action pure et simple', or of contrasting 'completed' actions with actions that are 'not-completed'. Nor is the use of AS or PS bound up with any 'temporal' characteristics, or with the chronology, of the situation(s) referred to.... Aorist indicative verb forms and participles 1) are to be assigned focus function (or: are the 'nucleus') in the clause they are part of, and 2) are the predicate of a self-contained statement. »

Des études sur l'aspect dans le *Nouveau Testament* présentent également des points de vue intéressants. Ainsi la signification aspectuelle de l'aoriste indicatif est, selon B. M. Fanning, « un point de vue externe considérant un événement comme un tout, incluant son début et sa fin, sans qu'il y ait de référence à sa construction interne.»¹⁴⁷ D'après R. J. Decker, qui a travaillé, lui aussi, sur le *Nouveau Testament*, l'emploi de l'aoriste aurait beaucoup plus à voir avec la structuration de la narration qu'avec l'expression du passé¹⁴⁸ : « La dominance de la forme de l'aoriste devrait être vue, non pas comme une marque de la signification de passé de l'aoriste, mais plutôt comme le principal moyen de structurer la narration et d'esquisser les événements d'arrière-plan qu'implique le récit. »

Bien sûr, il ne faut pas oublier que ces deux analyses sont faites dans le cadre de l'étude de l'aspect dans le *Nouveau Testament*, que celui-ci présente un état spécifique de la langue grecque et un style propre. Mais cette langue, par certains points, se rapproche de celle de *La Chronique de Morée*, en particulier par ses marques d'oralité. Ce qui apparaît également dans ces différents points de vue, c'est une interprétation commune de ce qu'est intrinsèquement l'aoriste, c'est-à-dire son caractère indivisible, qui permet de construire des événements sans rapport les uns avec les autres, de produire un ordre discontinu dont l'un des effets est de rendre possible l'enchaînement point à point des procès, l'un en enclenchant un autre, propriété de première importance dans le récit. Cette construction d'un ordre discontinu implique aussi une notion de séparation qui permet d'introduire une distance entre deux entités, autre propriété qui intervient particulièrement dans le cas où les entités en question sont des sujets.

La question que nous nous poserons maintenant est la place qu'occupe l'aoriste dans la langue médiévale de *La Chronique de Morée* et les valeurs aspectuelles qu'il y prend. Le point le plus important à souligner, nous semble-t-il et nous l'avons déjà évoqué au début de ce chapitre, c'est sa fonction narrative, sa capacité à construire, comme nous venons de le dire, une suite d'événements et à assurer le déroulement de l'histoire¹⁴⁹. L'étude d'un exemple va permettre d'éclairer notre propos.

441-445

Nous sommes dans la première partie de *La Chronique*, qui raconte la quatrième Croisade. Le narrateur en est au moment du récit où il doit expliquer pourquoi les Croisés partirent pour Constantinople au lieu de Jérusalem.

Ἐνταῦθα ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, θέλω τοῦ νὰ σκολάσω
 ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγήσομαι, ἄλλο νὰ καταπιάσω,
 τὸ πῶς ἐγένη ἡ ἔμποδος αὐτῶν τῶν πελεγρίνων,
 445 καὶ ἀφήκαν τὸ ταξίδι τοὺς ἐκεῖνο τῆς Συρίας,
 καὶ ἀπῆλθαν κ' ἐκερδίσασι τὴν Κωνσταντίνου πόλιν.

Là je vais commencer à partir de maintenant,

¹⁴⁷ B. M. Fanning, *Verbal Aspect in New Testament Greek*, 1990, p.255: « that (the aorist indicative) of « external viewpoint concerning an occurrence as a whole, including beginning and end-point, without reference to its internal make-up . ».

¹⁴⁸ R. J. Decker, *Temporal deixis of the greek verb in the gospel of Mark with reference to verbal aspect*, 2001, p. 98 : « The dominance of the aorist form would then be seen, not as evidence of the past-time meaning of the aorist, but rather as the principal means of structuring the narrative and sketching the background events that carry the storyline».

¹⁴⁹ Voir à ce sujet S. de Vogüé, « L'effet aoristique », *Mélanges offerts à Antoine Culioli*, 1995, p. 257-259.

Je veux laisser ce que j'ai l'intention de raconter
 Et entreprendre quelque autre récit :
 Comment *survint* l'empêchement pour les pèlerins
 Qui *laissèrent* leur route pour la Syrie,
 445 *Partirent* pour Constantinople et la *conquirent*.

Cette occurrence nous semble particulièrement pertinente au sens où nous avons dans le même passage la présence effective du narrateur qui se manifeste par l'emploi de la première personne et de deux temps du discours, le futur et le présent, ἄρξομαι ἀπ' ἐδῶ, *je vais commencer à partir de maintenant*, θέλω τοῦ νὰ σκολάσω ἐτοῦτο ὅπου ἀφηγήσομαι, ἄλλο νὰ καταπιάσω, *je veux laisser ce que j'ai l'intention de raconter et entreprendre quelque autre récit*, et l'amorce d'une nouvelle histoire, τὸ πῶς ἐγένη, *comment survint...*. Le début du passage est consacré à l'intervention du narrateur, qui annonce un nouvel épisode, la narration des faits est signalée par τὸ πῶς, qui a ici un rôle qualifiant : ce que le narrateur se propose de faire, c'est de nous raconter comment les choses se sont passées. En utilisant une suite de prédicats à l'aoriste, ἐγένη, κὶ ἀφῆκαν, κὶ ἀπῆλθαν κ' ἐκερδίσαν, *survint, laissèrent, partirent et conquirent*, qui fait rapidement le résumé de son récit, il s'efface de l'histoire pour laisser parler les faits transformés en événements, par cela même que chaque prédicat induit un changement de situation. L'aoriste ouvre grâce au τὸ πῶς un espace imaginaire complètement séparé du moment de narration. Il construit des événements qui s'ordonnent les uns à la suite des autres, dans l'ordre nécessaire du récit. L'utilisation systématique de la parataxe et l'itération de la liaison κὶ renforcent encore l'impression d'entrer dans un autre monde, celui qui va nous faire revivre les prouesses des Croisés de la quatrième Croisade.

L'emploi de l'aoriste dans *La Chronique* met en jeu un certain ordonnancement des procès, se construisant à travers des configurations énonciatives qui vont créer des effets de sens comme la succession, l'achèvement ou l'accomplissement qui semblent être des traits constitutifs de l'aoriste. Des éléments tels que l'organisation de la phrase, la présence de marqueurs méta-discursifs et bien sûr la sémantique du prédicat utilisé vont fournir les conditions de son emploi. Nous allons nous efforcer, par l'étude d'un certain nombre d'exemples, de définir les éléments contextuels qui mettent en jeu ces propriétés inhérentes à l'aoriste. Elles permettent au Chroniqueur de faire avancer son récit en s'appuyant sur des structures syntaxiques récurrentes, la plupart du temps à sens temporel, ou encore d'attirer l'attention de son auditeur-lecteur sur l'importance que prend l'accomplissement de tel ou tel événement dans le déroulement de l'histoire.

Le récit ne se contente pas de raconter des événements, il met aussi en scène des protagonistes qui sont à l'origine des événements. Une part importante est ainsi accordée aux relations entre individus. Dans ce cadre-là, l'aoriste a un emploi spécifique : sa capacité de créer un ordre discontinu et d'introduire ainsi une notion de séparation lui permet d'établir une distance entre les sujets, chaque fois que le contexte y invite.

3.2.3. Occurrences de l'aoriste : succession, achèvement ou accomplissement, distanciation

La fonction première de l'aoriste dans *La Chronique* est d'assurer la progression du récit. C'est pourquoi nous insisterons d'abord sur sa propriété de succession : comme nous l'avons signalé plus haut, une des valeurs essentielles de

L'aoriste est de représenter un événement considéré dans sa globalité, situé dans le passé et n'impliquant pas l'énonciateur. Comme seules les bornes du procès, c'est-à-dire son premier point et son dernier point, sont prises en compte, chaque occurrence est considérée comme un tout indépendant, ainsi l'ordre discontinu de l'aoriste va permettre d'exprimer dans le récit une suite d'actions autonomes les unes par rapport aux autres, créant de cette manière un effet de succession. L'aoriste dans le type de passages que nous avons examiné – nous ne nous sommes préoccupés que du discours narratif – est utilisé justement pour exprimer des enchaînements d'événements et raconter une histoire. Nous en donnerons un certain nombre d'exemples en analysant de quelle manière ils s'organisent : en effet des éléments syntaxiques récurrents sont liés à son emploi.

Ainsi l'absence de liaison entre des propositions favorise l'apparition de l'aoriste. Nous avons déjà vu dans le chapitre sur la narration combien l'utilisation de l'asyndète était courante dans *La Chronique de Morée*. Ce procédé particulièrement efficace pour faire participer l'auditeur-lecteur à l'action est mis en oeuvre dans l'exemple qui suit.

251-555

Dans ce passage, qui se situe au tout début de *La Chronique*, le marquis de Montferrat vient chercher l'approbation du roi de France, pour entreprendre la nouvelle croisade.

Οικονομήθη παρευτὺς ἐκεῖνος ὁ μαρκήσιος·
ἀπὸ τὴν Λάτσα ἐξέβηκεν, ἀπέρασειν τὰ ὄρη,
ὅπου χωρίζουν τὴν Φραγκίαν ἀπὸ τὴν Λουμπαρδίαν.
Τοσοῦτον γὰρ ὠδήγεψε, εἰς τὴν Φραγκίαν ἀπῆλθε,
255 εὔρεν τὸν ρῆγαν στὸ Παρίσι, τὴν ρῆγαιναν ὁμοίως·

Notre marquis se *mit* aussitôt aux préparatifs de son voyage,
Il *sortit* de Lantza, *passa* les montagnes
Qui séparent la France de la Lombardie.
Il *fit* ainsi tant de route qu'il *arriva* en France,

255 Il *trouva* le roi à Paris, ainsi que la reine.

Les verbes, très nombreux, sont tous à l'aoriste à l'exception d'un présent de valeur générale. Les actions s'enchaînent, chacune rendue indépendante de l'autre et par l'emploi de l'aoriste qui envisage chaque événement comme un tout et par l'absence de liaison, entraînant ainsi un effet de succession. C'est par ce procédé que le narrateur nous montre la progression du chevalier, que nous suivons dans son voyage, étape après étape. Nous sommes ainsi placés dans le vif de l'action. Les verbes utilisés sont essentiellement des verbes de mouvement, ἐξέβηκεν, ἀπέρασειν, *sortit*, *passa*, ὠδήγεψε, ἀπῆλθε, *il fit de la route*, *il arriva* ; nous verrons dans un chapitre suivant les concernant le rôle essentiel qu'ils occupent dans la narration. La construction uniforme des propositions en asyndète, procédé stylistique fréquent dans *La Chronique*, est créatrice de rythme, puisque toute l'attention est concentrée sur les prédicats qui se juxtaposent, et renforce l'effet de succession.

Cet emploi de l'aoriste est généralement lié à des structures syntaxiques récurrentes, fonctionnant comme des marqueurs méta-textuels qui, associés à l'aoriste, jouent un rôle dans l'articulation du récit. Nous allons répertorier celles qui apparaissent le plus fréquemment.

Ce sont d'abord l'emploi des verbes de perception ἀκούω, βλέπω, *entendre*, *voir* au sens d'*apprendre* ou des verbes de cognition comme μαθαίνω, *apprendre*, et d'adverbes temporels récurrents liés à l'emploi de l'aoriste, ἐντούτῳ, ἐνταῦτα que nous traduirons par [*a*]lors ou *ainsi*. Les occurrences de ἀκούω et βλέπω sont

extrêmement fréquentes. Ces verbes eux-mêmes à l'aoriste, toujours employés soit dans une subordonnée à sens temporel introduite par *ὡς* ou *ὡσάν*, soit sous la forme d'un participe aoriste (*ἀκούσων*, *ἀκούσοντα*, *ιδών*, *ιδόντα*) ou encore d'un infinitif substantivé, (*τὸ ἰδεῖ*, *τὸ ἀκούσει*), sont suivis chaque fois d'une série d'aoristes. Les adverbes *ἐντούτῳ*, *ἐνταῦτα*, qui semblent, dans ce cas d'emploi, être synonymes et signifient dans toutes les occurrences examinées à *ce moment-là*, sont aussi utilisés par le conteur pour souligner un point déterminant du récit ; ils apparaissent à la même fréquence et les deux emplois se côtoient souvent. Etant donné la récurrence de ces procédés destinés à faire progresser le récit, nous nous contenterons du commentaire d'un cas qui nous semble particulièrement parlant pour illustrer chacun des procédés.

Dans cet exemple, nous allons trouver deux marqueurs temporels, l'adverbe *ἐντούτῳ* et une temporelle introduite par *ὡς* avec un verbe de cognition.

2930-2936

Après s'être emparé de Corinthe, d'Argos et de Nauplie, le prince Guillaume assiège Monemvassia qui se rendra au bout de trois ans, poussée par la famine.

- 2930 Ἐντούτῳ ἀργήσασιν ἐκεῖ τρεῖς χρόνους γὰρ καὶ πλέον·
ἐκεῖνοι τῆς Μονοβασίας, οὐκ εἶχαν τί νὰ φάγουν,
ἐφάγασιν τοὺς ποικτικοὺς ὁμοίως καὶ τὰ κατσία·
οὐ εἶχαν πλέον τὸ τί νὰ φάουν, μόνον καὶ τὰ κορμιά τους.
Κι ὡς εἶδαν τὴν στενοχωρίαν, τὸν θάνατον ἐμπρὸς τους,
2935 βουλὴν ἀπήρην ἐνομοῦ τοῦ νὰ ἔχουν προσκυνήσει.
Συμβίβασιν ἐζήτησαν τοῦ πρίγκιπα Γυλιάμου.

- 2930 Lors on *resta* là pendant trois ans et même davantage ;
Les habitants de Monemvassia n'avaient pas de quoi manger,
Ils *mangèrent* et les rats et les chats ;
Ils n'avaient plus de quoi manger, juste leurs propres corps.
Et quand ils *virent* leur détresse, la mort devant eux,
Ils *priront* ensemble la décision de faire allégeance.
Ils *requiront* des convenances auprès du prince Guillaume.

Dans cette occurrence, l'adverbe *ἐντούτῳ* signale un point capital, la prise de Monemvassia qui constituera une étape essentielle dans la conquête de la Morée. Guillaume a juré de ne pas quitter l'endroit sans avoir pris la place forte, malgré la résistance des habitants, qui explique la durée du siège. L'aoriste *ἀργήσασιν*, *on resta*, associé à l'adverbe qui marque le début du siège permet de rendre compte d'un intervalle de temps que l'on envisage non pas en cours de développement, mais comme une totalité, *trois ans et même davantage* ! L'aoriste qui suit, *ἐφάγασιν*, *ils mangèrent*, traduit aussi un événement appréhendé comme un tout et représentant la conséquence du siège.

Nous allons nous trouver en face du même phénomène avec le verbe *βλέπω*, *voir*, c'est-à-dire *comprendre*, qui va mettre en évidence, grâce à son mode de construction, à savoir prédicat d'une subordonnée introduite par la conjonction de temps *ὡς*, *ὡς εἶδαν*, *quand ils virent*, le point à partir duquel se produit un changement et qui entraîne l'emploi de l'aoriste. Pour les Grecs de Monemvassia, le moment est venu de prendre une décision, il n'y a plus qu'une solution pour ne pas mourir, se rendre.

Cet enchaînement d'aoristes s'interprète comme une suite d'événements dont l'un permet à l'autre de lui succéder. Ce qui est particulier à *La Chronique de Morée*,

c'est l'accent mis sur le point de bascule grâce à des éléments lexicaux quasiment formulaires, procédé largement employé par le Chroniqueur¹⁵⁰.

La conjonction ἀφότου est un autre marqueur méta-textuel notable qui favorise l'apparition de l'aoriste. On peut la trouver sous les formes ἀφῶν, ἀφοῦ, ἀφότε avec le sens de *quand, après que, depuis que*, mais elle peut prendre aussi le sens causal de *puisque*. Ἀφότου, forme hellénistique issue du grec ancien ἀφ' ὅτου¹⁵¹, signifie précisément ἀπό τότε που, à *partir du moment où*. Cette conjonction induit un mode de procès, qui va constituer l'aoriste de la subordonnée de temps, toujours antéposée, en événement permettant le franchissement entre un avant et un après. Nous nous intéresserons d'abord à l'aoriste contenu par la subordonnée introduite par ἀφότου.

371-372

Lors des préparatifs de la quatrième Croisade, un accord a été trouvé avec Venise, qui armera des bateaux pour transporter les Croisés.

Καὶ ἀφότου ἐκπληρώσασιν (1) τὲς συμφωνίης ἐκεῖνες,
ἀπηλογίαν ἀπήρασιν (2) οἱ Φράγκοι καβαλλάροι·

Et quand ils eurent accompli leurs accords,
Les chevaliers Francs prirent congé.

Quelque chose a dû avoir lieu, pour qu'autre chose soit possible. L'événement 1, c'est-à-dire la négociation, doit s'être déroulé pour rendre possible l'événement 2, c'est-à-dire le départ de l'expédition. En grec, c'est chaque fois l'aoriste qui a été utilisé, alors qu'à la traduction nous avons utilisé un passé antérieur pour exprimer cette valeur. L'ordre séquentiel des prédicats rend déjà implicite cet effet d'antériorité, et la simple construction en asyndète est très fréquente. Mais l'emploi de ἀφότου l'explícite, le met en évidence en conférant au prédicat de la proposition qu'il introduit le statut d'un événement préalable. Ce marqueur temporel intervient principalement quand le narrateur arrive à un moment-clé de son récit et la proposition subordonnée joue alors un rôle d'articulation dans la gestion de la narration.

Nous allons examiner une autre occurrence¹⁵², en nous intéressant d'une part à l'aoriste de la subordonnée, de l'autre à celui de la principale, ce qui nous permettra de mieux cerner la spécificité de cette construction.

973-976

La Ville a été conquise et les Croisés décident de choisir parmi eux un empereur. Cette tâche a été confiée à douze sages, qui viennent rendre compte de leur décision.

Κὶ ἀφότου ἐσωρεύτηκαν οἱ πάντες τοῦ φουσσάτου
εἰς τὰ παλάτια τὰ λαμπρὰ τοῦ βασιλέως ἐκεῖνα,
975 ἓνας ἀπὸ τοὺς δώδεκα, ὁ φρονημώτερός τους,
τὸν λόγον τους ἐβάσταξεν, ἐμφάνισεν το πρᾶγμα, ...

Et quand tous ceux de la troupe se furent réunis
Dans le splendide palais de l'empereur,
975 L'un des douze, le plus sage d'entre eux,

¹⁵⁰ Occurrences de type similaire avec des prédicats à l'aoriste exprimant un état interne : 18-19, 1808-1811, 3060-3064. A contrario, nous donnons un exemple d'emploi au présent historique, beaucoup plus rare : 754 -756.

¹⁵¹ Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής, 1998, p. 247.

¹⁵² Occurrence de même profil : 2435-2437.

Prit la parole, leur *exposa* la chose

Il faut d'abord remarquer que tous les prédicats du fragment sont à l'aoriste, mais que l'un d'entre eux, ἐσωρεύτηκαν, *se furent réunis*, s'interprète comme étant antérieur à l'acte de parole, τὸν λόγον τοὺς ἐβάσταξεν. Il se trouve au tout début du fragment, dans la subordonnée introduite par ἀφότου. Le rôle charnière du marqueur temporel est évident. Nous sommes à la conclusion de l'épisode, il s'agit d'annoncer à tous les Croisés qui sera le nouvel empereur, et le premier empereur latin. Toutes les conditions doivent être remplies pour que l'annonce soit possible : la troupe au complet est présente, οἱ πάντες τοῦ φουσσάτου, dans le lieu exactement approprié, le palais de l'empereur, τὰ παλάτια τὰ λαμπρὰ τοῦ βασιλέως ἐκεῖνα. Et c'est l'emploi de ἀφότου suivi de l'aoriste et placé en position initiale qui les met en évidence. Notre attention va alors se porter sur l'action qui représente l'aboutissement d'un processus, τὸν λόγον τοὺς ἐβάσταξεν, ἐμφάνισεν το πρᾶγμα, *prit* la parole, leur *exposa* la chose. Le premier événement étant advenu, un deuxième va maintenant être rendu possible : l'annonce de la décision peut se faire publiquement. Cette prise en compte assumée par l'aoriste est le deuxième trait caractéristique de l'aoriste, sur lequel nous allons nous pencher dans le point suivant.

Ainsi, dans ces deux emplois d'aoriste, chacun désignait, pour celui de la subordonnée de temps, le point de bascule qui allait permettre un franchissement, et, pour celui de la principale, le point de départ d'une autre situation : ἀφότου pose les conditions préalables nécessaires à la mise en place d'une nouvelle phase.

Si l'aoriste se caractérise par sa faculté à marquer une succession, il peut aussi faire porter l'attention sur le terme d'une entreprise, la donnant comme achevée ou accomplie selon le prédicat utilisé et il permet au Chroniqueur de la mettre en évidence, comme le montre le vers 860 qui finalise l'épisode où les Croisés s'emparent pour la deuxième fois de Constantinople :

Οὕτως, ὡσάν σε τὸ λαλῶ, ἐπίαστη ἔτοτε ἡ Πόλις,
C'est ainsi, comme je te dis, que fut prise alors la Ville.

Un certain nombre de formes à l'aoriste vont donc marquer l'achèvement d'une entreprise et présenter alors cet effet de termination, qui est un des traits attachés à l'aoriste. Les verbes concernés par ces cas sont la plupart du temps des verbes téléiques, qui impliquent une action qu'on mène à terme, dont on cherche la réussite.

Passons à l'examen de quelques exemples qui présentent cette configuration, en tentant de voir les relations qui s'établissent entre l'emploi de l'aoriste et la sémantique verbale¹⁵³.

Les deux exemples suivants concernent un domaine privilégié dans *La Chronique de Morée*, celui des négociations, et présentent bien des similitudes, puisque les verbes utilisés appartiennent au même champ lexical. Le processus de négociation est lié à l'idée de la réussite. Tout est mis en œuvre pour que les discussions aboutissent à un accord. Nous verrons alors l'aoriste prendre une valeur téléonomique en lien avec la sémantique du prédicat.

364

Les Croisés de la quatrième Croisade viennent de passer des accords avec Venise, qui accepte de les

¹⁵³ Occurrences de même profil : 305 ; 620-621.

transporter en Terre Sainte.

Προστάγματα ἐποιήσασιν, ἔγραψαν, ἐβουλλώσαν.
Ils conclurent des traités, les écrivirent, les scellèrent.

431-432

Les Francs, qui n'ont pu remplir les conditions du traité passé avec Venise, acceptent de l'aider à reprendre Tzara.

Ἐνταῦθα ἐσυμβιβάστησαν οἱ Φράγκοι, τὸ ἐστεργήσαν·
ἐποίησαν τὰς συνθήκας τοὺς καὶ τὰς συμβιβασέας τοὺς·

Lors les Francs *trouvèrent* une conciliation, *l'approuvèrent*;
Ils *établirent* leurs traités et leurs accords.

Les verbes employés contiennent en eux-même leur télos, γράφω, *écrire (des traités)*, συμβιβάζω, *trouver un accord*, βουλλώνω, *sceller un accord*, στέργω, *approuver*, tant par leur sens que par le temps utilisé, c'est-à-dire l'aoriste qui exprime l'accomplissement, et mettent en évidence des actions dont les conséquences ne doivent pas être négligées. Mais il faut aussi remarquer la construction de ces prédicats en asyndète dans un système de concaténation, qui met en évidence l'enchaînement logique de la négociation : on cherche d'abord des points d'accord, puis on rédige, et chacun sait que chaque mot a son poids, et enfin on s'engage à respecter ces accords. Seul, l'aoriste, qui peut construire un ordre discontinu, rend possible le franchissement de chaque étape. Ces traités, ces accords sont le fruit de longues tractations et auront à être respectés.

Les deux autres occurrences concernent un domaine tout aussi central dans *La Chronique de Morée*, celui du champ de bataille.

1160-1161

Dans la guerre franco-bulgare, l'empereur Baudouin et ses hommes vont être pris dans une embuscade et perdre la vie sans pouvoir livrer combat. Voilà comment le narrateur conclut l'épisode.

πάσα στρατιώτης εὐγενῆς πρέπει νὰ τοὺς λυπᾶται
διὰ τὸ ἀπεθάναν ἄδικα δίχως νὰ πολεμήσουν.

Tout soldat bien-né doit compatir pour eux,
Car ils *ont donné* injustement leur vie, sans combattre.

4085-4087

Au terme de la bataille de Pélagonia, les Grecs prennent le dessus et le prince Guillaume doit rendre les armes et se constituer prisonnier.

4085 Μὴ προὔ ἀποθάνουν ἄδικον θάνατον εἰς τὸν κόσμον,
ὅλοι ἐπαραδόθησαν κι ὁ πρίγκιπας ἀτός του.
Οὐδέν ἐγλύτωσαν τινές, μόνη ἡ φτωχολογία·

4085 Plutôt que de mourir d'une mort inutile pour le monde
Tous *se rendirent*, et le prince en personne.
Personne n'y échappa, sauf la piétaille.

Les deux passages racontent la fin d'une bataille. Mais le premier se termine en tragédie par un massacre, tandis que l'autre trouve son issue dans une reddition. Malgré ces différences notoires, ils constituent chacun la conclusion du combat qui vient d'être mené et qui voit la défaite des Francs, ce qui se traduit chaque fois par l'emploi d'un aoriste téléonomique, ἀπεθάναν, *ils sont morts*, ἐπαραδόθησαν, *ils se rendirent*, qui marque, cette fois, la face opposée à la réussite, celle de l'échec. Dans le premier cas, cette mort n'est pas une simple mort qui a eu lieu un jour précis, le narrateur nous parle de l'injustice de toute mort de combattant qui meurt sans combattre. C'est le narrateur et son auditeur qui s'apitoient sur le sort de ces malheureux soldats et l'adverbe ἄδικα, *injustement*, renforce encore la valeur de

l'aoriste. Le terme de mort inutile, ἄδικον θάνατον, revient dans la deuxième occurrence, mais l'aoriste ἐπαραδόθησαν, *ils se rendirent*, exprime l'accompli de l'action qui va permettre d'y échapper.

Ainsi, dans ces quatre occurrences, nous avons vu s'appliquer la valeur téléonomique que peut prendre l'aoriste, s'appliquant à des verbes qui contiennent sémantiquement leur télos : dans le cadre des négociations, on peut parler de téléonomie réussie, tandis que dans les circonstances de bataille, il s'agissait de téléonomie non aboutie.

Les occurrences que nous venons d'analyser présentaient des aoristes à effet terminatif, allant jusqu'à montrer pour certains un caractère de haut degré en mettant en évidence des faits, qui pouvaient avoir pour le lecteur-auditeur valeur d'exemple, la conclusion d'un traité, la mort inutile de guerriers. Dans tous les cas, l'aoriste ne met pas l'accent sur l'aspect temporel, même s'il situe les événements dans le passé, mais plutôt sur le terme d'une action, constituée comme événement et donnée à voir.

Cet effet de termination, nous le retrouvons dans des structures syntaxiques particulières qui sont la proposition relative à l'aoriste d'une part, la complétive à l'aoriste d'un verbe de parole introduite par τὸ πῶς d'autre part. Commençons par la proposition relative qui est un cas intéressant à étudier. Elle met en effet en place une relation particulière entre les prédicats mis en rapport grâce au pronom. Nous avons jusqu'à maintenant parlé de propriété d'enchaînement de l'aoriste : un événement en appelle un autre et c'est ainsi que se déroule l'histoire. Dans le cas de la relative à l'aoriste, l'ordre séquentiel des prédicats échappe à cette règle et ne suit pas l'ordre chronologique des faits. Nous allons le constater dans l'exemple suivant :

28-29

Au tout début de *La Chronique de Morée* où le narrateur présente les causes de la première Croisade, Pierre l'Ermite fait au pape le triste constat de la situation dans laquelle se trouve le Saint-Sépulcre.

Λοιπὸν θρηνῶντας ἐστράφηκεν καὶ εἰς τὴν Ρώμην ἦλθεν·
τοῦ Πάπα ἀφηγήσατον τὰ ἤκουσεν καὶ εἶδεν.

En se lamentant donc, il s'en retourna et s'en fut à Rome,
Il raconta au Pape ce qu'il avait entendu et vu.

Il est bien évident que pour celui qui écoute le récit, les faits relatés par Pierre l'Ermite, τὰ ἤκουσεν καὶ εἶδεν, *ce qu'il avait vu et entendu*, sont antérieurs au moment où il les rapporte, ἀφηγήσατον, au pape et le français de la traduction fait apparaître un temps de l'antériorité. L'aoriste n'est pourtant pas porteur de cette valeur : que se passe-t-il donc dans notre texte grec ? Nous dirions que l'effet d'antériorité est donné par l'emploi conjoint du pronom relatif τὰ, *ce que*, objet commun aux deux prédicats, qui infère une analepse et de l'aoriste à effet terminatif attribuant un relief particulier au témoignage, τὰ ἤκουσεν καὶ εἶδεν, celui de faits indéniables et insupportables pour un chrétien. Ce que le saint homme en personne relate sera à l'origine de la première Croisade.

L'étude de cette occurrence comportant une proposition relative nous a permis de mettre en évidence une autre modalité de l'effet de termination exprimé par l'aoriste. Elle nous a montré que l'aoriste, en tant que tel, n'avait rien à voir avec l'antériorité. Seul le contexte peut induire cet effet de sens. L'aoriste, quant à lui, permet encore ici de mettre l'accent sur le terme d'une action.

Une autre construction, que nous avons d'ailleurs déjà rencontrée, entraîne quasi obligatoirement un aoriste qui échappe à l'enchaînement chronologique. C'est l'emploi de τὸ πῶς commandé par un verbe de parole. Dans les deux cas que nous allons présenter, il introduit du discours indirect.

5243-5244

Le prince de Morée a envoyé au devant des Turcs, qui se mettent à son service, Ancelin de Toucy. Celui-ci rencontre leur chef Mélik, qui lui explique les raisons de sa défection.

Κι ἀπαύτου ἄρχισε(1) νὰ λαλή καὶ νὰ τοῦ ἀφηγάται
τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν τὸ πῶς ἦλθεν(2) ἐνταῦτα.

Puis il *commença* à parler et à lui raconter
De quelle façon et pour quelle raison il *était* venu là.

6055-6057

Le comte de Provence écoute son épouse lui raconter de quelle manière elle a été bafouée par ses sœurs, la reine de France et la reine d'Angleterre.

6055 Κ' ἐκεῖνη φοβιζόμενη εἶπεν (1) του τὴν ἀλήθειαν,
τὸ πῶς ἀπῆλθε (2) διὰ νὰ ἰδῆ τὲς δύο τῆς ἀδελφάδες
κ' ἐκάθισεν (2) ὁμοῦ μὲ αὐτὲς διὰ νὰ παραδιαβάσουν·

Et celle-ci, effrayée, lui *dit* la vérité,
Comment elle *était venue* voir des deux sœurs,
Et *s'était assise* à côté d'elles pour converser ;

Nous ferons une seule analyse pour les deux occurrences. Nous sommes dans la même problématique que celle posée par la relative : l'ordre séquentiel des aoristes ne correspond pas à l'ordre chronologique. En effet si l'on considère l'ordre logique du déroulement des faits, (2) se passe avant (1), et c'est pour cette raison que nous avons utilisé dans la traduction en français un plus-que-parfait. Faut-il voir pour autant dans l'aoriste grec une expression d'antériorité ? D'abord l'emploi de τὸ πῶς n'est pas anodin, il a un rôle qualifiant, il va nous donner le comment et le pourquoi d'une action, il reprend d'ailleurs un nom qu'il va ensuite caractériser, τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν dans le premier cas, τὴν ἀλήθειαν dans le deuxième cas. Nous ne sommes donc pas dans une logique temporelle. Il nous semble encore une fois qu'il faut plutôt s'orienter vers les propriétés inhérentes à l'aoriste et voir dans les aoristes (2) ἦλθεν, ἀπῆλθε, ἐκάθισεν, la propriété de termination de l'aoriste, qui met l'accent sur l'accomplissement de l'action : son sujet est engagé et qualifié par l'action qu'il vient d'accomplir, le chef turc est désormais passé au service du prince de Morée, la comtesse de Provence s'est assise au même rang que ses sœurs qui sont reines.

Un dernier effet permis par l'aoriste se manifeste dans les situations où le récit fait intervenir des personnages et implique des relations entre ces personnages, c'est-à-dire des relations entre sujets. L'aoriste, qui, rappelons-le, produit un ordre discontinu, établit, dans ce genre de contexte, une distance entre les sujets comme dans des relations invitant à la déférence (rapports entre suzerains et vassaux) ou impliquant des sentiments d'hostilité, c'est-à-dire dans toutes les relations où il y a une absence totale de connivence. Cet effet de distanciation est particulièrement mis à l'œuvre dans les situations interlocutoires, dont nous ferons une étude spécifique dans le chapitre consacré aux verbes de parole. Nous nous contenterons de présenter ici un exemple de cet emploi.

935-938

Après la prise de Constantinople, douze sages, au grand secret, doivent élire un empereur latin. Le doge de Venise, qui fait partie des éligibles, vient les prévenir qu'il ne se sent pas digne de cet honneur.

935 Κ' ἐκεῖνος, ὡς πανφρόνιμος κ' εἰς ὅλα ἐπιδέξιος,
σπουδαίως ἀπήλθε εἰς ἐκεινοῦς, τοὺς δώδεκα φρονίμους,
τὴν θύραν ἀκριοχτύπησεν διὰ τὰ τὸν ἀφραστοῦσιν,
καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοῦς· Ἄρχοντες, ἀφκραστήτε·

935 Et celui-ci, en homme très sage et habile en tout,
Vint en diligence près d'eux, ces douze sages,
Frappa à la porte juste assez pour qu'ils l'entendent
Et leur parla ainsi : Seigneurs, prêtez attention...

De nombreux éléments sont mis en œuvre pour marquer la solennité de l'instant. Le modalisateur σπουδαίως, *en diligence*, les adjectifs valorisants πανφρόνιμος κ' εἰς ὅλα ἐπιδέξιος, *très sage et habile en tout*, pour le doge, φρονίμους, *sages*, pour les douze, ainsi que le verbe ἀκριοχτύπησεν, *il frappa doucement*, indiquent la gravité du moment. Les trois verbes à l'aoriste, construits en parataxe, créent un effet de succession et expriment l'enchaînement des faits. Le verbe de mouvement dont le temps marque un accompli, σπουδαίως ἀπήλθε, *il vint en diligence près d'eux*, met en place la situation propice à l'intervention du doge. Le moment de la parole, καὶ εἶπεν οὕτως πρὸς αὐτοῦς, *il leur parla ainsi*, est lui aussi mis en relief grâce au verbe modalisé par l'adverbe οὕτως (cet adverbe οὕτως suivi de l'indication du destinataire, πρὸς αὐτοῦς, a un caractère formulaire et revient avec quelques variantes après le verbe λέγω introducteur de discours direct). Le terme utilisé pour désigner les douze électeurs, Ἄρχοντες, *Seigneurs*, montre toute la déférence que témoigne le doge à l'égard de ses interlocuteurs. Tout le contexte donc indique un moment particulier, unique, de la plus grande exception, et l'emploi de l'aoriste de λέγω, εἶπεν, *il parla*, introduit par un καὶ qui ponctue le vers, exprime la distance respectueuse que garde le doge et souligne la mesure de l'enjeu.

3.2.4. Conclusion sur l'emploi de l'aoriste dans *La Chronique de Morée*

Pour conclure sur l'aoriste dans *La Chronique de Morée*, nous pouvons dire que, sur le plan morphologique, sont apparues les formes que nous retrouverons en grec moderne, malgré la persistance d'un certain nombre d'aoristes archaïques, utilisés très souvent pour des raisons métriques. En ce qui concerne son emploi, nous assistons à une certaine continuité avec le grec ancien et ses valeurs fondamentales n'ont guère changé : il exprime toujours un événement coupé du moment d'énonciation, ce qui va permettre au narrateur de plonger son auditeur-lecteur dans les temps anciens, le temps héroïque des dynasties franques vieux de plusieurs siècles, dont il rapportera les événements. Comme pour toutes les formes du révolu, les valeurs prises par l'aoriste sont des valeurs construites dans l'étroite relation qui s'établit entre la forme verbale et son contexte ; son apparition est souvent liée à des éléments lexicaux, à caractère quasi formulaire, qui indiquent les articulations du récit. Il joue ainsi un rôle primordial dans le fonctionnement narratif et assure la progression du récit. L'analyse de son emploi dans *La Chronique de Morée* montre que les différents effets de sens qu'il peut induire s'expliquent par toutes les propriétés qui lui sont attachées : elles permettent d'une part l'expression de la succession, mettant en évidence l'enchaînement des événements, comme si le narrateur s'effaçait devant eux, leur laissait leur propre autonomie, d'autre part celle

de la termination, grâce à laquelle sont soulignés l'achèvement ou l'aboutissement de tel ou tel événement ou de tel ou tel acte. Ceux-ci prennent quelquefois un caractère idéologique, prouvant la légendaire fourberie des Grecs ou montrant la vaillance des Francs, aussi bien dans les désastres que dans les victoires militaires. Ces deux traits caractéristiques de l'aoriste, succession et termination, permettent de rendre compte de son usage et de sa fonction essentiellement narrative dans *La Chronique de Morée*. Le dernier trait caractéristique de l'aoriste mis en œuvre dans *La Chronique* est sa faculté à créer une distance, propriété qui entre en jeu dans un contexte où s'établissent des relations entre sujets, particulièrement dans des situations interlocutoires où l'émetteur installe une distance voulue par les circonstances.

3.3. Les fonctions de l'imparfait dans le récit

A côté de l'aoriste, l'imparfait tient une place importante dans la narration et entre pour une part non négligeable dans la création d'un monde fictif. Les deux temps forment un couple indissociable, l'aoriste assurant la dynamique narrative, l'imparfait fournissant les informations nécessaires à sa compréhension. C'est lui qui, dans *La Chronique de Morée*, va dresser le décor des événements, et donner de la réalité au récit que fait le narrateur. Mais il peut aussi avoir un rôle narratif, soit dans l'expression de l'itération, soit dans des emplois plus complexes de type modal qui sont en étroite relation avec leur environnement contextuel et dépendent de la représentation que se fait l'énonciateur d'un événement. S'il peut remplir toutes ces fonctions, c'est grâce aux propriétés particulières, morphologiques et aspectuelles qui le constituent.

3.3.1. Les formes de l'imparfait

L'imparfait, temps du révolu, se construit sur le thème du présent. Comme nous l'avons déjà dit en début de ce chapitre, à l'époque de *La Chronique de Morée*, le verbe est en pleine évolution et on assiste à une simplification des catégories verbales¹⁵⁴. Du point de vue désinentiel, les formes de l'imparfait se rapprochent de celles du grec moderne, en revanche il n'en est pas de même pour les valeurs aspectuelles qu'il peut prendre : il conserve en effet des emplois du grec ancien disparus du grec moderne.

En ce qui concerne les désinences personnelles, à la voix active, elles se confondent avec celles de l'aoriste : $-\alpha$, $-\epsilon\varsigma$, $-\epsilon\nu$, $-\alpha\mu\epsilon$, $-\alpha\tau\epsilon$, $-\alpha\nu/-\alpha\sigma\iota$ (formes choisies pour des raisons métriques). Quant aux verbes contractes, ils gardent la plupart du temps leur forme ancienne d'imparfait : 680 $\acute{\epsilon}\mu\acute{\eta}\nu\alpha$, 273 $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota$, sauf pour la 3^{ème} pers. du pluriel où apparaissent des types modernes en $-\acute{\omicron}\upsilon\sigma\alpha\nu$: $\acute{\alpha}\gamma\alpha\pi\acute{\omicron}\upsilon\sigma\alpha\nu$ 117, $\acute{\epsilon}\pi\omicron\theta\acute{\omicron}\upsilon\sigma\alpha\nu$ 117, $\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha\nu$ 120. Il y a quelquefois des confusions entre les formes contractes : $\acute{\epsilon}\zeta\acute{\eta}\tau\alpha\varsigma$ 3747, $\acute{\epsilon}\zeta\acute{\eta}\tau\epsilon\iota$ 7665.

A la voix médio-passive, l'imparfait est apparemment peu employé. Pour la première conjugaison, on trouve à la troisième personne du singulier les désinences $-\epsilon\tau\omicron(\nu)$ / $\omicron\tau\omicron(\nu)$: $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\iota}\nu\omicron\tau\omicron\nu$ 43 / $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\epsilon}\nu\epsilon\tau\omicron\nu$ 999, $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\iota}\nu\epsilon\tau\omicron\nu$ 151, $\epsilon\acute{\upsilon}\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\epsilon\tau\omicron\nu$ 417, à la troisième personne du pluriel les désinences $-\omicron\nu\tau\alpha\nu/-\omicron\nu\tau\eta\sigma\alpha\nu$: $\iota\sigma\acute{\iota}\acute{\alpha}\zeta\omicron\nu\tau\alpha\nu$ 929,

¹⁵⁴ Voir au sujet de l'histoire de la langue, Hatzidakis, *op. cit.*, pour les thèmes de présent, A, 1905, pp. 266-322 – G. Horrocks, *Greek : A History of the Language and its Speakers*, 1997, pp. 234-246 – H. Tonnet, *Histoire du grec moderne*, 2003, pp. 125 -129.

έρχονται 1640, έρχονται 2768, ηύρέσκονται 1217, εύρισκόντησαν 4186. Le suffixe en -ονται (-οντο étant la désinence classique) présente une terminaison en -αν par analogie avec l'actif. Quant à la désinence en -όντησαν, elle est modelée sur la 3^{ème} personne de l'imparfait du verbe être, ήσαν. La troisième personne du singulier en -ετον s'est construite sur le modèle de la nouvelle forme du pluriel, avec le (ν) final rappelant celui de la troisième personne du singulier à l'actif [-εν]¹⁵⁵. Pour la deuxième conjugaison, la plupart des formes ne s'éloignent pas du modèle ancien, mais l'on voit aussi apparaître des formes construites en analogie avec les présents passifs : ainsi άφηγάτον 30 est formé à partir du présent άφηγάται¹⁵⁶. En général, ces imparfaits présentent une formation encore instable, avec des survivances de type ancien et de nouvelles formes qui anticipent sur ce qu'elles seront en grec moderne et ne présentent déjà plus l'augment temporel : άγάπα 2658, άγαπούσαν 117.

3.3.2. Les emplois de l'imparfait

Avant de passer à l'étude spécifique de l'imparfait dans *La Chronique de Morée*, nous rappellerons les propriétés de l'imparfait en grec, pour juger de sa place dans la langue médiévale, en particulier celle de *La Chronique*. Elles renvoient à ses caractères morphologiques qui le rattachent d'une part au présent par son thème, d'autre part à l'aoriste par ses marques temporelles (augment, désinences). En grec ancien, l'imparfait contraste généralement avec l'aoriste, qui indique le constat pur et simple d'un fait considéré dans sa globalité, alors qu'avec l'imparfait, « on s'intéresse au développement de faits passés »¹⁵⁷. En grec moderne, Tzartanos présente ce temps comme un révolu qui garderait les caractéristiques du présent¹⁵⁸.

Ces premières analyses, un peu schématiques, méritent d'être approfondies. Le thème du présent, à la différence de celui de l'aoriste qui marque une action considérée comme un tout indivisible, indique cette dernière en cours de réalisation : seule est prise en compte la partie médiane de l'action ; ce thème ouvre pour le procès un espace continu, non structuré. C'est à cause de cette propriété de continuité que l'on retrouvera l'imparfait dans les énoncés à portée générale, échappant à toute circonstance particulière, comme dans les énoncés descriptifs, itératifs ou habituels.

Par ailleurs l'imparfait, appartenant au révolu par ses marques temporelles et correspondant à un procès antérieur au moment de l'énonciation, y transpose sa propriété de continuité et construit d'autre part un repère temporel différent de celui qui renvoie au moment de l'énonciation. Le procès qui a perdu son autonomie, puisqu'il n'est plus concomitant au moment d'énonciation, aura besoin d'un point d'ancrage fourni par un élément du contexte, très souvent un verbe à l'aoriste. L'imparfait, se trouvant ainsi mis à distance du plan de l'assertion, est alors susceptible d'emplois modaux, c'est-à-dire d'emplois qui mettent en jeu un point de vue : chaque fois que le point de vue de l'énonciateur est engagé, nous aurons pour le

¹⁵⁵ G. Horrocks, *op. cité*, 1997, p. 250.

¹⁵⁶ J. M. Egea, *op. cité*, 1988, p. 86.

¹⁵⁷ J. Humbert, *op. cité*, 1945, p. 139.

¹⁵⁸ A. Tzartanos, *op. cité*, 1946, volume A', p. 267 : « 'Ο παρατατικός έν γένει είναι για τὸ παρελθὸν ὃ, τι ὁ ένεστῳτάς για τὸ παρὸν : L'imparfait, en général, est pour le passé ce qu'est le présent pour le moment présent » Cette analyse, qui porte sur le grec moderne, peut être retenue pour l'imparfait en grec, quelle qu'en soit l'époque.

révolu l'imparfait ou le présent historique, leur emploi étant cependant très différent, comme nous le verrons dans l'étude du point suivant sur le présent historique¹⁵⁹.

C'est aussi la propriété de continuité de l'imparfait qui va permettre d'expliquer l'emploi en grec ancien d'imparfaits qui surprennent et vont disparaître dans la traduction en français ; nous en retrouverons souvent l'emploi dans *La Chronique de Morée*. Dans ce cas, un verbe à l'aoriste précède un imparfait et semble entraîner son emploi, en dehors d'une relation logique ou temporelle. Cet imparfait marque une « continuité qualitative », par rapport à un premier terme établi par l'aoriste. Un exemple emprunté à *La Chronique de Morée* va nous permettre d'éclairer ce fonctionnement de l'imparfait qu'A. Culioli appelle le phénomène d'ἀκολουθία, c'est-à-dire d'entraînement¹⁶⁰.

528-529

Après la prise de Tzara, les Vénitiens se joignent à l'expédition des Croisés contre Constantinople.

Καὶ ἀφότου ἐσυμβιβάστησαν οἱ ἅπαντες τοῦ φουσσάτου
ἀπὸ τὴν Τσάρα ἐξέβησαν ὠρθῶσαν καὶ ὑπαγαίναν·

Et quand la troupe *se fut mise d'accord*,
Elle *sortit* de Tzara, *se mit en ordre* et elle *s'en allait*.

Après une subordonnée introduite par ἀφότου et suivie de l'aoriste (nous avons vu le rôle de ce marqueur dans le chapitre précédent), qui marque un événement accompli et permet à ceux qui vont suivre d'avoir lieu, le Chroniqueur utilise trois verbes de mouvement, deux employés à l'aoriste, le dernier à l'imparfait. Le départ se décline en trois phases différentes. Tous les trois sont placés dans un ordre de succession nécessaire pour exprimer un enchaînement chronologique. Si c'est le cas pour les deux premiers aoristes, ἐξέβησαν, ὠρθῶσαν, *elle sortit, se mit en ordre*, qui initient l'événement, c'est-à-dire le départ des troupes, le dernier utilisé à l'imparfait, ὑπαγαίναν, *s'en alla*, ne marque plus une simple succession, mais une continuité du mouvement entrepris ; celui-ci est envisagé cette fois dans sa nature de mouvement maintenant en cours. Nous passons ainsi d'une logique d'occurrence, c'est-à-dire le moment où le départ des troupes va avoir lieu, à une qualification du mouvement : ὑπαγαίναν nous montre le déploiement des hommes en marche. Même s'il y a ici une succession de faits, le choix de l'imparfait, mis en relief par sa place en fin de vers, met en évidence la progression des troupes.

Dans *La Chronique de Morée*, ce sont, d'une part, le caractère de continuité que revêt l'imparfait, d'autre part sa faculté à présenter des états antérieurs disjoints du moment de l'énonciation qui l'autorisent à jouer un rôle spécifique dans le récit. Il permet de représenter dans le révolu un espace temporel indéterminé, où peut exister un état de choses qui n'est plus au moment où le narrateur s'exprime. D'abord, donnant accès à un espace non structuré, il interviendra pour dresser le décor des histoires dans lesquelles le conteur veut bien entraîner son auditoire et construire l'arrière-plan du récit ; pour ce faire, le Chroniqueur utilisera différentes

¹⁵⁹ Voir § 3.4.

¹⁶⁰ A. Culioli, *Notes sur l'imparfait en grec ancien*, Groupe de recherche sur l'aspect en grec ancien, 1-06-2003. Voici la citation d'un exemple de ce phénomène : Lysias, *Contre Eratosthène. 15-16*, ταῦτα διανοηθεῖς(1) ἐφευγον(2), *sur ces réflexions je pris la fuite*. Un premier terme (1), à l'aoriste, est posé : Lysias qui cherche à s'échapper se rappelle qu'il y a deux issues. Ce constat fait grâce à un aoriste, le deuxième terme qui en découle (2) sera à l'imparfait qui permet cette fois une continuité qualitative.

configurations d'emploi, dont nous verrons des échantillons. Nous trouverons aussi l'imparfait au cours de la narration des événements dans des emplois où jouera le point de vue du narrateur ; dans ce domaine que nous qualifierons de subjectif, peuvent jouer les relations entre les personnages du récit ou encore entre le narrateur et son public. Nous serons alors attentifs aux relations qui s'établissent entre les différents temps des prédicats.

3.3.3. Occurrences de l'imparfait et arrière-plan du récit

Nous appelons arrière-plan du récit tout ce qui n'est pas événement et ne participe pas à la progression du récit. Comme nous venons de le dire, cette possibilité donnée à l'imparfait de créer les formes d'arrière-plan ne peut exister qu'en relation avec les formes qui constituent la dynamique narrative (aoriste, présent historique) et vient en complémentarité. Dans le cas de cet emploi, l'imparfait peut avoir un simple rôle de présentation d'indices indispensables pour la cohérence du récit. Il s'agit aussi bien des localisations spatiales et temporelles, c'est-à-dire ce qui constitue le cadre du récit, que de la présentation des personnages, qui vont être les protagonistes de ce récit et dont le narrateur nous délivre des informations concernant leur identité ou leur personnalité. L'emploi de l'imparfait est alors associé à l'emploi d'adverbes ou à des structures syntaxiques récurrentes, tout comme nous en avons fait état pour l'aoriste. Il peut aussi apparaître dans des unités de texte plus amples, ménager une pause dans le récit par une description et introduire ainsi indirectement une tension dramatique dans la mesure où l'action est laissée en suspens.

Nous nous intéresserons d'abord à sa fonction de présentation. Cet emploi de l'imparfait permet de qualifier, de caractériser un état de choses qui va servir de cadre à une action qui, quant à elle, s'exprimera à l'aoriste. L'imparfait va présenter les circonstances préalables d'un événement et il est alors associé à des adverbes. Il permet par exemple de situer un cadre historique, et dans ce cas-là, c'est un adverbe de temps qui apparaît, ou un cadre géographique, et il est alors accompagné d'un adverbe de lieu : donnons un premier exemple de cet emploi.

124-127

Le récit de la quatrième Croisade va commencer.

125 τὸ ἔτος ἑτότε ἔτρεχεν τὸ ἀπὸ κτίσεως κόσμου
ἕξι χιλιάδες, λέγω σε, κ' ἑφτά ἑκατοντάδες,
καὶ δεκαεῖς μοναχοῦς χρόνους εἶχεν τὸ ἔτος,
οἱ κόντοι ἐκεῖνοι ἐνώθησαν, ...,

Lors s'étaient écoulées après la fondation du monde

125 Six-mille ans, je te le dis, et sept cent-
Seize années, c'était cette année-là,
Où ces comtes se réunirent, ...

Dans cette occurrence, où, après le prologue, sont décrits les préparatifs de la quatrième Croisade, deux imparfaits, ἔτρεχεν, *courait*, précédé de l'adverbe ἑτότε, *alors*, et εἶχεν, *avait*, précisent un cadrage temporel qui indique le moment où l'on va décider d'entamer l'expédition, acte marqué par un aoriste ἐνώθησαν, *ils se réunirent*. L'imparfait signale une continuité indifférenciée dans l'écoulement du temps, alors que l'aoriste marque un événement, le premier d'une série constituant l'aventure qui va être racontée ; une relation de concomitance s'installe entre les deux prédicats, celui qui montre le temps qui se déroule et qui va servir de cadre à

cet événement historique et celui qui présente ledit événement, en effet nous avons la présence simultanée d'un espace ouvert, l'imparfait de ἔτρεχεν et εἶχεν et d'un espace fermé, l'aoriste de ἐνώθησαν.

Cet usage de l'imparfait permet aussi au Chroniqueur de faire à son auditoire la présentation des personnages qui vont se succéder au cours de sa narration, d'abord en les nommant :

132-133

Ὁ πρῶτος ἦτον ὁ Παντουῆς, κόντος ἦν τῆς Φιλάνδρας,
τὸν δεύτερον ἐλέγασιν τὸν κόντον τῆς Τσαμπάνιας,

Le premier *était* Baudouin, comte de Flandres,
Le deuxième, on l'*appelait* le comte de Champagne...

Ou bien en précisant leur qualité de suzerain : il s'agit ici de Johannis, roi de Valachie.

1030-33

Λοιπὸν ἐτότε ὅπου λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκείνον
ἦτον ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος,
τῆς Ἄρτας καὶ τῶν Γαινινῶν καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου
κὺρ Ἰωάννην τὸν ὠνόμαζαν, Βατάτσης τὸν ἐπίκλην.

Donc à l'époque dont je te parle, en ce temps-là,
Le maître de la Valachie et de toute la Grèce,
De Arta, de Iannina et de tout le Despotat,
Était sire Johannis, ainsi on l'*appelait*, Vatatsis pour le nom.

On voit dans ces exemples que l'imparfait introduit une disjonction temporelle entre les temps anciens évoqués par le Chroniqueur et le moment de sa narration et lui permet de placer son public dans ce passé. Les états qui s'expriment par l'imparfait, εἶχεν, *avait*, εὕρισκετον, *se trouvait*, ἦτον, ἦν, *était*, ἐλέγασιν, ὠνόμαζαν, *on le nommait*, signalent que quelque chose est révolu par rapport au moment de l'énonciation, comme le met en évidence une formule récurrente dans *La Chronique*, ἐτότε ὅπου λαλῶ, *à l'époque dont je te parle*, par laquelle se manifeste la présence du narrateur *hic et nunc* ; ils indiquent aussi une concomitance avec l'objet de la narration, ἐτότε ὅπου, *à cette époque dont...* Ce qui prime, c'est donc l'existence d'un état qui ne s'interrompt pas dans le passé, mais qui n'a plus cours au moment de l'énonciation. C'est ainsi que le narrateur peut mettre en place tous les éléments, espace, temps, personnages, états, qui vont servir de cadre et de matériaux à sa fiction.

De même que l'aoriste était annoncé par des marqueurs méta-textuels d'emploi plus ou moins figé, l'imparfait peut apparaître dans des structures bien particulières qui mettent en évidence sa capacité de poser un cadre, mais qui relèvent aussi de la métrique du vers et de la formule. Ainsi reviennent régulièrement dans des structures stéréotypées des formes de l'imparfait, de manière toujours identique, la proposition qu'il régit formant un hémistiche.

Ce type d'imparfait revient ainsi très souvent dans une structure syntaxique très précise, celles de relatives introduites par ὅστις ou, la plupart du temps, par ὅπου, une des particules les plus utilisées en grec moderne sous sa forme moderne που, et employée dans le cas qui nous intéresse comme pronom anaphorique équivalent de ὁ ὁποῖος, ἡ ὁποία, τὸ ὁποῖον. D'abord relatif locatif ou adverbe interrogatif indirect indiquant le lieu, ὅπου a pris graduellement la fonction d'objet

indirect, puis direct et enfin celle de sujet¹⁶¹. Ces particules viennent qualifier des personnages, des lieux.

Examinons quelques cas de cette structure quasi formulaire :

10-13

Nous sommes au début de *La Chronique* où l'on nous donne les motifs de la première Croisade.

10 Κι ὡς ἦρε τοὺς χριστιανοὺς, ὁμοίως τὸν πατριάρχην,
οἵτινες ἐδουλεύασιν ἐκεῖ στὸν ἅγιον Τάφον,
 τὸ πῶς τοὺς **ἀτιμώνασιν** τὸ ἀβάφτιστον τὸ ἔθνος,
 ἐκεῖνοι οἱ Σαρεκηνοὶ **ὅπου** τὸν **ἀφεντεύαν**...

10 Et il trouva les chrétiens, tout comme le patriarche
Qui étaient asservis là-bas sur le lieu du Saint-Sépulchre,
 Ils étaient bafoués par la race des infidèles,
 Ces Sarrasins *qui en étaient les maîtres* ...

1528-1529

Sgouros, remarquable adversaire des Francs, est réfugié dans la forteresse de Corinthe et va opposer une véritable résistance.

ἽΟ Σγοῦρος γὰρ ὁ ἐπαινετὸς ἐκεῖνος ὁ στρατιώτης,
ὅπου εἰς τὸ κάστρο **εὕρισκετον** ἐκεῖνον τῆς Κορίνθου,

Sgouros donc, ce fameux soldat,
Qui se trouvait dans cette citadelle de Corinthe, ...

3477-3478

Le narrateur aborde l'épisode de la défaite de Pélagonia.

Λοιπὸν, ὡς ἂν ἐπλήθυνεν τοῦ βασιλέως ἡ μάχη
ὅπου ἀγωνιέτον πάντοτε κύρ Θεόδωρος ὁ Δούκας,

Donc comme s'amplifiait la guerre décidée par l'empereur
Que menait sans avoir de cesse sire Théodore Doukas, ...

Chaque fois, l'imparfait permet d'abord de qualifier le substantif déterminé par la relative, τοὺς χριστιανοὺς, *les chrétiens*, οἱ Σαρεκηνοὶ, *les Sarrasins*, ὁ Σγοῦρος, *Sgouros*, τοῦ βασιλέως ἡ μάχη, *la guerre de l'empereur*, mais ces relatives présentent souvent aussi un caractère accentué de qualification, insistant sur l'impiété des infidèles ou au contraire sur la valeur des individus. Le verbe employé est toujours un verbe statif, le plus souvent εἶχεν, *il avait*, ἦτον, ἦν, *il était*, εὕρισκετον, *il se trouvait* ou encore un verbe qui indique une condition comme ἐδουλεύασιν, *ils étaient asservis*, ἀφεντεύαν, *ils étaient les maîtres*, ou plus rarement des verbes d'accomplissement comme ἀγωνιέτον, *il menait (la guerre)*.

L'emploi de l'imparfait peut prendre lui-même un caractère formulaire. Le terme de « formulaire » ne s'applique pas seulement à l'imparfait, mais, comme nous l'avons vu dans le chapitre concernant les procédés narratifs (chapitre 2), à des effets de récurrence propres au style épique et à une tradition de transmission orale. Ainsi reviennent régulièrement des formes stéréotypées d'imparfait, la proposition qu'il régit formant un hémistiche. En voici quelques exemples :

336 ντὲ Ἄντουλο τὸ ἐπίκλην του, **οὕτως** τὸν ὠνομάζαν
 Dandolo de son nom, *ainsi l'appelaient-on*

412 ἽΟ δοῦκας γὰρ τῆς Βενετίας, **ὡς φρόνιμος** ὅπου ἦτον
 Le doge de Venise, *en homme sage qu'il était*

449 εἶχε ἀυτάδελφον κακόν, Ἵ **Ἀλέξιον** τὸν ἐλέγαν
 Il avait un frère mauvais, *Alexis l'appelaient-on*

¹⁶¹ Voir à ce sujet G. Horrocks, *op. cit.*, 1997, p. 225.

559 στὸν θρόνον τὸν ἐκάθισαν, οὕτως τυφλὸς ὡς ἦτον.
Ils le mirent sur le trône, *tout aveugle qu'il était.*

5229 Κι ὁ πρίγκιπας ὡς φρόνιμος καὶ καλοπαιδεμένος
κράζει τὸν μισὶρ Ἀνσελὴν, ντὲ Τοῦθ εἶχεν τὸ ἐπίκλην,

Et le prince en homme sage et courtois qu'il *était*
Appelle messire Ancelin, de Toucy *était* son nom,

Nous remarquerons que sur les cinq occurrences, trois présentent des verbes de parole, ὀνομάζω ou λέγω, ici *nommer, appeler*, les autres le verbe être, tous ces prédicats ayant des propriétés statives. Il faut parler aussi du οὕτως et du ὡς qui permettent de souligner une qualité du personnage. Ce procédé intervient soit pour nommer un nouveau personnage, soit pour insister sur ses vertus soit pour indiquer que nous passons à un autre moment de la narration où il est nécessaire de mettre en place un nouveau cadre, comme nous le montre l'exemple suivant.

731-733

Nous sommes à un moment-clé de la première partie, puisque nous voyons apparaître celui qui va usurper le pouvoir et assassiner le vieil Isaac et le tout jeune empereur Alexis.

Ἄφῶν οἱ Φράγκοι ἐξέβησαν ἐκεῖθεν ἐκ τὴν Πόλιν,
ὀκάποιος πλούσιος ἀνθρώπος, ἄρχων ἀπὸ τὴν Πόλιν,
Μούρτζουφλον τὸν ἐλέγασιν, οὕτως εἶχεν τὸ ἐπίκλην,..
[ἐλόγιασεν τὴν βασιλείαν μὲ πονηρίαν νὰ ἐπάρη.]

Alors que les Francs avaient quitté la Ville,
Un homme riche, archonte de la Ville,
Murtzuphle l'appelait-on, ainsi était son nom ...
[Décida de prendre le trône par ruse.]

La formule présentant le personnage, qui va bouleverser le cours du récit et provoquer la deuxième prise de Constantinople par les Francs intervient à un moment clé dans le déroulement de l'histoire. Le narrateur attire ainsi l'attention de son auditoire sur un personnage qui aura un rôle particulier dans la trame de son récit d'abord en le qualifiant, puis en le nommant grâce à un double emploi de l'imparfait, τὸν ἐλέγασιν, οὕτως εἶχεν ..., *l'appelait-on, ainsi il avait...*

L'imparfait n'a pas seulement une fonction de présentation ; largement utilisé dans la description, il sert alors essentiellement à mettre en scène une fiction et établir le décor des péripéties. La dynamique de l'histoire est momentanément suspendue, pour représenter dans l'espace imaginaire un objet de la fiction, temps, lieux, personnages, dont l'imparfait détaille les composants, créant ainsi indirectement une certaine tension dans le récit.

Ainsi, dans le fragment qui suit, la description de troupes venues en renfort et l'accumulation d'imparfaits créent un effet particulier.

1040-1042

1040 δέκα χιλιάδες ἦλθασιν, ὅλοι ἐκλεχτοὶ Κουμάνοι
μὲ Τουρκομάνους ἐκλεχτούς, ὅλοι ἐκαβαλλικεῦαν.
Ἄρματα εἶχασιν καλά, διαρίχια ἐφοροῦσαν·
οἱ μὲν κουτάρια ἐβάσταιναν κ' οἱ ἕτεροι βεργίτες.

1040 Arrivèrent dix-mille hommes, des Coumans tous triés sur le volet,
Avec des Turcomans triés sur le volet, tous *étaient à cheval.*
Ils *avaient* de bonnes armes, ils *portaient* des cuirasses.
Les uns *avaient en main* des lances, les autres des flèches.

Nous avons non seulement une description minutieuse de ces recrues d'élite, dont le point d'ancrage est un aoriste, ἦλθασιν, arrivèrent - nous en apprenons l'origine, l'armement détaillé -, mais encore plus intéressant est l'emploi récurrent de l'imparfait, ἐκαβαλλικεῦαν, *étaient à cheval*, εἶχασιν, *ils avaient*, ἐφορούσαν, *ils portaient*, ἐβάσταιναν, *avaient en main*, qui génère une vision de ces troupes ; grâce à ce procédé d'énumération, le temps semble suspendu et laisse l'auditeur-lecteur balayer du regard les troupes qui vont mettre en échec les guerriers francs.

Cet imparfait employé en série est utilisé aussi pour décrire plus longuement un personnage, dont on vante les mérites, et qui sera un protagoniste dans le récit, comme ici Geoffroy de Villehardouin, nommé pour la première fois dans *La Chronique* ; c'est le moment pour le narrateur de présenter sous tous ses aspects un homme qui va devenir le maître de la Morée.

160-167

160 εἷς ἀπὸ αὐτοῦς εὐρέθηκεν χρήσιμος καβαλλάρης·
 ἄνθρωπος ἦτο εὐγενικός, φρόνιμος ὑπὲρ μέτρου,
 μισὴρ Ντζεφρὲ τὸν ἔλεγαν, ντὲ Βιλαριτουή τὸ ἐπίκλην,
 καὶ μέγας πρωτοστράτορας ἦτον γὰρ τῆς Τσαμπάνιας.
 Ἐκεῖνος ἦτο ὁ μαίστορας καὶ ὁ πρωτοσύμβουλος του,
 165 ἐκείνου τοῦ μακαριτοῦ τοῦ κόντου τῆς Τσαμπάνιας,
 ὅπου τὸν ἐσυμβούλευεν νὰ ποιήσουν τὸ ταξεῖδιν.

160 Un d'entre eux se trouva valeureux chevalier ;
 C'était homme de noble lignée, sage plus que de mesure,
 On l'appelait messire Geoffroy, de Villehardouin était son nom,
 Et il était grand maréchal de Champagne.
 Il était maître et premier conseiller
 165 Du défunt comte de Champagne,
 Qu'il conseillait dans son entreprise d'expédition.

L'aoriste qui ouvre le passage, εὐρέθηκεν, *se trouva*, sert de repère temporel explicite à l'emploi de l'imparfait. Nous avons ensuite toute une liste de dénominations, articulées par des verbes statifs et hiérarchisées : d'abord les qualités morales exceptionnelles de l'homme, ensuite le nom, enfin son rôle auprès du comte de Champagne, en particulier pour la quatrième Croisade.

Cette aptitude à la description de l'imparfait est utilisée de manière privilégiée par le narrateur pour fixer un décor précis et varié au récit et à mettre en place tous les éléments nécessaires à la narration des hauts faits : lieux et personnages d'exception, qui vont introduire l'auditeur-lecteur dans l'espace de la fiction.

De même que la description, l'expression de la durée ou de l'itération que permet le caractère continu de l'imparfait constitue un auxiliaire de la narration en construisant la vision d'un monde particulier qui servira de toile de fond à la progression dramatique dans *La Chronique*.

L'imparfait peut ainsi contribuer à exprimer une durée, mettant en place un cadre, comme dans l'exemple suivant, où la durée n'est pas seulement quantifiée objectivement, en nombre d'années par exemple, mais aussi vécue qualitativement dans son écoulement.

112-119

Nous sommes à la fin du prologue et le Chroniqueur nous décrit le nombre grandissant de pèlerins se rendant à Jérusalem.

Ἐφότου γὰρ ἐπλάτυνεν τῶν Φράγκων ἡ ἀφεντία
 εἰς τὸ ρηγᾶτο τῆς Συρίας, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
 οὐδὲν **ἐδιάβαιναν** ποσῶς πέντε ἢ δέκα χρόνοι,
 115 ἐκ τὸ ρηγᾶτο τῆς Φραγκίας, ἀπὸ τὴν Ἀγλητέρραν,
 κι ἀπὸ τὰ ἄλλα ἕτερα τῆς Δύσεως τὰ ρηγᾶτα,
 ὅσοι **ἀγαποῦσαν** τὸν Χριστὸν κ' εὐσέβειαν **ἐποθοῦσαν**
 πολλοὶ ἐπεράσασι λαοί, πλήθος φτωχοὶ καὶ πλούσιοι,
 εἰς τὴν Συρίαν ἀπέρχονται εἰς τοῦ Χριστοῦ τὸν τάφον·

En effet lorsque *se fut étendue* la domination des Francs
 En royaume de Syrie, comme je te le conte,
 A peine cinq ou dix ans *passaient-ils*,
 115 Que du royaume de France, d'Angleterre,
 Et de tous les autres royaumes d'occident,
 Ceux qui *aimaient* le Christ et *souhaitaient* faire leurs dévotions
 Partirent en grand nombre, aussi bien des pauvres que des riches,
 Ils gagnent la Syrie pour le tombeau du Christ.

L'aoriste ἐπλάτυνεν et l'imparfait ἐδιάβαιναν nous introduisent dans un espace-temps où est mise en évidence une durée, induite par la sémantique des prédicats, πλατύνω signifiant *s'étendre* et διαβαίνω prenant le sens de *s'écouler* ; à la traduction, une forme temporelle marquant une action achevée pour l'aoriste, *se fut étendue*, s'imposait ; mais alors que nous avons une indication quantitative de temps pour ἐδιάβαιναν – ποσῶς πέντε ἢ δέκα χρόνοι, *à peine cinq ou dix ans* –, nous avons préféré garder un imparfait, *passaient*, pour respecter la nuance d'emploi du grec. La durée exprimée par le verbe à l'imparfait, ἐδιάβαιναν, implique en effet une manière plus subjective de vivre le temps : l'aoriste ἐπλάτυνεν marque un simple achèvement tandis que l'imparfait ἐδιάβαιναν nous plonge dans un espace dont l'indétermination est encore renforcée par la relative à l'imparfait, ὅσοι ἀγαποῦσαν τὸν Χριστὸν κ' εὐσέβειαν ἐποθοῦσαν, *ceux qui aimaient le Christ et souhaitaient faire leurs dévotions*, qui met ainsi en relief l'aoriste lui succédant immédiatement et marquant un événement, ἐπεράσασι, *ils partirent*.

De la même manière l'itération produit un espace homogène, qui campe tout un décor, ainsi que nous le constatons dans l'occurrence suivante.

3145-3150

Après la prise de Monemvassia, le pouvoir du prince de Morée est assis et ses vassaux s'installent, chacun sur leur territoire.

3145 Οἱ φλαμουριάροι τοῦ Μορέως ὁμοίως κ' οἱ καβαλλάροι
 ἀρχίσασιν νὰ πολεμοῦν κάστρη καὶ δυναμάρια,
 ὁ κατὰ εἰς στὸν τόπον του νὰ κάμνη τὸ ἐδικόν του·
 κι ὡσὰν τὰ **ἐκατασταίνασι** τὰ δυναμάρια ἐκεῖνα,
 3150 **ἀφήναν** τὰ ὑπονόμια τους, τὰ **εἶχαν** ἐκ τὴν Φραγκίαν,
 κ' **επαίρνασιν** τοῦ τόπου τους τ' ὄνομα ὅπου **ἐβάναν**.

3145 Les bannerets de Morée, ainsi que les chevaliers
 Commencèrent à édifier châteaux et places fortes,
 Chacun le faisant sur son propre lieu ;
 Et quand ils *construisaient* ces places fortes,
 Ils *renonçaient* aux noms qu'ils *tenaient* de France

3150 Et *prenaient* le nom du lieu qu'ils *occupaient*.

Un premier verbe à l'aoriste, ἀρχίσασιν νὰ πολεμοῦν, *commencèrent à édifier*, constitue un point d'ancrage à l'emploi de l'imparfait. Dès le début du fragment, l'idée d'itération est annoncée par les expressions ὁ κατὰ εἰς, *chacun* et τὸ ἐδικόν του, *son propre[lieu]*. Ensuite viennent toute une série d'imparfaits qui forment une unité. Nous avons, en tête de cet ensemble, un repère temporel marquant

une indétermination dans le passé, la conjonction de temps ὡσάν suivie de l'imparfait, ὡσάν τὰ ἐκατασταίνασι, *quand ils construisaient*, les autres verbes à l'imparfait coïncidant avec ce repère. Nous allons donc trouver des occurrences sans spécificité : chaque vassal va installer son pouvoir en édifiant des forteresses et prendre le nom du lieu, d'où l'emploi d'une série d'imparfaits qui vont traduire cette homogénéité de l'action, ἐκατασταίνασι, ἀφήναν, ἐπαίρνασιν, ἐβάναν, *ils construisaient, ils laissaient, ils prenaient, ils occupaient*. A part le verbe statif, εἶχαν, tous les autres marquent un processus s'enclenchant dans une pluralité de procès qui n'est pas définie. L'imparfait exprime une action qui ne progresse pas et de même que pour les descriptions, il contribue à définir un arrière-plan du récit. Là, il ne s'agit pas pour le narrateur de créer un événement, mais plutôt de montrer à son public ce qui est en train de s'installer.

Les emplois de la description et de l'itération peuvent s'associer dans la narration. Ainsi dans l'occurrence que nous allons examiner maintenant, se côtoient des imparfaits de verbes sémantiquement différents, qui construisent un espace où description et itération sont étroitement mêlées.

5064

Après la défaite de Prinitsa, les Grecs veulent reprendre le combat et affronter les troupes de Morée. Mais le chef grec Cantacuzène va s'exposer au devant de ses troupes et être tué.

Ἐξέβη ἀπὸ τὸ ἀλλάγιν τοῦ ἀπάνω εἰς τὸ φαρίν του·
τὰ κούκουρά του ἐβάσταινε, τὸ ἀπελατίκι ἐκράτει·
ἀνάμεσα γὰρ τῶν Φραγκῶν καὶ τοῦ ἐδικοῦ τοῦ ἀλλάγι
ὑπάγαινε καὶ ἔρχετον φημίζοντα δρομαίως.

Il sortit de son bataillon, chevauchant sa monture ;
Il portait son carquois, tenait la masse ;
Entre les Francs et ses propres rangs
Il allait et venait à fond de train en paradant.

De la même manière ici, un aoriste ἐξέβη, *il sortit*, sert de point de repère et permet l'emploi des imparfaits. Cette fois, il n'y a pas d'indice temporel, d'abord sont utilisés des verbes statifs qui décrivent l'armement du guerrier, ἐβάσταινε, ἐκράτει, *il portait, il tenait*, et mis sur le même plan, suit le verbe de mouvement décomposé en deux temps, ὑπάγαινε καὶ ἔρχετον, *il allait et venait*. Ainsi a été construite la vision d'un homme, qui défie témérairement l'adversaire et cette vision est permise par cet emploi indifférencié de l'imparfait, qui ménage un moment hors du temps. La sémantique particulière de ce verbe de mouvement composé implique d'elle-même l'itération (nous le trouverons uniquement utilisé à l'imparfait), mais il était intéressant ici de pointer l'effet créé par cette homogénéisation du texte, qui construit une image de guerrier en mouvement ininterrompu.

Les derniers exemples que nous étudierons dans ce cadre comportent un marqueur temporel impliquant une itération. Il s'agit de l'adverbe πάντα, *toujours*, qui a une affinité avec l'imparfait en grec, sans doute parce qu'ils partagent la même propriété d'indétermination. Πάντα est un adverbe d'origine médiévale (τὸν πάντα χρόνον) et a gardé de cette époque ses valeurs en grec moderne. Il peut occuper deux positions, en étant soit antéposé au verbe, soit postposé et il aura alors une valeur différente. Nous allons comparer deux de ces occurrences dont la dernière est un des rares cas où l'adverbe est postposé au verbe.

5032

Les troupes du Grand Domestique préparent une riposte contre les Francs qui les ont battus à

Prinitsa.

Πάντα ὑπαγαίναν, λέγοντα τοὺς Φράγκους φοβερίζουν·
Toujours ils allaient de l'avant, proférant des menaces contre les Francs.

5298-5299

Nous sommes aux préparatifs de la bataille de Macryplagi et les Turcs qui viennent de rejoindre les Francs veulent être aux premiers rangs de la bataille contre les Grecs.

Λοιπόν, ὡσάν ἐξέβησαν ἀπὸ τὴν Ἀνδραβίδα,
οἱ Τοῦρκοι **ὑπαγαίνασι πάντα** εἰς τὴν ἐμπροστέλαν·

Dès lors qu'ils sortirent d'Andravida,
Les Turcs avançaient toujours à l'avant-garde ;

Dans le premier exemple, il faut noter tout d'abord la mise en relief de πάντα, placé d'une part en tête de vers et d'autre part avant le verbe de mouvement ὑπαγαίναν, *ils allaient*, que nous retrouverons le plus souvent dans cette configuration dans *La Chronique de Morée* (vers 3670, 4790). Si l'adverbe était situé après le verbe, nous aurions un effet beaucoup plus neutre : il semble que rien ne puisse arrêter cette marche. Dans cette position, grâce à l'emploi de l'imparfait, l'espace paraît s'ouvrir encore davantage pour ces troupes en marche, d'autant qu'il est suivi d'un participe, λέγοντα, *proférant*, construit lui aussi sur le thème du présent.

Dans le deuxième cas, le verbe prend une valeur itérative plus neutre, le πάντα mettant plus l'accent sur le substantif, εἰς τὴν ἐμπροστέλαν, *à l'avant-garde*, alors que dans l'occurrence précédente, il accentuait encore l'effet de mouvement en cours créé par l'emploi de l'imparfait.

Il ne nous apparaît pas nécessaire de développer davantage cette analyse, cette valeur itérative étant connue et partagée par de nombreuses langues. Passons plutôt à des cas d'emploi qui paraissent propres à la langue de *La Chronique de Morée* et qui ne concernent plus le cadre du récit, mais affectent le déroulement du récit lui-même.

3.3.4. Imparfait et représentations subjectives

En dehors des valeurs que nous venons d'évoquer, l'imparfait peut prendre des sens particuliers à valeur modale, au sens où y prévaut une valeur de point de vue, c'est-à-dire la représentation que se forge l'énonciateur, ici le Chroniqueur, d'un état de choses. Dans ces cas-là, il intervient dans le cours de l'histoire, en engageant son point de vue. Il est malaisé d'établir une classification satisfaisante de ces emplois, tant la valeur que prend l'imparfait dépend des relations complexes tissées entre les différents éléments de l'énoncé. Nous procéderons donc à l'examen des configurations dans lesquelles l'imparfait et l'aoriste sont associés. Dans un certain nombre de cas, la position des deux prédicats semble jouer un rôle, l'un des temps induisant en quelque sorte l'autre : ainsi lorsque l'imparfait précède l'aoriste, ce dernier met un terme à la situation exprimée par l'imparfait ; quand, au contraire, l'imparfait suit l'aoriste, soit il semble être dans la continuité qualitative de celui-ci, soit il opère une mise en saillance du prédicat. Mais les deux temps peuvent paraître construits en contraste, les prédicats ayant des agents différents et le narrateur menant le récit sous des angles différents.

Dans la configuration où l'imparfait est suivi d'un aoriste, ce type d'imparfait permet d'exprimer un état, dont va découler une action exprimée à l'aoriste, qui

marquera un basculement. Dans les exemples qui vont être étudiés, l'emploi de l'imparfait génère un état d'incertitude, d'attente auquel va mettre fin l'emploi d'un aoriste.

672-674

Alexis a été rétabli sur le trône par les Francs, mais, dès au pouvoir, il trahit ses alliés, contrairement aux souhaits de son père Isaac, qui sermonne son fils.

672 Ἐκεῖνος ἀπὸ τοῦ φόβου του κι ἀπὸ στεναχωρίας του,
οὐκ εἶχεν πῶς τὸ ἀρνηθῆ· εἶπεν καὶ μαρτυρᾶ τους
ἐκείνους τοὺς πανάπιστους ποὺ τὸν ἐσυμβουλέψαν.

Celui-ci, rempli de crainte et d'inquiétude,
Ne *pouvait* nier; il *parla* et il *dénonce*
Ces infidèles qui l'avaient conseillé.

Dans ce cas, l'imparfait précède donc l'aoriste, les deux propositions sont construites en asyndète, sans lien logique explicite. L'imparfait fait en quelque sorte état de la situation psychologique dans laquelle se trouve Alexis après le sermon de son père. Le groupe prépositionnel ἀπὸ τοῦ φόβου του κι ἀπὸ στεναχωρίας του, *rempli de crainte et d'inquiétude*, indique les causes de sa confusion et de son impossibilité à se justifier lui-même, état exprimé par l'imparfait οὐκ εἶχεν : il faut remarquer ici le rôle de la négation qui crée une impression d'incertitude. Va y mettre fin une réponse, εἶπεν καὶ μαρτυρᾶ, par laquelle le jeune empereur rejette la responsabilité de ses actes sur ceux qui l'ont conseillé, τους ἐκείνους τοὺς πανάπιστους ποὺ τὸν ἐσυμβουλέψαν, *ces infidèles qui l'avaient conseillé*, et qui lui permet de ne pas perdre la face. Remarquons l'emploi du présent historique qui vient en rupture de l'aoriste et met en avant-plan le deuxième verbe de parole μαρτυρᾶ, *il dénonce*.

Etudions maintenant un autre exemple du même type où nous trouvons une série d'imparfaits qui rendent compte d'une situation où règne une indétermination significative.

928-934

Un conseil de douze sages doit procéder à l'élection du nouvel empereur latin et le choix suscite de longs débats.

930 Πολλὰ ἐταραχεύτησαν ἀλλήλως μὲ τὰ λόγια,
διατὶ οὐκ ἰσιάζονταν ἐνομοῦ νὰ πιάσουν βασιλέαν·
ἐπεὶ τινὲς ἐλέγασιν κ' εἰς σφόδρα ἐπαινοῦσαν
τὸν δοῦκαν γὰρ τῆς Βενετίας, φρόνιμον κ' ἐπιδέξιον,
κ' ἐλέγαν ὅτι ἄξιος ἦτον διὰ βασιλέας.
Κι ἀπὸ τῆς τόσης ταραχῆς ὅπου εἶχασιν ἀλλήλως,
ὀκάποιος ἦλθεν κ' εἶπε το τὸν δοῦκα Βενετίας.

930 Ils débattirent longuement entre eux,
Car ils *ne s'accordaient pas* sur le choix d'un roi ;
Ainsi certains *désignaient* et *couvraient* de louanges
Le doge de Venise, sage et habile,
Et *disaient* qu'il *était* digne d'être roi.
Et, à la suite de la si grande discorde qui *régnait* entre eux,
Quelqu'un *vint le dire* au doge de Venise.

Le fragment est introduit et conclu par des aoristes, ἐταραχεύτησαν, *débattirent*, ἦλθεν και εἶπεν, *vint le dire*, qui encadrent toute une série de verbes à l'imparfait constituant un commentaire sur la nature des débats, οὐκ ἰσιάζονταν, *ne s'accordaient* ἐλέγασιν, *désignaient*, ἐπαινοῦσαν, *couvraient de louanges*, ἐλέγαν, *disaient*, εἶχασιν, *avaient*. Cette fois, les liens logiques sont explicites : διατὶ, ἐπεὶ,

γάρ et καί ; ajoutés à la succession d'imparfaits, ils semblent presque redondants. Un espace-temps sans repères temporels est créé et traduit l'âpreté des discussions. L'état d'incertitude est indiqué par la même construction syntaxique que pour l'exemple précédent, mais il est cette fois renforcé par une proposition relative venant qualifier la « *discordie* » : κὶ ἀπὸ τῆς τόσης ταραχῆς ὅπου εἴχασιν ἀλλήλως, *à la suite de la si grande discordie qui régnait entre eux*, et exprimé par l'imparfait. L'emploi des aoristes qui suivent, introduisant un élément particulier, c'est-à-dire la décision d'informer le doge de Venise, va y mettre fin et les débats seront clos par la visite du doge, qui propose à sa place le comte de Flandres.

Nous venons de voir que l'imparfait pouvait avoir un rôle narratif et introduire une orientation subjective dans le récit. Dans les cas où un verbe à l'aoriste précède l'imparfait, l'aoriste semble entraîner son emploi, sans qu'il y ait relation logique ou temporelle : en français, nous attendrions plutôt un passé simple. Nous retrouvons le phénomène d'ἀκολουθία, dont parle A. Culioli et que nous avons déjà évoqué au début de ce chapitre sur l'imparfait¹⁶². Cet imparfait marque la relation suivante : un premier terme est notifié par un aoriste établissant l'existence d'un fait ; va en découler le deuxième terme auquel l'imparfait donne « une continuité qualitative » ; l'action n'est plus envisagée comme simple occurrence, mais comme une représentation que s'en fait l'énonciateur. Nous verrons dans les exemples qui vont suivre que nous sommes dans cette configuration de cas.

1949-1950

Geoffroy de Villehardouin, devenu prince de Morée, répartit les terres entre ses vassaux.

1950 Τοῦ Ρομπέρτου ντὲ Τρεμουλά τέσσαρα φῖε τοῦ ἐδῶκαν,
τὴν Χαλανδρίτσαν ἔχτισεν κ' ἐλέγαν τον ἀφέντην.

1950 A Robert de Trémolay furent donnés quatre fiefs,
Il construisit Chalandritsa et en fut nommé (mot-à-mot on le nommait) seigneur.

Le passage dont sont extraits ces deux vers forme une unité, les différents vassaux et les fiefs qui leur sont attribués étant énumérés les uns après les autres. C'est maintenant au tour de messire de Trémolay d'être cité. Dans ce cas précis, deux verbes téléiques employés à l'aoriste sont suivis par un dernier verbe, de parole cette fois, à l'imparfait. Il est intéressant de noter la répartition des agents. Seul, l'aoriste ἔχτισεν a pour sujet Robert de Trémolay. L'aoriste ἐδῶκαν et l'imparfait ἐλέγαν partagent le même sujet. Les deux aoristes marquent deux actions qui se succèdent et dont la deuxième est la conséquence de la première. Le verbe ἐλέγαν, *il fut nommé*, procède autrement : il permet d'attribuer la qualité de seigneur à Robert de Trémolay. L'imparfait rend compte de cette opération qui se situe dans la suite des aoristes et dont il souligne le caractère qualitatif.

De la même manière, un aoriste peut entraîner une série d'imparfaits qui jouent un rôle de commentaire. Dans l'autre exemple que nous allons examiner, à deux aoristes succède une série d'imparfaits, dont l'emploi est rendu possible par un événement qui vient de s'accomplir.

2979-2984

Le prince de Morée vient de prendre Monemvassia, après un long siège. Il donne congé à ses troupes, mais reste dans la région qu'il va visiter.

¹⁶² Voir p. 84.

2980 Ἐνταῦτα ἐμισσέψασιν μικροὶ τε καὶ μεγάλοι
 κ' ἐνέμεινεν ὁ πρίγκιπας, ὥσάν σέ τὸ ἀφηγοῦμαι,
 κι οὕτως ἐκαβαλλίκευεν μετὰ τὴν φαμελιάν του,
 καὶ ἐπερπάτει ἐκ τὰ χωρία τοῦ μέρου τῆς Μονοβασίας,
 στὸ Ἑλεος κ' εἰς τὸν Πασσαβάν κ' εἰς τοὺς ἐκεῖσε τόπους·
 μετὰ χαρᾶς ἀπέρχετον κι ἀπέρνα τὸν καιρὸν του.

Lors petits et grands *partirent*
 2980 Et le prince resta, comme je te le raconte.
 Et ainsi il *chevauchait* avec sa suite,
 Et *traversait* les villages de la région de Monemvassia,
 Dans les contrées d'Hélos et de Passavent ;
 Il s'y *rendait* avec contentement et *prenait* son temps.

L'aoriste ἐνέμεινεν, *il resta*, marque le point initial à partir duquel une situation va pouvoir exister : le prince congédie ses troupes, mais décide de rester dans cette région pour mieux la connaître. A partir de là, nous pouvons avoir toute une série d'imparfaits, qui nous font entrer dans un contexte où sont qualifiées les différentes actions du prince, comme le traduisent les imparfaits ἐκαβαλλίκευεν, *chevauchait*, ἐπερπάτει, *traversait*, ἀπέρχετον κι ἀπέρνα, *se rendait et prenait*, et des modalisateurs comme μετὰ χαρᾶς, *avec contentement*, qui indiquent l'état subjectif dans lequel se trouve le prince. Un monde particulier est installé : le narrateur cherche, à travers la répétition de ces imparfaits, à faire partager à l'auditeur-lecteur le bonheur du prince qui parcourt son état juste conquis.

Nous nous contenterons de ces deux exemples, qui nous semblent représentatifs d'un usage de l'imparfait hérité du grec ancien. Nous serons amené à examiner d'autres occurrences de ce type dans le cadre du chapitre suivant sur les verbes de mouvement et de parole. Mais il est important de souligner ici que cet emploi particulier de l'imparfait, fréquent en grec ancien, tend à montrer que le Chroniqueur possédait suffisamment la langue grecque pour utiliser ce procédé. Il est difficile d'envisager cet emploi dans la traduction d'une œuvre française.

Dans les deux occurrences que nous venons d'examiner, un même sujet gouverne des verbes à l'aoriste et l'imparfait, celui-ci terminant toujours la proposition et semblant un prolongement qualitatif de l'aoriste ; nous avons parlé de phénomène d'entraînement. Mais les successions de verbes où l'aoriste précède l'imparfait peuvent créer un autre effet. Les deux prédicats fonctionnent, dans ce cas, de manière indépendante ; l'imparfait met alors un élément en saillance, comme nous allons le voir dans les exemples qui vont suivre, et assure ainsi une mise en relief du prédicat.

680-683

Nous sommes dans la première partie de *La Chronique*. Alexis a trahi ses promesses et laissé massacrer des Francs à l'intérieur de la ville. Son père Isaac s'adresse aux Croisés pour prouver sa bonne foi et rejeter toute responsabilité dans cette trahison.

680 Ἐξαφορμίστη πρὸς αὐτοὺς, μεθ' ὄρκου τοὺς τὸ ἐμήνα,
 ὅτι ποτὲ οὐκ ἤξευρεν τὴν ἀπιστίαν ἐκείνην,
 ὅπου ἔποικε ὁ υἱὸς αὐτοῦ μετὰ τοὺς δημηγέρτες.

680 Il se justifia devant eux, leur *déclara* (mot-à-mot *déclarait*) sous serment
 Que jamais il n'*avait été informé* de cette perfidie
 Qu'*avait commise* son fils avec les révoltés.

Ce sont deux verbes de parole qui ouvrent le discours du vieil empereur. Cette fois encore le premier verbe, ἐξαφορμίστη, *se justifia*, est à l'aoriste, il annonce le discours et exprime la volonté d'Isaac. L'imparfait ἐμήνα, *déclara*, dont

le prédicat est de même nature sémantique que l'aoriste, prend la valeur d'entraînement que nous venons d'analyser. C'est le deuxième imparfait, οὐκ ἤξευρεν, *il n'était pas au courant*, introduit par ὅτι et constituant le discours de l'empereur qui, nous semble-t-il, est mis en saillance : les dénégations de ce dernier soulignent son désir de sincérité et son empressement à faire allégeance aux Croisés, le prédicat marquant une gradation vers le haut degré, comme l'indiquent d'une part l'emploi de l'adverbe ποτέ, *jamais*, et de la négation οὐκ, d'autre part la position du prédicat au centre du vers. La phrase se clôt par un aoriste à valeur de termination, ἔποικε, qui renforce encore la mise en relief de l'imparfait.

Si, dans le cas précédent, l'imparfait qui était mis en relief n'était pas entraîné par l'aoriste, il figurait dans une proposition subordonnée. Dans la deuxième occurrence que nous allons examiner, les deux prédicats sont encore deux verbes de parole ; ils ont encore un même agent mais cette fois ils sont dans deux propositions indépendantes l'une de l'autre.

3438-3440

Le Grand Sire, seigneur d'Athènes, a pris les armes contre le prince Guillaume. Vaincu, il est envoyé par le prince à la cour du roi de France pour être jugé. Le roi lui accorde son pardon.

τὸν ρῆγαν εὐχαρίστησεν καὶ μετ' αὐτοῦ τὴν κούρτην.

Καὶ μετὰ ταῦτα δεόμενος τὸν ρῆγαν **ἐπαρεκάλει**

3440 νὰ γράψῃ πρὸς τὸν πρίγκιπα τὴν τήρησιν τῆς κούρτης,

Il remercia le roi et avec lui sa cour.

Et après cela, il *pria* (mot-à-mot priait) instamment le roi

3440 D'écrire au prince le jugement de la cour.

L'imparfait ἐπαρεκάλει, mot à mot, *il le priait*, n'a pas de relation de dépendance avec l'aoriste du vers précédent, εὐχαρίστησεν, *il le remercia*. Seul le déroulement chronologique des événements les place l'un après l'autre, comme le montre le marqueur temporel μετὰ ταῦτα, *après cela*. Ce sont deux procès autonomes, qui se succèdent dans le déroulement du temps. L'imparfait prend une connotation particulière, sa propriété de continuité lui permettant d'impliquer l'agent dans l'action qu'il accomplit. Celle-ci est particulièrement importante pour le Grand Sire, puisqu'il joue sa réconciliation avec le prince de Morée. Il y a une attente de sa part qui se traduit par l'emploi de deux prédicats sémantiquement proches, l'un au participe présent δεόμενος, *le sollicitant*, l'autre à l'imparfait, ἐπαρεκάλει qui prend ainsi une valeur de haut degré.

Dans les deux occurrences que nous avons examinées, nous avons donc rendu compte d'un emploi de l'imparfait, qui notait l'engagement de l'agent dans son action et mettait le prédicat en saillance. Dans d'autres cas, et en particulier dans des récits-types, il semble entrer dans un rapport contrasté avec l'aoriste, opérant un autre type de mise en relief.

La présence répétée de ce temps dans des récits de combat nous semble particulièrement intéressante à étudier, puisque nous allons avoir une différenciation entre aoriste et imparfait, qui correspond à celle du combat dans la mesure où les agents des prédicats sont différents, et concernent même des ennemis : étudions un exemple de ces récits.

Voici une description du combat, qui verra la déroute et la mort de l'empereur Baudouin :

1150-1154

Baudouin, ignorant les conseils des seigneurs d'Andrinople, va tomber dans le piège tendu par les

Grecs et envoyer ses troupes à leur perte.

1150 Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐλόγιασαν πόλεμον νὰ τοὺς ποιήσουν
 μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθία, ὡς ἦσαν μαθημένοι.
 Οἱ δὲ Κουμᾶνοι ἐφεύγασιν κι οὐδὲν τοὺς ἐπλησιάζαν,
 μόνι μὲ τὰ δοξάρια τοὺς τοὺς ἔκατεδοξεύαν
 καὶ τόσα ἔκατεδόξεψαν ὅτι ἀπεκτείνανέ τους·

1150 Les Francs pensèrent les combattre avec lances et épées,
 Comme ils avaient appris à le faire.
 Mais les Coumans *fuyaient et ne s'approchaient* jamais d'eux,
 Ils les *criblaient* seulement de leurs flèches
 Et ils leur en envoyèrent tant qu'ils les tuèrent ;
 Ainsi les chevaux moururent, les cavaliers tombèrent.

Dans cette scène de combat à l'aoriste, les imparfaits mettent en évidence les actions de l'ennemi, οἱ δὲ Κουμᾶνοι, *les Coumans*, en opposition à l'attitude des Francs, pour la description de laquelle le Chroniqueur utilise l'aoriste ἐλόγιασαν, *pensèrent* : ils vont se battre d'une manière qui va surprendre les Francs et causer leur perte, ἐφεύγασιν, *fuyaient*, οὐδὲν τοὺς ἐπλησιάζαν, *ne s'approchaient pas*, τοὺς ἔκατεδοξεύαν, *ils les criblaient de flèches*. L'imparfait ne se contente donc pas de décrire une action en déroulement, mais insiste sur les méthodes peu courtoises de l'adversaire, les opposant aux valeurs de la chevalerie. L'imparfait est ainsi mis en contraste avec l'aoriste. L'issue de ce combat est bien sûr exprimée par des aoristes, ἀπεκτείνανέ, *tuèrent*, ἐψόφησαν, *moururent*, ἐπέσαν, *tombèrent*. Il ne s'agit plus d'un combat loyal, d'une joute de chevaliers, mais d'un jeu de massacre.

3.3.5. Conclusions sur l'emploi de l'imparfait dans *La Chronique de Morée*

Qu'avons-nous pu constater sur l'imparfait ? Un certain nombre d'emplois est sans surprise de par la nature-même de ce temps, qui ouvre un espace temporel indéterminé où prime la continuité : il donne accès au déroulement sans bornes du procès, et exprime avant tout des valeurs d'ordre qualitatif, l'énonciateur n'étant pas impliqué en tant que tel, dans la mesure où l'imparfait appartient au révolu et où son repère temporel ne correspond pas au moment de l'énonciation.

Très approprié au domaine de la fiction, il est donc le temps privilégié de la description. Il permet au Chroniqueur de faire vivre un espace-temps imaginaire où vont apparaître des lieux, des personnages qui seront les cadres ou les protagonistes des histoires qu'il va nous raconter. Ces tableaux, ces portraits permettent une pause dans le récit, comme le fait la description de la belle ville de Corinthe, puis de son valeureux défenseur, le Grec Sgouros¹⁶³, qui intervient avant le récit de la conquête de cette ville, particulièrement difficile :

1459-1468

La citadelle de Corinthe est juchée en haut d'un mont,
 Montagne créée par la main de Dieu, qui ne la louerait pas ?
 La cité se trouvait en contrebas dans la plaine,
 Bien enceinte de tours et de murailles.
 Là il y avait, à l'époque dont je te parle,
 Un homme insigne, un guerrier redoutable,
 Qui possédait Corinthe, mais aussi Argos et Nauplie ;
 Chef et seigneur naturel, il les gouvernait
 Au nom de l'empereur des Romains,

¹⁶³ Voir annexe 2 pour le texte grec.

On l'appelait Sgouros, ainsi le nommait-on.

En arrêtant, de même qu'en préparant le cours des événements, ces descriptions créent une attente chez l'auditeur-lecteur et ménagent ainsi une tension dramatique. Dans ce cas, l'emploi prépondérant de l'imparfait contribue indirectement à rendre ces effets.

Mais l'imparfait peut intervenir dans le cours de l'histoire et jouer un rôle narratif dans un jeu d'alternance avec l'aoriste ; ces emplois où l'on aurait pu éventuellement utiliser un aoriste et pour lesquels nous avons quelquefois traduit l'imparfait par un passé simple en français ont particulièrement attiré notre attention : un certain nombre d'éléments contextuels corroborent l'idée que le narrateur a choisi l'imparfait pour rendre compte d'un point de vue qui engage le narrateur. La place de l'imparfait par rapport à l'aoriste est déterminante. Situé avant l'aoriste, il ménage une incertitude à laquelle va mettre fin l'emploi de l'aoriste. Lorsque l'imparfait vient à la suite de l'aoriste, il instaure une continuité qualitative de l'action ; nous lui avons donné une valeur d'entraînement. Il opère de la même façon, c'est-à-dire en ouvrant un espace subjectif, lorsqu'il crée un effet de saillance ou de contraste. Plutôt que d'exprimer une valeur d'ordre temporel, il permet de représenter qualitativement des événements, le narrateur en faisant une sorte d'évaluation au sens narratif du terme, c'est-à-dire en donnant à ces événements une valeur de commentaire.

3.4. Le rôle particulier du présent historique dans *La Chronique de Morée*

Nous avons vu que l'aoriste et l'imparfait étaient les deux temps moteurs de la narration. Un troisième temps intervient aussi de manière remarquable dans le récit de *La Chronique* : il s'agit du présent historique. Qu'entendons-nous ici par présent historique (PH) ? Ce sont des formes de présent employées dans un récit au passé, détachées du moment de l'énonciation, et dont les repères temporels sont donnés par le contexte. Dans *La Chronique*, le présent historique est presque toujours utilisé après un aoriste. Ces deux temps situent les événements dans le passé et ont une fonction essentiellement narrative. Leur répartition nous intéresse au sens où elle entraîne une variation dans la relation des faits, qui est prise en charge par le narrateur de manière très différente : le présent les montrera dans leur développement avec la participation du sujet, l'aoriste exposant les événements qui constituent la trame du récit. D'ailleurs, plus que l'analyse du simple présent historique, ne serait-ce pas l'alternance entre les deux temps qui créerait un effet de sens ? Cette variation des temps, l'alternance prétérit / présent étant la plus évidente, est un phénomène caractéristique de la langue médiévale¹⁶⁴. Nous serons ainsi souvent amené à analyser dans *La Chronique de Morée* ce couple aoriste-présent qui fonctionne le plus souvent en parataxe ou en asyndète et provoque un changement d'angle narratif. Le procédé est habituel dans la littérature populaire¹⁶⁵. Devons-nous y voir un élément supplémentaire dans les relations qu'entretient *La Chronique* avec la

¹⁶⁴ Dans *Tense and Narrativity, from Medieval Performance to Modern Fiction*, 1990, p. 67-69, S. Fleischman rappelle les différentes théories portant sur cette alternance et fait une analyse de ce phénomène. Elle dit en particulier : « Switching between PR and PS functions to shift the narrator's role from "eyewitness of events" to "historian" ».

¹⁶⁵ Voir à ce sujet H. Seiler, *L'aspect et le temps dans le verbe néo-grec* (1952).

tradition orale¹⁶⁶ ? On peut appliquer à *La Chronique de Morée* ce que Zumthor dit de la langue poétique médiévale¹⁶⁷ : « Le discours lyrique et dans une mesure autre, narratif, se constitue traditionnellement, jusqu'au XV^e siècle, selon des rythmes où résonnent les entrecroisements d'un plurilogue vocal : ruptures de style et de ton, hétérogénéités syntaxiques, incessante expérimentation verbale ; ... poésie foncièrement oratoire, déployée sur la place publique comme un théâtre. » L'étude du présent historique se situe pour une partie dans ce champ-là.

Quand on observe les occurrences du présent historique dans *La Chronique*, il apparaît très vite que certains verbes, employés dans des contextes bien établis, ont une sorte de prédisposition à être utilisés au présent historique : ce sont la plupart du temps des verbes d'activité, essentiellement les verbes de mouvement dans les récits guerriers, les verbes de parole dans les relations interpersonnelles, et certains verbes de décision, un nombre important de ces PH ayant visiblement un caractère formulaire. Ces verbes étant apparemment très éloignés sémantiquement les uns des autres, l'idée que l'emploi du PH est avant tout lié aux conditions d'énonciation et laisse la place aux propriétés lexicales des prédicats est séduisante¹⁶⁸, mais la réalité est plus complexe et se contenter de cette idée comme principe explicatif serait faire abstraction du rôle fondamental du narrateur dans *La Chronique*, des structures narratives qu'il met en place et de la relation qu'il établit avec son auditeur-lecteur. Le narrateur mène son récit en maître. Il l'orchestre en jouant sur des changements de rythme et de mise en perspective, faisant alterner périodes linéaires et séquences en rupture. Cette orchestration passe pour beaucoup par le choix des temps qui témoigne de l'option choisie par le narrateur dans le récit qu'il adresse à son public, en dehors des moments où il intervient directement et utilise alors les temps de l'énonciation. Il peut se placer en narrateur extérieur avec une prise de distance historique et se mettre dans la posture du Chroniqueur rapportant des événements ; l'aoriste qui note et constate sera alors le temps privilégié. S'il emploie le présent historique¹⁶⁹, il montre l'action dans son accomplissement et dans son actualité, même si elle est simulée et il met au premier plan le personnage qui est engagé dans cette action.

A l'examen des occurrences du PH dans *La Chronique*, si, malgré la diversité des contextes, on cherche des propriétés communes à son emploi, de prime abord on fait les constats suivants : généralement le PH n'apparaît pas à des pics d'action ; il peut néanmoins se retrouver à un tournant narratif, en particulier dans les récits guerriers ; mais, dans d'autres contextes, en particulier quand le PH est celui d'un verbe de parole, il n'a rien à voir avec l'articulation du récit. Plus généralement le narrateur semblerait employer le PH quand il veut concentrer l'attention de son

¹⁶⁶ Voir le chapitre consacré à ce sujet (§ 2.3.).

¹⁶⁷ P. Zumthor, *op. cit.*, 1984, p. 103.

¹⁶⁸ Le présent du grec est considéré par des linguistes comme Hatzidakis et Tartzanos (Νεοελληνική Σύνταξη, 1946, § 266) comme un temps non-temporel, en quelque sorte neutre, soumis aux propriétés lexicales des prédicats et aux conditions d'énonciation, et qui peut se charger, grâce au contexte, de valeurs différentes ; Hatzidakis le définit comme un temps *nu et sans couleur* (γυμνό και άχρου, p. 328, Μεσαιωνικά και Νέα Ελληνικά, Α, 1905).

¹⁶⁹ Seiler analyse à partir d'exemples pris dans des contes populaires grecs cette variation entre aoriste et présent et cette manière de présenter différemment plusieurs actions, « les unes sous l'aspect du développement et de la participation de l'agent à l'action, les autres sous l'aspect du résumé, de la constatation qui est statique. » (*op. cit.*, 1952, p. 59-62).

auditeur-lecteur sur un personnage impliqué dans une action et faire prévaloir son point de vue. On aurait ainsi un effet de focalisation dont la nature peut varier selon le type de prédicat utilisé.

3.4.1. Le présent historique dans les récits guerriers

Dans les récits guerriers, les PH sont prioritairement ceux de verbes de mouvement ; ils sont volontiers associés à des aoristes de prédicats impliquant également un mouvement. Nous noterons qu'ils occupent très souvent dans le vers une place particulière, qui renforce encore l'effet recherché. Ainsi nous pourrions trouver un PH en fin de vers. Ce PH peut s'expliquer par l'obligation qu'a le vers politique d'être accentué sur l'avant-dernière syllabe¹⁷⁰, ce qui exclut l'aoriste, encore qu'il puisse être au besoin accentué sur la pénultième (ἐγράψαν 4536, ἐσυμβουλέψαν 674) ; cette explication n'est pas suffisante et trop mécanique, car un imparfait peut aussi se retrouver dans la même position ; par ailleurs nous verrons que la présence d'un PH de verbe de mouvement crée un effet de théâtralisation dont on peut penser qu'il est voulu par le narrateur.

Nous analyserons un certain nombre d'occurrences qui nous semblent représentatives au sens où elles vont mettre en évidence des personnages et des moments particuliers du récit dans lesquels ils sont engagés. Dans ces cas-là, nous verrons le rôle qu'y jouent le couple aoriste-présent et les liens entre métrique et emploi du présent historique. Le changement d'angle narratif que le PH instaure, le recentrage qu'il entraîne sur le sujet de l'action souvent accentué par la place qu'il occupe dans le vers, vont créer une dynamique propre au récit guerrier. Il apparaît essentiellement dans des propositions construites en asyndète. Un seul de nos exemples se trouve dans une complétive. Le présent historique apparaît dans deux types de situations, l'une concernant les combats, l'autre les déplacements de troupes.

Dans la première situation qui concerne les combats, le premier exemple que nous allons fournir présente trois PH de trois verbes performatifs dont un verbe de mouvement. Ils alternent avec des aoristes, tissant avec eux des liens serrés, non pas par simple souci de variation, mais pour des raisons de gestion du récit. Le passage se trouve au tout début de *La Chronique* et du récit de la quatrième Croisade ; c'est un point fort dans le déroulement des faits, il rend compte de la première déviation de la Croisade, censée se diriger vers la Syrie. Dans l'impossibilité de remplir les bateaux proposés par les Vénitiens, les Croisés n'ont pu honorer leur dette, scellée dans les accords qu'ils ont passés avec eux. Ils sont ainsi amenés à participer à la prise de la ville de Tsara, en rébellion. Ce sont les premiers combats des Francs dans l'expédition de la quatrième Croisade.

a. 436-440

Nous sommes dans le récit de l'expédition, les Vénitiens occupent le port, les Francs vont prendre la ville.

ἐκεῖ στήν Τσάραν ἦλθασιν, ἐπιάσαν τὸν λιμῶνα,
Ils allèrent là-bas à Tsara, prirent le port,

Les premiers verbes ont pour sujet les Vénitiens ; ils sont à l'aoriste et marquent l'enchaînement des faits historiques et leur localisation. C'est alors qu'interviennent les Francs :

¹⁷⁰ Voir p. 60 au sujet du vers politique.

Ἐντούτω οἱ Φράγκοι πρόθυμα, μετὰ σπουδῆς μεγάλης,
 440 **πεζεύουν** ἐκ τὰ κάτεργα, τὴν χώραν **πολεμοῦσιν**
 ἀπὸ σπαθίου τὴν ἔπιασαν, τῆς Βενετίας τὴν **δίδουν**,
 ἐπλήρωσαν τὸν ὄρκον τοὺς καὶ τὴν ὑπόσχεσίν τοὺς.

Lors les Francs, avec zèle et grand empressement,
Descendent des galères, *combattent* la cité ;
 Ils la prirent à l'épée, ils la *donnent* aux Vénitiens,
 440 Ils accomplirent [ainsi] leur serment et leur promesse.

Les présents historiques apparaissent à ce moment du récit, *πεζεύουν*, *ils descendent*, *πολεμοῦσιν*, *ils combattent*, introduits par un marqueur temporel situé en tête de vers, *ἐντούτω*, *alors*, à *ce moment-là*, qui annonce l'arrivée des Croisés et centre notre attention sur eux. Après un vers où le narrateur s'attarde sur leurs qualités guerrières, *πρόθυμα, μετὰ σπουδῆς μεγάλης*, *avec zèle et grand empressement* et fait ainsi pénétrer l'auditeur-lecteur dans la sphère subjective des personnages, nous trouvons ces PH mis en relief par leur position dans le vers, puisque l'un commence le vers, *πεζεύουν*, l'autre le termine, *πολεμοῦσιν*. Nous pouvons parler ici d'effet de focalisation induit par les PH au sens où nous n'avons plus une narration des faits considérés de l'extérieur ; au contraire avec le thème du présent nous suivons l'événement dans son développement et ses acteurs sont ainsi mis au premier plan, l'effet étant encore renforcé par la construction en asyndète.

Le récit se conclut par une série de trois verbes construits en asyndète : on rencontre d'abord l'aoriste *ἔπιασαν*, *ils prirent*, puis le dernier verbe au présent historique, *δίδουν*, *ils donnent*, dont il faut remarquer la place, à nouveau en fin de vers, enfin l'aoriste *ἐπλήρωσαν*, *ils accomplirent*, en clôture. L'enchaînement logique entre ces trois verbes pourrait se gloser de la manière suivante : *ils n'avaient pas plus tôt pris (1) la cité à l'épée qu'ils la donnent(2) aux Vénitiens de telle sorte qu'ils accomplirent (3) leur serment*. Il existe entre ces trois verbes une relation de consécution d'ordre temporel : pour que (2) se réalise, il faut que (1) soit effectué, de même que pour réaliser (3), il faut que (1) et (2) soient effectués. L'aoriste *ἔπιασαν* qui nous place devant le constat d'un objectif atteint, celui de la conquête de la ville, montre que l'action (1) est considérée comme réalisée et rend l'action (2) possible. Le PH *δίδουν* concrétise la promesse des Francs : ils n'ont conquis (*ἔπιασαν*) Tzara que pour la remettre (*δίδουν*) aux Vénitiens. Il marque le paiement symbolique de la dette due, le respect de la parole donnée¹⁷¹. Le vers où se trouvent ces deux prédicats (439) mérite une attention particulière : les deux verbes, toujours construits en asyndète, sont placés parallèlement en fin d'hémistiche, ils forment par ailleurs une paire du point de vue sémantique, *πιάνω-prendre* / *δίνω-donner* ; ces deux éléments, prosodique et sémantique, renforcent encore l'opposition des temps. Le dernier aoriste, *ἐπλήρωσαν*, *ils accomplirent* (3), exprime l'aboutissement et le résultat de leurs actions.

Nous voyons déjà, après cette première analyse, combien la répartition des temps n'est pas en variation libre. Le présent, chaque fois mis en relief par sa place dans le vers, est apparu pour focaliser l'attention de l'auditeur-lecteur sur les personnages clés de notre récit, c'est-à-dire les « valeureux » Croisés, dont le narrateur veut nous faire partager les tribulations et c'est ici à un moment bien

¹⁷¹ Cette forme de *δίδω/δίνω* au PH revient régulièrement dans *La Chronique* dans la même configuration (5452, 5838, 6479, 6479, 7730 ...) et apparaît au présent dans des situations stéréotypées qui relèvent d'un accord entre deux personnes ou deux partis. Ce présent fait partie d'une catégorie de verbes que nous verrons par la suite.

particulier du récit, tant sur le plan du déroulement des faits, puisque la prise de Tzara constitue le premier épisode du détournement de la quatrième Croisade, que sur le plan moral, puisque les Francs étaient redevables envers les Vénitiens et devaient garder leur honneur sauf. Ce n'est pas dans leur intérêt immédiat qu'ils ont combattu. L'emploi du PH, dans la mesure où le narrateur place son public dans l'actualité de l'action et le met à la hauteur des personnages, ne permettrait-il pas en même temps de légitimer les actions d'un passé vieux de deux cents ans ?

L'occurrence que nous allons observer maintenant montre les mêmes caractéristiques : alternance présent-aoriste, place du présent en position finale du vers. Elle met en scène un des personnages importants de *La Chronique*, Boniface de Montferrat, second chef de la Croisade, qui a obtenu dans le partage de la Romanie le royaume de Salonique.

b. 1058-1060

Boniface de Montferrat est attiré dans une embuscade où lui et ses compagnons vont trouver la mort.

τὸ κοῦρσο ἐπεριμάζωξαν, ἀπήρασιν, ὑπαγαίνουν.
 1060 Τοῖδεῖ οἱ Λομπάρδοι ὅπου ἦσασι ἐκέισε μὲ τὸν ρῆγαν,
 σπουδαίως ἀπήραν τ' ἄρματα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν·

Ils rassemblèrent leur butin, le prirent, *s'en vont*.
 Ayant vu cela, les Lombards qui étaient là avec le roi,
 1060 Vite prirent leurs armes, *sautent, enfourchent* leurs chevaux.

Dans cet exemple, apparaissent par deux fois des PH de verbes de mouvement, qui se correspondent en fin de vers. Avec les deux verbes à l'aoriste qui ouvrent le passage et marquent une succession de faits, ἐπεριμάζωξαν, ἀπήρασιν, *rassemblèrent, prirent*, le narrateur fait une relation des événements d'un point de vue extérieur, il raconte le déroulement du pillage organisé par l'ennemi, qui n'est en fait qu'un piège pour attirer hors des murs les Lombards. Le dernier prédicat terminant le vers, employé au présent, ὑπαγαίνουν, *s'en vont*, est construit intransitivement et montre les attaquants repartant et ainsi invitant les Francs à riposter. Le PH est inclus dans la succession des actions, mais il amorce un changement, il n'y a plus seulement une constatation des faits, mais en quelque sorte un déplacement de point de vue du narrateur aux personnages, confirmé au vers suivant par l'emploi de τὸ ἰδεῖ, participe substantivé à sens temporel, qui marque l'entrée en scène de Boniface et ses compagnons d'armes. C'est comme si l'ennemi était apparu soudain dans leur champ de vision : le narrateur nous place du côté des Lombards, dans un effet de champ-contre-champ. Dans le dernier vers, qui dépeint leur réaction à l'attaque, nous retrouvons l'alternance aoriste-présent : l'aoriste ἀπήραν τ' ἄρματα, *ils prirent leurs armes*, marque le point de départ de l'intervention des Lombards évaluée elle-même par l'adverbe σπουδαίως. Les présents construits en asyndète et formant à eux seuls le deuxième hémistiche, πηδοῦν, καβαλλικεύουν¹⁷², *ils sautent, enfourchent leurs chevaux*, constituent la suite immédiate de l'action. Certes ces PH peuvent se justifier, comme nous l'avons dit plus haut par les nécessités prosodiques du vers politique qui est paroxyton, mais cette réalité ne suffit pas à rendre compte de l'effet rendu par le PH. D'ailleurs, une vingtaine de vers plus haut, le verbe καβαλλικεύω se trouve en même position à

¹⁷² La formule πηδοῦν, καβαλλικεύουν se retrouve dans le cycle de Digénis Acritis (par exemple vers 1274, 1281) et signale le début d'un combat.

l'imparfait : pourquoi avons-nous dans un cas un PH et dans l'autre un imparfait ?
Examinons d'abord l'occurrence de l'imparfait.

1040 δέκα χιλιάδες ἤλθασιν, ὅλοι ἐκλεχτοὶ Κουμάνοι
μὲ Τουρκομάνους ἐκλεχτούς, ὅλοι **ἐκαβαλλικεῦαν**.

1040 Dix mille vinrent, la fine fleur des Coumans
Avec des Turcomans la fine fleur, tous étaient à cheval.

Si nous comparons l'occurrence à l'imparfait, ὅλοι ἐκαβαλλικεῦαν, avec celle du PH πηδοῦν, καβαλλικεύουν, le Chroniqueur joue d'un tout autre effet ; il fait le tableau d'une troupe en marche, l'intègre dans le récit au passé qu'il fait des événements et l'imparfait est utilisé pour sa valeur descriptive. Les présents historiques, quant à eux, créent une tout autre tension dans le récit. Avec le PH, c'est une action qui s'amorce et des personnages qui sont mis sur le devant de la scène. Le narrateur s'est effacé devant ses héros à un moment décisif pour eux ; c'est le début de l'affrontement où ces guerriers fonçant au combat vont vers leur mort. L'emploi du PH, les impliquant dans leur action et créant un effet d'actualité, recentre le récit sur les protagonistes. Les deux présents, par le jeu des sonorités, font écho au PH du vers précédent et tous les trois contribuent à attirer l'attention de l'auditeur-lecteur ainsi averti de l'importance du moment. Dans la suite immédiate du récit, le narrateur abandonnera le présent et les actions menées seront rendues par une alternance de l'aoriste et l'imparfait, y compris à leur pic.

Le deuxième type de situation décrit dans les récits guerriers est le déplacement des troupes, qui s'organise aussi autour de verbes de mouvements. Un bon exemple appartenant à ce contexte se trouve au moment où le jeune empereur grec Alexis, à peine remis sur le trône par les Croisés, va être assassiné, ce qui leur donnera un motif pour prendre Constantinople¹⁷³.

c. 721-723

Le jeune empereur Alexis a promis son aide aux troupes franques pour prendre la ville d'Héraclée, mais demande un peu de temps aux Francs pour préparer son armée à les rejoindre. Le fragment observé est dans la suite immédiate du discours d'Alexis.

721 Οἱ Φράγκοι γὰρ τὸ ἐστέρεξασιν, **κινουῦσιν κ' ὑπαγαίνουιν**
τὴν Ἡράκλειαν ἐπέρασαν· πάντα κοντὰ **ἀναμένουιν**
ἐκείνου γὰρ τὸν βασιλέαν Ἀλέξιον τὸν Βατάτσην.

721 Les Francs y consentirent, *ils s'ébranlent et avancent* ;
Ils parvinrent à Héraclée. Toujours proches, ils *attendent*
Le fameux empereur Alexis Vatatzès.

Nous retrouvons encore dans cet exemple trois occurrences de PH, dont deux de verbes de mouvement κινῶ καὶ ὑπαγαίνω et un verbe sémantiquement très différent, ἀναμένω. Deux formes verbales à l'aoriste, ἐστέρεξασιν, *consentirent*, ἐπέρασαν, *parvinrent*, encadrent les deux verbes au présent qui se trouvent encore en fin de vers, κινουῦσιν κ' ὑπαγαίνουιν, *ils s'ébranlent et avancent*. L'aoriste ἐστέρεξασιν, *ils y consentirent*, précédé de γὰρ qui annonce un changement du sujet, marque le constat d'une décision qui va entraîner l'emploi des verbes de mouvement au PH : c'est parce qu'ils accèdent à la demande du jeune empereur, qu'ils se mettent en route sans l'attendre. Les deux verbes de mouvement forment un couple habituel dans *La Chronique*, quasi formulaire. L'emploi du καί les place dans une suite immédiate, l'un désignant le point initial du déplacement des troupes, l'autre sa mise

¹⁷³ Occurrence de même profil : 5150-5155, étudiée pour l'emploi de καί (§ 2.3.).

en mouvement. L'effet de progression est accentué par la mise en forme prosodique, les deux verbes constituant le deuxième hémistiche et formant un tout. Le changement de temps marque nettement la césure. C'est la seule occurrence du couple κινῶ κ' ὑπαγαίνω avec κινῶ au présent, beaucoup plus fréquente avec κινῶ à l'aoriste. Ce qui est mis sur le devant de la scène par l'emploi du présent montrant l'action en cours de réalisation, c'est le mouvement des troupes franques non pas représentées d'un point de vue extérieur, mais engagées dans l'action même, de sorte que l'auditeur-lecteur les voit en train d'avancer.

Dans le deuxième vers, alternent encore aoriste et présent, toujours dans le même ordre. L'aoriste ἐπέρασαν marque le terme du déplacement, repris par le présent du dernier verbe placé en fin de vers, ἀναμένουν, *ils attendent*, qui actualise l'attente des Croisés et avertit l'auditeur-lecteur d'un élément décisif : d'une part, Alexis a déjà dans un proche passé trahi ses promesses, d'autre part nous allons apprendre dans les vers suivants que le jeune empereur a été assassiné, ce qui va, on le sait, déterminer les Francs à se rendre maîtres de Constantinople. L'emploi de ce PH est d'autant plus important qu'il permet au Chroniqueur de justifier le saccage de la ville¹⁷⁴. Le présent jouerait là un rôle d'avertissement auprès de l'auditeur-lecteur, comme nous l'avons vu dans l'exemple *a*. Ne pourrait-on pas attribuer à ce PH une fonction d'évaluation interne, comme nous l'avons décrite dans le chapitre consacré aux procédés narratifs¹⁷⁵?

Pour conclure sur l'emploi du présent historique dans les récits guerriers, qui concerne essentiellement les verbes de mouvement, nous avons constaté que le prédicat au PH était en étroite relation avec l'aoriste qui le précède toujours. L'aoriste construit et fait surgir l'action en tant que telle, tandis que le présent engage l'agent de l'action dans la mesure où il le montre en train de l'accomplir, entraînant ainsi un recentrage du récit sur un personnage. Le PH semble nous faire quitter le point de vue extérieur du narrateur qui s'exprime par l'aoriste pour un point de vue plus interne à la narration, en centrant notre attention sur des personnages agissants, mis au premier plan. Il faut remarquer que dans ce type de contexte le PH intervient à des moments où il y a coïncidence entre les enjeux auxquels sont confrontés les personnages, par exemple paiement d'une dette, retournement d'alliance, et ce qu'on pourrait appeler des tournants de la narration. Cette coïncidence renforce la dynamique du récit à laquelle contribue largement la place finale donnée au prédicat dans le vers, qui lui donne une force et un relief tout à fait particuliers. Le PH intervient dans cette dramatisation du discours qui caractérise le style épique.

3.4.2. Le présent historique dans le cadre de relations entre individus

Le présent historique intervient aussi dans des situations qui impliquent un destinataire : les premières sont celles que nous définirons comme des actes de décision. Ce présent historique apparaît dans les moments où il s'agit de conclure des alliances, d'honorer un accord, de convoquer des audiences, d'envoyer des émissaires. Le contexte est très différent de celui des récits guerriers qui appartient

¹⁷⁴ Ce départ de Constantinople n'a jamais eu lieu ; il est inventé par le Chroniqueur pour rendre les Grecs responsables de la prise de Constantinople par les Latins.

¹⁷⁵ Voir § 2.2.

au domaine de la péripétie. Les secondes sont des situations où des individus sont aussi mis en relation, soit dans des situations de type officiel, soit dans le domaine privé lors d'événements essentiels. Les prédicats principalement utilisés alors sont le plus souvent des verbes de posture, des verbes de parole ou plus rarement des verbes exprimant un état interne.

Dans ces cas, le sujet n'agit plus seul, son action s'adresse dans un contexte particulier à une entité, individu ou groupe d'individus, dont la nature, le caractère risquent d'influer sur lui. Se construit alors un jeu de relations intersubjectives qui peut orienter le choix du temps. Il semble que, tout en gardant sa faculté de présenter le sujet agissant et de centrer l'attention de l'auditeur-lecteur sur lui, le présent historique revête des traits plus ou moins subjectifs, selon la relation qui a été établie entre le sujet de l'action et son destinataire.

3.4.2.1. Les actes de décision

Dans ce cadre, sont concernés des verbes comme *ὀρίζω*, *ordonner*, *κράζω*, *convoquer*, *γράφω*, *écrire*, et plus sporadiquement *στέλνω*, *envoyer*, et *δίνω*, *donner*, que nous avons déjà évoqué dans l'exemple *a*. Dans certaines circonstances, le destinataire représente une entité générale. Alors, le présent détache du récit linéaire l'acte et son auteur, les place hors du contexte événementiel et par là leur confère une place majeure en les mettant en premier plan. Au-delà de la différence sémantique du prédicat, nous retrouvons une caractéristique de l'emploi du présent historique, c'est-à-dire le changement d'angle narratif qui permet de focaliser l'attention de l'auditeur-lecteur sur un sujet dont le point de vue domine.

Dans l'occurrence que nous allons présenter, nous allons voir apparaître le verbe *ὀρίζω*, qui prend ici le sens d'*ordonner*, suivi du verbe *γράφω* construit en asyndète avec une valeur d'hypotaxe. Cette figure est fréquente dans *La Chronique de Morée* et a un caractère quasi formulaire.

d. 30-34

Nous sommes au tout début de *La Chronique*, au moment où sont évoquées les origines de la première Croisade.

30 Κι ὁ Πάπας, ὡς τὸ ἤκουσεν τὸ πῶς τὸν ἀφηγάτον,
 ἔκλαψεν σφόδρα, λυπηρά, μεγάλως ἐλυπήθην·
 εὐτὺς **ὀρίζει, γράφουσιν** εἰς ὅλα τὰ ρηγᾶτα,
 γαρδιναλέους ἀπέστειλεν, λεγάτους κ' ἐπισκόπους,

30 Et le Pape, quand il entendit ce récit,
 Versa de nombreuses et tristes larmes, fut grandement chagriné.
 Aussitôt il *ordonne, on écrit* à tous les royaumes,
 Il envoya des cardinaux, des légats, des évêques,

Les présents apparaissent dans un contexte de verbes à l'aoriste qui est le temps de base et nous retrouvons l'alternance que nous avons déjà constatée dans les récits guerriers. Après une temporelle qui localise les événements, les aoristes d'abord utilisés désignent des états internes modalisés par des adverbes qui soulignent l'intensité des réactions qu'ont fait naître le récit de Pierre l'Ermitte et qui susciteront la première Croisade. Ils nous entraînent dans la sphère du personnage, ici le pape, et de son ressenti et nous montrent le sujet subissant. Les PH concernent le sujet agissant et concrétisent les décisions prises pour apporter une réparation : envoi de missives, de légats, autant d'actes officiels destinés à rassembler les Croisés. Les verbes au présent, *ὀρίζει, γράφουσιν*, *il ordonne, on écrit*, se détachent

du contexte événementiel pour mettre en évidence ces moments de décision majeurs destinés à restaurer un ordre bouleversé. La construction en asyndète met en relation immédiate les deux prédicats dont il faut noter les deux sujets différents comme dans les cas que nous examinerons à la suite ; l'un est le pape, pour l'autre ce sont les exécutants de l'ordre. L'adverbe εὐτύς, antéposé aux deux verbes en asyndète, les place dans le même espace modal, ce qui entraîne l'emploi du PH pour ὀρίζω comme pour γράφω. Dès que l'action est précisée, nous repassons à l'aoriste, ἀπέστειλεν γαρδιναλέους, λεγάτους κ' ἐπισκόπους, *il envoya des cardinaux, des légats, des évêques*. L'aoriste replace l'auditeur-lecteur dans la chaîne du récit mené par le narrateur extérieur¹⁷⁶.

Dans d'autres cas, les destinataires sont la plupart du temps bien identifiés et sont placés dans une relation avec le sujet préétablie par le contexte et qui peut être d'orientation positive ou négative. Nécessairement, il faudra donc tenir compte non seulement du narrateur, de son public et du personnage qu'il présente dans l'action, mais aussi du destinataire de l'action.

Voici un exemple de ce type où se trouvent quatre présents historiques et où nous retrouvons le verbe ὀρίζω, suivi du même type de construction en parataxe, mais avec deux occurrences, l'une à l'aoriste, l'autre au présent. C'est ainsi que nous serons amenés à comparer des emplois d'aoriste et de présent pour un même verbe, ce qui va nous permettre de mieux définir les contextes d'apparition de telle ou telle forme.

e. 675-79

Alexis IV, à peine installé sur le trône, n'a pas tenu ses engagements envers les Croisés qui réclament justice. Son père Isaac reprend la situation en main et, après un entretien avec son fils, fait punir les mauvais conseillers et rédiger une lettre de pardon.

675 Ὄρισε εὐθέως ὁ βασιλεὺς κ' ἠφέραν τοὺς ὀμπρός του·
τὰ ὀμμάτια τοὺς ἐξέβαλεν, στήν φυλακὴν τοὺς βάνει·
κι ἀπέκει κράζει δύο ἄρχοντες, πρώτους τοῦ παλατίου.
Ὄρίζει γράφει γράμματα σ' ἐκεῖνον τὸν μαρκέσην
ὡσαύτως καὶ εἰς τοὺς ἕτεροὺς κοντάδες, κεφαλᾶδες.

675 L'empereur *donna* aussitôt *ordre* et on les *amena* devant lui,
Il leur arracha les yeux, les *jette* en prison,
Et après cela il *convoque* deux nobles, les premiers du palais.
Il *donne ordre* d'écrire des lettres au marquis,
Ainsi qu'aux autres comtes et barons.

Le passage est construit en deux actes, l'un consacré au châtement, l'autre à la demande de pardon. Les deux occurrences d'ὀρίζω qui nous intéressent au premier chef n'apparaissent donc pas dans le même contexte, même si le prédicat signale dans les deux cas un ordre. Dans le premier cas, il s'agit de punir, dans le deuxième de demander un pardon ; les destinataires des actions sont aussi différents, les premiers sont les Grecs coupables, les seconds les Croisés, ceux qui ont été lésés.

La première partie s'organise autour de l'aoriste ὤρισε accompagné, comme dans l'exemple e. (32 εὐτύς), de l'adverbe εὐθέως, mais cette fois postposé et séparant nettement les verbes exprimant l'ordre et son exécution ; l'emploi de l'aoriste marque une volonté de distance entre le locuteur et ses destinataires, c'est-à-dire les coupables. La parataxe place dans une dépendance étroite les deux actions aux sujets bien distincts : ὤρισε (1) κ' ἠφέραν (2) τοὺς, *il donna ordre et on les*

¹⁷⁶ Occurrence de même type : 298-301.

amena. Le prédicat (2) n'existe que par le prédicat (1). L'exécution de la punition a lieu sur-le-champ : le vers suivant qui décrit précisément le châtement infligé exprime cette promptitude, construisant quant à lui en asyndète l'aoriste ἐξέβαλεν, *il [leur] arracha [les yeux]* et le présent βάνει, *il les jette [en prison]*¹⁷⁷. Comment comprendre ce PH que la place en fin de vers met en relief ? Il pourrait s'expliquer par le fait que cet acte qui clôt la première partie, mis au premier plan, tant par sa place dans le vers que par le temps employé, joue un rôle important : il va permettre une réconciliation avec les Francs à qui il vient de prouver sa bonne volonté. Il opérerait ainsi une transition avec la suite immédiate du passage.

La deuxième partie du passage est annoncée par le marqueur ἀπέκει, *après cela*, qui amorce un changement dans l'attitude du vieil empereur. La punition infligée, il s'agit de demander pardon pour regagner la confiance des Croisés. Remarquons que tous les prédicats de cette partie sont au PH. Κράζει [δύο ἄρχοντες], *il convoque [deux nobles]*, ouvre le deuxième acte, et le présent établit une première relation d'empathie au sens où est indiquée la proximité qui existe entre le sujet de l'action et ses destinataires, *les premiers du palais*, donc les plus proches de sa cour, à qui il va demander d'œuvrer pour cette réconciliation avec les Francs. Le présent ὀρίζει est dans le droit fil de κράζει : on s'adresse aux Croisés qu'il faut convaincre de la bonne foi de l'empereur ; il ne rend pas seulement compte d'un acte nécessaire et protocolaire : écrire une lettre d'excuse auprès de ceux qui ont été lésés, ὀρίζει γράφει γράμματα, *il donne ordre d'écrire* ; il marque aussi la subjectivité de son auteur, son désir d'obtenir un pardon. Remarquons la construction en asyndète des deux verbes, qui ont cette fois le même sujet et sont imbriqués dans une relation où ils sont considérés comme les deux étapes de la même action, le premier PH entraînant immédiatement le deuxième¹⁷⁸.

Dans le cadre des actes de décision, nous avons vu le présent historique apparaître dans un contexte où était construite une relation entre le locuteur et un/des destinataire(s). Comme dans les récits guerriers, dans le cas où le destinataire représente une entité générale, il permet de détacher le verbe du récit, de le mettre dans une situation privilégiée focalisant l'attention sur l'auteur d'une action majeure, exprimée par un prédicat dont les propriétés lexicales deviennent dominantes (exemple *d.*). Si l'action intéresse un destinataire particulier que des rapports de dépendance lient à l'énonciateur (obligations morales dans *e.*), ce qui est le cas le plus fréquent dans ce genre de contexte, il apparaît que l'emploi du PH implique de plus une relation empathique entre énonciateur et destinataire au sens où l'énonciateur demande à son interlocuteur de répondre à ses sollicitations.

3.4.2.2. Présent historique et gestes de préséance

D'autres situations impliquent une mise en relation d'individus qui peut être d'ordre officiel, comme les relations entre suzerain et vassal. L'emploi du présent, encore associé à un aoriste dans cette configuration où les verbes au PH sont des verbes qui expriment des gestes de préséance : προσκυνῶ, *se prosterner, saluer*, εὐχαριστῶ, *remercier, rendre grâce*, peut s'expliquer par un contexte de caractère convenu, le présent alors détache le prédicat du récit, faisant prévaloir ses propriétés

¹⁷⁷ Ce prédicat se rencontre assez souvent au PH dans *La Chronique* (5881, 6765, 7727, 7751).

¹⁷⁸ Voir aussi pour le couple ὀρίζω-κράζω l'occurrence 3878-3881.

lexicales et lui donnant une valeur exemplaire, comme nous l'avons vu dans les actes de décision destinés à une entité générale (exemple *d.*).

D'autre part, dans le domaine envisagé maintenant, la part de l'intersubjectivité est importante, puisqu'il s'agit de situations où sont confrontés des individus et où sont forcément instaurées entre eux des relations empreintes d'affect. Le présent exprimerait dans ce cas une recherche de proximité entre celui qui prend l'initiative et celui à qui il s'adresse et se chargerait alors d'une valeur d'empathie.

Quand il s'agit de relations de cour, c'est-à-dire dans les occurrences où la relation entre individus se situe dans un contexte officiel, cour royale, assemblées, manœuvres politiques, le présent apparaît dans un cadre conventionnel, comme toujours associé à un aoriste. S'il s'agit de comportements, le PH semble donner une dimension exemplaire à l'action, s'il s'agit de discours, il manifeste alors une disposition particulière, celle d'un locuteur qui crée des liens empathiques avec son interlocuteur.

Dans les deux occurrences que nous allons examiner et qui se situent dans le texte de *La Chronique* l'une à la suite de l'autre, nous trouverons ces deux emplois du présent avec des verbes de posture et de parole.

f. 291-297

Boniface de Montferrat, pressenti pour conduire la quatrième Croisade, est venu demander l'assentiment du roi de France, son suzerain et de sa sœur, la reine. Le roi non seulement lui a donné son accord, mais lui propose argent et troupes.

291 Ἀκούσων γὰρ, ὡς φρόνιμος, ἐκεῖνος ὁ μαρκέσης,
ἔκλινε τὸ κεφάλιν του, καὶ προσκυνᾷ τὸν ρήγαν.
Πρῶτα Θεὸν εὐχαριστᾷ καὶ δεύτερον ἐκεῖνον,
ἀπῆρεν ὅσα τοῦ ἔδωκεν λογάρην καὶ φουσσᾶτα·

291 Entendant cela donc, le marquis, tout sage qu'il était,
Inclina la tête, et *salue* le roi.
D'abord il *remercie* Dieu, puis en second le souverain.
Il prit ce qu'il lui avait donné, en argent et en troupes,

Le premier verbe au présent, le verbe de posture προσκυνᾷ, *salue*, est précédé de l'aoriste ἔκλινε, *il inclina [la tête]*, qui constitue le premier mouvement du salut ; le καὶ qui relie les deux prédicats dans un ordre non interchangeable les met dans une relation de dépendance, le premier prédicat entraînant l'autre. Le changement de plan temporel et, en conséquence, d'angle narratif donne une valeur qualifiante au présent ; et le comportement auquel se conforme le marquis, respectueux (ὡς φρόνιμος, *tout sage qu'il était*) des codes d'honneur, prend une valeur exemplaire. Le verbe de parole εὐχαριστᾷ, *il remercie*, suivi quant à lui de l'aoriste ἀπῆρεν, *il prit*, est dans la droite ligne de ce premier présent et les deux prédicats expriment l'aspect à la fois conventionnel et particulier de la situation : ce sont les gestes et les paroles d'usage qui deviennent pour l'auditeur-lecteur ceux-là même de Boniface et sont ainsi individualisés. Le PH qualifie cette parole empreinte d'affect qui s'adresse à un destinataire avec lequel est établie une relation empathique positive.

Le dernier présent, λέγει, dans la suite citée ci-après, introduit les paroles que Boniface va adresser à la reine ; on retrouve ici le PH de λέγω, temps privilégié du discours direct.

295 ἀπηλογίαν τοῦ ἐζήτησεν κι ἀποχαιρέτισέ τον,
τὴν ρήγαιναν ἀσπάστηκεν καὶ λέγει πρὸς ἐκείνην·
— Δέσποινά μου εὐχίσου με, ν' ἀπέλθω μετ' εὐχὴν σου.

- 295 Il *demanda* son congé au roi et lui *fit* ses adieux,
 Il *embrassa* la reine et lui *parle* ainsi :
 — Ma dame, accorde-moi de partir avec ta bénédiction.

Dans cette scène d'adieux, figurent trois personnages : Boniface qui va partir en croisade, le roi, son suzerain et beau-frère et sa sœur, la reine de France. Trois verbes sur quatre, dont deux verbes de parole, sont à l'aoriste ; les prédicats qui concernent le roi sont tous les deux à l'aoriste. Le verbe qui indique le geste d'embrassade destiné à la reine est lui aussi à l'aoriste, ἀσπάζομαι n'est d'ailleurs utilisé qu'à ce temps ; seul λέγω qui annonce les paroles destinées exclusivement à la reine est au présent. Le lien d'empathie est ici évident : un frère quitte sa sœur, part pour un avenir incertain et lui demande de penser à lui, c'est le présent qui est le plus à même de traduire cette recherche d'affection¹⁷⁹.

3.4.2.3. Présent historique et manifestations d'affect

Nous quittons les relations de cour, pour passer à un autre type de relations entre individus, qui prend un caractère plus spontané, plus privé. Toujours utilisés à côté d'aoristes, nous trouverons ainsi des verbes de sentiment au présent. Ce présent, survenant dans un contexte au passé, place au premier plan des sentiments de compassion, exprimant ainsi un lien empathique comme dans les deux cas suivants.

g. 176-77

Nous sommes au tout début de *La Chronique*, le comte de Champagne, qui doit conduire la quatrième Croisade vient de mourir et Villehardouin console le comte de Flandres.

- 176 κι ἀφότου συνεθλίβησαν ἀμφοτέροι οἱ δύο,
 μισίρ Ντζεφρές, ὡς φρόνιμος, **παρηγορᾷ** τὸν κόντον·

- 176 Et quand ils se furent affligés tous les deux,
 Messire Geoffroy, tout sage qu'il est, *console* le comte.

Ici les deux prédicats utilisés sont des verbes exprimant d'une part un état interne, d'autre part un acte de parole empathique. Le premier est un aoriste, συνεθλίβησαν, *ils se furent affligés*. L'aoriste est le temps le plus souvent employé dans *La Chronique* pour noter des états internes¹⁸⁰. Utilisé dans une temporelle, il exprime le ressenti des deux personnages et marque le constat d'un deuil partagé. Le présent, παρηγορᾷ, *il console*, se détache de l'aoriste, permet de focaliser notre attention sur le personnage de Geoffroy qui se manifeste en personnage agissant. Le prédicat au PH met ainsi en perspective le geste de compassion envers le comte, mouvement empathique d'un individu vers un autre.

La deuxième occurrence que nous allons examiner met en scène un groupe, puisqu'il s'agit de l'armée franque. Y figure un verbe exprimant un état interne, dont l'agent est, cette fois, un ensemble d'individus.

h. 754-756

Murtzuffle, l'usurpateur, vient de tuer le jeune empereur Alexis et son père ; les Francs, qui attendaient les troupes grecques pour continuer leur route vers l'orient, apprennent la nouvelle.

- 755 Ἀκούσων τὰ τα οἱ ἄρχοντες τοῦ φράγκικου φουσσάτου,
 μεγάλως τὸ ἐθαυμάστησαν, εἰς σφόδρα τὸ **λυποῦνται**,
 καὶ ἄρχισαν νὰ λέγουσιν οἱ φρονιμώτεροί τους·

Entendant cela les nobles de la troupe franque

¹⁷⁹ Voir une configuration similaire dans l'occurrence 1887-1889.

¹⁸⁰ C'est ce que nous avons vu dans l'exemple e. : 31[ὁ Πάπας] ἔκλαψεν σφόδρα, λυπηρά, μεγάλως ἐλυπήθη.

755 Grandement furent stupéfiés, *sont fort chagrinés*
Et commencèrent à parler les plus sages d'entre eux.

Deux verbes d'état interne traduisent les réactions des Croisés, un premier à l'aoriste, ἐθαυμάστησαν, *ils furent stupéfiés*, le deuxième au présent, λυποῦνται, *ils sont chagrinés*. Dans l'emploi de ce présent, inhabituel pour ce type de verbe, succédant à l'aoriste, nous pouvons voir une gradation des sentiments. L'aoriste, qui est le temps habituellement utilisé pour exprimer un état subjectif (voir ci-dessus l'exemple *m.*), est accompagné d'un adverbe d'intensité, *μεγάλως*, *grandement*, et exprime la réaction immédiate des Croisés. Le présent, qui, il faut le remarquer, occupe une place privilégiée dans le vers, puisqu'il vient en fin de vers, attire toute l'attention de l'auditeur-lecteur sur les sentiments de compassion éprouvés par les Francs. Ce présent souligne le parti pris du narrateur pour les Francs, dont les chefs, οἱ φρονιμώτεροί τους, *les plus sages d'entre eux*, vont décider de la prise de Constantinople ainsi justifiée par l'horreur du crime commis et la sincérité des réactions franques.

En fin d'analyse de cette configuration d'emploi du PH, nous constatons que nous retrouvons les mêmes conditions contextuelles présidant à son emploi : il s'agit de situations qui appartiennent à une sphère publique, à caractère plus ou moins officiel, comme les entrevues entre suzerain et vassal ou qui concernent des événements essentiels d'ordre plus privé, comme le deuil, dans lesquelles le sujet de l'action est en relation avec le destinataire de cette action. Lorsqu'il s'agit de relations sociales répondant à des conventions, le présent, nous plaçant hors du déroulement du récit et singularisant l'acte exprimé par le prédicat centre l'attention du lecteur-auditeur sur le personnage agissant. Chaque fois qu'il y a une recherche de consensus, une expression d'empathie, le PH apparaît pour montrer une implication personnelle de l'individu concerné qui est dans une recherche de proximité avec son interlocuteur. Le caractère empathique de l'emploi du présent dans ce cas est à souligner.

3.4.3. Conclusion sur le présent historique dans *La Chronique de Morée*

Au terme de notre analyse du présent historique dans *La Chronique de Morée*, au-delà de la diversité des prédicats et du contexte dans lequel le PH apparaît, il nous semble voir dans son emploi une certaine permanence. Il est toujours utilisé en alternance avec des temps du passé, majoritairement l'aoriste, plus rarement l'imparfait. Cette association faite de ruptures est d'abord créatrice de rythme dans le récit : il est frappant de voir que sur sept occurrences présentées, cinq présentent l'alternance présent- aoriste- présent (par exemple *a.* 437-440, *b.* 1058-1060, *c.* 721-723) ou aoriste-présent-aoriste (par exemple *d.* 30-34, *f.* 291-297) créant ainsi un rythme ternaire. Elle est aussi créatrice de tension, du fait du changement d'angle de vision. Par ce moyen, le narrateur ne cesse d'opposer extériorité et intériorité dans son récit. Pour être plus précis et arriver à une définition du présent historique, il semble que le Chroniqueur choisit l'aoriste, qui constitue la trame du récit, chaque fois que l'événement prédomine et le Chroniqueur s'efface alors devant l'événement. Le présent historique, quant à lui, apparaît lorsque le narrateur met en avant-plan des personnages plutôt que des événements. Le présent met en relation directe le personnage, puisqu'il nous le montre dans l'accomplissement de son action, avec

l'auditeur-lecteur. Le PH permet donc, au cours de la narration, un recentrage sur des personnages qui prend des degrés différents de subjectivité selon le prédicat utilisé. Dans l'économie du récit, il peut permettre au narrateur de mettre au premier plan des personnages dont le point de vue devient dominant et d'entrer en relation avec son auditeur-lecteur, soit qu'il l'avertisse sur le devenir de ces personnages, soit qu'il cherche à justifier leur action. Il peut y avoir coïncidence entre personnages et tournants narratifs, comme dans les récits guerriers, mais c'est loin d'être la règle. Si l'action du personnage a une destination, c'est-à-dire si elle est dirigée vers un destinataire, quand elle est d'ordre général, le PH donne encore au personnage et à son action un caractère majeur, les propriétés du prédicat étant mises en avant-plan ; si elle a un contenu et un destinataire précis, le PH installe entre le sujet et le destinataire une relation marquée par la subjectivité et traduit une volonté de proximité avec autrui, en partageant ses sentiments, ou en cherchant à le persuader, créant ainsi des liens d'empathie. Il reste à parler de la place du PH dans le vers, qui nous semble jouer un rôle important. Situé en fin de vers, il est un facteur important de la théâtralisation de la parole. Ce trait est le plus apparent dans les verbes de mouvement employés au PH, qui se retrouvent de manière privilégiée en position finale.

3.5. Des formes nouvelles pour exprimer un révolu dans le récit

Nous avons vu que les temps les plus utilisés par le Chroniqueur pour construire sa narration étaient l'aoriste, l'imparfait et le présent historique. Il apparaît aussi, plus sporadiquement, des formes périphrastiques exprimant un révolu, sur lesquelles nous devons nous pencher, tant en ce qui concerne leur morphologie que leur emploi.

3.5.1. Une morphologie en pleine mutation

A l'époque où a été composée *La Chronique de Morée*, l'ancien parfait monolectique s'est depuis longtemps confondu avec l'aoriste aussi bien morphologiquement que syntaxiquement, certains aoristes utilisant des désinences du parfait en $-κα$ comme $\acute{\epsilon}\delta\acute{\iota}\alpha\beta\eta\kappa\epsilon\nu$ ou étant des formes mixtes comme $\acute{\epsilon}\pi\acute{o}\iota\kappa\alpha$, construit à partir de $\acute{\epsilon}\pi\acute{o}\iota\eta\sigma\alpha$ et $\pi\epsilon\pi\acute{o}\iota\eta\kappa\alpha$ ¹⁸¹. Apparaissent, pour le remplacer, des formes périphrastiques, évolution parallèle dans la langue grecque et dans les langues romanes. Comment ces formes périphrastiques se sont-elles créées ? D'abord il y avait en grec ancien, en marge des formes synthétiques, des formes périphrastiques qui pouvaient annoncer celles du grec moderne. W. J. Aerts en fait un inventaire exhaustif et diachronique¹⁸² : en ce qui concerne l'auxiliaire $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\nu\alpha\iota$ accompagné du participe présent, aoriste ou parfait, il sera toujours d'emploi très fréquent dans la langue médiévale¹⁸³, et en particulier dans *La Chronique de Morée* comme le montrent les exemples suivants :

¹⁸¹ Voir à ce sujet les ouvrages des auteurs déjà cités pour l'histoire de la langue : P. Chantraine (1926), G. Hatzidakis (1905), G. Horrocks (1997), A. Mozer (1988), H. Tonnet (2003).

¹⁸² W. J. Aerts, *Periphrastica* (1965).

¹⁸³ Voici un exemple pris dans un texte de Xénophon, *Cyr.VIII*, 6,9: $\acute{o}\iota\ \chi\acute{\iota}\lambda\acute{\iota}\alpha\rho\chi\acute{o}\iota\ \tau\acute{\omega}\nu\ \phi\upsilon\lambda\alpha\kappa\acute{\omega}\nu\ \acute{\epsilon}\kappa\ \beta\alpha\sigma\acute{\iota}\lambda\acute{\epsilon}\omega\varsigma\ \acute{\epsilon}\acute{\iota}\sigma\acute{\iota}\ \kappa\alpha\theta\epsilon\sigma\tau\eta\kappa\acute{o}\tau\epsilon\varsigma\ \kappa\alpha\acute{\iota}\ \pi\alpha\rho\acute{\alpha}\ \beta\alpha\sigma\acute{\iota}\lambda\acute{\epsilon}\acute{\iota}\ \acute{\alpha}\pi\acute{o}\ \gamma\epsilon\gamma\rho\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota$; la forme périphrastique remplace

- 8073 καὶ ἦτον ἀποθάνοντα ἢ πρώτη του γυναῖκα
- 185 ἦτον θλιμμένος
- 337 ἀνθρωπος ἦτον φρόνιμος πολλὰ χαριτωμένος.

Il y a donc pour cette forme une continuité morphologique et syntaxique. Il n'en est pas de même pour les formes composées de ἔχω accompagné du participe aoriste ou parfait de la voix active, que l'on peut trouver chez les auteurs antiques. Elles étaient complètement différentes de ce que sera la forme en grec moderne, puisque le participe s'accordait en genre, nombre et cas avec le sujet¹⁸⁴.

La nouvelle forme, quant à elle, dépend de l'existence d'un objet complétant le verbe. Elle semble être apparue pour la première fois dans la κοινή; elle est très fréquente dans le *Nouveau Testament* dont nous donnons deux exemples, un premier exemple dans *l'Évangile selon Saint-Luc* : « ἔχε με παρητημένον », un autre dans *l'Apocalypse* : « ἔχουσα τεῖχος...καὶ ὀνόματα ἐπιγεγραμμένα ». Cependant, d'après W. J. Aerts, elle ne peut être assimilée à la forme du grec moderne ἔχω γραμμένο¹⁸⁵. En effet elle ne représente pas un stéréotype de construction et peut prendre des sens variés.

G. Horrocks considère que la fusion du parfait et de l'aoriste peut avoir parmi ses origines l'influence du parfait latin, à cause de son double usage de passé achevé et de présent statif ; la renaissance du parfait sous sa forme périphrastique aurait pu être également influencée par la construction du latin vulgaire « hoc habeo factum » et « hoc factum est »¹⁸⁶. A. Mozer, s'inspirant de Meillet, explique cette transformation en partie par le phénomène de « grammaticalisation »¹⁸⁷. En ce qui concerne le prédicat, les verbes tels que « être », « avoir », mais aussi « vouloir », « pouvoir » auraient été utilisés de cette manière. Bien sûr le sens du verbe donne déjà des indications temporelles ou aspectuelles¹⁸⁸. Pour A. Mozer, cette évolution semble être parallèle dans la langue grecque et dans les langues romanes. Elle donne ces deux exemples latins : habeo haec # dicere > habeo # haec dicere, habeo epistulam # scriptam > habeo # epistulam scriptam, qu'elle met en parallèle avec des exemples grecs¹⁸⁹.

L'emploi de l'infinitif aoriste avec l'auxiliaire ἔχω apparaît pour la première fois dans *La Chronique de Morée*. G. Horrocks donne cet exemple : « 6773 θέλω νὰ σὰς ἔχω εἰπεῖ ». Dans cet emploi, très fréquent dans *La Chronique*, la forme verbale

ici un parfait synthétique. Nous le retrouvons dans le Nouveau Testament : Luc 20,6 : ο λαὸς ἅπας καταλιθάσει ἡμᾶς, πεπεισμένος γὰρ ἐστὶν Ἰωάννην προφήτην εἶναι.

¹⁸⁴ W. J. Aerts en donne de nombreux exemples dans *Periphrastica*, 1965, pp. 128-159. En voici quelques-uns, l'un de Sophocle, l'autre d'Euripide : Soph. Ant. 794 ...ΚΡ. ἀλλ' ἐκ φόβου του γλώσσαν ἐγκλήσας ἔχει, Eur. Bacch. 302 TE. Ἄρως τε μοῖραν μεταλαβὼν ἔχει τινά.

¹⁸⁵ W.J Aerts, *Periphrastica*, 1965, p.164.

¹⁸⁶ Horrocks G., *opus déjà cité*, 1997, p.77.

¹⁸⁷ A. Mozer, *The History of the Perfect Periphrases in Greek* (1988) ; Ἄποψη και Χρόνος στην ιστορία της ελληνικής, 2005, p. 269-274.

¹⁸⁸ Ainsi se serait créé le futur du grec moderne, à l'aide de θέλω : θα φύγω, *je partirai*, et le verbe être, traduisant un état, se retrouvera au parfait en grec moderne : εἶμαι δεμένος.

¹⁸⁹ Voici quelques exemples donnés par A. Mozer : ils sont pour elle le point de départ du système périphrastique : κρύψαντες γὰρ ἔχουσι θεοὶ βίον ἀνθρώποισιν (Hésiode E 42), ποίω γὰρ ἔργω τοῦτ' ἀπειλήσας ἔχεις (Sophocle, Oed. T. C187). Cependant cette analyse nous laisse perplexe dans la mesure où les exemples comparés sont séparés par plusieurs siècles et ne peuvent servir de point d'appui.

est utilisée après la particule *νά* et elle est employée au sens d'un subjonctif ou encore d'un conditionnel. Ainsi au vers 573, dans le manuscrit H, nous avons *νά τές ἔχει στερεώσει*, forme périphrastique utilisée pour marquer un subjonctif, qui dans le manuscrit P prend la forme d'un subjonctif aoriste, *νά τές στερεώσει* (voir aussi 533 *νά σε ἔχω εἶπεῖ*). Elle est donc loin d'être un parfait, qui semble d'ailleurs avoir d'abord existé sous la forme d'un plus-que-parfait à sens hypothétique, selon Hatzidakis¹⁹⁰, idée reprise par G. Horrocks¹⁹¹. Hatzidakis donne un exemple intéressant de traduction de grec en latin, qui met en évidence la valeur de plus-que-parfait de la forme périphrastique. Il s'agit d'un passage du roman de chevalerie du quatorzième siècle, contemporain de *La Chronique, Belthandros et Chrysantza* :

« Τὸ ἐν Βελθάνδρω 431 *νά μὴ εἶχα σὲ γνωρίσει θὰ μεταφράζετο εἰς τὴν Λατινικὴν διὰ τοῦ ne cognovissem*, τὸ δὲ *νά μὴ ἤθελα γνωρίσει διὰ τοῦ nollem cognoscere*... Ἐν τῇ Λατ. τὸ *habebam scribere* σημαίνει *j'avais à écrire*, ἐν δὲ τῇ Ἑλληνικῇ τὸ εἶχα γράψει σημαίνει *je possède, j'ai l'écrire, l'action d'écrire*, καὶ τὸ εἶχα γραφτῆ *je possède ce qui résulte de l'action d'écrire* »¹⁹².

Ce plus-que-parfait semble aussi avoir un sens de parfait, comme nous pouvons le voir dans la dernière partie de la citation. W. J. Aerts relève également un emploi beaucoup plus fréquent du plus-que-parfait, ce que nous avons vérifié que dans *La Chronique de Morée* où les formes de plus-que-parfait sont bien plus importantes en nombre¹⁹³. La généralisation de l'utilisation de la forme *έχω δέσει* (elle apparaît très sporadiquement dans *La Chronique*) est donc tardive et s'explique, selon W. J. Aerts, par le fait que l'aoriste pouvait avoir le sens d'un parfait¹⁹⁴ (il se réfère en cela à Tzartanos). Ce qui paraît évident, c'est qu'une forme de plus-que-parfait l'ait précédé, pour d'abord exprimer un irréel, que longtemps l'on a préféré utiliser la forme du parfait avec le participe et que l'utilisation généralisée de *έχω δέσει* est très récente.

3.5.2. Les formes périphrastiques exprimant le révolu dans *La Chronique de Morée*

Les formes qui indiquent soit un subjonctif, soit un conditionnel, même si elles sont fréquentes, ne nous intéressent pas au titre du travail que nous avons entrepris, puisqu'il s'agit pour nous d'étudier les formes verbales exprimant le révolu dans un récit, et nous nous limiterons aux formes appartenant à l'indicatif. A ce titre-là un certain nombre de périphrases verbales relèvent du révolu que nous étudions et ont un usage purement temporel. C'est ce qu'avance W. J. Aerts dans son étude sur les formes périphrastiques en grec¹⁹⁵ : « Mihève cependant a démontré à l'aide d'un certain nombre de passages de *La Chronique de Morée* que le pur usage temporel qui, d'après Hatzidakis, ne serait pas prouvé avant le XVI^e ou le XVII^e siècle

¹⁹⁰ G.N. Hatzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, 1905, p. 602.

¹⁹¹ G. Horrocks, *op.cité*, 1997, p. 231.

¹⁹² G. N. Hatzidakis, *op. cité*, 1905, même chapitre que ci-dessus.

¹⁹³ W. J. Aerts, *Periphrastica*, 1965, p. 173.

¹⁹⁴ W. J. Aerts, *op. cité*, 1965, p. 11.

¹⁹⁵ W.J. Aerts, *op. cité*, 1965, p. 181.

apparaît déjà dans l'œuvre citée, c'est-à-dire vers le XIII^e ou XIV^e siècle.»¹⁹⁶, et c'est ce que confirme notre relevé, où nous avons trouvé un certain nombre de formes appartenant au mode indicatif. Il sera intéressant de voir dans quel cadre ces formes sont utilisées, quelles sont leurs spécificités si on les compare à l'aoriste et leur valeur aspectuelle sera tout aussi importante à analyser que leur valeur temporelle.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, bien qu'un certain nombre d'occurrences présente la structure ἔχω + infinitif, comme dans le vers 837¹⁹⁷

περὶ νὰ ὑπάμε εἰς τὴν Συρίαν τὰ οὐκ ἔχομεν γυρεύει¹⁹⁸
Plutôt que d'aller en Syrie, ce que nous n'avons pas cherché

celles que nous avons rencontrées sont le plus souvent au plus-que-parfait, c'est-à-dire présentant la structure suivante : εἶχα + infinitif aoriste, comme dans les vers 4546-4547:

Ἀκούσων γὰρ ὁ βασιλέας ὁ μέγας Παλαιολόγος,
ἐπίστεψεν τὰ σὲ λαλῶ, τὰ τοῦ εἶχανε μηνύσει[ή κεφαλὴ ὅπου εἶχε]

Quand l'empereur le grand Paléologue entendit cela,
Il crut ce que je te raconte, il crut ce que lui avait rapporté son gouverneur

ou 4900-901 (Cette forme est citée dans l'édition de Schmitt comme un parfait : ἔχει ἐλθεῖ) :

4900 Ὅκαποιος Φράγκος εὐγενής, ἄνθρωπος παιδεμένος,
ἀπὸ τὴν Πόλιν εἶχε ἐλθεῖ ἀπὸ τὸν βασιλέαν...

4900 Un gentilhomme Franc, homme avisé,
Était venu de Constantinople de la part de l'empereur...

Ceci renforce l'hypothèse que l'emploi du plus-que-parfait paraît avoir précédé celui du parfait. Nous citerons à ce sujet Browning, sur lequel s'appuie J. M. Egea dans sa *Gramática de la Crónica de Morea* pour interpréter ces formes¹⁹⁹ : « Une fois que le plus-que-parfait de l'indicatif s'utilisait en koiné comme potentiel, on s'attendrait à ce que εἶχα + inf. aoriste s'utilise comme un plus-que-parfait d'une action terminée dans le passé avant que ne succédât un autre fait »²⁰⁰. L'examen de ces formes dans leur contexte nous permettra ou non de vérifier cette hypothèse.

¹⁹⁶ W. J. Aerts, *op. cit.*, 1965, p. 181 " Miheve, however, has demonstrated with the assistance of a number of passages from the Chronicle of Morea that the purely temporal use, which Hatzidakis believes cannot be proven before the sixteen/seventeenth centuries, occurred already in the said work (i.e. thirteenth/fourteenth centuries)..."

¹⁹⁷ Les autres formes de ce type ont le plus souvent un sens de futur ou de subjonctif comme dans l'exemple suivant :

3647 τὸ κάλλιον καὶ διαφορικόν, ὅπου ἔχομεν ποιήσει,
ἔν γὰρ νὰ ἀπέλθωμεν ἐδῶ εἰς τὴν Ρωμανίαν...
Le mieux que nous avons à faire
Est que nous marchions sur la Romanie...

¹⁹⁸ W. J. Aerts cite ce passage dans *Periphrastica*, 1965, p. 183. Il donne la forme suivante : ἔχομεν γυρεύει, l'infinitif aoriste étant le plus fréquent pour ce type de verbe. Il faut par ailleurs noter que ces formes de parfait se trouvent pratiquement toutes dans du discours rapporté directement.

¹⁹⁹ J.M Egea, *Gramática de la Crónica de Morea* (1988).

²⁰⁰ R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, 1983, p. 82: "Since the pluperfect indicative was also used as a conditionnel or past irrealis in late Koine, it was to be expected that εἶχα + aor. infin. would

3.5.3. Formes périphrastiques du révolu : occurrences et emploi

3.5.3.1. Ἐχω + infinitif aoriste

De telles formes apparaissent pour la première fois dans *La Chronique de Morée*, comme l'affirment Hatzidakis, W. J. Aerts, A. Mozer ou encore G. Horrocks. Nous allons en examiner un certain nombre d'occurrences, qui nous permettront de comprendre l'emploi de ce temps, et montrer sa différence avec l'emploi de l'aoriste, qui, on le sait, peut prendre une valeur terminative.

Le premier cas, qui se situe au début de *La Chronique de Morée*, lors de la première croisade, présente une configuration dont la particularité est d'avoir un enchaînement d'aoristes suivi d'un plus-que-parfait.

79-81

Les Francs, arrivés à Antioche, sont trahis par l'empereur byzantin.

80 κι ὁ βασιλεὺς ἀπέμεινεν, ἀπέργωσεν τοὺς Φράγκους,
τὸν ὄρκον ὅπου ὤμοσεν ἔσφαλε, ἐπάτησέ τον,
καὶ οὐκ ἀπῆλθεν μετ' αὐτοὺς καθὼς τοὺς εἶχε ὁμόσει.

80 Mais l'empereur resta en arrière, abandonna les Francs,
Le serment qu'il avait prêté, il le viola
Et il ne les rejoignit pas comme *il leur avait juré*.

Le plus-que-parfait apparaît après une série d'aoristes enchaînés. Cette construction en concaténation d'aoristes est une configuration énonciative particulière qui tient à la fois de la singularité et de l'exemplarité : l'empereur grec a été parjure, fait singulier, mais qui mérite d'être entendu par tous ; pour le narrateur cette attitude est celle qui l'on peut toujours attendre d'un Grec. Cet emploi de l'aoriste construit en série se retrouvera en grec jusqu'à la fin du XIX^e siècle. L'emploi du plus-que-parfait qui vient à la fin de cette série prend donc une valeur très particulière, nous avons de toute évidence ici l'expression d'un événement antérieur εἶχε ὁμόσει, *il avait juré*, avant un autre événement passé, οὐκ ἀπῆλθεν, *il ne vint pas*. Mais il est intéressant de noter que nous avons aussi traduit un aoriste par un plus-que-parfait, ἔσφαλε, *il avait prêté [un serment]*. Dans les cas des deux aoristes ἔσφαλε et ἐπάτησε, nous avons une succession de faits, l'un s'étant évidemment déroulé avant l'autre, mais avec un ordre particulier, puisqu'arrive en tête de vers un nom, τὸν ὄρκον, *le serment* repris par un pronom relatif ὅπου et qualifié par le verbe ἔσφαλε, *qu'il avait prêté* ; c'est cette construction en concaténation qui non seulement induit l'effet d'antériorité, mais lui donne une forte qualification. Dans le cas de l'aoriste ἀπῆλθεν et du plus-que-parfait εἶχε ὁμόσει, le plus-que-parfait met l'accent sur une action dont le résultat compte, c'est-à-dire le parjure qui a un effet sur les événements à venir. Cependant rappelons que le début du récit de *La Chronique* est défectueux dans le codex H et a été emprunté au codex P plus tardif (XV^e ou XVI^e siècle), le codex H commençant au vers 105. Mais la deuxième occurrence que nous allons étudier appartient bien au codex H.

620-623

Alors qu'Alexis IV vient d'être rétabli sur le trône par les Francs, il manque aussitôt à sa parole.

620 Ἐδε ἀσεβειαν ποῦ ἔποικαν οἱ ἀσεβεῖς Ρωμαῖοι
εἰς χριστιανούς ὀρθόδοξους κὶ ἀληθινοὺς ἀνθρώπους,

be used as a pluperfect, of anterior action in the past. ...” Il donne ensuite deux exemples empruntés à deux manuscrits de *La Chronique*, qui indiquent clairement un sens temporel : “ In two passages one has εἶχα+ aorist inf., the other ἦμουν +aorist participle, a clear indication that εἶχα+ aorist inf. is functioning as a pluperfect substitute. ”.

ὅπου ἐκοπίασαν κ' ἔβαλαν τὸν βασιλέαν ἐκεῖνον
εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς βασιλείας ὅπου τὸ εἶχεν χάσει.

- 620 Quelle impiété commirent les Grecs impies
 Envers des chrétiens orthodoxes et des hommes sincères
 Qui s'étaient efforcés de mettre cet empereur
 Sur le trône de l'empire *qu'il avait perdu*.

Cette fois encore, le plus-que-parfait εἶχεν χάσει montre bien un événement terminé, ὅπου τὸ εἶχεν χάσει, *qu'il avait perdu* avant que ne survienne un autre événement du passé ἐκοπίασαν κ' ἔβαλαν. Il a bien ici un usage temporel. Mais nous sommes dans le même cas que précédemment, puisque nous avons aussi traduit des aoristes ἐκοπίασαν, κ' ἔβαλαν, *qui s'étaient efforcés de mettre*, par un plus-que-parfait. Nous ferons le même constat : l'aoriste marque une succession de faits dont l'un ne peut se superposer à l'autre, avec la qualification à forte connotation morale d'un groupe nominal, εἰς χριστιανούς ὀρθόδοξους κι ἀληθινούς ἀθρώπους, *des chrétiens orthodoxes et des hommes sincères*, renforcée par une relative, ὅπου ἐκοπίασαν κ' ἔβαλαν τὸν βασιλέαν ἐκεῖνον, *qui s'étaient efforcé de rétablir*, prenant une valeur exemplaire ; le plus-que-parfait εἶχεν χάσει, *qu'il avait perdu*, placé encore une fois en fin de vers, met plutôt en évidence le résultat de l'action qui importe pour le narrateur et qui interpelle le lecteur- auditeur : ce trône qu'il avait perdu, ce sont les Croisés qui le lui avaient rendu !

Les deux exemples que nous allons fournir maintenant fonctionnent de la même manière et expriment une action révolue par rapport à un moment du passé qu'évoque le narrateur et dont le résultat est tenu en compte :

649-651

Les Francs ont quitté pour quelques jours Constantinople pour se venger par une expédition militaire de la trahison des Grecs.

- 650 Κι ἀφότου ἐχορτάσασιν κοῦρσος καὶ πλήθος κέρδου,
 ἐγνώμασαν καὶ ἠύρασιν ὅτι εἶχαν πλέον κερδίσει
 παρὰ ὅπου εἶχαν στὰ κάτεργα καὶ σ' ὅλα τὰ πλευτικά τους·

Et quand furent rassasiés de pillages et de butins,
Ils comprirent et virent *qu'ils avaient gagné*
Plus qu'ils n'avaient dans leurs galères et dans tous leurs bateaux.

4365-4366

Le seigneur de Carytaina, envoyé en Morée par le prince Guillaume pour livrer à l'empereur, en échange de sa liberté, les citadelles de Monemvassia et du Grand Magne, y trouve le Grand Sire, à qui le roi de France a accordé son pardon.

- 4365 κ' ἠύραν ἐκεῖ ὅτι εἶχε ἔλθει ἐτότε ὁ Μέγας Κύρης
 ἐκ τὸ ρηγᾶτο τῆς Φραγκίας, ὅπου τὸν εἶχεν στείλει.

- 4365 Et ils virent là que le Grand Sire *était* alors *revenu*
 Du royaume de France où *l'avait envoyé* [le prince]

Nous ne ferons pas de longs commentaires sur ces passages : nous avons la même expression d'un événement antérieur à un passé et la même mise en valeur du résultat de l'action. Nous avons donc pu observer avec ces différents cas l'emploi d'une forme périphrastique très proche, pour ne pas dire semblable à celle que nous trouvons en grec moderne, aussi bien par le paradigme que par la valeur.

D'autres formes périphrastiques ayant pour auxiliaire ἔχω expriment le passé, mais elles sont moins fréquentes : il s'agit de ἔχω + participe. Nous en donnerons une occurrence :

8207-8208

Le neveu du seigneur de Carytaina, à qui l'on a refusé l'héritage de son oncle, met au point un subterfuge pour pouvoir acquérir une terre.

8207 Ἐνταῦτα κράζει ἕναν του σιργέντην ὅπου ἠγάπα
κι ὅπου εἶχεν στὸ μυστήριον του πολλὰ ἀποθαρρεμένον.

8207 Alors il mande un de ses sergents qu'il aimait
Et qu'il avait bien informé de son plan secret,

Dans ce type de construction, beaucoup plus rare que la précédente, l'accent est plutôt mis sur le participe passif, placé par ailleurs à la fin du vers, qui met en relief la qualité « d'initié » du sergent, *πολλὰ ἀποθαρρεμένον*, *bien informé*, plutôt que l'accompli de l'action.

3.5.3.2. Εἶμαι + participe

L'une des autres périphrases que l'on trouve dans *La Chronique* est formée avec l'imparfait du verbe εἶμαι se comportant comme un auxiliaire et d'un participe aoriste à terminaison indéclinable en -οντα qui prend une valeur de temps relatif et indique une action terminée dans le passé. Le participe en -οντα semble être une forme empruntée à la langue parlée qui utilisait des formes adverbialisées en -οντα, construite sur le thème du présent²⁰¹. Cette forme périphrastique est assez courante dans *La Chronique de Morée*, surtout dans la version H²⁰². Dans le codex P, jugé plus tardif, certaines de ces formes sont remplacées par ἔχω + infinitif aoriste : 5570 (P) εἶχεν ἐρωτήσινε, (H) ἦτον ἐρωτήσοντα²⁰³ ; on la trouve également dans *La Chronique de Machairas*. Ces formes de participe aoriste ont disparu rapidement de la langue grecque.

L'occurrence suivante nous intéresse au sens où y sont utilisées deux formes verbales différentes exprimant l'antériorité, un aoriste et un plus-que-parfait. Leur comparaison nous permettra de mieux cerner la spécificité de la forme périphrastique.

389-393

L'accord trouvé avec Venise doit être transmis à tous les pèlerins prêts à se mettre en route :

390 Ὅριζει γράφει παρευτός εἰς ὅλα τὰ ρηγᾶτα
ἐνθα ἦσαν οἱ ἅπαντες οἱ πελαγρίνοι ἐκεῖνοι,
ὅπου ἦσαν ἐπάροντα τὸν σταυρὸν εἰς τὴν Συρίαν νὰ
τὸ πῶς ἐκαταστήσασιν μετὰ τοὺς Βενετικούς [ἀπέλθουν,
νὰ ὀρμώσουσι τὰ πλευτικά ...

390 Il ordonne d'écrire aussitôt à tous les royaumes
Où se trouvaient tous ces pèlerins
Qui avaient pris la croix pour se rendre en Syrie,
Il disait comment ils avaient passé accord avec les Vénitiens
Pour affréter des bateaux ...

Les deux formes verbales traduites par le plus-que-parfait sont ἦσαν ἐπάροντα, *avaient pris*, forme périphrastique composée de l'auxiliaire être et d'un participe aoriste et ἐκαταστήσασιν, *avaient passé accord*, aoriste. En fait la forme périphrastique insiste davantage sur la résultante de l'action : les pèlerins étaient dans

²⁰¹ J. M. Egea, *Gramática de la Crónica de Morea*, 1988, p. 80.

²⁰² W. J. Aertz, *Periphrastica*, 1965, p. 113.

²⁰³ *Ibidem*, p.181.

l'état, ἦσαν, d'avoir pris la croix, ἐπάροντα, c'est-à-dire dans l'état de Croisés. Ce qui compte, c'est le fait qu'ils aient pris la croix. Dans l'emploi de l'aoriste, nous n'avons rien de tel : là, ce qui est plutôt mis en valeur, c'est l'aboutissement d'un processus entrepris par les Croisés qui ont trouvé un accord avec les Vénitiens, ce sont des agents de l'action dont on doit tenir compte, plus que de l'action elle-même. Ainsi, mis à part le fait que les verbes décrivent des actions s'étant déroulées dans le passé, ni l'une, ni l'autre forme ne font référence à une chronologie précise des faits. L'emploi de l'un ou l'autre temps met en évidence ce qui est privilégié dans la relation agent-action, dans celui de la forme périphrastique c'est le résultat de l'action et la portée qu'elle a sur l'action en cours, dans celui de l'aoriste, c'est son achèvement qui est pris en compte et qui donne plus de poids à l'agent de l'action²⁰⁴.

L'autre construction que nous rencontrons est encore le verbe εἶμαι à l'imparfait avec le participe médio-passif, qui exprime l'idée d'un parfait médio-passif, indiquant une notion d'état. C'est ce que nous trouvons dans le vers précédent l'occurrence que nous venons de citer ou encore au vers 968 :

184 τὸν κόντον ἦσαν λυπηρόν, εἰς σφόδρα ἦτον θλιμμένος.
Ils trouvèrent le comte chagriné, il *était* très affligé.

968 ἀπέκει ἐσηκώθησαν ὅπου ἦσαν μαζωμένοι.
Ils levèrent le camp de là où *ils s'étaient rassemblés*.

Dans tous ces cas de formes périphrastiques construites avec le verbe auxiliaire εἶμαι, le sens même de cet auxiliaire d'état montre bien que ce qui est à considérer, c'est l'état du sujet.

Il existe une construction similaire avec le verbe εὐρίσκομαι accompagné d'un participe médio-passif :

415 Λοιπὸν ἐκεῖνο τὸ καιρὸν ὅπου σὲ ἀφηγοῦμαι,
ἡ πόλις Τσάρα – εὐρίσκετον ἐκεῖ εἰς τὴν Σκλαβουνίαν –
ροβολεμένη εὐρίσκετον κατὰ τῆς Βενετίας.

Donc à l'époque dont je te parle
La ville de Tsara – elle se trouvait là-bas en Slavonie –
Était *en révolte* contre Venise.

3.5.4. Conclusion sur les formes périphrastiques dans *La Chronique de Morée*

Si nous faisons le point sur ces nouvelles formes périphrastiques du révolu observées dans *La Chronique de Morée*, celle-ci nous livre un nombre indéniable d'occurrences, qui fournissent autant de preuves de la période charnière que cette œuvre représente dans l'évolution du verbe grec.

De quelque forme qu'elles soient, qu'elles soient construites avec l'auxiliaire ἔχω ou avec εἶμαι, nous ne dirons pas qu'elles sont d'un emploi purement temporel. Les occurrences où elles côtoyaient des formes d'aoristes nous ont permis de constater leur spécificité : leur analyse dans le contexte montre que le choix du temps n'est pas aléatoire. Ces formes marquent bien sûr une antériorité relative, ici par rapport à un passé, puisque nous n'avons examiné que des plus-que-parfaits. Mais elles expriment avant tout le résultat d'une action achevée que l'on doit prendre en

²⁰⁴ Voir une occurrence parallèle en 185-187.

considération et qui a des conséquences sur celle qui est en cours ; elles mettent ce résultat en évidence alors que l'aoriste se contente d'exprimer l'accomplissement de l'action, même s'il met l'accent sur l'événement constitué.

Il faut cependant faire une différence entre la forme ἔχῳ / εἶχα + infinitif aoriste, qui, dans ses emplois temporels, ressemble à la forme verbale que prendra le parfait du grec moderne, et les autres formes périphrastiques exprimant un révolu, c'est-à-dire ἔχῳ + participe ou εἶμαι + participe, qui sont plus des formes adjectivales que verbales.

4. Mouvement et parole : des verbes essentiels dans *La Chronique de Morée*

Dans la tentative que nous avons faite de définir les formes et les emplois des temps du révolu dans *La Chronique de Morée*, nous avons vu combien la sémantique des verbes avait son importance dans le choix temporel que fait le Chroniqueur. Ainsi, pour prendre un exemple parmi les temps que nous venons d'examiner, nous avons vu que certaines catégories verbales se prêtaient particulièrement à l'emploi du présent historique. C'est pourquoi nous nous attacherons maintenant à l'étude des prédicats eux-mêmes pour étudier les relations qu'ils entretiennent avec ces temps du révolu. En effet sémantisme verbal et valeur aspectuelle semblent indissociables dans la compréhension du texte. L'étude de toutes les variations d'emploi d'un même prédicat pourrait éclairer cette relation. Nous avons ciblé deux catégories de verbes qui jouent un rôle majeur dans *La Chronique de Morée* où le récit se partage essentiellement entre expéditions guerrières et discours : ce sont les verbes de parole et les verbes de mouvement. Parmi ceux-ci, nous avons choisi ceux que l'on rencontre avec la plus haute fréquence, λέγω et les verbes qui lui sont associés pour les verbes de parole, υπαγαίνω, υπάγω, ἔρχομαι et les verbes qui leur sont souvent associés pour le mouvement. Nous étudierons chacun de ces verbes en examinant les différentes configurations dans lesquelles ils apparaissent de manière à en saisir les constantes d'emploi.

4.1. Verbes de parole : λέγω et ses comparses

Les verbes de parole ont dans *La Chronique de Morée* une place privilégiée : nous avons déjà constaté dans le chapitre consacré aux procédés narratifs qu'un espace important est accordé à la parole du narrateur. Par ailleurs, si les combats et les conquêtes occupent une place importante dans le récit qu'il nous fait, la parole les accompagne nécessairement : discours guerriers, paroles de paix, négociations, accusations, pardons, autant d'actes solennels, qui appellent le discours et qui sont des manifestations du pouvoir²⁰⁵.

Le marqueur fondamental du discours rapporté est le verbe, qui opère la démarcation entre énoncé rapporteur et paroles rapportées²⁰⁶. Nous nous attacherons essentiellement au verbe λέγω qui règne en maître dans le domaine. Il est aussi très majoritairement associé à d'autres verbes, qui sont souvent des verbes de mouvement, mais surtout d'autres verbes de parole comme λαλῶ, *parler, dire*, ἀφηγοῦμαι, *raconter*, κράζω, *appeler, convoquer*, ἀποκρένομαι, *répondre*. Par l'examen de ces différentes configurations, nous irons au-delà de la simple étude de λέγω, pour appréhender les propriétés de ces verbes de parole et les types de discours qu'ils régissent.

Si le discours direct apparaît le plus fréquemment, le discours indirect occupe aussi une place honorable. Il sera important de savoir dans quelles conditions l'un ou l'autre sont choisis. Mais la première question à se poser est de savoir pourquoi le

²⁰⁵ P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques* (1982).

²⁰⁶ Voir à ce sujet D. Maingueneau, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours* (1976), O. Ducrot, *Les mots du discours* (1980), la revue *Faits de langue* 19 (2002) consacrée au discours rapporté.

Chroniqueur choisit l'une des deux formes de discours rapporté. L'étude de deux occurrences de structures similaires, mais faisant apparaître des formes de discours différentes pourra peut-être fournir un premier éclairage. Le premier exemple se situe au tout début de *La Chronique* et rappelle les circonstances de la première Croisade, lorsque Pierre l'Ermite jure de délivrer le tombeau du Christ :

20-26

20 Ἰδόντας τοῦτο ὁ ἅγιος ἐκεῖνος ὁ ἐρημίτης,
μεγάλως ἐβαρέθηκεν, ἔκλαψεν, ἐλυπήθην,
καὶ εἶπεν πρὸς τοὺς χριστιανούς καὶ πρὸς τὸν πατριάρχην
25 — Ὡς χριστιανὸς ὀρθόδοξος ὁμνύω σας καὶ λέγω·
ἂν δώσῃ ὁ Θεὸς κ' ἡ δόξα του ν' ἀποστραφῶ στὴν Δύση,
στὸν Πάπα τὸν ἀγιώτατον κ' εἰς ὅλους τοὺς ρηγάδες
βούλομαι ἐλθεῖν σωματικῶς νὰ τοὺς εἰπῶ τὰ βλέπω,

20

Voyant cela, le très saint ermite
Grandement *s'affligea, pleura, se chagrina*,
Et il dit (AO) aux chrétiens et au patriarche :
— En ma qualité de chrétien orthodoxe, je vous jure et dis
Si Dieu, dans sa gloire, m'accorde de rentrer en Occident
Je veux en personne me rendre auprès du très saint Pape
Et de tous les rois pour leur dire ce que je vois.

La deuxième occurrence se situe au moment d'une guerre entre les Grecs : le Despote de Grèce refuse de reconnaître comme son empereur Michel le Paléologue, dont le narrateur présente les réactions :

3070-3073

3070 Ἀκούσων ταῦτα ὁ βασιλέας αὐτὸς ὁ Παλαιολόγος
μεγάλως τὸ ἐβαρύνθηκε, ἐθλίβην κ' ἐχολιάσεν
κ' εἶπεν ὅτι, ἂν εἶχεν ὁδὸν νὰ ἀπέρασεν στὴν Δύσιν,
γουργὸν πολλὰ τὸν ἤθελεν χολιάσει γὰρ καὶ θλίψει·

3070

Ayant appris cela, l'empereur le paléologue,
Grandement fut irrité, peiné, chagriné,
Et il dit (AO) que s'il y avait une route pour passer en Occident
Il aurait vite fait de le mettre bien en courroux et en peine.

Dans les deux cas, nous avons deux types d'énoncé, d'une part, celui qui introduit le discours rapporté que nous appellerons l'énoncé citant ou rapportant, d'autre part les paroles rapportées que nous nommerons l'énoncé cité ou rapporté. Comparons les énoncés citants. Dans les deux occurrences, nous trouvons une structure morpho-syntaxique similaire, d'abord un participe à valeur temporelle, ἰδόντας τοῦτο, *voyant cela*, pour le premier, ἀκούσων ταῦτα, *ayant appris cela*, pour le second ; suit dans le deuxième hémistiche le nom du locuteur. Les deuxièmes vers présentent la même configuration : ils sont constitués de trois prédicats à l'aoriste exprimant un état interne, celui de l'affliction dans un cas, celui de la colère dans l'autre, accompagnés du même adverbe évaluatif μέγας, *grandement*, μέγας ἐβαρέθηκεν, ἔκλαψεν, ἐλυπήθην, *grandement s'affligea, pleura, se chagrina*, d'une part, μέγας τὸ ἐβαρύνθηκε, ἐθλίβην κ' ἐχολιάσεν, *grandement fut irrité, peiné, chagriné*, d'autre part. Ensuite vient le verbe introducteur des paroles rapportées, dans les deux cas l'aoriste de λέγω, κ' εἶπεν. Jusqu'à maintenant tout, apparemment, se ressemble. Mais, première différence, les deux situations d'énonciation sont totalement opposées. La première occurrence a un caractère solennel, comme la désignation même du destinataire l'indique ; en effet le très saint homme s'adresse par un véritable discours public – c'est, du moins, ainsi que le narrateur le présente - à tous les chrétiens, πρὸς τοὺς χριστιανούς καὶ πρὸς τὸν

πατριάρχην, *aux chrétiens et au patriarche*, ce qui est repris au début du discours : ὡς χριστιανὸς ὀρθόδοξος, *en ma qualité de chrétien orthodoxe* ; il ne prend pas la parole en tant que simple individu, mais en tant que représentant de la Chrétienté. Nous avons donc une prise de parole solennelle, un engagement personnel pris en public. Il nécessite l'emploi du discours direct, qui met en scène le discours.

Dans le deuxième exemple, aucun interlocuteur n'est désigné ; il s'agit plutôt d'un monologue privé, presque intérieur, d'une stratégie envisagée, mais momentanément irréalisable, comme le montre la forme hypothétique : ἂν εἶχεν ὁδὸν νὰ ἀπέρασεν στὴν Δύσιν, γουργὸν πολλὰ τὸν ἤθελεν χολιάσει γὰρ καὶ θλίψει, *s'il avait une route pour passer en Occident, il aurait vite fait de le mettre bien en courroux et en peine*. Et dans ce cas-là, le Chroniqueur a recours au discours indirect où ne s'opère pas de rupture entre l'énoncé rapporteur et l'énoncé rapporté : il n'y a pas ici de nécessité narrative de mise en scène ; le narrateur choisit au contraire le continuum entre discours citant et discours cité. Les paroles rapportées sont intégrées au récit grâce au subordonnant ὅτι et il n'y a pas de différenciation de personne entre les deux énoncés au sens où le deuxième prédicat n'est plus dans une situation interlocutoire et où son agent renvoie à la personne du discours citant.

La comparaison de ces deux occurrences montre les stratégies très différentes mises en œuvre dans les deux types de discours rapporté, dont le choix n'a rien d'aléatoire ; dans la première occurrence, le discours direct authentifie les paroles rapportées, dans la deuxième, par le biais du discours indirect, l'énoncé rapporté reste l'affaire propre du locuteur. Le contexte d'énonciation a joué un rôle important dans le choix du type de discours. Par ailleurs, si, dans les occurrences choisies ici, l'aoriste de λέγω introduisait les deux énoncés cités, nous verrons aussi que le choix du discours implique généralement des choix temporels différents.

Le Chroniqueur accorde une large part à des types mixtes de discours, assez intrigants, que nous appellerons discours libres, puisqu'ils n'obéissent exactement ni à l'une, ni à l'autre des formes classiques du discours rapporté. Par bien des points, on ne peut non plus les assimiler à ce que l'on appelle le discours indirect libre. L'extrême variété des temps utilisés dans ces occurrences méritera une attention particulière et un examen cas par cas.

Il semble à première vue que le temps du verbe introducteur ait à voir avec le type du discours : les temps majoritairement utilisés sont l'aoriste et le présent, ce dernier ayant apparemment une affinité avec le discours direct. Mais il nous faudra voir également si ne joue pas dans le choix du temps la relation au destinataire du discours. Qui parle ? A qui parle-t-il ? Quelle est la part de l'implicite ? Ces éléments joueront un rôle de premier ordre.

Nous étudierons λέγω dans toutes ses associations et ses variations, qu'il signifie un simple acte de parole, qu'il introduise un discours, direct, indirect ou libre ; dans chacune de ses variations, nous ferons l'examen de toutes ses configurations ; nous espérons ainsi mieux connaître les mécanismes de la représentation du discours, ses stratégies et les choix temporels qu'il implique.

4.1.1. Le verbe λέγω sans discours rapporté

Dans une douzaine d'occurrences, λέγω n'est pas suivi d'un discours cité, dans ce cas-là il est majoritairement utilisé à l'aoriste, nous aurons cependant trois présents.

Λέγω peut correspondre à un résumé de discours : construit transitivement avec des syntagmes nominaux, il fait l'économie de paroles rapportées comme dans l'exemple suivant :

28-830

L'empereur Alexis vient d'être assassiné et les Francs vont décider de prendre Constantinople.

828 Ἐφότου γὰρ ἐθλίβησαν τὸν βασιλέαν οἱ Φράγκοι
κ' εἶπαν τὲς παραπόνεσες καὶ τῶν Ρωμαίων τὲς πράξεις,
ἄρξαν νὰ συμβουλευῶνται τὸ πῶς θέλουσιν πράξει.

828 Quand les Francs eurent pleuré l'empereur
Et qu'ils eurent exprimé leurs griefs et les méfaits des Grecs,
Ils se mirent à délibérer sur ce qu'ils allaient faire.

Les compléments d'objet, τὲς παραπόνεσες καὶ τῶν Ρωμαίων τὲς πράξεις, leurs doléances et les actions des Grecs, constituent le contenu de l'acte de parole posé par le prédicat εἶπαν. L'aoriste est ici employé après le marqueur temporel ἀφότου dont nous avons vu qu'il favorisait l'emploi de l'aoriste²⁰⁷

Dans d'autres cas, λέγω peut évoquer un épisode de débat collectif où s'échangent des arguments pour aider à une prise de décision, comme dans l'occurrence qui suit :

8974-8976

Le Despote de Grèce et ses alliés Francs décident d'attaquer l'empereur.

8975 Ἐνταῦτα ἀπήρασιν βουλήν τὸ πῶς ἠθέλαν πράξει·
τὰ λόγια ἦσασιν πολλά, τὰ εἶπαν κ' ἐλαλήσαν·
τὸ γὰρ το τέλος εἶπασιν νὰ ὀρθώσουν τὰ φουσσᾶτα,...

Ils délibérèrent alors sur ce qu'ils allaient faire
8975 Les paroles furent nombreuses, ils en dirent et redirent,
A la fin, ils décidèrent de préparer leurs troupes ...

Les formules τὰ λόγια ἦσασιν πολλά, les paroles étaient nombreuses, τὰ εἶπαν, ils s'entretenaient résument là encore par l'intermédiaire du pronom neutre pluriel τὰ le contenu des entretiens qui vont se terminer par la décision finale : τὸ γὰρ το τέλος γὰρ à la fin donc.

Λέγω peut être construit transitivement avec un pronom neutre représentant le discours supposé :

4015 Ὡς τὸ εἶπεν γὰρ ὁ πρίγκιπας οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν·
ἐχώρισαν τὰ ἀλλάγια τοὺς τὲς σύνταξες ὅπου εἶχαν.

Ainsi avait dit le prince, ainsi on le fit ;
4015 On répartit les bataillons et les régiments qu'on avait.

Il devient ainsi un acte de décision et, dans ce cas d'espèce, il y a actualisation de la parole. Dans d'autres circonstances, il peut aussi être construit intransitivement et signifier simplement parler ; dans ce cas simple acte de parole, il est accompagné d'un autre verbe de parole comme dans l'exemple suivant²⁰⁸ :

²⁰⁷ Voir § 3.2.3. en début.

²⁰⁸ Λέγω peut être aussi utilisé au sens métaphorique comme dans le cas suivant. Ce sont les trompettes qui annoncent le combat à qui l'on donne la parole :

1136 Ὡρισεν, ἐλαλήσασιν καὶ εἶπαν τὰ σαλπύγγια, il ordonna, sonnèrent et parlèrent les trompettes.

2602 καὶ εἶπαν κ' ἐδιόρθωσαν ἐτοῦτα ὅπου σὲ γράφω.
Et ils parlèrent et décidèrent ce que je t'écris.

Dans les occurrences que nous venons de présenter, le verbe λέγω était utilisé à l'aoriste qui intégrait les paroles dans le récit comme de simples événements, soit exprimant purement et simplement l'acte de parole, εἶπαν, *ils parlèrent, ils prirent la parole*, soit remplissant un rôle de sommaire, τὰ εἶπαν ; *ils tinrent ces discours*.

Dans ce type de construction, il est très rarement employé au présent historique (3 cas), mais dans deux cas il a le même complément d'objet, τὰ μαντᾶτα, *les nouvelles*. En voici un exemple, l'autre occurrence suivant une structure similaire (9030-9032) :

6830-6831

Le roi de Naples, qui va être attaqué par Conradin, demande de l'aide au roi de France qui va lui envoyer deux mille hommes :

6830 Κι ὁ ρῆγας, ὡς τὸ ἤκουσε, κρᾶζει τὸν ἀδελφόν του,
τὸν κόντον ντὲ Ἄρτοί, λέγει τον ἐκείνα τὰ μαντᾶτα...

Et le roi, quand il l'apprit, mande son frère,
Le comte d'Artois, lui *fait part* de ces *nouvelles*...

Le présent, nous semble-t-il, prend une valeur particulière, car la situation d'énonciation est elle-même particulière, en quelque sorte pré-formatée : nous sommes dans des relations qui répondent à des conventions, comme dans les cas suivants où il s'agit de transmettre des nouvelles concernant la situation des combats. Le verbe de parole, quant à lui, apparaît dans une structure semblable, c'est-à-dire au milieu du vers qui se termine dans les deux cas par τὰ μαντᾶτα, *les nouvelles*. Le présent historique de λέγω, auquel son complément d'objet confère un caractère formulaire, focalise l'attention sur l'acte de parole et met ainsi en avant-plan une nouvelle d'importance majeure en la détachant du récit événementiel.

Dans cet emploi restreint de λέγω, où il n'est pas suivi de paroles rapportées, la parole est considérée comme un événement qui intervient dans le cours du récit ; c'est, dans ce cas, l'aoriste qui prédomine, sauf lorsqu'un emploi formulaire provoque l'apparition du présent historique. Nous allons voir que dans le cas où λέγω est suivi d'un discours rapporté directement, ce qui est la configuration la plus fréquente, la stratégie mise en place par le narrateur est beaucoup plus complexe.

4.1.2. Le verbe λέγω introducteur de discours direct

Dans le discours direct, le discours rapporté est annoncé par l'énonciateur qui délègue la parole à un autre locuteur, celui du discours rapporté, et construit un simulacre de la situation d'énonciation citée. Il y a en quelque sorte une mise en scène de la parole se manifestant par une dissociation entre énoncé citant et énoncé cité, qui ont, chacun, leur autonomie du point de vue du temps, des pronoms, des marqueurs spatio-temporels. Ainsi dans l'exemple suivant :

9195 Ἐκούσων ταῦτα ὁ πρίγκιπας λέγει πρὸς τὸν Δεσπότην·
— Ἀφῶν στήκουν τὰ κάτεργα ἀκόμη εἰς τὸν λιμῶναν,
μηδὲν πεζέψωμε ἀλλαχοῦ εἰ μὴ ἐκεῖ ἃς ὑπάμε ...

A cette nouvelle le prince *dit* au Despote :
9195 — Puisque leurs galères restent au port,
Ne cherchons pas à aller ailleurs...

Le Chroniqueur donne la parole au prince de Morée, ὁ πρίγκιπας λέγει, *le prince dit*, dont il rapporte les propos. Les deux discours, celui qui est rapportant comme celui qui est rapporté, ont des systèmes d'énonciation autonomes, personnes, temps, modes. Dans le cas évoqué, le locuteur des discours rapportant et rapporté est le même, c'est-à-dire le prince de Morée, le discours rapportant est énoncé à la troisième personne, ὁ πρίγκιπας λέγει, tandis que le discours rapporté est à la première personne, πεζέψωμε, ὑπᾶμε, et donne ainsi la parole en direct au prince, créant ainsi l'illusion de la réalité de la situation d'énonciation.

Nous avons examiné 67 occurrences de λέγω dans des systèmes de discours direct, les temps utilisés sont, sauf à un cas près à l'imparfait, le présent historique ou l'aoriste. 11 occurrences de λέγω sont en emploi absolu, 2 à l'aoriste, 9 au présent. 33 occurrences de λέγω sont couplées à un autre verbe, majoritairement à l'aoriste, avec une construction en parataxe. Le temps alors massivement utilisé pour λέγω est le présent, au nombre de 28 occurrences pour 4 à l'aoriste. 23 occurrences entrent dans des séries de verbes construits également en parataxe. 10 sont à l'aoriste, 13 au présent. Voici un tableau récapitulatif des emplois de ces formes de λέγω dans le discours direct.

Λέγω + D. Direct	Emploi absolu	Emploi couplé	Emploi en série	Total
<i>Présent historique</i>	9	28	13	50
<i>Aoriste</i>	2	4	10	16
<i>Imparfait</i>		1		1
Total	11	33	23	67

Le présent historique semble être le temps privilégié de λέγω dans le discours direct, puisqu'il est employé dans 50 cas, pour 16 cas à l'aoriste. Mais il faut apporter des nuances à cette constatation : il est en position de force quand il est au présent en emploi absolu ou couplé à un autre verbe ; la répartition est plus équilibrée, lorsqu'il s'agit des verbes en série. Il est donc nécessaire de nous interroger sur les éléments favorisant l'emploi du présent ou de l'aoriste, de tenir compte du type de discours, individuel ou collectif, de l'entité à qui il est destiné, pouvant elle aussi être individuelle ou collective, ou encore de la sémantique des verbes accompagnant λέγω et sans doute de certains autres indices moins faciles à répertorier.

Nous avons vu que le présent historique apparaît chaque fois que le narrateur met en avant-plan des personnages plutôt que des événements, cette opération prenant des degrés différents de subjectivité selon les prédicats utilisés²⁰⁹. Cette dernière est particulièrement à l'œuvre, lorsque l'action est dirigée vers un destinataire. C'est l'environnement contextuel du verbe λέγω, introducteur de discours rapporté. En effet, dans ce domaine, sont forcément instaurées des relations entre deux sujets : le locuteur d'une part qui prend la parole et le co-locuteur d'autre part à qui s'adresse cette parole (nous parlons ici de locuteur ou de co-locuteur dans la mesure où le narrateur délègue la parole à l'un de ses personnages). Dans *La Chronique de Morée*, elles obéissent à des codes précis et à un fonctionnement prédéterminé : il peut, par exemple, s'agir d'un suzerain s'adressant à un vassal, d'un

²⁰⁹ Voir le chapitre sur le présent historique (§ 3.4.).

chef de guerre à ses troupes. Elles impliquent souvent la volonté du locuteur d'influer sur le co-locuteur et la part de subjectivité est importante, dans la mesure où la relation est régulée par une stratégie de la parole dans laquelle l'affect intervient, le discours du locuteur étant motivé par des raisons personnelles. Le présent n'aurait-il pas alors valeur d'empathie²¹⁰, en d'autres termes ne marquerait-il une recherche de proximité entre celui qui parle et celui à qui il s'adresse, en cherchant, par exemple, à le convaincre, à l'encourager ou encore en partageant les mêmes sentiments? Une autre possibilité d'interprétation pourrait être donnée par la mise en rapport des deux énoncés, citant et cité. Le discours cité étant une mise en scène de la parole, le présent qui caractérise le système verbal de l'énoncé cité contaminerait en quelque sorte le verbe introducteur des paroles rapportées : dès le moment où on annonce le discours, nous serions mis en situation *in vivo*. Ces différentes hypothèses ne s'excluent d'ailleurs pas.

L'aoriste, quant à lui, temps dont la fonction principale est d'assurer la dynamique du récit en construisant des événements qui s'enchaînent, serait employé lorsque les propos rapportés sont seulement vus comme un événement parmi d'autres. Dans la mesure où il implique un point de vue externe au récit, au sens où le narrateur s'efface devant les événements rapportés, il serait par ailleurs à même d'instaurer une distance entre locuteur et co-locuteur quand le contexte y invite : déférence d'un vassal pour son suzerain, sentiments de désapprobation ou encore d'hostilité, solennité des circonstances. Il s'agit maintenant de mettre à l'épreuve ces hypothèses par l'étude d'un certain nombre d'exemples significatifs dans les différentes configurations occupées par λέγω, employé seul, associé à un autre prédicat ou encore figurant dans une série de verbes.

4.1.2.1. Le verbe λέγω en emploi absolu

Nous parlons d'emploi absolu, lorsque le verbe λέγω est l'unique prédicat de l'énoncé citant. La première constatation que nous pouvons faire pour cette configuration de λέγω, que nous qualifions d'emploi absolu, car il est le seul prédicat à régir l'énoncé citant, c'est l'apparition massive du présent ; en effet sur onze occurrences, deux seules sont à l'aoriste. Ce constat ouvre des pistes de recherches, si nous nous référons aux hypothèses que nous venons d'annoncer, mais on ne pourrait expliquer l'emploi du présent ou de l'aoriste sans l'examen attentif du contexte qui permettra de discerner l'imbrication des éléments favorisant l'emploi de ces temps et d'évaluer l'importance que prend la relation entre locuteur et co-locuteur dans leur choix.

Commençons par l'examen des occurrences au présent historique, dont nous avons dit qu'il se prêtait à la construction d'une relation empathique entre locuteurs et co-locuteurs²¹¹.

1793-799

Nous sommes en pleine conquête de la Morée. Guillaume de Champlitte vient de prendre la forteresse d'Arcadia, il va apprendre la mort de son frère, le comte de Champagne :

κι' οὕτως ἐσώσασιν ἐκεῖ ὀκάποιοι ἀποκρισάροι·
πιπτάκια ἐβασταίνασιν, ἐκ τὴν Φραγκίαν τὰ ἠφέριαν,

²¹⁰ A propos de la notion d'empathie, voir le chapitre sur les procédés narratifs et la place du narrateur (§. 2.1.).

²¹¹ Nous indiquons par un soulignement locuteur et co-locuteur.

- 1795 τοῦ Καμπανέση τὰ ἔδωκαν κ' ἐπροσκυνήσανέ τον·
 ἐκ στόματος τοῦς ἔρωτᾶ· « Λέγετε τὰ μαντᾶτα ».·
 Κ' ἐκεῖνοι ὡς ἦσαν λυπηροὶ μετὰ δακρύων τοῦ λέγουν·
 — Ἀφέντη μας, ἐγνώριζε, ἀπέθανε ὁ ἀδελφός σου,
 ὅπου ἦτον πρῶτος ἀδελφός, ὁ κόντος τῆς Τσαμπάνιας.

Et alors arrivèrent là des messagers :

Ils portaient des lettres, ils les apportaient de France.

- 1795 Ils les remirent au Champenois et le saluèrent.
 De vive voix il leur demande : « Dites votre message. »
 Et eux, pleins de chagrin, en larmes lui *disent* :
 – Seigneur, apprends-le, ton frère est mort,
 Celui qui était l'aîné, le comte de Champagne.

La situation d'interlocution est d'abord mise en place par des prédicats à l'aoriste, ἐσώσασιν, ἔδωκαν, ἐπροσκυνήσανε, *ils arrivèrent, donnèrent, saluèrent*. Puis vient le dialogue dont les verbes introducteurs sont employés au présent, ἐρωτᾶ, *il demande*, qui présente le premier interlocuteur, ὁ Καμπανέσης, le Champenois, λέγουν, *ils disent*, qui donne la parole aux messagers, ὀκάποι<οι> ἀποκρισάροι. Lorsque, quelques vers plus loin, Champlitte annoncera à ses compagnons la mort de son frère, λέγω sera aussi utilisé au présent.

L'emploi du présent historique étendu aux deux verbes de parole pourrait être justifié par le fait que nous sommes à un tournant narratif : celui qui conduisait la conquête va être obligé de regagner les terres champenoises restées sans maître à la mort de son frère, et par la volonté de détacher du récit ce moment déterminant. Mais cette interprétation n'est pas suffisante, car le présent historique concerne les deux verbes de parole, qui mettent en scène les discours, dans un simulacre du *hic et nunc*. La part de la subjectivité est ici très significative, puisque, d'une part l'on apporte des nouvelles de France, ce qui laisse entrevoir à Guillaume de Champlitte la gravité de l'événement qu'on vient lui annoncer, pressentiment qui peut induire l'emploi du PH ἐρωτᾶ; d'autre part, la nouvelle d'une mort que l'on vient donner laisse une grande place à l'affect et les messagers, avant même qu'ils ne prennent la parole, sont qualifiés par le champ lexical de la douleur : λυπηροὶ, μετὰ δακρύων, *pleins de chagrin, en larmes*. L'emploi du présent historique semble plutôt traduire cette recherche de proximité compatissante du deuil entre celui qui annonce la mort et celui à qui il l'annonce²¹².

Nous venons d'analyser une occurrence dont le contexte prêtait à une relation d'empathie : dans ce cas le présent historique semble exprimer la volonté du locuteur d'établir avec son co-locuteur une relation de proximité. Examinons maintenant trois occurrences qui appartiennent à un tout autre domaine, très public, celui de la justice ; elles figurent dans un même épisode, où nous trouvons respectivement un aoriste et deux présents de λέγω. Elles nous permettront de pointer les différences d'emploi entre présent historique et aoriste et de vérifier la validité de notre hypothèse de départ. Il s'agit du litige opposant le prince Guillaume et Marguerite de Passavant, qui n'a pu hériter du fief de son oncle Geoffroy de Brières, parce qu'elle s'était constituée otage de l'empereur en échange de la liberté du prince Guillaume.

²¹² Un autre exemple de même type (4060-4065) qui sera analysé dans le chapitre 5 (§ 5.2.) sur les récits de bataille fait, lui aussi, apparaître des relations d'ordre affectif entre locuteur et co-locuteur et semble confirmer l'analyse qui vient d'être faite : au moment décisif de la bataille de Pélagonia la situation tourne à l'avantage du frère de l'empereur, le sébastocrator, et le seigneur de Carytaina va être fait prisonnier. La parole du sébastocrator va protéger alors de la mort son destinataire, c'est-à-dire, le seigneur de Carytaina.

Le Chroniqueur consacre tout un épisode de plus de quatre cents vers à cette affaire et bien sûr les discours y fourmillent, la plupart du temps introduits par λέγω. L'occurrence que nous allons examiner ouvre la série des interventions au discours direct qui vont alterner après une longue exposition des faits.

7403-408

Marguerite de Passavant, déboutée de ses droits, décide de se marier et c'est son époux, Jean de Saint-Omer, qui va la défendre. Il demande tout d'abord à Guillaume II de convoquer la cour de Morée.

Κ' ἐνταῦτα ἐπρεζάντισε τὸν ἄντραν τῆς ἐκεῖνον
ὡς ἀβουὲ καὶ ἄντραν τῆς, ὡς τὸ ἔχουν τὰ συνήθεια.
7405 **Κ'** εὐθέως τὴν ὥραν ἐκεινὴν τοῦ εἶπεν ὁ μισὶρ Ἰωάννης·
— Ἀφέντη πρίγκιπα Μορέως, ἀξιῶ, παρακαλῶ σε,
ὡς ἀφέντης μου ποῦ εὐρίσκεσαι καὶ ἴδιος κληρονόμος
νὰ ὀρίσης καὶ νὰ σωρευτοῦν οἱ κεφαλᾶδες σου ὅλοι,...

Et alors elle présenta son mari comme son avoué

Et son époux, comme le veulent les usages.

7405 Et aussitôt, à ce moment précisément, messire Jean s'adressa à lui:

— Seigneur, prince de Morée, je te prie,

En tant que suzerain que tu es pour moi, et héritier propre,

De faire rassembler tous tes capitaines,...

Cette prise de parole constitue la première phase de l'épisode du litige et ouvre la série des discours directs. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles nous avons l'aoriste εἶπεν : ce temps aurait alors une valeur inchoative et serait utilisé pour la gestion narrative de l'épisode, signalant le début de l'audience. Un marqueur temporel, εὐθέως τὴν ὥραν ἐκεινὴν, *aussitôt, à ce moment précisément*, crée les conditions de son apparition. Une autre raison est l'aspect officiel de la situation, puisque Jean de Saint-Omer en appelle solennellement à la cour de Morée selon les pratiques judiciaires en usage. D'entrée de jeu, est installée une relation de déférence où chacun a un statut bien établi : le plaignant Jean de Saint-Omer interpelle le prince Guillaume qui est à la fois son suzerain, ἀφέντη πρίγκιπα Μορέως, et le sujet du litige. Nous avons donc toutes les raisons de trouver un aoriste, qui permet de marquer cette différence entre les plaideurs.

Toute la durée de l'échange entre les deux parties, c'est-à-dire le prince Guillaume d'une part, et la famille de Saint-Omer, qui défend les droits de Marguerite de Passavant d'autre part, nous aurons le présent de λέγω, pour introduire les paroles rapportées, comme le montre l'exemple qui suit où un verbe indiquant un changement de posture met la situation en place.

7421-7427

La cour de Morée vient d'être réunie et Nicolas de Saint-Omer, beau-frère de la plaignante, prend la parole.

Ἐνταῦτα ἐσηκώθηκεν ὁ γέρο μισὶρ Νικολάος,
ντὲ Σαῖντ Ὁμέρ τὸν ἔλεγαν, ὁ τῆς Θηβοῦ ἀφέντης.

Alors le noble messire Nicolas se leva,

De Saint-Omer on l'appelait, le seigneur de Thèbes.

Bien sûr, l'instant est lui aussi solennel, puisque c'est la première prise de parole devant la cour ; c'est ce que montre l'emploi de l'imparfait qui dresse un tableau réaliste de la scène.

Μὲ τὴν δεξιὰν τὴν χεῖραν τοῦ τὴν ἀδελφή του ἐκράτει,
τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ τὴν γυνὴν, τὴν ντάμα Μαργαρίτα.

De sa main droite, il tenait sa soeur,

La femme de son frère, Dame Marguerite.

Mais nous sommes dans les échanges d'arguments, et non pas dans la demande officielle, qui visait à ouvrir le « procès » et se caractérisait par une certaine neutralité. Il s'agit maintenant de convaincre l'autre parti du bon droit de la plaignante et de prendre à témoin la cour réunie.

7425 Καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα:—' Αφέντη τοῦ Μορέως,
ἀλήθεια ἐνι, τὸ ἐξεύρουσιν τοῦ πριγκιπάτου οἱ πάντες
ὅτι ἡ ἀδελφή μου, ὅπου ἐνι ἐδῶ ἐνώπιον τῶν πάντων
εὐρίσκεται γὰρ ἀνεψία τοῦ ἀφέντου τῆς' Ακόβου,...

7425 Et *il s'adresse au prince*: — Seigneur de Morée,
C'est là la vérité, tous ceux de la principauté le savent,
Ma soeur, qui est ici présente devant tous,
Est bien la nièce du seigneur d'Acova, ...

C'est pourquoi l'emploi du présent historique qui traduit une volonté de proximité avec celui auquel on s'adresse, une tentative de l'attirer dans la sphère du sujet énonciateur, semble plus approprié dans cette entreprise de persuasion. Nous verrons dans le point suivant que cet échange va se terminer par l'emploi d'un aoriste de λέγω (7427), qui clôt le débat.

En ce qui concerne l'emploi absolu de λέγω, nous remarquons que les conditions d'emploi du présent ou de l'aoriste sont clairement définies. En effet, quel que soit le contexte d'énonciation, chaque fois que nous avons un locuteur qui s'adresse à un co-locuteur, avec le désir de persuader ou de partager avec lui, c'est le présent historique qui apparaît. Au contraire, si les paroles ont un caractère officiel, si le locuteur cherche par son discours à installer une distance entre lui et son co-locuteur, alors prévaut l'emploi de l'aoriste. Allons-nous observer les mêmes critères dans le cas où λέγω sera associé à un autre verbe?

4.1.2.2. Le verbe λέγω associé à un autre verbe : « οὕτως τοὺς ἀποκρίθην, τούτους τοὺς λόγους εἶπεν »

Nous en arrivons à la configuration la plus fréquente de l'emploi de λέγω dans le discours direct, c'est-à-dire quand il est associé à un autre verbe, qui peut être le plus souvent un verbe de parole, mais aussi un verbe de mouvement. Nous avons examiné 33 occurrences : λέγω se trouve toujours en position de verbe introducteur des paroles rapportées, dans 24 cas le verbe associé est à l'aoriste, 5 sont suivis de l'aoriste de λέγω, et εἶπεν est toujours en fin de vers, 19 sont suivis du présent de λέγω, 1 verbe associé est à l'imparfait suivi de l'aoriste de λέγω. 8 occurrences sont au présent suivi du présent de λέγω, qui est alors toujours précédé de κράζω, sauf pour un cas. Nous constatons donc là encore un emploi massif du présent de λέγω (27 cas), pour quelques cas isolés d'aoriste et un seul emploi de l'imparfait. La fréquence d'emploi du présent et de l'aoriste apparaissant sensiblement la même que dans la configuration étudiée plus haut, nous allons tenter de vérifier si notre hypothèse de départ, à savoir que le présent serait utilisé pour exprimer une relation d'ordre intersubjectif et à caractère empathique, et l'aoriste pour installer une distance, est toujours valide ou s'il faut affiner notre analyse en fonction de la sémantique du verbe associé. Par ailleurs, on tiendra compte du fait que le type de relation, toujours de nature paratactique, que celui-ci construit avec le verbe λέγω peut aussi influencer sur le choix temporel.

Les verbes associés à λέγω sont généralement des verbes de mouvement tels que le très fréquent ἔρχομαι (*venir*), σηκώνω (*se lever*) pour une occurrence ou un verbe de posture comme στέκω (*se tenir*), pour une autre, ou des verbes de parole, comme ἀποκρένομαι (*répondre*) qui est le plus fréquent, λαλῶ (*parler*), παρακαλῶ (*demander, prier*). Les verbes de mouvement sont toujours suivis du présent de λέγω, alors que les verbes de parole sont quelquefois suivis de l'aoriste. Χαιρετίζω (*saluer*), ἀποδέχομαι (*consentir*), βουλλώνω (*sceller*) sont les quelques autres verbes utilisés. N'oublions pas κράζω (*appeler, convoquer*) dont nous avons évoqué l'emploi plus haut.

Nous commencerons par l'examen des occurrences où le verbe associé est à l'aoriste et λέγω au présent, cas de figure le plus fréquent, puis nous étudierons les formes de λέγω à l'aoriste, nous ferons une étude particulière en ce qui concerne le couple κράζω et λέγω, κράζω pouvant être à l'aoriste ou le plus souvent au présent. Nous verrons enfin parmi les associations de temps rares (aoriste et imparfait, présent et présent, présent et imparfait), le cas où λέγω est à l'imparfait.

Examinons d'abord le cas d'un verbe à l'aoriste couplé avec λέγω au présent. Sur 18 occurrences examinées, 7 comportent des verbes de mouvement, 8 autres des verbes de parole. Nous présenterons les exemples qui nous semblent les plus caractéristiques, en commençant par celui où figure le verbe de mouvement (les autres sont cités en note de bas de page). La présence de ce type de verbe est particulièrement importante dans le cas du discours direct. On peut penser que la sémantique de ces verbes joue un rôle significatif dans la mise en scène de la parole. Nous avons constaté que le plus fréquemment employé est ἔρχομαι, que l'on peut traduire par *venir* ou encore *arriver*. L'emploi de ce verbe n'est pas neutre, car il prend en compte le point d'aboutissement du déplacement : celui qui se déplace vient rejoindre un autre individu dans une intention précise, ici celle de le convaincre. La distance entre les deux entités va être en quelque sorte abolie par l'emploi du verbe de mouvement à l'aoriste, la relation peut s'établir entre l'énonciateur et le co-énonciateur. Cette relation n'est pas une relation symétrique, car il s'agit d'amener l'autre à un changement.

Ainsi la première occurrence que nous étudierons présente l'association de ἔρχομαι à l'aoriste et de λέγω au présent avec une construction en parataxe²¹³.

a.1115-1118

Nous sommes à la fin de la première partie de *La Chronique de Morée*, juste avant la déroute et la mort de l'empereur Baudouin. Les archontes d'Andrinople lui conseillent de refuser le combat.

1115 ἦλθασιν γὰρ οἱ ἀρχοντες οἱ Ἀνδριανοπολίτες
καὶ λέγουσιν τοῦ βασιλέως· — Ἀφέντη μας, δεσπότη,
κράτησον τὰ φουσσᾶτα σου μηδὲν ἐβγούσιν ἔξω...

1115 Vinrent alors les archontes d'Andrinople
Et ils disent à l'empereur : — Notre Seigneur,
Retiens tes troupes, empêche-les de sortir ...

L'aoriste ἦλθασιν marque l'accomplissement d'un mouvement : les conditions sont réunies pour commencer l'audience, puisque les demandeurs, les archontes d'Andrinople, ont fait la démarche de venir. Le verbe ἔρχομαι est mis en relation avec le verbe de parole par une construction paratactique avec καί, assurant la succession chronologique et logique entre les deux événements. Les habitants

²¹³ Voir les occurrences 1651-1657 et 5357-5362 qui présentent le même profil.

d'Andrinople viennent avec l'intention de dissuader l'empereur Baudouin de faire sortir ses troupes, démarche on ne peut plus empathique, puisqu'il s'agit de convaincre l'autre, de l'amener à partager leur jugement, comme l'exprime l'emploi de l'impératif : κράτησον τὰ φουσσᾶτα σου, *retiens tes troupes*. L'emploi du présent de λέγω traduit cette volonté d'influer sur la décision de Baudouin. L'enjeu est considérable : la suite du récit montre que le refus d'entendre ce conseil coûtera la vie à Baudouin.

Dans l'examen de ce premier cas, l'emploi du présent historique de λέγω apparaissait dans une relation où le locuteur incitait son interlocuteur à prendre une décision conforme à ce qu'il désirait. Nous allons maintenant analyser un exemple qui se trouve dans l'épisode du parlement de Nicli où les épouses des seigneurs vaincus à Pélagonia délibèrent de la situation. Dans cette occurrence, le verbe couplé à λέγω est un verbe de parole ; l'effet créé par sa relation avec le présent de λέγω est de nature différente²¹⁴.

b. 4429-4434

Après la défaite de Pélagonia, le seigneur de Carytaina est chargé par Guillaume, prisonnier de l'empereur, d'exécuter sa décision de livrer des places fortes contre sa liberté. Le Grand Sire, c'est-à-dire le duc d'Athènes, en désaccord avec cette décision, et le seigneur de Carytaina se rendent à Nicli où les dames de Morée tiennent parlement. Le Grand Sire prend la parole.

Ἐνταῦτα ἀπεκρίθηκεν ἀτός του ὁ Μέγας Κύρης
 4430 καὶ λέγει τῆς πριγκίπισσας κι ὁλῶν τῶν ἀρχιερέων
 ὅπου ἦσαν εἰς τὸ παρλαμᾶ ἐκεῖνο ὅπου σᾶς λέγω·
 — Ἀλήθεια εἶναι, ὡς τὸ ἐξεύρουσιν μικροὶ τε καὶ μεγάλοι,
 τὸ πῶς ἐσκανταλίστηκα μὲ τὸν ἐμόν ἀφέντην
 τὸν πρίγκιπα, διατὶ ἔλεγα μὲ ἄδικον μὲ ἐζήτει...

Lors *répondit* en personne le Grand Sire
 4430 Et *il s'adresse à la princesse et à tous les prélats*
 Qui assistaient à ce parlement dont je vous parle :
 —En vérité, comme le savent petits et grands,
 Je me suis brouillé avec mon suzerain,
 Le prince, car je disais qu'il me causait dommage...

Un verbe de parole prend ici la première place, ἀπεκρίθηκεν, *il répondit*, accompagné là encore d'un indicateur de temps, ἐνταῦτα, *lors*, qui signale, comme dans l'exemple précédent, le changement de locuteur. En fait il répond à une intervention du seigneur de Carytaina au style indirect, qui explique la situation, et, comme le souligne le pronom personnel ἀτός, *lui-même*, il émet un avis différent sur les façons de libérer le prince. Nous sommes, dans ce cas, en présence de deux verbes de parole, le premier à l'aoriste, ἀπεκρίθηκεν, le deuxième au présent, λέγει, reliés par le connecteur καί. La relation établie est autre que celle qui s'établit avec un verbe de mouvement. Nous avons en quelque sorte deux prédicats pour le même acte de parole présenté en deux phases. Le premier, employé à l'aoriste, indique à l'auditeur-lecteur un changement dans le cours des échanges : c'est le Grand Sire qui, après le seigneur de Carytaina, prend à son tour la parole. Le deuxième, au présent historique, invite à l'écoute en focalisant l'attention de l'auditeur-lecteur sur ce deuxième locuteur ; il ouvre un discours qui va permettre à son auteur de justifier son point de vue. Ce couple de verbes revient très souvent dans l'ouverture des dialogues et prend un caractère formulaire.

²¹⁴ En 4453-4457, nous trouvons une occurrence de λέγω au présent précédé d'un verbe de mouvement à l'aoriste, qui nous renvoie à l'analyse de l'exemple a..

Dans ce type de configuration, nous avons donc pu vérifier que, quel que soit le contexte énonciatif (*a, b*), le présent historique exprimait de la part du locuteur une volonté de se rapprocher du destinataire de la parole, soit qu'on veuille le convaincre de la justesse du raisonnement tenu, soit qu'on veuille obtenir quelque chose de lui. La relation qui s'établit avec le verbe associé est de type un peu différent : dans le cas du verbe de mouvement celui-ci, employé à l'aoriste, met en place une situation appropriée à la prise de parole ; dans le cas de l'association de deux verbes de parole, nous avons une prédication à double tête avec un référentiel commun, ce qui va être dit, le premier prédicat attribuant un discours particulier, le deuxième invitant à l'écoute.

Passons maintenant à l'étude des occurrences où un verbe à l'aoriste est associé à λέγω, lui-même à l'aoriste. Elles sont peu nombreuses, puisque, sur toutes les occurrences examinées, nous n'avons rencontré que 5 cas. Une première constatation à faire, c'est que nous observons chaque fois une association de verbes de parole. Voyons si l'examen des exemples va mettre en évidence les configurations d'emploi que nous venons de remarquer dans l'emploi absolu de λέγω.

c.4759-4763

La bataille de Prinitsa va avoir lieu ; le Grand Domestique voit surgir les troupes franques.

4760 Κι ὡσὰν ἐφανερῶθησαν ἐκεῖνοι οἱ Φράγκοι ἀφίδια,
τοῦτον τὸν λόγο ἐλάλησεν, ἀτός του γὰρ τὸν εἶπεν·
« Προγεματίσι γὰρ μικρὸν ἐβλέπω ὅτι μᾶς ἦλθεν ».

Et lorsque les Francs apparurent soudain,

470 Π εὐτ cette parole, il parla ainsi :
« C'est un petit déjeuner, je vois, qu'on nous a envoyé ».

Ici, il s'agit d'un soliloque, le Grand Domestique se parle à lui-même, ἀτός του ; les deux verbes de parole sont en emploi anaphorique, le deuxième εἶπεν, *il parla* reprenant le premier, ἐλάλησεν, *eut* cette parole. La construction du vers met en évidence leur parallélisme : les deux hémistiches sont symétriques, les deux verbes construits en asyndète sont en fin d'hémistiche, le complément d'objet du premier verbe, τοῦτον τὸν λόγο, *cette parole*, est repris par le deuxième sous forme de pronom, τόν. Les deux parties du vers commencent chacune par une forme d'insistance τοῦτον τὸν λόγο, *cette parole-ci*, ἀτός του, *lui-même*. La fameuse parole, τοῦτον τὸν λόγο, « le bon mot », citation rapportée en style direct, suit : « Προγεματίσι γὰρ μικρὸν ἐβλέπω ὅτι μᾶς ἦλθεν », « *C'est un petit déjeuner, je vois, qu'on nous a envoyé* ». Les deux aoristes nous rapportent une anecdote, avec la distance ironique nécessaire, il va s'avérer que « le petit déjeuner » sera très indigeste, les Francs sortant victorieux de cette bataille.

La deuxième occurrence de ce type présente aussi une construction des deux verbes en asyndète, mais la parole a, cette fois, des destinataires, l'assemblée des barons.

d.5893-5900

Nous sommes dans l'épisode où, après son aventure amoureuse, le seigneur de Carytaina vient demander au prince de lui accorder son pardon. Le prince s'adresse à ceux qui réclament son indulgence.

5895 Κι ὡς ἦτον πάντα ὁ πρίγκιπας φρόνιμος, ἐλεήμων,
οὕτως τοὺς ἀποκρίθηκεν, τούτους τοὺς λόγους εἶπεν·
— Ἄρχοντες, ἐγνωρίζατε, καλὰ τὸ ἐπινοεῖτε,
ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ἀνεψιός μου ὑπάρχει
καὶ ἀνθρωπὸς μου λίξις εὐρίσκεται καὶ πρῶτος·

καὶ ὅσον πλέον ἔσφαλεν εἰς πλέον θλίψιν τὸ ἔχω.
 5900 Ὅμως, διὰ τὴν ἀγάπην σας καὶ παρακάλεσίν σας,
 πάλε κ' ἐτούτην τὴν φορὰν ἄς εἶν' συμπαθημένος.

Et, comme à son habitude, le prince, sage, généreux,
 Ainsi leur répondit, leur tint ces propos :
 5895 — Messires, sachez, comprenez-le bien,
 Le seigneur de Carytaina est mon neveu
 Et se trouve être mon homme lige, et même le premier,
 Aussi grande est sa faute que ma tristesse.
 Pourtant, par amour pour vous et pour votre prière,
 5900 Cette fois encore, qu'il soit pardonné.

Nous sommes en présence d'une scène-type de pardon²¹⁵. Nous pouvons reprendre la même analyse que dans le cas précédent en ce qui concerne la symétrie de la construction, les deux verbes de parole occupent le même vers, la même position dans le vers. Il faut aussi noter la mise en relief de chaque hémistiche avec l'emploi de οὕτως et de τούτους, de même que la reprise de τούς, même si les formes syntaxiques ne sont pas identiques, la première forme, pronom anaphorique indiquant ceux à qui s'adresse le prince, la deuxième, déterminant de λόγους ; elle renforce encore l'aspect formulaire de l'expression, dont l'emploi correspond à la situation particulière de discours dans laquelle nous nous trouvons : le suzerain accorde solennellement son pardon. Par ailleurs, s'il s'adresse à sa cour, l'objet de son discours est le seigneur de Carytaina, présent et demandant son pardon. Il s'adresse donc indirectement à lui. Il y a ainsi double distanciation : solennité de l'instant, paroles adressées indirectement, et l'emploi de l'aoriste pour λέγω semble s'imposer dans ce cas²¹⁶.

Quelles conclusions peut-on provisoirement tirer sur l'emploi de l'aoriste de λέγω dans cette configuration, c'est-à-dire précédé d'un autre verbe de parole? Les contextes dans lesquels il apparaît ont des caractéristiques communes. Le locuteur cherche à établir une distance avec son co-locuteur, comme dans une situation solennelle telle que la scène où Guillaume II accorde son pardon au seigneur de Carytaina (*d.*), cette distance existe aussi quand il y a un véritable désir d'installer une distance soit de la part du locuteur (*d.*), soit de la part de l'énonciateur, c'est-à-dire le Chroniqueur (*c.*) ; dans tous ces cas, l'aoriste semble plus à même de traduire cette volonté de distanciation.

Nous allons en venir à l'étude d'une configuration très fréquente dans *La Chronique*, celle des occurrences où figure κράζω que καί associe toujours au présent de λέγω. Dans toutes les occurrences que nous avons examinées, c'est le seul verbe associé à λέγω, qui se trouve être employé au présent. Κράζω, qui signifie, dans *La Chronique de Morée*, *appeler, convoquer*, est lui-même utilisé 6 fois au présent, mais peut être aussi, pour 4 cas, à l'aoriste. Si l'on regarde le dictionnaire de la langue médiévale de E. Kriaras²¹⁷, on constate qu'un de ses premiers sens est *invoquer*. On peut donc considérer qu'il fait aussi partie des verbes de parole. L'étude du contexte de ces emplois différents nous permettra de voir si les remarques que nous avons

²¹⁵ Voir un exemple similaire en 5903-5907.

²¹⁶ Voir en 7183-7186 et 9120-9125 deux exemples de même type.

²¹⁷ E. Kriaras, p. 615 de l'abrégé du dictionnaire de langue médiévale.

faites sur les modalités d'association de ces deux verbes de parole se confirment dans les configurations d'emploi au présent ou à l'aoriste de κράζω, λέγω étant toujours au présent. Considérons d'abord le cas où κράζω est utilisé au présent.

e.5411-5415

La bataille de Macry-Plagi vient d'être gagnée, mais Messire Ancelin voudrait capturer des chefs ennemis pour les échanger contre son frère prisonnier.

Κ' ἐτότε ὁ μισὶρ' Ἀνσελῆς **κράζει** τοὺς ἐδικούς του·
ἐπεὶ εἶχεν ἕναν ἀδελφόν, Καίσαρην τὸν ἐλέγαν,
τὴν Πόλιν τοῦ ἐβάσταξαν στὴν φυλακὴν ἀπέσω,
καὶ **λέγει**. — Τί ἐναὶ ἡ ἀμαρτία ποῦ γένηται εἰς ἐμένα,
5415 Νὰ μὴ πιαστῆ ἀπ' τοὺς ἄρχοντες, ἀπὸ τοὺς κεφαλᾶδες,

Et alors messire Ancelin *mande* ses hommes,
Car il avait un frère, on le nommait César,
Qui avait été mis en prison à Constantinople,
Et *il dit* : — Quel péché est-ce pour moi
De n'avoir pu capturer un des archontes, des chefs.

f.4629-4632

L'empereur demande à son frère, le Grand Domestique, de rejoindre les troupes de Macrynos pour attaquer les Francs.

Ἀκούσων ταῦτα ὁ βασιλέας ἐχάρηκεν μεγάλως·
4630 τὸν Μέγαν γὰρ Δεμέστικον, ὅπου ἦτον ἀδελφός του,
κράζει καὶ **λέγει** του· — Ἀδελφέ, θέλω νὰ ὑπάγῃς ἐνταῦτα
ἐκείσε γὰρ εἰς τὸν Μορέαν, πᾶρε χιλίους μετ' ἔσου,

A cette nouvelle, l'empereur se réjouit grandement,
Il mande le Grand Domestique qui était son frère,
Et il lui dit (PH) : — Frère, je veux que tu te rendes là-bas
En Morée, prends avec toi mille hommes

Nous ferons une seule analyse pour ces deux cas qui présentent des caractères communs. Κράζω est utilisé dans le même contexte. Le locuteur cherche à s'adresser à un individu qui appartient à sa sphère d'influence. C'est un chef, ὁ μισὶρ' Ἀνσελῆς, messire Ancelin, qui rassemble ses troupes, τοὺς ἐδικούς του, pour leur parler, c'est un empereur, ὁ βασιλέας, qui convoque son frère, ἀδελφός του. Dans les deux cas également, la demande est identique, c'est celle d'une collaboration. Messire Ancelin (*e.*) veut obtenir de l'aide de ses hommes pour faire des prisonniers de guerre, l'empereur (*f.*) veut envoyer son frère²¹⁸.

Il est clair que, dans chacune des situations *e.* et *f.*, le locuteur s'adresse à un co-locuteur qui ne peut qu'accéder à sa demande. Les interférences sont donc multiples entre les locuteurs et ceux auxquels ils parlent. Leur parole va être dans la continuité, il n'y a pas de rupture entre les deux prédicats λέγω et κράζω. Le présent historique, dont nous avons vu le caractère empathique quand il s'applique aux verbes de parole, semble le plus adapté pour exprimer cette relation entre sujets où le locuteur s'implique personnellement et cherche à agir sur le co-locuteur pour obtenir le résultat visé.

Les occurrences de κράζω à l'aoriste montrent, quant à elles, une certaine volonté de distanciation de la part du locuteur. Cette fois, il y a dissociation entre les deux verbes de parole, κράζω étant à l'aoriste et λέγω au présent. Voici un exemple de cette configuration qui nous semble significatif²¹⁹.

²¹⁸ Voir un exemple de même type en .8207-8210.

²¹⁹ Voir une occurrence parallèle en 2378-2380.

g.1581-1585

Geoffroy de Villehardouin, qui veut rester auprès de Robert de Champlitte pour devenir son maréchal dans la conquête de la Morée, s'est fait expliquer la situation des différentes cités à conquérir pour conseiller son suzerain.

- 1581 κι ὅσον ἐρώτησεν καλὰ κ' ἐπληφόρεσάν τον,
 τὸν Καμπανέσην ἔκραξεν καὶ λέγει πρὸς ἐκείνον·
 — Ἀφέντην, ἐγὼ ὡς ξεινοτικὸς ἄνθρωπος γὰρ τοῦ τόπου,
 ἐρώτησα τοὺς ἄρχοντες ὅπου εἶναι μετὰ σένα·
- 1585 κι ὡς ἐπληφορέθηκα ἀπὸ αὐτοὺς τὴν ἀλήθειαν,
- 1580 Et lorsqu'il les eut bien interrogés et qu'ils l'eurent informé,
 Il *manda le Champenois* et lui *dit* (PH) :
 — Seigneur, en homme étranger à ce pays,
 J'ai interrogé les archontes qui sont avec toi.
- 1585 Et ils m'ont informé de la réalité,

Dans cet emploi de l'aoriste de κράζω, le contexte est très différent : locuteur et co-locuteur n'appartiennent pas à la même sphère. Celui que l'on convoque n'est pas un proche de celui qui convoque, une certaine distance est établie dès le départ. Dans ce premier cas, Geoffroy de Villehardouin doit se faire accepter par le Champenois, faire valoir ses capacités de stratège : le locuteur est dans une situation d'attente par rapport à son co-locuteur. Il est encore ξεινοτικὸς ἄνθρωπος γὰρ τοῦ τόπου, *homme étranger à ce pays*. La manière dont il commence son intervention, Ἀφέντην, *Seigneur*, atteste de sa déférence pour le Champenois qu'il considère comme son « seigneur légitime ». L'emploi de l'aoriste pour κράζω, ἔκραξεν, *il manda*, installe cette distance respectueuse, attitude nécessaire dans ce type de relation ; le présent de λέγω, καὶ λέγει, *et lui dit*, en ouvrant le discours direct, simule une situation d'énonciation et, en même temps, marque le désir du vassal de convaincre son suzerain de le choisir comme conseiller.

Nous retrouvons ainsi pour κράζω les mêmes valeurs aspectuelles, quant à l'emploi du présent (*e., f.*) et de l'aoriste (*g.*) que celles de λέγω. Quand le contexte incite à un rapprochement, c'est-à-dire quand le locuteur cherche à obtenir l'adhésion du co-locuteur, c'est le présent qui apparaît. Quand, au contraire, la situation est plus officielle et que les sphères de chacun des interlocuteurs sont bien délimitées, c'est l'aoriste qui est employé. Ce qui reste à expliquer, c'est pourquoi λέγω est, quant à lui, toujours au présent. Nous sommes dans le cas de deux verbes de parole associés, c'est-à-dire une prédication à deux verbes, mais pour un même procès. Notre hypothèse est que le plus éloigné des paroles rapportées, κράζω, se charge d'établir soit la proximité, soit la distance, tandis que λέγω, qui ouvre le discours rapporté directement, a une prédisposition pour le présent historique, qui permet un simulacre de la situation d'énonciation. Pourquoi n'avons-nous pas eu le même phénomène avec ἀποκρένομαι ? Ce dernier est exclusivement employé à l'aoriste, sans doute à cause de sa sémantique, il signifie strictement *répondre* et suppose une succession dans la parole, marquée par l'aoriste. Dans ce cas précis d'emploi avec κράζω, lui seul varie aspectuellement, selon que l'on veuille établir une connivence ou une distance. Λέγω, quant à lui, garde dans cette association, le principe d'invite à l'écoute.

Nous avons observé un seul cas de verbe à l'aoriste associé à λέγω à l'imparfait, qui nous intéressera justement à cause de l'emploi de cet imparfait. Dans cet épisode déjà évoqué, le seigneur de Carytaina vient demander son pardon au

prince Guillaume, espérant que l'entourage du prince lui apportera son soutien. Il vient de se prosterner, εὐτὺς χαμαὶ ἐπέσατο, *il se jeta aussitôt à terre* (v. 5882), devant son suzerain et de lui demander son pardon, καὶ λέγει πρὸς τον πρίγκιπα, *et il dit au prince* (v. 5883).

Les proches du prince font de même et tombent aux genoux du prince, en suppliants.

h. 5886-5890

5886 Οἱ ἀρχιερεῖς κ' οἱ ἕτεροι ὅλοι οἱ κεφαλᾶδες
κ' οἱ καβαλλάροι σὺν αὐτῷ εὐτὺς ἐγονατίσαν,
δεόμενοι **ἐλέγασιν** τοῦ πρίγκιπος ἐτοῦτο·
— Διὰ τὸν Χριστόν, ἀφέντη μας, ἐδὰ συμπάθησέ του,
5890 κὶ ἂν πέση πλέον εἰς φταίσιμον, τὴν κεφαλὴν του κόψε.

5886 Les prélats et tous les autres chefs
Ainsi que les chevaliers, s'agenouillèrent aussitôt avec lui,
En le suppliant ils s'adressaient ainsi à lui :
— Par le Christ, seigneur, pardonne lui encore,
Et s'il retombe de nouveau dans sa faute, fais-lui couper la tête.

Nous remarquerons que ce passage est l'exacte réplique de celui qui précède, que le verbe précédent λέγω est aussi un verbe de mouvement qui indique un changement de posture, ἐγονατίσαν, *ils s'agenouillèrent*, à très forte connotation, puisqu'il indique la soumission et entre dans la gestuelle de l'imploration. Λέγω est, quant à lui, précédé d'un participe, δεόμενοι, *en le suppliant*, qui souligne le caractère subjectif des paroles qui vont être prononcées. L'emploi de l'imparfait de λέγω est dans la continuité de l'aoriste qui le précède, c'est en suppliants (ils en ont pris l'attitude) qu'ils s'adressent au prince, la gestuelle spécifique à cette situation a été adoptée ; une situation est construite par l'emploi de l'aoriste, l'accent est maintenant mis sur l'aspect qualitatif de la prise de parole, permis par l'imparfait qui ouvre un espace continu ; ἐλέγασιν est aussi la reprise du présent λέγει qui annonçait la supplique du fautif et nous verrons dans la réitération de la supplique une reprise anaphorique de type emphatique.

4.1.2.3. Le verbe λέγω introducteur de discours direct employé dans des verbes en série

Nous avons constaté, dans la configuration de λέγω associé à un autre verbe, qui le précède la plupart du temps, des constantes d'emploi : sauf dans le cas de κράζω, le premier verbe était employé à l'aoriste, les verbes de mouvement mettant en relation locuteur et co-locuteur, les verbes de parole exprimant l'acte même de la prise de parole. Le présent de λέγω était le plus fréquemment employé et marquait une volonté de rapprochement entre le locuteur et son co-locuteur ; l'aoriste, au contraire, manifestait une volonté de distance. Nous envisageons maintenant les cas où λέγω est employé dans des séries de verbes construits la plupart du temps en parataxe. Les verbes qui accompagnent λέγω sont le plus souvent des verbes de parole ou des verbes de mouvement, mais leur sémantique est plus variée ; quand le verbe λέγω est au présent, on trouvera en particulier des verbes d'état. Dans 10 occurrences où λέγω est à l'aoriste, on constate que le locuteur s'adresse toujours à un groupe. La place de λέγω est variable, il peut introduire le discours, mais il peut être aussi doublé par un deuxième verbe de parole. Dans 13 occurrences il est au présent ; sauf dans un cas, il introduit les paroles rapportées et le locuteur s'adresse toujours à une seule personne. Il semblerait donc que l'on retrouve la même configuration que dans le cas où λέγω est couplé avec un autre verbe : le présent

serait lié à la situation d'un entretien privilégié avec toutes les expressions d'affect que cela suppose, l'aoriste à un contexte plus officiel et public, reconnu par un groupe. L'étude des occurrences les plus significatives nous permettra de vérifier ou non cette similitude.

Nous observerons d'abord des occurrences de λέγω employé à l'aoriste dans une série de verbes eux aussi à l'aoriste. Dans cette configuration, le discours se situe dans un cadre aux enjeux politiques ou stratégiques importants et s'adresse à un ensemble d'individus.

Ainsi dans la première occurrence que nous allons examiner, la situation est particulièrement solennelle, puisqu'il s'agit d'une réunion du conseil de l'empereur²²⁰. Nous nous trouvons dans un contexte massif de verbes de parole, où figure cependant un verbe statif. Ces verbes ne sont pas tous construits paratactiquement, certains figurant dans une proposition relative.

i. 3567-3574

Le prince Guillaume et son allié, le Despote d'Épire veulent attaquer le Sébastocrator, allié de l'empereur Michel. Celui-ci se rend chez l'empereur pour lui expliquer la gravité de la situation. L'empereur réunit tous les chefs de son royaume pour les consulter.

3567 Ὁ πρῶτος ὅπου ἐλάλησεν κ' εἶπεν τοῦ βασιλέως
ἦτον ὁ σεβαστοκράτορας, κύρ Θεόδωρος ἐκεῖνος,
καὶ εἶπεν πρὸς τὸν βασιλέα καὶ πρὸς τοὺς κεφαλᾶδες·

3567 Le premier qui prit la parole et s'adressa à l'empereur
Fut le Sébastocrator, messire Théodore,
Et il dit à l'empereur et à ses chefs :...

Le passage qui nous intéresse commence par une formule qui installe une situation propre au discours :

3565 Πολλὰ ἦσαν γὰρ τὰ λόγια τοὺς ὅπου εἶπαν κ' ἐλαλήσαν,
Nombreuses étaient les paroles, ils en dirent et redirent.

Nous en arrivons ensuite au discours particulier et attendu du Sébastocrator, qui est à l'origine de cette consultation. Le Chroniqueur donne à sa parole une importance particulière en présentant le nouveau locuteur au moyen d'une relative utilisant deux verbes de parole coordonnés, tous les deux employés à l'aoriste : ὁ πρῶτος ὅπου ἐλάλησεν κ' εἶπεν τοῦ βασιλέως, *le premier qui prit la parole et s'adressa à l'empereur*. L'aoriste εἶπεν du vers 3567, relié au verbe statif ἦτον par καὶ qui conclut la formule, est repris pour ouvrir le discours. Le Sébastocrator s'adresse à l'empereur et à ses chefs, πρὸς τὸν βασιλέα καὶ πρὸς τοὺς κεφαλᾶδες, la répétition de la préposition πρὸς indique le soin avec lequel sont désignés les interlocuteurs. Nous saisissons toute l'importance du moment : les décisions qui seront prises ensuite par l'empereur conduiront à la défaite des Francs lors de la bataille de Pélagonia.

Voyons maintenant le discours tenu par le Sébastocrator :

3570 — Δέσποτα, ἅγιε βασιλέα, τοῦ κράτους σου τὸ ἔλεος,
ὅτι ἂν παντέχης μοναχὰ μὲ τὸν λαὸν ὅπου ἔχεις,
τὸν τόπον γὰρ τῆς Ῥωμανίας φυλάξει νὰ τὸν ἔχῃς,
πληροφορῶ τὸ κράτος σου, ἀπεργωμένος εἶσαι,
τὴν βασιλείαν σου ἀχάνεις τὴν κ' ἐμᾶς ἀκλήρησές μας.

3570 — Maître, saint empereur, miséricorde à ta grandeur,

²²⁰ Nous avons vu dans le chapitre sur l'aoriste (§ 3.2.3.) une occurrence parallèle (935-938), mais dont le verbe de parole est précédé par des verbes de mouvement.

Car si tu penses garder seulement avec les troupes que tu as
 Le pays de Romanie que tu possèdes,
 J'avertis ta grandeur, tu vas au devant de déboires,
 Tu perdras ton empire, et nous laisseras sans héritage.

L'adresse est faite solennellement à l'empereur Michel le Paléologue : Δέσποτα, ἅγιε βασιλέα, *maître, saint empereur*, τοῦ κράτου σου τὸ ἔλεος, *miséricorde à ta grandeur*, et occupe tout le premier vers. Mais elle doit être entendue aussi de tous les présents et leur est aussi personnellement destinée, comme le montre l'emploi des pronoms personnels qui désignent les interlocuteurs, d'une part, l'empereur, mais aussi ceux qui participent à ce conseil : τὴν βασιλείαν σου ἀχάνεις τὴν κ' ἐμᾶς ἀκλήρησές μας, *tu perdras ton empire, et nous laisseras sans héritage*, la deuxième personne du singulier σου et la première personne du pluriel ἐμᾶς reprise une deuxième fois soulignent que tous sont concernés par cette menace de guerre. Encore une fois, l'importance et la gravité du moment, le caractère public du discours prononcé justifient l'emploi de l'aoriste pour le verbe introducteur de paroles²²¹.

Le deuxième cas, toujours dans un contexte de verbes de parole, diffère au sens où le locuteur s'adresse à un seul destinataire, mais qui fait partie d'une assemblée réunie solennellement. Il a l'avantage de présenter deux occurrences de λέγω, l'une au présent, l'autre à l'aoriste et nous permettra de faire la transition avec l'emploi de ce prédicat au présent.

j. 1846-1848

En pleine conquête de Morée, Champlitte apprend la mort de son frère et doit rentrer en France. Il confie la principauté à Geoffroy de Villehardouin. Les terres viennent d'être réparties entre tous les chefs, et Villehardouin ne s'est attribué aucun bien en partage. Champlitte remarque ce trait de vertu.

1846 Ἐντούτῳ τὸν ἐλάλησεν· Μισὶρ Ντζεφρέ, — τὸν λέγει,
 εἰς τὸν ἐμφανὲς τὸν ἔκραξεν καὶ φανερά τὸν εἶπεν —,
 ἐγὼ ἐξεύρω εἰς πληροφορίαν, μὲ ἀλήθειον σὲ τὸ λέγω,

1846 Alors il lui parla : — Seigneur Geoffroy, — *lui déclare-t-il*,
 Il l'avait convoqué au vu de tous et lui *parla* ouvertement —,
 Je sais pour en avoir été informé, je te le dis en toute sincérité, ...

La construction de l'énoncé rapporteur est ici assez remarquable, puisqu'il est structuré en deux parties, une première avec le verbe λαλῶ à l'aoriste, τὸν ἐλάλησεν, *il lui parla*, qui introduit l'énoncé rapportant, une deuxième en incise avec les deux occurrences de λέγω, l'une au présent, l'autre à l'aoriste couplé avec l'aoriste de κράζω. Le premier aoriste annonce l'acte de parole, le présent λέγει met en évidence une volonté de rapprochement de la part du locuteur, Champlitte, avec celui à qui il s'adresse, le maréchal Villehardouin. Elle s'exprime à travers les propos tenus par Champlitte qui ne tarit pas d'éloge pour la détermination et le courage de Villehardouin et va lui accorder les fiefs de Calamata et d'Arcadia pour ses bons et loyaux services. Le présent historique se charge là encore d'une valeur empathique. Les verbes de parole employés à l'aoriste qui suivent, εἰς τὸν ἐμφανὲς τὸν ἔκραξεν καὶ φανερά τὸν εἶπεν, *il l'avait convoqué au vu de tous et lui parla ouvertement*, marquent plutôt les conditions dans lesquelles se tient ce discours : loin d'être confidentiel, il va être tenu avec une certaine solennité au vu et au su de tous. Cela tient d'un acte public et personne ne pourra récuser la parole de Champlitte. Le

²²¹ Voir une autre occurrence de même type en 5181-5185.

contraste créé par l'emploi de temps différents pour un même verbe, les deux vers étant construits en asyndète, est encore accentué par le parallélisme des deux formes de λέγω, qui se situent toutes les deux en fin de vers.

A l'examen des occurrences *i* et *j.*, nous avons donc vu que, dans cette configuration de verbes en série où λέγω était employé à l'aoriste, nous retrouvons des situations d'énonciation analogues où l'aoriste marquait un moment exceptionnel, officiel, comme la réunion d'un conseil qui doit prendre des décisions exceptionnelles. L'emploi λέγω employé dans une série de verbes et au présent historique se présente dans des conditions complètement différentes et établit une relation de continuité entre locuteur et co-locuteur. Dans toutes les occurrences observées, les paroles sont, cette fois, adressées à une seule personne. Cette particularité suffit-elle à justifier l'emploi du présent historique ?

Les deux occurrences de présent que nous avons retenues, les relations entre sujets sont très importantes. Dans la première, le locuteur rencontre en tête-à-tête son co-locuteur, qui est son propre frère ²²². La situation est d'ordre absolument privé, d'une intensité dramatique indéniable, puisqu'il s'agit des derniers moments d'un homme.

k. 2727-2732

Le prince Geoffroy, qui est sans héritier et sur le point de mourir, demande auprès de lui son frère Guillaume.

2727 Κι ὡς τὸ εἶδε γὰρ κ' ἐνόησε τὸ ὅτι ἀποθάνει θέλει,
τὸν ἀδελφόν του ἔκραξε, ἐκείνον τὸν Γυλιάμον,
καὶ λέγει οὕτως πρὸς αὐτόν, φιλοπαρακαλεῖ του.
2730 — Ἀδελφι μου γλυκύτατον, ἀδελφι ἡγαπημένο,
ἐγὼ ἀποδάрте ἐπλήρωσα τα ἔτη τῆς ζωῆς μου
ἐσὺ ἀπομένεις ἀπ' ἐμοῦ ἀφέντης κληρονόμος...

2727 Quand il vit et comprit qu'il allait mourir,
Il convoqua son frère sire Guillaume
Et il lui parle ainsi, le presse affectueusement :
2730 — Mon très cher frère, frère aimé,
J'ai, moi, maintenant rempli les années de ma vie
Et toi, tu restes héritier de ma seigneurie...

Grâce à un marqueur temporel, ici une subordonnée introduite par ὡς, avec deux verbes de connaissance à l'aoriste, ὡς τὸ εἶδε γὰρ κ' ἐνόησε τὸ ὅτι ἀποθάνει θέλει, *quand il vit et comprit qu'il allait mourir*, la situation d'interlocution est mise en place. Nous trouvons ensuite le couple κράζω-λέγω, dont nous avons examiné les conditions d'emploi plus haut, τὸν ἀδελφόν του ἔκραξε καὶ λέγει, *il convoqua son frère, et il lui parle*. Si nous reprenons notre analyse, l'aoriste de κράζω s'explique par l'aspect solennel du moment, celui de la mort; n'oublions pas non plus que Geoffroy est prince de Morée et qu'il doit transmettre un héritage. Il s'agit d'un moment quasi officiel. La solennité du moment est soulignée par la reprise, ἐκείνον τὸν Γυλιάμον, sire Guillaume, le démonstratif désignant celui dont le narrateur racontera les hauts faits. L'emploi du présent de λέγω marque une rupture de ton : ce sont maintenant deux frères qui se parlent avec toute l'affection qui peut exister entre eux, comme l'indique le lexique employé, le verbe φιλοπαρακαλεῖ, *le presse affectueusement* qui reprend λέγω, et dont le préfixe φιλο- marque tout le contenu

²²² Voir en 659-662 une occurrence de même type.

affectif, l'adresse empreinte de tendresse qu'il fait à son frère, ἀδελφί μου γλυκύτατον, ἀδελφί ἡγαπημένο, *mon doux frère, frère aimé*.

Mais le présent historique peut aussi apparaître, plus rarement, dans un contexte tout à fait différent, plus officiel, comme celui d'un acte de justice. Quelles sont alors les conditions d'énonciation qui permettent l'emploi du présent de λέγω ?

L'occurrence étudiée se trouve dans un contexte de négociations, qui semblerait propice à l'emploi d'un aoriste et pourtant elle présente aussi un PH de λέγω²²³. Nous sommes dans un contexte de délibérations : le Despote d'Épire et Florent de Hainaut, le dernier prince de Morée ont fait alliance contre l'empereur, qui veut la guerre et dont les troupes sont dirigées par le Grand Domestique.

l. 9068-9071

Après avoir harcelé les troupes grecques, les deux alliés envoient des émissaires au Grand Domestique pour lui demander d'accepter le combat.

9070 Ὄρισεν ὁ Δεμέστικος καὶ ἀφροντισίαν τοὺς κάμνον
καὶ ἦλθαν κ' ἐπλησιάσαν τον καὶ λέγουν πρὸς ἐκεῖνον.
— Κύρης μου, ὁ πρίγκιπας Μορέως εἶθ' οὕτως καὶ ὁ Δεσπότης
τὴν εὐγένειαν σου χαιρετοῦν, ὡς φίλον καὶ ἀδελφόν τους.

Le Grand Domestique leur fit donner un sauf-conduit

Et ils vinrent et ils s'approchèrent de lui et ils lui disent :

9070 —Sire, le prince de Morée, ainsi que le Despote
Saluent ta noblesse, te considèrent comme un ami et un frère.

Le Grand Domestique a accordé aux émissaires du prince et du Despote un sauf-conduit pour qu'ils puissent remplir leur mission sans risque et l'entretien qu'il leur accorde semble d'ordre privé, le Grand Domestique et les deux émissaires étant seulement cités. Il s'agit plutôt d'une tractation que d'une négociation. Le présent de λέγω est précédé de deux verbes de mouvement à l'aoriste, καὶ ἦλθαν κ' ἐπλησιάσαν τον, *et ils vinrent et ils s'approchèrent de lui*, dont nous nous souvenons qu'ils aident à la mise en scène de la parole. Le PH semble justifié par le désir de persuader leur interlocuteur du bien-fondé de leur demande, comme l'indiquent les termes pleins de bienveillance qu'ils utilisent pour le saluer au début de leur discours, que l'on utilise pour des proches, τὴν εὐγένειαν σου χαιρετοῦν, ὡς φίλον καὶ ἀδελφόν τους, *ils saluent ta noblesse, te considèrent comme un ami et un frère*, et qui prouvent pour le moins leurs bonnes intentions.

4.1.2.4. Conclusion sur l'emploi de λέγω introducteur de discours direct

En fin d'analyse de cette configuration où λέγω introduit un discours direct qui présente une parole en quelque sorte mise en scène, nous constatons que nous retrouvons les mêmes conditions contextuelles qui président soit à l'emploi de l'aoriste, soit à celles du présent, que λέγω régisse seul l'énoncé citant, ou qu'il soit associé à un ou plusieurs verbes, la plupart du temps verbes de mouvement ou verbes de parole. L'emploi de l'aoriste apparaît le plus souvent dans un cadre officiel à caractère solennel, plus rarement dans un cadre d'entretien privé, mais où il est toujours important d'installer de la distance et de la déférence. Le présent historique, quant à lui, est employé chaque fois que le locuteur veut faire épouser à l'autre son point de vue, c'est-à-dire chaque fois que s'exprime l'empathie du locuteur envers le co-locuteur à travers des relations affectives ou dans son aspiration à faire adhérer

²²³ Voir en 7537-7540 une occurrence de même type.

son interlocuteur à son désir, que nous soyons, comme nous l'avons constaté le plus souvent, dans une situation privée ou, plus rarement dans un contexte plus officiel, où s'impose l'intention de persuader, de convaincre, même si la relation reste duelle.

4.1.3. Le verbe λέγω introducteur de discours indirect

Le discours indirect, quant à lui, ne dissocie pas le discours rapporté du discours rapportant ; le discours rapporté perd toute autonomie, puisqu'il dépend d'un point de vue syntaxique du discours rapportant. Nous n'avons alors qu'une seule situation d'énonciation et il n'y a plus de mise en scène de la parole. Prenons un exemple concret :

3033-3036

Κι ἀφότου ἐπροσκύνησεν τοῦ Μελιγοῦ ὁ δρόγγος,
 3035 τινὲς ἀπ' αὐτοὺς εἶπασιν τοῦ πρίγκιπα Γυλιάμου
 ὅτι ἂν θέλῃ νὰ ἔχη τὸν ζυγὸν ὅλον στὸ θέλημάν του,
 νὰ ποιήσῃ κάστρο εἰς τὸν γιαλὸν πλησίον τῆς Γιστέρνας.

Quand les montagnards du Mélingue eurent fait allégeance,
 Certains d'entre eux dirent au prince Guillaume

3035 *Que* s'il voulait avoir toute la montagne sous son autorité
 Il devait construire un château sur la côte près de la Gisterna.

Le discours rapporté est subordonné au discours rapportant par l'intermédiaire de la conjonction ὅτι et intégré à la narration. Les personnes du discours rapporté sont maintenant dépendantes du discours rapporteur : l'interlocuteur de l'énoncé, τοῦ πρίγκιπα Γυλιάμου, *le prince Guillaume*, au lieu d'être à la deuxième personne dans les propos cités, comme s'il était une vraie personne, devient une troisième personne, ἂν θέλῃ, *s'il voulait*, νὰ ποιήσῃ, *il devait construire* ὅλον στὸ θέλημάν του, *sous son autorité*. Le co-locuteur n'est plus désigné dans le discours rapporté par une apostrophe. Ainsi le discours cité est dans la continuité du discours citant et il perd l'autonomie qu'il avait dans le discours direct. Il est dans la dépendance énonciative du discours citant. Les deux énoncés forment un tout constitué en événement.

Il nous faut voir si ce système induit d'autres critères de choix temporels pour le verbe introducteur de paroles, tout en ayant constaté que l'aoriste et le présent historique sont encore une fois les temps majoritairement employés, à l'exception d'un cas à l'imparfait. Nous avons observé 33 occurrences de λέγω dans un système de discours indirect. Avec 9 emplois du présent historique et un seul emploi de l'imparfait, nous trouvons une prédominance de l'aoriste, présent dans 23 occurrences. 8 occurrences sont en emploi absolu, se répartissant entre 3 présents et 5 aoristes. 13 sont en emploi couplé, dont 3 sont au présent et 10 aoristes. 12 sont dans des emplois en série, dont 1 à l'imparfait, 3 au présent et 8 à l'aoriste. L'aoriste serait donc à première vue le temps privilégié pour ouvrir le discours indirect. Mais l'analyse des quelques occurrences au présent devrait être riche en informations et nous amener à préciser notre analyse que nous faisons précéder d'un tableau récapitulatif.

Λέγω + D. Indirect	Emploi absolu	Emploi couplé	Emploi en série	Total
<i>Présent historique</i>	3	3	3	9
<i>Aoriste</i>	5	10	8	23
<i>Imparfait</i>			1	1
Total	8	13	12	33

Discours rapportant et discours rapporté peuvent être mis en relation par différentes conjonctions. Les deux principales sont ὅτι et νά, les autres, telles que ὅπως, πῶς, τὸ τί sont d'un emploi très minoritaire. Si λέγω est suivi de ὅτι, sa sémantique reste identique à celle que l'on trouve dans le discours direct et il garde le sens de *dire* ; s'il est suivi de νά, il se charge d'une signification nouvelle et devient un verbe de décision. Il prend alors le sens de *conseiller* ou d'*ordonner*. C'est le parallèle du français *dire de*.

Nous pouvons déjà avancer quelques remarques sur la distribution de l'aoriste ou du présent pour λέγω introducteur de discours indirect. L'aoriste apparaît dans des contextes d'ordre plus ou moins public : délibérations, ambassades, rumeurs. La parole est souvent collective, attribuée indistinctement. Selon la conjonction qui introduit le discours cité, elle vise à obtenir un changement et elle se teinte la plupart du temps d'une certaine objectivité, qu'elle soit réelle ou feinte. Le présent, quant à lui, apparaît la plupart du temps dans des contextes différents à caractère plus individuel, quand le(s) locuteur(s) s'adresse(nt) à un co-locuteur précis avec lequel il cherche à établir une relation particulière.

4.1.3.1. Le verbe λέγω en emploi absolu

Voyons dans un premier temps la configuration dans laquelle λέγω se trouve être le seul verbe. Le temps dominant est, cette fois, l'aoriste pour 5 occurrences, alors que 3 sont au présent. Nous observerons quels paramètres sont à prendre en compte pour expliquer leur emploi, dans la mesure où la parole n'est plus mise en scène, mais intégrée au récit.

Nous examinerons un passage où apparaissent successivement l'aoriste et le présent historique de λέγω : un des locuteurs, le seigneur de Carytaina se retrouve dans les deux prises de parole. Observons d'abord l'emploi de l'aoriste qui n'est pas à proprement parler utilisé de manière absolue, mais dont on pourra comparer l'emploi avec celui du présent qui le suit.

6637-6644

Le prince Guillaume veut chasser les Grecs de Tsaconie. Avec l'aide de messire Galéran, ils rejoignent Carytaina où ils tiennent conseil avec les seigneurs de Carytaina et d'Acova et tous les commandants de l'armée.

Ἐνταῦθα πρῶτα ἐλάλησεν ὁ ἀφέντης {τῆς} Καρυταίνου
καὶ δεύτερον ἀπὸ αὐτοῦ ὁ ἀφέντης τῆς Ἀκόβου,
καὶ εἶπαν κ' ἐσυμβούλεψαν νά ἀπέλθουν εἰς τὸ Νίκλι
6640 οὕτως καθὼς τὸ εἶχασιν συμβουλευτῆ εἰς τὸ πρῶτον.

Lors parla en premier le seigneur de Carytaina
Et en second après lui le seigneur d'Acova,
Et ils furent d'avis et conseillèrent de se rendre à Nicli
6640 Comme cela avait été décidé en premier.

Dans ce cas, nous sommes dans une situation où un groupe est amené à délibérer : il s'agit de savoir quelle stratégie adopter face à l'ennemi grec. Les locuteurs sont identifiés, ce sont le seigneur de Carytaina et le seigneur d'Acova qui vont parler chacun à leur tour. Les verbes de parole à l'aoriste, καὶ εἶπαν κ' ἐσυμβούλεψαν, et ils furent d'avis et conseillèrent, annoncent un discours introduit par νά qui lui donne un caractère injonctif. Ils traduisent l'aboutissement d'une réflexion collective qui doit être prise en compte. Les conseils donnés, fruits de cette réflexion, sont rattachés étroitement par la conjonction νά aux locuteurs qui les ont

émis²²⁴. L'emploi de l'aoriste de λέγω introducteur de discours indirect permet de considérer l'énoncé citant et l'énoncé cité comme un tout dont les énonciateurs se portent garants.

Le seigneur de Carytaina prend ensuite personnellement la parole :

Ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας λέγει τῶν κεφαλᾶδων·
 ὅτι ἔξευρεν κ' ἐγνώριζεν τὴν κεφαλὴν ἐκείνην,
 ὅπου εἶχεν γὰρ ὁ βασιλέας ἀπάνω εἰς τὸν λαόν του,
 6644 ὅτι ἦτον ἀλαζονικὸς κ' εἶχεν μεγάλην δόξαν...

Le seigneur de Carytaina *dit* (PH) aux chefs
*Qu'*il connaissait bien ce chef-là
 Que l'empereur avait à la tête de son armée,
 6644 *Qu'*il était arrogant et avait une grande estime (pour ses troupes)...

Le verbe λέγω au présent, employé ici avec ὅτι, garde son sens courant, alors qu'employé à l'aoriste plus haut, il signifiait *conseiller*. Dans le contexte, l'emploi du présent donne au verbe une nuance de confiance – le locuteur a l'avantage de connaître le chef ennemi –, mais il montre aussi la volonté de convaincre les autres chefs, comme le montre la reprise des verbes de connaissance, ἔξευρεν κ' ἐγνώριζεν, *il connaissait bien*. Il se fait fort de vaincre cet adversaire impétueux et arrogant. Cette parole particulière, annoncée par le présent de λέγω devient un argument supplémentaire destiné à convaincre le prince et ses chevaliers.

Dans ces premiers emplois de λέγω introducteur de discours indirect, l'aoriste apparaît quand il s'agit d'une délibération où la parole doit amener à une prise de décision, dont l'objectif est de faire intervenir un changement. Dans ce cas-là, il est l'équivalent d'un verbe de décision. Énoncés citants et énoncés cités sont placés dans la continuité et appréhendés comme un tout que les co-locuteurs doivent prendre en compte. Au contraire le présent historique exprime une connivence, un effort de persuasion, le désir d'un locuteur particulier que l'on adhère à son projet. Voyons si nous retrouvons dans les autres configurations de λέγω les mêmes contextes d'apparition de l'aoriste et du présent.

4.1.3.2. Le verbe λέγω associé à un autre verbe : « ἐλάλησαν καὶ εἶπασιν ὅτι »

Dans ce cas de figure, nous avons identifié 13 occurrences de λέγω, dont 10 à l'aoriste et 3 au présent. Toutes sont associées à des verbes de parole ou de décision, et entrent souvent dans des expressions de type formulaire où le verbe λέγω introduit le discours cité, ce qui nous amène à penser que l'association de λέγω à un verbe de mouvement est plutôt réservée au discours direct, sa sémantique particulière aidant à la mise en scène de la parole. Pour ce qui est du lien introducteur de discours rapporté, on compte 3 ὅτι, 6 νά, 3 τό πῶς, 1 τό τί. Dans ce type d'emploi du style indirect, c'est encore l'aoriste qui est majoritaire pour λέγω.

C'est ce temps que nous allons d'abord examiner. Tous les verbes associés à λέγω sont des verbes de parole employés à l'aoriste, sauf dans le cas de κράζω,

²²⁴ Voir des occurrences parallèles en 7831-7832 et en 6696-6698.

employé quant à lui au présent. Les deux exemples que nous présentons en premier ont une caractéristique commune : une parole mensongère doit passer pour vraie.

a.1100-1102

Nous sommes à la fin de la première partie de *La Chronique de Morée*. Les troupes grecques, usant de ruses, harcèlent les forces franques de l'empereur Beaudouin et les obligent à sortir de leurs forteresses.

1100 κ' ἐξέβησαν εἰς τὴν φωνὴν καὶ παραχῆν ἐκείνην
ποῦ ἐλάλησαν καὶ εἶπασιν ὅτι ἦλθαν τὰ φουσσᾶτα
τοῦ Καλοϊωάννη, σὲ λαλῶ, ἐκείνου τοῦ δεσπότη.

Et ils sortirent de leurs positions à cause des cris et du tumulte
Que [les Grecs] avaient créés et ils *avaient dit qu'*étaient arrivées
Les troupes de Calojan le Despote, je te le dis.

b.8251-8254

Geoffroy de Brières, neveu du seigneur de Carytaina, mort sans descendance, s'est vu refuser l'héritage de son oncle. Désireux de gloire, il cherche à s'emparer par ruse du château d'Araclavon, où il s'est fait héberger par le châtelain, prétendant une maladie. Après avoir gagné la confiance du châtelain, il trouve un prétexte pour faire entrer ses hommes.

8251 Κι ὅσον τὸν ἀποθάρρεσεν καὶ εἶδε τὸν καιρὸν του,
κράζει τοὺς σιργέντες του ὅπου εἶχεν ἐδικούς του,
καὶ εἶπεν ὅτι διάταξιν θέλει διὰ νὰ ποιήσῃ
φοβούμενος τὸν θάνατον διὰ τὴν ἀστένειον ποῦ εἶχεν.

8251 Et quand il eut obtenu sa confiance et vit le moment opportun,
Il *appelle* les sergents qui étaient à son service,
Et il *déclara qu'*il voulait faire un testament,
 Craignant la mort, à cause de la maladie qu'il avait.

Dans l'occurrence (a.), l'aoriste de λέγω est dans la suite immédiate du verbe λαλῶ également à l'aoriste, et développe, par l'intermédiaire de καί, ce que signifie cette rumeur, εἰς τὴν φωνὴν καὶ παραχῆν ἐκείνην, à cause des cris et du tumulte. Les bruits répandus de manière très ostentatoire, comme le montrent l'emploi du démonstratif ἐκείνην et la présence des deux verbes de parole, sont des stratagèmes pour obliger les Francs à combattre, montés de manière à ce que l'on croie à l'arrivée des troupes du Despote en ordre de bataille, τὰ φουσσᾶτα, alors que ce sont des embuscades qui attendent les Francs. L'emploi de l'aoriste transforme cette allégation, mise dans la dépendance énonciative du discours citant, εἶπασιν, par l'emploi du discours indirect, en fait objectif. La rumeur doit être prise pour une réalité, pour un événement. Il ne s'agit pas de persuader, mais de tromper. On pourrait ainsi traduire εἶπασιν par *ils prétendaient*.

Dans l'occurrence suivante (b.), nous trouvons le même contexte d'allégation, raison pour laquelle nous avons aussi le discours indirect. La parole, mensongère, doit être crue, puisqu'elle fait partie du stratagème. Nous retrouvons une association que nous commençons à bien connaître, celle de κράζω et λέγω. Κράζω est au présent ; en effet les individus concernés par la convocation sont des proches du mystificateur, ἐδικούς του, et ils ont été mis dans le secret du stratagème. Nous retrouvons la valeur de ce présent, qui implique l'autre et l'attire dans la sphère du locuteur. En revanche λέγω est à l'aoriste, car ce ne sont plus les sergents qui sont les interlocuteurs, cette parole est destinée sans doute au châtelain qui n'est pas cité – aucun interlocuteur n'apparaît dans le discours rapporteur –, et surtout indifféremment à tous ceux qui doivent croire à la maladie du gentilhomme, c'est-à-dire à tous les habitants du château. La parole est distanciée, publique et c'est l'emploi de l'aoriste qui traduira cette distanciation.

Dans les deux occurrences que nous allons étudier ensemble (elles appartiennent au même épisode : Guillaume II, qui n'a pas d'héritier mâle recherche une alliance avec le roi de Naples en proposant un mariage entre sa fille et le fils du roi Charles), l'objectivité de la parole sera cette fois la règle.

c.6295-6298

Le prince a convoqué un conseil, pour présenter son projet et connaître l'avis de ses chefs de guerre.

6295 Καὶ ὅσον τὸν ἀφκράστησαν, ἐσύντυχαν ἀλλήλως·
πολλὰ ἐδιακρίναν κ' εἶπασιν τὲς ἀφορμὲς καὶ τρόπους
τὸ πῶς ἡμπόρει νὰ γενῆ νὰ πληρωθῆ τὸ πρᾶγμα,

6295 Et comme ils l'eurent écouté, ils s'entretenrent entre eux.
Ils eurent de longs débats et *dirent* les voies et les moyens
Par lesquels pouvait se réaliser ce projet,...

d.6355-6357

Le prince envoie à Naples deux émissaires chargés de rendre compte de ces désirs d'alliance et porteurs d'une missive pour le roi Charles.

6355 Κ' ἐκεῖνοι, ὡς ἦσαν φρόνιμοι, ἀρχίσαν νὰ τοῦ λέγουν,
λεπτομερῶς τοῦ εἶπασιν τὸ τί ἠθέλαν ἐκέισε,
τὴν ὄρεξιν τοῦ πρίγκιπος, ἂν θέλῃ ὁ Θεὸς κὶ ὁ ρήγας
συμπεθερεῖον νὰ ποιήσουσιν, τὸ ἓνα νὰ γεινοῦσιν.

6355 Et eux, en hommes sages qu'ils étaient, commencèrent à parler,
Lui dirent par le détail *ce qui* les amenait là,
La volonté du prince, si Dieu et le roi le voulaient,
De nouer un lien de parenté, de faire un avec lui.

Dans la première occurrence, le subordonnant utilisé par λέγω ici est τὸ πῶς, *comment*, qui reprend et développe τὲς ἀφορμὲς καὶ τρόπους, *les voies et les moyens*. Nous sommes au cœur de la délibération. Les verbes de parole, tous à l'aoriste, se succèdent, ἐσύντυχαν, ἐδιακρίναν, κ'εἶπασιν, *ils s'entretenrent, ils débattirent et dirent*. Aucun locuteur n'est nommé précisément. La parole est globale et indifférenciée, comme l'indiquent les compléments des prédicats, πολλὰ ἐδιακρίναν, *ils eurent de longs débats longuement*, εἶπασιν τὲς ἀφορμὲς καὶ τρόπους, *ils dirent les voies et les moyens*. Nous retrouvons le même cadre que plus haut, dans l'emploi absolu de λέγω, avec la même nuance d'emploi de l'aoriste, qui permet de constituer énoncé citant et énoncé cité comme un tout que l'on veut faire prendre en compte.

Dans le passage qui suit (*d.*) et qui évoque l'entrevue demandée par Guillaume, λέγω est construit avec le subordonnant τὸ τί, c'est-à-dire un relatif indéfini (c'est la seule occurrence de ce type que nous ayons rencontrée) annonçant le contenu des propos rapportés. Nous sommes encore dans un cadre officiel, celui d'une entrevue. Dans la déclaration des émissaires, ici les locuteurs, rien de subjectif ne doit dénaturer les volontés du prince, comme l'indique l'adverbe λεπτομερῶς, *par le détail*. La mission qui est exigée d'eux est de rapporter strictement celles-ci, comme le disent les vers précédents dans lesquels est précisé le contenu du message dont ils sont porteurs :

6348 τὰ ἐγράφασιν κ' ἐλέγασιν, ὅλα νὰ τοὺς πιστέψῃ,
τὰ θέλουσιν ἀφηγηθῆ κ' ἐκ στόματος λαλήσει.

Dans la missive on écrivait et disait qu'il fallait avoir foi
Dans tout ce qu'ils raconteraient et sortirait de leur bouche.

Les messagers ne sont que des intermédiaires, des porte-parole délivrant les intentions du prince. Il y a donc, de la part des locuteurs, la nécessité d'une parfaite

neutralité et bien sûr, c'est l'aoriste qui semble être le plus à même de rendre cette nuance²²⁵.

Passons maintenant aux occurrences où λέγω couplé à un autre verbe figure au présent. Là encore le verbe associé est un verbe de parole. La première est précédée d'un verbe de parole à l'aoriste, la deuxième est précédée d'un verbe de parole au présent. Essayons de déterminer les éléments qui induisent ces choix. Dans les deux cas que nous allons présenter, nous quittons le domaine des délibérations ou des tractations. La relation établie entre locuteur et co-locuteur(s) est plus individualisée.

e. 8912-8917

Le Despote d'Arta, menacé par l'empereur, a conclu des alliances auprès de Florent, prince de Morée, dont il a fait son neveu par alliance, et du comte de Céphalonie. Ses alliés, arrivés à Arta, tiennent conseil et il leur rend visite pour les remercier de leur aide.

8915 ἄρξετον τοῦ νὰ λαλή ἀτός του ὁ Δεσπότης
καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα κὶ ἀπέκει γὰρ τοῦ κόντου,[.....]
τὸ πῶς τοὺς εὐχαρίσετον, ὡς φίλους κὶ ἀδελφούς του,
στὸ σπλάχνος ὅπου ἔδειξαν κ' εἰλικρινὴν ἀγάπην.

Commença à parler en personne le Despote

Et il dit au prince, et aussi au comte,[...]

8915 Combien il les remerciait comme ses amis et ses frères
Pour la compassion et la sincère amitié qu'ils avaient montrées.

La recherche d'alliance offre un contexte impliquant une volonté de rapprochement dont nous avons vu qu'elle favorisait l'emploi du présent historique de λέγω. Le premier verbe de parole à l'aoriste indique la prise de parole du locuteur sans que soient signalés les destinataires du discours, ἄρξετον τοῦ νὰ λαλή ἀτός του ὁ Δεσπότης, *commença à parler en personne le Despote*. Il est suivi d'un deuxième verbe de parole au présent, λέγει. Cette fois, les co-locuteurs sont nommés : le locuteur s'adresse ici de manière différenciée à des individus ; même s'ils forment un groupe homogène, ils sont cités individuellement : πρὸς τὸν πρίγκιπα κὶ ἀπέκει γὰρ τοῦ κόντου, *au prince, et aussi au comte* – tous les assistants que nous avons jugé bon de ne pas évoquer sont également nommés : *le maréchal de Morée, les bannerets, les chevaliers* –, et le lexique utilisé dans le discours rapporté déborde de sentiments fraternels et amicaux : il les *remercie*, τοὺς εὐχαρίσετον, les traite *en amis et frères*, ὡς φίλους κὶ ἀδελφούς του, qui ont su lui accorder *compassion et amitié*, κ' εἰλικρινὴν ἀγάπην. C'est vraiment le haut degré de l'empathie et il n'est guère étonnant de trouver le présent λέγει dont le caractère principal est celui de la continuité : si l'on prend en considération tout ce qui les rassemble, locuteur et co-locuteurs sont, du point de vue de l'affect, placés dans la même sphère.

Dans l'occurrence suivante, ce sont les deux verbes de parole au présent qui introduisent le discours indirect, la sémantique du premier verbe de parole, παρακαλῶ, *prier de, inviter à*, pouvant expliquer l'emploi du PH.

f.2293-2296

Le cousin de Robert de Champlitte, qui porte le même nom, est désigné par son parent pour assurer la suzeraineté de la Morée détenue pour l'heure par Geoffroy de Villehardouin. Robert vient d'apprendre que s'il laissait passer le délai d'un an, il perdait ses droits. Robert se rend à Calamata, que Geoffroy vient de quitter. Il demande des chevaux au chevetain du château.

παρακαλεῖ καὶ λέγει τὸν ἄλογα νὰ τοῦ δώσει,

²²⁵ Voir une occurrence de même type en 6681-6683.

2295 να ἀπέλθῃ στὸν μισὶρ Ντζεφρέ, τὸν μπάιλον τοῦ Μορέως.
 Κ' ἐκεῖνος, ὡς ἠμπόρεσεν, ἄλογα τοῦ ἐδῶκεν,
 ὁμοίως τοῦ ἔδωκεν ὁδηγοὺς ὅπου τὸν ὠδηγέψαν.

Il *le prie* et lui *demande* de *lui* donner des chevaux,
 Pour se rendre auprès de messire Geoffroy, bailli de Morée.
 Celui-ci lui en fournit comme il pouvait,
 Il lui donna aussi des guides pour le conduire.

Les deux verbes de parole sont, cette fois, au présent. Παρακαλῶ, qui signifie *prier de, inviter à*, est un verbe de parole dont le contenu empathique est très marqué. Il commence le vers en qualifiant la nature de la parole, il est repris par λέγει, qui en annonce le contenu, ce qui nous inciterait à traduire παρακαλεῖ par *il le presse*. Nous sommes dans un contexte de demande très particulière, nous pouvons parler de situation extrême : notre chevalier fait pression pour avoir des chevaux, il y a urgence, le temps est compté. Le présent historique, utilisé par deux fois, traduit l'insistance de la demande et exprime cette volonté impérieuse d'obtenir de l'aide.

Si nous faisons le point sur l'emploi de λέγω quand il est associé à un autre verbe, qui est toujours un verbe de parole, la répartition de l'aoriste et du présent conforte notre première analyse. Pour les occurrences à l'aoriste, soit il s'agit d'une parole indistincte, indifférenciée, qui émane d'un groupe, et alors le narrateur fait objectivement le tour de tous les arguments et en assure la publicité (c'est le cas de l'exemple *c.*) ou d'une parole indistincte elle aussi, proche de la rumeur, qui doit être rendue crédible (exemples *a., b.*), soit la parole est délivrée dans une situation officielle où elle doit être rapportée avec le plus d'objectivité possible (exemple *d.*).

Pour le présent historique, nous retrouvons toujours cet aspect empathique que nous avons déjà constaté. Il apparaît dans des contextes différents où sont en jeu des relations plus individualisées. Par l'emploi du présent, le locuteur tente de faire entrer dans sa sphère celui auquel il s'adresse (exemple *e.*), de le faire adhérer à son point de vue (exemple *f.*), soit qu'il le traite en allié, soit qu'il ait besoin de l'aide de l'autre.

4.1.3.3. Le verbe λέγω employé dans des verbes en série

Dans cette configuration, nous avons examiné 12 occurrences de λέγω. Il est utilisé 8 fois à l'aoriste, 3 fois au présent et une fois à l'imparfait. Les verbes associés sont la plupart du temps des verbes de parole ; on peut y trouver une reprise de λέγω qui apparaît alors dans une alternance de temps présent / aoriste ou dans un cas imparfait / aoriste ; une seule occurrence de ce type présentera un verbe de mouvement. C'est l'un des paramètres qu'il faudra observer. Il faut constater aussi que λέγω, employé dans des verbes en série, n'introduit pas le discours indirect. Jusqu'à maintenant, nous avons trouvé une certaine homogénéité dans l'emploi de l'aoriste ou du présent de λέγω introduisant un discours indirect. Avec l'association de plusieurs verbes présentant une alternance de temps, faudra-t-il apporter des nuances à ce constat ?

Observons d'abord les séries de verbes qui sont tous employés à l'aoriste. Nous étudierons d'abord une occurrence où apparaît un verbe de mouvement, ce qui est rare dans le cas de λέγω introduisant un discours indirect, et nous vérifierons si ce paramètre apporte une nuance dans l'interprétation des aoristes.

Le Despote d'Arta, menacé par l'empereur, cherche des alliances auprès du prince de Morée. Il a envoyé à la cour du prince des émissaires chargés de négocier des accords. Ceux-ci reviennent à Arta pour rendre compte de leur mission.

8841 Κι ἀφότου ἑκατορθώσασιν τὲς συμφωνίης τοὺς ὄλες,
οἱ ἀποκρισάροι ἐστράφησαν (1) ἐκεῖσε εἰς τὸν Δεσπότην
καὶ εἶπαν(2) καὶ ἀφηγήθησαν (3), τὸ πῶς ἑκατορθώσαν
νὰ ἔλθῃ ὁ πρίγκιπας Φλοράς μετὰ πεντακοσίους...

8841 Et quand ils eurent scellé tous ces accords,
Les émissaires s'en revinrent auprès du Despote
Et ils *dirent* et racontèrent *comment* ils avaient obtenu
Que vînt le prince Florent avec cinq cents hommes, ...

Nous nous trouvons dans un contexte bien connu, celui de négociations. Le verbe de mouvement, ἐστράφησαν, *s'en revinrent*, marque l'étape ultime de la négociation. L'aoriste de la subordonnée à sens temporel, ἑκατορθώσασιν, *ils eurent scellé*, exprime la réussite de l'entreprise. Le retour est possible. Les hommes du Despote ont obtenu des assurances, il ne reste plus qu'à rendre compte de leur mission. Nous pouvons considérer que dans cette séquence de trois verbes, nous avons deux unités chronologiques, la première concernant le verbe de mouvement, la deuxième les verbes de parole ; on peut les transcrire de la manière suivante : S1 (1) καί S2 (2 + 3). Les interlocuteurs sont clairement désignés, οἱ ἀποκρισάροι, τὸν Δεσπότην, *les émissaires*, qui forment un groupe indifférencié et *le Despote*. Les deux verbes de parole à l'aoriste, καὶ εἶπαν καὶ ἀφηγήθησαν, *et ils dirent et racontèrent*, qui renvoient au même procès, l'un indiquant la prise de parole, καὶ εἶπαν, l'autre la qualité de cette parole, καὶ ἀφηγήθησαν, vont introduire le discours grâce à τὸ πῶς, ici à rôle qualifiant. La volonté d'objectivité des émissaires, chargés d'une lourde mission (l'heure est décisive et l'alliance nécessaire pour faire front) est marquée par les deux aoristes qui permettent un point de vue externe.

L'occurrence qui suit a l'intérêt de présenter deux formes de λέγω, l'une à l'imparfait, la seule que nous ayons rencontrée pour introduire un discours indirect, l'autre à l'aoriste suivi d'un deuxième prédicat à l'aoriste. Nous sommes encore dans un contexte de verbes de parole et la deuxième occurrence de λέγω n'introduit pas, encore une fois, le discours rapporté.

h.830-833

Ce fragment se situe dans la première partie de *La Chronique de Morée*. Le jeune empereur Alexis vient d'être assassiné et les Francs délibèrent sur la conduite à tenir. C'est un moment décisif, celui où il va être décidé de prendre Constantinople.

830 Τινὲς ἀπ' αὐτοὺς ἔλεγαν εἰς τὴν Συρίαν νὰ ἀπέλθουν
κι ἄλλοι, οἱ φροιμώτεροι, εἶπαν κ' ἐσυμβουλέψαν,
τέτοιαν βουλὴν ἐδώκασιν, ὡσὰν σέ τὸ ἀφηγοῦμαι.

Certains d'entre eux *disaient* de marcher sur la Syrie,
Et d'autres, les plus avisés, *dirent* et conseillèrent,
Tel avis donnèrent, comme je vais vous le rapporter.

Seul, λέγω à l'imparfait, ἔλεγαν, *ils disaient* est suivi du discours indirect introduit par νὰ et prend ainsi une valeur injonctive. Deux autres verbes sont construits intransitivement, signifiant seulement des actes de parole. Le contenu va être précisé dans le vers suivant par un autre verbe construit transitivement, τέτοιαν βουλὴν ἐδώκασιν, *tel avis donnèrent*, qui sera ensuite suivi d'un discours direct. Deux avis s'affrontent, τινὲς, κι ἄλλοι, *certaines, d'autres*, et c'est le dernier, celui qui est donné à l'aoriste qui va emporter la décision. L'imparfait, quant à lui, précède l'aoriste, il représente le premier moment de la délibération, il construit un espace

temporel sans bornes, laissant la place à l'incertitude, très vite le εἶπαν, *ils dirent*, rompt cet état pour affirmer cette fois une certitude.

Toujours dans la configuration où λέγω est employé dans une série de verbes, passons aux occurrences de λέγω au présent. Dans ces cas, les séries de verbes concernent des verbes de parole ou de décision. Dans l'exemple suivant, λέγω est utilisé d'abord au présent, puis repris sous la forme d'un aoriste, qui sera suivi d'un autre verbe de parole au présent.

i.2070-2072

Lors de la conquête de la Morée, Geoffroy de Villehardouin vient de prendre la cité de Lacédémone et ordonne à ses troupes de piller la région de Tsaconie. Les archontes viennent supplier d'arrêter le pillage.

2070 Καὶ λέγουν τοῦ μισῖρ Ντζεφρέ, εἶπαν, παρακαλοῦν τον,
νὰ ὀρίση τὰ φουσσᾶτα του νὰ πάψουσιν τὰ κούρση,
νὰ προσκυνήσουν τὰ χωρία, ἀφέντην νὰ τὸν ἔχουν.

2070 Et ils *disent* à messire Geoffroy, lui *dirent* et le *supplient*,
De donner ordre à ses troupes d'arrêter les pillages,
Que les villages se soumettraient, qu'ils le reconnaîtraient comme seigneur.

La situation contextuelle est celle de la requête. Les archontes, en situation de vaincus, viennent demander une grâce. La prise de parole se décline en trois verbes construits en asyndète ; l'emploi du présent λέγουν qui arrive en tête de vers souligne le désir d'obtenir la bonne grâce du vainqueur. L'aoriste εἶπαν, quant à lui, est une reprise de λέγω ; il concrétise la prise de parole et marque l'autre aspect de la situation : nous ne sommes pas dans une situation privée, les suppliants adressent un discours à un interlocuteur, qui tient leur sort entre ses mains. Le présent qui suit, παρακαλοῦν τον, *le supplient*, nous fait retomber dans la demande, la prière. Le discours commandé par les trois verbes et introduit par le subordonnant νὰ, prend d'ailleurs la forme d'une supplique.

L'exemple suivant a la particularité de présenter une série de verbes au présent. Les verbes associés sont des verbes que nous connaissons bien : κράζω et ὀρίζω, *convoquer, ordonner*, qui sont, pour leur part, très souvent utilisés au présent historique.

j.3890-3893

Le prince de Morée et le Despote d'Epire veulent fuir le combat avec leurs chevaliers en laissant leurs troupes. Geoffroy de Brières convainc le prince de ne pas s'enfuir.

3890 Ὡς τὸ ἤκουσε ὁ πρίγκιπας ἐνόησε, ἐντράπηκέ το,
ἐμετανόησεν σφοδρὰ εἰς ὅσον γὰρ ἐγένη·
κράζει τὸν πρωτοστράτορα, ὀρίζει τον καὶ λέγει,
νὰ βάλῃ τὸν διαλαητὴν τοῦ νὰ ἔχη διαλαλήσει·

3890 Quand il l'eut écouté, le prince comprit, fut pris de honte,
Se repentit fort d'avoir agi ainsi.
Il appelle son maréchal, lui ordonne et *dit*,
De faire proclamer par le héraut ceci : ...

Pour expliquer l'emploi massif du présent, κράζει, ὀρίζει καὶ λέγει, *il appelle, ordonne et dit*, il faut considérer les vers précédents, qui présentent des verbes d'état interne à l'aoriste, ἐντράπηκε, ἐμετανόησεν σφοδρὰ, *fut pris de honte, se repentit fort*. Ils indiquent chez le prince un changement d'état psychologique, une remise en question personnelle, individuelle, qui, nous semble-t-il, va entraîner l'emploi du présent, traduisant le désir de réparation. En effet il demande de démentir les bruits qui couraient sur une possible fuite :

- 3895 κανείς μὴ ἀκούσῃ τίποτε καὶ φοβηθῆ κἄν ὅλως
τὰ λόγια ὅπου εἰπήθησαν ἐνταῦτα εἰς τὰ φουσσᾶτα,
μὴ τὰ πιστέψῃ γὰρ κανείς, ψέματα εἶναι μεγάλα.
- 3895 Personne n'avait entendu quoi que ce soit et ne devait craindre
Les paroles qui s'étaient dites dans les troupes,
Ni les croire, ce n'étaient que grands mensonges.

Cette parole doit être persuasive et convaincre les hommes du prince Guillaume de la sincérité de ses propos : elle justifie l'emploi du présent historique.

Dans cette configuration de verbes en série, lorsque λέγω est utilisé à l'aoriste, le contexte est identique, que l'on ait un verbe de mouvement ou des verbes de parole associés : il s'agissait de situations officielles, entrevue avec des ambassadeurs qui rendent compte de leur mission, comme dans l'exemple g. où figurait le verbe de mouvement, délibérations d'un conseil, comme dans l'exemple h.. Si le présent apparaît aussi dans des situations à caractère officiel, elles permettent la manifestation d'affect (*i.*, *j.*) et le présent historique est employé chaque fois que le locuteur cherche un effet sur l'autre.

4.1.3.4. Conclusion sur l'emploi de λέγω introducteur de discours indirect

Pour terminer l'étude de l'emploi de λέγω dans le cadre du discours indirect, qui met l'énoncé cité dans la dépendance énonciative de l'énoncé citant, il est nécessaire de faire un bilan de tous les éléments que nous avons repérés au cours l'analyse contextuelle des occurrences. A l'inverse de ce que nous avons constaté dans le discours direct, c'est l'emploi de l'aoriste de λέγω qui prédomine. La situation dans laquelle il apparaît est identique, il s'agit de délibérations, de négociations ou de manière plus restreinte de stratagèmes, donc de situations qui appartiennent à une sphère publique, à caractère plus ou moins officiel. L'emploi de l'aoriste traduit soit l'aboutissement de délibérations, soit la recherche d'une objectivité réelle (retour de mission d'ambassadeurs) ou feinte (répandre une fausse nouvelle). Le présent, quant à lui, apparaît dans des situations où le locuteur est impliqué personnellement, où il cherche à gagner à sa cause son interlocuteur, en bref chaque fois qu'il est dans une relation de proximité avec son co-locuteur, ou qu'il la recherche. Le trait empathique de l'emploi du présent ne peut nous échapper encore une fois. Si ce présent historique introduit néanmoins du discours indirect, c'est que la situation n'a pas un caractère privé ; elle implique des décisions politiques qui engagent le locuteur.

4.1.4. Le verbe λέγω introduisant un discours libre

Nous en venons au dernier point concernant l'étude de λέγω. Son emploi de verbe introducteur de discours rapporté peut être très libre et introduire un discours qui échappe à tout cadre précis : il s'agit de discours rapportés, dans lequel il ne s'agit ni du discours indirect, ni du discours direct, ni du discours indirect libre, tel que nous pouvons l'entendre à l'heure actuelle ; les différentes formes sont imbriquées de sorte que nous y retrouvons tout à la fois²²⁶. C'est pourquoi nous

²²⁶ Voir à ce sujet B. Cerquiglini, *La parole médiévale. Discours, syntaxe, texte* (1981), « Le style indirect libre et la modernité », *Langages* 73, 1984, pp.7-16 – L. Rosier, S. Marnette, J. M. Lopez

avons qualifié ce dernier procédé de discours libre et nous allons essayer de le définir tel qu'il apparaît dans *La Chronique de Morée*. Rappelons d'abord par ce que l'on entend par discours indirect libre. Il réunit des éléments caractéristiques du style direct, comme la dissociation de deux actes d'énonciation, celui de l'énoncé rapporté et celui de l'énoncé rapporteur et d'autres caractéristiques du discours indirect, comme la perte d'autonomie des pronoms personnels dans le discours rapporté ; il ne possède pas de mode introductif, pas de subordination par exemple. Il s'intègre parfaitement dans la trame narrative. Même si le discours libre auquel nous avons affaire présente cette qualité, nous verrons que ces occurrences ne peuvent entrer dans des cadres grammaticaux stricts. Un premier exemple nous permettra mieux de définir ce que nous entendons par discours libre.

a.908-919

Nous sommes dans la première partie de *La Chronique de Morée*, l'empereur Alexis a été assassiné par un de ses parents et les Croisés ont pris Constantinople ; après avoir vengé la mort d'Alexis, ils délibèrent pour décider de ce qu'ils vont faire de l'empire. Le discours rapportant indique nettement un contexte de délibération :

Τὰ λόγια ἦσαν πολλά ἕως οὗ νὰ τὰ διακρίνουν,
τὸ γὰρ εἰς τέλος εἶπασιν, οὕτως τὸ ἐσφάλισαν·

Les paroles furent nombreuses jusqu'à ce qu'on règle la question,
Enfin *on dit*, ainsi décida-t-on,

Nous retrouvons au début du passage les formules habituelles consacrées aux délibérations et l'aoriste de λέγω, τὰ λόγια ἦσαν πολλά, *les paroles furent nombreuses*, τὸ γὰρ εἰς τέλος εἶπασιν, *enfin on résolut*. Remarquons le οὕτως et le τό neutre, qui annoncent les propos introduits par ὅτι, les assignant sans équivoque aux personnages qui délibèrent. Voici la première partie du discours rapporté :

91 ὅτι ἀφῶν ὑπαγαίνασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Συρίαν,
κι ὁ Πάπας ὁ ἀγιώτατος μετὰ ἐντολῆς μεγάλης
τοὺς ὤρισε νὰ ἀφήκουσι ἐκεῖνο τὸ ταξεῖδιν,
ν' ἀπέλθουν καὶ νὰ βάλουσιν Ἀλέξιον τὸν Βατάτσην
εἰς τὸ σκαμνὶ τῆς βασιλείας, ἐκεῖνοι τὸν ἐβάλαν·

91 *Que* puisqu'ils se rendaient là-bas en Syrie,
Le très saint pape avec grande force
Leur avait ordonné d'abandonner ce voyage,
Pour aller rétablir Alexis Vatatzès
Sur son trône, ils l'y avaient remis ;

Cette partie a les caractères du discours indirect : mise en relation avec le discours rapportant, εἶπασιν, οὕτως τὸ ἐσφάλισαν, *on dit, ainsi en décida-t-on*, par le subordonnant ὅτι, perte d'autonomie de la personne, τοὺς représentant les locuteurs, qui ont perdu un fonctionnement autonome dans le discours rapporté. Mais dans le dernier vers, un élément surprend : il s'agit du dernier hémistiche, ἐκεῖνοι τὸν ἐβάλαν, *ils l'y avaient remis*, construit en asyndète. Sur le même plan sont mis les ordres du pape aux Croisés, *rétablir Alexis Vatatzès sur son trône*, et le résultat, *ils l'y avaient remis*. Les faits sont rappelés dans l'ordre chronologique sans souci de relation logique exprimée.

Le discours continue, relatant la suite des événements. Il est introduit par καί, symétrique au premier introduisant les propos du pape.

915 κι ἀπαῦτα ἀπὸ τοὺς ἴδιους του κ' ἐκ τῶν Ρωμαίων τὸ γένος,
 ἐσφάζαν καὶ ἀπέκτειναν κ' ἐθανατώσανέ τον,
 κι οὐκ ἔνι ἄλλος ἀπ' αὐτοῦ τῆς βασιλείας·
 ᾧς τὸ κρατήσωμεν διὰ ἐμᾶς κι ᾧς μείνωμεν ἐνταῦτα,
 μὲ δίκαιον τὴν ἀπήραμεν, μὲ τοῦ σπαθίου τὸ ξίφος.

915 Et ensuite il avait été massacré, tué, assassiné
 Par les siens, la race des Grecs,
 Et il n'y avait personne d'autre que lui pour régner sur l'empire ;
 Gardons-le donc pour nous et restons ici,
 Nous l'avons légitimement pris, à la pointe de notre épée.

Les trois premiers vers ressemblent à du discours indirect libre, aucun subordonnant n'intervient plus. Bien sûr, il y a six vers plus haut ὅτι qu'il faut sous-entendre et qui permet de nous situer toujours dans le discours rapporté. Mais les liens avec lui sont devenus très lâches, il n'y a pas de continuité dans les personnes dont on parle : les locuteurs, les Croisés, qui délibèrent et rappellent les faits, sont dans les paroles rapportées sur le même plan que le Pape, les Grecs meurtriers. Seul le καί permet d'établir la succession des faits. Puis arrive une dernière rupture : nous passons au discours direct, que ne signale ici aucune ponctuation particulière. La parole est directement donnée aux Croisés, comme le manifeste l'emploi de la première personne du pluriel pour le verbe et le pronom personnel ἐμᾶς, ᾧς τὸ κρατήσωμεν διὰ ἐμᾶς κι ᾧς μείνωμεν ἐνταῦτα, *gardons-le donc pour nous et restons ici*.

Ce type de discours dont nous avons vu la liberté de fonctionnement doit se comprendre dans la perspective de la tradition orale médiévale²²⁷ ; seuls la syntaxe, l'ordre des termes, l'utilisation du καί permettent un repérage. N'oublions pas que, par ailleurs, le manuscrit ne disposait d'aucune ponctuation, c'est uniquement la syntaxe qui permet de signaler la parole. La gestion des différents types de discours n'est pas laissée au hasard. Les liens avec le subordonnant ὅτι se relâchent au fur et à mesure du discours. Le récit des faits annoncé par le εἶπασιν du départ est au discours indirect. L'emploi de l'aoriste εἶπασιν, qui apparaît régulièrement dans le cadre des délibérations, se justifie ici par le contexte : ce sont en réalité des arguments qui vont étayer la prise de décision finale. Les paroles attribuées aux personnages deviennent progressivement une sorte de discours indirect libre. Nous n'entrerons pas dans les débats littéraires sur la définition du discours indirect libre²²⁸. Nous nous contentons d'observer un phénomène récurrent de *La Chronique de Morée* apparaissant dans une situation d'interlocution. Nous appellerons donc discours indirect libre l'énoncé cité sans subordonnant qui garde les caractéristiques du style indirect quant aux pronoms et aux temps, discours direct libre l'énoncé cité qui prend les marques du style direct, bien qu'ayant été éloigné du verbe introducteur par un autre type de discours rapporté. Le discours direct libre, ᾧς τὸ κρατήσωμεν, apparaît au moment crucial, celui de la décision annoncée au début, τὸ ἐσφάλισαν, *décida-t-on*. Il donne une force particulière à la parole mise en scène. En fait les différents types de paroles rapportées sont utilisés pour les besoins de la narration orale avec une théâtralisation de la parole quand cela s'avère nécessaire.

²²⁷ B. Cerquiglini, *La parole médiévale. Discours, syntaxe, texte* (1981).

²²⁸ Voir à ce sujet l'article de B. Cerquiglini, « Le style indirect libre et la modernité », dans *Langages* 73, pp. 7-16.

Une des représentations favorites de ce genre de discours libre consiste en un début de discours rapporté dépendant de λέγω à l'aoriste, introduit ou non par un subordonnant, qui se transforme en style direct libre, reconnaissable à la rupture d'énoncé – changement des pronoms et des personnes de conjugaison –. Nous présenterons trois exemples développant cette structure, dans des situations contextuelles un peu différentes.

b.4644-4649

L'empereur Michel organise une rébellion sur les terres de Morée, en envoyant des troupes commandées par Macrynos, puis par son frère le Grand Domestique. Celui-ci vient de rejoindre Macrynos.

4645 Ἐφότου γὰρ ἐπέζεψεν Δεμέστικος ὁ Μέγας,
ὁ αὐτάδελφος τοῦ βασιλέως, εἰς τὴν Μονοβασίαν,
ἔρώτησεν ποῦ εὐρίσκετον ὁ Μακρυνὸς ἐκεῖνος·
κ' εἶπαν τοῦ ὄτι στὸν Μυζηθρὰ στέκει μὲ τὰ φουσσᾶτα,
ὅπου τὴν παρακάθεται τὴν Λακκοδαίμονίαν
« καὶ καθ' ἑκάστη ἐκδέχεται τὴν βασιλείαν σου, ἀφέντη ».

4645 Lorsque le Grand Domestique, frère de l'empereur,
Eut mis pied à terre à Monemvassia,
Il demanda où se trouvait Makrinos,
On lui dit qu'il se tenait à Mysithra avec ses troupes,
Où il assiégeait Lacédémone
« Et chaque jour il attend ta majesté, Seigneur ».

Nous remarquons l'aoriste εἶπαν suivi d'un discours indirect introduit par ὄτι. L'aoriste ne nous étonnera pas : c'est une réponse indifférenciée, *on lui dit*, c'est celle des troupes qu'il retrouve sans qu'une personne précisément prenne la parole, cela indiffère à l'auditeur, puis le discours se termine par du discours direct libre relié à l'autre par καί et remarquable par l'utilisation du pronom σου, de la deuxième personne du singulier et par l'apostrophe, ἀφέντη, *seigneur*. La place du discours direct libre sera constante, il vient toujours en fin de discours, lorsque le lien avec le verbe introducteur se relâche. C'est aussi le moment où se donne l'information la plus importante pour le destinataire de la parole, ici ce qui est mis en valeur, c'est l'attente, accentuée par le repère temporel, καθ' ἑκάστη, *chaque jour*.

L'autre cas va se situer dans un cadre de délibération dont nous reconnaitrons les formules caractéristiques. Le discours sera introduit par l'aoriste εἶπασιν. On verra se succéder discours indirect et discours direct²²⁹.

c. 5156-5162

Les Turcs viennent d'abandonner le Grand Domestique, pour rejoindre le prince Guillaume. Furieux, il veut les poursuivre lui-même pour les obliger à revenir. Son entourage le lui déconseille vivement.

5156 Οἱ δὲ οἱ φρονημώτεροι, ὅπου ἦσαν μετ' ἐκεῖνον,
τὸν εἶπαν κ' ἐσυμβούλεψαν, οὐδὲν ἦτον τιμὴ τοῦ
τοῦ βασιλέως αὐτάδελφος νὰ ὑπάγῃ πίσω τῶν Τούρκων
διατὸ εἶναι οἱ Τούρκοι εἰς θυμὸν μεγάλως χολιασμένοι,
5160 « κι ἂν τύχη νὰ ἐπιμεληθοῦν καὶ νὰ σὲ πολεμήσουν,
πολλάκις κ' εἰς τὸν πόλεμον νὰ σὲ ἔχουσιν νικήσει
κ' ἦθελεν εἶσται ἄπρεπον πρᾶγμα κατηγορίας... »

5156 Les plus sages, qui étaient de son entourage,
Lui parlèrent et le conseillèrent, ce n'était pas en son honneur,

²²⁹ Voir en 8555-8560 un exemple de même type où le discours indirect est suivi d'un discours direct

Lui le frère de l'empereur de courir derrière les Turcs,
 D'autant qu'ils étaient dans une colère noire,
 « et s'il arrivait qu'ils tentent de te combattre
 et s'ils avaient la chance de te vaincre,
 ce serait un événement fâcheux et blâmable... »

Nous sommes dans un contexte connu, celui où l'on va conseiller celui qui détient le pouvoir, comme l'indique le verbe ἐσυμβούλεψαν, *conseillèrent*, qui redouble le verbe λέγω à l'aoriste. L'emploi de ce temps ne nous surprend pas : nous sommes dans une situation de cour, dont l'aspect public ne peut nous échapper. Suit le discours rapportant, sans subordonnant, construit en parataxe, οὐδὲν ἦτον τιμή του, *ce n'était pas en son honneur* ... Cela ressemble fort à du discours indirect libre : énoncé indépendant, mais perte d'autonomie de la personne, le pronom anaphorique του est le rappel du τόν qui désigne l'interlocuteur, c'est-à-dire le Grand Domestique. Deux vers plus loin, le discours glisse vers le discours direct libre, relié au précédent par καί, « κι ἂν τύχη νὰ ἐπιμεληθοῦν καὶ νὰ σέ πολεμήσουν, *et s'il arrivait qu'ils tentent de te combattre...* ». Le seul élément qui nous le montre ici, c'est le changement de personne pour désigner l'interlocuteur, qui n'est autre que le Grand Domestique, νὰ σέ πολεμήσουν, νὰ σέ ἔχουσιν νικήσει. Le discours direct libre correspond à la fin du discours, avec les arguments les plus décisifs donnés par les gens de sa cour pour calmer la colère du Grand Domestique et lui faire adopter une attitude raisonnable, κ' ἦθελεν εἶσται ἄπρεπον πρᾶγμα κατηγορίας, *ce serait un événement fâcheux et blâmable*.

Deux autres très courts passages utilisent ce procédé que nous venons d'observer et qui consiste à rapporter des paroles indirectement sans qu'il y ait de subordonnant.

d.2205-2206

Geoffroy de Villehardouin essaie de retarder par tous les moyens sa rencontre Robert de Champlitte, qui vient réclamer la suzeraineté de la Morée. Ce dernier a pris un bateau et fait halte à Corfou, le capitaine prétend avoir besoin de faire réparer la carène et demande à Robert de descendre à terre.

2205 Καὶ ὅταν ἐξημέρωσεν κ' ἐνόησεν ὁ Ρομπέρτος,
 ἐξύπνησεν καὶ εἶπαν του τὸ κάτεργον ἐδιάβη.

2205 Et quand il fit jour et que Robert comprit la situation,
 Il se leva et on lui dit (AO), que le bateau est parti.

Nous remarquerons dans ce court extrait l'absence totale de subordonnant, seul le verbe de parole εἶπαν et le pronom qui désigne la personne à qui l'on parle, του permettent de savoir qu'il s'agit d'un discours. Le procédé, par sa rapidité, crée un effet de surprise et met en évidence le tour par lequel on se joue de ce malheureux Robert.

L'autre cas du même type que nous allons citer nous intéresse au sens où c'est un des rares emplois de λέγω à l'imparfait. La situation est assez semblable à la précédente, puisqu'il s'agit aussi ici d'une ruse.

e.8222-8225

A la mort du seigneur de Carytaina, son neveu, qui veut récupérer son fief, met au point un stratagème pour s'emparer du château d'Araclavon. Il fait demander de l'eau au châtelain.

8222 Κι ὁ καστελλᾶνος παρευτὺς ὤρισε, ἐδώκανέ τον·
 ἐσέβη ἀτός του εἰς τὸν γουλᾶν κ' ἐκατεστόχαξέ το,
 ἐστράφη εἰς τὸν μισὶρ Ντζεφρὲ κ' εἶπεν του ὅσον εἶδε.

8225 Κᾶν δέκα ἡμέρες ἔποικε κ' ἔλεγεν, ζάλην ἔχει·

- 8222 Le châtelain lui en fit aussitôt remettre,
Le sergent pénétra en personne dans la forteresse et l'explora,
Il revint auprès de Sire Geoffroy et lui dit ce qu'il avait vu.
- 8225 Celui-ci pendant dix jours *prétendit* qu'il avait des étourdissements.

Voyons le dernier vers où nous retrouvons le même procédé qu'au-dessus. Seul le verbe de parole permet de dire qu'il y a discours rapporté. L'imparfait est rendu obligatoire par le complément de temps δέκα ἡμέρες, *pendant dix jours*, et marque la répétition.

Une seule occurrence, dans les énoncés rapportants que nous avons qualifiés de discours libre, voit le verbe λέγω utilisé au présent. Nous verrons qu'il garde la même nuance aspectuelle que nous avons observée jusqu'à maintenant.

f.5764-5767

Le prince de Carytaina, plutôt que de combattre auprès du prince Guillaume, vit une aventure amoureuse et adultère avec l'épouse de Jean de Catavas. Le roi Manfred, qui règne sur les Pouilles, s'étonne de la venue de ce fameux guerrier sur ses terres.

- 5765 πολλά τὸ ἐθαυμάστηκεν ἐρώτησε τὸν τρόπον
νὰ μάθῃ καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ τί ἤθελεν ἐκεῖσε.
Τινὲς ὅπου τὸ ἀκούσασιν ἀπὸ τὴν φαμελίαν του,
νὰ προσκυνήσῃ, λέγουν του, εἰς τὰ ἅγια μοναστήρια,
ὅπου εἶναι εἰς τὸ ρηγάτο του, ν' ἀπέλθῃ κ' εἰς τὴν Ρώμην·

- 5765 Il s'en étonna beaucoup, chercha à savoir le comment
Et le pourquoi, ce qu'il voulait ici.
Certains l'avaient entendu de ses proches,
Il voulait se prosterner, lui disent-ils, dans les saints monastères
Qui étaient dans son royaume, puis se rendre à Rome.

Nous remarquons immédiatement la liberté avec laquelle est utilisé le présent de λέγω, pratiquement placé en incise, à l'intérieur du discours rapporté et difficile à traduire par le style indirect du français, nous le rendrons par un verbe en incise, νὰ προσκυνήσῃ, λέγουν του, εἰς τὰ ἅγια μοναστήρια, *lui disent qu'il voulait se prosterner dans les saints monastères*. Pour garder le mouvement du vers, il faut passer par le style indirect libre. Le présent λέγουν donne l'illusion de la confidence, on pourrait traduire par *lui confient*. Nous sommes dans les secrets, comme a voulu être secrète la visite du couple adultère. Nous retrouvons le trait d'empathie qui empreint le présent de λέγω. D'ailleurs lorsque, quelques vers plus loin, on apprendra au roi Manfred les vraies raisons de la présence du seigneur de Carytaina, ce sera encore le présent de λέγω qui sera utilisé :

Καὶ ὁκάποιος ἄλλος... λέγει τὸν ρῆγαν μυστικῶς κ' ἐπληροφόρησέ τον τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν καὶ ὅλην τὴν ἀλήθειαν,
Et quelqu'un d'autre... confie secrètement au roi et révèle le pourquoi et le comment et toute la vérité.

La dernière occurrence que nous allons étudier dans ce cadre de discours libre nous permettra de voir une forme particulière de λέγω introducteur de discours rapporté. Il s'agit de son participe que l'on trouve sous deux formes, λέγας ou λέγοντα et qui est toujours suivi du discours indirect. Le participe se comporte, dans le cas que nous examinons, comme un gérondif.

h.6685-6691

Les Grecs occupent Lacédémone. Le prince de Morée, devant le refus de combattre en plaine des

ennemis, demande conseil à ses chefs de guerre pour adopter la meilleure stratégie et débusquer les Grecs.

6685 Οἱ δὲ ἄλλοι οἱ φρονιμώτεροι ὅπου ἔξευραν τὸν τόπον,
οὐδὲν τὸ ἔστεργήθησαν νὰ τὸ ποιήσουν οὕτως,
λέγας· ὅτι τὸ διάστημα ὅπου ἔνι ἀπὸ τὸ Νίκλι
μέχρι εἰς τὴν Λακκοδαιμονίαν ἔνι δασώδης τόπος,
6690 βουνία καὶ στενολάγγαδα, ὅπερ βολὴ δοξώτων
νὰ στήκουν καὶ δοξεύουσιν ἐμᾶς καὶ τ' ἄλογά μας,
κ' ἡμεῖς νὰ μὴ δυνώμεθην νὰ βλάψωμεν ἐκείνους.

6685 Les autres, plus sages, qui connaissaient l'endroit,
Ne furent aucunement d'avis de faire ainsi.
Ils *disaient que* l'espace qui s'étendait de Nicli
Jusqu'à Lacédémone n'était que lieux boisés,
Montagnes et gorges, positions favorables aux archers
Pour qu'ils s'y tiennent et puissent tirer sur nous et nos chevaux
6690 Sans que nous, nous ne puissions leur nuire en quoi que ce soit.

Nous sommes dans un contexte de délibérations. Le participe λέγας est construit en apposition au prédicat principal à l'aoriste, ἔστεργήθησαν, *furent d'avis*. C'est lui qui introduit les paroles rapportées grâce à ὅτι. Aucun interlocuteur n'est désigné au départ, les arguments avancés étant d'ordre général, plutôt géographique, δασώδης τόπος, *lieux boisés*, βουνία καὶ στενολάγγαδα, *montagnes et gorges*. Il y a glissement vers un discours direct libre avec l'apparition de la première personne du pluriel et des pronoms personnels correspondants, lorsque l'on parle des adversaires, βολὴ δοξώτων, *positions favorables aux archers*, et à fortiori des risques qu'eux, les Francs, courent, δοξεύουσιν ἐμᾶς καὶ τ' ἄλογά μας, *qu'ils puissent tirer sur nous et nos chevaux*, ἡμεῖς, νὰ μὴ δυνώμεθην νὰ βλάψωμεν, *sans que nous, nous ne puissions nuire*.

Dans ce que nous avons appelé le discours libre, c'est-à-dire un énoncé cité n'obéissant strictement à aucun type de discours, nous pouvons parler de mélange des genres, puisque nous y avons observé des marques de discours direct (exemple *b.*) ou de discours indirect et direct libres (exemple *c.*), ou encore discours indirect et direct libre comme dans l'exemple *a.* ; mais il ne s'opère pas de manière anarchique, le narrateur semble obéir à des règles bien précises : le verbe introducteur est toujours λέγω, et le temps en est toujours l'aoriste, sauf pour un cas bien particulier (exemple *g.*). Il est suivi d'abord d'un discours indirect qui se transforme au fur et à mesure que l'on s'éloigne du verbe déclaratif en discours indirect ou direct libre. Ce dernier opère une théâtralisation de la parole et permet de donner du poids aux propos tenus, car ils sont à ce moment-là les plus cruciaux. Ces singularités du discours rapporté nous rappellent encore une fois les liens de *La Chronique de Morée* avec l'oralité médiévale : le texte de *La Chronique* était un texte déclamé en public, avec toute la théâtralité que cela suppose, puisque la parole est en acte et a une fonction de représentation.

4.1.5. Un cas d'espèce

Nous terminerons cette étude de λέγω par l'examen d'une dernière occurrence qui rassemble tous les types de discours, répondant aux critères d'emploi que nous avons mis en évidence et pour laquelle nous pouvons parler de véritable polyphonie au sens où, dans la même unité d'énonciation, le narrateur-locuteur va donner la parole à plusieurs personnages, dont les énoncés vont s'emboîter les uns

dans les autres²³⁰. Il s'agit de l'épisode relatant les faits anecdotiques, qui incitèrent, selon le Chroniqueur, Charles d'Anjou à accepter du pape le trône de Naples. Il met en scène Charles d'Anjou, frère du roi de France, comte de Provence par mariage, et sa femme, sœur de la reine de France.

6045-6073

Le moment, d'un caractère privé, se situe lors d'une réception donnée par le roi de France. La comtesse de Provence vient d'essuyer un affront de la part de sa sœur, la reine de France. Elle s'est réfugiée dans sa chambre pour pleurer. Le comte va la rejoindre.

“Ο κόντος γὰρ ἐγνώρισεν τὰ ὀμμάτια τῆς κουντέσσας
ἀπὸ τὰ δάκρυα τὰ πολλὰ τὸ πῶς ἦσαν πρησμένα,
6050 καὶ λέγει τῆς μετὰ θυμοῦ.—Τί ἔνι τὸ κλαίεις, κουντέσσα;
Κ' ἐκεῖνη ἠθέλησε νὰ ἀρνηθῆ, νὰ μὴ τὸ φανερώσῃ.
Κ' ἐκεῖνος ὤμοσεν εὐθέως ὄρκον φριχτὸν καὶ εἶπεν·
— Ἐὰν οὐ τὸ εἶπης σύντομα ἀλήθεια, τί ἔνι τὸ κλαίεις,
ποιήσει σὲ θέλω τιμωρίαν νὰ κλάψῃς εἰς ἀλήθειαν.

Le comte vit les yeux de la comtesse

Gonflés par les nombreuses larmes,

6050 *Et il lui dit* (PH) avec colère : — Qu'y a-t-il que tu pleures, Comtesse ?

Et celle-ci voulut nier, ne rien montrer.

Alors, lui, aussitôt lança un serment terrible *et dit* (AO) :

— Si tu ne me dis pas immédiatement la vérité, pourquoi tu pleures,

6055 Je t'infligerai un châtement qui te fera pleurer en vérité.

C'est le comte qui prend la parole le premier, il veut connaître les raisons des larmes de sa femme qui essaie de lui cacher. Ses propos vont être rapportés au discours direct. Ils sont introduits par le verbe λέγω au présent qui nous place dans une relation intersubjective. Les deux personnages sont sous le coup de l'émotion : l'une pleure, Τί ἔνι τὸ κλαίεις; *Qu'y a-t-il que tu pleures ?*, l'autre manifeste sa colère, μετὰ θυμοῦ. Devant le refus de répondre de la comtesse, il va reprendre la parole, nous avons encore du discours direct, mais cette fois, l'aoriste καὶ εἶπεν est utilisé. Καί relie le verbe déclaratif à un autre verbe de parole qui montre un changement de degré, κ' ἐκεῖνος ὤμοσεν εὐθέως ὄρκον φριχτὸν, *lui, aussitôt lança un serment terrible*. Le ton a changé de nature, celui qui parle, c'est maintenant l'époux exigeant obéissance. Nous ne sommes plus dans la connivence, mais dans l'exigence, qui s'exprime et par l'emploi de l'adverbe εὐθέως et par l'aoriste.

6055 Κ' ἐκεῖνη φοβιζόμενη εἶπεν τοῦ τὴν ἀλήθειαν,
τὸ πῶς ἀπῆλθε διὰ νὰ ἰδῆ τὲς δύο τῆς ἀδελφᾶδες
κ' ἐκάθισεν ὁμοῦ μὲ αὐτὲς διὰ νὰ παραδιαβάσουν·
« καὶ διατ' ὅτι ἐκάθισα ἰσόπυρα μετ' αὐτὲς,
κι οὐδὲν τὲς ἀκριοετίμησα διατὸ ἦσασιν ροῖνες,
6060 ἢ ἀδελφή μου ἢ ρήγαινα ἐκεῖνη τῆς Φραγκίας
ἄρξετον τοῦ νὰ μὲ λαλῆ καὶ λέγει πρὸς ἐμένα·
“Οὐ πρέπει σε, καλὴ ἀδελφή, νὰ κάθῃσαι μετ' ἑμας...”
Κ' ἐγώ, τὸ ἀκούσει το, εὐτὺς ἐθλίβῃκα τοσοῦτως,
ὅτι ἀπ' τῆς θλίψεως κ' ἐντροπῆς ἐμίσησα ἀπέκει
καὶ ἦλθα ἐδῶ εἰς τὴν τσάμπρα μου καὶ ἔκλαψα εἰς σφόδρα ».

Et la dame effrayée *lui dit* (AO) la vérité,

Qu'elle était allée voir ses deux sœurs,

Qu'elle s'était assise à côté d'elles, pour deviser avec elles :

« et comme je me suis assise au même degré qu'elles,

6060 et que je ne leur ai pas montré la déférence due à des reines,

ma sœur, la reine de France,

²³⁰ Voir à ce sujet B. Cerquiglini, « Le style indirect libre et la modernité », *Langages* 73, p. 7-16.

commença à me parler et me dit (PH) :

— Il n'est pas convenable, ma chère sœur, de t'asseoir avec nous

Au même rang et à égale dignité [...].

Et moi, à ces mots, j'ai été tellement affligée,

Que de peine et de honte j'ai quitté ces lieux

Et suis venue ici dans ma chambre, pour y pleurer tout mon chagrin. »

La comtesse prend la parole à son tour pour raconter la vérité, τὴν ἀλήθειαν, qui va être développée par πῶς, suivi d'un discours indirect, où elle décrit la situation que son arrivée avait mise en place, πῶς ἀπήλθε διὰ τὰ ἰδίη τῆς δύο τῆς ἀδελφάδες κ' ἐκάθισεν ὁμοῦ μὲ αὐτὲς διὰ τὰ παραδιαβάσουν, *qu'elle était allée voir ses deux sœurs, qu'elle s'était assise à côté d'elles, pour deviser avec elles.* L'énoncé est bien dépendant du verbe introducteur, un seul locuteur est impliqué, la comtesse, signalé par l'emploi de τῆς qui la représente. Lorsque l'on passe au moment de l'affront, le discours glisse vers du discours direct libre par l'intermédiaire de καί, que nous avons déjà vu dans ce type d'utilisation : il permet sur le plan discursif à la comtesse de reprendre la parole, καὶ διατ' ὅτι ἐκάθισα ἰσόπυρα μετ' αὐτὲς κὶ οὐδὲν τῆς ἀκριοετίμησα διατὸ ἦσασιν ροῖνες, *et comme je me suis assise au même degré qu'elles, et que je ne leur ai pas montré la déférence due à des reines...* Le changement de discours est signalé par le changement de personne, c'est la première personne qui est utilisée maintenant.

Un deuxième discours apparaît dans son propre discours, puisqu'elle donne la parole à sa sœur, la reine de France, καὶ λέγει πρὸς ἐμέναν, *et elle me dit.* Elle fait parler la reine au discours direct, οὐ πρέπει σε, καλὴ ἀδελφή, τὰ κάθεσαι μετ' ἡμῶν, *il n'est pas convenable, ma chère sœur, de t'asseoir avec nous.* Apostrophe, personnes du dialogue σε, ἡμῶν, nous en avons tous les éléments. Le présent de λέγω est précédé d'un verbe de parole à l'aoriste, signalant la prise de parole de la reine, ἄρξετον τοῦ τὰ μὲ λαλή, *commença à me parler.* Il permet le présent qui théâtralise, avec l'emploi de son discours préféré, la parole de la reine et donne un relief supplémentaire à l'affront. Puis l'on revient aux propos de la comtesse, qui fait part de ses réactions, avec le retour au même discours direct libre, κ' ἐγώ, τὸ ἀκούσει το, εὐτὺς ἐθλίβηκα τοσοῦτως, *et moi, à ces mots, j'ai été tellement affligée* Il est encore une fois préparé par καί et clairement annoncé par l'emploi de ἐγώ, bien placé en début de vers. Ainsi, nous avons un seul interprète pour deux voix, pour deux actes de langage dans cet instant.

Une fois l'incident narré, le comte reprend la parole et fait le serment de devenir roi de Naples. Dans cet instant solennel, c'est bien sûr le discours direct qui est utilisé, nous sommes toujours dans la théâtralisation de la parole. Le verbe introducteur, à l'aoriste, souligne la solennité du moment.

6070 Ὁ κόντος δέ, τὸ ἀκούσει το, ὄρκον φριχτὸν ἐποίκειν
καὶ εἶπεν τὴν ἑαυτοῦ γυνήν, ἐκείνην τὴν κουντέσσα·
— Ὅμνῶ σε ἐτοῦτο εἰς τὸν Χριστὸν κ' εἰς τὴν ἑαυτοῦ μητέρα,
ποτέ μου τὰ μὴ ἀναπαῶ, μήτε χαρὰν τὰ ἔχω,
ἕως οὗ τὰ ποιήσω τὰ γενῆς ρήγαινα μὲ τὸ στέμμα.

6070 Le comte, à ces paroles, lança un serment terrible
Et dit (AO) à la comtesse, sa femme:
— Je te jure sur le Christ et sur sa mère
de n'avoir ni repos, ni plaisir,
Jusqu'à ce que j'aie fait de toi une reine couronnée.

On retrouve la même formule qu'au début, ὄρκον φριχτὸν ἐποίκειν, *il lança un serment terrible*, le verbe est à l'aoriste et sera suivi de l'aoriste καὶ εἶπεν que

nous avons toujours trouvé dans ces situations bien spécifiques où l'on prête serment, Ὀμνύω σε ἐτοῦτο εἰς τὸν Χριστὸν κ' εἰς τὴν ἑαυτοῦ μητέρα, *Je te jure sur le Christ et sur sa mère*, et qui sont toujours particulièrement solennelles.

Nous pouvons parler pour ce passage particulièrement attachant d'une polyphonie. Le narrateur-conteur, en véritable chef d'orchestre va faire jouer toutes les voix, celle de Charles d'Anjou, celle de sa femme, qui seront en quelque sorte les solistes, si nous pouvons nous permettre cette métaphore, mais aussi en contrepoint la voix de la sœur exécrable. Cette évocation d'une parole multiforme est réellement digne d'intérêt et témoigne de l'habileté du Chroniqueur à faire vivre une scène à la fois solennelle et intime.

4.1.6. Conclusion sur le verbe λέγω

Nous avons étudié le verbe λέγω sous toutes ses facettes et constaté que ses temps privilégiés étaient le présent et l'aoriste et que chaque type de discours qu'il annonce a une certaine prédisposition pour l'un ou l'autre temps.

Le discours direct préfère le présent pour le verbe introducteur, car il met en scène la parole. D'ailleurs locuteurs et co-locuteurs sont clairement désignés ; l'usage de l'apostrophe, qui désigne le destinataire, ou de l'apposition, qui met en relief l'énonciateur, est quasiment la règle, en particulier dans l'emploi de λέγω au présent. Les situations sont celles où peut intervenir un discours, celui du chef de guerre avant la bataille, ou bien s'établir un dialogue : audiences judiciaires ou diplomatiques, entrevues, moments privés remarquables. Le verbe λέγω peut introduire seul l'énoncé rapportant, mais le plus souvent il est associé à un ou plusieurs verbes, de préférence verbes de mouvement ou de parole. Les verbes de mouvement, très rares dans l'emploi du discours indirect, sont des éléments déclencheurs et contribuent à la théâtralisation de la parole. Des constantes apparaissent dans la répartition des temps de λέγω. Dans l'emploi du présent, nous retrouvons les mêmes valeurs de continuité ; le locuteur cherche une proximité avec celui à qui il s'adresse : partager un avis, persuader, inciter sont autant de nuances que l'on peut saisir dans les paroles prononcées. A travers l'emploi du verbe introducteur au présent et le système verbal du discours dans l'énoncé cité, il s'établit une continuité d'ordre empathique entre énoncé rapporteur et énoncé rapportant, comme s'il y avait une contamination temporelle entre les paroles dites et λέγω qui annonce ces paroles. L'aoriste, quant à lui, apparaît chaque fois qu'il y a rupture entre locuteur et co-locuteur, quand les paroles prennent un caractère plus officiel, quand il est important d'installer une distance : instants solennels par exemple.

Le discours indirect est introduit de manière préférentielle par l'aoriste de λέγω. La première raison en est qu'il n'y a plus de mise en scène de la parole, qu'elle fait partie de la trame narrative, qu'elle devient un événement au même titre que les autres. Il apparaît dans les moments de délibérations, de prises de décision : celui qui a le pouvoir cherche les conseils de ses proches. On le voit aussi dans les circonstances où il faut rendre compte objectivement d'une mission ou faire croire à la réalité de situations fausses. Si λέγω n'est pas seul, il est pratiquement toujours associé à un autre verbe de parole, qui accentue encore cette situation de délibération. La répartition des temps de λέγω obéit aux mêmes règles : l'aoriste est utilisé chaque fois que la situation a un caractère officiel et distancié sans implication particulière du locuteur, qui souvent ne parle pas en son nom propre, le présent s'emploie chaque

fois qu'il y a une implication personnelle du locuteur et une parole dirigée vers un individu.

Dans le discours que nous avons appelé libre, apparaissent ces mêmes caractères attribués à ces deux types de discours, dans un ordre toujours identique : paroles intégrées à la trame narrative en premier, lorsqu'il s'agit de rappeler des circonstances, paroles mises en scène quand on arrive aux moments les plus décisifs du discours, quand la parole doit prendre tout son poids.

A travers tous les emplois de λέγω apparaissent des constantes dans la répartition du présent et de l'aoriste, pour l'aoriste sa propriété de distanciation, pour le présent son caractère empathique, en cherchant à annuler la distance entre locuteur et co-locuteur. C'est, nous semble-t-il, le caractère principal de ce présent historique pour les verbes de parole.

4.2. Verbes de mouvement, « l'aller et le venir » : (ὁ)παγαίνω, ὑπάω (*aller*), κινῶ (*se mettre en mouvement*) et ἔρχομαι (*venir*)

Après avoir observé le rôle des verbes de parole dans la matérialité du texte de *La Chronique de Morée*, nous nous proposons, dans cette partie de notre étude, d'examiner les verbes de mouvement, prédicats les plus fréquents dans *La Chronique*, ce qui n'est guère étonnant dans une œuvre où les exploits guerriers et les récits de bataille prennent la première place²³¹. Ce mouvement s'inscrit doublement dans le temps et l'espace : il suppose en effet le changement de position dans l'espace d'une entité et un déroulement chronologique nécessaire à son exécution. Il est délimité par un état préalable et un autre état résultant.

Les prédicats que nous avons choisi d'étudier à cause de la fréquence de leur emploi, ὑπαγαίνω, ὑπάω, ἔρχομαι et κινῶ, impliquent un déplacement et expriment « l'aller et le venir »²³². Ces verbes présentent un certain nombre de traits

²³¹ De par la nature de notre texte d'étude, nous nous intéressons essentiellement ici au mouvement qui s'inscrit dans l'espace et dans le temps. La représentation de l'espace et du mouvement dans la langue est un problème extrêmement complexe qui a donné lieu à de nombreux travaux. A ce sujet, la typologie proposée par Talmy (*Toward a Cognitive Semantics*, 2000) a beaucoup influencé les recherches récentes : elle privilégie l'aspect spatial et repose sur la distinction des langues en deux catégories majeures, les langues à cadre verbal, qui incorporent dans leur racine verbale déplacement et trajectoire et les langues à satellites qui inscrivent déplacement et manière ou cause du déplacement dans la racine verbale et expriment la trajectoire dans des particules ou des préfixes associés au verbe (satellites). Les langues romanes et en particulier l'espagnol sont représentatives du premier type, tandis que les langues slaves et germaniques, comme l'anglais, appartiennent au deuxième groupe (L. Talmy, *op. cité*, 2000 – C. Vandeloise, *L'espace en français*, 1986 – R-W. Langacker, *Foundations of cognitive grammar, vol. 1 : theoretical prerequisites*, 1986).

Cette approche typologique est remise en cause par d'autres linguistes qui la jugent réductrice, puisqu'elle laisse de côté les emplois fonctionnels ou métaphoriques de ces verbes de mouvement et n'en rend pas compte (P. Cadiot-Lebas-Y.-M. Visetti, « Verbes de mouvement, espace et dynamiques de constitution », *Histoire Epistémologie Langage* 26, 2004, pp. 7-42 – R. Forest, *Empathie et linguistique*, 1999). Ils proposent de sortir d'une conception purement topologique pour une analyse plus large de la perception et de l'action qui permet d'englober tous les emplois de ces verbes (P. Cadiot-Lebas-Y.-M. Visetti, *op. cité*, 2004 – J.-J. Franckel & D. Lebaud, *Les figures du sujet*, 1973, pp. 161-177 – H. Chuquet & C. David, « Come : point de vue et perception dans le récit », *Verbes de parole, de pensée, de perception*, 2003, pp. 203-236).

²³² Dans l'analyse des verbes de mouvement qui nous intéresse, l'un des points importants est la notion de trajectoire, essentielle, parce que tout déplacement, comme tout événement, comporte dans

communs²³³ : non seulement, ils ont une haute fréquence dans *La Chronique de Morée*, (ὕ)παγαίνω (ὕπάω) / ἔρχομαι formant une paire, *aller/venir* en français et κινῶ étant le plus souvent associé à l'un ou à l'autre, mais ils restent toujours aussi des verbes de mouvement courants en grec moderne (ξεκινῶ correspondant à κινῶ en grec moderne). Rappelons qu'à la différence du grec ancien, le complément indiquant un lieu sera le plus souvent à l'accusatif (préposition + accusatif : la plupart du temps σε), puisque le datif a disparu, et ce sera donc le même cas qui indiquera soit l'endroit où l'on est, soit l'endroit où l'on va, soit l'endroit d'où l'on vient, la préposition indiquera la nature du complément. Si l'on cherche à définir la structure sémantique de ces prédicats, ils indiquent un déplacement, mais sans que soit précisé intrinsèquement son mode, ils ont en principe un emploi télélique, puisqu'ils prennent en considération un point de départ ou un point d'arrivée. Ils marquent un changement d'emplacement, avec ou sans changement de relation au lieu, décrivant un trajet opéré dans l'espace et le temps. D'après la valeur intrinsèque du verbe, le trajet suivi peut être considéré dans sa phase initiale, dans sa partie médiane ou d'un point de vue final. Κινῶ, ὑπαγαίνω, ὑπάω, ἔρχομαι désignent chacun un moment de cette trajectoire : ὑπαγαίνω - ὑπάω (1.β) définissent en général un parcours, ἔρχομαι (2.γ) un point d'aboutissement, tandis que κινῶ (1.α) désigne toujours un point de départ et un début d'action.

Les occurrences qui suivent sont des exemples types correspondant aux chiffres et aux lettres cités entre parenthèses :

1. 9038 Ἐκίνησαν (α), ὑπάγαιναν (β), ἐσῶσαν τὴν ἐσπέραν
ἐκέισε εἰς τὰ Γιάννινα (ζ) ὅπου ἦσαν οἱ κατοῦνες...

Ils se mirent en route (α), marchèrent (β), se rendirent le soir
Là-bas à Ianina où se trouvait le cantonnement.

2. 6147 Κι ἀφότου ἀπεσώσασιν καὶ ἦλθαν(γ) εἰς τὴν Ρώμην (ζ) ,
ὁ κατὰ εἶς ἐπέζειψεν εἰς τὴν κατοῦνα ὅπου εἶχεν.

son déroulement interne une phase initiale (notion de départ), une partie médiane (notion de parcours) et une phase finale (notion d'arrivée) (L. Talmy, *op. cit.*, 2000 – P. Sablayrolles, *Sémantique formelle de l'expression du mouvement. De la sémantique lexicale au calcul de la structure du discours au français*, 1995 – D. Laur *Sémantique du déplacement et de la localisation en français : une étude des verbes, des prépositions et de leurs relations dans la phrase simple*, 1989). Un autre est la définition de la notion de déplacement ; il peut être de deux types : sans changement de localisation ou avec changement de localisation (J. P. Boons, « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs », *Langue française* 77, 1987, pp. 5-40). Le mouvement est délimité par un état préalable et un autre état résultant. Il peut être localisé soit grâce à une préposition dans le cas d'une transivité indirecte du prédicat, soit par son complément, si le prédicat est transitif direct (L. Sarda, « L'expression du déplacement dans la construction transitive directe », *Sémantique du lexique verbal, Syntaxe & Sémantique*, 2000, p. 121-138). L'étude de la nature de la proposition est, dans ce cadre, essentielle (D. Laur, *op. cit.*, 1993 – C. Vandeloise, « La préposition à et le principe d'anticipation », *Langue française* 76, 1987, pp. 77-111).

²³³ En ce qui concerne le grec, l'ouvrage de X. Μπασέα-Μπεζαντάκου (1992) témoigne d'une approche descriptive et sémiologique des verbes de mouvement en grec moderne; l'article de G. Horrocks (2004), quant à lui, examine l'évolution de la préposition de lieu en grec et cherche à montrer l'importance du choix aspectuel dans la valeur que prend le verbe de mouvement. L'étude de M. Tzévélékou sur le système aspectuel du grec moderne (*Catégorisation lexicale et aspect, le système aspectuel du grec moderne*, 1995, pp. 289-298) permet, même si elle est très partielle, une autre approche des verbes de mouvement, en cherchant à définir leur type de fonctionnement selon la théorie des opérations énonciatives.

Et quand ils furent arrivés et eurent gagné (γ) Rome,
Chacun mit pied à terre pour son cantonnement.

Nous verrons que l'environnement syntaxique de ces verbes peut nous amener à une analyse beaucoup plus nuancée, selon la présence ou non d'un complément de lieu, le type de préposition utilisé, le temps utilisé. D'autres remarques sont à faire : leurs sujets indiquent des entités animées (3.δ), personnes ou groupes de personnes, plus rarement des moyens de locomotion (4.ε), employés métonymiquement et désignant au bout du compte des humains. Un certain nombre de paramètres peuvent spécifier ces verbes : le sujet qui se déplace, ses points de départ et d'arrivée, la vitesse, la durée et les modalités de son déplacement. Le prédicat peut posséder un complément ou non, s'il est construit sans complément, nous dirons alors qu'il est de construction intransitive et le verbe nous informera davantage sur la nature du mouvement précisé par un gérondif ou un adverbe ; s'il a un complément, ce sera pour le situer dans l'espace grâce à un adverbe de lieu ou / et à une préposition de type dynamique suivie d'un complément²³⁴ : lieu géographique (4.ζ), personne (4.η) (nous parlerons alors de complément prépositionnel), qui indiqueront la direction du mouvement. Les occurrences qui suivent illustrent ce que nous venons de préciser.

3. 6493 Ἐκούσων ταῦτα ὁ πρίγκιπας (δ), ἀπήγευ εἰς τὸν ρῆγαν
καὶ εἶπεν του λεπτομερῶς ἐκεῖνα τὰ μαντᾶτα,

A ces nouvelles, *le prince* (δ) s'en vint chez le roi
Et lui raconta tout par le menu.

4. 2487 (τὸ πῶς) ἀποσκαλώσασιν κάτεργα (ε) δύο ἐκεῖσε
εἰς τὸν λιμένα Ποντικου(ζ), καθὼς (σε) τὸ ἀφηγοῦμαι,
ὅπου βαστοῦν τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ Ρουμπέρτου
τὴν θυγάτηρ, κ' ὑπάγαιναν στὸν ρῆγαν Κατελώνιας(η).

Deux galères(ε) avaient accosté là,
Au port de Pontico(ζ), comme je te le dis,
Elles transportaient la fille de l'empereur Robert
Et se rendaient chez le roi de Catalogne(η).

Dans *La Chronique de Morée*, nous n'avons observé qu'une seule fois la construction du verbe de mouvement avec un complément d'objet, familière au grec moderne, mais qui reste un point à approfondir dans la littérature médiévale : τὴν πᾶω σπίτι, *je l'emmène à la maison*²³⁵ :

2520

L'énêque d'Oléna cherche à convaincre la fille de l'empereur Robert d'épouser Geoffroy de Villehardouin.

- 2520 πολλοὺς τρόπους τῆς ἔδειξεν φρόνιμους, ἐπιδέξιους,
τὸ πῶς ἐβόλει νὰ γενῆ ἡ συμπεθερία ἐκεῖνη
καλλίον εἰς τὸν ἀφέντην τους παρὰ στον ρῆγα ἐκείνον

²³⁴ A ce sujet, il est intéressant de voir dans l'exemple 1 : ἐκεῖσε εἰς τὰ Γιάννινα que le complément de lieu prépositionnel est doublé par un déictique, cas très fréquent dans *La Chronique de Morée*, ce qui donne à penser qu'une gestuelle accompagnait la récitation du poème.

²³⁵ Nous ne trouverons pas non plus le complément de destination construit directement comme dans l'exemple suivant : γυρίζω σπίτι, je retourne à la maison. W. J. Aerts cite dans son dictionnaire (2002) le cas suivant dans le manuscrit P, 1567P : ἀπαῦτο ἀπαχαιρέτησαν, ὑπάει τὴν ὁδόν του, *ils se saluèrent alors, il continua son chemin* : le complément n'introduisant aucun argument nouveau, il est une simple extension du prédicat.

ὅπου τὴν ὑπαγαίνασιν ἐκεῖ στὴν Κατελώνιαν.

- 2520 Il lui montra avec mille raisons engageantes et habiles,
Combien ce choix d'alliance était préférable
Pour leur seigneur plutôt que l'alliance avec le roi.
Chez qui on l'emmenait en Catalogne.

Le prédicat peut être aussi localisé dans le temps grâce à un complément circonstanciel (5.θ.) ou un adverbe.

5. 4667 Τὴν ἄλλη ἡμέραν(θ) ἦλθασιν στὸν κάμπον Καρυταίνου,
ἐκεῖ στὸν παραπόταμο ἐμείναν τὴν ἑσπέραν(θ).
ἐπὶ τῆς αὐρίου(θ) ἐκίνησαν κ' ἦλθαν στὴν Λιοδώραν,...

Le lendemain, ils arrivèrent dans la plaine de Carytaina,
Là près de la rivière ils restèrent le soir ;
A l'aube ils se mirent en route et arrivèrent à Liodora, ...

Son caractère premier de mouvement pourra encore être modifié par l'emploi d'une préposition d'une autre nature (ι).

6. 2472 Καβαλλαρὸι κι ἀρχόντισσες μετ' αὐτὴν ὑπαγαίναν(ι).
Des chevaliers et des dames l'accompagnaient.

Nous donnons d'abord des tableaux récapitulatifs de toutes les formes examinées dans le discours narratif qui seront une première approche de la répartition des temps. La différence des configurations dans lesquelles apparaissent d'une part des verbes fonctionnant en parataxe comme (ὕ)παγαίνω, ὑπάω et κινῶ, et d'autre part ἔρχομαι dont les occurrences sont très fréquentes et les constructions très diverses nous amènent à proposer deux tableaux. Voici nos premières observations :

Prédicats	Exemples 69	Aoriste			Imparfait			Présent historique		
		NB 24	constr. tr.	intr.	NB 22	constr. tr.	intr.	NB 23	const tr.	intr.
κινῶ	21	19	2	17	0			2	1	1
(ὕ)παγαίνω	29	0			19	13	6	10	2	8
υπάγω	16	5	4	1	0			11	6	5
παγαينوέρχομαι	3	0			3	1	2	0		

tr : transitif – intr : intransitif

Si l'on fait le récapitulatif du premier tableau, les temps se répartissent de la manière suivante :

- 23 présents historiques, 2 pour κινῶ, 1 pour παγαίνω, 10 pour ὑπαγαίνω, 11 pour ὑπά(γ)ω
- 22 imparfaits dont aucun pour κινῶ, 19 pour ὑπαγαίνω, 3 pour ὑπαγαينوέρχομαι.
- 24 aoristes dont aucun pour ὑπαγαίνω, 19 pour κινῶ, 5 pour ὑπά(γ)ω.

Κινῶ n'est jamais utilisé à l'imparfait, quelquefois au présent, mais essentiellement à l'aoriste. Ὑπαγαίνω n'est jamais utilisé à l'aoriste, ὑπά(γ)ω est utilisé soit au présent, soit à l'aoriste, il ne l'est jamais à l'imparfait. Nous tâcherons

d'expliquer cette répartition par l'étude d'un certain nombre d'occurrences significatives dont l'analyse contextuelle devrait nous permettre de saisir l'économie du fonctionnement de ces verbes.

Nous présentons maintenant le tableau récapitulatif des formes observées pour ἔρχομαι et ἀπέρχομαι. Nous avons tenu compte cette fois de la configuration syntaxique dans laquelle se trouvaient les occurrences, puisque ces verbes se trouvent employés assez régulièrement en subordination.

TPS	Occurrences observées : 115										
	Empl. Abs.	Parataxe		Hypotaxe							
		<i>coord</i>	<i>asynd</i>	<i>ppr</i>	<i>temp</i>	<i>causale</i>	<i>oti</i>	<i>to pos</i>	<i>inf subst.</i>	<i>int ind</i>	<i>opou</i>
IMP. 32	1	1	9	2	0	2	12	0	4	0	1
AO. 71	2	4	26	8	7	2	4	10	2	2	4
PH 8			2	2	0	0	2	0	0	1	1
PQF 4		0	1			0	3	0	0	0	0
	3	5	38	12	7	4	21	10	6	3	6

Coord : coordination, *asynd* : asyndète, *ppr* : prop. principale, *temp* : temporelle, *inf subst* : infinitif substantivé, *int ind* : interrogative indirecte.

La Chronique présente 236 formes à l'aoriste (nous en avons observé 71), 32 à l'imparfait, 11 au présent historique et 4 au plus-que-parfait. C'est le verbe de mouvement de loin le plus employé. Les premières remarques que nous pouvons faire sont les suivantes :

- C'est le seul verbe de mouvement à utiliser toute la gamme des temps du révolu.
- Il est le plus souvent utilisé en parataxe (43 occurrences) et, dans ce cas, le plus généralement à l'aoriste (30 cas pour 10 imparfaits), ou en hypotaxe, introduit par ὅτι et, dans ce cas, le plus généralement à l'imparfait (12 cas sur 21). Lorsqu'il est introduit par τὸ πῶς il est toujours à l'aoriste.
- Le présent historique apparaît dans des configurations très variées.

Ce tableau ne donne qu'un simple aperçu de l'emploi de ce verbe et de son composé : comme pour les autres prédicats de mouvement, nous ferons une analyse plus précise de ces constatations par l'examen d'un certain nombre d'exemples choisis pour leur représentativité.

L'étude des occurrences se fera par prédicat, et pour chaque prédicat par structures morphosyntaxiques remarquables : nous espérons ainsi faire apparaître les constantes d'emploi de ces verbes et montrer l'importance du marquage aspectuel dans la traduction du mouvement. Nous relierons, dans l'étude, κινῶ à chacun des autres prédicats avec lequel il est la plupart du temps associé. Nous rappelons que nous nous attachons seulement au discours narratif. Les structures syntaxiques que l'on peut remarquer en ce qui concerne ces verbes sont les suivantes : ils peuvent être

quelquefois l'unique prédicat d'une proposition, ils sont plus souvent dans un contexte de propositions paratactiques, soit coordonnées par *καί* – c'est le cas le plus fréquent pour *ὑπαγαίνω*, *ὑπά(γ)ω* et *κινῶ* –, soit construites en asyndète ; ils peuvent se trouver également en fonctionnement hypotactique, en position principale ou en position subordonnée, ce sera surtout le cas de *ἔρχομαι*.

4.2.1. Les occurrences du verbe (ὑ)παγαίνω, [s'en] aller

Dans *La Chronique de Morée*, (ὑ)παγαίνω se rencontre dans les parties narratives sous les formes de l'indicatif suivantes :

Présent : ὑπαγαίνει, ὑπαγαίνουν, ὑπαγαίνουσι

Imparfait : πάγαινε(ν), ὑπηγαίνεν, ὑπάγαιναν, ὑπαγαίναν, ὑπαγαίναν, ὑπαγαίνασιν.

Il n'est pas attesté à d'autres temps. Ce verbe est à l'origine de *πηγαίνω* en grec moderne. Son sens premier nous le fera traduire par *aller*. (Ἰ)παγαίνω implique un départ et un accompagnement du mouvement, puisque le sujet se rend d'un endroit à un autre et il faudra tenir compte de ce point de vue. Mais selon le contexte, (localisation ou non de la destination), la préposition employée (le plus souvent *εἰς* ou *σε*, mais aussi *πρός* ou *μετά*), les variantes sémantiques sont nombreuses et le verbe peut être atélique, si la destination n'est pas précisée. L'emploi du thème du présent caractérise ce prédicat, que ce soit l'imparfait ou le présent historique en ce qui concerne notre étude. On peut se demander si ce trait aspectuel est inhérent à la sémantique de ce verbe et entraîne des constructions typiques. Pour pouvoir répondre à ces questions, nous examinerons un certain nombre d'occurrences qui nous semblent représentatives, essentiellement dans un contexte de parataxe, car nous trouverons très rarement notre verbe en contexte d'hypotaxe²³⁶. Nous associerons à ce verbe un composé, qui n'apparaît qu'à l'imparfait et se construit intransitivement, il s'agit de *ὑπηγαίνοἔρχομαι* que nous traduirons par *aller et venir*. Nous commencerons par les occurrences les moins fréquentes, celles où (ὑ)παγαίνω se trouve en emploi absolu (seul verbe employé) ou construit avec l'adverbe *πάντα*. Nous continuerons par les configurations où il se trouve en contexte de coordination avec *καί*, en faisant un point particulier sur l'association *κινῶ* - *ὑπαγαίνω*, puis nous terminerons par les occurrences en contexte d'asyndète.

4.2.1.1. Le verbe ὑπαγαίνω en emploi absolu

De même que pour les autres verbes de mouvement, il est assez rare de trouver *ὑπαγαίνω* en emploi absolu. La seule occurrence que nous analyserons présente un prédicat à l'imparfait, temps de prédilection pour *ὑπαγαίνω*.

4859-4863

Les Francs sont sortis victorieux de la bataille de Prinitsa. Chargés de butin, ils prennent leurs quartiers à Servia, non loin de Prinitsa.

Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐμείνασιν ἐτότε εἰς τὰ Σέρβια·
ἐπεὶ ἂν ἤθελαν νὰ ἐλθοῦν, νὰ μείνουν παρακάτου,
οὐδὲν ἐδύνονταν νὰ ὑπᾶν ὅτ' ἦσαν κοπιασμένοι

²³⁶ La seule occurrence que nous ayons observée se trouve en 4196-4197, où *κινῶ* commande une proposition subordonnée :

Ἔρρωσεν τὰ φουσάτα του, **κινᾷ νὰ παγαίνει**
εἰς τὴν Κωνσταντινόπολιν ὅπου ἦτο ὁ βασιλέας.
Il disposa ses troupes, *se met en route*
Vers Constantinople ou était l'empereur.

καὶ διὰ τὸ κέρδος τὸ πολὺ τὸ εἶχασιν κερδίσει·
ἐπὶ τὴν αὐριο **ὑπάγαιναν** ὀρθὰ εἰς τὸ Βλιζίρι.

Les Francs restèrent alors à Servia :
S'ils avaient voulu venir plus bas et s'arrêter,
Ils n'auraient pas pu avancer à cause de leur fatigue
Et du butin important dont ils s'étaient emparés ;
Le lendemain, ils *partaient* tout droit pour Vliziri.

Nous avons là un contexte d'emploi assez rare. Les deux verbes de type narratif se trouvent au premier et au dernier vers : d'abord l'aoriste, ἐμίνασιν, *ils restèrent*, puis l'imparfait ὑπάγαιναν, *ils partaient*. Les autres vers constituent un commentaire introduit par ἐπεὶ. Le premier imparfait ἐδύνονταν a une valeur hypothétique introduite par ἄν, *si*. L'imparfait ὑπάγαιναν termine le premier hémistiche, il est construit avec un complément de destination, εἰς τὸ Βλιζίρι, *pour Vliziri*. Le mouvement inclut le point de départ. Quelle valeur pouvons-nous donner à cet imparfait? Nous aurions pu trouver un aoriste, mais il aurait fallu utiliser le verbe ὑπάγω. Il faut donc nous interroger sur le choix du verbe dont nous savons que nous ne le trouvons qu'au thème du présent. Le narrateur cherche davantage à nous renseigner sur la nature du déplacement que sur la destination : on nous montre ici le mouvement d'un point de vue qualitatif et l'imparfait apparaît comme une sorte de commentaire de la part du Chroniqueur, les Francs vont maintenant gagner ὀρθά, *tout droit*, c'est-à-dire cette fois sans s'arrêter, le lieu qu'ils s'étaient fixé et qu'ils n'ont pu atteindre la veille à cause des circonstances exposées.

4.2.1.2. Le verbe ὑπαγαίνω employé avec l'adverbe πάντα

Nous pouvons trouver le verbe ὑπαγαίνω en présence de πάντα. Nous avons déjà évoqué cet emploi dans la partie consacrée à l'imparfait. En effet dans le cadre d'étude que nous avons fixé, πάντα commande toujours ce temps. Ce verbe de mouvement est le seul parmi ceux que nous avons choisi d'étudier qui accepte cette construction. Nous citerons conjointement deux des occurrences où l'adverbe se trouve avant le prédicat, ce qui est la position la plus fréquente dans *La Chronique de Morée*. Le seul cas observé où πάντα se trouve après le verbe a déjà été analysé dans le chapitre sur l'imparfait.

3670-3671

Le prince de Morée, allié au Despote d'Epire, cherche à conquérir la Valachie. Il envoie en avant-garde des troupes pour piller la région.

καὶ πάντα οἱ κουρσατόροι τοὺς ὀμπρὸς γὰρ ὑπαγαίναν
μῆς ἡμεροῦ τὸ διάστημα, ἐτόσον τοὺς ἀπέιχαν.

Et toujours l'avant-garde chargée du pillage *avançait*
A distance d'une journée, ainsi faisait-elle ;

4787-4790

Nous sommes au cours de la bataille de Prinitsa et Jean de Catavas, en tête de ses troupes, conduit l'assaut²³⁷.

Τινές, ὅπου ἦσαν ἐκεῖ στὸν πόλεμον ἐκείνον,
εἶδαν καὶ ἐμαρτύρησαν ὅτι εἶδαν καβαλλάρην
ἀσπραλογάτον εἰς φαρί, γυμνὸν σπαθὴν ἐβάστα,
4790 καὶ πάντα ὑπήγαυεν ὀμπρὸς ἐκεῖ ποῦ ἦσαν οἱ Φράγκοι.

²³⁷ Cette occurrence se trouve dans une des trois batailles qui seront étudiées dans le dernier chapitre (§ 5.3.).

Certains qui étaient là à cette guerre
 Virent et témoignèrent qu'ils virent un cavalier,
 Sur un cheval tout blanc, il brandissait une épée nue
 Et toujours il *avançait* en tête là où se trouvaient les Francs.

Dans la première occurrence, nous avons une construction caractéristique : le verbe ὑπαγαίνω, à l'imparfait, est sans complément de destination. On insiste davantage sur la modalité du déplacement qui est envisagé dans sa phase médiane et dans sa continuité. L'adverbe est placé en tout début de vers, en position thématique, le verbe est au contraire situé complètement en fin de vers, ce qui lui donne un relief tout à fait particulier et la place de l'imparfait renforce encore la représentation de troupes en marche. Dans le deuxième emploi, le verbe se trouve au contraire juste après l'adverbe toujours en position thématique et le prédicat pour ainsi dire couplé avec πάντα, indiquant aussi un déplacement en cours, met l'accent sur un mouvement qui semble hors du temps réel, comme s'il s'agissait d'une vision.

Dans ces deux occurrences où πάντα était antéposé au verbe, même si nous avons constaté une différence dans le positionnement du prédicat, celui-ci est toujours remarquable et ce couple πάντα-ὑπαγαίνω est mis en saillance par l'emploi de l'imparfait qui montre le mouvement d'un point de vue qualitatif.

4.2.1.3. Le verbe ὑπαγαίνω dans un contexte de construction en parataxe

La construction de (ὑ)παγαίνω en parataxe est la plus largement utilisée, dans ce cas la coordination la plus fréquente est sans aucun doute καί. Le rôle fondamental du καί dans la tradition orale a déjà été abordé dans le chapitre consacré à la narration²³⁸. Nous étudierons en détail cette configuration pour ὑπαγαίνω, car elle est particulièrement fréquente. Pour les autres prédicats, nous nous contenterons de rappeler les principes généraux de cette jonction. Rappelons que dans la langue de *La Chronique de Morée*, καί est susceptible d'établir des relations de type logique, chronologique ou modal, sans oublier qu'il peut jouer aussi un rôle prosodique.

Dans ce type de prédicat lié à la notion d'espace, l'emploi de καί doit être particulièrement observé, la relation qu'il établit entre deux prédicats pouvant être associée à un choix temporel. Ce connecteur implique dans tous les cas une mise en relation de deux faits ; nous la schématiserons de la manière suivante : S1 (situation 1) καί S2 (situation 2). Dans le cas du prédicat qui nous intéresse et ce type de construction, παγαίνω / ὑπαγαίνω est toujours en position S2. Le premier prédicat est souvent un verbe qui implique un mouvement. Nous allons nous efforcer de cerner le type de relation spécifique établi par καί entre les deux verbes. Comme nous l'avons déjà signalé, (ὑ)παγαίνω ne sera utilisé qu'à l'imparfait et quelquefois au présent. Même si, dans les deux cas, nous avons un thème du présent qui marque une action en cours de réalisation, chacun des emplois semble attribuer au verbe une valeur aspectuelle différente. Dans le cas de l'imparfait, nous serions davantage dans le domaine du commentaire insistant sur l'intention de l'action, alors que le présent créerait plutôt un effet de théâtralisation, en mettant les personnages en avant-plan et en focalisant l'attention de l'auditeur-lecteur sur l'action qu'ils mènent.

Les occurrences qui vont maintenant être examinées correspondent aux schémas suivants : [S1 aoriste καί S2 imparfait], [S1 aoriste καί S2 présent], [S1 imparfait καί S2 imparfait].

²³⁸ Voir en fin de § 2.3.

Nous verrons quel effet le choix du temps a sur la nature de la jonction et quel type d'interprétation elle implique.

Dans le type d'occurrence où S1 est à l'aoriste *καί* S2 à l'imparfait, le verbe qui nous intéresse est utilisé à l'imparfait et apparaît isolé dans une narration faite à l'aoriste ou au présent historique :

a.2485-2490

Le prince Geoffroy accueille la fille de l'empereur latin de Constantinople, qui rejoint le roi de Catalogne pour l'épouser.

2485 Σπουδαίως μαντάτα τοῦ ἤφεραν ἐκέισε εἰς τὸ κάστρον,
τοῦ Ποντικοῦ τὸ λέγουσιν, οὕτω γὰρ τὸ ὀνομάζουν,
τὸ πῶς ἀποσκαλώσασιν κάτεργα δύο ἐκέισε
εἰς τὸν λιμένα Ποντικοῦ, καθὼς «σὲ» τὸ ἀφηγοῦμαι,
ὅπου βαστοῦν τοῦ βασιλέως ἐκείνου τοῦ Ρουμπέρτου
2490 τὴν θυγάτηρ, κ' ὑπάγειναν στὸν ρῆγαν Κατελώνας.

2485 On se hâta de lui porter la nouvelle qu'au château,
Celui de Pontico, c'est ainsi qu'on l'appelle,
Deux galères *avaient accosté* là,
Au port de Pontico, comme je te le dis,
Elles transportaient la fille de l'empereur Robert

2490 Et *se rendaient* chez le roi de Catalogne.

Cet imparfait de ὑπάγεινω est transitif indirect, construit avec un complément de destination, στὸν ρῆγαν Κατελώνας, *chez le roi de Catalogne* ; son sujet, κάτεργα δύο, *deux galères*, représente métonymiquement les gens qui accompagnent la fille de l'empereur. La forme κ' ὑπάγειναν se trouve en fin du premier hémistiche, en position remarquable au centre du vers, isolée entre deux groupes nominaux. Elle est précédée de deux verbes à l'aoriste impliquant un mouvement, ἤφεραν [μαντάτα], *on porta [la nouvelle]*, qui introduit un discours indirect et ἀποσκαλώσασιν, *avaient accosté*, premier prédicat des paroles rapportées. Le *καί* n'établit pas une relation chronologique de succession – on peut dire qu'il y a concomitance entre l'événement S1 ἀποσκαλώσασιν, *avaient accosté* et l'action en train de se dérouler S2 ὑπάγειναν, *se rendaient*, c'est au cours de son voyage que la fille de l'empereur va s'arrêter à Pontico –, mais une relation finale implicite, et l'imparfait, qui laisse l'action en suspens permet d'expliquer la raison pour laquelle les galères se sont arrêtées là : l'intention de la fille de l'empereur Robert était de rejoindre la Catalogne et Pontico se trouvait sur sa route. L'imparfait exprime le but final de l'expédition, στὸν ρῆγαν Κατελώνας, *chez le roi de Catalogne*.

Nous avons donc le schéma suivant : S1 ἀποσκαλώσασιν > S2 ὑπάγειναν ; l'annonce de la nouvelle, μαντάτα τοῦ ἤφεραν, implique des propos rapportés au discours indirect comme l'indique τὸ πῶς, *comment*, l'emploi de l'aoriste ἀποσκαλώσασιν en S1 montre une action accomplie, qui par là-même prend une valeur d'antériorité par rapport au moment de la parole rapportée tandis que celui de l'imparfait exprime l'idée du parcours à accomplir et l'aspect imperfectif de ὑπάγειναν met en relief la phase médiane du procès. La destination, indiquée après le prédicat, renforce l'impression de continuité et la notion de parcours. On peut s'interroger sur l'ordre séquentiel des prédicats : d'un point de vue discursif, rien n'empêchait d'avoir S1 ὑπάγειναν + S2 ἀποσκαλώσασιν. Le choix du narrateur a été autre : nous sommes dans du discours rapporté et les faits sont donnés dans l'ordre où ils sont advenus, le premier événement étant l'arrivée des galères, la destination finale en est connue après. Mais l'intérêt narratif de ce choix est plus important encore, car placer l'imparfait après l'aoriste, c'est laisser l'action en

suspens, attirer l'attention de l'auditoire sur le parcours initial des bateaux et le mettre dans l'attente : le narrateur sait que le voyage de la fille de l'empereur va s'arrêter là, et que d'une certaine manière elle va être enlevée par Geoffroy dont elle deviendra l'épouse, à l'insu de son père. Ainsi l'emploi du καί suivi de l'imparfait ὑπάγειναιν placé au beau milieu du vers attire l'attention et l'imparfait prend une valeur de commentaire. Le couple καί ὑπάγειναιν pourrait ainsi être considéré comme une évaluation du point de vue de sa fonction narrative²³⁹.

Dans cette autre occurrence, ὑπαγαίνω, construit sans complément de destination, mais accompagné d'un verbe de perception employé sous la forme d'un participe, se trouve, dans ce cas, dans une relation de succession.

b.4518-4520

Guillaume II, de retour de captivité, prend le temps de visiter la Morée, qui lui a manqué tout le temps de son emprisonnement.

ἔπῆρε τοὺς καβαλλαρίους, ὅπου εἶχεν μετ' ἐκείνων,
 κ' ὑπάγειναιν ἐβλέποντα τὰ κάστρον καὶ τὰς χώρας
 4520 κὶ ὁλόρθα ἐδιάβηκεν στὴν Λακωνοῦσαν.

Il prit les chevaliers qu'il avait avec lui,
 Et il *allait* voir châteaux et villes,
 4520 Puis il se rendit tout droit à Lacédémone.

Cette fois, la relation établie entre les deux verbes n'est pas réversible. En effet les deux actions S1 ἐπῆρε, S2 ὑπάγειναιν se succèdent chronologiquement : S1 ἐπῆρε τοὺς καβαλλαρίους ὅπου εἶχεν μετ' ἐκείνων > S2 ὑπάγειναιν ἐβλέποντα τὰ κάστρον καὶ τὰς χώρας. Guillaume s'entoure d'abord d'une escorte, pour ensuite entamer son voyage et le verbe à l'imparfait ὑπάγειναιν nous le montre en mouvement. Départ et accompagnement du mouvement sont donc envisagés solidairement du point de vue de celui qui se déplace. Καί entre, dans ce cas aussi, dans toute une combinatoire qui produit une valeur finale. On peut considérer ici que le participe ἐβλέποντα, mot à mot *en visitant*, a un sens de gérondif. Le prédicat de S1, παίρω, a une sémantique qui implique déjà un mouvement. Le verbe de mouvement à l'imparfait voit sa finalité exprimée par le thème du présent et accentuée par le participe et ses compléments : en glosant, nous pourrions traduire de la manière suivante : *il faisait le tour des châteaux et des villes*. Le gérondif renforce encore l'aspect progressif de l'imparfait : nous sommes dans une durée à laquelle on ne met pas de limite et l'accent est mis sur la partie médiane du parcours, sur l'encours du voyage. Dans cette occurrence, la construction de καί suivi du verbe de mouvement et du participe présent indissociable de ses compléments occupe le vers entier, formant un tout sans rupture de sens et de rythme. Un autre καί commence le vers suivant, dont le verbe est encore un verbe de mouvement, ἐδιάβηκεν, aoriste, qui rend compte seulement d'un procès achevé et met fin au voyage.

Le cas où ὑπαγαίνω est au présent historique en S2 amène une interprétation différente, même si nous avons toujours le thème du présent. Nous retrouvons dans l'occurrence que nous allons analyser l'emploi de l'aoriste en première situation, suivi cette fois d'un présent historique. Chaque fois, celui-ci terminera le vers, créant un effet bien autre. La double mise en relief du prédicat, provoquée par sa place dans

²³⁹ A ce sujet, voir le chapitre sur les procédés narratifs et en particulier la structure des épisodes (§ 2.2.).

le vers et par le changement de plan temporel qu'implique le présent historique, engendre une dynamique tout à fait particulière.

c.2202-2204

Nous sommes au début de la conquête de la Morée. Villehardouin cherche par toute une série de ruses à retarder la venue de Robert de Champlitte, désigné comme prince de Morée par le roi de France. Ici, le bateau qui l'a débarqué la veille part sans lui au petit matin.

2202 Κι ὅταν ἐπέρασε ὁ καιρὸς τῆς νύχτας γὰρ τὸ πλεῖον,
κ' ἐλάλησεν ὁ πετεινός, ἐκεῖνοι τοῦ κατέργου
ἔδῶκαν τὴν συρίστρα τοὺς κ' εὐθέως πάντα ὑπαγαίνουν.

2202 Et quand la plus grande partie de la nuit fut passée,
Et que le coq se mit à chanter, ceux du bateau
Donnèrent du sifflet et aussitôt comme à l'habitude *ils s'en vont*.

Le présent arrive donc en dernière place, en fin de deuxième hémistiche, construit sans complément de destination. Les modalités de l'action sont précisées par des adverbes de temps placés en position thématique, εὐθέως, *aussitôt*, et πάντα sur lequel il faut s'attarder, car son sens ici n'est pas très clair²⁴⁰. Il faudrait ici comprendre l'adverbe comme indiquant un signal ordinaire des marins, quand ils quittent le port, ce qui expliquerait la présence inhabituelle du présent historique après πάντα. L'emploi de εὐθέως est tout aussi important, car il met en relation les deux séquences prédictives, ἔδῶκαν τὴν συρίστρα > εὐθέως πάντα ὑπαγαίνουν, de sorte que la deuxième séquence se trouve dans la suite immédiate de l'autre : c'est le coup de sifflet qui donne le signal du départ. L'emploi du présent historique opère un changement de plan temporel : du révolu ἔδῶκαν, *ils donnèrent*, qui marque un procès achevé, nous passons à la simulation de l'actuel, ὑπαγαίνουν, *ils s'en vont*. C'est cette alternance de temps qui crée l'image, rend concret l'ordre du départ du bateau. Le présent historique théâtralise le départ, met en scène le bateau qui prend le large, l'auditeur-lecteur devenant spectateur. Du point de vue prosodique, il est intéressant de voir combien le verbe au présent, précédé de ses adverbes et constituant ainsi le deuxième hémistiche, donne de l'ouverture et de la respiration au vers. L'éloignement du navire devient presque tangible. Dans ce cas précis l'accent n'est plus mis sur le parcours, mais sur le point de départ, c'est pourquoi nous l'avons traduit par *ils s'en vont*²⁴¹.

Si nous faisons le point sur les cas de coordination avec καί où un verbe à l'aoriste précède ὑπαγαίνω, celui-ci était pour deux cas (*a.*, *b.*) à l'imparfait auquel καί donnait une valeur de commentaire insistant sur l'intention du mouvement. Même si les verbes n'obéissaient pas au même ordonnancement, le mouvement, montré dans sa phase médiane, était envisagé chaque fois d'une manière qualitative. Avec le cas du présent historique (*c.*), il en va autrement. Les deux séquences prédictives mises en relation par καί sont placées dans une suite immédiate, et l'accent est mis sur le départ.

Dans la configuration où nous trouvons S1 à l'imparfait + καί S2 à l'imparfait, ὑπαγαίνω apparaît dans un contexte temporel à l'imparfait et la valeur de l'imparfait ne tient pas seulement à la sémantique du prédicat. Ainsi, dans l'exemple

²⁴⁰ Voir à ce sujet l'article sur πάντα de W. J. Aerts, 2002, p. 361 du dictionnaire déjà cité. Ce passage où πάντα est suivi du présent y est rapporté.

²⁴¹ Voir une occurrence parallèle en 5082-5083.

que nous allons présenter, l'imparfait de ὑπαγαίνω fait partie d'une longue énumération de verbes à l'imparfait, caractérisée par la reprise de καί. Nous ne citons que le fragment où se trouve notre prédicat.²⁴²

d.3724-3727

Le Sébastocrator utilise la ruse pour effrayer ses ennemis, le prince de Morée et le grand Despote d'Epire.

3725 Ὁ Απαύτου πάλε ἐδιόρθωσεν ἀνθρώπους ἐδικούς του
κ' ἐπαίρναν ροῦχα κι ἄλογα κ' ἔφευγαν κ' ὑπαγαίναν
ἐκεῖ εἰς τὸν πρίγκιπα Μορέως, ὁμοίως κ' εἰς τὸν Δεσπότην,
κ' ἔλέγαν τους τὰ ψέματα, τὰ οὐκ εἶδαν οὔτε ἀκοῦσαν.

3725 Alors, il donna des instructions à des gens à lui,
Ils prenaient vêtements et chevaux et *partaient et allaient*
Là-bas chez le prince de Morée, ainsi que chez le Despote,
Et ils racontaient des mensonges, comme on n'en vit et on n'en entendit.

Le prédicat qui nous intéresse participe donc d'une suite d'imparfaits, à laquelle un premier verbe à l'aoriste, ἐδιόρθωσεν, sert de point d'ancrage et indique de qui émane les actions qui vont se dérouler. Dans le vers qui nous intéresse, la conjonction καί est non seulement le point d'articulation des deux hémistiches, mais elle ponctue régulièrement le vers, puisqu'elle est reprise par quatre fois. L'occurrence ὑπαγαίναν se trouve en fin de vers, formant le deuxième hémistichon avec un autre verbe de mouvement, ἔφευγαν, ses compléments en rejet au vers suivant. Remarquons la construction de ces deux vers avec trois verbes dynamiques tous reliés entre eux par καί, κ' ἐπαίρναν ροῦχα κι ἄλογα κ' ἔφευγαν κ' ὑπαγαίναν, et trois compléments de lieu qui s'enchaînent donnant au vers un rythme ininterrompu, ἐκεῖ εἰς τὸν πρίγκιπα Μορέως, ὁμοίως κ' εἰς τὸν Δεσπότην. L'énumération se terminera par deux aoristes, dont l'un dans une consécutive qui exprime le résultat de ces véritables entreprises de déstabilisation : τόσα τοὺς ἀπόσωσαν ψευδῆ ματαῖα, ὅτι πολλὰ ἐδειλίασαν οἱ δεσποτάτοι ὅλοι. *et ils colportaient tant de fausses nouvelles, que tous les hommes du Despote en eurent grand effroi.*

Si nous considérons maintenant la paire de verbes de mouvement qui nous intéresse, nous avons le schéma suivant : S1 ἔφευγαν > S2 ὑπαγαίναν, la conjonction dans ce cas permettant un enchaînement d'actions, une action découlant nécessairement d'une autre. Cette analyse est valable pour tous les emplois de καί dans ce passage. L'emploi de l'imparfait ici n'est pas lié à l'aspect lexical du verbe ὑπαγαίνω, mais à la configuration contextuelle. La relation entre les verbes n'est pas interchangeable et la coordination construit un tout séquentiel. Nous avons une succession d'actions à l'imparfait, ce qui peut surprendre lorsque l'on sait que la succession se traduit généralement par l'aoriste : cet imparfait tient de la glose, il ne s'agit pas d'un simple enchaînement d'actions, qui serait alors traduit par de l'aoriste ; le narrateur semble vouloir montrer à son auditoire de quelles ruses est capable l'ennemi grec. Cet imparfait prend ainsi une valeur de commentaire, et l'on peut considérer qu'il s'agit ici, en ce qui concerne sa fonction narrative, d'une évaluation interne représentant le point de vue du narrateur. Sur le plan prosodique, on ne peut qu'être sensible à l'impression de durée rendue quasiment perceptible à l'oreille par l'assonance en [a] à laquelle contribue la répétition de la désinence de l'imparfait —αν.

²⁴² Voir deux exemples du même type en 5068-5070 et en 7208-7213.

Dans le cadre d'une construction paratactique avec καί, ὑπαγαίνω est fréquemment associé au verbe κινῶ. Ce verbe apparaît régulièrement dans une association avec les verbes de mouvement qui nous concernent. Κινῶ est la seule forme utilisée pour ce verbe, il n'existe aucun dérivé préfixé. On le trouve dans *La Chronique de Morée* à l'indicatif, au présent : κινάει, κινούν, κινούσιν, à l'aoriste : ἐκίνησεν, ἐκίνησαν, ἐκινήσασιν.

Dans *La Chronique*, il a toujours une valeur inchoative : il signifie *se mettre en route, partir*²⁴³ ; on peut le comparer en grec moderne au verbe ξεκινώ et il entre souvent en combinaison avec ὑπαγαίνω, ὑπάω ou ἔρχομαι auxquels il est coordonné par le connecteur καί, construction la plus fréquente, ou avec lesquels il est construit en asyndète. Dans ces cas-là, il est toujours en tête des deux prédicats. Nous n'avons trouvé que rarement ce prédicat isolé et nous trouverons très peu d'occurrences dans un contexte de phrases comportant une proposition en subordination. Κινῶ est le plus souvent employé intransitivement, comme dans les cas que nous allons présenter où il est d'abord employé au présent, puis à l'aoriste, mais il admet quelquefois un complément de lieu, groupe nominal introduit par la préposition ἀπό qui désigne le point initial du mouvement ou encore un adverbe.

Le couple κινῶ-ὑπαγαίνω forme une association récurrente dans *La Chronique*, de type quasi-formulaire. Nous allons tenter d'éclaircir les conditions d'emploi de ces deux verbes de mouvement en comparant deux occurrences dont l'une présente les deux prédicats κινῶ et ὑπαγαίνω au présent historique et l'autre κινῶ à l'aoriste et ὑπαγαίνω à l'imparfait.

e. 721-722²⁴⁴

Le jeune empereur Alexis a promis son aide aux troupes franques qui ont précédé les siennes pour prendre la ville d'Héraclée et demande un peu de temps aux Francs. Le fragment choisi est dans la suite immédiate du discours d'Alexis.

721 Οἱ Φράγκοι γὰρ τὸ ἐστέρξασιν, κινούσιν κ' ὑπαγαίνουν·
τὴν Ἡράκλειαν ἐπέρασαν·

721 Les Francs y consentirent, *ils se mettent en branle et avancent* ;
Ils parvinrent à Héraclée.

f. 7024-7025

Le prince Guillaume est venu prêter main forte au roi de Naples qui doit affronter Conradin, venu venger la mort de son oncle Manfred. La stratégie de combat contre Conradin s'organise. Il s'agira de l'entraîner dans des embuscades.

7025 Καὶ μετὰ ταῦτα ἐκίνησαν τὰ τέσσαρα ἀλλάγια
κι ὀλόρθα ὑπαγαίνασιν ἐκεῖ εἰς τὸν Κουραδῖνον.

7025 Après cela les quatre escadrons *se mirent en branle*,
Et *se dirigeaient* tout droit là sur Conradin.

Il faut noter pour chaque occurrence des éléments particuliers qui ne se sont pas seulement des différences temporelles, mais qui vont faciliter l'emploi de tel ou tel temps. Dans le premier cas (e.721-722), les deux verbes κινῶ et ὑπαγαίνω, construits intransitivement, κινούσιν κ' ὑπαγαίνουν, *ils se mettent en branle et avancent*, constituent le deuxième hémistiche d'un seul vers et forment un tout. Deux formes verbales à l'aoriste, ἐστέρξασιν, *consentirent*, ἐπέρασαν, *parvinrent*, encadrent les deux verbes au présent historique. Dans le deuxième cas, (f.7024-7025)

²⁴³ W.J. Aertz, *Lexicon of the Chronicle of Morea*, 2002.

²⁴⁴ Cette occurrence a déjà été examinée dans le chapitre sur le présent historique (§ 3.4.1.).

les deux verbes ne forment pas un même hémistiche, mais se succèdent dans deux vers de structure parallèle.

Revenons à l'analyse des temps. Dans l'exemple *e.*, le premier prédicat est l'aoriste ἐστέρξασι, *ils y consentirent* ; il marque le constat d'une décision qui va entraîner l'emploi des verbes de mouvement au présent historique : c'est parce qu'ils accèdent à la demande du jeune empereur, qu'ils se mettent en route sans l'attendre. Le changement de temps marque nettement la césure, renforcée encore par la construction en asyndète : τὸ ἐστέρξασι, κινούσιν κ' ὑπαγαίνουν. L'emploi du καί met les deux prédicats dans une relation de succession immédiate, l'un désignant la mise en mouvement, l'autre la progression des troupes. Le présent les réunit dans la même action, l'effet de progression étant accentué par la mise en forme prosodique. C'est la seule occurrence du couple κινῶ κ' ὑπαγαίνω avec κινῶ au présent, κινῶ étant beaucoup plus fréquemment employé à l'aoriste. L'emploi des deux présents historiques qui dépeignent l'action en cours de réalisation focalise l'attention sur le mouvement des troupes franques engagées dans le déroulement même de l'action, de sorte que l'auditeur-lecteur les voit en train d'avancer.

Dans la deuxième occurrence (*f.*), les deux verbes ἐκίνησαν, ὑπαγαίνασι sont situés chacun à la même place dans le vers où ils figurent, juste avant la césure, et sont ainsi mis à la fois en parallèle par leur position et en opposition par leur thème verbal. Ils traduisent les deux phases du mouvement, le point de départ et le parcours qui sera effectué en des moments rendus bien distincts par le marqueur temporel μετὰ ταῦτα pour κινῶ et l'adverbe de manière ὀλόρθα placé en position thématique, ὀλόρθα ὑπαγαίνασι, *ils se dirigeaient tout droit*, pour ὑπαγαίνω. L'aoriste ἐκίνησαν encore construit intransitivement, désigne le point de départ de l'action ; ὑπαγαίνω, à la différence du cas précédant, est construit avec deux compléments de destination, ἐκεῖ εἰς τὸν Κουραδινόν, *sur Conradin*, qui représente ici l'ennemi ; l'imparfait qui ne prend pas en compte les bornes du procès permet d'envisager cette fois le mouvement dans sa phase médiane et dans sa qualité ; il souligne en même temps l'intention du déplacement : son but est de rejoindre Conradin pour pouvoir le faire tomber dans le piège tendu.

Après l'examen des occurrences de ὑπαγαίνω apparaissant dans un contexte de coordination avec καί, nous pouvons faire un certain nombre de remarques. L'emploi de l'aoriste en première situation est le plus fréquent, servant de point de repère pour l'imparfait. Si nous avons l'imparfait en S1 (exemple *d.*), c'est en raison d'un contexte de verbes à l'imparfait auxquels un aoriste qui les précède leur sert de point d'ancrage.

Καί construit une relation de dépendance entre une première situation et une deuxième dans laquelle s'inscrit toujours ὑπαγαίνω. Celle-ci prend un sens différent selon le temps du prédicat. Lorsque nous avons l'emploi de l'imparfait, l'examen des occurrences montre que c'est plutôt une relation de finalité implicite qui s'établit avec une action qui reste en suspens (exemples *a.*, *b.*, *f.*) et l'accent est mis sur le déplacement en cours. Le prédicat est alors construit avec un complément qui lui est toujours consécutif ; le seul cas où nous n'ayons pas de complément est celui où le prédicat est suivi d'un gérondif (exemple *b.*), dont nous avons vu la dépendance avec le verbe. Nous avons aussi constaté que l'emploi de l'imparfait tenait du commentaire (*a. b.*) et représentait le point de vue du narrateur.

Au contraire, avec l'emploi du présent (exemples *c.*, *e.*), nous avons un tout autre effet : l'aoriste construit un événement et le présent historique en enclenche un autre dans son immédiateté. Après l'aoriste, qui présente un point de vue externe au

récit, le présent historique introduit un point de vue plus interne à la narration et met directement en relation l'auditeur-lecteur avec les personnages qui mènent l'action en train de se dérouler sous ses yeux par le truchement du présent. La construction intransitive du verbe et sa place dans le vers - dans ce cas à la fin du deuxième hémistiche - contribue à cette focalisation. Par ailleurs, le déplacement dans ce cas-là est alors plutôt considéré dans sa partie initiale.

4.2.1.4. Le verbe ὑπαγαίνω dans un contexte de propositions en asyndète

Cette configuration, la dernière que nous examinerons, est moins fréquente que la jonction avec καί de deux séquences prédicatives, qui apparaît comme la construction la plus fréquente pour ce verbe dans *La Chronique*. Comme nous l'avons déjà constaté dans d'autres contextes, le prédicat concerné ne sera jamais en première position, on le trouvera encore à l'imparfait, plus rarement au présent. Il est en général précédé d'un verbe à l'aoriste. Nous avons vu que καί établissait entre ὑπαγαίνω et le verbe qui le précédait une relation de dépendance complexe, voyons ce qu'il en advient dans ce nouveau cas de mise en relation. Il semble qu'il n'y ait pas dans cette configuration contextuelle un aussi grand assujettissement du deuxième prédicat au premier.

Une comparaison entre deux occurrences de même profil, c'est-à-dire le cas où ὑπαγαίνω est précédé d'un verbe à l'aoriste, mais dont l'une comporte ὑπαγαίνω à l'imparfait et l'autre ὑπαγαίνω au présent nous permettra de mieux approcher les conditions de variation de temps de ὑπαγαίνω²⁴⁵.

h. 2478-2480

L'empereur Robert veut marier sa fille au roi d'Aragon et l'envoie dans son pays sous bonne escorte.

εἰς κάτεργα δύο τὴν ἔθεκεν μετὰ τιμῆς μεγάλης,
καβαλλαρὸι κι ἀρχόντισσες μετ' αὐτὴν ὑπαγαίναν.

Il embarqua celle-ci sur deux galères avec grande pompe,
Des chevaliers et des dames *partaient* avec elle.

i. 6912-6913

Le prince Guillaume est venu à la rescousse du roi Charles d'Anjou, attaqué par Conradin. Il va observer les forces ennemies, accompagné de ses proches.

6912 ὄλοι ἐκαβαλλίκεψαν, μετ' αὐτοὺς ὑπαγαίνουσι,
ὠδήγειψαν κ' ἐδιέβησαν ἄνω εἰς βουνὸν ἀπάνω ...

6912 Tous montèrent à cheval, *partent* avec lui,
Ils avancèrent et se dirigèrent vers le haut de la montagne ...

Dans les deux cas, ὑπαγαίνω, précédé d'un verbe de mouvement à l'aoriste, est en fin de vers, construit sans complément de destination et, précédé d'un complément d'accompagnement, il forme avec lui le deuxième hémistiche. Dans l'exemple *h.*, l'aoriste ἔθεκεν constitue en événement l'action entreprise et pose un premier terme. L'imparfait de ὑπαγαίνω en est le deuxième terme, mais n'est pas envisagé dans une suite chronologique. Il envisage plutôt le déplacement dans sa qualité, puisqu'il qualifie la manière dont il se déroule en désignant les personnes qui accompagnent la fille de l'empereur (ὑπαγαίναν μετ' αὐτὴν, *partaient avec elle*). L'emploi de cet imparfait qui constitue un commentaire de l'action était en quelque

²⁴⁵ Voir une autre occurrence de même type avec ὑπαγαίνω employé à l'imparfait en 7043-7044.

sorte préparé par le complément de ἔθηκεν, μετὰ τιμῆς μεγάλης, avec grande pompe, auquel il donne un contenu concret.

Dans l'exemple *i.*, le présent historique se trouve dans un contexte de verbes à l'aoriste, précédé d'un verbe de mouvement à l'aoriste, qui indique le point initial du déplacement. Ὑπαγαίνω présente cette fois une action qui est prise dans une succession de mouvements, mais il semble que le présent historique crée un effet de mise en scène : le plus frappant est le passage d'un point de vue externe donné par l'aoriste à un point de vue plus interne au récit qui met l'auditeur-lecteur en rapport direct avec les chevaliers en marche, dans l'accomplissement même de l'action. Nous pouvons parler de théâtralisation au sens où d'un seul coup, à cause de la construction en asyndète et de l'emploi du présent historique, les personnages se mettent à jouer leur rôle, ayant pour spectateur l'auditeur-lecteur ; l'effet de mise en scène est encore renforcé par la présence du PH en fin de vers²⁴⁶. Nous retrouvons dans ce cas le même type de configuration que dans la coordination avec καί au sens où nous trouverons la forme au présent de ὕπαγαίνω en fin de vers.

Une dernière occurrence mérite d'être examinée ; il s'agit d'une série de trois verbes de mouvement qui s'inscrit plutôt dans une succession où l'imparfait de ὕπαγαίνω est précédé du verbe κινῶ à l'aoriste.

j.9038-9040

Le Grand Domestique, à peine installé à Iannina, l'a abandonnée dès qu'il a appris l'arrivée des troupes du prince de Morée et du Despote. Ceux-ci trouvent le campement vide.

9040 Ἐκίνησαν, ὑπάγαιναν, ἐσῶσαν τὴν ἐσπέραν
ἐκεῖσε εἰς τὰ Γιάννινα ὅπου ἦσαν οἱ κατοῦνες
ἐκείνων ὅπου ἐμίσησαν, τοῦ βασιλέως φουσσάτα.

9040 Ils se mirent en route, ils marchaient et le soir gagnèrent
Iannina où se trouvait le cantonnement
Des troupes de l'empereur qui étaient parties.

Ces trois verbes de mouvement décrivent une succession dans le déplacement. Une première occurrence de κινῶ à l'aoriste est associée à notre verbe de mouvement à l'imparfait, ὑπαγαίναν et formant le premier hémistiche, un dernier verbe de mouvement à l'aoriste termine le vers. Seul le troisième prédicat, ἐσῶσαν ἐκεῖσε εἰς τὰ Γιάννινα, ils gagnèrent Iannina, comporte un complément de destination. Ὑπαγαίνω, comme κινῶ, est employé sans complément, sans modalisateur. L'imparfait, inséré entre les deux aoristes, met en évidence l'absence de discontinuité dans le déplacement et l'on a la description du déplacement dans toute son amplitude, l'imparfait en marquant la phase médiane. Il serait possible de le schématiser de la manière suivante :

Ἐκίνησαν,	ὑπάγαιναν,	ἐσῶσαν τὴν ἐσπέραν
[point de départ	distance parcourue	point d'arrivée]

Le cas de figure par lequel nous allons terminer l'étude de ὕπαγαίνω est encore bien différent, puisque nous sommes dans un contexte de verbes à l'imparfait.

j.4524-4526

Le prince Guillaume revient de captivité et retrouve la Morée où on l'accueille à bras ouverts.

4525 Ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀγαποῦν κ' ἐπεθυμούσασίν τον,
ἄλλοι ἔτρεχαν, ὑπάγαιναν ἐκεῖ εἰς τὴν συντροφίαν,

²⁴⁶ Voir une occurrence de même type en 1430-1431.

ἄλλοι ἐβαστοῦσαν ἄρματα, ἄλλοι χωρὶς ἀρμάτων.

4525 Là où on l'aime et où on l'attendait,
Les uns accouraient, *venaient* pour l'escorter,
Certains tenaient des armes, d'autres étaient sans armes.

L'imparfait ὑπάγειναι est ici précédé d'une relative dont l'un des verbes est au présent et l'autre à l'imparfait, ἐκεῖ ὅπου τὸν ἀγαποῦν κ' ἐπεθυμούσασιν τον, *là où on l'aime et où on l'attendait*, entraînant l'emploi des imparfaits ἔτρεχαν, ὑπάγειναι, *les uns accouraient, venaient*, qui dépeint un comportement en semblant la conséquence. Là encore, nous ne sommes pas dans un rapport de succession temporelle, mais dans un rapport entre les verbes où est pris en compte le point de vue de ceux qui viennent à la rencontre du prince revenu sur ses terres et c'est encore l'idée d'accompagnement qui prévaut avec l'emploi de l'imparfait suivi d'un complément prépositionnel qui n'indique pas une destination, mais une finalité, εἰς τὴν συντροφίαν, *pour l'escorter*. Mais le plus important sans doute pour le narrateur, c'est de traduire un effet de foule, qui est rendu par la succession des imparfaits employés en asyndète et l'emploi anaphorique du pronom impersonnel de ἄλλοι. Dans cet emploi de l'imparfait, nous avons pu constater quelques différences avec un contexte de coordination avec καί. En effet, le verbe de mouvement n'est pas envisagé du point de vue de sa destination, mais de celui de sa qualité, on parle ici plutôt d'accompagnement. A notre sens, l'imparfait traduirait pour l'ensemble des verbes, et pas seulement le verbe de mouvement ὑπαγαίνω, une relation intersubjective au sens où il réunit ceux qui accomplissent le déplacement et celui pour qui il est fait.

4.2.1.5. Conclusion sur l'emploi du verbe ὑπαγαίνω

Si nous voulons récapituler les emplois de ὑπαγαίνω, il faut d'abord remarquer qu'il est très généralement associé avec un autre verbe dans une construction paratactique avec καί ou en asyndète et figure régulièrement en deuxième position. L'emploi de καί induit entre les prédicats une relation de dépendance qui existe aussi dans la construction en asyndète, mais celle-ci sera moins explicite et la place du verbe prend alors toute son importance.

En ce qui concerne l'emploi des temps, le premier constat est l'absence de l'emploi de l'aoriste pour ce prédicat. Nous avons vu que l'imparfait était utilisé chaque fois que l'on s'intéressait à la nature du déplacement, envisagé dans sa phase médiane, soit en mettant l'accent sur le mouvement en cours dans le cas de l'emploi avec καί qui réalise la liaison entre les deux séquences prédicatives et donne la plupart du temps une valeur évaluative à la deuxième séquence, qui devient un commentaire soulignant l'intention de l'action. Nous retrouvons cette même valeur évaluative dans une construction en asyndète. L'imparfait insiste aussi sur la manière dont se déroule le mouvement qui est envisagé d'un point de vue qualitatif. Cet aspect est particulièrement évident dans les emplois de ὑπαγαίνω avec πάντα, et dans le cas de l'emploi de ὑπαγαίνω en asyndète dans l'occurrence 2478-2479 où le prédicat s'apparente au verbe *accompagner*.

Avec le présent historique, nous avons un tout autre effet : dans le cas de la jonction avec καί ou de l'asyndète, la deuxième séquence prédicative où figure toujours ὑπαγαίνω est mise dans la suite immédiate de la première et c'est alors le point de départ du mouvement qui est pris en considération ; l'emploi du présent historique qui va de pair avec une construction intransitive, ainsi que sa place finale dans le vers contribuent à un effet de théâtralisation du mouvement qui n'est pas sans

rappeler la part de l'oralité et de la performance très présentes dans *La Chronique de Morée*.

L'emploi exclusif du thème du présent avec ὑπαγαίνω est en rapport avec la sémantique du verbe, qui montre le déplacement dans son développement. Il semble s'opposer à son parent ὑπάγω, très proche dans sa configuration syntaxique, au sens où celui-ci n'apparaît jamais à l'imparfait, mais à l'aoriste ou au présent historique. Nous allons nous efforcer dans le point suivant d'éclaircir le statut de ce verbe.

4.2.2. Les occurrences du verbe ὑπάγω, *aller*

Ce prédicat est d'emploi plus restreint que le précédent, puisqu'on ne le rencontrera jamais seul, et très peu utilisé en asyndète ; on le trouvera principalement à l'aoriste, plus souvent au présent historique que ὑπαγαίνω, mais, dans ce cas précis, il sera surtout en association avec le verbe κινῶ et prendra un caractère formulaire. (᾿Υ)πά(γ)ω, toujours pour l'indicatif, se trouve sous les formes du présent : πάγει, ὑπάγει, ὑπάγουν, πάουσιν, ὑπάγουν, ὑπάγουσιν, ὑπᾶν, ὑπάουν, ὑπᾶσιν, ou bien de l'aoriste : ἐπήγε(ν), ἐπήγαν, ἐπήγασιν, ἐπήγε(ν), ἐπήγασιν. Il n'apparaît pas à l'imparfait et semble complémentaire de ὑπαγαίνω qui, quant à lui, n'est jamais employé à l'aoriste. La sémantique de ces deux verbes préfigure celle qui les caractérise en grec moderne. Rappelons qu'en grec moderne πηγαίνω / πάω forment une paire pour un même prédicat, πηγαίνω marquant, d'après la terminologie de Mirambel « la forme progressive et imperfective » et πάω « la forme momentanée et perfective »²⁴⁷. L'imparfait πήγαινα se rattache à πηγαίνω, l'aoriste πήγα à πάω. Mais, de la même manière, ils envisagent le déplacement du point de vue de celui qui se déplace.

Sauf dans deux cas où ὑπάγω se trouve dans un contexte d'hypotaxe, nous ne trouverons ce verbe que dans un contexte de parataxe avec la coordination καί. Hormis les cas où il est couplé avec κινῶ, il est le plus généralement complété par un groupe prépositionnel, alors que ὑπαγαίνω se rencontre souvent sans complément. Il semble que ὑπάγω, à l'inverse de ὑπαγαίνω qui montre de préférence le déplacement dans le cours de son déroulement, insiste davantage sur l'action même de se déplacer et sa destination et l'envisage dans sa globalité. C'est ce dont rend compte cette occurrence remarquable au sens où s'y succèdent les deux prédicats :

527-529

Les Francs quittent Tsara, qu'ils ont livrée aux Vénitiens et se dirigent vers Constantinople.

Καὶ ἀφότου ἐσυμβιβάστησαν οἱ ἅπαντες τοῦ φουσσάτου
ἀπὸ τὴν Τσάρα ἐξέβησαν ὠρθῶσαν καὶ ὑπαγαίναν·
ὀλόρθα ὑπάουν τῆς Ρωμανίας, ἐσῶσαν εἰς τὴν Πόλιν·

Et quand tous ceux de la troupe se furent mis d'accord,
Ils sortirent de Tsara, formèrent les rangs et ils *se mettaient en marche* ;
Ils *vont* tout droit en Roumanie, se rendirent à Constantinople

Cet exemple met en évidence la différence sémantique entre les deux verbes en montrant une configuration très habituelle pour chacun dans *La Chronique*. Ainsi, ὑπαγαίνω est utilisé à l'imparfait en fin de vers et sans complément de destination. Il est associé à un verbe à l'aoriste, ὠρθῶσαν, *formèrent les rangs*, qui indique la préparation du déplacement. L'imparfait de ὑπαγαίνω montre le début du

²⁴⁷ A. Mirambel, *Bulletin de la société de Linguistique de Paris, tome trente-troisième, Fascicule 1*, 1956, p.38 : « Dans le cas des verbes de mouvement πάω et πηγαίνω au présent, πάω est déterminé et perfectif, πηγαίνω indéterminé et imperfectif ; les mêmes valeurs se conservent au futur ... »

mouvement ; le procès est entamé et envisagé dans une durée homogène. Ὑπάγω, quant à lui au présent historique, est construit avec un complément de destination, τῆς Ρωμανίας, *en Romanie*, et décrit le déplacement dans sa globalité jusqu'à son terme, comme le souligne le modalisateur ὁλόρθα, *tout droit*, dont l'utilisation est fréquente dans ce cas précis. Le présent historique, bien mis en évidence au centre du premier hémistiche, place au premier plan cette troupe qui va conquérir Constantinople.

Pour l'étude de ce prédicat, nous suivrons la même démarche que pour ὑπαγαίνω et examinerons les différents types de constructions dans lequel nous l'avons rencontré : en contexte de coordination avec καί (le seul exemple observé de construction en asyndète est celui que nous venons de donner) et enfin dans un contexte d'hypotaxe en position principale ou subordonnée.

4.2.2.1. Le verbe ὑπάγω dans un contexte de coordination avec καί

Dans ce type de configuration, qui est la plus fréquente, ὑπάγω est la plupart du temps en deuxième position, sauf lorsqu'il est associé à un verbe de parole ; en ce sens-là il se différencie de ὑπαγαίνω et se rapproche d'έρχομαι qui pourra aussi être antéposé à un verbe de parole. Il pourra être utilisé soit à l'aoriste [S1 aoriste καί S2 ὑπάγω à l'aoriste] soit au présent [S1 aoriste καί S2 ὑπάγω au présent], le premier verbe étant toujours à l'aoriste. Dans le cas où il est associé à un verbe de parole et, alors, en première position, ὑπάγω est à l'aoriste suivi d'un verbe à l'aoriste [S1 ὑπάγω à l'aoriste καί verbe de parole à l'aoriste] ou à l'imparfait [S1 ὑπάγω à l'aoriste καί verbe de parole à l'imparfait]. Après ces premières constatations, il nous faut voir si la coordination des deux verbes par καί implique dans les mêmes conditions les mêmes effets que pour ὑπαγαίνω lorsqu'il était à l'imparfait, alors que, cette fois, nous aurons dans la même position un aoriste de ὑπάγω. La même question se posera lorsqu'ὑπάγω sera un présent historique.

Nous allons d'abord nous intéresser à la configuration où ὑπάγω à l'aoriste est précédé d'un verbe à l'aoriste [S1 aoriste καί S2 ὑπάγω à l'aoriste]. L'occurrence de ὑπάγω que nous allons observer se trouve en deuxième position dans un premier hémistiche composé de deux verbes coordonnés par καί, juste avant la césure, la terminaison en -ασιν étant justifiée par la métrique.

a.5869-5872

Le seigneur de Carytaina a vécu une aventure amoureuse avec l'épouse de Jean de Passavant. Il revient en Morée pour demander le pardon du prince Guillaume et réclame un soutien.

5870 Ὅλοι τοῦ ἐπισχίθησαν, μικροί τε καὶ μεγάλοι,
νὰ εἶναι εἰς βοήθειαν τοῦ στὴν δύναμιν τοὺς ὄλην.
Ἐπήραν τὸν κ' ὑπήγασιν στὸν πρίγκιπα ὁλόρθα
ἐκεῖ ὅπου ἦτον κι ἀππλίκευεν εἰς τὴν Ἁγίαν Σοφίαν.

5870 Tous lui promirent, petits et grands,
De lui venir en aide autant qu'ils le pouvaient.
Ils l'emmenèrent et allèrent tout droit chez le prince,
Là où il était, siégeant à Sainte-Sophie.

Le verbe ὑπά(γ)ω, à l'aoriste, κ' ὑπήγασιν, *et allèrent*, est précédé d'un autre aoriste, ἐπήραν τὸν, *ils l'emmenèrent*, dont le prédicat παίρω, *prendre*, implique déjà un mouvement. Il est construit avec un double complément de destination, qui indique d'une part la personne auprès de laquelle il se rend στὸν πρίγκιπα, *chez le*

prince, et d'autre part l'endroit où il se rend, complément de lieu constitué d'une relative à l'imparfait, ἐκεῖ ὅπου ἦτον...εἰς τὴν Ἀγίαν Σοφίαν, *là où il était*, ...à *Sainte-Sophie*. Nous retrouvons ici une relation de succession caractéristique de l'aoriste et καί établit la transition entre les deux phases de la démarche visant à voir le prince, S1 ἐπήραν τὸν entraînant de fait S2 κ' ὑπήγασιν. L'aoriste envisage chaque action comme un tout dans la suite de l'autre, S1 marquant le début du déplacement et S2 exprimant sa phase médiane jusqu'au point final du parcours, comme le souligne la place du modalisateur ὁλόρθα, *tout droit*, dont nous avons déjà noté l'importance, ici situé en fin de vers. Nous ne sommes plus dans le fonctionnement de ὑπαγαίνω où l'emploi de l'imparfait indiquait l'intention du mouvement²⁴⁸.

Dans le deuxième exemple que nous allons examiner, la valeur que prend καί suivi de l'aoriste d'ὑπάγω est rendue plus complexe par le contexte syntaxique ; καί semble en effet jouer un double rôle, introduisant à la fois une conclusion et un changement d'état.

b.3925-3929

Le Sébastocrator, qui prépare la guerre contre Guillaume II et le Despote d'Épire, use de stratagèmes pour effrayer ses ennemis, ce qui va pousser le Despote à abandonner son allié. Pour les Francs, ce sera la défaite de Pélagonia.

3925 Ἔδε ἁμαρτίαν ὅπου ἔποικεν ἐτότε ὁ Δεσπότης,
νὰ ἔλθῃ νὰ ἐβγάλῃ ἐκ τὸν Μορέαν τὸν πρίγκιπα Γυλιάμον
μὲ τὸ ἄνθος τῶν ευγενικῶν ἀνθρώπων τοῦ Μορέως,
ὅπου εἶχασιν ἀνάπαψιν καὶ μονοκρατορίαν,
κι ἀπήγαυ εἰς βοήθειαν τοῦ στήν μάχην ὅπου εἶχεν·

3925 Vois le péché que *commit* alors le Despote,
Pour être venu tirer de Morée le prince Guillaume,
Avec la fleur des gentilshommes de Morée,
Qui avaient paix et indépendance,
Et vinrent à son secours dans la guerre qu'il menait.

La forme concernée, κὶ ἀπήγαυ, se trouve en position remarquable en début de vers, dans le premier hémistiche. Le verbe termine une longue période de cinq vers, qui commente les termes ἔδε ἁμαρτίαν... *vois quel péché...*, et dont le verbe principal ἔδε, *vois*, est aussi à l'aoriste, puisqu'il s'agit de l'impératif aoriste de βλέπω. Il est construit avec un complément qui indique le but de l'expédition, εἰς βοήθειαν et καί le relie donc d'un point de vue syntaxique au premier prédicat ἔδε, construction très libre dont nous n'avons pu rendre compte dans la traduction. L'emploi de l'impératif en tête de phrase crée un effet d'interpellation. Le κὶ ἀπήγαυ constitue la conclusion de la réponse au premier terme et son commentaire : un premier commentaire est introduit par νὰ ἔλθῃ νὰ ἐβγάλῃ, *pour être venu tirer* ; le Despote a entraîné la Morée pacifique et indépendante dans une guerre malheureuse qui se soldera par la défaite des Francs. L'emploi de l'aoriste ἀπήγαυ souligne ici l'aboutissement de l'action et les conséquences désastreuses qu'elle a eues.

En même temps, l'occurrence est à la suite d'une relative dont le prédicat est à l'imparfait, τῶν ευγενικῶν ἀνθρώπων..., ὅπου εἶχασιν ἀνάπαψιν καὶ μονοκρατορίαν, *avec la fleur des gentilshommes de Morée qui avaient paix et indépendance*, et qui dépeint l'état de bonheur dans lequel vivait la Morée. L'emploi du καί, qui semble ici de nature très rhétorique et jouer un rôle d'interpellation (il est

²⁴⁸ Voir l'exemple 4518-4520 où ὑπαγαίνω est suivi d'un gérondif.

l'équivalent d'un *eh bien*), va établir aussi un contraste entre un état existant εἶχασιν ἀνάπαυιν, *ils avaient paix*, et le changement brutal de celui-ci, κὶ ἀπήγαυ ... στὴν μάχην, *et vinrent... dans la guerre* ; placé entre l'imparfait et l'aoriste, il introduit le changement d'état. La place remarquable du prédicat en fin de période et en tête de vers contribue à marquer cette opposition²⁴⁹.

L'analyse de cette occurrence, dont la construction n'est pas immédiatement perceptible, montre combien le rôle de καί est complexe : il ne se contente pas d'établir ici une simple relation logique, puisqu'il joue ici sur deux niveaux, d'une part son rattachement syntaxique au verbe principal qui implique un aboutissement, d'autre part sa position terminale qui le place juste après une relative à l'imparfait, lui conférant une valeur d'opposition ; de plus, et c'est peut-être le plus important, il jouit ici d'un fort pouvoir rhétorique en reprenant l'interpellation du début : Ἔδε. On pourrait gloser le passage de la manière suivante : « Tu vois ce qu'a fait le Despote ! Ces beaux gentilshommes qui vivaient en paix, eh bien il les a envoyés au massacre ! »

La configuration où ὑπάγω, précédé d'un aoriste, est au présent [S1 aoriste καί S2 ὑπάγω au présent] est surtout fréquente dans le cas de l'association κινῶ + ὑπάγω que nous étudierons plus tard dans un point particulier. Une occurrence, qui sort de ce cadre, mérite d'être examinée à cause de son contexte morphosyntaxique : nous allons y retrouver une configuration déjà rencontrée dans les occurrences de ὑπαγαίνω, avec l'utilisation de la préposition μέ (avec ὑπαγαίνω, c'était la forme ancienne de μέ, μετά que nous avons rencontrée). De la même manière, le verbe ὑπάγω au présent est accompagné d'un complément qui lui enlève sa valeur première de mouvement.

c.5632-5633

Le prince Guillaume doit affronter des révoltes de la population grecque et en particulier, celle de la Scorta.

οἱ Σκορτινοὶ ἐρροβόλειψαν κ' ὑπᾶν μετὰ τοὺς Ρωμαίους,
ἔβαλαν παρακαθισμοὺς στὸ κάστρο τοῦ Ἀρακλόβου,...

Les gens de Scorta se rebellèrent et s'allient aux Grecs,
Ils firent le siège du château d'Araclon.

Ἔπαω est ici en début de deuxième hémistiche, position assez rare pour un présent. Il est construit avec un complément d'accompagnement, μετὰ τοὺς Ρωμαίους, *avec les Romains*, précédé et suivi d'aoristes. Dans ce cas, le verbe prend un sens figuré et signifie ici *s'allier*. Καί place les deux verbes [S1 ἐρροβόλειψαν κ' S2 ὑπᾶν] dans une relation immédiate, de sorte que [S1+S2] entraîne S3 ἔβαλαν, le siège d'Araclon paraissant la conséquence de l'alliance. On peut se demander ici si le présent n'est pas tout simplement rendu nécessaire par la métrique du vers, l'emploi d'un aoriste devenu impossible pour la construction d'un hémistiche de 7 pieds, comme l'exige le vers politique. Certes, mais l'emploi du présent historique induit aussi une autre valeur. Le présent historique, en contraste avec l'aoriste, montre l'action dans son accomplissement et place les révoltés au premier plan ; il souligne par là-même le rôle que jouent les habitants de Scorta, qui apparaissent dans *La Chronique de Morée* comme de perpétuels insoumis, donnant en même temps une information importante pour le récit : Guillaume se trouve, sur son propre territoire,

²⁴⁹ Voir à ce sujet B. Fenik, *op. cit.*, 1991, p. 79-144. La place du verbe en tête de vers est un procédé stylistique que l'on retrouve dans la poésie acritique.

face à une résistance organisée qu'il n'avait pas prévue. Dans ce cas l'emploi du présent est différent de celui que nous avons rencontré avec ὑπαγαίνω²⁵⁰, sans doute à cause de sa position dans le vers. Ici le présent historique n'a pas le même effet de théâtralisation que lorsqu'il est placé en fin de vers, mais constitue un moyen de souligner l'importance de personnages, les isolant du contexte narratif et leur donnant ainsi un statut autonome et particulier.

Ce cas de présent historique présente deux intérêts. Il montre d'une part que ce temps n'est pas seulement imposé par une nécessité métrique et que son choix ne relève pas d'une technique poétique : son emploi dépend de la volonté du Chroniqueur à créer un effet. Il fournit d'autre part un exemple remarquable d'emploi du présent historique dont le rôle est ici de mettre au premier plan des personnages et leurs actes en les détachant de l'enchaînement événementiel.

L'autre configuration que nous trouvons avec καί se présente sous la forme suivante : ὑπάγω est en première position et employé à l'aoriste, suivi d'un verbe à l'aoriste [S1 ὑπάγω à l'aoriste καί S2 verbe à l'aoriste] ou à l'imparfait [S1 ὑπάγω à l'aoriste καί S2 verbe à l'imparfait].

L'occurrence que nous allons examiner maintenant a ceci de particulier, qu'elle est construite symétriquement, chaque vers commençant par un καί qui agit comme une ponctuation forte et reprenant anaphoriquement l'adverbe ἀενάως, *sans cesse, sans relâche*, mais avec une dissymétrie des temps employés, puisque le deuxième verbe est à l'imparfait. De plus ὑπάγω se trouve en première position, ce qui est rare en dehors de son emploi avec un verbe de parole.

d.8226-8227

Le neveu de Geoffroy de Brienne, seigneur de Carytaina, s'étant vu refuser la succession de son oncle, va s'emparer par ruse du château d'Araclovon. Il s'est introduit dans un premier temps à l'intérieur avec la complicité d'un de ses sergents en prétextant une maladie.

κι ἀενάως ὁ σιργέντης τοῦ ὑπηγεῖν εἰς τὸ κάστρον,
καὶ ἤφερνέν του τὸ νερὸν ἀενάως νὰ τὸ πίνῃ.

Et sans relâche son sergent *alla* au château
Et lui apportait sans relâche de l'eau à boire.

Alors que nous avons deux verbes de mouvement, la dissymétrie dans l'emploi des temps peut paraître étonnante: en effet l'aoriste ὑπηγεῖν et l'imparfait ἤφερνέν sont tous les deux utilisés avec l'adverbe fréquentatif ἀενάως, *sans cesse, sans relâche*. On attendrait plutôt deux imparfaits. L'aoriste ὑπηγεῖν qui arrive en première position peut s'expliquer par le fait que chaque occurrence du verbe ὑπάγω est considérée comme particulière, c'est l'action en tant que telle qui est retenue et particularisée dans sa globalité, alors que l'imparfait prend un sens final qui se concrétise dans la proposition introduite par νὰ, νὰ τὸ πίνῃ, *pour qu'il la boive*. La relation entre S1 ὑπηγεῖν et S2 καὶ ἤφερνέν est donc encore une relation de très forte dépendance où S2 ne peut exister sans S1. Si le sergent vient chaque jour au château, c'est uniquement pour lui donner à boire.

Dans ce contexte de coordination avec καί, nous avons vu que ὑπάγω, contrairement à ὑπαγαίνω, pouvait se trouver en première ou deuxième position. S'il est en deuxième position et à l'aoriste, précédé d'un aoriste, il a montré un déplacement dans sa globalité envisagé du point de vue de celui qui se déplace

²⁵⁰ Voir l'exemple c. 2002-2004 (§ 4.2.1.3.).

(exemple *a.*); dans une même occurrence (exemple *b.*) il a pu avoir un rôle conclusif, si on l'envisageait dans sa relation à l'aoriste tout en impliquant un changement, parce que précédé de l'imparfait. S'il est au présent historique (exemple *c.*), de par sa place dans le vers, il a un effet focalisant sur un personnage agissant qui passe au premier plan. Si ὑπάγω est en première position, il exprime l'aboutissement du déplacement, qui rend quelque chose possible, qu'il soit suivi d'un aoriste ou d'un imparfait (exemple *d.*).

4.2.2.2. Le verbe ὑπάγω couplé avec le verbe κινῶ

Cette association des deux verbes est si fréquente que nous avons cru bon en faire un point particulier. Κινῶ se présente toujours à l'aoriste, en première position, ὑπάγω toujours au présent et le couple prend souvent un caractère formulaire lorsqu'ὑπάγω se trouve en fin de vers. La plupart du temps les deux verbes sont coordonnés par καί. Les occurrences qui échappent à l'aspect formulaire seront examinées en premier lieu.

Les deux occurrences qui suivent se trouvent à la suite l'une de l'autre dans la narration. Κινῶ ou son équivalent marquent la première phase du déplacement. C'est un synonyme de κινῶ, ὀρμῶ qui est employé dans le premier exemple. Nous ferons une même analyse des deux passages qui offrent la même structure.

e. 1690-1691

Après avoir pris Arcadia, les troupes franques attaquent le château de Modon.

1690 Ἐνταῦτα ὀρμῶσασιν κ' ὑπάουσι ὀλόρθα εἰς τὴν Μεθώνην·
τὸ κάστρον ἤϊραν ἔρημον, ὄλο ἦτον χαλασμένο·

De là ils *partirent* et *se dirigent* sur Méthone ;
Ils trouvèrent le château désert, complètement détruit.

f. 1695-1696

Dans leur élan de conquête, les Francs se dirigent sur le château de Coron.

1695 Κι ἀπαύτου ἐκίνησαν κ' ὑπάουσι στὸ κάστρο τῆς Κορώνης,
κ' ἤϊραν τὸ κάστρον ἀχαμνὸν ἀπὸ τειχέα καὶ πύργους·

1695 Et de là ils *se mirent en route* et *se dirigent* vers le château de Coron,
Et ils le trouvèrent avec des tours et des remparts sans fortifications.

Les occurrences qui nous concernent terminent le premier hémistiche, ὀρμῶ étant un synonyme de κινῶ ; elles sont construites de la même manière avec un complément de forme adverbiale ἐνταῦτα et ἀπαύτου marquant le point de départ et ὀρμῶ-κινῶ marquant la phase initiale du déplacement. Le deuxième verbe est un autre verbe de mouvement au présent, ὑπάουσι, dont le complément εἰς τὴν Μεθώνην / στὸ κάστρο τῆς Κορώνης indique la destination du mouvement. Les deux compléments, point de départ et point d'arrivée, encadrent les formes verbales mises ainsi au centre du vers et mettent en évidence les deux phases du mouvement. La conjonction καί réalise une liaison entre les deux séquences prédicatives, S1 impliquant nécessairement S2. L'aoriste ἐκίνησαν exprime un mouvement accompli qui peut en permettre un autre. Pourquoi le présent historique est-il utilisé pour le verbe ὑπάω? Ce verbe est de toute autre nature que κινῶ, puisqu'il ne marque pas la phase initiale du déplacement, mais sa partie médiane même si elle est saisie dans sa globalité : on se déplace vers.... Du point de vue lexical, ce prédicat comporte une ouverture qu'il n'y a pas dans ὀρμῶ-κινῶ. Cette ouverture est renforcée par l'emploi du présent, qui met en avant-plan les conquérants dans leur progression vers un

nouveau but de leur conquête. Par ailleurs l'alternance aoriste/présent permet de différencier les deux phases du mouvement, déjà distinguées par leurs compléments.

Dans l'exemple que nous nous proposons maintenant d'étudier et que nous allons être amené à comparer avec la précédente, ὑπάγω a une construction de nature différente et chaque prédicat termine un hémistiche.

g.1677-1678

Nous sommes au début de la conquête de Morée. Les troupes de Guillaume de Champlitte ont pris le château de Pontico, et ses navires partent à l'assaut des autres ports de la région.

Κι ἀφότου ἐσωτάρχισαν τοῦ Πονδικοῦ τὸ κάστρον,
τὰ πλευτικά του ἐκίνησαν καὶ τῆς θαλάσσου ὑπάουν·

Quand ils eurent approvisionné le château de Pontico,
Ses navires *se mirent en route et prennent* la mer.

Κινῶ étant, comme la plupart du temps, de construction intransitive, son aoriste exprime l'achèvement de la phase initiale du déplacement : les bateaux sont partis. Quant au verbe ὑπά(γ)ω, il est au présent historique et, cette fois, mis en relief en fin de vers. Il faut ajouter qu'il a pour sujet un moyen de locomotion, τὰ πλευτικά, et qu'il est construit avec un complément qui précise la nature du déplacement, τῆς θαλάσσου (notons l'emploi remarquable du génitif indiquant un lieu) et non pas sa destination, deux éléments qui lui donnent une configuration assez particulière. C'est cette construction qui pourrait expliquer en partie le présent, car ici il ne rend pas compte d'un déplacement dans sa globalité qui aurait justifié un aoriste. Le verbe a changé sémantiquement de sens et le présent historique montre les bateaux ayant largué l'amarre (ἐκίνησαν) et prenant la mer, c'est-à-dire engagés dans leur mouvement. L'effet est renforcé par sa place en fin de vers ²⁵¹.

Nous arrivons maintenant aux occurrences à caractère formulaire, dont nous fournissons quelques échantillons et dont nous ferons une seule analyse.

h. (8988-8989, 9019-9020, 9051-9052)

— 8988-8989

Sous la conduite de Saint-Omer, les troupes franques, soutenant le Despote, se mettent en marche contre l'ennemi.

Ἐντούτῳ αὔριον τὸ πρῶτῳ ἐκίνησαν κ' ὑπάγουν
ὁλόρθα εἰς τὰ Γιάννινα τὰ ἀλλάγια τοῦ φουσσάτου.

Lors le lendemain matin *se mirent en route et s'en vont*
Droit vers Iannina les bataillons de l'armée.

—9019-9020

Le Grand Domestique, apprenant l'arrivée des Francs, décide de quitter au plus vite Iannina.

ἀφνίδιως, ὡς εὔρέθησαν, ἐκίνησαν κ' ὑπάγουν,
οὔτε φλάμουρα ἐσήκωσαν οὔτε ἀλλάγια ἐποίησαν,

Aussitôt, comme où ils se trouvaient, ils *se mirent en route et s'en vont*
Sans lever les bannières, ni former d'escadrons,

—9051-9052

Les troupes de Saint-Omer se mettent à la poursuite du Grand Domestique.

Ἐπὶ τῆς αὔριου τὸ πρῶτῳ ἐκίνησαν κ' ὑπάγουν,
τῶν ἀντιδίκων τὴν ὁδὸν ὁλόρθα ὁδηγεύουν.

²⁵¹ On peut comparer cette occurrence à l'exemple c. 2002-2004 de ὑπαγαίνω (§4.2.1.3.).

Le lendemain matin *ils se mirent en route et s'en vont*,
Ils suivent droit la route de leurs ennemis.

Mêmes cas de figure, ces formes relèvent du style formulaire propre au style épique. L'aoriste et le PH couplés sont construits intransitivement, sauf pour le vers 8988 où le complément de lieu est en rejet au vers suivant, et ils forment à eux seuls le deuxième hémistiche. Remarquons aussi qu'ils s'intègrent tous dans des unités de sens de deux vers, formant une sorte de distique, avec des jeux de miroir. Ainsi dans le premier cas, en fin de vers, *φουσσάτου* renvoie par assonance à *ὑπάγου* et les deux mots ont le même nombre de syllabes ; toujours dans le deuxième vers, les assonances en [o] et/ou [a] se répètent. Dans le deuxième exemple, *εὔρέθησαν* est mis en parallèle avec *ἐσήκωσαν* en fin de premier hémistiche et les deux hémistiches du deuxième vers sont construits en écho grâce à l'emploi de *οὔτε ... οὔτε ...*. Quant au troisième, les deux fins de vers ont une rime en *-γουν*, *ὑπάγου*, *ὀδηγεύγου*. Toute cette recherche de sonorités ne semble pas être le fruit du hasard, mais révèle un professionnel du vers. Voyons maintenant l'effet donné par l'emploi de l'aoriste suivi du présent historique. Ces deux verbes intransitifs placés en fin de vers ont une force d'expression bien particulière donnée par leur signifiant livré à l'état brut, surtout s'ils sont scandés. Leur pouvoir est encore augmenté par la rupture opérée par le changement de temps et l'opposition aspectuelle : fermeture/ouverture. Cette formule ne peut qu'interpeller l'auditeur-lecteur.

Dans cette configuration de *ὑπάγω* en coordination avec *κινῶ* (nous faisons des formules un cas à part), nous avons constaté que *ὑπάγω* était au présent historique, post-posé à *κινῶ* employé à l'aoriste, qui exprime une action accomplie en permettant une autre. La place du présent historique dans le vers semble jouer un rôle : s'il est situé en fin de vers, ce qui est le cas le plus fréquent, il met en évidence, après l'aoriste, l'engagement dans l'action (exemple g.). S'il est situé en fin de premier hémistiche, il focalise l'attention, non pas sur l'action, mais plutôt sur l'agent de l'action (exemple f.).

4.2.2.3. Le verbe *ὑπάγω* construit dans un contexte d'hypotaxe

Nous terminerons l'étude de *ὑπάγω* par la configuration, peu fréquente pour ce prédicat, où il se trouve dans un contexte d'hypotaxe. Nous examinerons une occurrence, où notre verbe est en emploi principal, au présent historique, et une autre où il est en position de subordination, utilisé après un verbe de cognition et introduit par *ὅτι*.

Après une temporelle, notre prédicat au présent historique se trouve dans une succession d'actions, placé entre deux aoristes et construit en asyndète. C'est cette construction qui nous intéressera surtout²⁵².

i.3323-3325

Le seigneur d'Athènes, Guy de la Roche, vaincu par le prince Guillaume, veut lui rendre hommage à Nicli, où Guillaume se rend.

Κι ὅσο ἐκαταστήσασιν ἐτοῦτο ὅπου σέ λέγω,
ἐμίσησεν ὁ πρίγκιπας, στήν Κόρινθον **ὑπάγει**
3325 κι ἀπέκει γάρ ἐδιάβηκεν ὀλόρθα εἰς τὸ Νίκλι.

Et quand ils se furent mis d'accord sur ce que je viens de te raconter,

²⁵² Voir une occurrence de même type avec l'emploi de *ὑπάγω* à l'aoriste en 4521-4523.

Le prince partit, *se rend* à Corinthe
3325 Et de là gagna directement Nicli.

Nous avons ici un enchaînement d'événements. Tous les verbes principaux sont des verbes de mouvement et chaque phase du déplacement est décrite. C'est d'abord le départ, avec le premier verbe de mouvement ἐμίσειψεν, *il partit*, à l'aoriste et intransitif, ensuite le lieu de passage avec le présent ὑπάγει, en fin de vers et précédé d'un complément de lieu qui indique la destination du déplacement, στήν Κόρινθον, à *Corinthe*, et enfin le lieu de destination, avec ἐδιάβηκεν, *il gagna*, qui est à l'aoriste, construit avec un complément de destination comme le présent, εἰς τὸ Νίκλι. Remarquons, dans cette occurrence de ὑπάγω au PH, la position terminale du verbe, qui est loin d'être anodine et revient régulièrement dans *La Chronique de Morée*. L'emploi du PH en fin de vers, encadré par deux verbes de mouvement à l'aoriste, ἐμίσειψεν, *partit*, et ἐδιάβηκεν, *gagna*, souligne d'une part la partie médiane du déplacement et, d'autre part, permet une variation de rythme qui dynamise le récit. Il théâtralise aussi la scène, en terminant le vers sur une simulation de l'actuel.

Dans l'occurrence où ὑπάγω est en position de subordination, il se trouve au présent historique dans une subordonnée introduite par ὅτι, trait assez rare dans *La Chronique*²⁵³.

l.3262-3264

Le prince de Morée, entre en guerre contre le Grand Sire, qui a refusé de lui prêter hommage. Trahi par son neveu le seigneur de Carytaina qui s'est rallié à l'ennemi, il force le passage de Mégare et s'apprête à combattre le Grand Sire.

Ὁ Μέγας Κύρης τὸ ἔμαθεν κ' ἐθλίβη το μέγਾਲως,
διατὶ ἔμαθε ὅτι ἐπέρασεν ὁ πρίγκιπας τὴν σκάλαν
κ' ἐσέβην εἰς τὸν τόπον του κ' ὑπάει γυρεύοντά τον.

Le Grand Sire l'apprit et s'affligea grandement,
Car il avait appris que le prince avait pris le passage,
Qu'il s'était avancé dans son pays et qu'il vient à sa recherche.

Notre occurrence de ὑπάγω se trouve en début du deuxième hémistiche, construit intransitivement et suivi d'un participe ; précédé de deux verbes de mouvement à l'aoriste, il est le dernier verbe d'une complétive dépendant d'un verbe de connaissance, ἔμαθε ὅτι, *il apprit que* ; c'est le seul verbe au présent dans un contexte à l'aoriste. Καί relie chacun de ces verbes et ponctue le début de chaque hémistiche. Les trois verbes construits en concaténation sont dans une relation irréversible, l'une entraînant l'autre : S1 ἐπέρασεν > S2 κ' ἐσέβην > S3 κ' ὑπάει. Maintenant comment interpréter le présent historique ? Nous remarquons d'abord qu'il n'est pas en fin de vers, mais au début du deuxième hémistiche et suivi d'un gérondif γυρεύοντά τον, *le recherchant* que nous avons traduit par *à sa recherche*. Ici nous n'avons plus le simple constat d'un déplacement, le présent historique, par le décrochage de plan temporel qu'il effectue, introduit une focalisation sur le sujet engagé dans l'action, ce qui donne un éclairage particulier au verbe de mouvement : l'ennemi est proche, l'affrontement est imminent.

²⁵³ Rappelons que nous avons observé ce même type d'occurrence dans notre étude du présent historique dans *La Chronique de Morée* (§ 3.4.1.).

4.2.2.4. Conclusion sur l'emploi du verbe ὑπάγω

Il faut noter dans *La Chronique de Morée* un emploi plus restreint de ce prédicat, mais aussi un usage plus formulaire dans son association avec κινῶ. A la différence de ὑπαγαίνω, qui rend plutôt compte de la qualité du déplacement, ὑπάγω montre le déplacement comme un événement particulier qui fait progresser le récit.

En association avec καί, il est construit dans une étroite dépendance avec l'autre verbe et se trouve fréquemment à l'aoriste ; si celui qui le précède et lui-même sont à l'aoriste, il montre un déplacement envisagé dans sa globalité ; dans le cas de son antéposition à un autre verbe, qu'un aoriste ou un imparfait le suivent, l'aoriste de ὑπάγω exprime l'aboutissement d'un déplacement et prend une valeur terminative. Dans une même occurrence qui a particulièrement attiré notre attention par la complexité de sa construction ὑπάγω a pu avoir un rôle conclusif, si on l'envisageait dans sa relation à l'aoriste dont il dépendait, tout en impliquant un changement, parce que précédé de l'imparfait. Construit en asyndète dans une série de verbes de mouvement, il constitue l'un des éléments de la succession dans le déplacement et en montre la phase médiane. Chaque fois, c'est le déplacement en tant qu'événement accompli dans sa particularité qui est considéré, même si cet événement se répète ou implique une durée.

Dans le cas de l'emploi du présent historique, relativement fréquent pour ce verbe (11 sur 16 occurrences observées, mais dont 4 sont du type formulaire ἐκίνησαν κ' ὑπάγουσιν), le présent placé en fin de vers prend très souvent un caractère formulaire quand il est associé au verbe κινῶ et joue avant tout un rôle rythmique. Dans les autres cas, selon sa position dans le vers, il permet de focaliser l'attention sur un/des personnage(s) en action en rendant ces personnages autonomes dans la narration, s'il est situé dans le premier hémistiche ; s'il est situé en position terminale du vers, il met l'accent sur l'engagement du sujet dans l'action.

4.2.3. Les occurrences du verbe ἔρχομαι et de son dérivé ἀπέρχομαι

C'est le verbe de mouvement le plus utilisé dans *La Chronique de Morée*. ἔρχομαι s'oppose d'une certaine manière à ὑπαγαίνω/ὑπάγω au sens où c'est l'aboutissement du déplacement qui est pris en considération et où c'est ce point de vue qui prévaut : le mouvement est envisagé relativement à son point d'aboutissement d'une part et à l'entité vers laquelle il se déplace d'autre part. Ainsi l'on pourrait dire qu'ἔρχομαι oriente vers une sphère autre que celle de l'agent du mouvement, alors que ὑπαγαίνω et ὑπάγω concernent la sphère de celui qui se déplace. Ce trait sémantique lui donnerait donc un caractère plus empathique, puisque ce n'est pas l'auteur du déplacement qui est pris en compte, mais c'est l'autre vers lequel on va. Ainsi, dans l'exemple qui suit (vers 5204), où l'on apprend que les Turcs ont quitté le Grand Domestique pour se mettre au service du prince Guillaume II, le Chroniqueur, après avoir décrit leur départ, montre leur progression pour arriver chez le seigneur auquel ils vont maintenant proposer leurs services : στὸ Περὶ γάρδῃ ἦλθασιν ἐκεῖ πρὸς τὸ Βλυζήρη, ils arrivèrent à Périgardi, près de Vlisiri. L'emploi d'ἔρχομαι fait que l'on s'intéresse non pas à leur déplacement par lui-même, mais à l'aboutissement de leur déplacement indiqué par trois compléments de destination et traduit par l'aoriste ; est d'abord pris en compte le lieu qui les rapproche du prince Guillaume, celui avec lequel ils veulent conclure une nouvelle alliance. Sommes-nous alors dans le cas de λέγω où la relation locuteur/co-locuteur,

que nous pourrions remplacer par la relation auteur du mouvement/destinataire du mouvement, avait une répercussion importante sur l'emploi des temps de λέγω ? Dans tous les cas, il faudra tenir compte de ce paramètre dans l'analyse des occurrences de ὑπά(γ)ω. L'endroit d'où l'on vient pourra aussi être désigné, mais les différences sémantiques entre ἔρχομαι et son dérivé ἀπέρχομαι, dont la forme préfixée semblerait orienter le sens et traduire plus volontiers l'origine du mouvement, sont à priori minimales. Nous verrons s'il y a lieu d'en distinguer une au fur et à mesure de l'étude.

Comme nous l'avons dit en présentant le tableau récapitulatif de l'emploi des temps pour ἔρχομαι, *La Chronique* présente pour les deux verbes, en ce qui concerne le discours narratif, 269 formes à l'aoriste, pour lequel nous en avons observé 71, 31 à l'imparfait, 11 au présent historique dont 8 ont été observées et 4 au plus-que-parfait. Il couvre donc pratiquement tous les temps du passé et c'est de loin le verbe de mouvement le plus employé. Nous trouvons les formes de l'indicatif suivantes :

- pour le thème du présent, ἀπέρχεται, ἀπέρχονται, ἔρχεται, ἔρχονται, ἀπέρχετον, ἀπέρχονταν, ἔρχετο, ἔρχετον, ἐρχέτονε, ἔρχονταν, ἐρχόντεσαν, ἐρχόντησαν.
- en ce qui concerne les temps du passé, pour l'aoriste, ἀπῆλθε, ἀπῆλθεν, ἀπῆλθαν, ἀπῆλθασιν(ν), ἀπῆλθον, ἦλθε(ν), ἦλθαν, ἦλθασιν(ν), pour le plus-que-parfait, dont les occurrences sont peu nombreuses, mais qui se concentrent plutôt sur ce prédicat, εἶχε ἐλθεῖ, εἶχασιν ἐλθεῖ.

Etant donné la fréquence de ce prédicat et la variété de ses configurations, le classement des occurrences sera opéré à partir de la construction syntaxique de la phrase. Comme pour les autres verbes de mouvements, nous distinguerons dans un premier temps trois situations, celle où ἔρχομαι ou son dérivé ἀπέρχομαι sont en emploi absolu, celle où ils sont construits en parataxe et celle où ils sont dans une construction hypotactique. Cette troisième configuration est la plus fréquente, contrairement aux autres verbes déjà étudiés, et donne lieu à une grande variété de constructions, puisque ἔρχομαι peut se trouver en position principale, mais le plus souvent en subordination, soit dans des complétives introduites par ὅτι ou πῶς, soit dans des temporelles ou des causales, soit dans des relatives.

4.2.3.1. Le verbe ἔρχομαι en emploi absolu

De même que pour ὑπαγαίνω, cette configuration est l'une des moins fréquentes. Nous avons déjà présenté l'une d'entre elle où ἔρχομαι était employé à l'aoriste, pour définir sémantiquement ἔρχομαι. Celle que nous allons examiner maintenant présente la particularité d'avoir une forme verbale à l'imparfait et va nous permettre de voir comment le point d'aboutissement est pris en compte dans l'emploi de ce temps.

8371

Le neveu du seigneur de Carytaina vient de s'emparer du château d'Araclon pour le remettre aux Grecs. Le bailli Nicolas de Saint-Omer vient à la rescousse pour empêcher cette félonie.

Καταπαντοῦθε ἐρχόντησαν τὰ φράγκικα φουσσᾶτα.

De partout arrivaient les troupes franques.

Le vers qui nous intéresse est ici constitué d'une seule phrase dont la construction est remarquable : nous avons d'abord en position thématique l'adverbe καταπαντοῦθε, *de partout*, de caractère évaluatif. Viennent ensuite la forme verbale

en position centrale et, en position finale, le sujet. On voit pourquoi le verbe ἔρχομαι est employé ici : le fait à souligner est la venue des troupes franques qui vont permettre de garder le château. Notons la position thématique de l'adverbe de lieu qui accentue l'ouverture de l'imparfait ἐρχόντησαν ; ce dernier dont la valeur aspectuelle aussi bien que sa place centrale dans le vers montrent le mouvement dans son développement, prend une valeur de commentaire et met en saillance l'arrivée des Francs. Nous verrons si nous retrouvons cette valeur de l'imparfait dans d'autres configurations de ἔρχομαι.

4.2.3.2. Le verbe ἔρχομαι dans un contexte de coordination avec καί

Cette configuration est beaucoup plus fréquente, et ἔρχομαι apparaît la plupart du temps au milieu d'une série de verbes coordonnés entre eux par καί, qui peuvent être tous à l'aoriste, mais où les temps peuvent aussi varier. Il peut être aussi couplé avec un autre verbe, soit un verbe de décision comme ὀρίζω, soit un autre verbe de mouvement comme κινῶ, que nous étudierons dans le chapitre suivant. La construction en asyndète est moins fréquente. Dans l'emploi avec καί, nous trouverons pour ἔρχομαι aussi bien l'emploi de l'aoriste que celui de l'imparfait ou du présent. Le plus souvent dans un contexte de verbes de mouvements, il prend place alors dans une succession d'actions. S'il est associé à un verbe de décision, c'est un tout autre lien de dépendance qui se construit.

Nous allons examiner d'abord une occurrence qui nous intéresse au sens où ἔρχομαι y est employé de manière récurrente et voit une variation dans l'emploi de ses temps, puisque nous avons un présent et deux imparfaits²⁵⁴.

a.3703-3709

Il s'agit de la préparation de la bataille de Pélagonia : on nous présente ici l'organisation de l'armée de Théodore, le Sébastocrator. En tête, avancent les Coumans, partis en éclaireurs. Tout ce passage est à l'imparfait.

Κουμάνους εἶχεν μετ' αὐτοῦ ὅπου ἦσαν δύο χιλιάδες·
 διατὸ ἦσαν ἐλαφρότεροι ἀπ' ὅλα τὰ φουσσᾶτα,
 ὀμπρὸς ἐκαβαλλίκευαν {τὸν} τόπον νὰ ἀποσκεπάζουν.

Viennent ensuite les troupes citées dans le fragment où figurent les occurrences de ἔρχομαι.

3706 Ἀπαύτους γὰρ ἀπέρχονται τριακόσιοι οἱ Ἀλλαμάνοι·
 τοὺς Οὐγγροὺς γὰρ ἐδιόρθωσεν καὶ ἦσαν τὸ ἄλλο ἀλλάγι
 κι ἀπ' ἐκεينوὺς ἐρχόντησαν οἱ Σέρβοι κ' οἱ Βουλγάροι·
 κι ἀπέκει ἐκεῖνος ἔρχετον μὲ τοὺς Ρωμαίους καὶ Τούρκους.

Après eux *viennent* les trois cents Allemands ;
 Il plaça ensuite les Hongrois qui formaient l'autre bataillon,
 Et après eux *venaient* les Serbes et les Bulgares
 Et enfin il *avançait* avec les Grecs et les Turcs.

Nous sommes dans un texte de type descriptif avec la présentation des différents corps de l'armée grecque. Notons le choix d'un verbe de mouvement, ici ἔρχομαι, qui implique son point d'aboutissement, sans que celui-ci ne soit exprimé. Il a pour effet de mettre l'auditeur-lecteur en place de spectateur qui voit arriver les troupes. En ce qui concerne les formes verbales qui nous intéressent, elles succèdent à une série de verbes à l'imparfait et sont toutes les trois annoncées par la même expression qui permet de montrer une véritable progression des troupes : ἀπαύτους,

²⁵⁴ Voir une autre occurrence de même type (1390-1394) où alternent imparfait et aoriste de ἔρχομαι.

κι ἀπ' ἐκεινοῦς, κι ἀπέκει. A la fin du premier hémistiche, nous trouvons une première occurrence de ἔρχομαι, au présent, sous sa forme composée, ἀπέρχονται ; il semble marquer une rupture de plan avec la forme verbale à l'imparfait qui précède, ἐκαβαλλίκευαν : les Coumans arrivent d'abord, placés en avant-garde. Puis vient le gros de la troupe, en premier les Allemands, qui arrivent en tête et ouvrent la marche, bien mis en évidence par l'emploi du présent historique qui focalise notre attention sur eux. On saura par la suite que ces troupes allemandes, connues pour leur vaillance, vont jouer un rôle tout à fait particulier. Elles seront les premières à affronter les Francs dans la bataille et ce bataillon va être sacrifié par le Sébastocrator pour pouvoir vaincre les Francs. Le narrateur semble vouloir les placer sur le devant de la scène et le présent fonctionne comme un indice fourni à l'auditeur-lecteur²⁵⁵. Les deux autres formes du prédicat sont à l'imparfait liées entre elles par κι : c'est la description d'une armée en marche, ἐρχόντησαν οἱ Σέρβοι κ' οἱ Βουλγάροι, *après eux venaient les Serbes et les Bulgares* déploiement des troupes, κι ἀπέκει ἐκεῖνος ἔρχετον, *enfin il avançait*, l'espace est ouvert, la marche ne s'interrompt pas. Le καί ici n'a pas de rôle de jonction, puisque celle-ci est assurée par le complément ἀπ' ἐκεινοῦς ou l'adverbe ἀπέκει qui marque la succession, il a plutôt ici un rôle prosodique, placé en tête de vers, il ponctue le mouvement, marque à la fois la transition et la continuité entre chaque corps des troupes. Le narrateur, en insistant sur la parfaite organisation des troupes grecques, cherche-t-il à anticiper la défaite que sera Pélagonia pour les Francs ?

L'étude de cette configuration de ἔρχομαι coordonné par καί sera complète lorsque nous aurons observé l'emploi de ἔρχομαι à l'aoriste ; nous allons ainsi examiner deux exemples qui présentent des séries de verbes de mouvement à l'aoriste.

b.1398-1400

Les troupes recrutées par Guillaume de Champlitte arrivent en Morée.

Τὸν Μάρτιον μῆναν ἦλθασιν κι ἀπέρασαν ἀπέκει,
 1400 κ' εἰς τὸν Μορέαν ἐφτάσασιν εἰς τοῦ Μαΐου τὴν πρώτην,
 ἐκέισε ἀποσκάλωσαν στὴν Ἀχαΐαν τὸ λέγουν...

C'est en mars qu'ils s'y *rendirent* et gagnèrent cet endroit,
 Et ils arrivèrent en Morée le premier mai,
 1400 Ils accostèrent dans cette région qu'on appelle l'Achaïe,

c. 7162-7163

Le prince Guillaume doit quitter le roi de Naples pour faire face à une rébellion qui vient d'éclater en Morée.

ἔξέβη ἀπ' τὴν Ἀνάπολιν κ' ἦλθεν εἰς τὸ Βροντῆσι,
 εὔρεν τὰ πλευτικά ἔτοιμα ὡς τὸ ὤρισεν ὁ ρῆγας·
 ἀπέσω εἰς αὐτὰ ἐσέβηκεν μὲ τὸν λαὸν ὅπου εἶχεν...

Il quitta Naples et *arriva* à Brindes,
 Il trouva là des bateaux prêts sur ordre du roi ;
 Il y embarqua avec l'armée qu'il avait...

Nous ferons un seul commentaire pour ces deux occurrences. Dans ce type de construction paratactique, l'emploi du καί souligne un enchaînement, chaque prédicat occupant dans la série une place qui n'est pas interchangeable et une action entraînant une autre ; on est dans le cas typique de la succession. Les événements

²⁵⁵ C'est un trait spécifique du PH que nous avons relevé dans son étude (§ 3.4.3.).

s'enchaînent et organisent la dynamique dramatique. Les indicateurs spatio-temporels comme τὸν Μάρτιον μῆναν, *au mois de mars*, εἰς τὸν Μορέαν, *en Morée*, ἀπ' τὴν Ἀνάπολιν, *de Naples*, εἰς τὸ Βροντήσι, *à Brindes*, τὴν δευτέραν ἡμέρα, *le deuxième jour*, contribuent à marquer cette progression. L'emploi des aoristes ἦλθασιν et ἦλθεν s'intègre dans cette succession, mais indique qu'on envisage le mouvement du point de vue de l'aboutissement exprimé par des compléments de destination, dans la première occurrence il s'agit de la Morée, εἰς τὸν Μορέαν, but de la conquête, dans la deuxième Brindes, εἰς τὸ Βροντίσι, où attendent les bateaux.

Nous venons d'analyser l'emploi de ἔρχομαι dans des séries de verbes de mouvement où notre prédicat présente une grande variation de temps, puisque nous l'avons trouvé aussi bien au présent qu'à l'imparfait ou à l'aoriste. Toujours dans le cadre de la jonction avec καί, ἔρχομαι se couple aussi de manière privilégiée avec un autre verbe de mouvement que nous avons déjà vu utilisé pour les autres verbes de mouvement ὑπαγαίνω et υπάγω. Il s'agit de κινῶ, *se mettre en route* qui marque la phase initiale du mouvement. Κινῶ est dans ce cas en première position et le plus souvent suivi de l'imparfait de ἔρχομαι (sur 7 occurrences observées, 5 sont à l'imparfait), mais nous avons aussi rencontré une occurrence d'aoriste et une autre au présent. Il ne semble pas étonnant que ce soit le thème du présent qui apparaisse le plus souvent : le procès est entamé et il s'agit maintenant d'aller jusqu'au bout de l'action entreprise. Nous observerons d'abord un même fragment avec deux occurrences de κινῶ, l'une suivie de l'imparfait, l'autre de l'aoriste, puis la seule occurrence de κινῶ suivie du présent de ἔρχομαι.

d.4665-4670

Le Grand Domestique et son allié, Macrynos, cousin de l'empereur grec, marchent sur la Morée où des populations grecques se sont ralliées à lui.

Ἐκίνησαν κ' ἔρχόντησαν ἐκ τοῦ Χελμοῦ τὰ μέρη·
ἔσωσαν στήν Βελίγοστην, ἐπιάσασιν κατοῦνες,
[...]

Τὴν ἄλλη ἡμέραν ἦλθασιν στὸν κάμπου Καρυταίνου,
ἐκεῖ στὸν παραπόταμο ἐμείναν τὴν ἐσπέραν·
ἐπὶ τῆς αὐρίου ἐκίνησαν κ' ἦλθαν στήν Λιοδώραν,

Ils se mirent en route et venaient par la région du Chelmos ;

Ils atteignirent Véligotsi, installèrent leur campement,

[...]

Le lendemain, ils gagnèrent la plaine de Carytaina,

Là, ils passèrent la nuit au bord du fleuve,

Le lendemain ils se mirent en route et vinrent à Liodora,...

L'intérêt de ce passage est de présenter trois occurrences de ἔρχομαι, dont deux associées avec le verbe κινῶ, la première à l'imparfait, la deuxième à l'aoriste. Les trois occurrences qui nous intéressent ont toutes des indicateurs de lieu, ἐκ τοῦ Χελμοῦ τὰ μέρη, *par la région du Chelmos*, στὸν κάμπου Καρυταίνου, *la plaine de Carytaina*, στήν Λιοδώραν, *à Liodora*, mais le premier indique les régions traversées au contraire des autres qui indiquent une destination. L'imparfait de la première occurrence indique un trajet en cours entrepris après le départ signalé par ἐκίνησαν, *ils se mirent en route*. Aucun marqueur temporel ne figure dans cette occurrence, alors que dans le reste du développement les différentes étapes sont clairement indiquées : τὴν ἄλλη ἡμέραν, *l'autre jour*, ἐπὶ τῆς αὐρίου, *le lendemain*. La présence de compléments de destination et de marqueurs temporels implique

l'emploi de l'aoriste, au sens où les différents déplacements sont envisagés dans leur succession.

Passons au cas où κινῶ est suivi de notre prédicat employé au présent historique.

e.9005-9007

Le Grand Domestique, qui dirige les troupes de l'empereur en guerre contre le Despote d'Epire Nicéphore et assiège la ville de Iannina, apprend l'arrivée du Despote et de son allié, le prince de Morée, Florent de Hainaut.

9005 Μετὰ ταῦτα τοὺς ἤφεραν ἀληθινὰ μαντᾶτα
τὸ πῶς οἱ Φράγκοι ἐσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν Ἄρταν,
κ' ἐκίνησαν καὶ ἔρχονται στὰ Γιάννινα ὀλόρθα.

9005 Ensuite on leur donna des nouvelles sûres,
Selon lesquelles les Francs avaient gagné Arta
Et s'étaient mis en route et viennent droit sur Iannina.

Dans cet exemple, καί articule les deux verbes qui se trouvent dans une position assez remarquable en formant le premier hémistiche et en plaçant le présent historique au centre du vers ; la manière dont se fait le déplacement est précisée par un adverbe évaluatif ὀλόρθα placé en fin de vers. Comment expliquer l'emploi du présent historique ? Le présent historique, quelle que soit sa place dans le vers, crée un effet de rupture, non seulement sur le plan temporel, puisqu'il nous projette dans l'ici et le maintenant, mais aussi au niveau des sons : si nous comparons par exemple ἐκίνησαν καὶ ἐχόντησαν avec ἐκίνησαν καὶ ἔρχονται, nous voyons bien que nous avons dans le premier cas une sorte de suspension et d'attente, due aux allitérations, que nous n'avons plus dans le deuxième qui provoque une rupture de rythme. Cette double rupture de rythme et de temps met en rapport immédiat l'auditeur-lecteur et les personnages en action et théâtralise la parole.

Le verbe ἔρχομαι se couple aussi de manière privilégiée avec le verbe de décision ὀρίζω. Mais, dans ce cas, le prédicat qui nous intéresse sera toujours utilisé à l'aoriste, l'emploi de ce temps semblant contraint par le verbe qui le précède. Nous retrouvons ici une construction courante dans *La Chronique de Morée* : un verbe de décision ὀρίζω coordonné à un verbe perfectif. Comme nous l'avons dit dans le chapitre sur la narration²⁵⁶, la littérature médiévale est coutumière de ce type de construction, particulièrement dans le style épique et il est lié à l'oralité de ce genre d'œuvre destinée à être lue à voix haute à un auditoire²⁵⁷. Pour le cas qui nous concerne, si ὀρίζω peut être au présent ou à l'aoriste, ἔρχομαι est toujours employé à l'aoriste et il exprime la concrétisation de la décision. Comme nous allons le voir, la jonction avec καί est alors de type clairement hypotactique. Les deux verbes sont toujours associés directement, le sujet du second verbe étant toujours inversé. Dans la première occurrence que nous allons observer, ὀρίζω sera au présent.

f.4975

Après sa défaite à Prinitsa, le Grand Domestique veut reprendre le combat contre Guillaume.

Ὀρίζει κ' ἦλθαν οἱ ἀρχηγοὶ οἱ πρῶτοι τοῦ φουσσάτου
Il donne ordre et vinrent les premiers chefs de son armée.

²⁵⁶ Voir § 2.3.

²⁵⁷ S. Fleischman, *op. cit.*, 1990, p.185-192.

Nous ne reviendrons pas longuement sur l'emploi du présent de ὀρίζω que nous avons développé dans le chapitre sur le présent historique²⁵⁸, nous nous contenterons de dire que le présent se charge dans cet acte de décision ordinaire d'une valeur subjective qui souligne dans l'exemple *f.* le désir du Grand Domestique de prendre sa revanche et de convaincre ses proches. C'est aussi le présent de λέγω qui introduira aussitôt le discours qu'il adresse à ses compagnons (4976). Il faut constater que dans ce cas de PH d'ὀρίζω, le destinataire de l'ordre n'est pas exprimé. Le καί place le verbe ἔρχομαι dans l'étroite dépendance du verbe qui le précède : il est l'objet même de la décision. L'aoriste prend ici toute sa valeur terminative : le Grand Domestique convoque ses sujets et ils sont nécessairement venus. L'intérêt de la liaison paratactique est qu'elle met dans un rapport immédiat l'ordre et son exécution concrète.

Dans le cas suivant, le verbe de décision sera au contraire à l'aoriste.

g. 3712-3715

Nous sommes avant la bataille de Pélagonia. Le Sébastocrator organise un stratagème pour tromper ses adversaires.

3715 Ὡς φρόνιμος καὶ πονηρὸς ὅπου ἦτον εἰς τὰ πάντα,
 ὤρισε εἰς ὅλα τὰ χωρία καὶ ἦλθαν οἱ χωριάτες
 κ' ἠφέραν τὰ φοράδια τους, βοῖδια καὶ ἀγελάδια
 καὶ ὅσα ὀνικά καὶ ἂν εἴχασιν ἐκεῖ τὰ ἠφέραν ὅλα·

3715 Habile et rusé comme il l'était toujours,
 Il donna ordre à tous les villages et vinrent les paysans
 Avec leurs juments, leurs bœufs et leurs vaches,
 Et ils amenèrent tous les ânes qu'ils pouvaient avoir.

Les destinataires de l'ordre sont ici clairement exprimés, εἰς ὅλα τὰ χωρία, à tous les villages. Au contraire de ὀρίζω au PH qui met en quelque sorte le verbe hors du contexte narratif, l'aoriste intègre le verbe de décision au cours du récit. En ce qui concerne ἔρχομαι, l'analyse reste la même avec la dépendance absolue au premier verbe et la valeur terminative de l'aoriste. Nous constatons donc que quel que soit le temps du verbe de décision, c'est d'une part la valeur sémantique du verbe de décision et d'autre part la jonction paratactique avec καί qui entraînent l'emploi de l'aoriste de ἔρχομαι.

Qu'avons-nous pu constater de l'emploi de ἔρχομαι dans un contexte de coordination avec καί ? Il peut apparaître en plusieurs occurrences dans une même unité de texte à des temps très divers (imparfait, aoriste, PH), ou couplé à un verbe comme κινῶ ou ὀρίζω. Lorsque l'imparfait alterne avec le PH, les deux formes sont en contraste, l'imparfait prend une valeur descriptive et montre le mouvement dans son déploiement, alors que le PH a un effet focalisant sur des personnages, comme nous avons pu le voir aussi dans l'exemple *e.* pour l'emploi avec κινῶ. L'aoriste garde les valeurs que nous lui connaissons : il exprime la succession ou encore l'accomplissement comme dans les cas où il est couplé à ὀρίζω.

4.2.3.3. Le verbe ἔρχομαι construit en asyndète

Cette construction, même si elle est, en général, moins fréquente que la jonction paratactique avec καί, apparaît assez régulièrement dans le cas de l'emploi

²⁵⁸ Voir § 3.4.2.1.

de ὑπαγαίνω. Elle est aussi peu fréquente pour ἔρχομαι qu'elle ne l'était pour ὑπάγω. Elle ne semble pas répondre non plus à des critères bien définis, si bien que nous étudierons cas par cas, pour pouvoir constater ensuite les similitudes ou les différences que nous aurons pu découvrir entre ce type de configuration et celle que nous venons d'examiner. Les deux premières occurrences verront l'emploi de l'aoriste, la dernière, celui du plus-que-parfait.

h.5016

Le Grand Domestique, après sa défaite à Prinitsa, prépare sa revanche et une campagne contre les Francs.

Ἐπέρασεν γὰρ ὁ καιρὸς, ἐδιάβην ὁ χειμῶνας,
ἦλθεν ὁ μῆνας τοῦ Μαρτίου, ἡ ἀνοιξίς τοῦ χρόνου,

Le temps *passa*, l'hiver *s'écoula*,
Vint le mois de mars, le printemps de l'année...

Nous sommes en présence d'une série de verbes de mouvement, ἐπέρασεν, *passa*, ἐδιάβην, *s'écoula* qui se termine par notre verbe ἦλθεν. Ces deux vers peuvent être considérés comme formulaires et nous en retrouverons des variantes, pour marquer un tournant dans le récit²⁵⁹. Dans ce cas, s'exprime très clairement l'expression de la succession, chaque époque se terminant pour passer à une autre, ὁ χειμῶνας, *l'hiver*, ἡ ἀνοιξίς, *le printemps*. Chaque aoriste construit un événement qui se superpose à l'autre. Cet effet de succession est renforcé par la construction en asyndète, puisque rien ne vient s'interposer entre chaque action.

Dans la deuxième occurrence nous retrouvons encore une série de verbes de mouvement, tous à l'aoriste avec une reprise de ἔρχομαι.

i.1715-1719

C'est le début de la conquête de la Morée. Les troupes franques sont en Arcadie et viennent de prendre Calamata ; les Grecs organisent leurs défenses.

Ὡς τὸ ἔμαθαν γὰρ οἱ Ῥωμαῖοι ἀπ' ἔσω ἀπὸ τὸ Νίκλι,
ἐκείνοι τῆς Βελίγостης, τῆς Λακοδαμονίας,
ὅλοι ὁμοῦ ἐσωρεύτησαν, πεζοὶ καὶ καβαλλάροι·
ἐκ τῶν ζυγῶν τῶν Μελιγῶν ἦλθαν τὰ πεζικά τους·
ἦλθαν τοῦ Λάκκου τὰ χωρία, στὸν Χρυσορέαν ἐσῶσαν,

Quand ils apprirent la nouvelle, les Grecs de l'intérieur, de Nicli,
Ceux de Véligosti, de Lacédémone,
Tous se rassemblèrent, fantassins comme chevaliers ;
Leurs hommes *vinrent* des hauteurs des Mélingues,
Vinrent aussi les villages de Laccos, ils gagnèrent Chryssoréa...

La temporelle ὡς τὸ ἔμαθαν indique le point de déclenchement de l'action, le début du rassemblement, ὁμοῦ ἐσωρεύτησαν, *se rassemblèrent*. L'aoriste montre les différentes étapes du déplacement, ἐσωρεύτησαν, ἦλθαν, ἐσῶσαν. ἔρχομαι, utilisé à l'aoriste et repris anaphoriquement, est employé pour donner en détail la provenance de toutes les troupes grecques et l'on voit bien pourquoi c'est ce verbe de mouvement qui est utilisé, car ce qui importe, c'est le point de rassemblement, l'aboutissement des différentes troupes à ce même endroit, pour qu'elles constituent une seule armée. L'aoriste ἦλθαν a une valeur de constat et par sa reprise le narrateur renforce chez son public l'idée de l'importance de la résistance grecque.

²⁵⁹ Voir les vers 704, 1398 : les opérations militaires étaient entreprises juste après l'hiver, au mois de Mars.

La dernière occurrence que nous allons examiner offre la particularité de présenter un emploi de ἔρχομαι au plus-que-parfait.

j.4900-4902

Le Grand Domestique vient d'être vaincu par les Francs à Prinitsa. Un gentilhomme franc envoyé par l'empereur grec va lui conseiller de reprendre le combat.

4900 Ὁκάποιος Φράγκος εὐγενής, ἄνθρωπος παιδεμένος,
ἀπὸ τὴν Πόλιν εἶχε ἔλθεῖ ἀπὸ τὸν βασιλέαν
μαντατοφόρος εἰς αὐτόν, ἐπαρηγόριζε τον·

4900 Un gentilhomme franc, de bonne éducation,
Était venu de Constantinople, envoyé
De la part de l'empereur, et le reconforta.

Le plus-que-parfait εἶχε ἔλθεῖ est ici employé en première place des prédicats et construit avec, d'une part, un complément qui indique d'où provient le message, ἀπὸ τὴν Πόλιν, *de Constantinople*, et d'autre part un attribut, μαντατοφόρος, *envoyé*, dont on précise qui l'a envoyé, ἀπὸ τὸν βασιλέαν, *l'empereur*, et auprès de qui, εἰς αὐτόν, *vers lui* : non seulement il marque un fait antérieur à l'imparfait, ἐπαρηγόριζε τον, mais, comme le montrent les précisions qui qualifient le sujet, εὐγενής, *gentilhomme*, ἄνθρωπος παιδεμένος, *homme de bonne éducation*, et l'abondance des compléments de lieu, il met l'accent sur le fait que l'empereur a envoyé un porte-parole qu'il a choisi lui-même, et sur ce que cela signifie pour le Grand Domestique. La valeur résultative du plus-que-parfait semble être dans ce contexte la plus évidente.

4.2.3.4. Le verbe ἔρχομαι employé en hypotaxe

Cette construction, très fréquente pour ce prédicat, lui donne par là-même un statut différent des autres verbes de mouvement. Il peut se trouver dans une principale, la proposition en hypotaxe est alors une temporelle ; il se trouve plus souvent en subordination et comme nous l'a déjà montré le tableau en tête de chapitre (p. 240), les configurations en sont très variées, puisque nous pourrions rencontrer ἔρχομαι dans des circonstancielles indiquant le temps ou la cause, comme dans des complétives introduites par ὅτι ou τὸ πῶς après des verbes de parole ou de connaissance, ou encore des relatives.

Voyons d'abord le cas où ἔρχομαι est en position principale. Nous le trouvons dans des contextes identiques : il est précédé d'un marqueur temporel, subordonnée ou participe dont le prédicat est un verbe de connaissance à l'aoriste qui déclenche l'action. Ἔρχομαι peut être à l'aoriste, comme dans la première occurrence ou à l'imparfait, comme dans l'autre occurrence que nous examinerons.

a'.1726-1729

Les Francs, au début de leur conquête de la Morée, rencontrent une première véritable résistance de la part des Grecs qui se sont regroupés dans les montagnes d'Arcadie où les Francs se rendent pour les affronter.

Οἱ Φράγκοι γὰρ ὡς τὸ ἔμαθαν πάλε ἀπὸ τοὺς Ρωμαίους
ὅπου ἦσαν γὰρ μετ' αὐτοὺς κ' ἐξεύρασαν τοὺς τόπους,
ἐκεῖ τοὺς ἐπαρέσυραν, ἦλθαν καὶ ἠύρανέ τους
καὶ πόλεμον ἐδώκασιν οἱ Φράγκοι κ' οἱ Ρωμαῖοι.

Quand les Francs l'apprirent une nouvelle fois des Grecs
Qui étaient avec eux et qui connaissaient les lieux,
Ils furent amenés là, *ils vinrent* et les y trouvèrent
Et les Francs et les Grecs livrèrent bataille.

b'.2960-2963

Le prince Guillaume vient de prendre la citadelle de Monemvassia, et les autres Grecs vont se rendre.

Ἀκούσων γὰρ τὰ ἐξέχωρα, τὰ μέρη τῶν Βατίκων,
κ' ἐκεῖνοι ἀπὸ τὴν Τσακωνίαν, ποῦ ἦσαν ροβολεμένοι,
ὅτι αὐτὴ ἐπροσκύνησε τὸν πρίγκιπα Γυλιάμον,
ὀλοδρομαίως ἐρχόντησαν κ' ἐπροσκυνοῦσανέ τον·

Les gens des environs, la région de Vatica,
Et ceux de Tsaconie qui étaient en rébellion,
Apprenant que la ville avait prêté serment au prince Guillaume,
Accouraient et lui prêtaient serment.

Dans la première de ces deux occurrences de ἔρχομαι, qui apparaissent dans un contexte identique (ὡς τὸ ἔμαθαν, ἀκούσων), nous avons d'abord l'emploi de l'aoriste, ἦλθαν pris dans une série de verbes à l'aoriste, précédé d'un autre verbe de mouvement, ἐκεῖ τοὺς ἐπαρέσυραν, *on les amena là*, puis suivi de deux autres, ἠύρανέ, [*ils les*] *trouvèrent*, πόλεμον ἐδώκασιν, *livrèrent bataille*. L'aoriste de notre prédicat s'intègre dans une succession d'actions, telle que nous avons pu en rencontrer et dont nous avons parlé dans le chapitre sur l'aoriste. C'est cette expression de la succession, propriété de l'aoriste qui permet de faire progresser le récit.

Dans l'autre cas, nous trouvons l'emploi de l'imparfait, qui apparaît dans des conditions contextuelles différentes. ἔρχομαι est accompagné d'un adverbe évaluatif ὀλοδρομαίως, *très promptement* - c'est pourquoi nous l'avons traduit par *ils accouraient* - et il est associé à un autre imparfait, κ' ἐπροσκυνοῦσανέ τον, *et ils se prosternaient*. Le καί place les deux verbes dans une relation de finalité implicite et ἔρχομαι se comporte presque comme un semi-auxiliaire : en glosant on pourrait dire qu'*ils venaient se prosterner* ; le participe aoriste ἀκούσων, construit avec une complétive à l'aoriste, ὅτι αὐτὴ ἐπροσκύνησε, qui présente une première occurrence de προσκυνῶ à l'aoriste, rend compte d'un événement d'autant plus important que la citadelle de Monemvassia s'est rendue après un siège de trois ans ; les imparfaits viennent dans sa suite, mettent en saillance l'acte de soumission et montrent la propagation du mouvement. Il est intéressant de comparer cette occurrence avec une autre qui associe les mêmes verbes, mais employés cette fois à l'aoriste, καὶ ἦλθαν κ' ἐπροσκύνησαν. Il s'agit du vers 1436 (nous étudierons aussi l'occurrence 1432-1436) pour le présent de ἔρχομαι dans la complétive) : les troupes franques commencent la conquête de la Morée et s'approchent de la ville d'Andravida qui n'offrira aucune résistance.

1435 ἐξέβησαν μὲ τοὺς σταυροὺς ὁμοίως μὲ τὰς εἰκόνας
οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸ τῆς χώρας Ἀνδραβίδου
καὶ ἦλθαν κ' ἐπροσκύνησαν τὸν Καμπανέση ἐκεῖνον.

Sortirent avec les croix et les icônes
1435 Les chefs et la population de la cité d'Andravida.
Et ils *vinrent* et lui *prêtèrent serment*.

L'occurrence présente une structure similaire à l'exemple b' : elle commence par une temporelle, ἀφότου ἐμάθασιν, dont le verbe de connaissance est suivi d'une complétive, mais cette fois au présent, ὅτι ἔρχονται οἱ Φράγκοι, *qu'arrivent les Francs*, au lieu de l'aoriste (b'), ὅτι αὐτὴ ἐπροσκύνησε, *que celle-ci s'était soumise*. L'emploi des deux aoristes καὶ ἦλθαν κ' ἐπροσκύνησαν peut s'expliquer par le fait que, pour les habitants d'Andravida, il y a une telle évidence dans l'arrivée des Francs, traduite par le PH ἔρχονται, qu'elle entraîne immédiatement la soumission

d'Andravidia, et c'est sur cet événement remarquable que le Chroniqueur attire notre attention, alors que dans l'exemple *b'*, c'est la soumission de la place forte de Monemvassia, réputée inexpugnable, qui provoque une réaction en chaîne, l'imparfait mettant en évidence un phénomène de propagation.

Nous allons maintenant observer les cas où ἔρχομαι est employé en subordination. Comme nous l'avons dit plus haut, nous rencontrons ces occurrences aussi bien dans des circonstancielle que dans des complétives. Voyons d'abord les circonstancielle qui peuvent être des temporelles ou des causales ; si les temporelles sont toujours à l'aoriste, quel que soit le mot introducteur, les causales peuvent être aussi bien à l'aoriste qu'à l'imparfait.

Nous ne nous attarderons pas sur l'emploi de ἔρχομαι employé dans une subordonnée temporelle, où nous le trouvons toujours à l'aoriste. En effet nous retrouvons chaque fois la même configuration contextuelle : la temporelle introduite par ὡς, ἀφότου ou ὅταν marque un moment précis dans le déroulement du temps, à partir duquel vont être entraînées d'autres actions. Nous avons déjà montré l'importance de ces marqueurs dans le chapitre sur l'aoriste²⁶⁰ et l'examen parallèle de deux occurrences de ἔρχομαι nous fournit une occasion nouvelle de mettre en évidence l'emploi contraint de ce temps dans le cadre de ces temporelles.

c'. 3375-3377

Le Grand Sire – c'est ainsi que le Chroniqueur appelle le seigneur d'Athènes – , qui s'est rebellé contre son suzerain, le prince Guillaume, se rend auprès du roi de France pour être jugé, à la demande du prince.

3375 Κι ὡς ἦλθεν γὰρ ὁ νέος καιρὸς ἀπὸ τὸν Μάρτιον μῆναν,
κάτεργα δύο ἀρμάτωσεν κ' ἐσέβηκεν εἰς αὐτὰ
εἰς τὸ Βρουιτῆσι ἐδιάβηκεν κ' ἐπέζεψεν ἐκεῖσε.

3375 Et quand *vint* la belle saison, au mois de Mars,
Il arma deux galères et y embarqua,
Il fit la traversée jusqu'à Brindes et accosta là.

d'. 6147-6148

A la demande du pape en conflit avec l'empereur allemand Frédéric II, le comte de Provence entreprend une guerre contre son fils Manfred, roi de Sicile et vient à Rome recevoir la bénédiction papale et le titre de roi de Sicile.

Κι ἀφότου ἀπεσώσασιν καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Ρώμην,
ὁ κατὰ εἰς ἐπέζεψεν εἰς τὴν κατοῦνα ὅπου εἶχεν.

Et quand ils parvinrent et *arrivèrent* à Rome,
Chacun mit pied à terre pour le quartier qu'il avait.

Nous retrouvons dans ces deux exemples les marqueurs habituels des temporelles, ὡς et ἀφότου qui favorisent l'emploi de l'aoriste : en effet ces subordonnées indiquent une circonstance qui va déterminer la suite des choses. Chaque fois, l'aoriste marque un fait qui se réalise et à partir duquel un autre événement va pouvoir avoir lieu ; c'est ce que permet la valeur terminative de l'aoriste. Le verbe ἔρχομαι marque, quant à lui, un aboutissement, un point qu'il fallait atteindre, pour rendre possible l'événement. Dans le premier cas, il a fallu attendre la belle saison pour que Guy de la Roche, nommé le Grand Sire, puisse

²⁶⁰ Voir § 3.2.3.

entreprendre son long voyage (*d.*) vers la France, dans le deuxième c'est l'arrivée à Rome du comte de Provence qui va rendre possible la visite au pape (*e'*) et l'épisode du couronnement du nouveau roi de Sicile. Les verbes qui suivront la temporelle seront eux aussi à l'aoriste, celle-ci servant de point de bascule entre un avant et un après. Le rôle des marqueurs apparaît clairement dans la gestion des temps : ce sont eux qui contraignent à cet emploi de l'aoriste²⁶¹.

Le deuxième emploi de ἔρχομαι dans une circonstancielle figure dans les causales. Au contraire de la temporelle, le fait que ἔρχομαι soit le prédicat d'une causale ne détermine pas son temps puisqu'on peut aussi bien trouver l'aoriste que l'imparfait. Il semble que le choix du temps relève plutôt des relations construites par le contexte. C'est ce dont nous allons rendre compte par l'examen de deux occurrences dont l'une présentera une forme de ἔρχομαι à l'aoriste, l'autre à l'imparfait. Il faut rajouter que la première est introduite par διατί et la deuxième par ἐπεί.

e'.6162-6164

Le comte de Provence, venu à la demande du pape pour se battre contre le roi allemand Manfred, est accueilli par le pape à Rome

κι ἀφότου ἀφηγήσετον τοῦ ρῆγα τὰ μαντάτα,
τότε τὸν εὐχαρίστησεν καὶ μυριοεπαινᾶ τον,
διατὶ ἦλθε ἐκεῖ κ' ἐκόπιασεν στῆς Ἐκκλησίας τὴν χρεῖαν,

Et lorsque le comte eut donné des nouvelles du roi,
Lors le pape le remercia et lui fait mille éloges
Parce qu'il *était venu* là et avait fait grand effort pour le service de l'Eglise.

La causale, ici postposée, est introduite par la conjonction διατί, qui donnera διότι en grec moderne, et présente deux aoristes reliés par καί, ἦλθε κ' ἐκόπιασεν, *il était venu et avait fait grand effort*, ἦλθε venant en première position. En effet l'ordre des deux verbes n'est pas interchangeable et prend une valeur consécutive : c'est parce qu'il est venu en Italie que le comte de Provence a servi l'Eglise. L'explication donnée par le pape présente le point de vue de son énonciateur, comme nous le font pressentir les verbes principaux, τὸν εὐχαρίστησεν καὶ μυριοεπαινᾶ τον, *le remercia et lui fait mille éloges*, qui impliquent un contenu subjectif : la venue du comte concerne au premier chef les intérêts du pape, qui trouve en lui un défenseur de l'église catholique. L'aoriste constate ce fait et prend ici une valeur terminative à la fois particulière et exemplaire. Elle est particulière parce qu'elle concerne un individu, le comte de Provence qui a pris la décision de se battre en Italie contre les Allemands au nom du pape, elle est exemplaire puisqu'il se met au service de l'Eglise qui est le bien de tous les catholiques.

La deuxième occurrence de causale est introduite par une autre conjonction, ἐπεί suivi de l'imparfait de ἔρχομαι.

²⁶¹ Une autre occurrence mérite d'être présentée dans ce paragraphe, car elle prend une forme assez particulière ; il s'agit de l'infinitif aoriste substantivé de ἔρχομαι, τὸ ἔλθει qui se comporte comme une temporelle. Voici l'unique exemple que nous avons relevé :

7703

Dans le litige qui oppose Marguerite de Passavant et le prince Guillaume au sujet de l'héritage de la baronnie, celui-ci la fait venir pour lui annoncer sa décision de lui donner le tiers de la seigneurie malgré le jugement rendu par la cour.

τὸ ἔλθει ἡ πρωτοστρατόρισα, ὁ πρίγκιπας τῆς λέγει : ...
Quand la maréchale fut arrivée, le prince lui dit : ...

f'.6509-6511

Le prince Guillaume qui était à Naples pour remettre au roi sa suzeraineté, apprend qu'une armée levée par un neveu de l'empereur grec menace la Morée. Il se prépare à repartir pour défendre ses terres.

6510 Καταπαντόθεν ἔστειλεν γραφῆς τῶν κιβιτάνων
 νὰ ἔχουν μεγάλην φύλαξιν ὅλοι μὲ τὸν λαόν τους,
 ἐπεὶ κ' ἐκεῖνος ἔρχετον διὰ νὰ τοὺς συμμαχήσῃ,
 τὰ κάστρη νὰ σωταρχίσουσι καὶ τὸν λαὸν σωρέψουν,
 νὰ στήκουν καὶ φυλάττουσιν τὸν τόπον καὶ τὲς ἄκρες.

En tous lieux il envoya des missives à ses chevetains
 Leur disant de redoubler de vigilance avec leurs troupes,
 Puisque lui aussi *venait* pour combattre avec eux,
 D'approvisionner les châteaux et de lever des troupes,
 De veiller à protéger le pays et les frontières.

La conjonction ἐπεὶ employée ici donnera ἐπειδὴ en grec moderne. Elle est suivie d'un pronom renforcé par καί, tournure habituelle au grec, κ' ἐκεῖνος, *lui aussi*. L'imparfait, ἔρχετον διὰ νὰ τοὺς συμμαχήσῃ, *il venait pour combattre avec eux*, est un imparfait explicatif : en attendant sa venue imminente, comme l'indique le κ' ἐκεῖνος, *lui aussi*, il faut déjà préparer la défense. Il y a également coïncidence entre l'annonce de son arrivée, puisqu'il est déjà à Andravida, et les ordres donnés, entre le subjonctif présent νὰ ἔχουν et l'indicatif imparfait ἔρχετον. A la différence de διατί qui présentait le point de vue de son énonciateur, ἐπεὶ ici souligne un fait dans sa réalité.

Si nous faisons le point sur l'emploi de ἔρχομαι dans une circonstancielle, nous avons constaté que le rôle de la temporelle était de fixer un fait déterminant dans le déroulement du temps, ce qui explique l'emploi contraint de l'aoriste, alors que dans les deux occurrences de causales, l'emploi du temps était très lié à l'intention qui anime l'énonciateur de la cause. Ainsi nous avons trouvé un aoriste qui exprimait un fait dans son accomplissement et un imparfait qui relevait de l'explicatif. Nous en arrivons maintenant à la configuration la plus fréquente de ἔρχομαι en subordination, celle où il est employé dans une complétive. Cette construction se retrouve soit après un verbe de parole, soit après un verbe de connaissance au sens large du terme. Dans le cas d'un verbe de parole introduisant une interrogative indirecte, il sera suivi d'un interrogatif, à voir τί, *quel*, ou (τὸ) πῶς, *comment*. Les deux conjonctions que nous trouvons dans les complétives assertives sont ὅτι et πῶς qui apparaît le plus souvent sous la forme de τὸ πῶς, forme nominalisée de πῶς²⁶². Si nous trouvons une grande variation de temps après ὅτι, nous trouverons toujours après τὸ πῶς l'aoriste de ἔρχομαι²⁶³, uniformité qui peut surprendre²⁶⁴.

²⁶² Pour 128 occurrences de πῶς considéré comme conjonction dans le *Lexicon of The Chronicle of Morea* de Aertz (2002, p.402-403), seules une dizaine voient la complétive introduite par πῶς. Πῶς et τὸ πῶς sont plus également répartis dans le cas des interrogatives indirectes.

²⁶³ Si l'on considère toutes les occurrences de formes verbales introduites par la conjonction (τὸ) πῶς, il est remarquable de voir qu'après les verbes de cognition apparaît toujours l'aoriste, sauf dans deux cas, vers 877 et 3022 où les verbes introducteurs sont des infinitifs substantivés suivis de πῶς et du verbe θέλω dont l'imparfait et l'aoriste sont indifférenciés :

877 τὸ ἀκούσει πῶς ἠθέλασιν οἱ Φράγκοι νὰ τὸν κρίνουν,

Quand il apprit que les Francs voulaient le juger...

3022 Ἰδόντα γὰρ οἱ ἄρχοντες κι οἱ ἀρχηγοὶ τοῦ δρόγγου
 πῶς τὸ κοινὸν ἠθέλασιν τοῦ νὰ ἔχουν προσκυνήσει,...

Commençons par le cas où ἔρχομαι est employé dans la complétive d'un verbe de parole. Nous avons vu dans le chapitre concernant les verbes de parole que le temps du verbe de parole dépendait de l'intention de l'énonciateur et que les paroles rapportées au discours indirect le sont de préférence par un verbe de parole à l'aoriste²⁶⁵. C'est ce qui se passera pour les occurrences que nous examinerons. Il nous reste à voir comment se gère l'emploi des temps dans le discours rapporté et dans le cas particulier de ἔρχομαι.

Les deux occurrences que nous allons comparer sont des interrogatives dont la première est introduite par διὰ τί et la deuxième par τὸ πῶς. Dans l'un des cas, ἔρχομαι sera employé au présent, dans l'autre à l'aoriste²⁶⁶.

g'.5209-5212

Après la bataille de Prinitsa, les mercenaires turcs à qui le Grand Domestique a refusé de payer la solde, désertent le camp grec et vont offrir leur alliance au prince de Morée. Leur chef Mélik lui envoie des hommes en délégation.

5210 Στὸν πρίγκιπα τοὺς ἔστειλεν ἐκεῖ στὴν Ἀνδραβίδα
 νὰ τὸν εἰποῦν διὰ τί ἀφορμὴν ἀπέρχονται πρὸς αὐτόν.
 Κι ὅταν ἐσώσασιν ἐκεῖ στὸν πρίγκιπα Γυλιάμον
 ἐκεῖνος τοὺς ἐδέξατο μετὰ τιμῆς μεγάλης.

Il les envoya au prince là-bas à Andravida
 Pour lui dire pour quelle raison ils venaient à lui.
 Et quand ils arrivèrent là-bas chez le prince Guillaume
 Celui-ci leur montra grand respect.

h'.5785-5792

Le roi Manfred qui a appris que le seigneur de Carytaina était sur ses terres des Pouilles pour une aventure amoureuse, alors qu'il devrait être aux côtés du prince Guillaume, le fait venir auprès de lui.

Τὸ ἰδεῖ τον ὁ ρόι Μαφρές, ἐπροσηκώθηκέν τον,
 ἀπὲ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει,
 ἄρξετον νὰ τὸν ἐρωτᾷ τὸ πῶς ἦλθεν ἐνταῦτα.

Quand il le vit, le roi Manfred, se leva en son honneur,
 Il le prend par la main, le fait asseoir près de lui,
 Commença à lui demander pourquoi *il était venu* là.

Dans les deux exemples, les paroles rapportées dépendent d'un verbe à l'aoriste νὰ εἰποῦν, *pour dire*, pour l'exemple g', ἄρξετον νὰ τὸν ἐρωτᾷ, *commença à lui demander*, pour l'exemple h.. Si le verbe de la complétive διὰ τί ἀφορμὴν ἀπέρχονται de l'exemple i', littéralement *pour quelle raison ils viennent*, est au présent, il est pourtant difficile, nous semble-t-il, d'y voir un présent historique ; il serait plutôt ici une forme neutre du présent, le passé étant déjà exprimé par les verbes qui commandent la subordonnée, τοὺς ἔστειλεν, *il les envoya*, à l'aoriste indicatif, νὰ τὸν εἰποῦν, *pour lui dire*, au subjonctif aoriste. Il n'est pas nécessaire en grec d'avoir dans le discours indirect une concordance de temps, ce que demande le

Les archontes et les chefs du territoire
 Ayant vu que la communauté voulait se soumettre...

²⁶⁴ Après les verbes de délibération, τὸ πῶς qui se traduit par *comment* est souvent suivi d'une forme périphrastique de futur comme dans le vers 829 : ἄρξαν νὰ συμβουλευῶνται τὸ πῶς θέλουσιν πράξει, *ils commencèrent à délibérer de la manière dont ils agiraient*.

²⁶⁵ Voir le chapitre sur λέγω, introducteur de discours indirect (§ 4.1.3.).

²⁶⁶ Une autre occurrence de ἔρχομαι à l'aoriste figurant dans une complétive de verbe de parole, cette fois de type assertif, se trouve en 1100-1102.

français ²⁶⁷. Il est possible de garder le présent du discours direct, mais il serait aussi tout à fait possible d'avoir ici un imparfait. Le thème du présent indique simplement que l'occurrence de la complétive est concomitante avec le verbe de parole. Dans l'exemple *h.*, l'emploi du présent de ἐρωτᾷ est entraîné par le verbe ἀρχίζω. L'aoriste ἦλθεν de la complétive marque le constat d'un fait achevé qui a eu lieu avant le moment de l'entretien entre le roi Manfred et le seigneur de Carytaina. Ce dernier est venu dans les Pouilles, alors que sa place est au combat auprès de son suzerain. C'est ce fait précis que pointe le locuteur et qui lui pose question.

Dans ces deux exemples de paroles rapportées où ἔρχομαι était utilisé, les variations de temps tenaient à la manière dont était considéré le déplacement : s'il est estimé achevé au moment de la prise de parole de l'énonciateur, c'est l'accomplissement de ce déplacement qui est pris en compte, alors ἔρχομαι est utilisé à l'aoriste (exemple *h'*). Si le déplacement est contemporain du moment de l'énonciation, c'est le thème du présent qui apparaît (exemple *g'*).

Nous en arrivons à une construction récurrente dans *La Chronique de Morée*, où l'emploi de ἔρχομαι est fréquent : celle où l'on voit un verbe de connaissance construit avec une complétive introduite par ὅτι ou par τὸ πῶς, tous les deux suivis de l'indicatif. Les verbes, la plupart du temps à l'aoriste, sont soit des verbes de cognition comme ἔμαθεν, *il apprit*, d'information comme ἐπληροφορέθη, *il fut informé*, ἤρε, *il découvrit*, ou encore des verbes de perception qui prennent un sens de cognition, comme ἤκουσε, *il entendit*, εἶδε, *il vit*, ἐνόησε, *il se rendit compte*. Ils peuvent revêtir la forme d'un infinitif aoriste substantivé à sens temporel, comme τὸ ἰδεῖν ou τὸ ἀκούσει. Nous pouvons considérer que du point de vue sémantique ces verbes ont une orientation objective²⁶⁸ et signifient que le fait annoncé dans la complétive est un fait concret dont l'énoncé est pris en charge par son énonciateur. La présence de ces prédicats annonce toujours un changement dans le cours du récit ou un moment-charnière dans le déroulement des événements.

Ὅτι en grec ancien sert à introduire « un rapport exact entre ce qui fut dit ou pensé et à en rapporter la valeur propre »²⁶⁹. Dans la langue de *La Chronique de Morée*, l'emploi de ὅτι semble directement hériter de cet ancêtre, tout comme en grec moderne où cette conjonction, considérée comme la forme la plus neutre d'introducteur de complétive, apparaît dans le cas d'un énoncé dont l'énonciateur se contente de rapporter la teneur, alors que πῶς a un statut différent et n'a pas encore un emploi stabilisé en partie à cause de son origine. Il est en effet issu de l'interrogatif du grec ancien, πῶς, *comment* et prend une valeur déclarative dès la koiné hellénistique et dans le Nouveau Testament où le traducteur peut cependant hésiter entre les deux interprétations²⁷⁰. Dans *La Chronique de Morée*, ce marqueur

²⁶⁷ Voir à ce sujet P. Mackridge, *The modern Greek Language*, 1985, chapitre 8.3.1., L. Basset, « La représentation subjective d'un point de vue passé : l'optatif oblique dans les complétives déclaratives chez Thucydide », *L'imaginer et le dire. Scripta minora*, 2004, p. 92.

²⁶⁸ L. Basset, « La représentation subjective d'un point de vue passé : l'optatif oblique dans les complétives déclaratives chez Thucydide », *L'imaginer et le dire. Scripta minora*, 2004, p. 97 : « à propos des complétives assertives introduites par ὅτι ou πῶς, un des éléments à prendre en compte pour juger du degré de subjectivité d'un énoncé est le verbe introducteur qui peut, selon le verbe, être d'orientation objective, subjective ou neutre. »

²⁶⁹ L. Basset, *op. cit.*, 2004, p. 93.

²⁷⁰ Voir à ce sujet S. Vassilaki, « A propos de la place du schéma assertif dans la subordination néohellénique », in *Licht und Wärme, In Memory of A. – F. Christidis*, 2008, p.6.

en est encore à un stade de valeur non-stabilisée où il participe des deux substrats interrogatif et déclaratif, si bien qu'il est quelquefois difficile de différencier le (τὸ) πῶς interrogatif du (τὸ) πῶς conjonctif²⁷¹ ; il apparaît la plupart du temps articulé sous la forme de τὸ πῶς²⁷² et par là même provoque la substantivation de la complétive. Ce joncteur complétif donne l'impression de n'introduire que de l'événement, puisqu'il est toujours suivi de l'aoriste de ἔρχομαι. On pourrait le traduire par « *le fait que* ».

Dans l'emploi de ἔρχομαι, la répartition entre les deux conjonctions n'est pas d'équivalente fréquence, ὅτι prévalant largement sur τὸ πῶς (ὅτι >21 occurrences observées, τὸ πῶς >10 occurrences observées). La grande variation de temps qui suit ὅτι et l'emploi restreint de l'aoriste après τὸ πῶς nous ont semblé remarquables. L'examen d'un certain nombre d'occurrences nous permettra de cerner les conditions d'emploi de ces conjonctions et de définir les raisons pour lesquelles ὅτι entraîne une telle alternance de temps et τὸ πῶς la présence obligatoire de l'aoriste. Nous commencerons par la construction avec ὅτι.

– *Emploi de ὅτι*

Avec l'emploi de ὅτι, l'énonciateur présente des faits sans y apporter d'appréciation et peut donc utiliser tous les temps de l'indicatif. Si l'on appelle V1 le verbe introducteur et V2 le verbe complétif, nous aurons, dans le cas de l'emploi de ἔρχομαι en V2, V1 à l'aoriste, car il constitue un moment-charnière du récit et V2 à l'imparfait, au présent, à l'aoriste ou au plus-que-parfait. Il semble que dans cette configuration avec ὅτι l'emploi du thème du présent (imparfait, présent historique) exprime une relation de coïncidence entre le prédicat de la complétive et le verbe qui la construit et de simultanéité temporelle alors que le thème de l'aoriste (aoriste, plus-que-parfait) permet de considérer l'événement comme accompli. L'emploi de chaque temps doit aussi être nuancé, comme nous allons le voir dans l'examen des occurrences.

Nous avons parlé de relation de coïncidence entre le prédicat principal à l'aoriste et celui de la complétive qui serait entraînée par l'emploi du thème du présent. Voyons d'abord le cas de l'imparfait dont nous présenterons l'occurrence suivante :

i'.6222-6225

Nous sommes dans les préparatifs de la bataille de Bénévent où Charles d'Anjou couronné roi de Sicile par le pape à Rome va affronter Manfred, fils de l'empereur Frédéric II et actuel roi de Sicile.

Ὡς τὸ ἐμαθεν ὁ ρόι Μαφρὲς αὐτοῦνα τὰ μαντᾶτα,
ὅτι ἔρχετον ἀπάνω του αὐτὸς ὁ ρήγας Κάρλος,
ἀπέστειλεν καὶ ἦλθασιν ἀπὸ τὴν Ἀλλαμάνιαν
6225 φουσσᾶτα πλεῖστα καὶ καλά, ὅλοι ἦσαν ἀντρειωμένοι,

²⁷¹ C'est ce que montre l'exemple du vers 6822 :

Ὡς ἤκουσεν ὁ ἐξάκουστος ὁ μέγας ρόι Κάρλος
6822 τὸ πῶς ἐπεριεσώρευεν ὁ Κουραδῆς ἐκείνος
φουσσᾶτα ...

que l'on peut traduire aussi bien par la conjonction *que* ou par l'interrogatif *comment* :

Quand le fameux grand roi Charles apprit

Que Conrad avait réuni des troupes / *Comment* Conrad avait réuni des troupes...

²⁷² Cette forme articulée de τὸ πῶς, même si elle est présente dans des textes contemporains à *La Chronique*, comme dans les romans de chevalerie *Imbérios et Margarona* (144, 304, 535...) ou *Belthandros et Chrysantza* (492), est particulièrement prisée par notre Chroniqueur et si fréquente qu'elle apparaît comme une variante stylistique.

Quand le roi Manfred apprit la nouvelle
 Que *marchait* contre lui le roi Charles en personne,
 Il donna avis et *vinrent* d'Allemagne
 6225 Des troupes nombreuses et valeureuses, tous étaient vaillants.

Dans cet exemple, l'imparfait ἔρχετοῦν montre que le procès est en cours au moment où l'on en prend connaissance par un message, ἔμαθεν αὐτοῦνα τὰ μαντᾶτα, *il apprit la nouvelle*. Dans ce procès à l'imparfait, aucun instant n'est privilégié et l'action est envisagée dans son développement. Un fait en cours de déroulement est exprimé par l'imparfait : ἔρχετοῦν ἀπάνω του αὐτὸς ὁ ρήγας Κάρλος, *marchait contre lui le roi Charles en personne* ; il s'agit de prendre en compte cette information et de prendre une décision pour faire cesser cette situation, c'est-à-dire la présence ennemie, en levant des troupes capables de la contenir et de la chasser : ἀπέστειλεν καὶ ἦλθασιν ἀπὸ τὴν Ἀλλαμάνιαν φουσσᾶτα πλεῖστα καὶ καλά, *il donna avis et vinrent d'Allemagne des troupes nombreuses et valeureuses*. Des aoristes vont permettre d'exprimer cette prise de décision dont l'aoriste ἦλθασιν représente l'aboutissement.

L'emploi du présent dans la complétive indique aussi une durée homogène, contemporaine de l'annonce de l'information, mais il crée un effet supplémentaire, propre au fait qu'en alternance avec l'aoriste, il opère un changement de plan, comme nous allons le constater dans l'occurrence qui suit.

j. 1432-1435

Les troupes franques conquièrent la Morée et s'approchent de la ville d'Andravida qui n'offrira aucune résistance.

κι ἀφότου ἐπλησιάσασιν ἐκεῖ στήν Ἀνδραβίδα
 κ' ἔμάθασιν οἱ Ἀνδραβισαῖοι ὅτι ἔρχονται οἱ Φράγκοι,
 1435 ἐξέβησαν μὲ τοὺς σταυροὺς ὁμοίως μὲ τὰς εἰκόνας
 οἱ ἄρχοντες καὶ τὸ κοινὸ τῆς χώρας Ἀνδραβίδου...

Et quand ils s'approchèrent là d'Andravida
 Et que ses habitants apprirent que les Francs *arrivent*,
 Sortirent avec les croix et les icônes
 1435 Les chefs et la population de la cité d'Andravida.

Voilà une occurrence de ἔρχομαι au présent après un verbe de connaissance à l'aoriste. La forme étudiée se trouve au début du deuxième hémistiche avec une inversion du sujet. Nous avons toujours l'expression d'une simultanéité temporelle avec le thème du présent, mais cela ne suffit pas à expliquer sa présence, alors que jusqu'à maintenant nous avons dans le même contexte l'imparfait²⁷³. A cause de la structure narrative du passage, nous ne pouvons pas non plus nous contenter de parler de valeur neutre du présent. En effet cet emploi de ἔρχονται intervient exactement dans le même contexte, c'est-à-dire à un moment essentiel de la narration : c'est la conquête de la Morée par les Francs, qui prennent ville après ville, et le présent annonce leur arrivée avec une formule où le sujet est inversé et placé ainsi en fin de vers, ὅτι ἔρχονται οἱ Φράγκοι, et que l'on retrouvera dans le vers 1469 pour la prise de Corinthe. Nous sommes bien en présence d'un présent historique, qui focalise toute l'attention de l'auditeur-lecteur sur les conquérants, en leur accordant par le présent une autonomie dans l'économie du récit.

²⁷³ Voir l'exemple *c*'.

Avant de passer à l'étude de ἔρχομαι employé à l'aoriste ou au plus-que-parfait dans ce type de configuration, rappelons ce que nous avons avancé à propos de l'emploi de ce temps : l'emploi du thème de l'aoriste permettait de montrer un événement dans son achèvement et le situait temporellement comme révolu pour le sujet qui reçoit l'information. Nous verrons que l'aoriste traite le fait achevé de toute autre manière que le plus-que-parfait. Il se charge en effet d'une valeur terminative sans état résultant. Avec l'emploi du plus-que parfait après ὅτι, l'information est considérée elle aussi comme certaine et l'événement dont le sujet est informé comme accompli. Mais le sujet prend aussi en compte l'état résultant installé par l'événement. Nous présenterons un seul exemple où nous retrouvons dans un contexte similaire ἔρχομαι employé après ὅτι, d'abord au plus-que-parfait, puis à l'aoriste, ce qui permettra de mettre en évidence les particularités de chaque temps.

k'.4363-4372

Le prince de Carytaina , chargé de l'exécution des clauses qui doivent permettre au prince Guillaume de retrouver sa liberté, arrive à Thèbes chez son parent, le Grand Sire, revenu de France et devenu duc d'Athènes, titre que lui a conféré le roi de France.

- Ἐκ τὴν στερέαν ἀπήλθασιν ἀπὸ τὴν Ρωμανίαν,
 ἐπέρασαν ἐκ τὴν Βλαχίαν καὶ ἦλθαν εἰς τὴν Θήβαν,
 4365 κ' ἦῤραν ἐκεῖ ὅτι εἶχε ἐλθεῖ ἐτότε ὁ Μέγας Κύρης
 ἐκ τὸ ρηγάτο τῆς Φραγκίας,[...]
 4370 Κι ὡς εἶδεν {ὁ δοῦκας} ὅτι ἦλθε ἐκεῖ ἐκείνος ὁ γαμπρός του
 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὅπου πολλὰ ἐπεθύμα,
 χαρὰν μεγάλην ἔποικειν ὡς ἀδελφός του ποῦ ἦτον.

- Par voie de terre ils *partirent* de Romanie,
 Passèrent par la Vlaquie et *arrivèrent* à Thèbes
 4365 Et ils apprirent là que le Grand Sire *était alors arrivé*
 Du royaume de France, [...]
 4370 Et quand le duc vit *arriver* là son gendre
 Le seigneur de Carytaina qu'il aimait beaucoup,
 Il lui fit grande fête comme à un frère qu'il était pour lui.

Les premiers aoristes ἀπήλθασιν et ἦλθαν construits avec des compléments de lieu, ἀπὸ τὴν Ρωμανίαν, *de Romanie*, εἰς τὴν Θήβαν, *à Thèbes* montrent le parcours effectué et les différentes étapes, la Romanie, la Vlaquie, Thèbes. Ici il est très net que ἀπήλθασιν marque un point de départ et que le préfixe joue son rôle, marquant l'endroit d'où l'on vient – ἀπὸ τὴν Ρωμανίαν – tandis qu'ἦλθαν est construit avec un complément qui indique le but du déplacement, εἰς τὴν Θήβαν. Le plus-que-parfait εἶχε ἐλθεῖ est utilisé après un verbe de connaissance, ἦῤραν ἐκεῖ ὅτι εἶχε ἐλθεῖ, suivi d'un autre verbe au même temps εἶχεν στείλει. Le plus-que-parfait insiste plus particulièrement sur le retour de France avec tout ce que cela implique pour l'avenir de Guy de Roche (remarquons le fait que ἦῤραν est suivi d'un adverbe de lieu, ἐκεῖ, qui, en marquant une pause dans le vers avant le ὅτι, ajoute une valeur d'insistance) : le Grand Sire est revenu de France, où il avait été envoyé par le prince Guillaume pour être jugé de sa trahison, grandi dans sa noblesse par un titre de duc qu'il s'est fait accorder par le roi de France, ainsi que nous le rappellent les vers 4368-4369, με τὴν τιμὴν καὶ τὴν ἀξίαν ποῦ τοῦ ἔδωκεν ὁ ρηγας νὰ τὸν λαλοῦν καὶ λέγουσιν τῶν Ἀθηνῶν ὁ δοῦκας, *avec la dignité et le titre que lui avait donné le roi d'être appelé duc d'Athènes*. C'est ce fait que souligne le plus-que-parfait, prenant ici une valeur d'insistance certaine.

L'aoriste d'ἔρχομαι qui suit, [ὅτι] ἦλθε ἐκεῖ ἐκείνος ὁ γαμπρός του, *son gendre était arrivé là*, quant à lui, exprime bien un fait accompli que le sujet informé, ici le duc, prend en compte. Dans la suite des choses, nous trouvons l'aoriste d'un

verbe exprimant un état interne et traduisant la réaction de joie que le duc manifeste à ces retrouvailles, χαρὰν μεγάλην ἔποικειν ὡς ἀδελφός του ποῦ ἦτον, On note bien ici la différence qui s'opère dans le choix des temps : l'aoriste ἦλθε est une étape dans le développement du récit, alors que le plus-que-parfait arrête le lecteur-auditeur sur un état résultant, la nouvelle noblesse acquise, résultat inattendu de la visite forcée rendue par Guy de la Roche au roi de France. Ainsi la différence d'emploi entre le plus-que-parfait et l'aoriste se manifeste clairement : c'est bien l'aspect résultant qui apparaît dans les occurrences de plus-que-parfait, prenant éventuellement une valeur d'insistance, alors que c'est la valeur terminative de l'accompli qui est traduite par l'aoriste.

– *Emploi de τὸ πῶς*

Nous avons constaté que dans le cas d'une complétive introduite par πῶς, le joncteur prenait pratiquement toujours sa forme nominalisée et que son emploi provoquait invariablement celui de l'aoriste pour ἔρχομαι à la distinction de l'emploi avec ὅτι. Ce ne sont pas les verbes introducteurs qui sont discriminants, puisqu'ils peuvent indifféremment être suivis de l'une ou l'autre des conjonctions. La différence de traitement des temps est plutôt à trouver dans l'articulation du verbe introducteur avec τὸ πῶς qui par sa substantivation particularise l'énoncé et le bloque sur l'aoriste. Cette hypothèse doit être vérifiée par l'étude d'exemples qui nous paraissent représentatifs. Nous en ferons une seule analyse, car l'emploi en semble quasi figé.

l'.1720-1722

Les Francs viennent de prendre Calamata. Les Grecs de l'intérieur cherchent à organiser la résistance.

1720 ἀκούσασιν κ' ἐμάθασιν τὸ πῶς ἦλθαν οἱ Φράγκοι
καὶ περπατοῦν ἐκ τὰ χωρία κ' ἐπαίρουνσιν τὰ κούρση
καὶ εἶπαν κ' ἐλογίσαντο νὰ τοὺς ἔχουν ζημιώσει.

1720 Ils entendirent et apprirent le fait que les Francs *étaient arrivés*
Et qu'ils sortaient des villages et se livraient au pillage
Et ils parlèrent et ils discutèrent de moyens pour les défaire.

m'. 6506-6509

Le prince Guillaume II, qui se trouvait à la cour du roi de Naples, doit revenir en Morée pour secourir son peuple contre une attaque grecque.

Τὸ ἀκούσει το οἱ ἅπαντες τοῦ τόπου τοῦ Μορέως,
τὸ πῶς ἦλθεν ὁ πρίγκιπας, ἐχάρησαν μεγάλως·
θάρσος ἐπήραν δυνατὸν ἀπάνω εἰς τοὺς ἐχτροὺς τους.

Quand tous ceux du pays Morée apprirent
Le fait que le prince *était revenu*, ils se réjouirent grandement
Ils prirent force courage contre leurs ennemis.

L'emploi de l'aoriste dans chacun des exemples de complétives introduites par τὸ πῶς, qui singularise l'énoncé en substantivant la complétive exprime une évidence et prend une valeur assertive évidente ; il s'agit chaque fois d'un fait accompli constitué en un événement déterminant pour le déroulement du récit. Ainsi dans l'occurrence (*l'*), Calamata a été prise sans grand combat, mais les Grecs de l'intérieur, à la nouvelle de l'avancée des Francs, τὸ πῶς ἦλθαν οἱ Φράγκοι, *le fait que les Francs étaient arrivés*, vont organiser une résistance, καὶ εἶπαν κ' ἐλογίσαντο νὰ τοὺς ἔχουν ζημιώσει, *et ils parlèrent et discutèrent des moyens pour les défaire*, et livrer la seule bataille, qui aura lieu durant la conquête de la Morée. Dans l'exemple (*m'*), la nouvelle du retour du prince Guillaume, τὸ πῶς ἦλθεν ὁ

πρίγκιπας, *le fait que le prince était arrivé*, va redonner courage et force aux habitants de la Morée, θάρσος ἐπήραν δυνατὸν ἀπάνω εἰς τοὺς ἐχτροὺς τοὺς, *ils prirent force courage contre leurs ennemis*. Dans chaque cas, la complétive à l'aoriste représente un événement considéré par l'énonciateur comme un fait accompli, et constitue un point d'articulation du récit. A partir de ces constats, des actions vont être entreprises. Le τὸ πῶς prend l'allure d'une expression figée, qui apparaît dans une situation dont on ne peut contester la réalité.

Dans ces complétives de verbes de connaissance à l'aoriste, introduites par les marqueurs ὅτι et τό πῶς, nous avons donc toujours à faire à une assertion, c'est-à-dire l'affirmation d'une réalité, l'emploi de ὅτι étant plus fréquent et plus proche du grec moderne que celui de τό πῶς dont l'emploi apparaît figé. Avec ὅτι, l'emploi des temps de la complétive présente une grande variation. Ces temps sont toujours en relation avec l'aoriste du verbe introducteur, l'action présentée par la complétive peut d'une part lui être concomitante et être à l'imparfait, qui montre l'action en voie d'accomplissement, ou au présent, qui peut avoir une valeur neutre, mais peut aussi, par sa place dans le vers, donner à voir l'action en cours d'accomplissement ; elle peut d'autre part être considérée comme accomplie et nous aurons alors l'aoriste, qui construit un fait en événement ou le plus-que-parfait qui s'intéresse à l'aspect résultant de cette action. L'aoriste qui suit toujours le τό πῶς montre qu'on n'a que de l'événement, de l'accompli, qui va constituer un point de bascule dans le récit. Il reste qu'on peut s'interroger sur ce τό πῶς : ne donnerait-on pas un point de vue de l'énonciateur et ne serait-ce pas un élément formel, c'est-à-dire l'emploi contraint de l'aoriste, qui constituerait l'énoncé en événement ?

Il nous reste à examiner le fonctionnement de ἔρχομαι dans une proposition relative avec ὅπου. Lorsqu'ἔρχομαι est utilisé dans une relative, la plupart du temps introduite par le pronom anaphorique et acclitique ὅπου, le prédicat présente le même fonctionnement que dans les complétives introduites par ὅτι, et connaît une grande variation de temps : même s'il est le plus souvent à l'aoriste, il peut être aussi à l'imparfait ou au présent. Nous donnons à lire trois occurrences qui présentent chacune un de ces temps et que nous commenterons rapidement pour ne pas avoir à rappeler des analyses déjà faites.

ο'. 4701-4703

Jean de Catavas a rassemblé une poignée d'hommes pour attaquer la puissante armée grecque. Ce sera la bataille de Prinitsa.

4701 Ἄπῆρην τοὺς κὶ ἀνέβαινε τὰ μέρη τῶν Κρεστένων
γυρεύοντα κατερωτῶν, τὸ ποῦ εἶναι τὰ φουσσᾶτα
τοῦ βασιλέως, ὅπου ἔρχονται στὸν κάμπον τοῦ Μορέως.

4701 Il les prit avec lui et monta dans la région de Cresténa
En cherchant à s'enquérir de l'endroit où *sont* les troupes
De l'empereur, qui *viennent* vers la plaine de Morée.

ο'. 5403-5405

Nous sommes au cours de la bataille de Macry-Plagi et les Francs, d'abord pris en revers, sont en train de repousser les Grecs. Les Turcs, alliés des Francs, arrivent avec le deuxième escadron.

Κ' οἱ Τοῦρκοι, ὅπου ἔρχονται στὸ δεύτερον ἀλλάγι,
ὡς ἤκουσαν τὸν θόρυβον ποῦ ἐκάμναν οἱ Ρωμαῖοι,
ἐδράμαν τὸν ἀνήφορον κ' ἐσώσασιν ἐκεῖσε·

Les Turcs, qui *arrivaient* dans le deuxième escadron,
Quand ils entendirent le bruit que faisaient les Grecs,

Grimpèrent la pente et parvinrent là ;

p'. 6410-6413

Le roi Charles accepte l'alliance proposée par le prince Guillaume qui lui offre sa fille en mariage et son principat.

Κι ὡς τὸ ἤκουσεν ὁ πρίγκιπας, μεγάλως τὸ ἀποδέχτη,
μεγάλως γὰρ ἐτίμησεν, δωρήματα ἐδῶκεν
ἐκείνων ὅπου ἤλθασιν ἀποκρισάροι εἰς αὐτόν.

Et quand le prince l'entendit, il accepta avec grand plaisir,
Rendit grands honneurs, offrit des dons
A ceux qui *étaient* venus en émissaires auprès de lui.

Dans la première occurrence *n'*.), le présent ἔρχονται s'explique par le fait qu'il fait partie des paroles rapportées qui suivent κατερωτῶν τὸ ποῦ, *demandant où* et auquel appartient aussi le εἶναι, il ressemble ici plutôt à un présent d'énonciation. Dans le cas (*o'*.), l'imparfait ἔρχονταν a une valeur qualificative ; quant au cas (*p'*.), l'aoriste ἤλθασιν y prend la valeur terminative qui crée cet effet d'antériorité que nous avons si souvent rencontré.

4.2.3.5. Conclusion sur l'emploi du verbe ἔρχομαι

Tout d'abord, si l'on compare ἔρχομαι avec les autres verbes de mouvement étudiés dans la première partie, on ne peut que constater sa grande fréquence et sa variété d'emploi tant sur le plan syntaxique que sur le plan temporel : on le trouve pour quelques cas en emploi absolu, mais la plupart du temps dans des phrases complexes, en parataxe, juxtaposé ou coordonné, en prédicat principal, en subordination de type multiple : il peut se rencontrer dans une subordonnée temporelle ou causale, dans une complétive introduite par ὅτι ou τὸ πῶς. Même si l'emploi de l'aoriste est majoritaire, le nombre de présents, d'imparfaits et de plus-que-parfaits n'est pas négligeable.

Un certain nombre d'emplois de l'aoriste semble contraint par le contexte morpho-syntaxique. Ainsi dans l'emploi paratactique de ἔρχομαι associé à un verbe de décision, la sémantique du verbe de décision et la jonction paratactique obligent à l'emploi de l'aoriste dans sa valeur terminative. De même, dans une construction en asyndète, certains emplois de l'aoriste dans sa valeur de succession semblent dépendre d'un style formulaire, comme dans la formule qui annonce la période des conflits : ἐπέρασεν γὰρ ὁ καιρός, ἐδιάβην ὁ χειμῶνας, ἤλθεν ὁ μῆνας τοῦ Μαρτίου, ἡ ἀνοιξις τοῦ χρόνου. *Le temps passa, l'hiver s'écoula, vint le mois de mars, le printemps de l'année.*

L'emploi de l'aoriste semble encore contraint, lorsqu'il est utilisé dans une temporelle, où il apparaît comme un événement déterminant pour la suite du récit et marque la construction d'un événement clé, prenant alors une valeur terminative. Il l'est aussi après la conjonction substantivée τὸ πῶς où est présentée une situation dont on ne peut contester la réalité.

Dans les cas d'emploi temporel non-contraint, l'aoriste permet la plupart du temps l'expression de la succession, si précieuse pour créer la dynamique du récit, surtout lorsqu'il est construit en parataxe, coordonné ou construit en asyndète. L'imparfait, quant à lui, met en évidence un élément, l'évaluant en quelque sorte ; en coordination avec κινῶ, le procès étant entamé, l'imparfait nous montre l'espace à parcourir et cet emploi particulier rapproche alors notre prédicat de ὑπαγαίνω.

Quand ἔρχομαι est utilisé dans un type d'hypotaxe qui permet une variation temporelle - causale, complétive introduite par ὅτι, relative -, nous observons une

alternance régulière de l'imparfait et de l'aoriste, l'imparfait permettant d'ouvrir la possibilité à d'autres actions, l'aoriste prenant le plus souvent une valeur terminative qui crée cet effet d'antériorité si fréquent par ailleurs. L'emploi du plus-que-parfait met toujours l'accent sur le résultat d'une action, qui a des répercussions sur l'action principale.

Le présent historique, que l'on retrouve dans des configurations très diverses, mais toujours en alternance avec l'aoriste, remplit sa fonction de rupture temporelle et rythmique et celle de changement d'angle narratif. Il permet de mettre en avant un/des personnage(s) qui prennent une soudaine autonomie et le(s) place ainsi en relation directe avec l'auditeur-lecteur.

Par ailleurs, après l'étude de tous ces cas, on voit qu'il est rarement fait de différence sémantique entre ἔρχομαι et ἀπέρχομαι. Nous avons vu cependant certains cas, comme dans le vers 4364, où le préfixe jouait son rôle et montrait que l'on venait d'un endroit bien précis.

5. Les récits de bataille dans *La Chronique de Morée* : tentative de typologie

Pour terminer cette étude, il nous semble important de sortir d'une approche de l'emploi des temps du révolu qui reste fragmentaire et d'avoir une perspective plus globale des variations temporelles et de leurs rapports avec les structures narratives. C'est pourquoi nous avons choisi d'analyser un type de récit très représentatif de *La Chronique de Morée*, celui des batailles, pour essayer d'établir une typologie verbale de ce genre de narration et à partir de là saisir dans son ensemble le fonctionnement du verbe dans le discours narratif. Les récits de batailles sont très nombreux. Les conflits sont en effet incessants, qu'ils opposent les Grecs et les Francs dans de multiples affrontements et révoltes, en particulier les célèbres batailles de Pélagonia, Prinitsa et Macry-Plagi, les Francs et les Allemands dans les batailles de Bénévent, ou enfin les Francs entre eux, comme dans le conflit où s'affrontent le prince Guillaume II et le Grand Sire. Nous étudierons trois relations, la première est le récit complet d'un combat entre Croisés et Grecs : il s'agit plus exactement d'une escarmouche où Boniface de Montferrat, un des personnages les plus importants de la quatrième Croisade où un des héros de *La Chronique*, perdra la vie. C'est le premier récit de bataille, il se situe dans la première partie qui raconte la conquête de Constantinople, l'établissement d'un empire latin et la lutte des Grecs pour reconquérir cet empire. Les deux autres concernent la deuxième partie qui raconte les tribulations des princes de Morée. Le premier sera celui de la bataille de Pelagonia qui verra la défaite des Francs et l'emprisonnement du prince Guillaume II ; dans le troisième, nous nous intéresserons au contraire à une victoire, celle que remporta le bailli de Guillaume II, Jean de Catavas contre les Grecs lors de la bataille de Prinitsa.

Nous allons passer à une analyse détaillée de chacun d'eux, qui constitue un épisode tel que nous l'avons décrit dans la partie où nous nous sommes intéressés à la narration dans *La Chronique*²⁷⁴ et nous l'analyserons d'après le schéma selon lequel les séquences, rappelons-le, s'organisent généralement : sommaire, préparatifs des combats que nous faisons correspondre dans ce type de récit à l'orientation, dans la mesure où sont posées les conditions dans lesquelles va se dérouler le combat, péripéties, pic de l'action, résolution, conclusion. Le narrateur peut commenter les événements : ce commentaire, appelé évaluation, est susceptible d'intervenir à tout moment du récit. En fait, l'analyse doit être affinée, car chaque péripétie fonctionne comme une micro-séquence : c'est ainsi qu'on peut avoir plusieurs pics de l'action, et plusieurs résolutions. Quant aux évaluations, elles cherchent à impliquer l'auditeur-lecteur dans le récit, elles peuvent être externes et correspondre à un commentaire du narrateur, mais bien souvent elles sont internes et transparaissent à travers l'emploi de modalisateurs ou de certains temps. Ces récits se caractérisent chaque fois par la présence du narrateur, qui intervient auprès de son auditoire pour solliciter son écoute et signaler les changements de personnages et qui apparaît toujours en début et fin d'épisode pour l'annoncer ou le clore.

²⁷⁴ Voir § 2.2.

Pour chaque épisode, nous examinerons d'abord la structure narrative, puis nous analyserons l'emploi des temps et leur répartition. Ils seront signalés par les abréviations suivantes : AO = aoriste, IMP = imparfait, P = présent. Nous avons fait la distinction entre présent d'énonciation (P E), présent historique (P H) et présent à valeur générale (P G). Le texte grec complet de chaque épisode est cité en annexe²⁷⁵. Les temps y seront signalés de la manière suivante : aoriste, **imparfait**, **présent d'énonciation**, **présent historique**, *présent général*. Une traduction, que nous avons voulue, autant que possible, fidèle au texte grec, interviendra au cours de l'analyse des temps.

5.1. Mort du marquis de Montferrat

Nous sommes à la fin de la première section, au cours de la guerre que le Despote d'Epire, roi des Bulgares et des Valaques va mener contre les Francs. Après avoir rassemblé une nombreuse armée, Johannis Vatatsis prépare une attaque contre le roi de Salonique, Boniface de Montferrat qui trouvera la mort dans cette embuscade. Sur un passage d'une quarantaine de vers, on ne peut pas parler de dominante temporelle de l'aoriste (23 occurrences), puisque les imparfaits sont en nombre équivalent (24 imparfaits) et il faut noter la présence de 4 présents historiques d'un emploi remarquable. Procédons maintenant à une analyse de l'épisode qui nous permettra d'interpréter la gestion des temps. Nous commenterons d'abord la structure narrative de l'épisode, puis nous examinerons la distribution des temps.

Le récit commence par un sommaire (1030-1033 ; 1045-1047 : 7 vers, 1 AO, 2 IMP, 1 PE, 1 PG) qui annonce le thème de la relation. On nous y présente Johannis Vatatsis (1030-1034) qui entreprend une guerre contre les Francs (de 1034 à 1044, le narrateur nous décrit le recrutement des troupes) en nous annonçant le sujet de l'épisode (1045-1047), ἀρχισε μάχην δυνατήν, *commença un long combat*, et en nous présentant les protagonistes, κύρ'Ιωάννην, Βατάτσης τὸν ἐπίκλην, *sire Ioannis Vatatsis*, et τοὺς Φράγκους, *les Francs*. Suivent les préparatifs du combat, qui constituent l'orientation (1048-1053 : 6 vers, 3 AO, 3 IMP) permettant de situer l'événement dans le temps, διαβόντα γὰρ ἕνας καιρός, *une année étant passée*, ἐγύρισεν ὁ ἄλλος, *arrive l'autre*. Vatatsis se rend à l'endroit où se trouve Boniface de Montferrat. C'est la phase préparatoire du combat annoncée par le marqueur *κι ὡς ἔμαθεν* πληροφορίαν, *quand il apprit la nouvelle*, ἐπερπάτησεν, *il avança*. Le narrateur en arrive ensuite au récit de l'affrontement lui-même qui se déroule en trois phases : ce sont les péripéties. Dans la première phase (1054-1058 : 5 vers, 8 AO, 1 IMP, 1 PH), les Bulgares placent des embuscades et pillent les environs du château. Dans la deuxième (1059-1069 : 11 vers, 5 AO, 5 IMP, 3 PH), les Lombards sortent de la forteresse et, attirés dans les embuscades, se trouvent en mauvaise posture. C'est alors le pic de l'action (1070-1073 : 4 vers, 3 AO, 1 IMP) : les Lombards sont encerclés, le dernier combat s'engage. Les trois vers qui suivent décrivent la fin du combat et la mort de Boniface et de ses compagnons et constituent la résolution (1074-1076 : 3 vers, 2 AO, 2 IMP). L'épisode se termine par une conclusion de 5 vers (1077-1081 : 1 AO, 3 IMP, 1 PE, 2 PG) où le Chroniqueur résume la guerre menée par les Bulgares contre les Francs.

²⁷⁵ Annexe 5.

L'épisode s'ouvre et se clôt par l'intervention du narrateur qui prend la parole pour en annoncer le début : λοιπὸν ἔτοτε ὅπου λαλῶ, (1030), *donc, à l'époque dont je te parle* ; il clôture le récit par la formule habituelle, καθὼς σέ τὸ ἀφηγοῦμαι, *comme je te le raconte* (1077). La présence du narrateur se manifeste aussi par des commentaires qui interviennent en début et fin d'épisode et qui constituent des évaluations. Ainsi dès le début, un commentaire du narrateur (1046-47) prépare le public à la suite du récit et oriente son jugement en faveur des Francs en dévalorisant la stratégie guerrière des Grecs qui se battent οὐχὶ γὰρ εἰς πρόσωπον, νὰ πολεμήσῃ εἰς κάμπον, *non en combats singuliers sur un champ de bataille, ἀλλὰ μὲ τρόπον μηχανίας ὡς πολεμοῦν οἱ Τοῦρκοι, mais de manière fourbe comme le font les Turcs*. Une autre évaluation apparaît dans la conclusion, elle commence par le complément très fortement connoté du vers 1078 μὲ πονηρίαν καὶ μηχανίαν. *usant de ruse et de perfidie, comme le font les Grecs* qui prépare l'enchaînement de trois imparfaits 1079 τοὺς Φράγκους ἐμαχόντησαν, ἐπαῖρναν τοὺς καὶ ἐδίδαν, *ils ne cessèrent d'attaquer les Francs, gagnant et perdant*. Le Chroniqueur commente les actions menées par les Grecs et cherche ainsi à infléchir le point de vue de son auditeur-lecteur.

Passons à l'examen de la distribution des temps et à leur analyse. Nous en présentons d'abord un tableau récapitulatif :

Bataille	Temps	Sommaire 7 vers	Orientation 6 vers	Péripéties 16 vers	Pics de l'action 4 vers	Fin des combats 3 vers	Conclusion 5 vers	Total
Mort de Boniface 41 vers	AO.	1	3	13	3	2	1	23
	IMP	2	3	13	1	2	3	24
	P E	1	0	0	0	0	1	5
	P H	0	0	4	0	0	0	4
	P G	1			0	0	2	3

L'aoriste assure sa fonction narrative et exprime l'enchaînement des événements. Il permet d'abord d'articuler les différentes phases de l'affrontement grâce aux marqueurs qui l'accompagnent. Ainsi dans l'orientation, au vers 1051, nous trouvons *κι ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν, quand il apprit la nouvelle, ἐπερπάτησεν, il avançait*. La deuxième phase du combat est annoncée par l'infinitif substantivé τὸ ἰδεῖ (1059), *ayant vu cela*, suivi de l'aoriste σπουδαίως ἀπήραν τ' ἄρματα (1060), *les Lombards s'empressèrent de prendre leurs armes*. Le récit de l'escarmouche continue avec un autre marqueur montrant la progression de l'action, l'adverbe ἐνταῦτα (1066) qui indique le moment précis où le piège se referme sur les Lombards :

Ἐνταῦτα ἀπεχωσιάσασιν γύρωθεν οἱ χωσίης
καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἄρχασαν νὰ τοὺς θέλουν τοξεύει·
Lors les embusqués sortirent en les encerclant
Et commencèrent à cribler les Lombards de flèches.

Le pic de l'action, quant à lui, est signalé par une proposition circonstancielle à l'aoriste, οἱ δὲ Λουμπάρδοι ὡς εἶδασιν [τὸ πῶς] (1070), *dès que les Lombards virent*, qui marque le point culminant du combat.

Si l'aoriste est employé régulièrement dans les péripéties, il apparaît massivement (8 AO) dans la première phase des combats (1054-1058) où un seul imparfait statif est employé. C'est la mise en place du piège dressé par les Bulgares. Il en est de même au pic de l'action (3 AO, 1 IMP). Dans les autres séquences du récit, il alterne avec l'imparfait, dont l'emploi est assez remarquable dans cet épisode.

Dès l'orientation, un imparfait à rôle narratif se détache dans le récit :

1050 μέ πονηρίαν ἀπόσπελνειν τοὺς καταπατητᾶδες
τοῦ νὰ μαθαίνει ἀδιάλειπτα τὲς τῶν Φραγκῶν γὰρ πράξεις.

Plein de trahison, il *envoyait* ses espions

1050 Pour être tenu sans cesse au courant des faits et gestes des Francs.

L'emploi de ce temps qui, au premier abord, semble être entraîné par l'adverbe ἀδιάλειπτα, *sans cesse*, peut s'interpréter aussi comme un commentaire évaluatif, qui met une nouvelle fois en évidence la trahison du personnage grâce au modalisateur μέ πονηρίαν, *avec trahison*.

Dans la deuxième phase des combats, apparaissent aussi des imparfaits narratifs à l'emploi remarquable. Le premier concerne les Lombards, le deuxième les Grecs (1063-1064) :

Ὅμπρὸς ὀπίσω ἐξέβαιναν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα·
κ' ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσέψασιν ἐφευγαν μετὰ τὸ κοῦρσο

Ils *sortaient* à leur poursuite par groupes de vingt ou trente
Et les pillards *s'enfuyaient* avec leur butin.

Ils semblent en fait être le développement du commentaire qui les précède : ὡς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ρωμαίων (1062), *comme des hommes inexperts dans le combat contre les Grecs*. Ils forment une paire, montrant les deux côtés du combat : les Lombards poursuivent des fuyards, se mettant ainsi en danger. Les pillards fuient, entraînant à leur suite leurs ennemis. L'aoriste ἐκουρσέψασιν marque une action achevée, tandis que l'imparfait n'exprime pas seulement la deuxième phase de l'action, mais met en saillance une action dont on ne connaît pas l'issue. Nous ferons les mêmes remarques pour les imparfaits, qui terminent ce passage. Ils sont là pour décrire une technique de combat inhabituelle pour les Francs, décrite ici pour la première fois :

1068-69 ἐδείχναν ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κομᾶνοι
κ' ἐγύριζαν ὀπίσω τοὺς καὶ τὰ φάρια ἐδοξεύαν.

Ces Coumans *faisaient* comme s'ils *fuyaient*,
Mais ils *se retournaient* et *criblaient* de flèches les chevaux.

Bien sûr, il s'agit d'une description de tactique guerrière, qui peut expliquer la suite d'imparfaits, mais se rajoute aussi, par l'emploi de ce temps, une forte nuance subjective : il souligne la perfidie des ennemis, qui combattent avec trahison et la répétition des imparfaits prend un autre poids, renforcé par l'emploi du PH φεύγουσιν qui nous fait changer d'angle narratif et place en avant-plan les Coumans simulant la fuite. L'auditeur-lecteur assiste en quelque sorte « en direct » à cette débandade dont il sait que ce n'est qu'une ruse.

Au pic de l'action, dans une complétive introduite par τὸ πῶς au rôle qualifiant, nous retrouvons un couple aoriste-imparfait pour le moins inhabituel, dans la mesure où il est introduit par τὸ πῶς, dont nous avons dit qu'il entraînait nécessairement l'aoriste.

1072 τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύρισαν κ' ἑκατεδόξευάν τους,
Comment ils *avaient été encerclés* et *étaient criblés* de flèches,

C'est bien sûr un aoriste à valeur terminative qui commence la proposition. Nous sommes dans le cas de l'imparfait d'entraînement rendu justement possible par l'emploi de cet aoriste. L'imparfait prend une portée subjective et qualifie une manière de combattre inhabituelle pour les Francs ; l'effet est renforcé par la place du prédicat en fin de vers.

Dans la résolution (1074-76), nous retrouvons l'emploi de l'imparfait avec la même valeur que celle rencontrée plus haut :

1075 Τὸ δὲ οἱ Κουμᾶνοι κ' οἱ Ρωμαῖοι οὐκ ἐζυγῶνανέ τους,
μὲ τὰς σαγίπτας ἀπὸ μακρὰ τοὺς ἑκατεδοξεύαν,
κι οὕτως τοὺς ἀποκτείνασιν κ' ἐθανατώσανέ τους.

Mais les Coumans et les Grecs ne les *approchaient* pas,
De loin ils les *criblaient* de flèches.
Et ainsi les *tuèrent* et les *achevèrent*,

De la même manière, tout en décrivant une tactique, ils mettent en relief le refus d'un combat loyal de la part des ennemis. Les trois vers qui constituent la résolution doivent être vus comme un tout. Les deux vers où chacun de ces verbes figure en fin d'hémistiche forment un distique où le deuxième vers consiste en un commentaire du premier. Les imparfaits vont être suivis par deux aoristes, qui indiquent la phase terminale du combat. Quant à eux, grâce à la présence de οὕτως et à la reprise du καί. ils prennent toute leur valeur terminative et ont une résonance particulière : les Lombards ne peuvent échapper à leur destin.

Le présent historique n'apparaît qu'en quatre occurrences, dont l'une vient d'être évoquée (1069). A la fin de la première phase, un présent historique se détache des aoristes ; il annonce ceux qui vont immédiatement suivre et qui concernent les Lombards.

τὸ κοῦρσο ἐπεριμάζωξαν, ἀπήρασιν, ὑπαγαίνουν.
Ils rassemblèrent leur butin, passèrent, *s'en vont*.

Nous avons déjà étudié ces présents dans le chapitre sur le présent historique²⁷⁶. Nous avons vu que le présent met en avant les personnages et place le lecteur-auditeur dans leur sphère. Ce présent sonne ici pour lui comme un signal, les pillards se retirent, le piège va-t-il fonctionner ?

Leur départ va en effet provoquer la réaction des Lombards qui vont se mettre à leur poursuite :

1059 Τὸ ἰδεῖ οἱ Λομπάρδοι ὅπου ἦσασι ἐκεῖσε μὲ τὸν ρήγαν,
σπουδαίως ἀπήραν τ' ἄρματα, πηδοῦν, καβαλλικέουον·

²⁷⁶ Voir le chapitre sur le présent historique et les récits guerriers, § 3.4.1.

Ayant vu cela, les Lombards qui étaient là avec le roi,
Prirent rapidement leurs armes, *sautent, enfourchent leurs chevaux.*

Si nous récapitulons l'emploi des temps dans cet épisode, nous pouvons dire que l'aoriste exprime bien sûr la succession des faits et les différentes phases du combat. Nous retrouvons de manière exemplaire les marques syntaxiques qui favorisent son emploi et soulignent la progression du récit : verbes de perception ou de connaissance, ὡς ἔμαθεν 1051, ὡς εἶδασιν 1070, adverbes qui marquent eux aussi des moments décisifs, comme ἐνταῦτα 1066, κί οὕτως 1076.

Les imparfaits à rôle narratif ont dans tout ce récit un emploi remarquable. Remarquons qu'ils concernent tous, sauf dans un cas, les ennemis grecs. Ils se concentrent dans la partie qui concerne précisément le combat entre les Lombards et leurs attaquants, c'est-à-dire les phases 2, 3 des péripéties, le pic de l'action et la résolution. Ils sont là pour décrire une technique de combat inhabituelle pour les Francs, décrite ici pour la première fois et tiennent du commentaire et de l'évaluation : ainsi le Chroniqueur infléchit-il le point de son auditeur-lecteur pour lui faire partager le sien.

Le présent historique, quant à lui, n'est pas employé au plus fort de l'intensité dramatique, son apparition est groupée au moment où le piège est enclenché et semble fonctionner comme un avertissement à l'auditeur-lecteur, qui est mis alors en relation directe avec les personnages concernés.

5.2. Bataille de Pélagonia

La bataille de Pélagonia est le récit d'une défaite. Le Despote d'Épire a demandé au prince Guillaume II de s'allier avec lui contre son frère, sire Théodore, le Sébastocrator²⁷⁷. Leurs troupes se dirigent vers son territoire. Mais le Sébastocrator use de stratagèmes pour effrayer ses ennemis et envoie en secret un émissaire qui réussit à persuader le Despote, le prince et leurs chevaliers de fuir le combat en abandonnant leurs troupes. Le seigneur de Carytaina dissuade le prince de ce projet, mais le Despote s'enfuit et laisse les troupes franques aller seules à un combat qu'elles vont perdre. Après la défaite, Guillaume sera emprisonné à Constantinople et devra céder trois places fortes à l'empereur pour retrouver sa liberté après trois ans de captivité. L'épisode de la bataille de Pélagonia est l'un des plus longs de *La Chronique de Morée*, puisqu'il comporte environ mille vers ; il est signalé par l'intervention du narrateur qui s'adresse directement à son lecteur-auditeur pour indiquer l'ouverture d'un nouvel épisode :

3465 Ἐντούτῳ θέλω ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ πᾶψω καὶ νὰ λέγω
περὶ τοῦ ρῆγα τῆς Φραγκίας, τῆς Ἀθηνοῦ τοῦ δοῦκα,
καὶ θέλω νὰ σέ ἀφηγηθῶ καὶ νὰ σέ καταλέξω
τὸ πῶς ὁ πρίγκιπας Μορέως, ἐκεῖνος ὁ Γυλιάμος,
ἐπίαστη στήν Πελαγονίαν ἐκεῖνος κί ὁ λαός του.

3465 Là je vais cesser maintenant de parler
Du roi de France, du duc d'Athènes,
Et vais te conter et te narrer
Comment le prince de Morée, Guillaume,
Fut fait prisonnier à Pélagonia, lui et ses gens.

²⁷⁷ Le Sébastocrator est le deuxième personnage de l'empire, après l'empereur.

Nous nous intéresserons essentiellement au récit de la bataille lui-même, à partir de la défection du Sébastocrator. Il est construit d'une manière assez particulière. Il s'articule autour de trois moments forts et de trois personnages, d'un côté le prince Guillaume et le fameux seigneur de Carytaina, capable des plus grandes bravoures, le Sébastocrator de l'autre, personnalité ambiguë qui peut passer de la pire des fourberies à la plus grande des miséricordes pour ses ennemis.

Examinons d'abord la structure narrative du passage concerné. Le tout début de la bataille, dans un assaut où l'on voit le seigneur de Carytaina aux prises avec les Allemands et les Francs dominer le combat, constitue la première phase du combat. Mais le Sébastocrator ordonne aux Hongrois de ne pas tenir compte des Allemands, alliés des Grecs, et de tirer sur la mêlée. Il y a alors retournement de situation. Les chevaux sont abattus et le seigneur de Carytaina tombe à terre et n'a la vie sauve que grâce au Sébastocrator. La troisième phase du combat est centrée sur le personnage de Guillaume. Venu au secours de son ami et homme-lige qu'il voit en danger, il est obligé de rendre les armes face à la multitude des troupes ennemies. Le récit n'est pas linéaire et ne correspond pas à un schéma séquentiel classique, puisqu'on peut considérer qu'il comporte deux pics d'action, l'un au moment où les Francs semblent l'emporter, l'autre où les Hongrois interviennent. Il y a aussi deux résolutions, celle qui concerne le seigneur de Carytaina, tombé de cheval et sauvé de la mort par le Sébastocrator lui-même, l'autre qui voit la reddition du prince Guillaume et de ses troupes submergées par la multitude ennemie.

L'épisode s'ouvre par l'intervention habituelle du narrateur. Le sommaire (3614-3617 : 4 vers, 3 PE, 3 AO), dans laquelle se situe sa troisième et dernière intervention dans l'épisode, annonce d'une part un changement de personnages grâce à l'adverbe ἐντούτῳ et à la particule γάρ ; le Chroniqueur, qui vient d'exposer la situation, telle qu'elle était chez les Grecs, s'intéresse maintenant au Despote d'Épire et au prince Guillaume, prêts à mener la guerre contre le Sébastocrator, Théodore Doucas, et il s'adresse à son public par trois présents d'énonciation, ἀφίνω, κὶ ἀφηγοῦμαι, καὶ στρέφομαι : ἐντούτῳ ἀφίνω γὰρ ἐδῶ τὰ λέγω κὶ ἀφηγοῦμαι καὶ στρέφομαι νὰ σὰς εἰπῶ διὰ ἐκεῖνον τὸν Δεσπότην καὶ διὰ τὸν πρίγκιπα Μορέως (3614-16), *lors je laisse là ce que je dis et raconte, et reviens à vous parler de ce fameux Despote et du prince de Morée*. Un τὸ πῶς suivi de deux aoristes va nous introduire dans le fait des événements et fait le résumé de ce qui va être raconté: τὸ πῶς ἐποίησαν κ' ἔπραξαν στήν μάχην ὅπου ἀρχάσαν, *comment ils firent et menèrent la guerre qu'ils avaient commencée*.

Après un long passage d'environ trois cents vers où l'on voit l'avancée des troupes franques et du Despote, puis les manœuvres du Sébastocrator, qui provoquent la désertion du Despote et de ses troupes, nous arrivons au récit même de la bataille, qui commence par la présentation des deux belligérants : c'est l'orientation (3947-3962 : 16 vers, 15 AO, 4 IMP, 1 PE, 2 PH). Chaque protagoniste est introduit dans le récit grâce à un des marqueurs temporels que nous connaissons bien. Voici d'abord le Sébastocrator qui vient d'apprendre que son stratagème a bien fonctionné et que le Despote a abandonné son allié : τὸ ἀκούσει{τὸ} ὁ σεβαστοκράτορας, ἐχάρηκεν μεγάλως (3947), *à cette nouvelle, le Sébastocrator se réjouit grandement*.

Le Chroniqueur nous présente ensuite celui qui va subir cet assaut avec ses seules troupes : Κὶ ἀφῶ εἶδεν ὁ πρίγκιπας ὅτι ἔφυγε ὁ Δεσπότης (3952) ..., *Et quand le prince vit que le Despote était parti...*

Nous en arrivons ensuite au déroulement de la bataille elle-même, c'est-à-dire aux péripéties. Quatre vers exposent les préparatifs (4014-4017 : 4 vers, 5 AO, 3 IMP), introduits par une formule :

Ὡς τὸ εἶπεν γὰρ ὁ πρίγκιπας οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν·
Ainsi *dit* le prince, ainsi *fut fait* :

Suit la première phase du combat (4018-4027 : 15 vers, 11 AO, 10 IMP, 1 PH) annoncée par un infinitif substantivé, τὸ ἰδεῖ τους, *quand il les vit*, et par un γάρ qui permet au narrateur d'introduire un nouveau personnage, ὁ ἐξάκουστος ὁ ἀφέντης τῆς Καρυταίνου (4018), le seigneur de Carytaina dont les prouesses guerrières dominant le passage. Le pic d'action de cette phase (4028-4032) décrit des Francs emportant le combat.

Mais nous allons assister à un retournement de situation qui va être signalé par le marqueur temporel κὶ ὡς εἶδε ὁ σεβαστοκράτορας (4033) marquant un changement radical : constatant la supériorité des Francs, le Sébastocrator va choisir une autre tactique. C'est la deuxième phase du combat (4033-4039 : 7 vers, 6 AO, 2 IMP, 1 PH) : le Sébastocrator choisit de sacrifier ses alliés, les Allemands, et ordonne aux Hongrois de tirer indistinctement sur les Allemands et les Francs. Nous trouvons alors le deuxième pic de tension dramatique (4051-4059 : 9 vers, 7 AO, 2 IMP, 1 PE) dont le premier vers (4051), avec le caractère formulaire des deux aoristes construits en parallèle, ὡς ὠρίστησαν, οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν, rappelle le vers 4014 qui annonçait l'offensive des Francs. L'intervention du narrateur à ce moment du récit : 4055 Τί νὰ σὰς λέγω, *à quoi bon vous raconter?* en renforce la dramatisation. Les Francs et les Allemands tombent sous les traits des Hongrois et le seigneur de Carytaina qui a fait une chute de cheval est en grand danger. Le moment qui constitue la première résolution arrive (4060-4073 : 13 vers, 12 AO, 1 PH) : le Sébastocrator reconnaît Geoffroy de Brienne et le sauve de la mort.

La dernière phase de combat (4073-4080 : 8 vers, 6 AO, 2 IMP, 1 PE) est centrée, quant à elle, sur le personnage du prince Guillaume, introduit dans le récit par le marqueur habituel ὡς εἶδεν γὰρ. Il vient à la rescousse de son homme-lige :

Ὡς εἶδεν γὰρ ὁ πρίγκιπας τὴν πονηρίαν ποῦ ἐποίκειν,
ἐτότε ὁ σεβαστοκράτορας εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς μάχης,

Quand le prince *vit* la vilénie *qu'avait commise*
Le Sébastocrator au début du combat,

Mais face à la supériorité en nombre des Grecs, Guillaume va devoir lui aussi se rendre : c'est le dénouement de la bataille et la deuxième résolution de l'épisode (4081-4086 : 6 vers, 4 AO, 3 IMP).

A la fin de l'épisode qui constitue la conclusion (4087-4093 : 7 vers, 13 AO), le narrateur fait scrupuleusement le point sur ce qu'il advient des vaincus.

Voyons maintenant comment se distribuent les temps dans ce récit de bataille. Un tableau va nous permettre d'en faire la récapitulation avant que nous passions à leur analyse.

Bataille	Temps	Sommaire	Orientation	Péripéties	Pics de l'action	Fins des combats	Conclusion	Total
		4 vers	16 vers	16 vers	14 vers	19 vers	7 vers	76 vers

Pelagonia 90 vers	AO.	3	15	36	9	13	13	89
	IMP	0	4	17	9	3	0	33
	P E	3	0	1	0	1	0	5
	P H	0	2	2	0	1	0	5
	P G	0	0	0	0	0	0	0

Sur un récit d'environ 80 vers, nous trouvons cette fois une nette prépondérance de l'aoriste avec 89 occurrences. L'imparfait est cependant en nombre assez important avec 33 emplois, le présent historique est peu employé, puisqu'on ne le voit apparaître que 5 fois essentiellement pour des verbes de décision ou de parole; le présent d'énonciation, qui signale l'intervention du narrateur, apparaît 5 fois.

Nous avons déjà signalé le rôle charnière de l'aoriste dans la structure narrative de l'épisode. Par ailleurs son emploi prédomine dans l'orientation, dans les premières phases de combat qui concernent le seigneur de Carytaina, puis le prince Guillaume, dans la première résolution où l'intervention du Sébastocrator sauve de la mort Geoffroy de Brienne et son emploi est unique dans la conclusion.

Dans l'orientation, l'aoriste permet de présenter les adversaires en contraste, le premier dans sa force, le deuxième dans toute sa faiblesse. Une série d'aoristes de verbes de mouvement exprimant une succession, accompagnés chacun d'un marqueur temporel montre la progression déterminée des troupes grecques se préparant au combat :

3950 *εὐθέως τ' ἀλλάγια του ὠρθωσεν, ἐκίνησαν ἐνταῦτα,
δλόρθα στην Πελαγονίαν ὠρμήσαν νὰ ὑπαγαίνουν.
Σάββατο ἡμέραν ἐκίνησαν, τὸν πρίγκιπα ἐπλησιάσαν,
Τὴν κυριακὴν γὰρ τὸ πρῶτ' ὠρμήσαν πολεμήσει.*

3950 *Aussitôt il forma ses bataillons, lors se mirent en mouvement,
S'élancèrent et marchèrent tout droit vers Pélogonia,
Le samedi ils partirent, se rapprochèrent du prince.
Le dimanche matin, ils s'élancèrent pour le combat.*

La construction en asyndète renforce l'effet de succession et le rythme de la progression : l'ennemi est redoutable. Il faut noter l'utilisation du présent ὑπαγαίνουν qui est un subjonctif, mais sonne en fin de vers comme un présent historique, théâtralisant la marche de ces troupes au sens où elles semblent animées d'une vie autonome.

Le Chroniqueur présente ensuite celui qui va affronter seul ce puissant ennemi. S'ensuit également une série d'aoristes dépendant de la conjonction ἀφῶ, reliés tous par un καί qui ponctue et souligne l'infériorité du prince face au Sébastocrator :

3955 *κ' ἐγνώρισε εἰς πληροφορίαν τὸ ἔργον τὸ τοῦ ἐποίκειν,
κ' ἐμεινεν στην Πελαγονίαν οὕτως ἀπεργωμένος,
μόνον μὲ τὰ φουσσάτα του ὅπου εἶχε ἐκ τὸν Μορέαν
κ' ἐξευρεν ὅτι ἔρχετον τοῦ βασιλέως ὁ στόλος
μὲ τὸν σεβαστοκράτορα διὰ νὰ τὸν πολεμήσουν,*

*Et qu'il fut informé de l'acte qu'il avait commis contre lui,
Et qu'il se retrouva à Pélogonia ainsi isolé,
Avec les seules troupes qu'il avait de Morée*

Et qu'il *apprit* que l'armée de l'empereur *venait*
Avec le Sébastocrator à sa tête pour le combattre,

L'accumulation des verbes de cognition employés à l'aoriste, ponctuée par *καί* qui reprend chaque verbe, montre la prise de conscience du prince de la gravité du moment. L'imparfait *ἔρχετο* prépare à la situation périlleuse qu'il va devoir affronter : il devra confronter ses seules forces à l'impressionnante armée ennemie.

Au début du combat, la prépondérance de l'aoriste nous plonge dans l'événementiel et l'action. Quatre vers exposent les préparatifs, puis l'on assiste aux prouesses guerrières du seigneur de Carytaina :

τὸ ἰδεῖ τους γὰρ ὁ ἐξάκουστος ὁ ἀφέντης {τῆς} Καρυταίνου
ὀλόρθα εἰς αὐτοὺς ὤρμησεν, ἔσκυψαν τὰ κοντάρια.
4020 Τὸν πρῶτον ὅπου ἀπάντησεν κ' ἐδώκεν κονταρέαν
ἦτον ἐκεῖνος ποῦ ἔλεγαν δοῦκα ντὲ Καρεντάνα·
στοὺς στήθος τὸν ἐβάρεσεν ἀπάνω εἰς τὸ σκουτάριν,
μὲ τὸ φαρίν τὸν ἔριξεν εἰς γῆν ἀποθαμένον·
ἀπαύτου ἔδειρε ἄλλους δύο ὅπου ἦσαν συγγενεῖς του.
4025 Τὸ κοντάρι ὅπου ἐβάσταζεν ἐκόπη εἰς τρία κομμάτια·
κ' εὐθέως ἐγρήγορα ἔβαλεν τὸ χέριν στὸ σπαθί του
καὶ ἄρξετο νὰ πολεμῇ μετὰ τοὺς Ἀλλαμάνους·

Quand il les vit donc le fameux seigneur de Carytaina
S'élança tout droit sur eux, les lances *s'abaissèrent*.
Le premier qu'il *rencontra* et qu'il *frappa* de sa lance
Fut celui qu'on *appelait* le duc de Carinthie ;
Il le *frappa* à la poitrine au-dessus du bouclier,
Il le *jeta* à terre mort avec son cheval
Puis il en *frappa* deux autres qui *étaient* de sa famille.
La lance qu'il *tenait se coupa* en trois morceaux
Et aussitôt vite il *prit* son épée à la main
Et se *mit* à combattre les Allemands ;

Le marqueur temporel bien connu τὸ ἰδεῖ indique le moment précis de l'intervention du glorieux guerrier. Toute une série d'aoristes nous plonge avec une certaine emphase dans la réalité du combat dont la progression est soulignée par des indicateurs temporels, τὸν πρῶτον, *le premier*, ἀπαύτου, *puis*, κ' εὐθέως, *et aussitôt*. Seuls quelques imparfaits de verbes statifs interrompent la succession des actions et ménagent une pause dans le rythme du combat. Ces actes de bravoure vont donner courage et assurance aux autres soldats francs.

Nous retrouvons cette prépondérance de l'aoriste dans la phase du combat où Guillaume vient à la rescousse de son homme-lige, mais avec un emploi différent :

Ὡς εἶδεν γὰρ ὁ πρίγκιπας τὴν πονηρίαν ποῦ ἐποίκε,
ἐτότε ὁ σεβαστοκράτορας εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς μάχης,
4075 ὅταν ἐσμίξασιν ὁμοῦ ὁ ἀφέντης {τῆς} Καρυταίνου
κ' οἱ Ἀλλαμάνοι, σὲ λαλῶ, κ' ἐσφάζονται ἀλλήλως
τὸ πῶς τοὺς Οὐγγρούς ἔβαλεν, ὁμοίως καὶ τοὺς Κουμάνους,
κ' εἰς αὐτοὺς ἐδοξεύασιν νὰ σφάζουν τ' ἄλογά τους,
ἀπῆρε ἀλλάγιν μετ' αὐτὸν κ' ἐδιάβη ἐκεῖσε εἰς αὐτὸν
4080 νὰ τοῦ βοηθήσῃ, ἂν ἠμπορῇ νὰ μὴ τὸν ἀποδείρουν.

Quand le prince *vit* la vilénie *qu'avait commise*
Le Sébastocrator au début du combat,
Lorsque *s'étaient rejoints* le seigneur de Carytaina
Et les Allemands, te dis-je, et qu'ils *s'entretuaient*

Et comment il avait envoyé les Hongrois, ainsi que les Coumans,
 A les *cribler* de flèches pour abattre leurs chevaux,
 Il prit un bataillon avec lui et *alla* là-bas
 Lui porter secours, pour l'empêcher, s'il pouvait, d'être frappé.

Le marqueur temporel ὡς εἶδεν permet au narrateur de changer de personnage (nous retrouvons ici la particule γάρ qui indique généralement ce changement) et de procéder à une analepse : nous revenons à la première phase du combat. Ce retour en arrière est rendu possible par l'emploi d'aoristes à valeur terminative dépendant plus ou moins directement de εἶδεν, qui créent un effet d'antériorité, tels que ἐποίηκε, *il avait commis*, ἐσμίξασιν, *s'étaient rejoints*, ἔβαλεν, *avait envoyé*. Deux imparfaits décrivent les actions en cours, ἐσφάζονταν ἀλλήλως, *ils s'entretuaient*, ἐδοξεύασιν, *ils les criblaient de flèches*, qui vont entraîner l'intervention de Guillaume, ἀπῆρε ἀλλάγιν μετ' αὐτὸν, *il prit un bataillon avec lui*, κ' ἐδιάβη ἐκεῖσε εἰς αὐτὸν, *et alla là-bas vers lui*. Ici n'apparaît aucun présent historique, nous assistons au seul déroulement des faits dont le narrateur qui se manifeste encore une fois, σὲ λαλῶ (4076), authentifie l'existence.

L'emploi de l'aoriste prédomine encore dans les deux passages représentant une résolution des combats. C'est d'abord la chute, puis la reddition du fameux seigneur de Carytaina, première résolution du combat où nous sommes plongés dans l'action. Seuls apparaissent des aoristes, les événements parlent d'eux-mêmes.

“Ολους τοὺς ἵππους καὶ φαρία τῶν Φράγκων κὶ Ἀλλαμάνων
 ὅλα τὰ ἐκατασφάξασιν κ' οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν.
 Ἐπεσε γὰρ κὶ ὁ θαυμαστός, τὸ φούμος τῶν στρατιώτων,
 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὁμοῦ μὲ τὸ φαρίν του.

Tous les chevaux et toutes les montures des Francs et des Allemands
 Tous, ils les *abattirent* et les cavaliers *tombèrent*.
 Tomba aussi avec son cheval, la fierté des soldats,
 L'admirable seigneur de Carytaina.

Dans le dénouement de la bataille, qui constitue la deuxième résolution de l'épisode, nous retrouvons encore la prépondérance de l'aoriste avec un compte-rendu objectif des combats. L'événement prime, avec l'enchaînement inéluctable des faits.

4085 Τὸ δὲ τὸ πλῆθος τῶν Ρωμαίων καὶ τὸ σαγιπτολάσι
 ἐσφάξασιν τὰ ἄλογα κ' οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν·
 κὶ ἀφότου εὐρέθησαν περὶ μέσα εἰς τὰ φουσσάτα,
 τὸ τί ποιήσει οὐκ εἶχασιν, ἠθέλαν κὶ οὐκ ἠθέλαν.
 Μὴ προῦ ἀποθάνουν ἄδικον θάνατον εἰς τὸν κόσμον,
 ὅλοι ἐπαραδόθησαν κὶ ὁ πρίγκιπας ἀτός του.

La multitude des Grecs et la pluie de flèches
 Abattirent les chevaux et les cavaliers *tombèrent* ;
 Et quand ils se *trouvèrent* à pied au milieu des troupes,
 Ils ne *savaient* que faire, ils *voulaient et ne voulaient pas*.
 Pour ne pas mourir d'une mort injuste
 Tous se *rendirent* et le prince aussi.

L'emploi des imparfaits au centre du passage correspond à une évaluation interne, qui rend compte de l'état mental dans lequel se trouvent les futurs vaincus. Il faut noter l'absence de présent historique dans cette fin d'épisode où le récit de la défaite est distancié.

Dans la conclusion, le narrateur fait scrupuleusement le point sur ce qu'il advient des vaincus : le bilan des pertes est fait minutieusement et seul l'aoriste en rend compte. Grâce à l'emploi de ce temps qui note les faits purement et simplement, le narrateur fait un constat détaillé des conséquences de la défaite : toute la chevalerie a été décimée ou faite prisonnière, seuls quelques simples soldats ont réussi à s'échapper.

4090 Οὐδὲν ἐγλύτωσαν τινές, μόνη ἡ φτωχολογία·
 ὅσοι ἠμπορέσαν κ' ἐφυγαν κ' ἦλθαν ἐκ τὴν Βλαχίαν,
 οἱ μὲν ἐγλύτωσαν περὶ οἱ κ' ἦλθαν εἰς τὸν Μορέαν,
 ἄλλους τινὲς ἐπιάσασιν οἱ Βλάχοι στὴν Βλαχίαν,
 τοὺς ἄλλους πάλε ἐσκότωσαν κ' ἐρρουχολόγησάν τοὺς.

Personne *n'en réchappa*, seulement la piétaille.
 Ceux qui *purent s'enfuir* et *partirent* par la Valaquie,
 Les uns *s'échappèrent* à pied et *gagnèrent* la Morée,
 D'autres *furent pris* par les Valaques en Valaquie,
 Les autres *furent tués* et *dépouillés*.

En ce qui concerne l'imparfait, nous n'en évoquerons que les emplois qui nous ont semblé remarquables. Le premier cas que nous envisageons est celui, inhabituel, d'un verbe de parole à l'imparfait associé à un aoriste, ouvrant un discours rapporté directement. Il s'agit de la harangue de Guillaume à ses troupes :

καὶ ᾄρξετον νὰ τοὺς λαλῆ καὶ νὰ τοὺς συντυχαίνῃ,
 γλυκία τοὺς ἐνουθέτευεν κ' ἐπαρηγόρησέ τοὺς·

Et il *se mit* à leur parler et à s'entretenir avec eux,
 Il les *conseillait* avec douceur et les *consola* : ...

Les deux verbes ἐνουθέτευεν κ' ἐπαρηγόρησε introduisent les paroles qui vont suivre et qui s'adressent à des hommes qui vont se battre. Mais ils annoncent aussi le contenu des paroles, car ce ne sont pas de simples verbes de parole, ils sont aussi sémantiquement chargés de subjectif, puisque l'un signifie *conseiller* et l'autre *consoler*. L'adverbe qualitatif γλυκία qui commence le vers nous entraîne déjà dans le subjectif, l'imparfait ἐνουθέτευεν souligne les efforts de persuasion que va déployer Guillaume et dont l'aoriste ἐπαρηγόρησε marque la conclusion. Ses propos ont pour objet de rassurer ses troupes et de leur donner confiance.

L'emploi de l'imparfait est aussi à relever au pic de l'action de la première phase, qui voit la domination des Francs (4029-4032). Ce temps prédomine dans ce passage qui compte 6 imparfaits pour 1 aoriste et 1 présent historique :

4030 ὅσοι τοῦ ἐρχόντησαν ὀμπρὸς διὰ νὰ τὸν πολεμήσουν,
 ὅλους τοὺς ἐκατέκοφτεν ὡς χόρτον εἰς λιβάδι.
 Κι ὡς ἔβλεπαν οἱ ἕτεροι ὅπου ἦσαν μετ' ἐκείνου,
 [ὅλοι ἀντρειομένα ἐβάλλθησαν καὶ συντροφίαν τοῦ κάμνον],
 τοὺς Ἀλλαμάνους ἔσφαζαν κ' ἐθανατώνανέ τοὺς.

4030 Ceux qui *venaient* à lui pour le combattre
 Tous il les *fauchait* comme l'herbe dans le pré.
 Et quand les autres qui étaient avec lui le *virent*,
 Tous *vinrent* vaillamment à ses côtés et le *soutiennent*,
 Ils *massacraient* les Allemands et les *tuaient*.

De par leur propriété de continuité, ils créent un climat particulier, et donnent l'impression d'un temps suspendu : rien ne semble pouvoir arrêter cette fougue guerrière. Revenons dans le détail de ces imparfaits qui prennent des nuances aspectuelles différentes. Les prédicats ἐρχόντησαν, ἐκατέκοφτεν ont une valeur itérative, l'emploi de l'imparfait ἔβλεπαν après ὡς, quant à lui, surprend ; il tient du commentaire, explique la réaction des compagnons du chevalier et prend une valeur de causalité. Les derniers, ἔσφαζαν κ' ἐθανατώναν, mettent en valeur les prouesses guerrières des Francs.

Nous retrouvons le même emploi de l'imparfait au deuxième pic de tension dramatique, mais dans un contexte où prédomine l'aoriste :

Κ' οἱ Οὐγγροὶ, ὡς ὠρίστησαν(α), οὕτως καὶ τὸ ἐποιῆσαν·
 ἀρχάσαν κ' ἐδόξεύασιν τοὺς Φράγκους κ' Ἀλλαμάνους·
 κ' ἀπὸ τὴν ἄλλην γὰρ μερέαν ἦλθασι κ' οἱ Κοιμάνοι
 κ' ἐδόξευαν ἀμφότεροι τὸ γένος γὰρ τῶν Φράγκων.
 4055 Τί νὰ σὰς λέγω τὰ πολλὰ καὶ πῶς νὰ τὰ διαλύσω ;

Et les Hongrois, ainsi que l'ordre fut donné, ainsi firent-ils :
 Ils se mirent à cribler de flèches les Francs et les Allemands ;
 Et de l'autre côté arrivèrent les Coumans
 Et les deux de lancer des flèches sur l'armée des Francs.
 4055 A quoi bon vous raconter les choses par le menu et comment les expliquer ?

Deux imparfaits ἐδόξευαν, ἐδόξεύασιν apparaissent à ce moment du combat, où les Francs vont perdre l'avantage. Nous les avons déjà trouvés dans le récit de la mort de Boniface : l'arc représente l'arme traîtresse par excellence, celle contre laquelle on ne peut rien et qui vient à bout des Francs. Le premier imparfait est introduit cette fois encore par un verbe à l'aoriste, ἀρχάσαν, qui ouvre une nouvelle situation, le deuxième la réitère : le combat prend un tour néfaste pour nos valeureux Francs.

Sauf dans le cas de ὑπαγαίνουν (3949), subjonctif présent que nous avons traité comme un PH dans notre commentaire sur la première série d'aoristes de l'orientation, le présent historique concerne surtout des verbes de parole ou de décision et apparaît de manière isolée : c'est le prince Guillaume qui réunit ses troupes pour les haranguer, c'est le Sébastocrator qui donne un ordre à ses soldats hongrois ou qui s'adresse à son ennemi à terre :

Le prince convoque le meilleur de ses troupes pour les préparer à un affrontement pour le moins inégal (3958-3959) :

ὡς φρόνιμος κ' εὐγενικὸς ὅπου ἦτον καὶ στρατιώτης,
 κράζει τοὺς κεφαλᾶδες του, τοὺς πρώτους τοῦ φουσσάτου...

Tout sage et noble soldat qu'il était,
 Il convoque ses chefs, les premiers de son armée...

Nous trouvons ici le deuxième présent historique du passage, sous la forme du verbe κράζω, dont nous avons vu la propension à être employé au présent historique. Les adjectifs qualitatifs φρόνιμος κ' εὐγενικὸς entraînent déjà l'auditeur-lecteur dans la sphère subjective du sujet, le prince Guillaume, qui va devoir convaincre ses hommes d'aller au combat. Le présent historique κράζει rend compte de ce changement de plan et du caractère empathique qu'aura le discours du chef de guerre qui doit trouver les mots justes avant l'affrontement. .

Le présent historique apparaît encore dans la deuxième phase du combat avec un verbe de décision. Le Sébastocrator choisit une autre tactique et ordonne à ses soldats hongrois de tirer sur les Francs et les Allemands confondus, alors que ces derniers se battent pour lui (4036-4039).

ὀρίζει τους νὰ σύρνουσιν ὅλοι μὲ τὰς σαγίτας
 στὸ ἀλλάγι κέينو ποῦ ἔσμιξε μετὰ τοὺς Ἀλλαμάνους,
 καὶ εἶπεν τοὺς ἀπόκοτα· [-Μὴ παρατηρηθῆτε
 τοὺς Ἀλλαμάνους τίποτε διατὶ εἶναι ἐδικοί μας·...]

Il leur *ordonne* de lancer tous leurs flèches
 Sur le bataillon mêlé aux Allemands,
 Et leur *dit* résolument : [- Ne prêtez attention
 En rien aux Allemands qui sont des nôtres ;...]

Deux discours sont rapportés : l'un l'est indirectement, introduit par le présent historique *ὀρίζει νά*, *il ordonne de*, qui nous fait passer du côté du sujet en nous faisant adopter son point de vue. La proposition introduite par *νά* précise le contenu de l'ordre. Mais c'est un verbe de parole à l'aoriste qui introduit les paroles du Sébastocrator, *καὶ εἶπεν τοὺς ἀπόκοτα*, *et leur dit résolument* : l'ordre est donné sans aucune tergiversation. Les Allemands vont être sacrifiés.

Un autre présent historique concerne encore le personnage du Sébastocrator qui, au contraire du cas précédent, va sauver une vie.

4060-4065

Nous sommes au moment décisif de la bataille de Pélagonia où la situation tourne à l'avantage de l'empereur et où le seigneur de Carytaina va être fait prisonnier.

4060 Κ' ἐτότε ὁ σεβαστοκράτορας εἶδεν κ' ἐγνώρισέν του,
 στριγγὴν φωνίτσαν ἔσυρεν, ἔδραμε ἐκεῖσε εἰς αὐτον,
 μὴ σύρη εἰς αὐτον πλείον κανεῖς ἀπάνω εἰς τὸ κορμί του.
Καὶ λέγει του· —Μισὶρ Ντζεφρέ, ἀφέντη Καρυταῖνου,
 μὴ προῦ σὲ σφάξουν, ἀδελφέ, ἴσ' ἐμέναν παραδόσου·
 4065 ἀπάνω εἰς τὴν ψυχίτσα μου δόλον οὐ μὴ νὰ ἔχῃς.

4060 Et alors le Sébastocrator le vit et le reconnut,
 Il poussa un grand cri, accourut là vers lui,
 De peur que quelqu'un ne porte davantage atteinte à sa personne.
 Et il lui dit : — Sire Geoffroy, seigneur de Carytaina,
 Avant qu'on ne te tue, mon frère, rends-toi à moi ;
 4065 Sur mon âme, tu n'as pas à craindre de ruse.

La situation interlocutoire est ici aussi mise en place par des aoristes, dont le dernier est un verbe de mouvement, *εἶδεν κ' ἐγνώρισέν του, ἔσυρεν, ἔδραμε, le vit et le reconnut, il s'écria, accourut*. Le Sébastocrator s'adresse au seigneur de Carytaina. Le moment est bien sûr dramatique, car le chevalier est tombé à terre et risque la mort. Mais le présent *λέγει* semble être le plus à même à mettre en relief la parole qui va le sauver et à montrer une relation d'empathie qui s'exprime à travers un lexique traduisant de l'affectif : *στριγγὴν φωνίτσαν ἔσυρεν, ἔδραμε ἐκεῖσε εἰς αὐτον, il poussa un grand cri, accourut là vers lui* ; la réaction inattendue du Sébastocrator face à un ennemi en position de faiblesse souligne l'importance qu'il donne à ce vaincu dont il veut sauver la vie.

Un dernier présent historique, différent des précédents, mérite d'être examiné : nous l'avons rencontré au premier pic de l'action.

ὅλοι ἀντρειομένα ἐβάλησαν καὶ συντροφίαν τοῦ κάμνου,

Tous *vinrent* vaillamment à ses côtés et le *soutiennent*,

Ce présent historique, unique dans le passage, est mis en relief par sa place en fin de vers : συντροφίαν τοῦ κάμνου, *ils le soutiennent*. Il vient après un aoriste correspondant au retournement de situation, ἐβάλθησαν, *ils se mirent à ses côtés* : la vaillance du seigneur de Carytaina a été déterminante et a fait basculer la situation. Le présent place l'auditeur-lecteur à côté de ces combattants et il vit le combat en même temps qu'eux.

En conclusion de l'analyse de ce récit de bataille où l'aoriste, nettement prépondérant, assure l'enchaînement des faits, il faut noter la rareté de l'emploi du présent historique, puisqu'on ne le trouve que 5 fois dans 80 vers. Ils correspondent chaque fois à un éclairage particulier donné à un personnage : ce sont les troupes ennemies qui se mettent en marche, c'est le prince Guillaume qui réunit ses gens avant une bataille qu'il sait difficile, c'est le Sébastocrator qui prend la décision terrible de sacrifier ses propres alliés ou au contraire qui sauve la vie du seigneur de Carytaina, ce sont les compagnons de ce dernier qui se mettent à ses côtés. L'imparfait, employé beaucoup plus fréquemment quant à lui, apparaît massivement dans la phase du combat où les Francs dominent. Il change le rythme du récit au moment le plus intense du combat et met en valeur le personnage du guerrier, qui prend une dimension héroïque. Prenons-en pour exemple le vers suivant : 4029 ὄλους τοὺς ἐκατέκοφτεν ὡς χόρτον εἰς λιβάδι, *tous il les fauchait comme l'herbe dans les prés*. Mais lorsque le combat tourne en la défaveur des Francs, il faut remarquer l'emploi quasi absolu de l'aoriste, en particulier dans les deux résolutions et la conclusion. Est-ce parce que nous avons le récit d'une défaite ? L'analyse du récit de bataille suivant qui est celui d'une victoire nous donnera des éléments de réponse.

5.3. Bataille de Prinitsa

La bataille de Prinitsa se déroule très peu de temps après le retour du prince Guillaume de son emprisonnement. Sur de fausses informations, l'empereur a cru qu'il avait repris la guerre, malgré les promesses de paix. Il envoie en Morée un cousin, Macrynos, et son frère, le Grand Domestique pour soulever les populations contre les Francs. Guillaume part à la recherche d'alliances et laisse la charge de la Morée à son bailli, Jean de Catavas. Celui-ci, apprenant la venue des troupes impériales, va choisir d'affronter l'ennemi dans la plaine de Prinitsa et il en viendra à bout avec seulement trois cent douze hommes. Des parallèles sont immédiatement à faire avec le récit précédent, puisque, dans les deux cas, c'est un petit nombre de Francs qui s'oppose à de nombreuses troupes grecques. Mais la différence, énorme, tient en ce que nous aurons cette fois, malgré l'inégalité du nombre, une victoire des Francs. David aura triomphé de Goliath. Une autre différence réside dans la manière qu'a le Chroniqueur d'appréhender les protagonistes, l'ennemi grec d'une part, le héros franc d'autre part. Dans le récit précédent, le Sébastocrator est présenté comme un personnage ambivalent, capable de machiavélisme pour gagner la bataille, puisqu'il sacrifie ses alliés allemands, mais aussi susceptible de miséricorde, lorsqu'il sauve de la mort le seigneur de Carytaina. Comme nous le verrons au cours de l'épisode, le Grand Domestique apparaît au contraire comme un homme suffisant, incompétent et lâche, sûr de sa supériorité numérique, incapable de penser qu'une poignée de Francs peuvent vaincre grâce à leur simple courage, et préférant fuir

plutôt que de prendre les armes. Du côté franc, Jean de Catavas, dont il est fait un portrait (4690-4694) est présenté comme un guerrier aguerrri, mais affligé de rhumatismes qui l'empêchent de tenir une épée. Malgré cette difficulté majeure qui s'ajoute à une infériorité numérique notable de ses troupes, jamais il ne doutera de la victoire, comme le montre le vers 4714 : τίποτε οὐδὲν ἐδείλιασεν διὰ τὸ πολὺ φουσσᾶτο, *ne prit peur en rien du nombre des troupes*, et ses sentiments sont à l'opposé de ceux que le prince Guillaume laisse paraître dans son discours avant la bataille de Pélagonia où il parle de deuil (3964 γινώσκει ὁ Θεὸς κ' ἡ δόξα του τὸ πῶς εἶμαι θλιμμένος) et de trahison (3974 οὕτως μᾶς ἐπαράδωκεν αὐτός, c'est-à-dire le Despote).

Nous verrons si cette opposition majeure, victoire versus défaite, entraîne des choix temporels différents dans la progression du récit.

Passons à une analyse plus précise de la structure narrative et commençons par l'adresse du narrateur par laquelle il annonce à son public un nouvel épisode et qui constitue le sommaire (4678-4683 : 6 vers, 4 PE, 2 AO).

Ἐντούτῳ γὰρ ἀφίνω ἐδῶ τὰ λέγω κὶ ἀφηγοῦμαι
 4680 διὰ τὸν Μέγαν Δεμέστικον καὶ τὰ φουσσᾶτα ὅπου εἶχεν,
 καὶ θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ καὶ νὰ σὲ καταλέξω
 τὸν πόλεμον ποῦ ἐγίνετον ἐτότε εἰς τὴν Πρινίτσαν.
 Τριακόσιοι Φράγκοι ἐκέρδισαν ἐκεῖνα τὰ φουσσᾶτα,
 ὅπως τὸ μέλλω ἀφηγηθῆ ἔμπρὸς εἰς τὸ βιβλίον μου.

Maintenant je *laisse* là ce que *je dis et raconte*
 Sur le Grand Domestique et les troupes qu'*il avait*,
 4680 Et *je vais* te narrer et te conter
 La bataille qui lors *eut lieu* à Prinitsa.
 Trois cents Francs *vainquirent* ces troupes-là,
 Comme *j'ai l'intention de te le raconter* ensuite dans mon livre.

Il faut noter ici, comme dans les autres épisodes, le présent d'énonciation, la première personne de l'énonciateur, la deuxième personne du destinataire utilisés par le conteur qui s'adresse ici et maintenant à son auditoire pour signaler un changement annoncé par l'adverbe ἐντούτῳ et la particule γὰρ. Les aoristes ἐγίνετον, *eut lieu*, ἐκέρδισαν, *vainquirent*, vont entraîner l'auditeur-lecteur dans le récit des événements passés et résumant l'essentiel : il s'agit d'une victoire des Francs, et d'une victoire glorieuse ; l'auditeur-lecteur est mis au fait de l'histoire de Prinitsa.

Après une présentation du bailli Jean de Catavas, héros de cet épisode, l'action proprement dite, signalée par le marqueur temporel κὶ ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν, commence au vers 4695 lorsqu'on apprend l'arrivée des troupes du Grand Domestique. C'est l'orientation (4695-474716 : 22 vers, 18 AO, 6 IMP, 3 PH, 1 PG) où sont présentées les forces antagonistes, une poignée de Francs contre la puissante armée grecque ; puis sont décrits les préparatifs de l'attaque surprise menée par Jean de Catavas et sa maigre troupe, dont la progression jusqu'au lieu de l'affrontement (4705-4712) est signalée par des marqueurs que nous connaissons bien : des aoristes annoncés par une temporelle à prédicat de cognition, 4704 Κὶ ὡς ἔμαθεν, 4706 Κὶ ὡς ἤρην, 4708 Κὶ ὅταν ἦλθε κὶ ἀπέσωσεν... κ' εἶδαν, permettent de jaloner le chemin parcouru pour trouver les troupes grecques, στὸ παραπόταμο τοῦ Ἀλφῆως ἐσέβη, *il suivit le fleuve de l'Alphée*, ἐσέβην ἐξοπίσω τους, *il les poursuivit*, ἐξέβησαν εἰς τὰ φουσσᾶτα ἐκεῖνα, *il se dirigea vers ces troupes*. Le

passage se termine par un discours du chef de guerre à ses hommes, sur les lieux même du combat.

Le récit du combat lui-même est loin d'être linéaire. Il se déroule en deux grandes phases. La première (4757-4802) montre un combat inégal, mais qui tourne en faveur des Francs, avec une partie consacrée au gros de la troupe et une autre qui s'articule autour des prouesses guerrières de Jean de Catavas, la deuxième (4803-4829) s'intéresse à l'arrivée des Francs dans le camp de l'ennemi et à la déroute des Grecs. Dans chaque partie, la narration porte alternativement sur un groupe ou sur un individu. Dans la première, on passera du Grand Domestique (4757 ὁ γὰρ Δεμέστικος) aux troupes franques (4766 στὸ πρῶτον ...), puis à Jean de Catavas (4775 ἐκεῖνος γὰρ ὁ μισίρ Ντζᾶς), dont l'intervention est annoncée par le Chroniqueur, σὲ λέγω, *je te le dis* ; dans la deuxième, on parlera d'abord du Grand Domestique (4806 ὁ Μέγας γὰρ Δεμέστικος), puis des troupes grecques (4821 κ' ἐκεῖνοι).

Au vers 4757, nous entrons dans le récit de la bataille lui-même. Le Chroniqueur se place d'abord dans le champ du Grand Domestique. C'est la première phase du combat (4757-4768 : 12 vers, 9 AO, 3 IMP, 1 PH). Dans un premier temps, les Grecs ont l'avantage du nombre et les Francs semblent noyés par la masse des troupes grecques. Une intervention du narrateur interrompt cette avalanche d'actions et signale un changement d'angle narratif.

4770 – Ἐκούσατε, χάριν τοῦ Χριστοῦ, κανεῖς ἀπὸ τοὺς Φράγκους
κοντάρι οὐδὲν ἔπιασεν, κανεῖς οὐκ ἐλαβώθη·

– *Ecoutez, grâce au Christ, aucun des Francs
Ne fut percé par une lance, aucun ne fut blessé.*

Nous passons du côté des Francs et nous arrivons au premier pic d'action (4769-4782 : 14 vers, 14 AO, 4 IMP, 1 PH, 1 PE) où les Francs, malgré leur faible nombre, résistent à ce premier affrontement. C'est ensuite une mise en perspective du héros du combat, Jean de Catavas, (4783-4802 : 20 vers, 13 AO, 12 IMP). D'une description de groupe, nous allons passer à celle d'un personnage particulier, comme s'il y avait un changement dans notre champ de vision.

Le Chroniqueur en revient ensuite au récit du combat qui se poursuit et où nous suivons la progression des Francs qui vont atteindre leur but. C'est la deuxième phase de la bataille (4803-4815 : 14 vers, 6 AO, 7 IMP, 2 PH). Combien va être grande la surprise du Grand Domestique, quand il va voir arriver près de sa tente les troupes ennemies ! La panique gagne alors aussi les gens du Grand Domestique. Nous arrivons au deuxième pic de l'action (4817-4829 : 13 vers, 5 AO, 8 IMP, 3 PH).

La résolution du récit va se faire en deux temps : l'une concernera le Grand Domestique, l'autre ses troupes, qu'il a abandonnées. Une première résolution se concrétise par la fuite du Grand Domestique (4830-4836). Dans la deuxième, qui décrit le dénouement des combats et la défaite des Grecs (4837-4846: 10 vers, 10 AO, 1 IMP, 1 PH, 1 PE), figure une adresse du narrateur à son auditoire (4842), qui ferme le récit de la bataille et lui permet de passer des vaincus aux vainqueurs, intervention similaire à celle que nous avons trouvée dans le récit de la bataille de Pélagonia (4055) : τί νὰ σᾶς λέγω τὰ πολλὰ καὶ ποῖος νὰ σᾶς τὰ γράφῃ ; *à quoi bon vous raconter en détail et qui pourrait le décrire ?*

Le récit se termine par une conclusion (4847-4855 : 9 vers, 8 AO, 2 PE), où le narrateur fait le bilan d'une bataille qui voit une victoire décisive des Francs

(4851-4855). Il est précédé de deux présents d'énonciation qui marquent la fin de l'épisode et permettent d'introduire un commentaire du Chroniqueur que l'on peut considérer comme une évaluation :

4850 ἐπεὶ, ἂν ἔλειπαν οἱ σκληροὶ οἱ τόποι ὅπου *σᾶς λέγω*,
λογίζομαι εἰς πληροφορίαν ἑνας μόνος ἀπ' αὐτοὺς
 οὐ μὴ νὰ ἐγλύτωσε ἀπ' ἐκεῖ, ἂν εἴχασιν οἱ Φράγκοι
 τὴν δύναμιν νὰ *ἐσφάζασιν* τὸ γένος τῶν Ρωμαίων.

Car, s'il n'y avait pas eu les lieux impraticables dont je vous parle,
 Je pense avec certitude que pas un d'entre eux
 N'y aurait échappé, si les Francs avaient eu la possibilité
 De massacrer l'engeance grecque.

Pour avoir, dans un premier temps, une vision d'ensemble du fonctionnement verbal du passage, nous donnons, encore une fois, un tableau récapitulatif des formes verbales et leur répartition.

Bataille	temps	sommaire	orientation	péripéties	Pics de l'action	Fin des combats	conclusion	Total
Prinitsa 121 vers	AO	2	18	18	19	10	8	75
	IMP	4	6	22	12	1	0	45
	PE	0	0	2	0	1	2	5
	PH	0	4	3	3	1	0	11
	PG	0	1	0	0	0	0	1

Dans ce récit de bataille de 121 vers, nous comptabilisons cette fois 75 aoristes, 45 imparfaits, 11 présents historiques et 5 présents d'énonciation. Une première observation montre encore la prépondérance de l'aoriste, mais aussi une très forte fréquence de l'imparfait, dont la présence est plutôt concentrée dans le déroulement même des combats. Le présent historique est toujours en petit nombre, mais il apparaît régulièrement au cours du récit du combat lui-même, y compris au moment du pic de l'action où, sauf dans un cas, il concerne les vaincus, c'est-à-dire le Grand Domestique et ses troupes. Le présent d'énonciation, quant à lui, est, comme dans les autres épisodes, essentiellement utilisé en début et fin d'épisode.

Afin d'éviter des redites, nous ne relèverons que les emplois remarquables des différents temps.

Pour l'aoriste, nous avons encore constaté son rôle d'articulation du récit dans l'étude que nous avons faite de la structure narrative de l'épisode. Il intervient par ailleurs pour nous plonger au cœur des événements, comme dans l'orientation, lorsque Jean de Catavas rassemble ses troupes (4697-4700) : par l'aoriste, il est rendu compte des forces franques, trois cent douze soldats pour les Francs, pas un de plus.

4700 ἐβιάστη, περιεσώρεψεν ἕκ τὸν κάμπον τοῦ Μορέως
 ὅσο φουσσάτο ἠμπόρεσεν καὶ ὅσον ἠδυνήθη.
 Κι ὅσον τοὺς περιεσώρεψεν ἐγνώμιασεν πόσοι *ἦσαν*·
 τριακόσιοι γὰρ καὶ δώδεκα *εὔρέθησαν* καὶ μόνον.

Il s'empresse de réunir sur les terres de Morée
 Autant de troupes qu'il put.
 Et quand il les eut réunis, il sut combien ils étaient ;
 4700 Ils se trouvèrent au nombre de trois cent douze seulement.

L'aoriste prédomine également dans le début du récit même de l'affrontement (4764-4768) (4776-4779), qui noie l'auditeur-lecteur dans l'action. En voici un exemple qui figure dans la toute première phase du combat.

4764-4768

4765 εὐθέως ἐκαβαλλίκεψαν κι ἀπήλθαν εἰς τοὺς Φράγκους,
σταματικά τοὺς ἔσμιξαν ὅλοι μὲ τὰ κοντάρια.
Στὸ πρῶτον ποὺ ἐβαρέσασι ἐπέσαν ἐκ τοὺς Φράγκους
καλὰ τὸ τρίτον ἀπ' αὐτοὺς ὅλοι ἀπὸ τὰ φαριά τους·
διὰ ἓνα Φράγκον ἦσασι Ρωμαίων δέκα κοντάρια.

Aussitôt ils *enfourchèrent* leurs montures et *s'élançèrent* sur les Francs,
Ils *entrechoquèrent* tous violemment leurs lances.
Au premier choc qu'*ils subirent*, tomba de cheval
Bien un tiers de tous les Francs.
Pour un Franc, il y *avait* dix lances de Grecs.

Son emploi est encore massif dans le passage qui marque le dénouement des combats et voit la défaite des Grecs :

4840 Τὰ δὲ φουσσάτα τῶν Ρωμαίων, ὅπου ἦσαν στήν Πρινίτσαν,
τὸ ἰδεῖ τοὺς Φράγκους καὶ ἔσωσαν στήν τέντα Δεμεστίκου
κι ἀπέδειραν κ' ἐρρίξασιν τοῦ βασιλέως τὸ σκήπτρον,
ὅλοι ἀποκεφαλίστησαν, ἐβάλλησαν νὰ φεύγουν·
ὁ εἰς τὸν ἄλλον οὐκ ἔβλεπεν τὸ πόθεν ὑπαγαίνει.
[Τί νὰ σὰς λέγω τὰ πολλὰ καὶ ποῖος νὰ σὰς τὰ γράφῃ;]
Οἱ Φράγκοι ἀποστάθησαν σφάζοντα τοὺς Ρωμαίους·
4845 ἔμποδον μέγαν ἠῦρασι τὰ δάση τῆς Πρινίτσας,
αὐτοὺς τοὺς τόπους τοὺς κακοὺς πολλὰ καὶ δασωμένους.
'Εκεῖ ἐγλύτψαν οἱ Ρωμαῖοι, ὅσοι ἔδραμαν κ' ἐμπῆκαν·

Les troupes des Grecs qui *étaient* à Prinitsa,
Voyant les Francs qui *avaient atteint* la tente du Grand Domestique
Et *saisi et jeté* à terre le sceptre de l'empereur,
Tous *perdirent* la tête et *se mirent* à fuir.
L'un *ne regardait pas* où l'autre *allait*.
[A quoi bon vous raconter en détail et qui pourrait le décrire ?]
Les Francs *cessèrent* de massacrer les Grecs ;
Ils *avaient trouvé* un grand obstacle, les forêts de Prinitsa,
Des lieux très abrupts et boisés.
Là *se réfugièrent* les Grecs qui *coururent et y entrèrent* ;

Seuls, un imparfait et un présent rompent le rythme des actions : ὁ εἰς τὸν ἄλλον οὐκ ἔβλεπεν τὸ πόθεν ὑπαγαίνει. Ils mettent en relief le désarroi des Grecs abandonnés par leur chef. Le présent semble marquer la coïncidence avec le verbe à l'imparfait. Du côté des vainqueurs, on ne note que l'emploi de l'aoriste.

Enfin dans la conclusion, où le narrateur fait le bilan de la bataille, comme dans les deux autres récits que nous avons analysés, l'aoriste est le seul temps utilisé. C'est ici un aoriste de bilan qui constate les acquis des combats.

4855 Οἱ Φράγκοι ἀποστάθησαν σκοτώνων τοὺς ἐχτροὺς τους,
κι ὡς εἶδαν πάλε ὅτι ἔφυγαν κ' ἐπιάσαν τὰ βουνία,
εἰς τοὺς δρυμῶνες ἔφυγαν ἐκεῖ πρὸς τὸν στρατέαν
ἄφικαν νὰ τοὺς διώχνουσι, ἐστράφησαν ὀπίσω.
Χίλια ἄλογα ἐκέρδισαν ἐτότες ὦν οἱ Φράγκοι.

Les Francs *cessèrent* de tuer leurs ennemis,

Et quand ils *virent* encore qu'ils *s'étaient enfuis et avaient pris* la montagne,
 Qu'ils *s'étaient enfuis* dans les forêts de chênes vers leur campement
 Ils *arrêtèrent* de les chasser, *revinrent* en arrière.
 Les Francs *capturèrent* alors un millier de chevaux.

L'emploi de l'imparfait est particulièrement significatif dans cet épisode, en particulier au cours du déroulement de la bataille elle-même (4757-4829), où l'on rencontre 34 occurrences d'imparfait pour 37 occurrences d'aoristes.

Dès l'orientation, apparaissent des emplois d'imparfaits d'ἀκολουθία, tels que nous les avons définis dans le chapitre sur l'imparfait :

4695 κι ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν ὅτι ἔρχετον {τὸ} φουσσᾶτο
 τοῦ βασιλέως, τὸ ὠδήγευεν Δεμέστικος ὁ Μέγας,

4695 Et quand il *apprit* qu'*arrivait* l'armée
 De l'empereur, la *conduisait* le Grand Domestique,

Un imparfait, ἔρχετον, *arrivait*, fait partie d'une complétive introduite par un ὅτι dépendant du marqueur temporel ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν ὅτι, *lorsqu'il eut l'information que*, construction que nous trouvons très souvent pour les verbes de mouvement après un verbe de connaissance ; l'imparfait est en relation de coïncidence avec l'aoriste ἔμαθεν qui lui sert de repère, l'espace qu'il ouvre permet à une situation de se mettre en place : *que l'armée de l'empereur arrivait*. Il est suivi d'un autre imparfait construit sur un autre plan syntaxique, τὸ ὠδήγευεν, *la conduisait le Grand Domestique*, qui constitue un commentaire du Chroniqueur, dans la suite de l'aoriste ἔμαθεν et de sa complétive. Un autre imparfait, précédé d'un aoriste, est aussi à remarquer dans le même passage :

4701 Ἄπῃρην τους κι ἀνέβαινεν τὰ μέρη τῶν Κρεστένων
 γυρεύοντα κατερωτῶν, τὸ ποῦ εἶναι τὰ φουσσᾶτα
 τοῦ βασιλέως, ὅπου ἔρχονται στὸν κάμπον τοῦ Μορέως.

Il les *prit* et *monta* dans la région de Crestena
 Tout en cherchant partout à savoir où *sont* les troupes
 De l'empereur qui *arrivent* sur le territoire de Morée.

L'aoriste ἀπῃρην pose le fait, l'imparfait ἀνέβαινεν montre l'action dans sa continuité qualitative.

Nous retrouverons le même type d'emploi plus bas au vers 4707 où il faut noter une construction similaire, à la différence que l'imparfait est suivi d'un participe, qui accentue l'effet de continuité.

ἔσέβην ἐξοπίσω τους κ' ἔρχετο ἐλάμνοντά τους.
 Il se *lança* à leur *poursuite* pour les *mettre en déroute*.

Nous avons parlé de la particulière importance de l'imparfait dans le cœur du combat. Ainsi trois imparfaits sont à relever dans le premier pic de l'action (4772, 4774, 4782).

καὶ τὰ σπαθία ἐξήβαλαν καὶ τοὺς Ρωμαίους ἐσφάζαν.
 Et ils *tirèrent* leurs épées et *massacraient* les Grecs.

Un premier imparfait ἐσφάζαν, précédé d'un aoriste, ἐξήβαλαν, semble tenir sa valeur de son mode de procès plutôt que relever d'un imparfait d'ἀκολουθία, montrant la continuité de l'action.

Les derniers imparfaits du passage, auxquels on peut donner une valeur de commentaire, font état de la situation dans laquelle se trouve le Grand Domestique qui ne se rend compte en rien de ce qui se passe réellement :

4780 Ὅτι τὸ πλῆθος τῶν Ῥωμαίων ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι
κι οὐδὲν τοὺς ἔβλεπεν ποσῶς Δεμεστικός ὁ Μέγας
ἐκεῖθεν, ὅπου ἐκάθητον στὴν τέντα του ἀπέσω.

Les Francs *étaient perdus* dans la masse des Grecs,
Et le Grand Domestique ne les voyait en rien
De là où il *était assis* à l'intérieur de sa tente.

L'emploi le plus massif de l'imparfait se trouve dans le récit des faits d'armes de Jean de Catavas. De même que dans le récit précédent, le Chroniqueur s'attardait sur les prouesses guerrières du seigneur de Carytaina, il va décrire celles de Jean de Catavas en faisant le même choix de temps :

4785 Ὅτι δὲ μακάριος μισὴρ Ντζῆς ὁ Καταβᾶς ἐκεῖνος }
οὐδὲν ἀνάμενεν ποσῶς νὰ πολεμοῦν τοὺς Φράγκους,
ὄλορθα πάντα ἐσπούδαζεν νὰ σώσῃ εἰς τὴν τένταν,
ὅπου ἐθεώρει ἀπὸ μακρὰ αὐτοῦ τοῦ Δεμεστικού.
Τινές, ὅπου ἦσασιν ἐκεῖ στὸν πόλεμον ἐκείνον,
εἶδαν καὶ ἐμαρτύρησαν ὅτι εἶδαν καβαλλάρην
ἀσπραλογάτον εἰς φαρί, γυμνὸν σπαθὴν ἐβάστα,
4790 καὶ πάντα ὑπήγαινεν ὀμπρὸς ἐκεῖ ποῦ ἦσαν οἱ Φράγκοι.
Καὶ εἶπαν κι ἀφιρώσασιν ὅτι ὁ ἅγιος Γεώργιος ἦτον
κι ὠδήγευεν κι ἀντρέιευεν τοὺς Φράγκους πολεμήσει.

Ce messire Jean de Catavas de bienheureuse mémoire
N'attendait pas qu'on combatte les Francs,
4785 Sans cesse il s'efforçait d'atteindre la tente,
Qu'il pensait de loin être celle du domestique.
Certains qui étaient là à cette guerre
Virent et témoignèrent qu'ils virent un cavalier,
Sur un cheval tout blanc, il brandissait une épée nue
4790 Et il était toujours en tête là où se trouvaient les Francs.
On dit et affirma qu'il s'agissait de Saint-Georges
Qui les conduisait et les encourageait à combattre.

On remarquera la fréquence de l'emploi de l'imparfait (10 imparfaits pour 4 aoristes) dans ce passage qui érige Jean de Catavas en héros épique. Le passage est constitué de deux parties, la première qui nous montre Jean de Catavas en action, la deuxième qui le transforme en personnage légendaire, puisqu'il est comparé à Saint-Georges lui-même. Nous trouvons trois imparfaits dans la première partie : οὐδὲν ἀνάμενεν, *il n'attendait en rien*, ἐσπούδαζεν, *il s'efforçait toujours*, ἐθεώρει *il pensait*. Ces imparfaits, après tout un passage à l'aoriste qui immerge l'auditeur-lecteur dans les péripéties de l'action, éclairent le personnage central et soulignent sa détermination.

Dans la deuxième partie, quatre imparfaits narratifs, ἐβάστα *il brandissait*, πάντα ὑπήγαινεν²⁷⁸, *il était toujours en tête là*, κι ὠδήγευεν κι ἀντρέιευεν, *les conduisait et les encourageait*, et deux imparfaits descriptifs, ποῦ ἦσαν *où se*

²⁷⁸ Cet imparfait a été étudié dans le chapitre consacré à ὑπαγαίνω.

trouvaient, ὁ ἅγιος Γεώργιος ἦτον, *il s'agissait de Saint-Georges*, contribuent à créer un climat particulier. L'imparfait permet de rendre compte de l'aspect visionnaire du passage. Le temps semble suspendu, hors des contingences ordinaires. Cette impression est renforcée par les verbes de perception et de parole à l'aoriste, qui nous introduisent dans cette sorte de rêve : εἶδαν καὶ ἐμαρτύρησαν, *virent et témoignèrent*, εἶπαν κι ἀφιρώσασι, *on dit et affirma*.

Un dernier emploi de l'imparfait mérite d'être présenté. Il figure dans le deuxième pic de l'action, lorsque les Grecs sont pris de panique à l'arrivée des Francs dans leur campement.

Κ' ἐκεῖνοι ὡς εἶδαν τὰ σπαθία γυμνὰ ἐξαλαμπρισμένα
 νὰ ἐρχόντησαν ἀπάνω τους, τὰ ἐβάσταιναν οἱ Φράγκοι,
 ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν Ρωμαίων ἦσαν αἱματωμένα,
 4825 ὁ κατὰ εἶς ἐσπούδαζεν νὰ σώσῃ τὸν ἑαυτὸν του·
 ὅλοι εἰς φυγίον ἐβάλθησαν ἔνθα ἤμπορεῖ ὁ καθένας.

Et ceux-ci, lorsqu'ils virent les épées nues, étincelantes
 Qui venaient sur eux et que tenaient les Francs,
 Ensanglantées du sang des Grecs,
 Chacun s'efforçait de sauver sa propre vie,
 4825 Tous prirent la fuite là où ils le pouvaient.

Là encore nous sommes frappés par la fréquence des imparfaits : quatre occurrences sur sept prédicats. Ils sont encadrés par deux aoristes, εἶδαν, *ils virent*, ἐβάλθησαν, *ils prirent la fuite*, qui rendent compte d'un constat et de la conséquence de ce constat. Les trois premiers imparfaits, ἐρχόντησαν, ἐβάσταιναν, ἦσαν concernent les Francs, le dernier les Grecs. De par l'accumulation de ces imparfaits en co-occurrence avec l'aoriste εἶδαν qui leur sert de repère, les Grecs donnent l'impression qu'ils sont spectateurs de l'action, éléments passifs d'un combat qu'ils subissent. Particulièrement pour les imparfaits qui décrivent les actions des Francs, celles-ci semblent être envisagées du point de vue des Grecs, comme s'ils regardaient les Francs agir sans pouvoir réagir. En effet, c'est à travers leur regard qu'est dépeinte la scène, comme nous l'indique le verbe de perception de la temporelle ὡς εἶδαν. L'image est forte, puisque ce sont les épées ensanglantées qui sont d'abord notées et que les Grecs voient venir, τὰ σπαθία γυμνὰ ἐξαλαμπρισμένα νὰ ἐρχόντησαν ἀπάνω τους, ceux qui la tiennent, c'est-à-dire les Francs, ne sont cités que dans un deuxième temps.

Le présent historique, quant à lui, apparaît régulièrement tout au long du récit de la bataille même, y compris dans le dénouement. On retrouve au PH des verbes de parole et des verbes de mouvement. Les premiers présents historiques concernent des verbes de parole.

Quatre présents de ce type figurent dans l'orientation et vont par paire (4702, 4703, 4716, 4717). Les deux premiers dépendent du verbe de parole κατερωτῶν, *demandant de tous côtés*, et sont introduits par l'adverbe interrogatif indirect τὸ ποῦ, τὸ ποῦ εἶναι τὰ φουσσᾶτα τοῦ βασιλέως (4702), ὅπου ἔρχονται στὸν κάμπου τοῦ Μορέως (4703), se comprennent comme les paroles rapportées de Jean de Catavas et sont ici très proches de présents d'énonciation. Dans le cas de ἔρχονται qui se trouve exactement au milieu du vers, on peut voir également un effet de focalisation sur l'armée ennemie, renforcé par l'emploi du présent.

Les deux autres se trouvent à la fin de l'orientation quand, avant d'engager le combat, Jean de Catavas va s'adresser à ses troupes ; nous trouvons ainsi le même schéma que dans le récit précédent : avant la mêlée, le chef de guerre doit préparer ses troupes à se battre :

- 4715 Ὁ μισὶρ Ντζὰ ντὲ Καταβάς, ὁ φοβερὸς στρατιώτης,
τίποτε οὐδὲν ἐδείλιασεν διὰ τὸ πολὺ φουσσάτο·
περίχαρος ἐγίνετο, κρᾶζει τὴν συντροφίαν του
καὶ λέγει οὕτω πρὸς αὐτοὺς με προθυμίαν μεγάλην·
– Αφέντες, φίλοι κι ἀδελφοί, συντρόφοι ἡγαπημένοι,
[...]
Messire Jean de Catavas, ce redoutable guerrier,
Ne prit peur en rien du nombre des troupes ;
4715 Il se réjouit grandement, *appela* ses compagnons
Et leur *parle* ainsi avec grande ardeur :
– Seigneurs, amis et frères, compagnons aimés, ...

Les deux présents historiques κρᾶζει et λέγει sont d'un type plutôt formulaire : comme nous l'avons constaté dans le chapitre sur le présent historique, ces prédicats sont souvent utilisés sous cette forme dans *La Chronique de Morée*. Ces verbes de parole employés au présent marquent une empathie du chef avec ses troupes, confirmée par le modalisateur με προθυμίαν μεγάλην, *avec grande ardeur*, et le contenu de l'apostrophe qu'il adresse à ses compagnons et qui montre des liens donnant une parfaite cohésion au groupe.

Dans la première phase des combats apparaît un verbe de décision au présent historique, concernant le Grand Domestique.

Ὁρῖζει ἐκαβαλλίκεψαν ἀλλάγια τρία καὶ μόνον,
χιλίους ἀπάνω εἰς τ' ἄλογα τοὺς Φράγκους ν' ἀπαντήσουν·

Il *ordonne* à trois bataillons seulement de monter à cheval,
Mille cavaliers à la rencontre des Francs,

Ce présent historique est isolé dans le passage, mis en relief par sa place en début de vers. Précédant un aoriste construit en asyndète, il est encore de type formulaire : l'ordre donné est suivi de son exécution immédiate. Mais il faut rajouter que la moitié des occurrences de PH qui figurent dans cet épisode de la bataille de Prinitsa va concerner le Grand Domestique. Le présent historique, qui met sur le devant de la scène ce personnage, agit aussi comme un signal à l'auditeur-lecteur, comme le souligne l'adverbe placé en fin de vers et renforcé par καὶ, καὶ μόνον, *seulement*. Il rend compte pour la première fois de l'aveuglement du Grand Domestique.

Un autre présent historique, cette fois de verbe de mouvement, apparaît dans le premier pic de l'action :

- 4771 ἐκεῖνοι γὰρ ὅπου ἔπεσαν εὐθέως καβαλλικεύουν
Ceux qui *étaient tombés* aussitôt *remontent* à cheval

Le présent καβαλλικεύουν est intéressant à noter, précédemment utilisé à l'aoriste au vers 4762. Il arrive à une tension particulièrement dramatique de la narration, puisque les Francs, désarçonnés, et n'ayant aucunement été blessés, ce qui tient du miracle, remontent aussitôt sur leur monture. Il signale le début d'une phase

de combat favorable aux Francs. Par le changement brusque de plan temporel, le contraste sémantique des deux prédicats puisque *καβαλλικεύουν* est précédé de l'aoriste *ἔπεσαν*, et la mise en relief du prédicat en fin de vers, le présent nous place aux côtés des Francs pleins de fougue. Puis ce sera l'aoriste qui replonge l'auditeur-lecteur dans le combat.

Dans la deuxième phase de la bataille, nous retrouvons deux prédicats au présent historique, dont un verbe de parole :

4810 πούποτε Φράγκον οὐ θεωρεῖ μόνον καὶ τοὺς Ρωμαίους,
τὰς χεῖρας του ἐσήκωσε καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει ,
σκοπίζοντα, λογιζόμενος, ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι.

4810 Jamais il ne voit un Franc, mais seulement les Grecs
Il *leva* les mains au ciel et *remercie* Dieu,
Supposant, présumant que les Francs *étaient perdus*.

Les deux présents *οὐ θεωρεῖ*, *δοξάζει* placent l'auditeur-lecteur dans la perspective du Grand Domestique et lui font vivre la scène du point de vue de ce personnage dont il partage l'analyse : *ἐχάθησαν* οἱ Φράγκοι, *les Francs étaient perdus*. La valeur terminative de l'aoriste montre la certitude qui est celle du Grand Domestique.

Dans la première résolution qui se concrétise par la fuite du Grand Domestique figurent encore deux présents historiques déjà rencontrés dans le récit de la mort de Boniface (4826-4829) :

²⁷⁹ Ὀκάποιος ἦτον φρόνιμος ποῦ ἀγάπα τὴν τιμὴν του,
ἔδραμε, ἤφερει ἄλογον ὅπου ἔστηκεν στρωμένον,
ὅπου ἦτον τὸ καλλιώτερον τοῦ Μέγαδεμεστίκου²⁷⁹.
ἐβοήθησε τοῦ ἀφέντου του, πηδᾷ καβαλλικεύει.

L'un d'eux, qui *était* avisé et qui *aimait* son honneur,
Courut, *amena* un cheval qui *était* déjà sellé,
C'*était* le meilleur du Grand Domestique.
Il *vint* au secours de son seigneur qui *saute*, *enfourche sa monture*.

Nous retrouvons ici un couple de présents historiques dont nous reconnaissons bien l'allure stéréotypée et le caractère formulaire, *πηδᾷ καβαλλικεύει*. Par le présent, le narrateur invite l'auditeur-lecteur à faire comme si l'événement correspondait au moment où il le raconte et à prendre part à la fuite du Grand Domestique. Il faut noter l'ironie qu'implique l'emploi de cette formule qui n'annonce pas, cette fois, le début d'un combat, mais celui d'une fuite honteuse.

Ce récit de bataille présente un certain nombre de points communs avec les autres récits. Ainsi, en ce qui concerne la relation des événements, l'emploi de l'aoriste est-il quasi-exclusif dans le sommaire, l'orientation, la résolution et la conclusion, c'est-à-dire quand il s'agit de mettre en place l'action, ou de faire un bilan. L'apparition de l'imparfait s'intensifie au cœur du combat, aussi bien lorsqu'il s'agit de montrer l'avance miraculeuse des troupes franques au milieu de la

²⁷⁹ Dans la version de Schmitt, il faut lire Μεγάλου Δεμεστίκου.

multitude grecque que lorsque l'action est envisagée par les Grecs, le Grand Domestique et son entourage trompés par le petit nombre des Francs qui va créer un effet de surprise. Cet imparfait nous plonge dans un climat irréel, hors du temps, comme si ces événements échappaient à une logique temporelle. Le présent historique est souvent de caractère formulaire et concerne des verbes que nous avons souvent rencontrés sous cette forme dans *La Chronique*, tels que κράζει, όρίζει, πηδᾶ, καβαλλικεύουν, καβαλλικεύει. D'emploi sporadique, il n'apparaît pas dans le passage où Jean de Catavas intervient de manière héroïque – nous avons dans ce cas seulement l'imparfait et quelques aoristes –, mais pour 3 occurrences on le trouve au deuxième pic de l'action et il concerne alors le Grand Domestique ou ses gens. Ce présent nous place de leur côté, attirant notre attention sur l'incapacité qui est la leur à faire face à la situation et par là même la soulignant.

5.4. Quelle typologie pour les récits de bataille

Pour conclure, nous présentons un quatrième tableau, comparant cette fois les trois récits et permettant de visualiser l'emploi des temps dans leur ensemble.

Batailles	Temps	Sommaire	Orientation	Péripéties	Pics de l'action	Fin des combats	Conclusion	Total
Mort de Boniface 41 vers	AO.	1	3	13	3	2	1	23
	IMP	2	3	15	1	2	3	24
	PE	1	0	0	0	0	1	2
	PH	0	0	4	0	0	0	4
	PG	1	0	0	0	0	2	3
Pelagonia 90 vers	AO.	3	15	36	1 - 8	9 - 4	13	89
	IMP	0	4	17	7 - 2	0 - 3	0	33
	PE	3	0	1	0 - 1	0	0	5
	PH	0	2	2	0	1 - 0	0	5
	PG	0	0	0	0	0	0	0
Prinita 121 vers	AO	2	18	18	19	10	8	75
	IMP	4	6	22	12	1	0	45
	PE	0	0	2	0	1	2	5
	PH	0	4	3	3	1	0	11
	PG	0	1	0	0	0	0	1

Il est clair que l'aoriste est le temps dominant ; mais l'imparfait tient une place importante : il est équivalent à l'aoriste dans le récit de la mort de Boniface, il est particulièrement fréquent dans le déroulement des combats, il n'apparaît au pic de l'action que dans la bataille de Prinita. Quant au présent historique, ce n'est aussi que dans la bataille de Prinita qu'il apparaît au moment d'un pic de l'action.

Voyons d'abord ce qui concerne les structures narratives. Dans ces trois récits, dont l'un est celui d'une embuscade et les deux autres de batailles, on retrouve de manière identique l'intervention du narrateur anonyme qui s'adresse à son auditoire et cherche à établir avec lui un rapport de connivence ; il interrompt le fil de sa narration :

– soit pour lui annoncer un moment important du récit : mort de Boniface, 1030 Λοιπὸν ἐτότε ὅπου λαλῶ, *Donc à l'époque où je te parle* ; bataille de Pélagonia, 3614 ἐντούτῳ ἀφίνω γὰρ ἐδῶ τὰ λέγω κι ἀφηγοῦμαι καὶ στρέφομαι νὰ σᾶς εἰπῶ διὰ ἐκείνον τὸ Δεσπότην, *je laisse ici ce que je vous dis et vous conte et m'en viens à vous parler du Despote* ; bataille de Prinitisa, 4678 ἐντούτῳ ἀφίνω γὰρ ἐδῶ τὰ λέγω κι ἀφηγοῦμαι διὰ τὸ Δεσπότην, *je laisse ici ce que je vous dis et vous conte au sujet du Despote*.

– soit pour le commenter et prendre son public à témoin : bataille de Pélagonia, 4076 σὲ λαλῶ, *je te le dis* ; bataille de Prinitisa, 4769 –*Ακούσατε, χάριν τοῦ Χριστοῦ... Ecoutez, grâce au Christ...*

– ou encore pour terminer l'épisode : seule la bataille de Prinitisa en comporte : 4842 *Τί νὰ σᾶς λέγω τὰ πολλὰ καὶ ποῖος νὰ σᾶς τὰ γράφη. A quoi bon vous raconter et qui pourrait le décrire.*

Chaque récit de bataille, celui de Pélagonia comme celui de Prinitisa comporte une harangue aux troupes avant le combat et il en est de même dans les autres récits de bataille :

– Pélagonia, 3962 καὶ ἄρξετον νὰ τοὺς λαλή καὶ νὰ τοὺς συντυχαίνη, *et il commença à leur parler et à les entretenir.*

– Prinitisa, 4715 κράζει τὴν συντροφίαν τοῦ καὶ λέγει, *il appelle ses compagnons et leur dit...*

Chacun d'eux s'organise autour d'un personnage central : Boniface de Montferrat, le prince Guillaume et le seigneur de Carytaina, Jean de Catavas.

Les différentes phases de combat sont annoncées par les mêmes procédés. La plupart du temps il s'agit de, particules telles que γάρ (1048, 4073, 4774...) ou δέ (1073, 4081, 4783...), ou de marqueurs temporels, participes substantivés comme τὸ ἰδεῖ, τὸ ἀκούσει (1059, 3947, 1838...), temporelles à verbes de cognition telles que ὡς ἔμαθε, ὡς εἶδεν (1070, 4033, 4695...).

Dans les scènes de bravoure, on peut repérer les mêmes éléments, comme la chute de cheval ou encore les montures prises comme cibles, qui montrent un aspect négatif du combat : dans le récit de la mort de Boniface, 1069 καὶ τὰ φαρία ἐδοξεύαν, *et ils tiraient sur les chevaux*; dans la bataille de Pélagonia, 4057 κ' οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν, *et les cavaliers tombèrent*, dans la bataille de Prinitisa, 4768 ἐπέσαν ἐκ τοὺς Φράγκους καλ τὸ τρίτον, *tombèrent bien un tiers des Francs* (mais cette fois, ils vont se relever).

On relève aussi les mêmes expressions pour parler de l'issue du combat qui consiste la plupart du temps dans un massacre : dans le récit de la mort de Boniface, 1076 κι οὕτως τοὺς ἀποκτείνασιν κ' ἐθανατώσανέ τους, *et ainsi ils les massacrèrent et les tuèrent* ; dans la bataille de Pélagonia, 4032 τοὺς Ἄλλεμάνους ἔσφαζαν κ' ἐθανατώνανέ τους, *ils massacraient et tuaient les Allemands*, 4029 ὄλους τοὺς ἐκατέκοφτεν ὡς χόρτον εἰς λιβάδι, *et il les fauchait comme herbe dans le pré* ; dans la bataille de Prinitisa, 4779 οὕτως ἐσφάξαν τοὺς Ρωμαίους ὡς φάλκος τὸ λιβάδι, *ainsi ils fauchèrent les Grecs comme faux dans le pré.*

Les mêmes formules peuvent être utilisées, quelquefois dans des buts différents : 1060 πηδοῦν καβαλλικεύουν, 4829 πηδᾶ καβαλλικεύει.

En ce qui concerne l'emploi des temps, comme nous pouvons nous y attendre, l'aoriste est prépondérant dans le récit des batailles. Il est même l'unique temps utilisé dans le bilan de la bataille de Pélagonia (4087-4093) et de celle de Prinitisa, à l'exception de deux présents d'énonciation (4847-4855) et il prend alors toute sa valeur terminative. Le récit de la mort de Boniface est un cas à part dans la

mesure où il ne s'agit pas à proprement parler d'un récit de bataille. Les emplois de l'aoriste et de l'imparfait y sont équivalents. N'oublions pas qu'il représente le premier récit de combat des Francs contre les Grecs et qu'il ouvre toute une série d'autres, ce qui explique aussi l'emploi de l'imparfait dans la conclusion :

1077-81 Ἀπαύτου δὲ καὶ ἔμπροσθεν, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,
 μὲ πονηρίαν καὶ μηχανίαν, ὡς τὸ ἔχουν οἱ Ῥωμαῖοι,
 τοὺς Φράγκους ἔμαχόντησαν, ἐπαίρναν τοὺς καὶ ἐδίδαν...

Dès lors et ensuite, ainsi que je te le raconte,
 Usant de ruse et de perfidie, comme le font les Grecs,
 Ils ne cessèrent de combattre, gagnant et perdant...

L'aoriste est le temps qui fait vivre l'action. Il est utilisé pour sa possibilité d'exprimer la succession, ce qui permet le déroulement des différentes phases de combat ; ainsi il est particulièrement employé dans les préparatifs de combat (Mort de Boniface 1048-1053 ; bataille de Pélagonia 3957-3963 ; bataille de Prinitsa 4695-4716). Il est aussi d'emploi majoritaire dans la résolution des combats pour les batailles de Pélagonia (4081-4086) et de Prinitsa (4837-4846).

L'imparfait est généralement assez peu utilisé dans la phase de préparation ou la phase terminale ; il est difficile de dire qu'il n'apparaît qu'à telle ou telle phase de combat. Cependant il est plus fréquent dans les moments remarquables, hauts faits d'un héros (Seigneur de Carytaina 4018-4032 ; Jean de Catavas 4783-4792), déroute de l'armée ennemie (bataille de Prinitsa 4821-4824), tactiques de combat trompeuses où des héros vont perdre la vie (mort de Boniface 1064-1069) ou, au contraire, avancée victorieuse des Francs sur des ennemis qu'ils mettent en déroute (4821-4825). Il introduit alors un rythme différent dans le récit et crée un climat d'attente, l'issue du combat restant incertaine. Il ne laisse pas l'auditeur-lecteur dans le pur événementiel, mais donne une qualité à l'événement. Cette présence de l'imparfait, en concurrence avec l'aoriste, est à noter dans le récit de la mort de Boniface (24 imparfaits pour 23 aoristes) et la bataille de Prinitsa (45 imparfaits pour 75 aoristes). L'aoriste est clairement prédominant seulement dans la bataille de Pélagonia (89 occurrences pour 33 imparfaits). Cette prépondérance s'explique-t-elle parce qu'il s'agit du récit d'une défaite qui porta un coup important à la domination des Francs sur la Morée ? Le Chroniqueur s'effacerait alors davantage devant le constat des événements : nous avons vu que l'imparfait était majoritaire seulement au moment où le seigneur de Carytaina semblait emporter le combat.

Le présent historique, quant à lui, est peu employé, mais concerne les verbes dont nous avons vu qu'ils avaient une disposition à être utilisés à ce temps, verbes de paroles tels que λέγω, κράζω, pour annoncer la harangue qui précède le combat ou un discours à l'ennemi tombé (3959, 4063, 4715, 4716), verbes de décision (ὀρίζω : 4762) et verbes de mouvement (ὑπαγαίνω, πηδῶ, καβαλλικεύω, ἔρχομαι : 1058, 1060, 3949, 4703, 4771, 4829). Nous retrouvons souvent son caractère formulaire. Il n'apparaît au pic de l'action que dans le récit de la bataille de Prinitsa où il concerne le vaincu, c'est-à-dire le Grand Domestique. Si l'on adopte l'idée que le présent historique permet au narrateur de focaliser l'attention de son public sur un personnage en lui faisant partager son point de vue, ce présent historique est utilisé a contrario et suggère l'incompétence et la suffisance de cet individu, sûr de sa seule supériorité numérique. Il correspondrait alors à une évaluation interne comme en 4760, où le Grand Domestique envoie contre les Francs *seulement trois bataillons* : « ὀρίζει ἐκαβαλλίκεψαν ἀλλάγια τρία καὶ μόνον. »

Conclusion générale

Au terme de notre étude sur l'emploi des temps du révolu dans *La Chronique de Morée* et leurs relations avec les structures narratives, nous devons récapituler nos différentes conclusions. Dès le début de notre travail, nous avons signalé l'importance de deux éléments, essentiels à notre sens, pour mener à bien la tâche que nous nous étions assignée : d'une part l'époque dans laquelle s'inscrit cette œuvre anonyme, c'est-à-dire le Moyen Âge tardif qui voit apparaître une littérature s'exprimant dans une langue vernaculaire en pleine évolution, d'autre part le genre de cet ouvrage, qui paraît entrer dans le domaine de l'histoire par son titre, mais qui est avant tout un long poème épique écrit en vers politiques, lié par bien des aspects à une tradition orale médiévale. C'est pourquoi, dans cette conclusion, nous envisagerons successivement trois plans qui nous ont semblé prépondérants pour l'étude de ces formes, d'abord le plan de la langue, puis celui des structures narratives et enfin celui de l'oralité. En effet, il semble que l'expression du révolu prenne tout son sens dans l'imbrication de ces trois champs.

Dans le domaine de la langue et plus particulièrement celui du verbe, nous avons accordé plus d'importance à ses emplois qu'à sa morphologie, puisque nous avons pour but espéré de montrer les rapports entre la narration et le fonctionnement verbal. Cependant, il faut rappeler que *La Chronique de Morée* est un témoin important de l'évolution du système verbal grec, celui d'une période où l'opposition aspectuelle aoriste / présent est un fait de langue déjà irréversible.

Pour les temps qui ont été étudiés, à savoir ceux du révolu, rappelons leurs principales spécificités d'emploi dans *La Chronique*. L'aoriste garde une certaine continuité avec le grec ancien et exprime un événement qui n'a aucun rapport avec le moment d'énonciation, envisagé comme un tout indivisible : il permet au Chroniqueur de faire revivre un passé prestigieux, se posant en narrateur extérieur aux événements qu'il raconte. Les valeurs que prend ce temps sont liées aux principes de succession et de termination qui lui sont attachés : il exprime essentiellement un enchaînement d'événements ou leur aboutissement. Il peut aussi générer un effet de distanciation, lorsque des relations entre individus sont en question. L'imparfait, quant à lui, ouvre un espace temporel indéterminé qui permet les descriptions ou les itérations, constituant ainsi l'arrière-plan du récit ; mais il joue également un rôle narratif en rendant compte d'un point de vue qui engage le narrateur et en représentant qualitativement un événement. Le présent historique permet au narrateur de mettre au premier plan des personnages agissants dont le point de vue devient dominant et de leur conférer une autonomie dans le récit. Imparfait et présent historique représentent, chacun à leur manière, un point de vue interne au récit qui se situe à des plans différents : l'imparfait est placé au niveau de l'événement, le présent historique, au niveau du personnage. Quant au plus-que-parfait, qui note une antériorité relative, il met avant tout l'accent sur le résultat d'une action.

Ces spécificités d'emploi traversent les catégories de verbes que nous avons choisi d'étudier. Nous avons vu que verbes de parole et de mouvement avaient une sorte de prédisposition à être employés à tel ou tel temps du révolu. Rappelons que parmi les verbes de parole, le verbe λέγω se partage le plus souvent entre aoriste et présent historique, selon le type de discours rapporté : le présent historique introduit plutôt le discours direct qui opère en quelque sorte une mise en scène de la parole,

l'aoriste le discours indirect, qui est dans la dépendance énonciative du verbe introducteur. Ils gardent cependant toujours la même valeur, quel que soit le type de discours, le présent historique exprimant l'empathie du locuteur envers son co-locuteur, l'aoriste traduisant au contraire une volonté de distance. Pour « l'aller et le venir », la répartition des temps semble soumise au type du prédicat. Ainsi pour « l'aller », ὑπαγαίνω ne se rencontre qu'à l'imparfait ou au présent historique, tandis que ὑπάγω s'emploie uniquement à l'aoriste ou au présent historique, le premier montrant le mouvement en cours, le deuxième le mouvement dans sa globalité, c'est-à-dire de son début jusqu'à son terme, excepté les cas où, couplé au verbe κινῶ, il prend un caractère formulaire. Pour « le venir », les variations d'emploi et de temps sont beaucoup plus étendues et ἔρχομαι peut se trouver à tous les temps du révolu, le plus souvent à l'aoriste avec un emploi assez fréquemment contraint, comment dans les temporelles ou après τὸ πῶς. L'imparfait prend souvent une valeur de commentaire ou montre le mouvement dans son déploiement. Pour les trois verbes de mouvement, on retrouve toujours la même valeur du présent historique qui focalise l'attention de l'auditeur-lecteur sur des personnages en mouvement.

Mais on peut aller plus loin dans l'appréhension du rôle des temps, si l'on examine leur fonctionnement à l'intérieur des structures narratives. Il nous semble que l'expression du révolu s'organise à deux niveaux, celui du narrateur et celui de la fiction. Qu'entendons-nous par là ? Le rôle du narrateur est un élément central et son positionnement par rapport au récit qu'il fait est essentiel dans la gestion des temps. S'il s'efface devant les événements et qu'il veut en rendre compte en toute objectivité (une objectivité feinte bien sûr, car le Chroniqueur ne cherche pas une vérité historique), il emploiera l'aoriste, temps moteur de la fiction par excellence ; s'il fait intervenir son point de vue dans le récit, il utilise l'imparfait, plus propice à l'expression de la subjectivité. Le plus-que-parfait trouve là aussi sa place, dans la mesure où il met en relief un résultat. Si le narrateur veut placer en avant-plan les personnages du récit et mettre son auditeur-lecteur en relation immédiate avec eux, il le fait par l'intermédiaire du présent historique qui simule une situation d'énonciation. Il faut noter le rôle pivot de l'aoriste dans la narration par rapport aux autres temps ; rappelons, en particulier, l'importance des marqueurs méta-textuels liés à l'emploi de l'aoriste, qui interviennent régulièrement pour construire le récit, indiquant entre autres les changements de personnages, les tournants de l'action. L'imparfait prend aussi une part importante dans la construction d'une fiction ; s'intéressant à des procès qui n'entrent pas dans la dynamique narrative, il permet de faire vivre un espace-temps imaginaire en dressant tableaux et portraits des lieux et des protagonistes de l'action. Mais le narrateur ne l'utilise pas à cette seule fin ; il le fait aussi intervenir dans des moments d'action intense, comme nous l'avons constaté dans les récits de bataille, où il permet de placer des actions hors de la chaîne narrative en suspendant en quelque sorte le déroulement du temps. Il peut même aider à créer un monde visionnaire dans lequel, par exemple, un chevalier monté sur un cheval blanc ou encore des épées ensanglantées foncent sur l'ennemi.

Nous avons vu dans l'étude d'un récit-type, en l'occurrence celui des batailles, comment les temps étaient distribués en fonction de la structure narrative de l'épisode. L'aoriste et l'imparfait y sont les temps les plus employés. La prépondérance de l'aoriste est nette en début et fin d'épisode : son emploi prédomine dans la phase préparatoire de l'action où il crée le plus souvent un effet de succession ; dans la phase finale, celle où le narrateur dresse un bilan de la bataille, il

met l'accent sur le terme d'une action et souligne le résultat des combats menés. Il intervient aussi, de manière marquante, à chaque changement de situation. L'imparfait, quant à lui, apparaît régulièrement au cours des différentes péripéties, particulièrement au cœur des combats, de la manière que nous avons définie plus haut. Quant au présent historique, dont l'emploi est de bien plus faible fréquence, il concerne des verbes qui ont une prédisposition pour ce temps, verbes de mouvement, verbes de parole. Il focalise l'attention de l'auditeur-lecteur sur un personnage et agit par ailleurs comme un signal, le Chroniqueur avertissant son public de l'importance qu'aura ce personnage au cours de tel ou tel événement.

Le dernier point à mettre en évidence dans l'emploi de ces formes du révolu, c'est leur rapport à l'oralité liée à une civilisation du manuscrit, où une œuvre est écrite pour être lue en public et où l'on assiste à une théâtralisation de la parole. Rappelons d'abord les interventions régulières du narrateur qui sont la manifestation la plus évidente de la mise en scène de cette oralité. Il nous interpelle en utilisant le présent d'énonciation, le *hic et nunc* de la narration, distinguant ainsi l'actualité de la narration en cours des événements passés dont il rend compte. Un des moyens de faire vivre cette fiction est, entre autres, de jouer sur l'alternance des temps, créatrice de rythme dans le récit. L'alternance aoriste-imparfait permet de créer un événement et de l'exprimer ensuite dans sa continuité, les deux temps entrant en complémentarité l'un de l'autre. L'alternance aoriste-présent historique permet, quant à elle, de placer la narration à deux niveaux différents, l'aoriste nous situant au niveau de l'événement, le présent historique mettant en avant-plan un personnage plutôt qu'un événement.

Ces différentes formes verbales prennent pour ainsi dire corps dans le vers politique. Nous avons très souvent constaté que la place occupée par le prédicat dans le vers n'était pas anodine et qu'elle permet de le mettre en relief. L'exemple le plus évident est celui des verbes de mouvement employés au présent historique et situés en fin de vers ; la parole est ainsi théâtralisée, au sens où le présent historique permet au narrateur de créer une scène en train de se dérouler avec des personnages en train d'agir. Des nécessités métriques peuvent aussi imposer un choix de flexion (-av /-ασιν par exemple) ou, beaucoup moins fréquemment, de temps.

Une autre forme de théâtralisation de la parole est la juxtaposition des différents éléments et la prépondérance de la parataxe. Si l'on revient au verbe, nous avons constaté l'emploi fréquent de cette construction en asyndète ou en coordination, le plus souvent avec *καί*. La construction en asyndète d'une suite de verbes de mouvement, par exemple, favorise l'emploi de l'aoriste et crée du rythme dans une succession d'actions. Elle permet aussi d'envisager dans leur temporalité chacune de deux actions dont l'une est pourtant subordonnée à l'autre ; c'est ce qui se passe pour certains couples de verbes qui apparaissent dans des types formulaires, caractéristiques d'une tradition orale, comme le couple *ὀρίζω* + verbe de mouvement ou *κράζω* + verbe de mouvement. N'oublions pas non plus le rôle du *καί* qui ponctue rythmiquement le vers et le verbe ou qui met en relation deux verbes de même nature, procédé relevant de l'hendiadys, mais de temps différents : le couple de verbes prend alors fréquemment un caractère formulaire. C'est pour les verbes de parole, une formule telle que *ἀπεκρίθηκεν καί λέγει*, pour les verbes de mouvement, *ἐκίνησαν κ' ὑπάγουσιν*, par exemple.

L'œuvre est traversée par la parole du narrateur, parole vive qui cherche à émouvoir et à surprendre son public pour être entendue. Ses effets se retrouvent dans la recherche que nous avons menée. Par exemple, le choix des catégories verbales que nous avons fait n'est pas aléatoire. Parole et mouvement sont indissociables dans *La Chronique* : la parole déclamée est déjà mouvement dans sa gestuelle ; par ailleurs le récit s'élabore à partir de ces deux principes. Évoquons aussi la construction d'images, telles que nous les avons vues dans les scènes de bataille où un temps semble particulièrement propice à cette création de visions ; nous pensons à l'imparfait, tel qu'il intervient pour dépeindre un moment particulièrement fort de l'action dans les batailles de Pélagonia et de Prinitsa. Nous rappellerons encore les épisodes destinés à émouvoir l'auditoire, le seigneur de Carytaina suppliant le prince Guillaume de lui accorder son pardon après ses fredaines amoureuses, le comte de Provence écoutant son épouse raconter son humiliation. Nous avons vu alors l'importance que prenait l'alternance entre aoriste et présent historique.

Par le travail particulier que nous avons mené sur *La Chronique de Morée*, nous avons essayé de pénétrer dans ses secrets de fabrication. Pour garder une métaphore guerrière (peut-être avons-nous du mal à quitter ce monde où nous a plongé *La Chronique* !) nous avons attaqué un modeste coin du bastion, celui de l'expression du révolu. Il nous semble cependant que cette étude restreinte de la langue nous amène à constater la complexité de la narration et le rôle essentiel qu'y joue le fonctionnement verbal. Elle nous a permis aussi d'examiner dans leurs détails et de confirmer les relations de l'œuvre avec une tradition orale qui appartient au monde grec médiéval.

Répertoire des verbes de parole, de mouvement et verbes associés²⁸⁰

- ² **Ἀπέρχομαι**, ἀπέρχονται 119, 3706, 5210, ἀπέρχεται 2240, 2984, 6130, ἀπέρχονταν 6221, ἀπῆλθε(ν) 8, 81, 254, 497, 558, 707, 785, 936, 1178, 1900, 2131, 2491, 3259, 3329, 3739, 5065, 5786, 6039, 6056, 6122, 6145, 6569, 7135, 7702, 8218, 8240, 8328, 8385, 8590, 9030, 9043, ἀπῆλθαν 149, 445, 558, 568, 596, 897, 1368, 1410, 1608, 3351, 3801, 4540, 4764, 4835, 5378, 6449, ἀπῆλθασι(ν) 84, 225, 404, 746, 905, 969, 2306, 2641, 2862, 3593, 4363, 6021, 6345, 6866, 7198, 8400, 9203, ἀπῆλθον 78.
- ² **Ἀποκρένομαι**, ἀπεκρίθηκε(ν) 575, 3913, 4429, 5181, 5245, 5719, 6043, 6957, 7184, 7414, 7468, 7496, 7524, 7527, ἀποκρίθη(ν) 362, 5831, 7338, ἀπεκρίθη(ν) 240, 3437, 3454, 3883, 4130, 4477, 5001, 5559, 6947, 8746, ἀποκρίσετον 8971, ἀπεκρίθησαν, 2083, 2631, 2645, 2972, 3679, 4981, 5183.
- ² **Ἀποσκαλώνω**, ἀποσκάλωσαν 1400, 2480, 6344, ἀποσκαλώσασιν 2487, 6426
- ² **Ἀτιμῶ, ἀτιμώνω**, ἀτιώνασιν 12, ἀτίμωσεν 659.
- ² **Ἀφηγοῦμαι**, ἀφηγήθη(ν) 5672, 7736, 9117, ἀφηγήσατο 457, 2572, ἀφηγήσετον 29, 262, 3806, 3807, 3809, 3814, 3826, 3835, 4973, 4979, 5511, 6161, 6294, 6363, 7011, ἀφηγήθησαν 376, ἀφηγήθησαν 571, 3125, 4924, 5213, 8337, 8843
- ² **Ἀφιρώνω/ἀφιέρωνω**, ἀφίρωσε(ν) 3530, 5188, ἀφιερῶσαν 356, ἀφίρωσαν 3901, 9000, ἀφιρῶσαν 523, 982, 3030, 2840, 3848, 4536, ἀφιρῶσανε 5015, ἀφιρῶσασι(ν) 358, 365, 920, 2054, 4428, 4791.
- Βαρείομαι**, ἐβαρέθηκεν, 19, 5610,
- Βαρύνω**, ἐβαρύνθη 1196, 2531, 2770, 3064, 5579, ἐβαρύνθηκε 3071.
- ² **Ἔρχομαι**, ἔρχεται 2178, 2285, ἔρχετο 3373, 4707, 2912, 3217, 3384, 3699, 3709, 3956, 4695, 5064, 6029, 6046, 6132, 6223, 6429, 6511, 6571, 6617, 6820, 6843, 6897, 6905, 7026, 7091, 7636, 7656, 7668, 7707, 8327, 8880, ἔρχονταν 2768, 3562, 5403, ἐρχόντησαν, 539, 1392, 1640, 2963, 3708, 4028, 4664, 4815, 4822, 7030, 8371, 9120, ἦλθε 1309, 1505, 1569, 1615, 1620, 1822, 2167, 2177, 2252, 2472, 2621, 2867, 3053, 3085, 3247, 3427, 4370, 4708, 5436, 5790, 6163, 618, 0, 6279, 6488, 6563, 6621, 7219, 7233, 7251, 7327, 8230, 8703, 8713, 8723, 8886, 8905, 9148, ἦλθεν 28, 173, 263, 704, 934, 939, 1169, 1225, 1309, 1509, 1568, 1616, 1652, 1853, 2148, 2173, 2273, 2313, 2442, 2591, 3180, 3265, 3324, 3361, 3375, 3428, 3429, 3490, 3602, 3738, 3808, 3835, 4537, 4553, 4586, 4595, 4603, 4622, 4650, 4761, 5017, 5034, 5244, 5387, 5639, 5704, 5762, 5777, 5789, 5916, 5925, 6027, 6074, 6091, 6157, 6206, 6454, 6464, 6505, 6507, 6553, 6559, 6620, 6723, 6804, 6812, 6903, 7110, 7162, 7167, 7250, 7253, 7270, 7329, 7333, 7398, 7759, 8019, 8033, 8047, 8079, 8119, 8130, 8133, 8153, 8164, 8198, 8365, 8615, 8618, 8677, 8716, 8896, 8993, 9053, 9144, ἦλθαν 154, 183, 349, 1101, 118, 1391, 1436, 1519, 1711, 1718, 1719, 1720, 1728, 2066, 2108, 2480, 2849, 2906, 3395, 3600, 3713, 4088, 4089, 4096, 4275, 4364, 4391, 4555, 4600, 4643, 4669, 4975, 5055, 5120, 5134, 5148, 5263, 5318, 5373, 5761, 6147, 6388, 6390, 6487, 6516, 6574, 6592, 6598, 6801, 7047, 7131, 7176, 7392, 7401, 7417, 7517, 8123, 8150, 8773, 8825, 8904, 8941, 8968, 9069, 9093, 9118, 9180, ἦλθασι(ν) 115, 228, 436, 652, 1039, 1119, 1394,

²⁸⁰ Les vers cités sont ceux où figurent les formes verbales observées dans le cadre de l'étude des verbes de parole et de mouvement dans le discours narratif.

1398, 149, 9, 1565, 1609, 1653, 2075, 2263, 2902, 3596, 3606, 4053, 4580, 4667, 5145, 5204, 5469, 5532, 5713, 6171, 6200, 6201, 6224, 6228, 6396, 6412, 6444, 6446, 6806, 6838, 7459, 7603, 7661, 7828, 8794, 8832, 8888, 8910, 8918, 8944, 8964, 8992, 9016, 9023, 9107.

Διακρίνω, διακρίνουν, 2368, ἐδιακρίναν 6296

Ἐρωτῶ(άω), ἐρωτᾶ 258, 385, 1796, 5915, ἐρωτοῦν 6369.

Θλίβω, ἐθλίβην, 3071, 6874, ἐθλίβησαν 751, 827, 3905, Θλιμμένος 184, 3964, 5101, 5667, 8419, 7349

Καβαλλικεύω, καβαλλικεύει 4829, 5785, 8342, καβαλλικεύουν 1060, 1107, 4045, 4771, 5146, 5313, 6516, 7210, ἐκαβαλλίκευεν 2981, 4199, ἐκαβαλλικεύαν 1040, 1109, 1145, 4938, 7210, ἐκαβαλλίκευαν 3705, 3716, ἐκαλλίκεψε(ν) 3002, 5861, 6430, 6502, 6505, 6568, 6572, 6619, 8618, ἐκαβαλλίκεψαν 1410, 1769, 3694, 4762, 4764, 5355, 6613, 6894, 6912.

Κινῶ, κινάει 4196, κινούσιν 721, ἐκίνησεν 5840, 6130, 8327, 8362, 9202, ἐκίνησαν 1678, 1695, 1769, 3630, 3948, 3950, 4196, 4664, 4669, 5293, 7024, 7030, 8885, 8988, 9007, 9019, 9038, 9051, ἐκινήσαν 5027, ἐκινήσασι 9137.

Κλαίω, ἔκλαψε(ν) 1810, 19, 31, 1810, 8179, ἔκλαψαν 7221.

Κράζω, κράζει 418, 677, 737, 2160, 2179, 2229, 2443, 2513, 2571, 2627, 2828, 2852, 3609, 3793, 3798, 3813, 3893, 3959, 4559, 4631, 4715, 4972, 4978, 5040, 5206, 5230, 5287, 5411, 5444, 5882, 6680, 6692, 6747, 6830, 6911, 6917, 6923, 7015, 7187, 7533, 7620, 7750, 8207, 8252, 8603, 8809, 8997, κράζουν 1724, 2806, 3819, 5309, 6352, 6361, 6632, 6733, ἐκράζαν 2990, 7260, 7375, 8480, ἐκράζασιν 2448, 7273, 7279, ἔκραξε(ν) 1582, 1848, 2080, 2194, 2182, 2292, 2412, 2728, 2971, 3115, 3166, 3401, 3406, 3444, 3732, 3817, 5640, 5644, 5671, 6845, 7745, 8319, 8388, ἐκράξε(ν) 1582, 1848, 2080, 2194, 2292, 3164, 3401, 3732, 5640, ἔκραξαν 6535, 8376, ἐκράξαν 359, 561, 7019, ἐκράξασι(ν) 658, 1227, 1811, 2213, 2321, 2378, 3558, 3878, 5585, 6292, 6369, 6395, 7602.

Λαλῶ, ἐλάλησε(ν) 272, 329, 329, 1813, 1847, 2203, 2249, 3567, 4379, 4760, 5439, 6194, 6637, 6947, 7084, 7563, 7728, 8973, 9053, 9130, ἐλάλησαν 970, 1014, 1101, 1107, 1704, 1784, 3400, 6393, 7064, 8402, ἐλαλήσαν 3565, 3902, 8975, ἐλαλήσασι 1136, 1768, 5450.

Λέγω, λέγει 195, 296, 418, 461, 660, 1582, 1612, 1653, 1813, 1847, 1868, 2199, 2293, 2354, 2412, 2577, 2729, 3406, 3416, 3445, 3773, 3784, 3798, 3807, 3863, 3913, 4063, 4221, 4303, 4430, 4454, 4572, 4631, 4716, 4976, 5105, 5358, 5393, 5422, 5426, 5439, 5488, 5514, 5645, 5717, 5719, 5773, 5783, 5864, 5883, 5864, 5883, 6033, 6043, 6050, 6061, 6097, 6180, 6469, 6538, 6641, 6735, 6748, 6767, 6831, 6845, 6918, 6923, 7012, 7188, 7415, 7425, 7469, 7484, 7497, 7520, 7539, 7570, 7621, 7641, 7699, 7703, 7868, 8209, 8289, 8512, 8539, 8731, 8746, 8747, 8913, 9031, 9032, 9054, 9080, 9194, 9210, λέγουν 760, 762, 802, 824, 941, 1026, 1400, 1405, 1504, 1723, 1760, 1762, 1797, 1824, 1921, 2070, 2378, 2408, 3007, 3098, 3674, 3695, 4359, 4359, 4934, 4981, 5319, 5767, 6311, 6575, 7297, 7796, 7903, 8329, 8375, 8408, 9069, λέγουσι(ν) 597, 759, 763, 942, 946, 116, 1130, 1252, 1763, 1988, 2309, 2397, 2484, 2486, 2501, 2684, 2790, 2807, 2887, 2889, 3381, 3552, 3620, 3676, 4393, 4709, 5304, 5310, 5395, 6077, 6588, 6598, 7200, 7565, 8088, 8335, 8639, λέουν 5048, 7994, ἔλεγε(ν) 186, 3791, 3792, 5885, 8200, 8225, ἔλεγον 162, 830, 1186, 1515, 1555, 1926, 1936, 2158, 2447, 2595, 2794, 3049, 3055, 3090, 3152, 3158, 3161, 3271, 3275, 4021, 4558, 5420, 5926, 5936, 5941, 5982, 6303, 6404, 6537, 7242, 7315, 7320, 7373, 7422, 7429, 7582, 7957, 7978, 8050, 8103, 8114, 8334, 8504, 8710, ἐλέγαν 449, 453, 932, 1210, 1380, 1950, 2448, 3011, 3727, 3830, 3831, 5100, 5589, 8823, ἐλέγασι(ν) 133, 733, 930, 2449, 3729, 4562, 4796, 5888,

6348, 7273, 7568, 7983, 8479, εἶπε 234, 353, 934, 1570, 1607, 1892, 2367, 2830, 4563, 5195, 6498, 7745, 8187, 8232, εἶπεν 262, 273, 329, 673, 708, 938, 998, 1385, 1757, 1845, 1848, 1888, 1908, 2179, 2249, 2322, 2399, 2997, 3036, 3072, 3235, 3567, 3569, 3592, 3805, 3826, 3831, 3834, 3944, 4014, 4038, 4254, 4379, 4760, 4973, 5187, 5425, 5511, 5668, 5828, 5894, 5903, 6052, 6055, 6070, 6212, 6273, 6294, 6305, 6494, 6578, 6764, 7009, 7184, 7405, 7527, 7563, 8167, 8199, 8204, 8224, 8238, 8253, 8933, 9117, 91122, εἶπαν(ε) 208, 357, 519, 610, 828, 831, 957, 971, 1136, 1426, 1722, 1751, 2070, 2206, 2576, 2602, 2840, 3014, 3125, 3565, 3907, 4647, 4791, 4793, 5157, 5183, 5444, 5761, 6166, 6358, 6393, 6639, 7594, 8149, 8570, 8667, 7594, 8149, 8570, 8667, 8680, 8831, 8843, 8975, 8992, 9011, 9094, 9170, 9222, εἶπασιν 748, 909, 946, 1101, 1978, 1990, 2002, 2111, 2419, 2515, 2552, 2529, 2992, 3033, 3403, 3640, 3848, 3888, 3902, 5173, 6296, 6355, 6366, 6401, 6472, 6681, 6696, 7181, 7566, 7633, 7831, 8449, 8552, 8976, 8999, 9000, 9143, 9152, εἰπήθησαν ? , λέγας 109, 2771, 5086, 5755, 6005, 6687, 6708, 7113, 8021, 8025, λέγοντα 2281, 2661, 8677, 9187.

Λυποῦμαι, ἐλυπήθη(ν) 19, 31, 459, 654, 1809, 3858, 4378, 4872, 7082, 7224, 9111, ἐλυπήθηκεν 3114, 4874.

Μισσεύω, ἐμίσσεψε(ν) 322, 455, 1575, 1897, 2051, 2079, 2133, 2138, 2286, 2435, 3324, 3356, 5840, 5961, 6039, 6529, 7349, 9150, 8198, 9116, ἐμίσσεψαν 9029, ἐμισσέψασιν 2979, 6388, 9001.

Ὀρίζω, ὀρίζει 389, 678, 2075, 2214, 2340, 2793, 2805, 3207, 3413, 3481, 3591, 3893, 4036, 4096, 4097, 4211, 4259, 4359, 4559, 4563, 4762, 4975, 5288, 5479, 5668, 5673, 6195, 6352, 6444, 6535, 6711, 7495, 7514, 7577, 7610, 7651, 7871, 7874, 7877, 8376, 8377, 8388, 9129, ὀρίζουν 805, 7597, 7881, ὠρίζεν 6552, 8626 ὠρισε 479, 484, 912, 1129, 1233, 1564, 1893, 1905, 2036, 2190, 2213, 2321, 2330, 2437, 2453, 2641, 2648, 2652, 2688, 2826, 2989, 3037, 3389, 3713, 3878, 4093, 4315, 5476, 6204, 6361, 7417, 7787, 7799, 7929, 8213, 8222, 8245, 8314, 8592, 8769, 8982, 9034, ὠρισεν 342, 504, 658, 1106, 1136, 1227, 1235, 1454, 14911605, 1742, 1746, 1768, 1778, 1787, 1811, 2018, 2050, 2063, 2074, 2162, 2200, 2317, 2920, 2968, 3303, 3342, 3347, 3395, 3442, 3463, 3533, 3543, 3558, 3720, 4210, 4218, 4439, 4473, 4640, 5021, 5235, 5292, 5450, 5466, 5585, 5715, 5735, 6129, 6168, 6209, 6292, 6435, 6587, 6632, 6662, 6675, 6733, 6832, 6856, 7028, 709⁵, 7097, 7105, 7109, 7148, 7163, 7567, 7828, 7841, 7858, 8137, 8384, 8623, 8711, 9041, 9068, 9201, 9216, ὠρισαν 844, 6473, ὠρίσαν 900, 4493, 8638, 9097, 9133.

Ὀρμῶ (άω), ὠρμισεν 4019, ὠρμισαν 9149, ὠρμήσαν 396, 3949, 3951, ὠρμήσασιν 1430, 9109, 9120.

Παίρνω, ἐπαίρνει 6078, 6769, ἔπαιρνε 7211, 8826, ἔπαιρναν 1392, ἐπαίρναν 792, 1079, 3725, 4402, 8902, ἐπαίρνασιν 3150, 7060, ἀπήρα 2690, ἐπήρα 2709, 3971, 6952, 7657, ἀπήρε 2311, 3970, 4049, 5777, 5839, 6119, 6219, 6501, 6921, 7111, 7982, 8041, 8128, 8177, ἀπήρεν 172, 224, 294, 322, 450, 458, 738, 750, 996, 1750, 2156, 2255, 2257, 2561, 3063, 3067, 3233, 3245, 3265, 3273, 3326, 3545, 4070, 4701, 5236, 5281, 5587, 5639, 5929, 5959, 6268, 6593, 6788, 6886, 7121, 7371, 7612, 7732, 7738, 8060, 8076, 8124, 8721, 8809, 9178, ἐπήρε 144, 298, 2593, 3120, 3203, 4198, 4202, 5074, 5427, 5754, 6020, 6517, 6887, 7198, 7218, 7238, 7257, 7843, 7973, 8240, ἐπήρεν 63, 495, 1324, 1443, 3487, 3737, 4602, 5947, 6423, 6723, 8385, 8609, ἀπήραν 129, 205, 308, 702, 902, 906, 921, 1060, 1126, 1424, 1523, 1675, 1713, 2290, 2754, 2935, 2944, 3198, 3509, 3525, 3638, 3817, 4211, 5012, 5078, 5082, 5083, 5145, 5688, 5693, 7021, 7804, 7879, 8773, ἐπήραν 3010, 3350, 3688, 4652, 5451, 5871, 6508, 6596, 7294, 8963, ἀπήρασι 896, 1058, 420, 4034, 9168, ἀπήρασιν 138, 145, 372, 397, 752, 797,

1035, 1036, 1370, 1416 1503, 1518, 1522, 1682, 2047, 2103, 2466, 2616, 5314, 5406, 5641, 6601, 7865, 8974, 8998, 9045, 9093, 9225, 9233, ἐπήρασιν 2026, 2262

Παρακαλῶ, παρεκαλῶ (έω), παρακαλεῖ 2293, 2494, 2546, 2675, 2891, 5288, 5717, 5783, 8413, 8920, παρακαλοῦν 1802, 2070, 3335, 3352, 5472, 5699, 6492, 7902, 9075, παρεκαλοῦσιν 233.

Πηδῶ, πηδᾶ, 4829, 5785, πηδοῦν 1060, 1107, 5146, 5313, ἐπήδησαν 5375.

Πλησιάζω, ἐπλησιάζαν 1152, ἐπλήσιασεν 6271, ἐπλησιάσαν 3950, 9069, ἐπλησιάσασιν 1432, 6907.

Ροβελεύω, ἐρροβόλεψεν 3112, 8152, ἐρροβόλεψαν 4593, 4604, 4663, 5632, 8316, ἐρροβόλεψαν 5691.

Σηκώνω, σηκώνει 4208, 7740, σηκώνουν 5202, ἐσήκωσε(ν) 23229, 4070, 4810, 447, 6134, 7698, ἐσήκωσαν 9020, ἐσηκώθη 2391, 6038, ἐσηκώθηκει 2353, 4453, 7421, ἐσηκώφησαν 968, 4776.

Στερεώνω, ἐστερέωσεν 2097, ἐστέρεωσεν 3030, ἐστερεώσαν 9000, ἐστερεώσασιν 180.

Συμβουλεύω, συμβουλεύουν 6635, 8812, συμβουλεύουνέ 2501, ἐσυμβούλευεν 166, ἐσυμβούλεψε(ν) 1757, 1766, 3592, 5195, ἐσυμβουλέψαν 668, 674, 831, 1426, 2576, 8667, ἐσυμβούλεψαν 3003, 3116, 5157, 6378, 6639, 7364, ἐσυμβουλέψανε 2515, 2972, ἐσυμβουλέψασιν 208.

Στρέφω, στρέφει 7348, ἔστρεψεν 3364, 5902, 6251, 6254, 6482, 7330, 7356, 8161, ἔστρεψαν 5389, ἔστρεψασιν 9157, στρέφονται 5382, 9153, ἐστρέφετον 7453, ἐστρέφονταν 5148, ἐστράφη 302, 2147, 4960, 5094, 5103, 5839, 5918, 5980, 6247, 7012, 7351, 7966, 8186, 8224, 8481, ἐστράφηκε(ν) 298, 1179, 1546, 2618, 2970, 3510, 3512, 6167, 6921, ἐστράφησαν 514, 652, 846, 1165, 1423, 2074, 2290, 2299, 2528, 2846, 4961, 6413, 6657, 7594, 8842, 9088,

Συντυχαίνω, συντυχαίνουε 5433, ἐσυντυχαίνασιν 8902, ἐσύντυχε(ν) 232, 503, 2518, 6301, 6902, 7605, 8024, ἐσύντυχαν 6295, 8026, 8149, 8550, 8727, 8831, ἐσυντύχαν 2601, 8571, ἐσύντυχασι(ν) 2574, 3398, 6166, 6397.

Υπαγαίνω, υπαγαίνει 4041, 4841, υπαγαίνουν 464, 721, 1058, 1430, 2204, 5083, 5151, 6912, 8988, 9096, 9137, υπαγαίνουσιν 9038, υπάγαινε 5064, υπηγαίνειν 4790, υπάγαιναν 2490, υπαγαίναν 2022, 2479, 3670, 3725, 5020, υπαγαίναν, 528, 1367, 3725, 5032, υπαγαίνασιν 120, 747, 910, 2523, 5299, 7025, 7043, 9065, 9149, υπήγαιναν 5153, 7211,

Υπηγαينوέρχομαι, υπηγαينوέρχετον 5069, 5073, υπηγααιοέρχονταν 8501.

Υπάω, υπάει 3264, 5357, υπαγει 3324, υπάουν 1678, 1690, 1695, υπᾶν 5632, υπάγουν, 1769, 8988, 9019, 9051, 9151, υπάουν 529, 1678, 1690, 1695, ἀπήγεν 6493, ἀπήγαν 3924, υπήγεν 4522, 8226, υπήγασιν 5871, 8992.

Φιλοπαρακαλῶ, φιλοπαρακαλεῖ 2729.

Χολιάζω, ἐχόλιασε(ν) 659, 2648, 3064, 3877, 4601, 4793, 4801, 5498, 7083, 7663, χολιασμένος, 5159, 5874.

Annexe

1. L'aventure amoureuse du seigneur de Carytaina (texte intégral)

- 5745 Στὴν μάχην ὅπου εἶχασιν ὁ πρίγκιπα Γυλιάμος
 μὲ τῶν Ῥωμαίων τὸν βασιλέα καὶ μὲ τὸν ἀδελφόν του,
 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας, ὅπου τὸν ἐκρατοῦσαν
 διὰ ἕναν ἐκ τοὺς καβαλλάρους τοὺς πρώτους γὰρ τοῦ
 στρατιώτης ἦτο ἐξάκουστος εἰς ὅλα τὰ ρηγατα, ἡ κόσμου,
 5750 ἀπὸ ἀμαρτίας δαιμονικῆς, διὰ γυναικὸς ἀγάπην,
 –τὸ ἐπάθασιν κι ἄλλοι πολλοὶ φρόνιμοι καὶ στρατιῶτες–
 ὁκάποιου του καβαλλάρου γυναικα ἐρωτεύτη,
 τοῦ μισῖρ Ντζᾶ ντέ Καταβά, οὕτως τὸν ὠνομάζαν.
 Ἐπῆρε τὴν ἐκ τὸν Μορέαν κ' ἐδιάβη εἰς τὴν Πούλιαν,
 5755 λέγας νὰ προσκυνήσουσιν ἐκεῖ στὰ μοναστήρια,
 εἰς τὸν Ἅγιον Νικόλαον εἰς τὸ Μπάρ, νὰ σώση κ' εἰς τὴν
 εἶθ' οὕτως στὸν Ἀρχάγγελον, στὸ μέγα μοναστήριν, [Ῥώμην
 ὅπου ἔνι εἰς ὄρος καὶ βουνὶ πλησίον τῆς Μαφρεδόνης.
 Ὁ ροῖ Μαφρὲς εὐρίσκετον ἐτότε εἰς τὴν Πούλιαν,
 5760 ρῆγας, ἀφέντης Σικελίας κι ὅλου γὰρ τοῦ ρηγάτου·
 κι ὡς ἤκουσεν ἀπὸ τινὲς ὅπου ἦλθαν κ' εἶπανέ του,
 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ἦλθεν ἐκεῖ εἰς τὴν Πούλιαν,
 ὁ ἐξάκουστος εἰς τὰ ἄρματα ἔσ' ὅλην τὴν Ῥωμανίαν,
 5765 πολλὰ τὸ ἐθαυμάστηκεν ἐρώτησε τὸν τρόπον
 νὰ μάθη καὶ τὴν ἀφορμὴν, τὸ τί ἠθελεν ἐκεῖσε.
 Τινὲς ὅπου τὸ ἀκούσασιν ἀπὸ τὴν φαμελίαν του,
 νὰ προσκυνήση, λέγουν του, εἰς τὰ ἅγια μοναστήρια,
 ὅπου εἶναι εἰς τὸ ρηγάτο του, ν' ἀπέλθῃ κ' εἰς τὴν Ῥώμην·
 5770 καὶ ὁκάποιος ἄλλος φρόνιμος, ὅπου ἦτον παιδεμένος,
 ὅπου ἦτον ἐρωτήσοντα ὁκάποιον συγγενὴν του
 ὅπου ἦτον ἐκ τὴν φαμελίαν τοῦ ἀφέντη τῆς Καρυταίνας,
 {καὶ τοῦ εἶχε εἰπεῖ τὴν ἀφορμὴν, τὸν τρόπον, τὴν ἀλήθειαν,
 λέγει τὸν ρῆγαν μυστικῶς κ' ἐπληροφόρησέ του
 τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν καὶ ὅλην τὴν ἀλήθειαν·
 5775 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης }
 ὁκάποιου του καβαλλάρου γυναικαν ἐρωτεύτη
 κι ἀπῆρε τὴν ἐκ τὸν Μορέαν κ' ἦλθαν ἐδῶ εἰς τὴν Πούλιαν
 διὰ νὰ τὴν ἔχῃ ἐρωτικὴν, νὰ χαίρεται μετ' αὐτὴν.
 Τὸ ἀκούσει το ὁ ροῖ Μαφροῖς, μεγάλως τὸ ἐβαρύνθη,
 5780 ἐθλίβηκε τὴν ἐντροπὴν τοῦ εὐγενικοῦ στρατιώτου·
 καβαλλάρην ἀπόστειλεν καλὰ συντροφεμένον,
 κ' ἐδιάβη εἰς τὸν μισῖρ Ντζεφρέ τῆς Καρυταίνου ἀφέντην.
 Ἐκ τὸ ἰμοιράδι τοῦ ρηγὸς λέγει, παρακαλεῖ του,
 νὰ ἔλθῃ ἐκεῖ νὰ τὸν ἰδῇ χρῆζει νὰ τοῦ συντύχη.
 5785 Κ' ἐκεῖνος γὰρ τὸ ἀκούσει το, πηδᾶ, καβαλλικεύει,
 μὲ ὅλην του τὴν φαμελίαν ἀπῆλθεν εἰς τὸν ρῆγαν.
 Τὸ ἰδεῖ τον ὁ ροῖ Μαφρὲς, ἐπροσηκώθηκέν του,
 ἀπὲ τὸ χέρι τὸν κρατεῖ, σιμά του τὸν καθίζει,
 ἄρξετον νὰ τὸν ἐρωτᾷ τὸ πῶς ἦλθεν ἐνταῦτα.
 5790 Κ' ἐκεῖνος ἀποκρίθηκεν· ἦλθε νὰ προσκυνήσῃ
 στὰ μοναστήρια, ὅπου ἔταξεν ἐτότε εἰς τὴν Πόλιν
 στὴν φυλακὴν τοῦ βασιλέως τῆς Κωνσταντίνου Πόλης.
 Κι ὁ ρῆγας τοῦ ἀποκρίθηκε, τὰ ἐτέτοια τοῦ ἐλάλει·
 –Θαυμάζομαι εἰς τὴν γνώσιν σου, εἰς τὸ ἔπαινος ὅπου
 5795 ὅτι εἶσαι εἰς τὰ ἄρματα ἐξάκουστος στρατιώτης [ἔχεις,
 κι ἄφηκες τὸν ἀφέντην σου τὸν πρίγκιπα Γυλιάμον
 εἰς τέτοιαν μάχην δυνατὴν καὶ χρειάν ἀπὸ φουσσάτο,
 ὅπου ἔχει μὲ τὸν βασιλέα τῆς Κωνσταντίνου Πόλης.
 Οὐ πρέπει νὰ ἔνι εὐγενικὸς ἄνθρωπος ψεματάρης,
 5800 οὔτε στρατιώτης ὡς ἐσὺ ὅπου εἶσαι ἐπαινεμένος,
 καὶ πᾶσα ἄνθρωπος εὐγενὴς πρέπει νὰ τὸ βαρειέται
 καὶ νὰ τὸ θλίβεται πολλὰ ὅταν ἀκούσῃ σφάλμα.
 Ἐφέντη τῆς Καρύταινας, θέλω νὰ τὸ ἐγνωρίσῃς,

- 5805 καὶ κράτει το εἰς πληροφορίαν, ἐξεύρω τὴν ἀλήθειαν,
τὸν τρόπον καὶ τὴν ἀφορμὴν τὸ πῶς ἦλθες ἐνταῦτα,
καὶ θλίβομαί το, μὰ τὸν Θεὸν, διὰ τὸ ἔπαινος ὅπου ἔχεις.
Τὸ πρᾶγμα εἶναι ἄσκημον, βαρειῶμαι νὰ τὸ λέγω.
"Ὁμως διὰ τὴν ἀγάπην σου θέλω νὰ τὸ φαυλίσω
νὰ τὸ ἐγνωρίσης καθαρά, τὸ σφάλμα ὅπου ἐποίκες.
- 5810 Ἐσὺ ἄφηκες τὸν πρίγκιπα, τὸν κύρην σου τὸν λίζιον,
ὅπου ἔχει μάχην δυνατὴν μετὰ τὸν βασιλέαν,
κ' ἐπάτησες τὸν ὄρκον σου, ὅπου ἔχεις γὰρ εἰς αὐτόν,
κ' εἶσαι ἀφίορκος, ἄπιστος στὸν λίζιον σου ἀφέντην.
Καὶ πάλε ἄλλο ἄσκημον, δημηγερσίαν μεγάλην·
- 5815 ἐπήρες τοῦ καβαλλαρίου τοῦ ἀνθρώπου σου τοῦ λίζιου
τὴν ὁμόζυγον τοῦ γυνὴν καὶ περπατεῖς μετ' αὐτήν,
ὅπου ἔχεις ὄρκον μετ' αὐτὸν κ' ἐκεῖνος μετὰ σέναν.
Λοιπόν, διατὸ ἔνι ἐξάκουστον τὸ ἔπαινος ὅπου ἔχεις,
σὲ δίδω τέρμενον μακρύν, ἡμέρες δεκαπέντε,
- 5820 νὰ λείπης ἐκ τὸν τόπον μου κ' εἰς τὸν Μορέα νὰ ὑπάγης
τοῦ πρίγκιπος τοῦ ἀφέντη σου εἰς μάχην νὰ βοηθήσης,
ὅπου ἔχει μὲ τὸν βασιλέα ἐκεῖνον τῶν Ρωμαίων.
Εἴτε εὐρέθης στὸν τόπον μου διαβῶν οἱ δύο ἐβδομάδες,
ὁμνῶ σε, εἰς τὸ στέμμα μου κ' εἰς τὴν ψυχὴν μου ἀπάνω,
- 5825 ὀρίσει θέλω παρευτὺς τὴν κεφαλὴν σου κόψουν.
Τὸ ἀκούσει το ὁ μισὶρ Ντζεφρὲς τῆς Καρυταίνου ἀφέντης,
τὸ πῶς τὸν ἀποσκέπασεν ὁ ρήγας ἀπ' ἀτός του,
καὶ εἶπεν του τὸ φταίσιμον, τὸ σφάλμα ὅπου ἐποίκεν,
ἀπ' τῆς αἰσχύνης κ' ἐντροπῆς, ὅπου εἶχεν ἐκ τὸν ρήγαν,
- 5830 ἢ συντυχιὰ ἐκόντεψεν, τὸ τί λαλήσει οὐκ εἶχεν.
"Ὁμως, ὡσὰν ἠμπόρεσεν, τὸν ρήγαν ἀποκρίθη·
– Ἀφέντη ρήγα, δέομαι, προσπίπτω, προσκυνῶ σε·
ὅσον μὲ εἶπες καὶ λαλεῖς, ὡς ὁ Θεὸς τὸ λέγεις,
ἐπεὶ ἀπ' αὐτός μου γνώθω τὸ φταίσιμον ποῦ ἐποίκα·
- 5835 καὶ προσκυνῶ κ' εὐχαριστῶ τὴν βασιλείαν σου εἰς τοῦτο
κ' ἐγὼ κάταυτα νὰ διαβῶ κι ἀπέδω νὰ μισσέψω
νὰ ὑπάγω εἰς τὸν ἀφέντην μου τὸν πρίγκιπα Γυλιάμον.
Ἐπηλογίαν ἐζήτησεν, ὁ ρήγας τοῦ τὴν δίδει.
Ἐστράφη εἰς τὴν κατοῦναν του, τὴν φαμελίαν του ἀπήρε,
- 5840 σπουδαίως ἀπέκει ἐμίσεψεν, ἐκίνησεν κ' ἐδιάβη.
Εἰς τὸ Βροντήσι ἔσωσεν ἀπέσω εἰς ἕξι ἡμέρες·
κάτεργον ἠῦρεν ἔτοιμον κ' ἐσέβηκεν εἰς αὐτό
κ' εἰς τὴν Κλαρέντσαν ἔσωσεν ἀπέσω εἰς τρεῖς ἡμέρας.
Τὸν πρίγκιπα ἐρώτησεν ποῦ νὰ τὸν ἔχη εὔρει,
- 5845 κ' ἐκεῖνος ποῦ τὸ ἐξευρεν ἐπληροφόρησέ τον·
στὴν Ἀνδραβίδα εὐρίσκεται ὁ πρίγκιπας Γυλιάμος.
Σώρεψιν ἔχει δυνατὴν με ὅλους τοὺς καφαλάδες,
τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ βουργισέους καὶ τοὺς καβαλλαρίους,
βουλὴν ἐπαίρνουν ἐνομοῦ διὰ μαντάτα ὅπου ἔχουν·
- 5850 μαντάτα τοὺς ἠφέρασιν, πολλὰ καλὰ οὐκ εἶναι·
λαὸς μέγας ἐπέζεψεν εἰς τὴν Μονοβασίαν·
ὁ βασιλεὺς τοὺς ἔστειλεν ὅπως νὰ συμμαχήσουν
τὸν τόπον του καὶ τὸν λαὸν ὅπου εἶχεν κιντυνέψει.
Κι ὡς τὸ ἀκουσεν τὸ σὲ λαλῶ ὁ ἀφέντης Καρυταίνου,
- 5855 ὅτι ὁ πρίγκιπας εὐρίσκεται ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδραβίδα
μὲ ὅλους τοὺς καφαλάδες του καὶ τοὺς καβαλλαρίους,
μεγάλως τὸ ἐχάρηκεν εἰς τούτην τὴν ἐλπίδα
ὅτι ὅλοι θέλουσιν βαλθῆ, διατὶ τὸν ἀγαποῦσαν,
στὸν πρίγκιπα τῆς Ἀχαΐας διὰ νὰ τοῦ συμπαθήσῃ.
- 5860 "Ἄλογα τοῦ ἐδανείασιν οἱ φίλοι του ἐκέισε·
εὐτὺς ἐκαβαλλίκεψεν στὴν Ἀνδραβίδα ἐδιάβη,
ὅλοι τὸν ἀπαντήσασιν, χαρὰν μεγάλην κάμνουν.
"Ὁλους ἐπαρακάλεσεν ὡς ἀδελφοὺς καὶ φίλους,
λέγει· – Ἐδάрте ἄς ἰδῶ τὸ ποῖοι μὲ ἀγαποῦσιν
- 5865 ἀπο ἐσᾶς τοὺς συγγενεῖς καὶ φίλους κι ἀδελφοὺς μου·
νὰ ἔχω τὴν βοήθειαν σας στὸ φταίσιμον, τὸ ἐποίκα·
ἐπεὶ ἐγνωρίζετε καλὰ ὅτι ἔσφαλα μεγάλως
εἰς τὸν ἀφέντην λίζιον μου, τὸν πρίγκιπα Γυλιάμον.

- 5870 Ὅλοι τοῦ ἐπισηχῆθησαν, μικροὶ τε καὶ μεγάλοι,
 νὰ εἶναι εἰς βοήθειαν του στήν δύναμίν τους ὄλην.
 Ἐπήραν τὸν κ' ὑπήγασιν στὸν πρίγκιπα ὀλόρθα
 ἐκεῖ ὅπου ἦτον κι ἀππλίκευεν εἰς τὴν Ἀγίαν Σοφίαν.
 Ἐνταῦτα ἐπροσκύνησε τὸν πρίγκιπα Γουλιάμιον·
 ὁ πρίγκιπας εὐρίσκετον εἰς αὐτὸν χολιασμένος,
 5875 ὄργην μεγάλην τοῦ ἔδειξεν, μέγα δίκαιον τὸ εἶχεν,
 ἐπεὶ εἰς ἐκείνουν ἠλπίζεν καὶ πλέον τὸ θάρρος εἶχεν
 βοήθειαν νὰ ἔχη ἀπ' αὐτὸν εἰς ὅλες του τὲς χρεῖες
 κι αὐτὸς τὸν ἐλευτέρωσεν στὴν βίαν του τὴν μεγάλην.
 Ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὁ ἐπαινετὸς στρατιώτης
 5880 φρόνιμος ἦτον κ' ἔξευρεν τὸ φταίσιμο ὅπου ἐποίκεν,
 κι τὸ ζωνάριον του ἔβγαλεν, στὸν σφόντυλά του βάνει·
 εὐτὺς χαμαὶ ἐπέσατο, ἐλεημοσύνην κράζει
 καὶ λέγει πρὸς τὸν πρίγκιπα ἐνώπιον τῶν πάντων·
 Ἐγώ, ἀφέντη, ἔφταισα καὶ ἦλθα νὰ μὲ κρίνης.
 5885 Γονατιστὰ τὸν ἔλεγεν ἐτοῦτα, τὰ σὲ λέγω.
 Οἱ ἀρχιερεῖς κ' οἱ ἕτεροι ὅλοι οἱ κεφαλᾶδες
 κ' οἱ καβαλλάροι σὺν αὐτῷ εὐτὺς ἐγονατίσαν,
 δεόμενοι ἐλέγασιν τοῦ πρίγκιπος ἐτοῦτο·
 - Διὰ τὸν Χριστόν, ἀφέντη μας, ἐδὰ συμπάθησέ του,
 5890 κι ἂν πέση πλέον εἰς φταίσιμον, τὴν κεφαλὴν του κόψε.
 Ἐσὺ ἐξεύρεις, ἀφέντη μας, τὴν μάχην ποῦ ἔχεις τώρα·
 ἔπρεπεν ἄλλους νὰ εἶχαμεν τοῦ νὰ μᾶς βοηθήσουν.
 Κι ὡς ἦτον πάντα ὁ πρίγκιπας φρόνιμος, ἐλεήμων,
 οὕτως τοὺς ἀποκρίθηκεν, τούτους τοὺς λόγους εἶπεν·
 5895 Ἄρχοντες, ἐγνωρίζατε, καλὰ τὸ ἐπινοεῖτε,
 ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ἀνεψιός μου ὑπάρχει
 καὶ ἄνθρωπός μου λίζιος εὐρίσκεται καὶ πρῶτος·
 καὶ ὅσον πλέον ἔσφαλεν εἰς πλέον θλίψιν τὸ ἔχω.
 5900 Ὅμως, διὰ τὴν ἀγάπην σας καὶ παρακάλεσίν σας,
 πάλε κ' ἐτούτην τὴν φορὰν ἄς εἶν' συμπαθημένος.
 Ὅλοι τὸν ἐπροσκύνησαν, εὐχαριστήσανέ τον,
 καὶ ἔστρεψεν τὸν τόπον του ὡσαύτως καὶ τὰ κάστρη.
 Εἶπεν γὰρ ὁ πρίγκιπας ἐνώπιον τοῦ λαοῦ του·
 Ἄρχοντες, ὅλοι ἐξεύρετε τὸ σφάλμα ὅπου ἐποίκεν
 5905 εἰς τὸν καιρὸν ποῦ ἐγύρισε μετὰ τὸν Μέγαν Κύρην·
 μὲ ἄρματα ἐπολέμησε εἰς κάμπον μετ' ἐμένα.
 Ἐγὼ τοῦ ἐσυμπάθησα, καθὼς τὸ ἐξεύρετε ὅλοι·
 τὸν τόπον του τὸν ἔστρεψα, ὡς νέο δόμα τοῦ ἐδῶκα
 ὅπως τὰ πάντα νὰ κρατῆ αὐτὸς καὶ τὰ παιδία του,
 5910 ἐπεὶν ἐξακληρήθηκεν μετὰ φταίσιμο ἐδικόν του·
 θέλω δὲ πάλι ἀπὸ τοῦ νῦν νὰ τὸ ἔχη εἰς τοιοῦτον τρόπον.
 Ἄφῶν ἐσυμπαθήστηκεν ὁ ἀφέντης Καρυταίνου,
 εἰς τὴν βουλὴν ἐκάθισεν αὐτὸς κ' οἱ κεφαλᾶδες,
 ὁ πρίγκιπας, ὅπου λαλῶ, κ' οἱ καβαλλάροι ὅλοι.

2. L'imparfait

La description de Corinthe et de Sgouros, son défenseur :

- 1460 Τὸ κάστρον γὰρ τῆς Κόρινθος κεῖται ἀπάνω εἰς ὄρος·
 βουνὸν ὑπάρχει θεόχτιστον καὶ ποῖος νὰ τὸ ἐγκωμιάση;
 ἢ χῶρα γὰρ εὐρίσκετον κάτωθεν εἰς τὸν κάμπον,
 ἢ πύργους γὰρ καὶ μετὰ τειχεῖα καλὰ περικλεισμένα.
 Λοιπὸν, εὐρίσκετον ἐκεῖ, ἐτότε ὅπου σὲ γράφω,
 1465 ὁκάποιος μέγας ἄνθρωπος καὶ φοβερὸς στρατιώτης
 κ' εἶχεν τὴν Κόρινθο ἀλλὰ δὴ τὸ Ἄργος καὶ Ἀνάπλι·
 ὡς κεφαλὴ καὶ φυσικὸς ἀφέντης τὰ ὑποκράτει
 ἐκ μέρους γὰρ τοῦ βασιλέως ἐκείνου τῶν Ῥωμαίων,
 Σγουρόν τὸν ὠνομάζασιν, οὕτως εἶχεν τὸ ἐπίκλην·

3. Récits de bataille

– *Boniface de Montferrat*

Σέquences	Τεxte	Τεμψ
Sommaire	Présentation de Johannis Vatatsis qui entreprend de résister aux Francs. 1030-34 Λοιπὸν ἐτότε ὅπου λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἦτον ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος, τῆς Ἄρτας καὶ τῶν Γιαννινῶν κι ὅλου τοῦ Δεσποτάτου κὺρ Ἰωάννην τὸν ὠνόμαζαν, Βατάτσης τὸν ἐπὶ κλην [...] 1045-47 κι ἄρχισε μάχην δυνατὴν νὰ πολεμῆ τοὺς Φράγκους· οὐχὶ γὰρ εἰς πρόσωπον, νὰ πολεμήσῃ εἰς κάμπον ἀλλὰ μὲ τρόπον μηχανίας ὡς πολεμοῦν οἱ Τούρκοι.	1 AO 2 IMP 1 PE 1 PG
Orientation préparatifs 6 vers	Nous arrivons à la préparation du premier affrontement de cette guerre. Vatatsis se rend à l'endroit où se trouve Boniface. 1048-53 Διαβόντα γὰρ ἕνας καιρός, ἐγύρσειεν ὁ ἄλλος· μὲ πονηρίαν ἀπόστειλεν τοὺς καταπατητᾶδες 1050 τοῦ νὰ μαθαίνῃ ἀδιάλειπτα τὲς τῶν Φραγκῶν γὰρ πράξεις. Κι ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν τὸ ποῦ ἦτο ὁ Μπονοφάτσιος, ὁ ρῆγας τοῦ Σαλονικίου, οὕτως τὸν ὠνομάζαν, τὲς νύχτες ἐπερπάτησεν ἕως οὗ νὰ ἐφτάσῃ ἐκεῖθεν.	3 AO 3 IMP
Péripéties 5 vers	1 Les Bulgares amorcent l'attaque. Ils placent des embuscades et pillent les environs du château. 1054-58 Τὰ ἐγκρύμματά του ἔβαλεν εἰς ἐπιδέξιους τόπους καὶ ὅσον ἐξημέρωσεν κ' ἐπλάτυνεν ἡ ἡμέρα, διακόσιους γὰρ ἐδιόρθωσεν ὅπου ἦσαν τὰ λαφρά τους κ' ἐδράμασιν κ' ἐκούρσεψαν γύρον τοῦ κάστρου ἐκεῖνου· τὸ κοῦρσο ἐπεριμάζωξαν, ἀπήρασιν, ὑπαγαίνουν.	8 AO 2 IMP 1 P H
11 vers	2 Les Lombards sortent de la forteresse et, attirés dans les embuscades, se trouvent en mauvaise posture. 1059-69 Τὸ ἰδεῖ οἱ Λουμπάρδοι ὅπου ἦσασιν ἐκεῖσε μὲ τὸν ρῆγαν, σπουδαίως ἀπήραν τ' ἄρματα, πηδοῦν, καβαλλικεύου· ἀτός του ὁ ρῆγας μετ' αὐτοὺς ἐξέβηκεν ὁμοίως ὡς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ρωμαίων. Ὅμπρὸς ὀπίσω ἐξέβαιναν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα· κ' ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσέψασιν ἐφευγαν μὲ τὸ κοῦρσο ἕως οὗ νὰ τοὺς προσφέρουσιν ἀπέσω εἰς τὰς χωσίας. Ἐνταῦτα ἀπεχωσιάσασιν γύρωθεν οἱ χωσίες καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἄρχασαν νὰ τοὺς θέλουν τοξεύει· ἐδείχναν ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κουμᾶνοι κ' ἐγύριζαν ὀπίσω τους καὶ τὰ φαρία ἐδοξεύαν.	5 AO 5 IMP 3 P H
4 vers	1065 3 C'est le pic de l'action. Encerclés, les Lombards défendent 1070-73 Οἱ δὲ Λουμπάρδοι ὡς εἶδασιν μετὰ τὸν Μπονοφάτσιον ἐκεῖνον τὸν ἀφέντη τους, τοῦ Σαλονικίου τὸν ρῆγα, τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύρισαν κ' ἐκατεδόξευάν τους, ὅλοι ἐνομοῦ ἐσωρεύτησαν, νὰ ζήσουν κι ἀποθάνουν.	3 AO 1 IMP
Résolution 3 vers	4 C'est la fin du combat et la mort pour Boniface et ses compagnons. Τὸ δὲ οἱ Κουμᾶνοι κ' οἱ Ρωμαῖοι οὐκ ἐζυγῶνάνε τους 1074-76 μὲ τὰς σαγίττας ἀπὸ μακρὰ τοὺς ἐκατεδόξευαν κι οὕτως τοὺς ἀποκτεῖνασιν κ' ἐθανατώσανε τους.	2 AO 2 IMP
Conclusion 5 vers	Le Chroniqueur résume la guerre menée par les Bulgares contre les Francs et en donne un commentaire. 1077-81 Ἀπαύτου δὲ καὶ ἔμπροσθεν, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι, μὲ πονηρίαν καὶ μηχανίαν, ὡς τὸ ἔχουν οἱ Ρωμαῖοι, τοὺς Φράγκους ἐμαχόντησαν, ἐπαῖρναν τους καὶ ἐδίδαν	1 AO 3 IMP 1 PE 2 PG

6 vers	<p>τοὺς Ἀλλαμάνους ἔσφαζαν κ' ἔθανατώνανέ τοὺς.</p> <p>3 Le Sébastocrator, voyant le combat tourner en sa défaveur, change de tactique :</p> <p>4035 Κι ὡς εἶδε ὁ σεβαστοκράτορας ἀπέκει ὅπου ἐθεώρει ὅτι οἱ Ἀλλαμάνοι ἐσπάραξαν κ' ἀπήρασι τὸ κρότος, γοργὸν σπουδαίως ἐκεῖ ἔδραμεν ὅπου ἦσαν οἱ Οὐγγροί, ὀρίζει τοὺς νὰ σύρνουσιν ὅλοι μὲ τὰς σαγίτας στὸ ἀλλάγι κείνο ποῦ ἔσμιξε(α) μετὰ τοὺς Ἀλλαμάνους, καὶ εἶπεν τοὺς ἀπόκοτα· [-Μὴ παρατηρηθῆτε τοὺς Ἀλλαμάνους τίποτε διατὶ εἶναι ἐδικοί μας· ...]</p>	6 AO 2 IMP 1 PH
9 vers	<p>4 Les Allemands sont sacrifiés. Un commentaire du narrateur rompt le récit et annonce la défaite des Francs. C'est le retournement de situation, le pic de la tension dramatique et la chute du fameux seigneur de Carytaina, qui ne doit la vie sauve qu'au Sébastocrator :</p> <p>4055 Κ' οἱ Οὐγγροί, ὡς ὠρίστησαν(α), οὕτως καὶ τὸ ἐποίησαν· ἀρχάσαν κ' ἐδοξεύασιν τοὺς Φράγκους κ' Ἀλλαμάνους· κ' ἀπὸ τὴν ἄλλην γὰρ μερέαν ἦλθασιν κ' οἱ Κουμάνοι κ' ἐδόξευαν ἀμφότεροι τὸ γένος γὰρ τῶν Φράγκων. Τί νὰ σὰς λέγω τὰ πολλὰ καὶ πῶς νὰ τὰ διαλύσω ; Ὅλους τοὺς ἵππους καὶ φαρία τῶν Φράγκων κ' Ἀλλαμάνων ὅλα τὰ ἐκατασφάξασιν κ' οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν. Ἐπεσε γὰρ κ' ὁ θαυμαστός, τὸ φούμος τῶν στρατιώτων, ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας ὁμοῦ μὲ τὸ φαρίν του.</p>	7 AO 2 IMP 1 PE
1 ^e résolution 13 vers	<p>5 Le seigneur de Carytaina est sauvé par le Sébastocrator.</p> <p>4060 Κ' ἐτότε ὁ σεβαστοκράτορας εἶδεν κ' ἐγνώρισέν τον, στριγγὴν φωνίτσαν ἔσυρεν, ἔδραμε ἐκεῖσε εἰς αὐτον, μὴ σύρη εἰς αὐτον πλείον κανεῖς ἀπάνω εἰς τὸ κορμί του. Καὶ λέγει του· -Μισὶρ Ντζεφρέ, ἀφέντη Καρυταίνου, μὴ προῦ σὲ σφάξουν, ἀδελφέ, σ' ἐμέναν παραδόσου· ἀπάνω εἰς τὴν ψυχίτσα μου δόλον οὐ μὴ νὰ ἔχης. Εἰς τὸ σπαθί του ῶμοσε κ' ἐνταῦτα ἐπαρεδόθη. Ἀφότου ἐπαρεδόθηκεν ὁ θαυμαστός ἐκεῖνος, ὁ ἀφέντης τῆς Καρύταινας, ὁ ἐξάκουστος στρατιώτης, τὸ φλάμουρόν του ἔπεσεν ἐκεῖ ὅπου τὸν ἐπίασαν ἀτός του ὁ σεβαστοκράτορας τὸ ἐσήκωσεν κ' ἀπήρεν, ὁκάποιον τὸ ἐπαράδωκεν ἀπὸ τὴν φαμελίαν του νὰ τὸ βαστᾶ προσεχτικὰ καὶ νὰ τοῦ τὸ φυλάττη.</p> <p>4065</p> <p>4070</p> <p>6 Le prince Guillaume vient à la rescousse de son homme-lige.</p> <p>4075 Ὡς εἶδεν γὰρ ὁ πρίγκιπας τὴν ποιηρίαν ποῦ ἐποίκε, ἐτότε ὁ σεβαστοκράτορας εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς μάχης, ὅταν ἔσμιξασιν ὁμοῦ ὁ ἀφέντης {τῆς} Καρυταίνου κ' οἱ Ἀλλαμάνοι, σὲ λαλῶ, κ' ἐσφάζονταν ἀλλήλως τὸ πῶς τοὺς Οὐγγρούς ἔβαλεν, ὁμοίως καὶ τοὺς Κουμάνους, κ' εἰς αὐτοὺς ἐδοξεύασιν νὰ σφάξουν τ' ἄλογά τους, ἀπήρε ἀλλάγιν μετ' αὐτὸν κ' ἐδιάβη ἐκεῖσε εἰς αὐτον νὰ τοῦ βοηθήσῃ, ἂν ἤμπορῇ νὰ μὴ τὸν ἀποδείρουν.</p> <p>4080</p>	11 AO 1 PH
8 vers 2 ^e Résolution 6 vers	<p>7 Mais face à la supériorité en nombre de Grecs, il va lui aussi se rendre : c'est le dénouement de la bataille.</p> <p>Τὸ δε τὸ πλῆθος τῶν Ρωμαίων καὶ τὸ σαγιπτολάσι ἐσφάξασιν τὰ ἄλογα κ' οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν· κ' ἀφότου εὔρεθησαν πεζοὶ μέσα εἰς τὰ φουσσᾶτα, τὸ τί ποιήσει οὐκ εἶχασιν, ἠθέλαν κ' οὐκ ἠθέλαν.</p>	4 AO 3 IMP

	4085	Μὴ προῦ ἀποθάνουν ἄδικον θάνατον εἰς τὸν κόσμον, ὅλοι ἐπαραδόθησαν κι ὁ πρίγκιπας ἀτός του.	
Conclusion 7vers	4090	Οὐδὲν ἐγλύτωσαν τινές, μόνη ἡ φτωχολογία· ὅσοι ἠμπορέσαν κ' ἐφυγαν κ' ἦλθαν ἐκ τὴν Βλαχίαν, οἱ μὲν ἐγλύτωσαν πεζοὶ κ' ἦλθαν εἰς τὸν Μορέαν, ἄλλους τινές ἐπιάσασιν οἱ Βλάχοι στὴν Βλαχίαν, τοὺς ἄλλους πάλε ἐσκότωσαν κ' ἐρρουχολόγησάν τους. Κι ὅσον ἔπαιψε ὁ πόλεμος κ' ἐκέρδισαν τοὺς Φράγκους, ὥρισε ὁ σεβαστοκράτορας κ' ἐστήσασιν τὲς τέντες.	13 AO

– Bataille de Prinitsa

	Texte	Temps
Sommaire 6 vers	<p>Annonce : Le narrateur-conteur, comme dans le récit de la bataille de Pélagonia s'adresse à son auditoire pour lui annoncer le récit de nouveaux faits héroïques.</p> <p>Ἐντούτω γὰρ ἀφίνω ἐδῶ τὰ λέγω κι ἀφηγοῦμαι διὰ τὸν Μέγαν Δεμέστικον καὶ τὰ φουσσᾶτα ὅπου εἶχεν, καὶ θέλω νὰ σὲ ἀφηγηθῶ καὶ νὰ σὲ καταλέξω τὸν πόλεμον ποῦ ἐγένετον ἐτότε εἰς τὴν Πρινίτσαν. Τριακόσιοι Φράγκοι ἐκέρδισαν ἐκεῖνα τὰ φουσσᾶτα, ὅπως τὸ μέλλω ἀφηγηθῆ ἔμπρὸς εἰς τὸ βιβλίον μου.</p>	4 PE 2 AO
Orientation préparatifs 22 vers	<p>Il passe ensuite à l'exposition de la situation, fait le portrait de Jean de Catavas resté seul en Morée.</p> <p>Celui-ci doit affronter l'armée du Grand Domestique avec ses troupes, en très petit nombre ; avant le combat Jean de Catavas adresse un discours à ses hommes.</p> <p>[...]</p> <p>4695 κι ὡς ἔμαθεν πληροφορίαν ὅτι ἔρχετον {τὸ} φουσσᾶτο τοῦ βασιλέως, τὸ ὠδήγευεν Δεμέστικος ὁ Μέγας, ἐβιάστη, περισώρεψεν κ τὸν κάμπον τοῦ Μορέως ὅσο φουσσᾶτο ἠμπούρεσεν καὶ ὅσον ἠδυνήθη. Κι ὅσον τοὺς περισώρεψεν ἐγνώμισασεν πόσοι ἦσαν τριακόσιοι γὰρ καὶ δώδεκα εὐρέθησαν καὶ μόνον.</p> <p>4700 Ἀπῆρην τοὺς κι ἀνέβαινεν τὰ μέρη τῶν Κρεστένων γυρεύοντα κατερωτῶν, τὸ ποῦ εἶναι τὰ φουσσᾶτα τοῦ βασιλέως, ὅπου ἔρχονται στὸν κάμπον τοῦ Μορέως.</p> <p>4705 Κι ὡς ἔμαθεν ὅτι ἔσωσαν ἐκέισε εἰς τὴν Πρινίτσαν, στὸ παραπόταμο τοῦ Ἀλφέως ἐσέβη διὰ νὰ ὀδεύη. Κι ὡς ἦυρεν τὴν καρφολασίαν ἐκείνου τοῦ φουσσᾶτου, ἐσέβην ἐξοπίσω τοὺς κ' ἔρχετο ἐλάμνοντά τους. Κι ὅταν ἦλθε κι ἀπέσωσεν εἰς ὀκάτι μικρὴν κλεισοῦραν ἐκεῖ πλησίον, τὸ λέγουσιν στὸ Ἀγρίδι Κουνουπίτσας,</p> <p>4710 κ' εἶδαν τοὺς κάμπους ἐκεινοὺς γεμάτους τὰ φουσσᾶτα, ταχύτσιν ἦτον ἀκομή, ὦρα ἀνατελμάτου, ἀφνίδια γὰρ ἐξέβησαν εἰς τὰ φουσσᾶτα ἐκεῖνα.</p> <p>4715 Ὁ μισὶρ Ντζὰ ντὲ Καταβάς, ὁ φοβερὸς στρατιώτης, τίποτε οὐδὲν ἐδείλιασεν διὰ τὸ πολὺ φουσσᾶτο· περίχαρος ἐγένετον, κράζει τὴν συντροφίαν του καὶ λέγει οὕτω πρὸς αὐτοὺς μὲ προθυμίαν μεγάλην· –Αφέντες, φίλοι κι ἀδελφοί, συντρόφοι ἠγαπημένοι, [...]</p>	18 AO 6 IMP 3 PH 1 PG
Péripéties 12 vers	<p>1 Un combat inégal s'engage entre les Francs et les troupes du Grand Domestique.</p> <p>Ὁ Μέγας γὰρ Δεμέστικος στὴν τένταν ἐκαθέτον, ὅπου ἦτον ἀνάβολον εἰς τὸ χωριὸν Πρινίτσας.</p> <p>Κι ὡσὰν ἐφανερῶθησαν ἐκεῖνοι οἱ Φράγκοι ἀφνίδια,</p>	9 AO 3 IMP 1 PH

14 vers	<p>4760 τούτον τὸν λόγο ἐλάλησεν, ἀτός του γὰρ τὸν εἶπεν· « Προγεματίσιν γὰρ μικρὸν ἐβλέπω ὅτι μᾶς ἦλθεν ». * Ορίζει ἐκαβαλλίκεψαν ἀλλάγια τρία καὶ μόνον, χιλίους ἀπάνω εἰς τ' ἄλογα τοὺς Φράγκους ἵ' ἀπαντήσουν· εὐθέως ἐκαβαλλίκεψαν κι ἀπήλθαν εἰς τοὺς Φράγκους, 4765 σταματικά τοὺς ἔσμιξαν ὅλοι μὲ τὰ κοντάρια. Στὸ πρῶτον ποὺ ἐβαρέσασιν ἐπέσαν ἐκ τοὺς Φράγκους καλὰ τὸ τρίτον ἀπ' αὐτοὺς ὅλοι ἀπὸ τὰ φαριά τους· διὰ ἓνα Φράγκον ἦσασιν Ρωμαίων δέκα κοντάρια.</p>	13 AO 4 IMP 1 PH 1 PE
20 vers	<p>Premier pic d'action -Ακούσατε, χάριν τοῦ Χριστοῦ, κάνεις ἀπὸ τοὺς Φράγκους 4770 κοντάρι οὐδὲν ἔπιασεν, κάνεις οὐκ ἐλαβῶθη· ἐκεῖνοι γὰρ ὅπου ἔπεσαν εὐθέως καβαλλικέουν καὶ τὰ σπαθία ἐξήβαλαν καὶ τοὺς Ρωμαίους ἐσφάζαν. "Ὡρα ἐδιάβηκε πολλὴ ποὺ ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι κι οὐδὲν ἐφαίνονταν ποσῶς μέσα εἰς τοὺς Ρωμαίους. 4775 * Εκείνος γὰρ ὁ μισὴρ Ντζᾶς, ὁ Καταβάς, σέ λέγω, ἰαφότου ἐσηκώθησαν οἱ Φράγκοι ἐκεῖ ὅπου ἐπέσαν, ὅπου τοὺς ἀπεδείρασιν τὸ πλῆθος τῶν Ρωμαίων, ἐβγάλαν τὰ σπαθίτσια τους, τὸν πόλεμον ἀρχάσαν, οὕτως ἐσφάζαν τοὺς Ρωμαίους ὡς φάλκος τὸ λιβάδι. 4780 Ἐπὶ τὸ πλῆθος τῶν Ρωμαίων ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι κι οὐδὲν τοὺς ἔβλεπεν ποσῶς Δεμέστικος ὁ Μέγας ἐκεῖθεν, ὅπου ἐκάθητον στὴν τέντα του ἀπέσω.</p>	13 AO 12 IMP
14 vers	<p>2. Jean de Catavas mène le combat. C'est grâce son acharnement que ses maigres troupes vont progresser. Il devient quasiment un héros de légende : Ἐκεῖνος γὰρ ὁ μισὴρ Ντζᾶς ὁ Καταβάς ἐκεῖνος } οὐδὲν ἀνάμενεν ποσῶς νὰ πολεμοῦν τοὺς Φράγκους, 4785 ὁλόρθα πάντα ἐσπούδαζεν νὰ σώσῃ εἰς τὴν τένταν, ὅπου ἐθεώρει ἀπὸ μακρὰ αὐτοῦ τοῦ Δεμεστίκου. Τινές, ὅπου ἦσασιν ἐκεῖ στὸν πόλεμον ἐκεῖνον, εἶδαν καὶ ἐμαρτύρησαν ὅτι εἶδαν καβαλλάρην ἀσπραλογάτον εἰς φαρί, γυμνὸν σπαθὶν ἐβάστα, 4790 καὶ πάντα ὑπήγαγεν ὀμπρὸς ἐκεῖ ποὺ ἦσαν οἱ Φράγκοι. Καὶ εἶπαν κι ἀφίρῶσασιν ὅτι ὁ ἅγιος Γεώργιος ἦτον κι ὠδήγευεν κι ἀντρείευεν τοὺς Φράγκους πολεμήσει. Οἱ μὲν εἶπαν ὅτι ἐχόλιασεν ἡ ὑπεραγία Θεοτόκος, 4795 ὅπου ἦτον εἰς τὴν Ἱσοβαν στὸ μοναστήρι ἐκεῖνο, τὸ ἔκαψαν τότε οἱ Ρωμαῖοι εἰς τὸ ταξείδι ἐκεῖνο· καὶ ἄλλοι πάλε ἐλέγασιν ὅτι ἡ ἀφιορκία ποὺ ἐποίησεν ὁ βασιλεὺς, ὅπου ᾤμοσεν του πρίγκιπα Γυλιάμου καὶ ἄνευ φταίσματος τινὸς νὰ ποιήσῃ πρὸς ἐκεῖνον, 4800 διὰ λόγια γὰρ ψεματινὰ καὶ δωριανὰ μαντᾶτα ἀπόστειλε τὰ φουσσᾶτα του τὸν πρίγκιπα μαδίζει, διὰ τοῦτο ἐχόλιασεν ὁ Θεὸς κ' ἡ ὑπεραγία Θεοτόκος κ' ἔδωκε νίκος τῶν Φραγκῶν καὶ τῶν Ρωμαίων ὠργίστη.</p>	6 AO 7 IMP 2 PH
13 vers	<p>3. Les troupes franques arrivent à la tente du Grand Domestique Ἐπὶ ὥρας πρώτης ἄρχισεν (α) ὁ πόλεμος ἐκεῖνος κ' οἱ Φράγκοι ἀπεσώσασιν ὥρα μεσημερίου 4805 στὴν τένταν, ὅπου ἐκάθητον Δεμέστικος ὁ Μέγας. Ἐκεῖνος γὰρ Δεμέστικος ἀπέκει ἐκ τὴν τένταν τὸ βλέμμα του εἶχε ἀδιάλειπα ἐκεῖ πρὸς τὸ φουσσᾶτον νὰ ἰδῆ τὸ τί ἐγίνονταν οἱ Φράγκοι τοῦ Μορέως· πούπετε Φράγκον οὐ θεωρεῖ μόνον καὶ τοὺς Ρωμαίους, 4810 τὰς χεῖρας του ἐσήκωσε καὶ τὸν Θεὸν δοξάζει, σκοπίζοντα, λογιζόμενος, ἐχάθησαν οἱ Φράγκοι. Καὶ οὕτως ὡσὰν ἐστήκετον κ' ἐθεώρει τὰ φουσσᾶτα, ἀφνίδια ἐφάνησαν ἐκεῖ τὰ φλάμουρα τῶν Φράγκων· ἐγνώρισεν τὰ φλάμουρα τοῦ φραγκικοῦ φουσσᾶτου.</p>	5 AO 8 IMP 3 PH

	<p>4815 Ἐκεῖ στήν τέντα <u>ἐρχόντησαν</u>, ποῦ <u>ἐβλέπασιν</u> τὸ σκῆπτρον τοῦ βασιλέως τοῦ ἀδελφοῦ, τοῦ Μέγα Δεμεστίκου.</p> <p>Il prend la fuite : c'est le deuxième pic de l'action. Στριγγὴν φωνίτσαν <u>ἔσυρεν</u>, μεγάλη ὡς ἐδυνάστη, ἐκείνων τῶν παλλικαρίων, ὅπου <u>ἦσαν</u> μετ' ἐκείνων· -Μωρέ, φέρε τὸ ἵππάρι μου, μωρέ, τὸν τουρκομάνου, θεωρεῖτε φλάμουρα Φραγκῶν, ὅπου μᾶς ἐπετρῶσαν. 4820 Κ' ἐκεῖνοι <u>ὡς εἶδαν</u> τὰ σπαθία γυμνὰ ἐξαλαμπρισμένα νὰ <u>ἐρχόντησαν</u> ἀπάνω τους, τὰ <u>ἐβάσταιναν</u> οἱ Φράγκοι, ἀπὸ τὸ αἷμα τῶν Ρωμαίων <u>ἦσαν</u> αἱματωμένα, ὁ κατὰ εἶς <u>ἐσπούδαζειν</u> νὰ σώσῃ τὸν ἑαυτὸν του· 4825 ὅλοι εἰς φυγίον <u>ἐβάλθησαν</u> ἔνθα <u>ἤμπορεῖ</u> ὁ καθένας. Ὅκαποιος <u>ἦτον</u> φρόνιμος ποῦ <u>ἀγάπα</u> τὴν τιμὴν του, <u>ἔδραμε</u>, <u>ἤφερεν</u> ἄλογον ὅπου <u>ἔστηκεν</u> στρωμένοι, ὅπου <u>ἦτον</u> τὸ καλλιώτερον τοῦ Μεγαδεμεστίκου· <u>ἐβοήθησε</u> τοῦ ἀφέντου του, <u>πηδᾷ καβαλλικεύει</u>.</p> <p>Le narrateur raconte ensuite la fuite du Grand Domestique qui se réfugie à Mysthra (7 vers).</p>	
<p>Résolution 10 vers</p>	<p>4. C'est la déroute de l'armée grecque et la victoire des Francs qui arrêtent le combat :</p> <p>4840 Τὰ <u>δε</u> φουσσάτα τῶν Ρωμαίων, ὅπου <u>ἦσαν</u> στήν Πρινίτσαν, <u>τὸ ἰδεῖ</u> τοὺς Φράγκους καὶ <u>ἔσωσαν</u> στήν τέντα Δεμεστίκου καὶ <u>ἀπέδειραν</u> κ' <u>ἐρρίξασιν</u> τοῦ βασιλέως τὸ σκῆπτρον, ὅλοι <u>ἀποκεφαλίστησαν</u>, <u>ἐβάλθησαν</u> νὰ φεύγουν· ὁ εἰς τὸν ἄλλον οὐκ <u>ἐβλεπεν</u> τὸ πόθεν <u>ὑπαγαίνει</u>. <i>Τί νὰ σᾶς λέγω τὰ πολλὰ καὶ ποῖος νὰ σᾶς τὰ γράφῃ</i> Οἱ Φράγκοι <u>ἀποστάθησαν</u> σφάζοντα τοὺς Ρωμαίους· <u>ἔμποδον</u> μέγαν <u>ἠύρασιν</u> τὰ δάση τῆς Πρινίτσας, αὐτοὺς τοὺς τόπους τοὺς κακοὺς πολλὰ καὶ δασωμένους. 4845 Ἐκεῖ <u>ἐγλύτωσαν</u> οἱ Ρωμαῖοι, ὅσοι <u>ἔδραμαν</u> κ' <u>ἐμπήκαν</u>.</p>	<p>10 AO 1 IMP 1 PH 1 PE</p>
<p>Conclusion 9 vers</p>	<p>4850 ἐπεὶ, ἂν ἔλειπαν οἱ σκληροὶ οἱ τόποι ὅπου <u>σᾶς λέγω</u>, <u>λογίζομαι</u> εἰς πληροφορίαν ἑνας μόνος ἀπ' αὐτοὺς οὐ μὴ νὰ ἐγλύτωση ἀπ' ἐκεῖ, ἂν εἶχασιν οἱ Φράγκοι τὴν δύναμιν νὰ ἐσφάζασιν τὸ γένος τῶν Ρωμαίων. Οἱ Φράγκοι <u>ἀποστάθησαν</u> σκοτώνων τοὺς ἐχτροὺς τους, καὶ ὡς <u>εἶδαν</u> πάλε ὅτι <u>ἔφυγαν</u> κ' <u>ἐπιάσαν</u> τὰ βουνία, εἰς τοὺς δρυμῶνες <u>ἔφυγαν</u> ἐκεῖ πρὸς τὸν στρατέαν <u>ἄφηκαν</u> νὰ τοὺς διώχνουσιν, <u>ἐστράφησαν</u> ὀπίσω. 4855 Χίλια ἄλογα <u>ἐκέρδισαν</u> ἐτότες ὧν οἱ Φράγκοι.</p>	<p>8 AO 2 PE</p>

Rappel des faits et des personnages historiques

Il nous semble indispensable pour la compréhension de notre travail et la situation historique des différents fragments de texte que nous étudierons de rappeler le déroulement des faits concernant le fragment sur lequel porte notre étude. Nous citons entre parenthèses les références des vers les concernant²⁸¹. *La Chronique de Morée* n'est pas exacte sur bien des points historiques, en particulier sur la datation.

Prologue :

Préambule : 1-2

Première Croisade (v. 3-121) : rappel succinct des événements.

Quatrième Croisade (v.120-305) : préparatifs (1198 - fin 1200) ; Baudouin de Flandres et Boniface de Montferrat prennent la tête de la croisade.

Accords avec Venise (v.306-392) : les Croisés font appel aux Vénitiens pour le transport des troupes (1201).

Premières défections parmi les Croisés (v.395-400) : le comte de Toulouse part par ses propres moyens en Terre Sainte (été – automne 1202).

Conflit avec Venise (v.401-440) : les Croisés ne peuvent payer complètement leur dette, en compensation le doge de Venise, Enrico Dandolo, leur demande d'aider les Vénitiens à ramener la ville de Zara sous leur tutelle (automne – hiver 1202).

Alexis III, usurpateur (v.441-458) : dans le même temps, le jeune prince byzantin Alexis demande de l'aide, car le trône de son père Isaac a été usurpé par son oncle, Alexis III.

Changement de destination de la croisade (v.459-526) : les Croisés décident d'aider le futur Alexis IV et donc de se rendre à Constantinople. (janvier – juin 1203).

Première prise de Constantinople (v.527-586) : Les Vénitiens se joignent aux Croisés pour prendre la ville (juin – juillet 1203).

Alexis IV couronné empereur (v.587-730) : dès le début du règne d'Alexis IV, des malentendus s'installent entre les Croisés et les Grecs (août 1203 – mai 1204).

Murtzufle, l'usurpateur (v.731-752) : un notable de la ville, dénommé Murtzufle, fomenta un coup d'état, assassina le jeune empereur et prend le pouvoir (janvier 1204).

Libelle antibyzantin (v.753-826) : le Chroniqueur dénonce la perfidie des Grecs.

Seconde prise de la ville (v.827-870) : les Croisés, devant tant de trahison, sans argent ni vivres pour poursuivre leur route en orient décident de prendre Constantinople (mars – avril 1204).

Mort de Murtzufle (v.871-920) : après la prise de la ville, il est mis à mort par les Croisés.

Empereur latin (v.920-985) : Baudouin de Flandres est élu empereur et couronné le 16 mai 1204.

Boniface, roi de Thessalonique (v.985-1017) : après le couronnement de Baudouin, Boniface de Montferrat obtient le royaume de Salonique.

Répartition de l'empire (v.1018-1029) : les Croisés et les Vénitiens se partagent l'empire.

²⁸¹ Les dates que nous indiquons proviennent des notes de l'édition d'Egea. Voir l'édition de *La Crónica de Morea*, pp. LXV-LXXIII.

Guerre entre Francs et Bulgares (v.1030-1081) : le roi des Bulgares, Johannis, allié aux byzantins, entame une guerre contre les Francs et Boniface trouve la mort lors d'un de ces combats (septembre 1207).

Déroute et mort de Baudouin (v.1082-1178) : lors de la bataille d'Adrianopolis entre Francs et Bulgares (avril 1205), toute la cavalerie des Croisés est décimée.

Robert, empereur (v.1179-1198) : Le frère de Baudouin, Robert, est intronisé empereur (1206).

Empire de Nicée (v. 1199-1300) : Théodore I Lascaris (1204-22) a été couronné en Nicée ; empereur en exil il cherche à reconstruire l'empire byzantin.

Reconquête de Constantinople par les Romains (v.1301-1332) : l'empereur byzantin, Michel le Paléologue, entreprend la reconquête de Constantinople. Son général entre dans la ville en juillet 1261.

Deuxième partie :

Comment les Francs conquièrent la Morée : v. 1301-1339

Exorde : v. 1340-1356

Guillaume de Champlitte, dit le Champenois, rassemble des troupes : v. 1357-

1397

Débarquement en Achaïe : v. 91-92

Reddition d'Andravidia : v. 1430-1458

Attaque de Corinthe : v. 1459-1504

Rencontre avec Geoffroy de Villehardouin : v. 1505-1567

Geoffroy de Villehardouin reste aux côtés de Champlitte : v. 1568-1630

Ils commencent la conquête de la Morée : v. 1631-1790 (printemps 2005 – été 2006)

Le Champenois est rappelé en France : v. 1631-1790

Geoffroy devient bailli de Morée : v. 1867-1902 (1209)

Liste des fiefs, droits et devoirs des seigneurs et du clergé : 1903-2016

La conquête continue : v. 2017-2097

Geoffroy complote pour s'approprier la principauté : v. 2098-2127

Le Champenois donne la Morée à son cousin, Robert de Champlitte : v. 2128-2175

Subterfuges pour retarder l'arrivée de Robert en Morée : v. 2176-2328

Robert réclame son titre : v. 2329-2350

La cour de Morée se prononce en faveur de Geoffroy de V. : v. 2351-2334

Geoffroy de Villehardouin, prince de Morée : v. 2435-2440

Mort de Geoffroy I (entre 1228-1231) : v. 2441-2464 (1218 ?)

Geoffroy II de Villehardouin, prince de Morée : v. 2465-2471

Mariage de Geoffroy II avec la fille de l'empereur latin : v. 2472-2587

Rencontre avec l'empereur Robert : v. 2588-2625. Geoffroy II devient prince de Morée

Conflit avec l'église de Morée, construction du château de Chloumoutsi : v. 2626-2720

Mort de Geoffroy II : 2721-2755 (1246)

Guillaume de Villehardouin, son frère, devient prince de Morée : v. 2756-2790

Fin de la conquête de la Morée : Corinthe, Nauplie, Monemvassia : v. 2791-2984 (prise de Monemvassia en 1248)

Construction des châteaux de Mistra, du Grand Magne, de Leftro : v. 2985-3042

Guerre entre l'empereur de Nicée et le Despote de Arta : v. 3043-3084

Mariage de Guillaume II avec la sœur du Despote de Arta : v. 3085-3141

Construction des châteaux francs : v. 3142-3172

Le Grand Sire, Guy de la Roche, duc d'Athènes, refuse de rendre hommage à Guillaume II : v. 3173-3221

Le seigneur de Carytaina, Geoffroy de Brienne, rejoint le Grand Sire : 3222-3266

Bataille de Caridi et soumission du Grand Sire (1258) : 3267-3347

Guillaume II accorde son pardon au seigneur de Carytaina : v. 3348-3374

Le Grand Sire se présente devant le roi de France : v. 3375-3476

Guillaume II s'allie au Despote de Arta : v. 3477-3553

L'empereur Michel tient son conseil : v.3554-3613

L'armée du prince quitte la Morée : v. 3614-3904

Bataille de Pélagonia, préparatifs de la bataille : v. 3712-3904

Fuite du Despote, les troupes franques restent seules face à l'ennemi : v. 3905-3949

La bataille de Pélagonia : v. 3950-4066 (1259)

Le prince et les barons en captivité : v. 4067-4321

Les Francs cèdent à l'empereur trois places fortes : v. 4322-4390

Parlement des dames à Nicli : v. 4391-4512

Dès son retour, Guillaume visite son pays, mais doit affronter une révolte soutenue par l'empereur : v. 4514-4662

Soulèvement de la Scorta : v. 4663

Bataille de Prinitsa : 4663-4884

A Mistra, le Grand Domestique, frère de l'empereur Michel projette une nouvelle expédition militaire : v. 4885-5015

Seconde expédition, mort de Cantacuzène, commandant des troupes grecques en Morée : v. 5016-5097

Défection des Turcs : v. 5098-5286

Bataille de Macry-plagi : v. 5287-5583

Révolte de la Scorta réprimée par les mercenaires turcs : v. 5584-5738

Aventure amoureuse du seigneur de Carytaina : v. 5739-5921

Charles d'Anjou accepte du pape la couronne de Naples et de Sicile : v. 5922-6221

Bataille de Bénévent entre Charles d'Anjou et le roi de Sicile, Manfred, frère de l'empereur allemand. Mort de Manfred (1266) : v. 6244-6519

Mariage de d'Isabelle de V. avec le fils du roi de Naples ; Guillaume de V. devient l'homme lige du roi de Naples : v. 6244-6519

Le roi envoie Galéran d'Ivry en Morée au secours de Guillaume, attaqué par les Grecs: v. 6520-6771

Guerre contre Conradin, venu venger la mort de Manfred (1268): v. 6772-7130

Guerre en Morée, mort du seigneur de Carytaina : v. 7131-7242

Histoires de succession dans le duché d'Athènes : v. 7243-7300

Litige entre Marguerite de Passavant et Guillaume à propos de la seigneurie d'Acova (1276) : v. 7301-7752

Mort du prince Guillaume (1278) : v. 7753-7818

La Morée est gouvernée par des baillis : v. 7819-7939

Mort du premier mari d'Isabelle de V. : v. 7940-7954

Histoires de succession dans le duché d'Athènes : v. 7955-8109

Episode de Geoffroy de Brières, cousin du seigneur de Carytaina : v. 8110-8473

Mariage d'Isabelle de V. avec Florent de Hainaut (1289) : v. 8474-8595

Florent de Hainaut, prince de Morée, traité de paix avec l'empereur : v. 8596-8781

Guerre entre l'empereur et le Despote d'Epire : v. 8782-8832

Alliance entre Florent de H. et le Despote contre l'empereur (1291-1292) : v. 8833-9235

Bibliographie

- ADAMANTIOU A., *Τὰ Χρονικά τοῦ Μορέως*, Δελτίον της Ιστορικής και Εθνολογικής Εταιρείας της Ελλάδος, 6, Athènes, 1906, pp. 453-675.
- AERTS W. J., *Periphrastica*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1965.
- AERTS, W. J. & HOKWERDA H., *Lexicon on The Cronicle of Morea*, Groningen, Egbert Forsten, 2000.
- APOSTOLOS PH., *La langue du roman byzantin "Callimaque et Chrysorrhoe"*, Thèse, Athènes, 1984.
- ALEXIOU S., *Βασίλειος Διγενῆς Ἀκρίτης*, Introduction à l'édition de Basile Digénis Akritis, Athènes, Estia, 1995.
- ARISTOTE, *Poétique*, texte établi par J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, collection Budé, 1932.
- ARISTOTE, *Poétique*, trad. J. Lallot et R. Dupont-Roc, Paris, Le Seuil, 1980.
- AUTHIER-REVUZ J., « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages* 73, 1984, pp. 98-111.
- BARBAZAN M., *Le temps verbal*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006.
- BRANDSMA F., « La vérité vivifiée ? Le discours direct aux débuts de la prose française », *Faits de langue* 19, 2002, pp.37-49.
- BANFIELD A., « Où l'épistémologie, le style et la grammaire rencontrent l'histoire littéraire : le développement de la parole et de la pensée représentées », *Langue française* 44, 1979, pp. 9-26.
- BARTHES R., « Introduction à l'analyse structurale du récit », *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, pp. 7-57.
- BASEA-BEZANTAKOU CH., *Σημασιολογική θεώρηση των ρημάτων κινήσεως της νέας ελληνικής γλώσσας*, Athènes, Ed. Kardamitsa, 1992.
- BASSET L., « La représentation subjective d'un point de vue passé : l'optatif oblique dans les complétives déclaratives chez Thucydide », *L'imaginer et le dire. Scripta minora*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2004, pp. 91-111.
- BASSET, L., CULIOLI A., LALLOT J., « Présentation », *Études sur l'aspect chez Platon*, éd. par B Jacquinot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2000, p. 7-26.
- BAUD -BOVY S., « La prédominance du décasyllabe dans la chanson populaire grecque », *Ελληνικά* 26, Thessalonique, 1973.
- BECK H.-G., *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, Munich, C. H. Beck'sche Verlags-Buchhandlung, 1971.
- BENVENISTE E., « Les relations du temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966.

- BOONS J.-P., « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs », *Langue française* 76, 1987, pp. 5-40.
- BOUCHET R., *Chronique de Morée*, Introduction, traduction et notes, Paris, Les Belles Lettres, 2005.
- BOUCHET R., *Romans de chevalerie du Moyen Age grec*, Introduction, traduction et notes, Paris, Les Belles Lettres, 2007.
- BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982.
- BRANDSMA F., « La vérité vivifiée ? Le discours direct aux débuts de la prose française », *Faits de langue* 19, pp. 37-49, 2002.
- BREHIER L., *Vie et mort de Byzance*, Paris, Albin Michel, Ed. de 1992.
- BROWNING, R., *Medieval and modern Greek*, Cambridge, Hutchinson University Library, 1983.
- BROWNING R., « Greek Diglossia yesterday and today », *International Journal of the Sociology of Language* 35, 1982.
- BUCHON J. A., *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, Paris, Librairie de J. Renouart et Cie, 1845.
- BUCHON J. A., *Collection des Chroniques nationales françaises* 47 tomes, Paris, 1824-29.
- CANAKIS C., *KAI : The Story of a Conjunction*, Ph D, Dissertation, The University of Chicago, UMI Dissertations, 1996.
- CANAKIS C., « Kai – ματιές στη μεγάλη ιστορία μιας μικρής λέξης », *Proceedings of the 3rd international Conference on the Greek Language (1997)*, Athènes, Ελληνικά Γράμματα, pp. 150-159.
- CADIOT P., LEBAS F., VISETTI Y.-M., « Verbes de mouvement, espace et dynamiques de constitution », *Histoire Epistémologie Langage*, 26/1, SHESL, 2004, p. 7-42.
- CERQUIGLINI B., *La parole médiévale. Discours, syntaxe, texte*, Paris, Minuit, 1981.
- CERQUIGLINI B., « Le style indirect libre et la modernité », *Langages* 73, 1984, pp. 7-16.
- CHANTRAINE P., *Histoire du parfait grec*, Paris, thèse, 1926.
- CHANTRAINE P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1968.
- CHANTRAINE P., *Morphologie historique du grec*, Paris, Klincksieck, 1945, 2^{ème} éd. 1961.
- CHUQUET H. & DAVID C., « Come : point de vue et perception dans le récit », *Verbes de parole, de pensée, de perception*, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 203-236.
- COMRIE B., *Tense*, Cambridge, C.U.P., 1985.

- CULIOLI A., *Pour une linguistique de l'énonciation, opérations et représentations*, T. 1, Paris, Ophrys, 1990.
- CULIOLI A., « Sur un schéma de consécution », *Mélanges David Cohen*, Maisonneuve & Larose, 2003, pp. 183-190.
- CULIOLI A., « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications* 20, 1973, pp. 83-91.
- DECKER R. J., *Temporal deixis of the greek verb in the gospel of Mark with reference to verbal aspect*, New York, Peter Lang, 2001.
- DELVEROUDI R., « Ο συμπληρωματικός δείκτης Και », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, Thessalonique, 1995, pp. 281-291.
- DERVILLEZ-BASTUJI J., *Structure des relations spatiales dans quelques langues naturelles, Introduction à la théorie sémantique*, Genève, Librairie Droz, 1982, pp. 297-410.
- DESCHAMPS A., « Verbes de parole : invariants et spécificités », *Antoine Culioli – Un homme dans le langage*, Actes du colloque de Censy, 2005, pp.267-284.
- DIMARAS K. TH., *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας*, έννατη εκδόση, Athènes, Ed. «ΓΝΩΣΗ», 2000 (1^{ère} éd. 1949).
- DRETTAS G., « Marques de focus en grec commun et en pontique », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, Πρακτικά της 20ης ετήσιας συνάτησης του τομεά γλωσσολογίας της φιλοσοφικής σχολής του ΑΠΘ, Thessalonique, 2000, p. 122-131.
- DRETTAS G., *Aspects pontiques*, Association d'études pluridisciplinaires, Paris, 1997.
- DUCROT O. et al., *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980.
- DUCROT O., *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- EGEA J. M., *La Crónica de Morea*, (Nueva Roma 2), Madrid, Raycar S. A. 1996.
- EGEA J. M., *Gramática de la Crónica de Morea : un estudio sobre el griego medieval*, (Veleia anejo 4), Vitoria/ Gasteiz, 1988.
- EIDENEIER. H., *VON RHAPSODIE ZU RAP, Aspekte der griechischen sprachgeschichte von Homer bis heute*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1999 (tr.grecque, Όψεις της ιστορίας της ελληνικής γλώσσας από τον Όμηρο έως σήμερα, Athènes, Ed. Papadima, 2004).
- EIDENEIER H., « Και als Aufstakt zur (rythmischen) Phrase. Zur verbalisierten Pausenmarkierung im Mittel- und Neugriechischen », *Jahrbuch der Österreich Byzantinistik* 39, 1989, pp. 179-200.
- EIDENEIER H., « Leser oder Hörerkreis? », *Ελληνικά* 34, 1982, pp. 119-150.
- ELLISSEN A., *Analekten der mittel-und neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1856.
- FANNING B. M., *Verbal Aspect in New Testament Greek*, Oxford theological monographs, Oxford, Clarendon Press, 1990.
- FENIK B., *Digenis, Epic and Popular Style in the Escorial Version*, Herakleion-Rethymnon, Crete University Press, 1991.

- FLEISCHMAN S., *Tense and Narrativity / From Medieval Performance to Modern Fiction*, Austin, University of Texas Press, 1990.
- FOREST R., *Empathie et linguistique*, Paris, P.U.F., 1999.
- FRANCKEL J-J. & LEBAUD D., « Diversité des valeurs et invariance du fonctionnement de *en* préposition et préverbe », *Langue française* 91, 1991, pp. 56-65.
- FRANCKEL J-J. & LEBAUD D., « Venir », *Les figures du sujet*, Librairie A. Nizet, Paris, Presses de l'Université Laval, Québec, 1973, pp. 161-177.
- FRANCKEL J-J., Introduction in « Le lexique, entre identité et variation », *Langue française*, 2002, pp. 3-15.
- FRAPPIER J., « Les discours dans *La Chronique de Villehardouin*, *Etudes romanes dédiées à Mario Roques par ses amis, collègues et élèves de France*, Paris, Droz, 1946-47, pp.39-55.
- GAMMENIDIS S., « The Verbs Πηγαίνω and Έρχομαι in Modern Greek », *Themes in Greek Linguistics, Papers from the first international Conference of Greek Linguistics, Reading*, Ed. by I. Philippaki-Warbuton, K. Nicolaidis, M. Sifianou, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1993, pp. 193-199.
- GENETTE G., *Figures III, Discours du récit*, p.226, Paris, Le Seuil, 1972.
- GOSELIN L, « Le statut du temps et de l'aspect dans la structure modale de l'énoncé », *Sémantique du lexique verbal, Syntaxe & Sémantique 2*, Presses universitaires de Caen, 2000, p.57-80.
- GOSELIN L., « Présentation et représentation : les rôles du « présent historique » », *Le présent, Travaux de linguistique*, Bruxelles, 2000, pp. 55-72.
- GOODY J., *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Traduction de l'anglais de C. Maniez, Paris, La Dispute, 2007.
- GUILLAUME G., *Langage et sciences du langage*, 3^e éd., Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1973.
- GROUSSET R., *Histoire des Croisés*, Paris, Plon, 1934.
- HADZIDAKIS G., *Μεσαιωνικά και Νέα ελληνικά*, Athènes, 1905 (reprint Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1989-1990).
- HADZIDAKIS G., *Einleitung in die neugriechische Grammatik*, Leipzig, Druck und verlag von Breitkopf & Hästel, 1842.
- HOLTON D., MACKRIDGE P., PHILIPPAKI-WARBURTON I., *Greek : a comprehensive grammar of the modern language*, Londres, Routledge, 1997.
- HOPF K., *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin 1873, (reimpr. Fotost. Spanos, Athènes, 1974).
- HORROCKS, Geoffrey, *Greek : a History of the Language and its Speakers*, Londres, Longman, 1997.
- HORROCKS G, “Aspect and Verbs of Movement in the History of Greek : why Pericles could ‘walk into town’ but Karamanlis could not”, *Indo-European Perspectives. Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, Oxford Univ. Press, 2004, p. 182-194.

- HUMBERT J., *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 1945, 3^e éd. 1960.
- HUMBERT J., *La disparition du datif en grec*, Société de Linguistique de Paris, 1930.
- JACOBY D., *La féodalité en Grèce médiévale, Les « Assises de Romanie »*, Mouton & Co, Paris, 1971.
- JACOBY D., « Quelques considérations sur les versions de *La Chronique de Morée*, *Journal des savants*, 1968, pp. 133-189.
- JANNARIS A. N., *An Historical Greek Grammar*, Macmillan and Co, Londres, 1897.
- JEFFREYS M., « Formulas in the Chronicle of Morea », *Dumbarton Oaks Papers* 27, 1973, pp. 163-195.
- JEFFREYS M., « The Chronicle of Morea, A Greek Oral Poem? », *Actes XIVème Cong. Intern. Et. Byz. II*, Bucarest, 1975, pp. 153-158.
- JEFFREYS E. M and M. « The Traditionnel Style of Early Demotic Greek Verse », *Byzantine and Modern Greek Studies* 5, 1979, pp.115-139.
- JEFFREYS M., « The nature and Origins of the political Verse », *Dumberton Oaks papers* 28, 1974, pp. 143-195.
- JEFFREYS M., « The Chronicle of the Morea, Priority of the Greek Version », *Byzantinische Zeitschrift*, 1975, pp. 304-350.
- JEFFREYS M., *Akten XVI. Internationaler Byzantinistenkongress*, Byzantine Metrics : Non-Literary Strata, Wien, 1981, pp. 314-335.
- KALOKAIRINOS A. – KARANTZOLA E., « Μαρτυρίες για τη σημασιολογική εξέλιξη συνδετικών στην Κρητική Αναγεννησιακή Γραμματεία », *Πεπραγμένα θ' Διεθνούς Κρητολογικού Συνέδριου 1996*, Τ. Β1, Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Περίοδος, Ιστορία, Γλώσσα και Λογοτεχνία, Εταιρία Κρητικών Ιστορικών Μελέτων, Héraklion, 2000, pp. 305-320.
- KALOKAIRINOS A. – KARANTZOLA E., « Φαινόμενα Παράταξης και Υπόταξης στην Πρωϊμή Νέα Ελληνική, Μαρτυρία των Κρητικών Κείμενων », *Πεπραγμένα θ' Διεθνούς Κρητολογικού Συνέδριου 2001*, Τ. Β1, Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Περίοδος, Ιστορία, Γλώσσα και Λογοτεχνία, Εταιρία Κρητικών Ιστορικών Μελέτων, Héraklion, 2004, pp. 9-24.
- KALONAROS P., *Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, Athènes, Ed. D. Dimitrakou A. E., 1940.
- KAZAZIS I. N. et KARANASTASIS T. A., *Επιτομή του λεξικού της μεσαιωνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669 του Ε. Κριαρά*, Thessalonique, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 2001.
- KECHAYOGLU G., Τύχες της βυζαντινής ακριτικής ποίησης, *Ελληνικά* 27, 1986, pp. 27-29.
- KNÖS B., *L'histoire de la littérature néo-grecque*, UPPSALA, 1962.
- KRIARAS E., *Λεξικό της μεσαιωνικής Ελληνικής δημώδους Γραμματείας 1100-1669*, Thessalonique, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 1969- .

- KRIARAS E., *Μεσαιωνικά μελετήματα, γραμματεία και γλώσσα*, Τ. Α, XXVI, XXXIII, Thessalonique, 1988.
- KRIARAS E., *Βυζαντινά ιπποτικά μυθιστορήματα*, Βασική Βιβλιοθήκη, II, Αέτος, Athènes, 1955.
- KRIARAS E., « Diglossie des derniers siècles de Byzance: Naissance de la littérature néo-hellénique », *Thirteen International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966, pp. 283-299.
- KYRIADIKES S. , *Τὸ Δημοτικὸ τραγούδι, συναγωγή μελετῶν*, Athènes, 1978.
- LABOV W., “ The Transformation of Experience in Narrative Syntax. ”, *Language in the Inner City*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1972, pp. 354-396.
- LALLOT J., *Histoire Epistémologie Langage VII*, 1985 et commentaire de *Gram. Graeci I 3*.
- LAMBERT F., « Aspect et coordination dans le *Banquet* », *Études sur l'aspect chez Platon*, éd. par B Jacquinot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2000, pp.267-283.
- LANGACKER R-W., *Fondations of cognitive grammar, vol. 1: theoretical prerequisites*, Standford University Press, 1986.
- LASSITHIOTAKIS M., « La langue grecque du XIIe au XVIIe siècle : Sources et évolution », Site Web greek-language, Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας, 2006-2008, pp. 1-10.
- LAUR D., « La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement », *Langages* 110, 1993, p. 47-67.
- LAUR D., « Sémantique du déplacement à travers une étude de verbes et de prépositions du français », *Cahiers de grammaire* 14, 1989, pp.67-83.
- LEGRAND E., *Histoire d'Alexandre*, Introduction p. XXXV, Bibliothèque grecque vulgaire, II, Paris, 1881.
- LEGRAND E., *Belthandros et Chrysantza*, I, Paris, Bibliothèque grecque vulgaire, 1880.
- ΛΕΞΙΚΟ ΤΗΣ ΚΟΙΝΗΣ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ, Ed. Ίδρυμα Μ. Τριανταφυλλίδη, Université de Thessalonique, 1998.
- ΛΕΞΙΚΟ ΤΗΣ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ, Μπαμπινιώτη Γ., Β', Ed. Κέντρο λεξικολογίας, Athènes, 2002.
- LONGNON J, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, Paris, 1949.
- LONGNON J., *La Chronique de la Morée*, Paris, Ed. J. Longnon, 1911.
- LONGNON J., *Les Français d'Outre-Mer au Moyen Âge*, Perrin, Paris, 1929.
- LORIOT D., *Les Princes d'Orient, Histoire de la Grèce franque (1204-1430)*, Kaufmann, Paris, 2004.
- LURIER H.E., *Crusaders and conquerors : The Chronicle of Morea*, New-York-Londres, 1964.

MACKRIDGE P., *The Modern Greek Language*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

MAKRIS G., Χρονικόν του Μορέως : *Livre de la conquête* και ελληνικές παραλλαγές, *Neograeca Medii Aevi* IV, Chypre, 1997, Héraklion, 2002, pp. 397-403.

MAKRIS G., « Χρονικόν του Μορέως, έρευνα και εκδοτικές δραστηριότητες μέχρι την έκδοση Schmitt (1904) », *Αναδρομικά και Προδρομικά. Neograeca Medii Aevi V, Oxford, September 2000*, Ed. E. And M. Jeffreys (Faculty of Modern Languages, University of Oxford; Oxford, 2005), pp. 86-100.

MAKRIS G., « Vernacular Greek from Old French or *Vice Versa* ? The Chronicle of the Morea », *Quarta Crociata Venezia – Bizancio – Impero Latino*, Venezia, Instituto Veneto Di Scienze, Lettere ed Arti, 2006, pp. 607-615.

MAINGUENEAU D., *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette, 1976.

MANOUSSACAS M., « Les romans byzantins de chevalerie et l'état des études les concernant », *Revue des Etudes byzantines*, T. X, 1952, p. 70.

MASTRODIMITRI P. D., *Η ποίηση των πρωτοεοελληνικών χρόνων*, Athènes, T. A, ΙΔΡΥΜΑ ΓΟΥΛΑΝΔΡΗ-ΧΟΡΝ, 1984.

MIRAMBEL A., « Quelques problèmes de l'aspect verbal en grec byzantin », *Byzantinoslavica* T. XXVIII, 1967, p. 237-254.

MIRAMBEL A., « Pour une grammaire historique du grec médiéval. Problèmes et méthodes », *Actes du XII^e Congrès international des Etudes Byzantines II*, Belgrade, 1961, pp. 391-403.

MIRAMBEL A., « Participe et gérondif en grec médiéval et moderne », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52, Paris, 1961, pp. 46-79.

MIRAMBEL A., « Subordination et temps en grec moderne », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 52, Paris, 1956, pp. 219-253.

MIRAMBEL A., *Grammaire du grec moderne*, Paris, Klincksieck, 1949, 8^{ème} éd. 1995.

MOZER A., *The history of the perfect periphrases in Greek*, Cambridge, Thèse, 1988.

MOZER A., *Άποψη και Χρόνος στην Ιστορία της Ελληνικής*, Athènes, E.K.K.Π.A, 2005.

MOZER A., « Από τη σύνθεση στην ανάλυση : παρατήρησεις στη διαχρονική εξέλιξη του παρακείμενου », *Μελετές για την ελληνική γλώσσα*, 1988, pp. 99-115.

OSTROGORSKY G., *Histoire de l'état byzantine*, traduction française de J. Gouillard, Paris, Payot, 1956.

PARRY M., *L'Épithète traditionnelle dans Homère*, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

PERNOT H., *Etudes sur la langue des évangiles*, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

PROBONAS I. K., *Τὰ όμηρικά έπη και τὸ νεοελληνικό δημοτικό τραγούδι*, T. B, Athènes, 1989.

POLITIS L., *Ιστορία τής νεοελληνικής λογοτεχνίας*, Athènes, M. I. E. T. 1980.

- RAGON E., DAIN A., *Grammaire grecque*, Paris, Ed. De Gigord, 1961.
- RICOEUR P., *Temps et Récit 2*, Paris, Le Seuil, 1984.
- RIJKSBARON A., *The Syntax and Semantics of the Verb in Classical Greek*, Amsterdam, Gieben (seconde édition), 1994.
- RIJKSBARON A., « Sur les emplois de λέγε et εἶπέ chez Platon », *Études sur l'aspect chez Platon*, éd. par B Jacquinot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2000, pp.151-170.
- RUIPEREZ M. S., *Structure du système des aspects et des temps du verbe en grec ancien*, Paris, Les Belles Lettres, 1979 (orig. Publ as estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego antiguo, Salamanca, 1964).
- RODRIGUES T. L., *The old french Chronique de Morée : Historiographic-Romance Narrative, The Greek Context, and Courtoisie*, Thèse, Princeton University, 1996.
- ROSIER L., « Entre binarité et continuum, une nouvelle approche théorique du discours rapporté ? », *Modèles linguistiques*, T. XVIII, fasc. 1, 1997, pp. 7-16.
- ROSIER L., MARNETTE S., LOPEZ MUNOZ J. M., « Présentation générale : le discours rapporté », *Faits de Langue* 19, 2002.
- SABLAYROLLES P., *Sémantique formelle de l'expression du mouvement. De la sémantique lexicale au calcul de la structure du discours au français*, Toulouse, Thèse, Université P. Sabatier, 1995.
- SARDA L., « L'expression du déplacement dans la construction transitive directe », *Sémantique du lexique verbal*, Syntaxe & Sémantique 2, 2000, pp. 121-138.
- SEILER H., *L'aspect et le temps dans le verbe néo-grec*, Paris, Les belles Lettres, 1952.
- SANSARIDOU-HENDRICKX TH., Το Χρονικόν του Μορέως & Η έννοια του εθνικισμού κατά τον μεσαίωνα, Athènes, Ed. A. Charisis, 1999.
- SCHAEFFER J.-M., *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, 1999.
- SCHMITT, J., *The Chronicle of Morea*, Londres, 1904 (First AMS ed. 1979).
- SICKING, C. M. J. , « The distribution of Aorist and Present Tense Forms in Greek, Especially in the Imperative », *Glotta* 69, 1991, (part I: pp.14-43, part II: pp. 154-170).
- SICKING C.M.J.& P.STORK, *Two Studies in the Semantics of the Verb in Classical Greek*, Leiden, Mnemosyne, Suppl. 160, Brill, 1996.
- SPADARO G., “ Studii introduttivi alla Cronica di Morea”, *Siculorum Gymnasium* NS 12 (1959), pp. 125-152; 13 (1960), pp. 133-176.
- SYMEONIDIS H. P., " Η ερμηνεία της ονομασίας " Πολιτικός στίχος", *Μελετές για την ελληνική γλώσσα*, Thessalonique, 1989. pp. 229-43.
- TALMY L., *Toward a Cognitive Semantics, Volume II : Typology and Process in Concept Structuring*, Cambridge-London, MIT Press, 2000.
- TONNET H., *Histoire du grec moderne*, Paris, L'Asiathèque, 2003.
- TONNET H., « Note sur les aspects en grec moderne », *Cahiers balkaniques* 1, 1981, pp. 29-36.

- TRENKNER S., *Le style Kai dans le récit attique oral*, Assen, Vangorgum & Comp, 1960.
- TRIANDAPHYLLIDIS M., *Νεοελληνική Γραμματική (της δημοτικής)*, Ed. INS, Université de Thessalonique, 1941.
- TRYPANIS C. A., *Greek Poetry from Homer to Seferis*, Londres, Boston, 1981.
- TRYPANIS C.A., « Byzantine oral poetry », *Byzantinische Zeitschrift* 56, 1963, pp. 1-3.
- TSAMADOU-JACOBBERGER I. & VASSILAKI S, « Aspects du grec moderne » in *Lalies 15*, Actes des sessions de linguistique et littérature à Aussois, 1995, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, pp. 7-69.
- TZARTZANOS A., *Νεοελληνική Σύνταξη (της κοινής δημοτικής)*, Athènes, OESB, 1946.
- TZEVELEKOU M., *Catégorisation lexicale et aspect, le système aspectuel du grec moderne*, Paris, thèse, 1995.
- TSIPLAKOU S., « Και - Μια Προσέγγιση στα πλαίσια της Θεωρίας της Συνάφειας », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, Thessalonique, 2000, pp. 535-547.
- VALMA E., *L'expression de la causalité en français et en grec moderne*, Paris, Thèse, 2004.
- VANDELOISE C., « La préposition à et le principe d'anticipation », *Langue française* 76, 1987, pp. 77-111.
- VANDELOISE C., *L'espace en français*, Paris, Le Seuil, 1986.
- VASSILAKI S., « Η μορφολογία της παθητικής φωνής στα νεοελληνικά », *Μελέτες για την ελληνική γλώσσα*, Thessalonique, 1988, pp. 185-204.
- VASSILAKI S., « A propos de la place du schéma assertif dans la subordination néohellénique », in *Licht und Wärme, In Memory of A. – F Christidis*, Thessalonique, 2008.
- VASSILAKI S., « A propos de l'adverbe τάχα en grec : de « vite » à « peut-être » et « faire comme si », *Cahiers de linguistiques de l'INALCO*, 2001-2002, pp. 185-238.
- VENDLER Z., « Verbs and Times », *The Philosophical Review*, 66, 1987, pp. 143-160.
- DE VOGÜÉ S., « L'effet aoristique », *Mélanges offerts à Antoine Culioli*, Paris, P.U.F, 1995, p. 257-259.
- VILLEHARDOUIN G, *La conquête de Constantinople*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- VION R., « Les différents plans d'organisation du dialogue et leurs interrelations », *Cahiers de linguistique française* 17, 1995, pp.179-203.
- VOUTIERIDI I. P., *Νεοελληνική Στιχουργική*, Athènes, Ed. Kollaros, 1929.
- ZUMTHOR P., *Introduction à la poésie orale*, Paris, Le Seuil, 1983.
- ZUMTHOR P., *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, Paris, PUF, 1984.